A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Digitized by Google

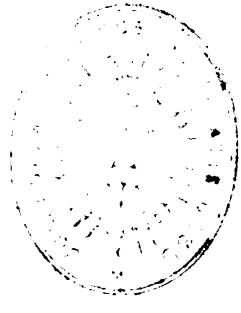
Digitized by Google

A.412/313

ŒUVRES

DE

SAINTE TÉRÈSE.



Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE

SAINTE TÉRÈSE

TRADUITES

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

PAR

LE P. MARCEL BOUIX

De la compagnie de Jésus.

TOME DEUXIÈME.

LE LIVRE DES FONDATIONS.

LE LIVRE DES EXCLAMATIONS.

GLOSE OU CANTIQUE DE SAINTE TÉRÈSE.

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

PARIS

JULIEN, LANIER ET Cie, ÉDITEURS

RUE DE BUCI, 4, F. S.-G.

1854

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Le *Livre des Fondations* de sainte Térèse peut être considéré comme la suite du *Livre de sa Vie*. La Sainte y raconte comment elle fonda les monastères dont elle dota l'Espagne.

Avant qu'elle prît la plume par l'ordre de ses confesseurs, Notre-Seigneur lui avoit déjà commandé d'écrire ces deux ouvrages : c'est elle-même qui nous l'atteste (1).

Elle commença ce *Livre des Fondations* en 1573, dans le couvent de Salamanque, sur le commandement exprès du P. Jérôme Ripalda, alors son confesseur. Elle le continua à Tolède en 1576, et le termina à Burgos en juin 1582, quatre mois avant sa mort.

Cet écrit de sainte Térèse paroît pour la première fois en entier dans notre langue. Une partie notable, comme le font observer les Bollandistes, se trouve retranchée

(1) Au *Livre de sa Vie*, pag. 7 et pag. 633.

Digitized by Google

dans la traduction sortie de l'école janséniste. En outre, le traducteur en divers endroits a mutilé ou altéré le texte.

Nous donnons ce Livre tel que la séraphique Térèse de Jésus l'a écrit : la piété catholique est sûre d'y retrouver le texte et la doctrine de la Sainte, dans toute leur pureté.

Comme on l'a vu dans l'avertissement du premier volume, nous avons fidèlement collationné le texte imprimé sur le manuscrit du *Livre des Fondations* conservé à l'Escurial, en Espagne. Cette confrontation nous a mis a même de rectifier bien souvent l'édition de Madrid.

Dans ce second volume comme dans le premier, nous avons ajouté des notes historiques : elles éclaircissent le texte, et complètent la vie de sainte Térèse.

Dans l'intérêt du récit, nous avons terminé des biographies dont la Sainte n'a écrit que le commencement, et nous en avons donné d'autres qu'elle ne fait qu'indiquer.

Si nous n'avons pas consacré de notice spéciale aux deux célèbres filles de sainte Térèse qui vinrent fonder le Carmel en France et dans les Pays-Bas, c'est que leurs vies existent. Manrique, par ordre de la sérénissime infante Isabelle-Claire-Eugénie, fille de Philippe II, et souveraine des Pays-Bas, écrivit la vie de la vénérable mère Anne de Jésus. La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy écrivit elle-même la sienne, par ordre de ses supérieurs. Ces vies, nous en avons l'espoir, seront

Digitized by Google

données au public ; elles feront connoître ces deux illustres vierges dont la sainteté a jeté un si grand éclat en Espagne, en France, et en Belgique. L'ordre des Carmes poursuit en ce moment avec zèle le procès de leur canonisation.

Le lecteur, en accompagnant la sainte réformatrice du Carmel dans ses diverses fondations, désire naturellement connoître l'état actuel de ces monastères. Il nous est facile de répondre à son désir; nous avons vu de nos yeux, en 1849, un grand nombre des couvents fondés par sainte Térèse. Les Carmélites d'Espagne, comme du reste toutes les autres religieuses, ont soutenu avec une foi et une patience héroïque l'épreuve à laquelle ces dernières tempêtes politiques les avoient soumises. Pendant plusieurs années il leur a été défendu de recevoir des novices. Les vierges que le Seigneur appeloit dans ces saints asiles, n'y étoient admises qu'à titre de pensionnaires; et, sans autres liens que ceux de leur amour pour Dieu, elles observoient les vœux de la vie religieuse. En 1850, quand nous écrivions la note de la page 11 du premier volume, les Carmélites d'Espagne étoient encore sous le coup de cette loi qui tendoit à les frapper d'une mort lente. Mais enfin, les prières de ces magnanimes épouses de Jésus-Christ ont pénétré le Ciel. L'Espagne s'est souvenue de son beau titre de royaume catholique, et, par le concordat conclu en 1851 avec le Saint-Siége, elle a rendu la liberté aux communautés religieuses de femmes: aussitôt les asiles des vierges consacrées au Seigneur ont

Digitized by Google

été remplis. Ainsi, en 1854, la Réforme de sainte Térèse conserve dans les monastères des Carmélites en Espagne, toute sa vie; et là, comme en France, en Italie, en Belgique, et ailleurs, le Carmel nous apparoît dans l'éclat de sa beauté primitive.

Avant de suivre la sainte fondatrice dans ses courses apostoliques, et de les lui entendre raconter, écoutons ce que Notre-Seigneur lui a dit de son *Livre des fondations*. Elle nous a elle-même rapporté cette révélation en ces termes : « *Le divin Maître m'a dit que ce Livre* « *feroit du bien à un très-grand nombre d'âmes.* »

(*Lettres*, édit. de Madrid, tom. IV, fragment 17.)

Ce 2 février 1854, fête de la Purification de la très-sainte Vierge.

Digitized by Google

LE LIVRE

DES

FONDATIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Mon expérience et mes lectures m'ont fait connoître les inappréciables avantages de l'obéissance. Cette vertu, à mon avis, est la voie la plus courte pour avancer dans le service de Dieu, et pour acquérir l'humilité; elle nous rassure contre la crainte, salutaire d'ailleurs durant cette vie, de nous égarer dans le chemin du ciel; enfin elle nous donne la paix, trésor si désirable pour ceux qui aspirent à plaire au Seigneur. D'où pourroit, en effet, naître le trouble dans des âmes qui se sont pleinement abandonnées entre les mains de cette sainte obéissance, et lui ont soumis leur entendement, ne voulant plus avoir d'autre jugement que celui de leurs confesseurs, si elles vivent dans le monde, ou celui de leurs supérieurs, si elles vivent dans l'état religieux? Le démon cesse bientôt de les assaillir par ces inquiétudes dont il agite continuellement les autres, parce qu'il voit qu'il y perd

Digitized by Google

au lieu d'y gagner. En un mot, l'obéissance exerce sur nous l'action la plus salutaire : elle nous rappelle sans cesse notre résolution de nous soumettre en tout à celui qui nous tient la place de Dieu, afin de n'avoir plus d'autre volonté que la sienne; et par là elle nous rend maîtres de ces mouvements impétueux de la nature qui nous portent à suivre nos goûts, souvent même à sacrifier le devoir au plaisir.

Notre-Seigneur, par sa bonté, m'ayant découvert le riche trésor enfermé dans cette précieuse vertu, je me suis appliquée à la mettre en pratique, mais hélas! d'une manière bien lâche et bien imparfaite. Souvent, il est vrai, les hésitations de mon obéissance venoient de la vue claire de mon peu de vertu; je me sentois trop foible pour exécuter certaines choses qui m'étoient commandées. Daigne le divin Maître suppléer à ce qui me manque, pour remplir la tâche qu'on m'impose!

En 1562, l'année même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, étant dans ce monastère, je reçus ordre du Père Garcia de Toledo, religieux dominicain, alors mon confesseur, d'écrire, avec l'histoire de cet établissement, plusieurs autres choses qu'on lira plus tard si mon écrit voit le jour.

Onze années se sont écoulées depuis, et je me trouve en 1573 dans notre monastère de Salamanque. Mon confesseur est le Père Maître Ripalda, recteur du collége de la compagnie de Jésus. Il a lu le récit de la première fondation, et il a jugé que l'histoire des sept fondations suivantes, ainsi que du commencement des

Digitized by Google

premiers monastères des Carmes déchaussés, contribueroit à la gloire de Notre-Seigneur; en conséquence, il m'a commandé de l'écrire (1).

Je l'avouerai, au premier abord cela m'a paru impossible. Comment en effet en venir à bout au milieu d'occupations si nombreuses, ayant tant d'affaires à expédier, de correspondances à entretenir, d'ordres de mes supérieurs à exécuter? Nouvel obstacle, mon peu de moyens et mon incapacité; enfin, ma santé est si ruinée

(1) Jérôme Ripalda étoit né dans l'Aragon. Son père, Bernardin Ripalda, médecin célèbre de son temps, l'envoya très-jeune encore à Alcala, pour y faire ses études. A peine Jérôme étoit-il dans sa quatorzième année qu'il entrevit, à la lumière de la foi, tout ce qu'il y avoit de grand dans la vie apostolique; il résolut de s'y consacrer, et il entra dans la compagnie de Jésus. Marchant d'un pas rapide dans la double carrière de la science et de la vertu, il devint un théologien éminent, et un saint religieux. Il gouverna diverses maisons de son ordre, celles de Villagarcia, de Salamanque, de Burgos et de Valladolid. On lui confia également la charge de former les novices. Homme complet, il unissoit à la science du théologien l'éloquence de l'orateur et le feu divin de l'apôtre. Il avoit reçu du Ciel une grâce spéciale pour convertir les âmes, et pour les diriger dans les voies du salut. A ces traits, l'on comprend quelle dut être la fécondité de son ministère. Le cœur de l'apôtre se révéloit en lui jusque dans les plus simples entretiens; il y parloit de Dieu avec un tel charme, qu'il enflammoit tous les cœurs de son amour.

Le Père Jérôme Ripalda fut un des confesseurs de sainte Térèse; il connut les trésors de grâce que Dieu avoit mis en elle, et la haute mission qu'il lui avoit donnée dans son Église : aussi ne négligea-t-il rien pour seconder la Réformatrice du Carmel dans l'établissement de ses monastères. Nous verrons au chapitre XXIX de ce livre que ce fut lui qui, de concert avec le Père Balthasar Alvarez, encouragea la Sainte à entreprendre les dernières fondations qui couronnèrent ses travaux et sa vie. A Valladolid, il dirigea et fit entrer au Carmel la célèbre Stéphanie des Apôtres, qui fut, comme on le verra au chapitre XI, favorisée des grâces les plus élevées.

Ce grand maître de la vie spirituelle conduisit durant longues années Marie de Acugna, femme de l'adelantado de Castille, et Louise de

Digitized by Google

que, sans ce surcroît de travail, le seul poids de ma charge me semble souvent intolérable. Qu'ai-je donc fait? Dans mon angoisse je me suis recommandée à Notre-Seigneur ; et tandis que je répandois mon âme en sa présence, le divin Maître m'a adressé ces paroles : « Ma fille, l'obéissance donne des forces. » Puisse cette consolante parole s'accomplir, et daigne cet adorable Sauveur me faire la grâce de rapporter fidèlement pour sa gloire, les faveurs dont il a comblé notre ordre dans ces fonda-

Padilla sa fille, dont la séraphique Térèse nous a dépeint la sainteté en termes si magnifiques, au chapitre x de ce livre.

Le Père Jérôme Ripalda fut un modèle des vertus religieuses; il brilla par son amour de la pauvreté, et par la perfection de son obéissance; il ne cessa jamais, jusqu'au dernier terme de sa longue carrière, de châtier son corps par toutes sortes d'austérités. Mais ce qui domina tout en lui, ce qui le rendit si puissant en œuvres et en paroles, ce fut un ardent amour pour Jésus-Christ, une soif insatiable de sa gloire, une union intime avec lui par une oraison habituelle, cachet éternel de tous ceux que Dieu appelle à faire quelque chose de grand dans son Église.

Durant les dernières années d'une vie si pleine, il fut le charme, la consolation, l'exemple, la lumière, j'ai presque dit le cœur des maisons où il vécut. Ses frères voyoient en lui le tendre ami du divin Maître, et le tendre ami de leurs âmes; ils se sentoient heureux et forts sous sa direction paternelle.

Ce grand serviteur de Dieu mourut à Tolède, plein de jours et de mérites, le 21 avril 1618; il étoit âgé de 84 ans. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, ses traits brillèrent d'une sérénité plus grande que de son vivant. Ses membres demeurèrent souples et flexibles. La ville entière assista aux funérailles de celui qu'elle appeloit un saint. On regarda comme un précieux trésor les moindres de ses reliques, et l'on fit toucher à sa vénérable dépouille un nombre infini de rosaires et d'objets de piété.

Trois ouvrages que le Père Jérôme Ripalda a laissés, continuent sa mission apostolique. Le premier est un catéchisme élémentaire, chef-d'œuvre admiré depuis trois siècles, et suivi encore de nos jours en Espagne. Le second est intitulé : *Doux colloque du pécheur avec Dieu.* Le troisième est la traduction en langue castillane du livre *De contemptu mundi.*

Digitized by Google

tions. Mon récit, on peut en être sûr, ne renfermera rien que de vrai; et nulle part, à ma connoissance du moins, il ne présentera d'exagération. Les événements seront racontés comme ils se sont passés. Rien au monde ne pourroit m'arracher un mensonge dans les choses même les plus légères; qu'on juge si ma conscience me permettroit de blesser la vérité dans un écrit où je n'ai d'autre but que la gloire de Dieu: je ne croirois pas seulement perdre le temps, mais tromper le lecteur à l'aide de choses saintes; au lieu de procurer la louange à mon divin Maître, je l'offenserois, je me rendrois coupable envers lui d'une grande trahison. Qu'il daigne, je l'en supplie, me préserver d'un tel malheur!

Je parlerai de chaque fondation en particulier, et je le ferai avec toute la brièveté dont je serai capable: mais hélas! avec un style aussi dépourvu de souplesse et de grâce que le mien, je crains que, malgré tous mes efforts, je ne fatigue le lecteur tout en me fatiguant moi-même. Heureusement cet écrit doit rester, après ma mort, entre les mains de mes filles; l'amour qu'elles me portent leur en fera excuser les défauts. Je ne l'ai entrepris par aucune vue personnelle, par aucun motif humain, mais uniquement pour faire louer et bénir mon divin Maître. Aussi je le conjure de ne pas permettre qu'on m'attribue la moindre part dans tant de choses admirables qu'on va lire; ce seroit aller contre la vérité. Le lecteur doit plutôt demander pardon à Dieu du mauvais usage que j'ai fait de toutes ces grâces. Quant à mes filles, elles ont beaucoup plus de raison de se plaindre de ma grande

Digitized by Google

infidélité envers le Seigneur, que de me savoir gré de mon foible concours à la fondation de ces monastères. O mes filles bien-aimées, adressons, toutes ensemble, les plus vives actions de grâces à ce Dieu de bonté, pour les faveurs qu'il a répandues sur nous avec tant de profusion. Au nom de son amour, je demande à chaque personne qui lira ce livre un *Ave Maria*, afin qu'elle m'aide ainsi à sortir du purgatoire, et hâte le moment où je jouirai de la vue de Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec son Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

A cause de mon peu de mémoire, j'oublierai sans doute bien des choses importantes, et peut-être j'en rapporterai d'autres qu'il seroit bon de supprimer. Enfin, l'on verra l'œuvre d'une personne qui manque à la fois d'esprit, de culture et de loisir. Suivant la recommandation qui m'a été faite, je traiterai, quand l'occasion s'en présentera, certains points concernant l'oraison, et je signalerai les erreurs où l'on pourroit tomber, afin qu'on s'en préserve. Je me soumets en tout à ce que tient notre mère, la sainte Église Romaine. De plus, ma volonté bien arrêtée, mes chères sœurs et mes filles, est qu'avant d'être remis entre vos mains, cet écrit soit vu par des hommes savants et expérimentés dans les voies de Dieu.

Je commence au nom de Notre-Seigneur; je supplie sa glorieuse mère dont, quoique indigne, je porte l'habit, de me venir en aide. J'implore également le secours de mon glorieux père et bien-aimé protecteur saint Joseph;

Digitized by Google

ses puissantes prières m'ont soutenue dans tout le cours de ma vie ; je l'invoque avec d'autant plus de confiance que la maison où je me trouve lui appartient, ce monastère de Carmélites déchaussées étant dédié sous son nom.

Ce 25 août de l'année 1573, jour de la fête de saint Louis, roi de France.

DIEU SOIT LOUÉ !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

MEDINA DEL CAMPO.

Premières années du monastère de Saint-Joseph d'Avila. — Sainteté des religieuses. — Paroles mystérieuses de Notre-Seigneur à sainte Térèse sur le prochain développement de la Réforme du Carmel.

Après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, je demeurai cinq années dans ce monastère. Autant que j'en puis juger maintenant, ce seront les plus tranquilles de ma vie. Que de fois depuis, mon âme n'a-t-elle pas regretté la douceur d'un si paisible repos!

Durant cet intervalle, nous reçûmes un certain nombre de jeunes demoiselles qui triomphèrent généreusement du siècle. A l'éclat et à la recherche de leurs parures, on eût dit que le monde devoit les retenir captives sous ses lois. Mais le divin Maître, se hâtant de les arracher aux vanités d'ici-bas, les conduisit dans sa maison, et les dota d'une perfection si élevée que j'étois confuse de vivre au milieu d'elles. Le nombre de treize religieuses ne tarda pas à être atteint; c'étoit celui que nous avions résolu de ne point dépasser.

Digitized by Google

Je ne saurois dire combien il m'étoit doux de me trouver au milieu de ces âmes si saintes et si pures, dont l'unique soin étoit de servir et de louer Notre-Seigneur. Cet adorable Maître nous envoyoit, sans aucune demande de notre part, le nécessaire pour vivre. Rarement nous eûmes à souffrir de ce côté ; et, quand cela arrivoit, ces saintes âmes en éprouvoient un redoublement de joie. Je ne pouvois me lasser de bénir Notre-Seigneur, en voyant en elles des vertus si sublimes, et en particulier cet oubli absolu des choses de la terre, pour ne s'occuper que de leur céleste époux. Pour moi, quoique j'eusse le gouvernement du monastère, je ne me souviens point de m'être un instant préoccupée du soin du temporel : j'étois fermement convaincue que Notre-Seigneur ne manqueroit point à des épouses fidèles dont l'unique sollicitude étoit de lui plaire. Si parfois ce qui nous étoit donné se trouvoit insuffisant pour nourrir la communauté, je le faisois distribuer à celles qui pouvoient le moins s'en passer ; mais nulle ne se croyant de ce nombre, on n'y touchoit point jusqu'à ce que Dieu eût envoyé de quoi donner une portion à toutes.

Quant à l'obéissance, elle fut admirable dans ces servantes de Dieu ; c'est d'elles, je dois le dire, que j'appris la pratique de cette vertu qui m'est si chère ; et si j'avois été meilleure, j'aurois pu imiter de plus près leurs exemples. Entre mille traits que je pourrois rapporter, en voici un qui se présente maintenant à mon souvenir. On nous avoit servi un jour des concombres au réfectoire. Celui qui me fut donné, étoit petit et pourri en dedans.

Digitized by Google

J'appelai à dessein une des religieuses qui avoient le plus d'esprit et de talent (1), et je lui dis, pour éprouver son obéissance, d'aller planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions. Elle me demanda si elle devoit le mettre en terre droit ou renversé. Je lui répondis de le mettre renversé. Elle partit sur-le-champ, et planta le concombre de la manière que j'avois dit, sans qu'il lui vînt en pensée qu'il sécheroit bientôt. Au contraire, dans son obéissance aveugle, elle se persuada que ce qui avoit été commandé étoit ce qu'il y avoit de mieux.

De temps en temps je donnois à une de ces religieuses six ou sept emplois incompatibles; sans dire un seul mot, elle les acceptoit tous, convaincue qu'elle pouvoit s'en acquitter.

Nous avions un puits dont l'eau, comme on nous l'affirmoit, étoit fort mauvaise; il étoit d'ailleurs si profond qu'il sembloit impossible de faire couler l'eau par des conduits, ce qui peut-être l'auroit rendue supportable. Je fis néanmoins venir des hommes de l'art pour tenter l'entreprise; ils se moquèrent de moi, disant que c'étoit dépenser de l'argent à pure perte. Je proposai la chose aux Sœurs, et leur demandai leur avis. Une d'elles dit sans hésiter : « Il faut l'entreprendre. Notre-Seigneur « est obligé de nous envoyer de l'eau du dehors, et de « nous donner en outre de quoi nourrir les personnes « qui nous l'apportent; le divin Maître s'en tirera cer-

(1) Marie Baptiste, dans le siècle Marie de Ocampo, nièce de sainte Térèse. Voyez sa biographie dans la Vie de la Sainte, page 450.

Digitized by Google

« tainement à meilleur marché en nous la donnant dans « la maison, et partant il le fera. » En voyant cette foi vive, et le ton résolu dont cette Sœur prononça ces paroles, je regardai la chose comme certaine; et, contre l'avis des fontainiers, je fis mettre la main à l'œuvre. Le Seigneur nous fut favorable; nous tirâmes de ce puits un filet d'eau excellente à boire, et qui nous a suffi jusqu'à ce jour (1).

Je ne raconte pas ce fait pour en montrer le côté miraculeux; car si je voulois faire le récit des miracles, j'aurois d'autres choses à dire. En rapportant fidèlement les circonstances de ce fait, j'ai simplement voulu donner une idée de la foi de ces saintes filles. D'ailleurs mon premier but dans cet écrit n'est point de louer les religieuses de ces monastères, qui toutes, jusqu'à ce jour, grâce à la bonté de Dieu, ont marché dans les mêmes voies. Que de traits semblables à celui que je viens de raconter, et combien d'autres encore d'un genre différent n'aurois-je pas à rapporter en preuve de leur foi et de leur vertu! mais ce seroit trop long. Ce récit auroit néanmoins son utilité; il serviroit à exciter les religieuses qui viendront après nous, à marcher sur les traces de leurs devancières. Au reste, s'il entre dans les desseins du Seigneur que des particularités si édifiantes soient connues, les supérieures, je n'en doute pas, donneront ordre aux prieures de les écrire.

Une misérable comme moi vivoit donc au milieu de

(1) On appela cette source la fontaine de Marie-Baptiste.

Digitized by Google

ces anges; la manière intime dont je les ai connues ne me permet pas de leur donner un autre nom (1). Elles me découvroient non-seulement la moindre faute, même intérieure, mais encore les grâces insignes dont Notre-Seigneur les combloit, les grands désirs de perfection qu'il allumoit en elles, et le souverain détachement qu'il leur donnoit de toutes les choses d'ici-bas. La solitude faisoit leurs délices; elles m'affirmoient qu'elles ne pouvoient jamais se lasser d'être seules. Recevoir une visite, même de leurs frères, étoit pour elles un tourment; et celle qui avoit le plus de loisir pour rester dans un ermitage, s'estimoit la plus heureuse. Lorsque je considérois la haute vertu de ces âmes, le courage dont Dieu les animoit pour souffrir et se consumer à son service, courage bien au-dessus de celui des femmes, il me venoit souvent en pensée qu'en mettant en elles de si riches trésors, ce Dieu de bonté se proposoit quelque grand dessein. A la vérité, je ne prévoyois rien de ce qui arriva dans la suite, et je n'aurois pu même alors en concevoir la possibilité. Cependant, je sentois croître de jour en jour dans mon cœur ces ardents désirs de contribuer au salut de quelque âme. Je me voyois souvent comme une personne qui, ayant un grand trésor en réserve, et désirant en faire part à tout le monde, se sentiroit les mains liées, et dans l'impuissance d'en distribuer la moindre partie. C'est la fidèle image de l'état

(1) Nous donnerons à la fin de ce chapitre les biographies de quelques-unes de ces premières filles de sainte Térèse.

Digitized by Google

de mon âme; elle étoit comme enchaînée. Les grâces dont le Seigneur me favorisoit durant ces années, étoient très-grandes; mais, demeurant concentrées en moi, elles me paroissoient inutiles. N'ayant pour témoigner à Dieu mon dévouement, que mes prières, je ne cessois de les lui offrir. J'exhortois mes compagnes à faire de même, je cherchois à allumer en elles une sainte passion pour le salut des âmes, et pour l'accroissement de l'Église. Ce feu sacré du zèle brûloit tellement dans le cœur de ces vierges, que tous ceux qui conversoient avec elles, sortoient très-édifiés de leur entretien. Ainsi s'enflammoient mes désirs de travailler à la gloire de Dieu.

Il s'étoit écoulé un peu plus de quatre ans depuis la fondation de Saint-Joseph, lorsqu'un religieux de l'ordre de Saint-François, récemment arrivé des Indes, vint me voir. C'étoit le Père Alphonse Maldonado, homme vraiment apostolique. Il avoit les mêmes désirs que moi d'étendre le royaume de Jésus-Christ; mais pour lui, il pouvoit en venir aux œuvres, et je lui enviois extrêmement un tel bonheur. Il commença par me raconter combien de millions d'âmes se perdoient, faute d'instruction, dans ces contrées lointaines; après cet entretien particulier, il nous fit à toutes un discours pathétique pour nous porter à la pénitence; ensuite, il prit congé de nous. Je demeurai si affligée de la perte de tant d'âmes, que je ne pouvois contenir les transports de ma douleur; je m'en allai dans un ermitage, et là, donnant un libre cours à mes larmes, j'élevois vers mon divin Maître de ces cris intimes du cœur, le conjurant de me

Digitized by Google

donner le moyen de gagner quelques âmes à son service, puisque le démon lui en ravissoit un si grand nombre; et comme je n'avois pour venir en aide à tant d'infortunés, que mes prières, je le suppliois instamment de leur donner quelque valeur. Je portois une sainte envie à ceux qui, possédés du désir de faire aimer Jésus-Christ, avoient la liberté de se dévouer à une cause si belle, dussent-ils pour son triomphe affronter mille fois la mort. Je dois le dire, cette soif du salut des âmes est l'attrait que Notre-Seigneur m'a donné. Aussi, quand je lis les vies des saints, le récit des travaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le ciel, excite bien plus ma dévotion, mes larmes, mon envie, que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi, Notre-Seigneur met à plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée par notre industrie et nos oraisons aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre.

Cette peine si pénétrante dont je viens de parler, ne m'abandonnoit plus. Un soir, tandis que j'étois en oraison, Notre-Seigneur m'apparut en la manière accoutumée; et me témoignant beaucoup d'amour, il me dit comme pour me consoler : *Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses.* Ces paroles restèrent si profondément gravées dans mon cœur, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de les écarter de mon souvenir. Mais j'avois beau vouloir en pénétrer le sens, elles demeuroient pour moi un profond mystère. Elles m'avoient néanmoins grandement consolée, et m'avoient

Digitized by Google

laissé la certitude que l'événement justifieroit la prophétie. Quant au moyen dont Dieu devoit se servir pour cela, il ne se présenta jamais à ma pensée. Six mois, ce me semble, se passèrent de la sorte; et, ce terme écoulé, arriva ce que je vais dire.

NOTICES

SUR QUELQUES-UNES DES PREMIÈRES CARMÉLITES.

Nous croyons devoir réunir ici certains passages de sainte Térèse qui jetteront un grand jour non-seulement sur les biographies qu'on va lire à la fin du premier chapitre, mais encore sur toutes celles que nous donnerons dans le cours de ce second volume.

Au chapitre xxxv de sa Vie, elle rapporte le témoignage que Jésus-Christ lui-même a rendu à la sainteté des religieuses de Saint-Joseph d'Avila. « O miracle de la bonté divine! dit-elle, je ne puis me rappeler sans ravissement le secours si particulier que mon adorable Maître se plaisoit à m'accorder pour la fondation de ce petit monastère. Il aime, j'en suis sûre, ce petit coin de la terre; il y prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison : *Ma fille, cette maison est pour moi un paradis de délices.* Il a choisi lui-même, on le voit, les âmes qu'il y a attirées. »

Au chapitre xxxvi, elle s'exprime ainsi : « Un autre jour, tandis qu'après complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la très-sainte Vierge m'apparut; elle étoit environnée d'une très-grande gloire, et portoit un manteau blanc sous lequel elle nous abritoit toutes. Elle me fit en même temps connoître *le haut degré de gloire auquel son divin Fils devoit élever les religieuses de cette maison.* »

Dans ce 1er chap. du Livre des Fondations, elle dit, en parlant des religieuses de Saint-Joseph d'Avila : « Une misérable comme moi vivoit au milieu de ces anges. La manière intime dont je les ai connues ne me permet pas de leur donner un autre nom. »

Digitized by Google

Au chapitre IV du même Livre, parlant de tous les monastères qu'elle avoit fondés au moment où elle écrivoit ce livre, elle leur rend ce glorieux témoignage que nous sommes heureux de reproduire pour la première fois (1) tel qu'elle l'a écrit :

« Les grâces que Notre-Seigneur répand dans ces monastères sont si grandes, qu'à peine se rencontre-t-il dans chaque monastère une religieuse que le divin Maître conduise par la voie de la méditation ordinaire ; toutes les autres sont élevées à la contemplation parfaite. Quelques-unes, plus avancées encore, sont favorisées de ravissements. Notre-Seigneur accorde à d'autres des grâces d'un ordre différent; il se communique à elles par des révélations et des visions qui portent manifestement les caractères de l'action divine. Il n'est pas maintenant un seul de ces monastères où il ne se trouve une, ou deux, ou même trois religieuses de cette dernière classe. »

Au chapitre XVI de ce Livre, elle dit : « J'étois au monastère de Tolède, lorsque Dieu appela à lui une de nos sœurs. Un peu avant qu'elle rendît le dernier soupir, j'allai prier pour elle devant le très-saint Sacrement, et je conjurai Notre-Seigneur de lui accorder une sainte mort. Après cette prière, me rendant à la cellule de la sœur, je vis en entrant le divin Maître vers le milieu du chevet de son lit ; il avoit les bras un peu ouverts, comme pour soutenir et défendre la mourante; dans cette attitude, il me dit ces paroles : *Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères : qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort.*

« Cette assurance sortie de la bouche même de Notre-Seigneur, me causa une consolation extrême, et me fit entrer dans un profond recueillement. Quelques instants après, revenant à moi, je m'approchai de la malade et lui adressai quelques mots ; elle me dit : *O ma mère ! que je vais voir de grandes choses* ! Ce furent ses dernières paroles, et elle mourut comme un ange.

« J'ai été témoin de la mort de quelques autres religieuses

(1) Ce passage si remarquable a été dénaturé dans toutes les éditions espagnoles, et par conséquent dans toutes les traductions des œuvres de sainte Térèse. Nous le reproduirons au chapitre IV, d'après le manuscrit original.

Digitized by Google

dans nos monastères, et j'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, un calme et une tranquillité ineffable : on eût dit qu'elles entroient dans un ravissement ou dans le doux repos de l'oraison ; rien n'indiquoit au dehors qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissoient. »

Enfin, au chapitre XXXVIII de sa Vie, elle dit : « Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avois de la mort. Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile pour l'âme fidèle à Dieu, puisque, en un moment, elle se voit libre de sa prison, et introduite dans l'éternel repos. Je trouve une grande ressemblance entre l'extase et la mort. En effet, l'esprit ravi en Dieu contemple les ineffables merveilles qu'il lui découvre, et l'âme, dès l'instant même où elle est séparée du corps, est mise en possession de tous les biens du ciel. Je ne parle pas des douleurs de la séparation, dont il faut faire très-peu de cas ; *et ceux qui auront véritablement aimé Dieu, et méprisé les vanités de la terre, doivent, je pense, mourir avec plus de douceur. Mas dulcemente deben morir.* »

Nous ajouterons aux paroles de sainte Térèse celles de saint Jean de la Croix sur le même sujet : « La mort des âmes qui ont brûlé de l'amour de Dieu, est souverainement suave et douce ; la douceur de mourir surpasse tout ce qu'elles ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. La cause de cet inénarrable plaisir qu'elles goûtent en mourant, c'est qu'elles succombent à la force même de l'amour divin. Près de s'unir à Dieu, elles commencent à entrevoir sa beauté, qui va se donner à elles et les transformer en soi, et l'impression de béatitude divine causée par cette vue est si puissante, qu'elles succombent. Ainsi leur mort commence par un élan extatique d'amour qui brise leurs liens, et se termine par la claire vision et la pleine possession de Dieu. (SAINT JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme d'amour*, cantique I, vers 6.)

Le prince de la théologie dogmatique dans ces derniers siècles, confirme le sentiment de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse. Suarez mourant prononce ces mémorables paroles : *Je n'eusse jamais cru qu'il fût si doux de mourir !*

Digitized by Google

URSULE DES SAINTS.

Il est juste de faire d'abord connoître les quatre premières vierges auxquelles sainte Térèse donna l'habit le jour même de la fondation du monastère de Saint-Joseph, berceau de la réforme du Carmel.

Ursule des Saints, née à Avila comme Térèse, eut la gloire d'être de ce nombre. La sainte fondatrice voulut qu'elle gardât le nom que ses pieux parents, Martin de Revilla et Marie Alvarez d'Arevalo, lui avoient fait donner au baptême.

La vie qu'Ursule des Saints mena à Saint-Joseph, est celle dont sainte Térèse vient de nous offrir le tableau dans le premier chapitre de ses Fondations. Elle se consuma pour la gloire de Dieu, et pour le salut des âmes. En douze années, cette vierge magnanime acquit la riche moisson de mérites qui alloit lui ouvrir la patrie à laquelle elle appartenoit par son nom. La première parmi ses compagnes, elle échangea ce triste exil contre les joies éternelles de la cité sainte. Le jour même où elle mourut, sainte Térèse, qui se trouvoit à Albe, la vit monter au ciel toute resplendissante de lumière, et avec l'éclat des corps glorifiés. C'est ce que la Sainte affirma elle-même, quand elle fut de retour à Avila. (Voyez RIBERA, *Vie de sainte Térèse*, liv. I, ch. XVII.)

MARIE DE SAINT-JOSEPH.

Marie de Saint-Joseph vit le jour à Avila. Elle étoit sœur de Julien d'Avila, chapelain du monastère de Saint-Joseph, et compagnon de sainte Térèse dans ses voyages. Elle eut le bonheur de compter parmi les quatres premières vierges qui inaugurèrent la réforme du Carmel. Pendant plus de quarante ans, elle se montra digne d'avoir été choisie par sainte Térèse comme une des colonnes du naissant édifice. Le zèle apostolique, caractère distinctif des vierges du Carmel, brûla son cœur d'une flamme toujours croissante. Par son amour pour Jésus-Christ, par sa soif du salut des âmes, par l'admirable régularité de sa vie, elle ne cessa jamais d'édifier ses compagnes. Le divin Maître, voulant

Digitized by Google

que sa sainte épouse fût reçue en triomphe par les anges aussitôt qu'elle rendroit le dernier soupir, acheva de purifier et d'embellir son âme par les souffrances qui marquèrent la fin de sa vie. Les quatre derniers jours qu'elle passa sur cette terre, Marie de Saint-Joseph perdit la parole et l'usage de ses sens : elle étoit en proie à une douloureuse agonie. Les religieuses avoient le cœur navré de la voir en cet état. La mère Isabelle de Saint-Dominique, s'approchant de la malade, lui suggéra de faire beaucoup d'actes de résignation et d'abandon entre les mains de Dieu. Marie de Saint-Joseph entendit, et fit intérieurement ces actes, mais sans qu'elle en pût donner aucun signe extérieur. Le divin Maître n'attendoit que cet *In manus tuas commendo spiritum meum*, de la part de la mourante, pour lui ouvrir le ciel. Marie de Saint-Joseph ferma doucement les yeux à la lumière, et se vit au même instant reçue dans les tabernacles du Seigneur. Le jour même de sa sainte mort, tandis que la mère Isabelle de Saint-Dominique entendoit la messe, priant pour le repos de son âme, Notre-Seigneur lui montra sa fidèle épouse couronnée de gloire, et lui dit : *Elle est du nombre de celles qui suivent l'Agneau.* Marie de Saint-Joseph, de son côté, remercia la mère Isabelle de Saint-Dominique de tout le bien qu'elle lui avoit fait à l'heure de la mort; elle ajouta « que les « actes qu'elle lui avoit suggérés lui avoient mérité une grande « gloire en paradis, et l'avoient exemptée de peines du purga« toire. »

Les habitants d'Avila et les religieuses du monastère de Saint-Joseph célébrèrent avec pompe les funérailles de cette heureuse vierge; la mère Isabelle de Saint-Dominique vit autour de son cercueil sainte Térèse éclatante de lumière, et toutes les religieuses de ce couvent qui étoient déjà au ciel avec la sainte fondatrice. (V. MICHEL DE LANUZA, *Vie de la mère Isabelle de Saint-Dominique*, liv. III, ch. IV.)

MARIE DE LA CROIX.

Ce fut à Ledesma, près de Salamanque, que Marie de Paz vit le jour. Touchée de la pauvreté de ses parents, la noble et sainte amie de Térèse, Guiomar de Ulloa, éleva chez elle la jeune Marie.

Digitized by Google

Térèse la connut d'une manière intime, et ne balança pas à lui ouvrir les portes de Saint-Joseph d'Avila. En recevant l'habit, elle prit le nom de Marie de la Croix. Sainte Térèse la conduisit à la fondation de Valladolid, afin que par ses exemples elle fût, dans ce nouveau monastère, une lumière pour ses compagnes. Marie de la Croix répondit à l'attente de la sainte fondatrice : on vit en elle le plus tendre amour pour Notre-Seigneur, avec un désir immense de le voir aimé de tous les peuples de la terre. Elle porta au plus haut degré la charité envers ses sœurs, l'amour de l'oraison, l'humilité. Chargée du temporel, elle veilloit avec une si tendre sollicitude aux besoins de toutes les religieuses, qu'on disoit d'elle : « Marie de la Croix est la consolation et la providence de toutes ses compagnes; elle est la bien-aimée de Dieu, et de toutes les sœurs. » Elle avoit passé vingt-cinq ans au Carmel, lorsque Dieu l'avertit, par une vive douleur de côté, qu'elle touchoit au terme de son pèlerinage. A cette nouvelle, elle tressaillit de joie : elle avoit un si grand désir de mourir qu'elle ne pouvoit croire qu'un tel bonheur fût si prochain pour elle; elle disoit que si elle étoit plus longtemps retenue dans cet exil, elle mourroit de l'excès de peine de ne point mourir.

Elle garda une paix profonde et une sérénité inaltérable au milieu des souffrances; et sa mort fut si douce et si tranquille, qu'on ne put apercevoir le moment où elle rendoit le dernier soupir. Ce qui indiqua son passage à la vie des bienheureux, ce fut le changement soudain qui s'opéra en elle : la mort la transfigura, et répandit sur ses traits une beauté qu'ils n'avoient pas durant sa vie. Une ineffable blancheur, symbole de la pureté de son âme, éclatoit sur le front et la figure de cette épouse de Jésus-Christ.

Ce fut le 22 février de l'an 1588, que Marie de la Croix alla se joindre au chœur des vierges dans le ciel. (V. RIBERA, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, ch. XIV.)

ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT,

PARENTE DE SAINTE TÉRÈSE.

Antoinette de Henao, fille de Philippe de Henao et d'Elvire Diaz, naquit à Avila en 1635. Dès son enfance, on vit en elle les plus heureuses inclinations. Elle n'avoit encore que sept ans, lorsque

Digitized by Google

Notre-Seigneur, abaissant sur elle un regard de prédilection, la choisit pour être du nombre des vierges qui marchent à sa suite. A cet âge si tendre, étant un jour à jouer avec d'autres petites filles, Antoinette de Henao se vit soudainement environnée d'une vive lumière, entendit un grand bruit mystérieux, et entra dans un ravissement où elle goûtoit d'inexprimables délices. Le divin Maître lui fit connoître qu'il venoit d'éteindre en elle la concupiscence, et que jamais la pureté de son âme ne seroit altérée par la moindre tache. L'Époux des vierges alluma en même temps, dans le cœur de la jeune Antoinette, un ardent désir de se consacrer à lui dans l'état religieux, dont néanmoins elle n'avoit qu'une idée confuse. Avec cette insigne faveur naquit en son âme l'esprit d'oraison; elle y fit de si grands progrès en peu de temps, que lorsqu'elle prenoit le saint rosaire, elle demeuroit plusieurs heures absorbée en Dieu, sans se souvenir des paroles, et sans pouvoir en prononcer aucune. Cette impuissance de payer à la reine du ciel un tribut de prières qu'elle lui avoit promis, l'affligeoit beaucoup. Elle en fit part aux guides de son âme, et ils la tranquillisèrent, l'assurant que le sacrifice du cœur valoit mieux que celui des lèvres.

Tandis que, par une admirable fidélité à la grâce, Antoinette se préparoit, dans la maison paternelle, à la sainteté de la vie religieuse, elle accomplit une sainte mission à l'égard de sa sœur Anne de Henao, moins âgée qu'elle de neuf ans. Elle l'éleva avec toute la sollicitude du zèle chrétien. Considérant que sa petite sœur étoit consacrée à Jésus-Christ par le baptême, et jalouse de la lui garder sans tache, elle lui fit connoître celui qui devoit posséder tout son cœur, et elle l'enflamma de son amour. Grâce aux tendres soins, aux saints exemples, et à la conversation toute céleste de sa sœur aînée, Anne de Henao grandit dans l'innocence, et se sentit de bonne heure appelée à se consacrer à Dieu.

Notre-Seigneur qui destinoit Antoinette de Henao à être une des plus vives lumières du Carmel naissant, voulut qu'elle fût formée à la vie spirituelle par un saint. Ce fut saint Pierre d'Alcantara qui la conduisit dans le chemin de la perfection, et qui la proposa lui-même à sainte Térèse pour être une de ses quatre premières filles. Le jour de la fondation de Saint-Joseph, sainte Térèse donna l'habit à Antoinette de Henao, et lui imposa le nom d'Antoinette du Saint-Esprit.

Digitized by Google

Le premier chapitre du Livre des Fondations nous offre le tableau de la vie que mena au monastère de Saint-Joseph cette fidèle épouse de Jésus-Christ.

Sainte Térèse, qui l'aimoit beaucoup et qui connoissoit son mérite, l'emmena avec elle en se rendant à Medina del Campo, à Malagon, à Valladolid et à Tolède. Elle la prit encore pour sa compagne dans d'autres voyages. Partout Antoinette du Saint-Esprit édifia par la sainteté de sa vie.

En 1581, la fondation de Grenade étant résolue, et sainte Térèse ne pouvant y aller, elle y envoya de Saint-Joseph d'Avila la mère Antoinette du Saint-Esprit et Marie du Christ. Saint Jean de la Croix vint les prendre à Avila, et les conduisit jusqu'à Veas, où la vénérable mère Anne de Jésus, chargée de la fondation de Grenade, les reçut avec un inexprimable bonheur. De là, la sainte colonie, saint Jean de la Croix et la vénérable mère Anne de Jésus en tête, s'achemina vers Grenade. Antoinette du Saint-Esprit laissa dans ce nouveau monastère un si grand exemple d'oraison, que le souvenir en demeure toujours présent parmi les sœurs. Ce fut à Grenade qu'elle apprit en 1582 la mort de la sainte fondatrice; à cette nouvelle, elle versa des torrents de larmes, et se mettant aussitôt à invoquer cette mère tant aimée de son âme, elle lui dit : « Ma tendre mère, recommandez-moi à Dieu ! » La Sainte lui apparut aussitôt, et la consola avec toute la tendresse d'une mère. Une autre fois, elle lui apparut, et *lui fit connoître la place élevée qu'elle occupoit dans le ciel, pour s'être employée tout entière à la gloire de Dieu en cette vie; elle ajouta que Notre-Seigneur l'avoit établie la patronne et la protectrice de la conversion des hérétiques, à cause du zèle qu'elle avoit constamment déployé pour les ramener à l'Église catholique.* »

Si la compagnie des saints est un des plus puissants moyens pour avancer dans la sainteté, quels progrès ne dut point y faire la mère Antoinette du Saint-Esprit ? Saint Pierre d'Alcantara fut son père et son guide, sainte Térèse fut sa maîtresse spirituelle, saint Jean de la Croix fut son confesseur et le père de son âme; elle vécut à Grenade avec la vénérable mère Anne de Jésus, dont saint Jean de la Croix disoit : « Je vois en elle un séraphin. »

Elle vécut encore avec la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, cette tendre amie et fidèle compagne de sainte Térèse; enfin, avec tant d'âmes privilégiées du Carmel, que sainte Térèse appeloit des âmes angéliques.

Digitized by Google

De Grenade elle fut envoyée au monastère de Malaga, où après avoir rempli quelque temps la charge de sous-prieure, elle fut mise comme prieure à la tête de ses sœurs. Sous son gouvernement, ce monastère étoit une vivante image de celui de Saint-Joseph d'Avila. Un jour, étant avec les sœurs au réfectoire, avant qu'elle eût donné le signal pour commencer le repas, Notre-Seigneur lui fit voir les âmes de toutes ses filles resplendissantes de lumière et de beauté, unies entre elles par les liens *de la plus tendre charité, et lui révéla qu'il prenoit en elles ses délices.*

Ce fut à cette époque que Notre-Seigneur la favorisa des grâces les plus signalées. Son esprit étoit très-souvent ravi en Dieu, et il sembloit qu'il abandonnât le corps. Cet état de ravissements quotidiens dura longtemps; comme on craignoit que la foiblesse de son corps ne succombât à ces longues extases, les confesseurs, les médecins et les supérieurs lui commandèrent de concert, de ne faire de suite qu'une demi-heure d'oraison. La servante de Dieu obéissoit ponctuellement. Mais à peine entroit-elle en prière, qu'elle étoit ravie et enivrée de délices. La demi-heure écoulée, elle reprenoit l'usage de ses sens. Elle disoit ensuite, *que son esprit descendoit de cette hauteur avec la même rapidité qu'il étoit monté; et que Dieu, agréant son obéissance, l'aidoit à abandonner les délices de cette divine union, pour exécuter les ordres de ses supérieurs.*

Le cadre restreint de cette courte notice ne nous permettant pas de raconter en détail les dernières années d'une si sainte vie, nous les peindrons d'un trait en disant, que les vertus d'Antoinette du Saint-Esprit jetèrent un éclat toujours plus vif, et que Dieu répandit, dans une âme si pure, ses grâces avec une prodigalité toujours croissante.

Le 7 juillet 1595, vêtue de la robe sans tache du baptême, et riche de soixante années de mérites, l'heureuse Antoinette paroissoit devant son divin Époux, et recevoit de ses mains la couronne des vierges.

Sa mémoire est restée en bénédiction, non-seulement dans le couvent de Malaga où elle mourut, mais encore dans tout le Carmel. (V. *Ann. gén. du Carmel,* liv. IV, chap. XIV.)

Digitized by Google

ANNE DE SAINT-JOSEPH,

SŒUR DE LA MÈRE ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT.

Nous ne séparerons pas dans ces notices deux sœurs que la grâce a si étroitement unies. D'ailleurs, la biographie d'Anne de Henao, étant le complément de celle de sa sainte sœur, trouve ici naturellement sa place. Anne de Henao fut reçue au Carmel de Valladolid l'année même où il fut fondé, et elle s'appela en religion, Anne de Saint-Joseph. Comme sa sœur aînée, elle fut un miroir de candeur, de pureté, d'innocence. Son humilité, son obéissance, sa douceur la rendirent extrêmement chère à sainte Térèse. Ce qui distingua Anne de Saint-Joseph, fut son amour pour l'oraison, et son attrait à honorer la divine enfance de Notre-Seigneur. Sainte Térèse, pour seconder cet attrait, permit à Anne de Saint-Joseph d'avoir dans sa cellule une petite statue de l'Enfant Jésus. Dans la vivacité de sa foi, Anne de Saint-Joseph voyoit son Dieu aussi présent que si elle l'eût contemplé à Bethléem dans les bras de la très-sainte Vierge. Son cœur embrasé d'amour se répandoit en tendres colloques; et Notre-Seigneur, qui trouve ses délices dans les âmes simples et candides, ne cessoit de combler sa fidèle épouse des plus précieuses faveurs. On peut juger, par les paroles du divin Maître que nous allons rapporter, de quelle manière il traitoit cette âme angélique. Un jour, Anne de Saint-Joseph travailloit dans sa cellule, ayant près d'elle son cher Enfant Jésus: il lui arriva de détourner un moment sa pensée de lui, et de la fixer sur le travail qui l'occupoit. Le divin Enfant lui dit alors : « *Fais attention, tu me laisses seul.* » Elle lui en demanda aussitôt pardon avec un amoureux repentir. Ce trait illumine toute cette vie cachée en Dieu, et nous fait connoître le commerce intime de cette âme avec son adorable Époux. La flamme du zèle apostolique consumoit le cœur de cette vierge. Voir régner son Jésus jusqu'aux extrémités de la terre, et toutes les âmes embrasées de son amour, étoit comme le soupir perpétuel de sa prière.

Le divin Maître, pour que rien ici-bas ne troublât la solitude et l'oraison de sa fidèle épouse, la priva de la vue les dernières années de sa vie. Dès lors, le céleste entretien ne fut pour ainsi dire plus interrompu; les communications devinrent plus inti-

Digitized by Google

mes, et l'amour divin acheva de transformer cette belle âme. Le 16 août 1618, Anne de Saint-Joseph emportant au ciel, comme sa sœur, les vêtements immaculés du baptême, alloit comme elle prendre sa place dans le chœur des vierges, et recevoir le salaire de 74 ans de mérites, dont 51 s'étoient écoulés dans la bienheureuse solitude du Carmel.

INÈS DE JÉSUS,

COUSINE GERMAINE DE SAINTE TÉRÈSE.

Inès et Anne de Tapia sa sœur furent placées dès leur plus tendre enfance au couvent de l'Incarnation d'Avila, et ce fut sainte Térèse qui les forma à la piété chrétienne. Elle n'eut pas de peine à communiquer à ces deux âmes innocentes le goût des choses de Dieu; elle leur apprit à faire oraison; elle leur fit connoître Notre-Seigneur, et les enflamma d'un tendre amour pour lui. Avec cet amour, toutes les vertus germèrent et prirent de rapides accroissements. La lumière de la grâce devenant plus vive, Inès et Anne de Tapia connurent de bonne heure le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Ainsi, foulant aux pieds le monde qui n'eut jamais d'elles ni un regard ni un regret, elles résolurent de se consacrer à Jésus-Christ, et Térèse les vit au pied des autels, former les nœuds qui devoient éternellement les unir au Dieu des vierges.

Dès que la sainte réformatrice du Carmel eut conçu le dessein de fonder un couvent de la règle primitive, ses deux cousines montrèrent la plus ferme détermination de s'associer à elle, et d'embrasser le nouveau genre de vie. Le jour de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, elles eurent le bonheur d'assister à la cérémonie. Ce ne fut que peu de temps avant la fondation de Medina del Campo, que sainte Térèse les fit venir au monastère de Saint-Joseph. Elle leur donna le saint habit; et dès ce jour, après lequel elles avoient tant soupiré, Inès de Tapia prit le nom de Inès de Jésus, et Anne de Tapia celui de Anne de l'Incarnation.

Un incident signala le jour où Inès de Tapia devoit se rendre de l'Incarnation à Saint-Joseph. Elle fut saisie des plus violentes souffrances. Térèse douta qu'elle pût exécuter son dessein. Elle

Digitized by Google

eut recours à Notre-Seigneur dans la prière; le divin Maître lui fit entendre ces paroles : « Elle ne mourra point, je la garde « pour de plus grandes choses. »

Sainte Térèse conduisit les deux sœurs à la fondation de Medina del Campo ; elle établit la mère Inès de Jésus prieure de ce monastère, et la mère Anne de l'Incarnation sous-prieure ; elle n'eut qu'à s'applaudir d'un tel choix.

Inès de Jésus montra toutes les qualités d'une supérieure accomplie, et toute la ferveur d'une sainte religieuse. La haute idée que sainte Térèse s'étoit formée de son talent et de sa sagesse, lui fit dire un jour « qu'Inès de Jésus étoit plus capable qu'elle de gouverner un monastère. » Aussi la laissa-t-elle dix ans de suite à la tête de celui de Medina del Campo. C'est à Inès de Jésus qu'appartient, en grande partie, d'avoir fait fleurir dans cette maison la beauté du Carmel, et d'y avoir implanté l'esprit de Saint-Joseph d'Avila.

Cette grande servante de Dieu devoit quatorze années encore édifier le Carmel par ses exemples. Medina del Campo ne fut pas le seul monastère qui eut le bonheur de vivre sous sa conduite, et d'admirer ses vertus. Durant ce temps, Inès de Jésus n'eut pas toujours à porter le fardeau de la supériorité. Elle étoit si humble, qu'elle trembloit de tous ses membres quand il lui étoit imposé. Pour l'éviter, elle eut recours aux plus héroïques subterfuges, allant même jusqu'à simuler que la raison étoit affoiblie en elle ; mais ce fut en vain.

Cette humble servante du Seigneur exerçoit néanmoins une autorité admirable; son extérieur étoit plein d'une noble gravité; la moindre de ses paroles imprimoit le respect, mais on sentoit en même temps qu'elle tomboit du cœur d'une mère. Son seul regard, où brilloit à la fois tant de douceur et de majesté, suffisoit pour ramener la sérénité dans les âmes, et pour faire chérir les ordres de l'obéissance.

Notre-Seigneur voulut la préparer aux noces éternelles, en imprimant en elle les marques de sa croix. Inès de Jésus étoit alors au monastère de Medina del Campo. Neuf mois entiers, elle se vit sur l'autel du sacrifice; frappée de paralysie, elle étoit encore en proie aux douleurs de la goutte. Ni ses mains ni ses pieds n'avoient plus de mouvement; son corps se contracta d'une manière effrayante. Mais tant de souffrances étoient un

Digitized by Google

rafraîchissement pour l'élève et l'émule de Térèse ; à son exemple elle disoit : « Seigneur, ou souffrir, ou mourir ! »

Le divin Maître se plut à imprimer en elle un dernier trait de ressemblance, et à lui donner un gage suprême de son amour. On étoit à la semaine sainte, et Inès de Jésus touchoit au terme de son pèlerinage. Durant ces jours de grâce, l'heureuse Inès ne quitta pas un instant son céleste Époux ; elle fut en esprit avec lui au jardin des Olives, à la colonne, à la croix ; elle unit ses douleurs aux siennes, et acheva de s'embraser d'amour dans les plaies de son cher Maître.

Vivante image de son Époux crucifié, elle alloit enfin passer avec lui, du Calvaire et du tombeau, à la gloire du ciel. Le saint jour de Pâques arrive ; Inès de Jésus, en présence de ses sœurs, reçoit les derniers sacrements. Dès ce moment, le paradis commence en quelque sorte pour elle ; toutes les douleurs ont fini, et les délices inondent son âme. Comme Térèse, Inès de Jésus succombe moins à une défaillance de la nature qu'à l'excès de son amour. A l'instant même, ses traits flétris par la souffrance brillent d'une beauté céleste ; son âme semble envoyer à ce corps virginal qu'elle vient de quitter, un rayon de la gloire qui la couronne.

ANNE DE L'INCARNATION,

SŒUR DE INÉS DE JÉSUS.

Dès que le monastère de Salamanque fut fondé, sainte Térèse y appela la mère Anne de l'Incarnation ; là, comme à Medina del Campo, elle se montra un modèle de toutes les vertus. Elle gouverna le monastère de Salamanque pendant plusieurs années ; et on put voir alors les dons admirables que le Seigneur avoit mis en cette âme d'élite. Elle sembloit moins former des novices, qu'instruire des fondatrices ; car un grand nombre de celles qu'elle forma, furent choisies pour aller fonder d'autres monastères. Aussi sainte Térèse avoit-elle coutume de lui dire : « Dieu vous récom-« pense, ma chère fille, de ce que vous me formez de si par-« faites religieuses ! »

Le mépris d'elle-même, la charité envers les autres, l'estime

Digitized by Google

de ses sœurs, la compassion pour les souffrances et les peines du prochain furent les traits caractéristiques de la mère Anne de l'Incarnation. Aussi, le respect de ses filles pour elle n'avoit d'égal que leur amour.

Par un principe de charité, afin d'épargner la sainte fondatrice, elle ne lui écrivoit jamais les affaires pénibles qu'elle pouvoit régler elle-même. Touchée de cette délicatesse, Térèse se plaisoit à en faire l'éloge : « Aucune prieure, disoit-elle, ne m'allége autant le poids de ma charge que la mère Anne de l'Incarnation; elle ne m'écrit jamais rien de pénible, elle souffre seule, entre elle, et Dieu les afflictions qu'il lui envoie. »

Ce fut dans l'oraison qu'elle puisa cette rare sagesse et cette tendre charité. L'oraison étoit comme sa vie; outre les heures qu'elle y consacroit avec la communauté, elle savoit en trouver d'autres pour s'entretenir avec son Bien-Aimé. Souvent, durant ce saint exercice, on la vit en extase et la face rayonnante de lumière.

Avant de lui donner la couronne de ses vertus, Jésus-Christ acheva de purifier son âme par la souffrance. Les six derniers mois de sa vie, Anne de l'Incarnation fut sur la croix : comme Inès de Jésus, elle ne vit dans les souffrances qu'un présent délicat de son divin Maître. Lorsque le médecin lui annonça que la mort approchoit, elle entra dans une indicible jubilation, et rendit à Dieu les plus vives actions de grâces; et lorsque les religieuses lui dirent que le moment du départ pour le ciel n'étoit pas loin, elle répondit : « Ma sœur mourra encore avant moi, à Medina « del Campo. » Parole prophétique dont on ne tarda pas à reconnoître la vérité. Enfin, pour elle comme pour sa sœur, le moment des joies éternelles étoit venu : l'une, du monastère de Medina, l'autre, de celui de Salamanque, alloient, avec Jésus-Christ ressuscité, prendre la route du ciel. C'étoit, comme nous l'avons dit, le jour de la triomphante résurrection du Sauveur. Inès de Jésus prenoit la première son essor vers la patrie, et Anne de l'Incarnation la voyant monter au ciel, et faisant un amoureux effort pour la suivre, s'envoloit comme elle dans les bras de son Dieu.

Ce même jour de Pâques de l'année 1601, à la même heure, le vénérable père Antoine de Jésus, premier prieur des Carmes réformés, alloit se reposer dans l'éternelle patrie de près d'un siècle de travaux. L'on verra plus loin la biographie de ce saint religieux. (V. *Ann. gén. du Carm.*, tom. III, liv. XI, ch. x.)

Digitized by Google

MARIE DE SAINT-JÉROME,

NIÈCE DE SAINTE TÉRÈSE, ET PREMIÈRE PRIEURE DE SAINT-JOSEPH APRÈS ELLE.

Elle naquit à Avila en 1545 d'une des plus nobles et des plus chrétiennes familles. Son père, Alphonse Alvarez de Avila, mena une vie si exemplaire qu'on l'appeloit don Alphonse le Saint. Sa mère, Mencia de Salazar, fut une femme d'une éminente piété. Ils élevèrent saintement leur fille; mais Dieu les appela à lui avant que la jeune Marie fût encore en âge de choisir un état. Marie se retira alors chez un de ses parents, où elle trouva les avantages de la maison paternelle. Dieu, qui la réservoit à de grandes choses, se montra prodigue de ses dons envers elle : foi vive, piété sincère, esprit juste et élevé, grandeur d'âme, courage, voilà ce qui brilloit dans Marie d'Avila. Douée en outre d'une beauté rare, et déjà héritière d'une grande fortune, elle réunissoit tout ce qui pouvoit lui promettre un rang heureux dans le monde. Ses parents la pressèrent de s'établir; mais, dans sa fierté castillane, elle trouvoit au-dessous d'elle toutes les alliances qu'on lui proposoit; artifice dont le maître de son cœur se servit pour la garder libre des chaînes du siècle.

Tandis qu'elle étoit dans ces sentiments, Dieu, dit Ribera, toucha son cœur. Marie eut alors à soutenir un combat terrible. La voix puissante de la grâce l'appeloit à se consacrer à Jésus-Christ, et elle vouloit rester dans le monde. Plusieurs jours s'écoulèrent dans cette lutte, Marie répandit bien des larmes, son cœur étoit percé d'un glaive, et elle conjuroit Dieu de ne point exiger d'elle le sacrifice de la vie religieuse. Enfin elle se rendit à son vainqueur, et à l'instant même un fleuve de paix inonda son âme. Non-seulement elle brisa sans retour avec le monde, mais elle prit l'inébranlable résolution de se donner sans réserve au Seigneur, dans l'ordre le plus parfait qu'elle pourroit trouver. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila venoit d'être fondé par sa sainte parente; elle se hâta d'aller lui demander la grâce d'y être admise. Térèse, qui la connoissoit, la reçut avec bonheur, et en 1564 lui donna le saint habit, le 30 septembre, fête de saint Jérôme, dont la nouvelle habitante de Saint-Joseph porta le nom dans le Carmel. Ce jour offrit à l'élite des habi-

Digitized by Google

tants d'Avila un touchant spectacle et une éloquente leçon. Toute la noblesse de la ville, qui tenoit à Marie d'Avila par les liens de la parenté, se trouvoit présente à la cérémonie sacrée. Marie parut dans l'église, et s'avança vers l'autel avec une contenance noble et modeste ; elle étoit ornée de riches habits ; elle alloit, dans la plus belle fleur de l'âge, immoler d'un seul coup toutes les vanités de la terre. Les assistants furent profondément attendris quand ils la virent s'incliner devant l'image de son Dieu crucifié, et faire ainsi un éternel adieu au monde. La porte du monastère s'ouvrit ensuite devant elle. Quelques moments après, l'humble épouse de Jésus-Christ parut de nouveau, avec un pauvre habit de bure dont sainte Térèse venoit de la revêtir. A cette vue, l'émotion fut à son comble, et chacun donna un libre cours à ses larmes.

Dès que Marie de Saint-Jérôme se vit dans la maison de Dieu, elle travailla à sa perfection avec une ardeur qui devoit aller croissant jusqu'à son dernier soupir. Cette grande âme, en qui le calme et la force parurent le trait caractéristique, eut l'inappréciable bonheur d'être formée à la vie spirituelle par sainte Térèse ; elle mit admirablement à profit ses leçons et ses exemples. Dès son entrée dans la carrière, et à peine âgée de vingt ans, elle montroit la sagesse de l'âge mûr, elle étoit déjà ancienne dans la vertu. Ravie de ses progrès, sainte Térèse avoit coutume de dire : *Marie de Saint-Jérôme est une mine féconde, d'où sortent chaque jour des trésors de vertus et de bonnes œuvres.*

En 1565, Marie de Saint-Jérôme fit profession entre les mains de sainte Térèse ; ce fut le plus beau jour de sa vie. En donnant pour jamais son cœur à Jésus-Christ, elle voulut encore lui faire hommage de tous ses biens, en les donnant à ce monastère de Saint-Joseph que le divin Maître appeloit *le paradis de ses délices*. La sainte fondatrice découvrant une si rare capacité et des vertus si éminentes dans la jeune professe, lui confia l'éducation des novices, et peu de temps après, la charge de sous-prieure. Quand elle partit pour la fondation du monastère de Medina del Campo, elle la mit en sa place pour gouverner celui de Saint-Joseph. Cet ordre de l'obéissance fut pour elle, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, un des plus terribles qu'elle ait jamais reçus dans toute sa vie. Mais cette sagesse qui s'éclairoit dans une constante et intime union avec son Dieu, cette tendre et puissante charité qui débordoit de son cœur, emportèrent en peu de temps tous

Digitized by Google

les suffrages ; et l'on vit combien le choix de sainte Térèse étoit juste.

La sainte fondatrice, forcée de s'absenter souvent d'Avila pour aller établir de nouveaux monastères, crut devoir se décharger du gouvernement de Saint-Joseph, et faire élire une prieure : toutes les religieuses donnèrent leurs voix à Marie de Saint-Jérôme. Ce fut donc elle qui la première, après sainte Térèse, exerça la charge de prieure dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila : élue à trois différentes reprises, elle le gouverna près de dix ans. Elle fut placée pendant trois ans à la tête du monastère de Madrid ; elle resta le même temps dans celui de Ocagna dont elle fut la fondatrice. Durant cet intervalle, elle eut avec elle la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Enfin, de retour à Avila, elle fut reçue avec transport par les religieuses qui croyoient revoir en elle la sainte fondatrice.

Je laisse ici la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy nous résumer une vie si belle et si pure : « La grâce dont Dieu rem-« plit l'âme de Marie de Saint-Jérôme en l'appelant à la reli-« gion, n'a jamais cessé de croître depuis ce moment. Le divin « Maître a clairement fait voir que Marie de Saint-Jérôme est son « amie, et une des âmes où il prend ses délices. Dès qu'elle entra « à Saint-Joseph, elle fut très-exacte observatrice de la règle, « d'une obéissance accomplie, enfin, un miroir de perfection. »

Tel est le glorieux témoignage rendu par la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy à Marie de Saint-Jérôme. Cette héroïque fille de sainte Térèse sembla se surpasser elle-même à ses derniers moments. Dans l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, elle avoit constamment désiré de donner sa vie pour lui, à l'exemple des martyrs. Le divin Maître exauçant en quelque sorte son désir, va la faire descendre dans l'arène ; il veut qu'elle arrive au ciel parée de ses blessures. Le diamant qu'il laisse tomber des trésors infinis de son amour, est une plaie qui consume la poitrine de la vierge avec d'indicibles douleurs. Longtemps elle garde entre elle et Dieu son précieux et cher trésor ; mais enfin l'obéissance lui annonce qu'elle doit se soumettre au remède cruel qui peut seul guérir son mal. Satisfaite cette fois, Marie de Saint-Jérôme livre son corps au fer du médecin, avec le même transport de joie qu'elle l'auroit livré au fer des bourreaux ; elle soutient ce martyre d'un aussi grand cœur que si elle l'eût enduré pour le triomphe de la foi catholique, l'œil au ciel, le front

Digitized by Google

serein, la pensée en Dieu, ayant à côté d'elle un ange qui l'anime, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Cette douloureuse tentative de guérison augmente ses mérites, mais elle hâte le terme de sa vie. Elle sent que le moment de l'entrevue éternelle avec son Dieu est arrivé ; elle reçoit avec une foi ravissante les derniers sacrements de l'Église, elle demande pardon à ses filles, les exhorte à être fidèles à leur saint institut, se met ensuite entre les bras de la mère Anne de Saint-Barthélemy, et expire doucement, la tête appuyée sur ce même cœur où dix-neuf ans auparavant avoit reposé, à Albe, la tête mourante de sainte Térèse. C'étoit le jour du samedi saint, le 29 mars de l'année 1601.

Notre-Seigneur se hâta de consoler la mère Anne de Saint-Barthélemy, en lui montrant la gloire dont jouissoit dans le ciel sa sainte amie. Tandis que son corps virginal étoit encore à la cellule, et qu'elle se trouvoit au chœur, le divin Maître lui fit voir ce corps tout resplendissant de lumière. La nuit suivante, au moment où elle alloit prendre un peu de repos, elle aperçut à côté d'elle sa bien-aimée Marie de Saint-Jérôme, et elle sentit à sa présence je ne sais quelle suavité intérieure qui lui enleva toutes les fatigues qu'elle avoit essuyées en la soignant dans les derniers jours de sa vie. Elle lui apparut encore plusieurs autres fois, tantôt pour la consoler, tantôt pour l'encourager au milieu de ses croix.

La mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, vit aussi la mère Marie de Saint-Jérôme entourée de l'éclat des bienheureux, et toute couverte de riches pierreries ; elle entendit de sa bouche ces paroles : « Ces pierreries signifient la gloire élevée dont je « jouis dans le ciel, et que j'ai méritée par mes grandes souf- « frances durant la vie. » (V. RIBERA, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, ch. v. — *Hist. gén. Carm.*; tom. III, liv. XI, ch. v, vi.)

ISABELLE DE SAINT-DOMINIQUE.

Cette glorieuse fille de sainte Térèse fut une des âmes les plus privilégiées du Carmel. Elle devoit le jour à Don Jean de Montalvo et à Marie de Vergas. La petite ville de Cardegnosa, dans la vieille Castille, eut la gloire de donner au Carmel et à l'Église ce trésor de sainteté. Depuis qu'elle fut reçue à Saint-Joseph

Digitized by Google

d'Avila par sainte Térèse, jusqu'au terme de sa longue carrière, sa vie est un magnifique enchaînement de grâces de l'ordre le plus élevé. Sainte Térèse l'emmena avec elle dans diverses fondations; et l'établit prieure dans quelques-uns de ces nouveaux monastères. Après la mort de la sainte réformatrice du Carmel, elle alla fonder le monastère de Saragosse. Elle revint à Saint-Joseph d'Avila trente-cinq ans et demi après en être sortie, et, dix-sept ans après, y mourut en odeur de sainteté. Née le 25 mars 1541, revêtue de l'habit du Carmel le 4 octobre 1563 par sainte Térèse, elle moissonnoit la palme des saints le 13 juin 1623.

Ses ossements reposent dans la châsse même où furent ceux de sainte Térèse durant les neuf mois que les religieuses d'Avila eurent le bonheur de posséder le corps de leur sainte mère. Cette châsse, doublement précieuse et consacrée, a été ouverte devant nous, et nous avons vu de nos yeux les ossements de cette illustre vierge. Plusieurs fois, durant notre séjour à Avila, nous avons tenu dans nos mains, et vénéré à loisir cette tête qui doit un jour briller de tant de lumière.

Dieu a donné à cette éminente fille de sainte Térèse un historien digne d'elle. Un grand écrivain, un saint gentilhomme, Michel de Lanuza, qui avoit intimement connu la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique, et qui lui avoit voué un attachement filial et une vénération sans bornes, a légué à la postérité la vie admirable de cette vierge du Carmel. Il a travaillé quinze ans à son chef-d'œuvre; mais aussi l'on peut dire qu'il a élevé un impérissable monument à la gloire de son héroïne. Partout la piété, le cœur et le talent guident sa plume, et communiquent à cette œuvre littéraire une onction, une beauté, un charme inexprimables.

La vie de la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique, par Michel de Lanuza, fut imprimée par l'imprimerie royale de Madrid en 1638, et forme un vol. grand in-4° de plus de 700 pages.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

MEDINA DEL CAMPO.

Le Général des Carmes vient à Avila. — Ses rapports avec sainte Térèse. — Il autorise la Sainte à fonder de nouveaux monastères.

Les généraux de notre ordre font toujours leur résidence à Rome ; jamais aucun d'eux n'étoit venu en Espagne ; ainsi il sembloit impossible qu'une pareille faveur nous fût alors accordée. Mais quand Notre-Seigneur veut, rien n'est impossible, et sa providence réalisa ce qui ne s'étoit jamais vu. Au premier bruit de cette nouvelle, j'éprouvai, ce me semble, quelque peine. Le couvent de Saint-Joseph d'Avila n'étant pas soumis à l'ordre, pour les motifs que j'ai exposés dans le récit de cette première fondation, je craignois deux choses : la première, que le Général, ignorant la manière dont tout s'étoit passé, ne fût à juste titre mécontent de moi ; la seconde, qu'il ne m'ordonnât de retourner au couvent de l'Incarnation, où l'on suivoit la règle mitigée. Un

Digitized by Google

pareil commandement m'eût profondément contristée, et cela pour bien des raisons qu'il est superflu d'énumérer ici. Je dirai seulement que je n'aurois pu garder la règle primitive dans ce monastère, et que je m'y serois trouvée avec plus de cent cinquante religieuses : un tel nombre montre assez que l'on ne pouvoit y jouir de cette tranquillité et de cette paix, qui se rencontrent dans une maison composée seulement de treize religieuses. Notre-Seigneur en ordonna mieux que je n'aurois osé l'espérer; car le Général, homme d'une haute vertu, et qui à de grandes lumières joignoit une rare prudence, trouva que je n'avois rien fait que de louable, et ne me témoigna aucun mécontentement. Il se nommoit Jean-Baptiste Rubeo, et il étoit, avec beaucoup de raison, très-estimé dans tout l'ordre.

Lorsqu'il fut arrivé à Avila, je fis en sorte qu'il vînt faire la visite du monastère de Saint-Joseph, et que l'Évêque donnât ordre de l'y recevoir comme on l'auroit reçu lui-même. Je le vis alors; et, dès cette première entrevue, je lui racontai, avec beaucoup de simplicité et de franchise, tout ce qui s'étoit passé. Je suis toujours si portée à en user ainsi avec mes supérieurs et mes confesseurs, que, quoi qu'il en puisse arriver, je ne saurois faire autrement; les regardant comme tenant à mon égard la place de Dieu, je n'aurois pas l'esprit en repos, si je ne leur parlois avec une entière ouverture. Ainsi, je lui rendis compte de mes dispositions intérieures, et de presque toute ma vie, qui est, hélas! si remplie d'imperfections. Il me consola beaucoup, et il m'assura qu'il ne

Digitized by Google

m'obligeroit pas à quitter la maison où j'étois. Il fut ravi de trouver à Saint-Joseph d'Avila une image, imparfaite sans doute, des premiers jours de notre ordre; il y voyoit en effet la règle primitive observée dans toute sa rigueur, tandis que dans toutes les autres maisons du Carmel on ne suivoit que la règle mitigée. Plein du désir de voir cette réforme naissante faire les plus grands progrès, il m'autorisa à fonder d'autres monastères, par des lettres patentes très-amples et renfermant des censures contre tout Provincial qui voudroit s'y opposer. Je ne lui avois point demandé ces lettres, mais il avoit compris, par mon état d'oraison, avec quelle ardeur je souhaitois de m'employer au bien spirituel des âmes.

Jusque-là, quelque grand que fût ce désir, je n'avois point cherché à le mettre à exécution. Que dis-je? le tenter me sembloit folie. Je sentois trop bien qu'une petite femme sans ombre d'autorité, comme moi, ne pouvoit rien faire. Mais quand ces saintes ardeurs du zèle s'allument dans une âme, il n'est pas en son pouvoir de s'y soustraire: l'amour de Dieu, la soif de sa gloire, la foi, rendent alors possible ce qui ne l'étoit point d'après les lumières de la raison. Ainsi, dès que notre très-révérend Père Général m'eût fait connoître combien il avoit à cœur la fondation de nouveaux monastères, je les regardai déjà comme fondés; et, me souvenant des paroles de Notre-Seigneur, je commençai à en comprendre le sens, jusqu'alors profondément caché pour moi.

J'éprouvai une peine très-vive de voir notre Père Général reprendre le chemin de Rome, d'abord à cause

Digitized by Google

du filial attachement que je lui portois, ensuite parce que je croyois perdre un grand appui. De son côté, il me témoignoit beaucoup d'affection, et un sincère désir de m'obliger. Dès qu'il pouvoit se dérober aux occupations de sa charge, il venoit nous faire des conférences spirituelles. Son seul langage indiquoit de quelles hautes faveurs le divin Maître devoit le combler; et c'étoit pour nous toutes une bien douce consolation de l'entendre.

Avant son départ d'Avila, l'Évêque de cette ville, Don Alvaro de Mendoza, prélat qui favorise tous ceux qu'il voit animés du désir de la perfection, lui demanda la permission de fonder dans son diocèse quelques monastères de Carmes déchaussés de la règle primitive; d'autres personnes lui firent également cette demande. Le Père Général y auroit volontiers consenti, mais les oppositions qu'il rencontra dans l'ordre, et la crainte de troubler les monastères de la province de Castille, l'empêchèrent de donner pour le moment une réponse favorable.

Quelques jours s'étant écoulés, je considérois combien il seroit nécessaire, si je fondois des monastères de religieuses, d'en fonder également de religieux soumis à la même règle, attendu surtout que les Carmes de cette province étoient en très-petit nombre, et en quelque sorte sur le point de s'éteindre. Je recommandai très-instamment cette affaire à Notre-Seigneur, et j'en écrivis le mieux qu'il me fut possible au très-révérend Père Général. Je lui représentai qu'une si belle œuvre procureroit à Dieu une grande gloire, que les difficultés qui

Digitized by Google

pouvoient s'y rencontrer ne devoient point arrêter; enfin, qu'elle seroit très-agréable à la sainte Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion particulière. Je ne doute pas que cette divine Mère n'ait elle-même conduit cette négociation; car notre Père Général n'eut pas plutôt reçu mes lettres à Valence, qu'il m'envoya de là l'autorisation de fonder deux monastères de Carmes déchaussés; et, pour éviter les oppositions qu'on pourroit y faire, il en remit l'exécution au Provincial alors en charge, et à celui qui venoit d'en sortir. La difficulté d'obtenir leur consentement n'étoit pas petite; mais comme le principal étoit déjà fait, j'espérai que Notre-Seigneur feroit le reste. L'instrument dont Dieu se servit fut notre Évêque; il avoit tellement à cœur cette affaire, qu'il ne tarda pas à obtenir de ces deux religieux le consentement demandé.

Si l'autorisation qu'on venoit de m'accorder me consoloit, elle redoubloit aussi mes sollicitudes; car il ne se trouvoit, à ma connoissance, dans la Province, ni un religieux capable d'exécuter un tel dessein, ni d'ecclésiastique séculier qui eût le courage d'inaugurer un tel genre de vie. Pour réaliser l'entreprise, il n'y avoit donc qu'une pauvre religieuse déchaussée, chargée de patentes et de bons désirs, mais sans moyen de poser la première pierre de l'édifice, et ne pouvant attendre de secours que de Dieu. Le courage ne me manquoit cependant pas; j'espérois fermement que le divin Maître achèveroit ce qu'il avoit commencé; déjà tout me paroissoit possible, et ainsi je mis la main à l'œuvre.

O grand Dieu! que vous faites admirablement éclater

Digitized by Google

votre pouvoir, en donnant de la hardiesse à une créature aussi petite devant vous qu'une fourmi ! Non, Seigneur, il ne tient pas à vous que ceux qui vous aiment n'exécutent de grandes choses. L'obstacle, c'est notre lâcheté, notre pusillanimité. Nous ne savons rien entreprendre pour votre gloire sans y mêler mille craintes, mille considérations humaines. Voilà pourquoi, ô mon Dieu ! vous ne déployez ni la puissance de votre bras, ni la grandeur de vos merveilles ; car qui a plus de plaisir que vous à donner, lorsque vous trouvez sur qui répandre vos largesses ; et qui récompense les services reçus avec plus de munificence ? Oh ! que je m'estimerois heureuse, si j'avois fait quelque chose pour votre gloire, et si les bienfaits dont vous m'avez comblée, n'augmentoient encore le compte que j'ai à vous rendre !

Digitized by Google

CHAPITRE III.

MEDINA DEL CAMPO.

Sainte Térèse part d'Avila le 13 août 1567, avec six religieuses. — Obstacles qui surviennent durant le voyage. — Le 15 août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, le monastère est fondé, et dédié sous le nom de Saint-Joseph.

Tandis que j'étois tout occupée de mon dessein, il me vint dans l'esprit de me servir, pour le réaliser, du concours des Pères de la compagnie de Jésus. Pendant plusieurs années, comme je l'ai écrit dans la première fondation, je les avois eus pour mes guides spirituels; et ils firent à mon âme un si grand bien, que je leur garde toujours une affection particulière. Sachant qu'ils étoient très-aimés à Medina del Campo, je crus que je pourrois, par leur moyen, fonder dans cette ville un second couvent de la réforme. Il se trouva, par une disposition particulière de la Providence, que le recteur du collége de Medina étoit ce même Père Balthasar Alvarez qui m'avoit confessée pendant plusieurs années, comme je l'ai rapporté, sans néanmoins dire son nom, dans le

Digitized by Google

livre de ma Vie. Au moment où j'écris ces lignes, il exerce la charge de Provincial. Je lui écrivis donc ce que notre Général m'avoit permis de faire. Le Père Balthasar, ainsi que les autres religieux du collége, me répondirent qu'ils me seconderoient de tout leur pouvoir. Et de fait, ils contribuèrent beaucoup à obtenir le consentement de la ville, et du supérieur investi de la juridiction spirituelle. A Medina del Campo on élevoit d'assez grandes difficultés, comme cela arrive partout ailleurs, quand il s'agit de la fondation d'un monastère sans revenu ; et ainsi la négociation dura quelques jours.

Celui que j'avois envoyé pour la poursuivre, étoit Julien d'Avila, chapelain de notre monastère ; c'étoit un grand serviteur de Dieu, fort détaché des choses du monde, et fort adonné à l'oraison. Le divin Maître lui avoit donné les mêmes désirs qu'à moi ; aussi m'a-t-il été d'un grand secours, comme on le verra par mon récit. Il étoit de retour de Medina, et, grâce à ses soins, la permission demandée étoit obtenue ; mais, point de maison pour le futur couvent, ni un denier dans ma bourse pour en acheter. Et puis, quel pouvoit être mon crédit, et qui eût voulu servir de caution pour la moindre somme à une pauvre pèlerine comme moi, à moins d'une inspiration de Notre-Seigneur ? Heureusement le divin Maître nous vint en aide : une demoiselle très-vertueuse que nous n'avions pu recevoir à Saint-Joseph, parce que le nombre des religieuses se trouvoit au complet, ayant appris qu'une nouvelle maison alloit être fondée, me vint prier de l'y recevoir. Avec le peu d'argent offert par

Digitized by Google

cette demoiselle, nous ne pouvions songer à acheter une maison, mais il suffisoit pour payer la location de celle que nous devions occuper, et les frais de notre voyage. C'en fut assez à mes yeux; et, sans autre appui, nous partîmes d'Avila. J'emmenois avec moi quatre religieuses de Saint-Joseph, et deux du monastère de l'Incarnation où je demeurois auparavant (1). Le Père Julien d'Avila, notre chapelain, nous accompagnoit.

Le bruit de notre départ s'étant répandu à Avila, chacun en raisonna à sa façon : les uns disoient que j'étois folle ; les autres attendoient l'issue de ce projet insensé; l'Évêque, comme il me l'a dit depuis, le jugeoit tel ; mais à cause de sa grande affection pour moi, il ne voulut point m'en parler, ni m'opposer le moindre obstacle, de peur de me faire de la peine. Mes amis, n'y mettant

(1) Les quatre religieuses du monastère de Saint-Joseph étoient les sœurs Marie-Baptiste sa nièce, Anne des Anges, Agnès de Jésus et Anne de l'Incarnation ; ces deux-ci étoient, comme on l'a vu dans leur biographie, cousines germaines de la Sainte. Les deux du couvent de l'Incarnation étoient Térèse de Quesada et Isabelle Arias ; la Sainte emmena plus tard cette dernière à la fondation de Valladolid, et l'établit prieure de ce monastère, changeant son nom d'Isabelle Arias en celui d'Isabelle de la Croix.

Sainte Térèse désiroit vivement que le monastère de Medina del Campo fût fondé le jour même de l'Assomption de la très-sainte Vierge ; elle partit donc d'Avila le 13 août 1567, cinq années après la fondation de Saint-Joseph. Elle chargea la mère Marie de Saint-Jérôme de gouverner à sa place le monastère. La dernière heure qui précéda son départ, la Sainte se rendit à un des ermitages qu'elle avoit fait bâtir au milieu du jardin. C'étoit celui où elle avoit fait peindre au mur le Christ attaché à la colonne. Elle conjura le divin Maître, avec beaucoup de dévotion, de lui accorder la grâce de retrouver à son retour le monastère dans le même état où elle le laissoit en partant ; cet adorable Sauveur exauça une prière qui n'avoit pour but que sa gloire.

Digitized by Google

point cette réserve, me donnoient mille raisons pour m'en détourner; mais tout ce qu'ils me disoient ne me touchoit pas; ce qu'ils regardoient comme impossible étoit si facile à mes yeux, que je ne pouvois douter du succès.

Avant notre départ d'Avila, j'avois également écrit au Père Antoine de Heredia, prieur du monastère des Carmes de Medina del Campo, pour le prier de m'acheter une maison. Par bonheur, une dame qui lui étoit fort dévouée, en possédoit une admirablement située, mais presque en ruines. Le Père de Heredia lui proposa de la vendre, et cette dame y consentit, sans autre garant que sa parole. Car si elle eût exigé une caution, nous n'aurions pu la lui offrir, et le marché n'auroit jamais pu se conclure. Le divin Maître montroit par là qu'il disposoit lui-même toutes choses. Ne pouvant donc loger dans cette maison, nous fûmes obligées d'en louer une autre pendant qu'on la répareroit, et certes il n'y avoit pas peu à faire.

La première journée du voyage fut extrêmement fatigante, à cause de nos mauvais chariots. Vers le soir, comme nous entrions à Arevalo, nous vîmes venir vers nous un prêtre de nos amis, qui nous y avoit préparé un logement chez quelques femmes recommandables par leur piété. Il me dit, en secret, que nous ne pouvions aller dans la maison qu'on avoit louée pour nous à Médina, parce qu'étant contiguë au couvent des Augustins, ces religieux refusoient de nous y laisser établir, et qu'ainsi un procès seroit inévitable. Mais,

Digitized by Google

ô mon Dieu, que tous les obstacles d'ici-bas sont peu de chose, quand il vous plaît de nous donner du courage! Le mien sembla s'accroître à cette nouvelle; et, voyant déjà le démon s'agiter, je jugeai que Notre-Seigneur seroit fidèlement servi dans le nouveau monastère. Je priai néanmoins cet ecclésiastique de garder le silence sur ce qu'il venoit de me dire, de peur de troubler mes compagnes, surtout les deux qui venoient du monastère de l'Incarnation; pour les autres, il n'y avoit point de peines qui ne leur parussent douces en les supportant pour moi. Ces deux religieuses de l'Incarnation avoient eu à surmonter de grands obstacles pour me suivre, elles étoient de bonne famille, et l'une d'elles étoit sous-prieure de son couvent; elles venoient contre la volonté de leurs parents, qui taxoient mon entreprise de folie; et, à en juger humainement, comme je le vis dans la suite, ils n'avoient que trop raison. Mais, lorsque Notre-Seigneur daigne m'employer à la fondation d'un monastère, aucune opposition n'est capable de m'arrêter; je surmonte tout, jusqu'à ce que le monastère soit fondé: l'œuvre est-elle terminée, il n'en est plus de même; car alors, comme on le verra par mon récit, les difficultés se présentent en foule à ma pensée.

En arrivant dans la maison où nous devions loger, j'appris qu'un religieux Dominicain, très-grand serviteur de Dieu, se trouvoit à Arevalo. Je m'étois confessée à lui durant mon séjour à Saint-Joseph d'Avila; et parce que, dans le récit de cette première fondation, j'ai beaucoup parlé de sa vertu, je me contenterai de dire

Digitized by Google

ici son nom : c'étoit le Père Maître Dominique Bagnez. Comme chez lui la sagesse égaloit la science, je me conduisois d'après ses avis ; il ne partageoit point le sentiment de ceux qui trouvoient l'exécution de notre dessein si difficile. Car, plus on connoît Dieu, moins on trouve de difficulté dans ce qu'on entreprend pour son service. D'ailleurs, il n'ignoroit pas quelques-unes des grâces dont Notre-Seigneur me favorisoit, et il se rappeloit très-bien ce qu'il avoit vu arriver dans la fondation de Saint-Joseph ; il résultoit de là que notre entreprise n'avoit rien d'impossible à ses yeux. Je fus donc très-consolée de le voir, convaincue que, grâce à la sagesse de ses conseils, tout seroit bien concerté. Je lui fis part, en secret, de la nouvelle qu'on venoit de me donner ; il jugea que l'obstacle suscité par les Augustins seroit bientôt levé. Mais cette négociation eût demandé du temps, et je ne pouvois me résoudre au moindre délai, à cause des religieuses en si grand nombre qui m'accompagnoient, et dont je n'aurois su que faire. Elles ne tardèrent pas à être instruites du contre-temps survenu, et toutes nous passâmes la nuit dans une grande anxiété. Heureusement le lendemain, dès le matin, arriva à Arevalo le Père Antoine, prieur du monastère de Sainte-Anne de Medina; il nous dit que la maison qu'il avoit achetée suffiroit pour nous loger, et qu'elle avoit un vestibule dont on pourroit faire une petite église, en l'arrangeant avec quelques tapisseries. Nous résolûmes de suivre son avis : quant à moi, je le trouvois très-sage ; la plus grande promptitude dans l'exécution étoit ce qui

Digitized by Google

nous convenoit le plus : d'abord nous étions hors de nos monastères ; ensuite, me souvenant de ce qui s'étoit passé à la première fondation, je craignois quelque contradiction pour celle-ci ; je désirois donc prendre possession à Medina avant même que notre projet y fût connu. Le père Dominique Bagnez fut du même avis. Ainsi, sans retard, nous nous mîmes en route la veille de l'Assomption de la très-sainte Vierge, et nous arrivâmes à minuit à Medina del Campo. Pour ne point faire de bruit en ville, nous descendîmes au monastère de Sainte-Anne, et nous allâmes à pied à notre maison. Pendant le trajet, la miséricorde du Seigneur éclata d'une manière bien sensible à notre égard ; car, à cette heure, on faisoit entrer dans Medina des taureaux destinés à courir le lendemain, et nous eûmes le bonheur de n'en point rencontrer un seul sur notre passage. Au reste, nous étions tellement absorbées par le dessein qui nous occupoit, que nous ne pouvions songer à autre chose ; mais Notre-Seigneur, dont la tendre sollicitude veille toujours sur ceux qui désirent le servir, nous délivra de tout danger : il savoit bien que dans l'érection de ce monastère, nous n'avions d'autre vue que sa gloire. Nous entrâmes d'abord dans la cour de la maison ; les murs me parurent sans doute en mauvais état, mais pas aussi ruinés que je les vis le lendemain à la lumière du jour. Notre-Seigneur avoit, je crois, aveuglé ce bon père de Hérédia, et l'avoit empêché de voir qu'il n'y avoit point là de place convenable pour le très-saint Sacrement.

Nous visitons le vestibule, et nous trouvons le sol

Digitized by Google

encombré de terre qu'il falloit déblayer, les murs décrépits, un simple toit sans plafond ; la nuit étoit avancée, nous n'avions plus que quelques heures ; pour tendre tout le vestibule, nous ne possédions que trois tapis, ils étoient bien loin de suffire. Je vis qu'on ne pouvoit décemment dresser là un autel, et je ne savois que faire. Mais Notre-Seigneur qui vouloit que ce monastère fût fondé sans retard, vint à notre secours. Cette vertueuse dame propriétaire de la maison, avoit donné ordre à son maître d'hôtel de nous fournir tout ce qui nous seroit nécessaire pour nous y établir. Cet homme nous offrit donc quantité de tapisseries, et un lit de damas bleu. A cette vue, je rendis de vives actions de grâces à Notre-Seigneur, et mes compagnes de leur côté firent de même, je n'en doute pas. Toutefois, une difficulté nous arrêtoit : nous n'avions point de clous pour attacher les tapisseries, et ce n'étoit pas l'heure d'aller en acheter ; que faire? On en chercha aux murailles, et on arracha ceux qu'on put trouver ; enfin, avec du travail, les obstacles s'aplanissoient. Les hommes tendirent les pièces de damas bleu et les tapisseries ; nous, nous balayâmes la place : ce fut de part et d'autre une telle ardeur, que dès la pointe du jour l'autel étoit dressé. On sonna une petite cloche suspendue à un corridor ; aussitôt l'on accourut en foule, et le saint sacrifice fut offert : cela suffisoit pour prendre possession. Le peuple ne s'aperçut point de la pauvreté du sanctuaire, il n'étoit occupé que d'y adorer le très-saint Sacrement. Pendant la cérémonie, mes compagnes et moi, nous étions placées

Digitized by Google

vis-à-vis de l'autel, derrière une porte, à travers les fentes de laquelle nous voyions célébrer la messe : c'étoit l'endroit le plus commode que nous avions pu trouver. Comme une des plus grandes consolations de ma vie est de voir une église de plus où le très-saint Sacrement est adoré, je goûtois alors, je l'avoue, un bonheur bien pur; mais hélas! cette joie fut de courte durée, car après la messe, m'étant arrêtée quelques instants à une fenêtre qui donnoit sur la cour, je vis qu'une partie des murs étoit par terre, et qu'il falloit plusieurs jours pour les relever.

O Ciel! quand je vis mon adorable Maître dans un endroit ouvert de tous côtés, et presque dans la rue, à une époque où il est exposé à tant d'outrages de la part de ces malheureux luthériens, de quelle angoisse ne fut pas saisi mon cœur! Pour surcroît d'affliction, toutes les difficultés objectées par ceux qui avoient blâmé notre projet, se présentèrent à mon esprit, et je ne pouvois m'empêcher de les trouver raisonnables. Ainsi, tandis qu'auparavant tout me sembloit facile dans une entreprise où je n'avois en vue que la gloire de Dieu, maintenant je regardois comme impossible d'en poursuivre l'exécution. Je me trouvois sous l'empire d'une tentation si violente, que sans penser à la toute-puissance de Dieu, et sans me souvenir d'aucune des grâces qu'il m'avoit faites, je n'avois plus sous les yeux que le spectacle de ma bassesse et de mon impuissance. Or, d'un si misérable et si frêle roseau, quel secours pouvois-je attendre? Si du moins j'eusse été seule à souffrir, j'aurois senti, ce me semble, un peu plus de courage; mais l'avenir de

Digitized by Google

mes compagnes achevoit de m'accabler, et la seule pensée qu'elles alloient se voir forcées de revenir à leur monastère d'où elles n'étoient sorties qu'après tant de luttes, me navroit d'une inconsolable douleur. Ce n'est pas tout, je m'imaginois qu'ayant si mal réussi dans la première des nouvelles fondations, je ne devois plus compter sur les promesses de Notre-Seigneur à l'égard des autres. Enfin, à tant d'angoisses vint se joindre un doute cruel : les paroles que j'avois entendues dans l'oraison n'étoient-elles pas une illusion? et je tremblois d'être trompée par l'esprit de ténèbres.

O mon Dieu! en quel état se trouve réduite une âme que vous voulez laisser dans la peine! Non, les souffrances corporelles, et j'en ai éprouvé de grandes, ne sont rien auprès de l'affliction intérieure que j'éprouvai alors, et de quelques autres que le Seigneur m'a ménagées dans l'établissement de ces monastères. Malgré tout cet accablement et ce serrement de cœur, je ne laissois rien paroître aux yeux de mes compagnes, pour ne pas ajouter à tout ce qu'elles venoient de souffrir. Je passai ainsi le reste du jour; vers le soir, le recteur du collége de la compagnie de Jésus m'envoya un de ses religieux. J'eus un entretien avec lui; il m'encouragea et me consola beaucoup. Je ne lui déclarai pas néanmoins toutes mes peines, mais seulement celle de nous trouver dans un bâtiment ruiné, qui nous laissoit en quelque sorte sur la rue.

Je m'occupai sans perdre un moment de faire chercher, à quelque prix que ce fût, une maison à louer,

Digitized by Google

afin de nous y retirer pendant qu'on répareroit la nôtre. Au milieu de mon chagrin, j'avois néanmoins la consolation de voir grand nombre de personnes venir dans notre église, et nul ne trouvoit à redire sur un tel sanctuaire : c'étoit un effet de la miséricorde de Dieu; car, tout bien considéré, on auroit pu avec raison nous ôter le très-saint Sacrement. J'admire maintenant et le peu de réflexion qu'on y fit, et la simplicité où j'étois alors, me figurant que si l'on nous eût enlevé le très-saint Sacrement, c'en étoit fait de notre fondation.

On chercha avec le plus grand soin dans toute la ville une maison à louer; ce fut en vain. De là pour moi des angoisses qui ne me quittoient plus; je passois surtout de tristes nuits. Chaque soir je plaçois des hommes devant l'église, pour veiller à la garde du très-saint Sacrement, mais cela ne m'enlevoit pas ma sollicitude. Ces hommes pouvoient s'endormir, j'en avois grand'peur; ainsi je me levois, j'allois à une fenêtre d'où, à la faveur du clair de lune, j'avois vue sur eux, et je regardois s'ils étoient à leur poste. Cependant on continuoit de venir en foule dans notre église, et loin de songer à rien blâmer, on étoit plutôt touché de dévotion, en voyant en quelque sorte une seconde fois Notre-Seigneur dans l'étable de Bethléem; et cet adorable Maître qui jamais ne se lasse de s'humilier pour nous, sembloit ne pas vouloir en sortir.

Huit jours s'étoient passés de la sorte, lorsque, touché de l'embarras où il nous vit, un marchand qui avoit une fort belle maison, nous offrit tout l'étage supérieur, avec

Digitized by Google

la liberté d'en disposer à notre gré. Nous acceptâmes ses offres, et nous fîmes une chapelle d'une grande salle dorée. Dans le même temps, une dame très-vertueuse, Hélène de Quiroga (1), qui demeuroit près de la maison que nous avions achetée, me promit de concourir à la prompte érection d'une église où l'on pût mettre avec décence le très-saint Sacrement, et de faire arranger le bâtiment de manière à ce que nous y pussions être en clôture. D'autres personnes nous donnoient abondamment de quoi vivre; mais nul ne nous fit autant de bien que cette dame.

Nous nous trouvâmes assez tranquilles dans la maison de ce charitable marchand: nous étions dans une clôture parfaite, et nous commençâmes à réciter l'office. De son côté, l'excellent prieur de Sainte-Anne déployoit la plus grande activité pour faire réparer notre maison; mais, malgré la peine qu'il prit, nous ne pûmes y entrer qu'au bout de deux mois. Ce fut pour les religieuses un logement passable pendant quelques années; depuis, grâce aux secours envoyés par Notre-Seigneur, cette maison a été rendue plus habitable et plus commode.

Durant mon séjour à Medina, je ne laissois pas de songer à la fondation des monastères d'hommes; mais, ainsi que je l'ai dit, je ne connoissois pas un religieux de notre ordre qui voulût entrer dans mes vues. Mon embarras étant extrême, je résolus de confier en secret mon dessein au père de Hérédia, afin de voir quel conseil il me

(1) Nous donnerons sa biographie à la fin du chapitre.

Digitized by Google

donneroit. Il fut ravi d'une pareille ouverture, et il me promit sur-le-champ d'être lui-même le premier à embrasser la Réforme. J'avoue que tout d'abord je ne pris point sa promesse au sérieux. Sans doute, ce père avoit toujours été excellent religieux, recueilli, ami de la retraite; sans doute il allioit la science à la piété, mais il me sembloit d'une complexion délicate, et il n'étoit pas habitué à la rigueur de notre règle; en un mot, je ne le croyois pas propre à jeter les fondements d'un genre de vie aussi austère que le nôtre. Je le lui dis franchement, et il me rassura en me répondant que déjà depuis longtemps il se sentoit appelé par Notre-Seigneur à une vie plus pénitente; qu'il avoit résolu de se faire Chartreux, et même que ces pères lui avoient promis de le recevoir. Cette réponse me donna de la joie, sans néanmoins me laisser entièrement satisfaite. Je le priai de prendre du temps pour mûrir davantage son projet, et, en attendant, de s'exercer aux austérités de la règle primitive qu'il vouloit embrasser. Il le fit, et une année se passa de la sorte. Pendant ce temps, il eut bien des croix à supporter, et il se vit en butte à de faux témoignages. Notre-Seigneur montroit visiblement qu'il vouloit l'éprouver, mais il soutint l'épreuve avec tant de vertu, et il fit de si grands progrès dans la perfection, que je bénissois le divin Maître de ce qu'il sembloit le disposer ainsi lui-même pour une si sainte entreprise.

Peu de temps après cet entretien avec le père de Hérédia, arriva à Medina del Campo un jeune père Carme qui faisoit ses études théologiques à Salamanque :

Digitized by Google

son nom étoit Jean de la Croix. Ses supérieurs l'avoient chargé d'accompagner à Medina un ancien religieux de l'ordre. Celui-ci m'étant venu visiter, me dit des choses admirables de la vie que menoit ce jeune père, et j'en bénis Dieu du fond de mon âme. Jean de la Croix vint lui-même me voir; nous eûmes un entretien, et je fus enchantée de lui. J'appris que, comme le père de Hérédia, il vouloit se faire Chartreux : je lui fis part alors de mon dessein, et je le priai instamment d'attendre que Notre-Seigneur nous donnât un monastère. Je lui représentai que voulant embrasser un genre de vie plus parfait, il rendroit plus de gloire à Dieu en s'y engageant dans son ordre plutôt que dans un autre : il me le promit, pourvu que le délai demandé ne fût pas long. Dès que je me vis sûre de deux religieux pour jeter les fondements de la Réforme, je regardai l'édifice comme déjà achevé. Ne jugeant pas néanmoins le père prieur assez préparé à ce nouveau genre de vie, et d'ailleurs n'ayant point de maison pour y fonder le nouveau monastère, je pris le parti d'attendre quelque temps.

Cependant l'estime et l'affection du peuple de Medina del Campo pour nos religieuses, augmentoient de jour en jour, et certes avec raison; car toutes, à l'envi, n'aspiroient qu'à rendre à Notre-Seigneur le plus de gloire possible. Elles vivoient en tout comme leurs sœurs de Saint-Joseph d'Avila, observant la même règle et les mêmes constitutions. Le nombre des religieuses de ce monastère ne tarda pas à s'augmenter, et les grâces que Notre-Seigneur leur faisoit étoient si grandes, que

Digitized by Google

je ne pouvois les voir sans étonnement. Qu'il en soit à jamais béni! Il nous montre par là, qu'il n'attend que d'être aimé de nous pour nous accorder son amour.

HÉLENE DE QUIROGA,

DANS LE CARMEL, HÉLÈNE DE JÉSUS.

La noble veuve que Térèse nous fait connoître comme une insigne bienfaitrice du Carmel, en devoit être plus tard un des plus beaux ornements, et une des plus fermes colonnes.

La piété de ses premières années fit pressentir ce qu'elle seroit un jour. On vit en elle une rare douceur unie à un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Lorsque Hélène de Quiroga fut mariée, elle se montra la femme forte de l'Écriture. Elle faisoit régner Dieu dans sa maison, et vouloit qu'il fût fidèlement servi de tous ses domestiques. Ses exemples donnoient de l'autorité à ses paroles. On la voyoit toutes les semaines se confesser et communier dans l'église du collége de la compagnie de Jésus. Connoissant le prix de la mortification chrétienne, elle l'embrassa avec courage, et souvent ses riches habits couvroient le cilice qu'elle portoit. Son zèle ne se renfermoit point dans sa maison, elle étoit comme l'âme de toutes les bonnes œuvres de Medina del Campo. En un mot, elle étoit le modèle des dames chrétiennes de cette ville. Dieu, après avoir béni son mariage et lui avoir donné sept enfants, alloit briser ses liens. Ce fut aux derniers moments de Don Diego de Villaroel son mari, qu'Hélène fit paroître tout ce qu'il y avoit de tendre et de fort dans son zèle : elle tenoit un crucifix à la main, et elle exhortoit son époux déjà au seuil de la vie future, avec cette foi vive des premiers chrétiens. Don Diego, muni des sacrements de l'Église, et plein de l'espérance du ciel que lui montroit sa fidèle épouse, s'endormit doucement dans le Seigneur. Alors seulement, cette femme généreuse qui jusque-là avoit dominé sa douleur, donna un libre cours à ses larmes. N'appartenant plus qu'à Jésus-Christ, elle lui promettoit, en ce moment même, de se consacrer à lui dans la vie religieuse, aussitôt qu'elle auroit élevé sa jeune famille.

Digitized by Google

Dès ce jour elle commença une nouvelle vie. Elle se revêtit d'un âpre cilice; elle affligea sa chair par de fréquentes disciplines. Elle renonça au lin, et ne porta plus qu'une tunique d'étamine. Ses habits furent simples. Outre les jeûnes d'obligation, elle jeûnoit quatre jours par semaine.

Hélène de Quiroga avoit vu mourir deux de ses enfants dans l'âge d'innocence; elle éleva les autres avec toute la tendresse et toute la foi d'une mère qui prépare à Dieu dans le ciel autant d'adorateurs qu'il lui a donné d'enfants sur la terre. Ils se montrèrent tous dignes par leur piété d'une mère si accomplie. Le fils aîné et la fille aînée d'Hélène de Quiroga restèrent dans le monde; ses deux autres fils embrassèrent l'état ecclésiastique; enfin Hiéronyme, sa seconde fille et sa plus belle couronne, entra au Carmel, où elle s'éleva à une haute sainteté.

La générosité d'Hélène dans le service de Dieu étoit sans bornes. Le père Castillo, qui la dirigeoit, n'oublia rien pour asseoir l'édifice de sa perfection sur un fondement solide: étude approfondie de Notre-Seigneur par l'oraison, amour et imitation de cet adorable modèle, voilà à quel but tendoit la direction du guide de son âme. Hélène de Quiroga fut fidèle à marcher dans cette voie. Elle avoit ses heures réglées pour l'oraison; elle se levoit longtemps avant le jour, après un court sommeil pris sur une planche, et se rendoit à son oratoire. Elle restoit deux à trois heures aux pieds de Jésus-Christ, et ensuite elle présidoit aux exercices de piété de ses enfants et de ses domestiques. En méditant les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, elle reçut de si grandes lumières, et sentit son cœur s'embraser d'un tel amour pour son divin Maître, qu'elle ne respira plus que pour imiter ses abaissements et ses souffrances. A la vue de son Dieu lié à la colonne et se livrant par amour pour nous aux verges des bourreaux, elle brûloit de répondre à l'amour par l'amour, et elle flagelloit son corps, voulant partager le supplice de son Sauveur. Elle avoit tant de dévotion pour ce mystère, qu'elle se faisoit attacher par ses servantes à une colonne de son oratoire domestique, afin de mieux méditer sur ce qu'avoit souffert Notre-Seigneur, et pour lui témoigner qu'elle vouloit être son esclave. Quand elle contemploit les anéantissements et les opprobres de son divin Maître, elle eût voulu être foulée aux pieds de tout le monde. Elle ne savoit comment s'abaisser assez; pour imiter l'humilité de son divin Sauveur, elle servoit à table

Digitized by Google

ses domestiques, puis se prosternoit en leur présence, et leur demandoit pardon de s'en être mal acquittée. Elle leur lavoit les pieds, les essuyoit et les baisoit, à l'exemple du divin Maître.

Le père Castillo voyant cette âme déterminée à tout pour avancer dans le service de Dieu, s'appliqua à la faire mourir à elle-même. Hélène de Quiroga acceptoit avec générosité les humiliations les plus délicates. Elle porta même l'abnégation jusqu'à chercher une servante du plus âpre caractère, afin d'avoir plus à souffrir. Son attente ne fut pas trompée, elle eut de nombreuses occasions de s'humilier et de se vaincre. Un jour, cette servante trouvant que sa maîtresse rentroit trop tard, s'emporta contre elle jusqu'à lui donner un rude soufflet; Hélène de Quiroga se mit aussitôt à genoux, et les mains jointes elle présenta l'autre joue.

Avec son amour pour Jésus-Christ croissoit son zèle pour le salut des âmes. Sa charité s'étendoit à tout, elle étoit la mère et la consolatrice des pauvres et des affligés. Un jour par semaine, accompagnée d'une de ses femmes, elle se rendoit à l'hôpital, visitoit les malades, pansoit leurs plaies, leur prodiguoit les soins les plus tendres, les exhortoit, et les gagnoit à Dieu. Parmi tant de bonnes œuvres qui l'occupoient, son œuvre de prédilection étoit de contribuer à peupler les monastères de ferventes religieuses. Elle donnoit, en tout ou en partie, la dot nécessaire aux filles qui étoient pauvres : elle avoit communiqué aux dames de Medina del Campo ce zèle pour les monastères, et elles lui venoient en aide par leurs pieuses largesses.

Dieu récompensa sa servante par une des plus précieuses faveurs qu'il pût lui accorder en ce monde. Pour remplacer le guide qui jusque-là l'avoit si bien conduite, il lui envoya en 1566 le père Balthasar Alvarez, cet homme selon son cœur, qui venoit de diriger près de sept ans, à Avila, la sainte réformatrice du Carmel. Pendant un nombre égal d'années, elle l'eut pour père et conducteur de son âme. Sous un tel maître, au lieu de marcher, elle vola dans la carrière de la perfection. Pour comble de bonheur, Hélène de Quiroga, dès la fondation de Medina del Campo, eut avec sainte Térèse des relations intimes : la Sainte revenant souvent à Medina, Hélène jouissoit de ses entretiens et de ses conseils.

Libre enfin, Hélène de Quiroga vit s'ouvrir pour elle le saint asile après lequel elle avoit tant soupiré, et le 14 octobre 1581, un an avant la mort de sainte Térèse, elle reçut l'habit au mo-

Digitized by Google

nastère de Medina del Campo, en présence de ses enfants qui fondoient en larmes. Hélène de Jésus, ce fut désormais son nom, embauma le Carmel du parfum de ses vertus; l'esprit de la séraphique Térèse parut en elle dans toute sa pureté. Les cinq premières années de sa vie religieuse s'écoulent à Medina del Campo. Envoyée ensuite avec sa fille Hiéronyme à Tolède, elle y reste huit ans, et pendant trois ans, elle est à la tête de ce monastère. Elle revient à Medina del Campo; c'est là que l'attend la couronne de justice. Se sentant saisie du mal qui lui annonce la fin de son pèlerinage, elle chante des cantiques d'allégresse et demande à Dieu de hâter le moment de sa mort. Ses vœux vont être accomplis; elle reçoit les derniers sacrements avec une humilité ravissante et une joie ineffable. Possédant son Bien-Aimé au plus intime de son cœur, elle sent redoubler son désir de le contempler face à face; c'est au milieu de ces saintes ardeurs de la charité, que son âme rompt ses liens, et va jouir des éternels embrassements de Celui qu'elle avoit tant aimé sur la terre. Le jour de cette bienheureuse mort étoit un dimanche, le 2 septembre de l'année 1598.

Le vénérable père Louis du Pont résume ainsi sa vie: « Parmi « les personnes que le père Balthasar Alvarez dirigea avec un soin « particulier à Medina del Campo, fut Dona Hélène de Quiroga, « nièce du cardinal Don Gaspar de Quiroga, archevêque de « Tolède; laquelle entra ensuite dans le Carmel, où elle a vécu et « où elle est morte en odeur de sainteté. »

HIÉRONYME DE L'INCARNATION,

FILLE D'HÉLÈNE DE QUIROGA.

Hiéronyme de l'Incarnation compta parmi ces vierges chez lesquelles les vêtements du baptême ont toujours conservé leur vive blancheur. Sa sainte mère cultiva d'abord cette âme pure; puis, les guides spirituels qui dirigeoient Hélène, prirent la direction de la jeune Hiéronyme. Ses progrès dans l'amour de Dieu furent admirables. Dès l'âge de neuf ans, elle étoit déjà si formée à l'oraison, et s'y sentoit portée par un attrait si puissant, qu'elle se levoit à deux heures du matin pour vaquer à ce saint

Digitized by Google

exercice. Là, elle méditoit les mystères de la Passion de Jésus-Christ. Son amour pour son divin Maître s'enflammoit à cette méditation. Jalouse de partager ses souffrances, elle commença, si jeune encore, à sévir avec une sainte cruauté contre sa chair virginale. Coucher sur une planche n'étoit rien pour elle; d'une main armée par l'amour de Jésus crucifié, elle frappoit son corps innocent; et, à force de le meurtrir avec la discipline, elle eût voulu le rendre semblable à celui de son bien-aimé Sauveur à la colonne.

L'Eucharistie étoit l'amour de cette candide vierge; elle étoit affamée de cette divine nourriture. Elle s'approchoit de la table sainte avec une incomparable modestie; on eût cru voir un ange, quand, à côté de sa mère, elle recevoit la communion.

L'humilité jeta de profondes racines dans cette âme pure. Dans la vue de plaire à son divin Sauveur anéanti, Hiéronyme s'acquittoit des travaux les plus bas de la maison, de manière à confondre les domestiques eux-mêmes. Sa piété n'avoit rien que d'aimable; sa candeur, la douce paix de son âme se réfléchissoient sur son front. Par sa tendre charité et ses exemples, elle excitoit puissamment sa sœur et ses frères à servir Dieu avec joie et avec courage.

Hiéronyme se sentit appelée à la vie religieuse, mais elle étoit incertaine sur l'ordre où elle entreroit. La peinture que sa mère lui fit de la vie des Carmélites de Medina, et surtout la vue de sainte Térèse, eurent bientôt fixé son choix. Pour s'enchaîner dès ce moment à Jésus-Christ, elle fit vœu de virginité perpétuelle, et d'entrer au Carmel. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis, lorsqu'elle vit s'ouvrir les portes de la bienheureuse solitude. Sainte Térèse donna elle-même l'habit à sa chère Hiéronyme. Hélène de Quiroga étoit présente à la cérémonie, offrant à Dieu dans sa fille les prémices de son propre sacrifice. Mère et chrétienne magnanime, dont toute la conversation étoit au ciel, elle plongeoit le regard de sa foi dans cette cité des vivants, et voyoit déjà son angélique Hiéronyme ornée du diadème des vierges, et assise dans la gloire auprès de son divin Époux. Pour cette mère accomplie, il devoit se lever encore deux jours aussi beaux que celui-là, le jour de sa consécration au Seigneur, et celui de sa mort.

Quant à Hiéronyme, elle surabondoit de joie de se voir, au moment où le monde rêvoit pour elle des alliances mortelles,

Digitized by Google

l'élue du Seigneur et la fille de Notre-Dame du mont Carmel. Sainte Térèse pressoit avec tendresse sur son cœur l'heureuse Hiéronyme, et appeloit sur cette tête si chère les bénédictions des épouses de Jésus-Christ. La Sainte voulut célébrer elle-même le bonheur de la nouvelle habitante du Carmel; elle composa des couplets qui furent chantés par les sœurs. Voici quel en étoit le refrain : « Jeune fille, qui vous a conduite ici, et vous a fait « sortir de la vallée des larmes? — C'est Dieu, et mon bon- « heur (1). »

Celle qui dans l'enfance avoit déployé un si mâle courage, se montra héroïque dans la vie religieuse. Durant le noviciat, elle s'exerça à faire mourir en tout sa propre volonté; elle s'étudia avec un soin extrême à se rendre parfaite dans l'obéissance, ne voulant plus avoir de sentiment ni de jugement propre. Son humilité, déjà si grande dans ses jeunes années, alloit toujours croissant, à mesure que les lumières de l'oraison lui faisoient plus connoître les grandeurs de Dieu, et son propre néant. Jamais elle ne s'excusa, quelque faute qu'on lui imputât; elle avoit soif d'être méprisée, et lorsqu'elle avoit quelque part aux ignominies du divin Maître, elle en ressentoit une joie intime, et regardoit les personnes qui lui procuroient cet avantage, comme des bienfaitrices insignes. Sa charité envers ses sœurs fut si admirable, qu'elle leur donnoit ici-bas comme un avant-goût de la charité du paradis. Quant à sa pureté, non-seulement elle la conserva sans tache toute sa vie, mais elle en augmentoit chaque jour le précieux éclat, en imprimant sur son corps les marques de la croix de son Bien-Aimé. Durant son noviciat, on avoit, à cause de son âge si tendre, modéré ses austérités. Dès qu'elle eut fait profession, le 25 mars 1577, elle se vit plus libre pour se revêtir de Jésus crucifié. Habituellement, elle prenoit trois fois par jour la discipline, avec tant de rigueur que le réduit solitaire où elle se retiroit, étoit teint de son sang. Elle ceignoit son corps de très-rudes cilices, de chaînes de fer, portoit des croix armées de pointes, et d'autres instruments de pénitence, et cherchoit sans cesse de nouveaux moyens de crucifier ses membres innocents. Elle enlevoit à la pauvre nourriture destinée à soutenir ses forces,

(1) P. Quien os traxo aca, doncella,
Del valle de la tristura?
R. Dios y mi buena ventura.

Digitized by Google

toute espèce de saveur, en y mêlant ce qui pouvoit mortifier son goût. Son jeûne étoit continuel : sa réfection étoit la petite portion servie à la communauté, avec un peu de pain trempé dans l'eau.

Mais ce qui domine toutes les vertus de Hiéronyme de l'Incarnation, ce qui fait tout le fond de sa belle vie, c'est son amour pour Jésus-Christ. Cet amour avoit fait de bonne heure à son cœur une vive blessure, et cette blessure devoit grandir jusqu'au dernier moment de son pèlerinage. Tout ce qu'elle faisoit, toutes les pensées de son esprit, tous les battements de son cœur ne tendoient qu'à la plus grande gloire de son Bien-Aimé. Elle étoit consumée du désir de le voir adoré et servi de tous les peuples de la terre. Aussi, ses joies les plus pures étoient d'apprendre les progrès et les triomphes de son Église ; mais entendoit-elle parler de quelque offense commise contre son cher Époux, elle en recevoit un contre-coup mortel, et tomboit en défaillance. Pour faire aimer Celui qui étoit l'unique amour de son cœur, et pour sauver des âmes rachetées de son sang, elle s'offroit à Dieu en perpétuelle hostie. Digne fille de Térèse, digne épouse de Celui qui s'est offert en sacrifice pour le salut des hommes, elle portoit l'Église dans son cœur; et ces austérités, cette immolation quotidienne de son corps, étoient un besoin de son zèle, et un rafraîchissement de son amour.

Hiéronyme avoit passé onze ans dans le monastère de Medina del Campo, lorsqu'elle fut envoyée, avec sa mère, Hélène de Jésus, à celui de Tolède. Elle y fut d'abord maîtresse des novices, et succéda ensuite à sa sainte mère dans la charge de prieure. Sous le gouvernement de la fille, comme sous celui de la mère, Dieu répandit les plus abondantes bénédictions dans le couvent de Tolède. Ce fut là, dit l'annaliste du Carmel, que Notre-Seigneur commença à favoriser son humble et fidèle servante de grâces d'un ordre très-élevé. Il lui apparut attaché à la colonne, et il s'imprima si profondément dans son âme, que tout le reste de sa vie elle garda le sentiment des douleurs de son cher Maître. Hiéronyme recevoit de son adorable Sauveur dans l'oraison, avec de très-hautes lumières, les plus tendres témoignages d'amour : ne pouvant soutenir ni tant de lumière ni tant d'amour, elle tomboit en extase. Le divin Maître ravissoit souvent son âme, et la plaçoit au centre des ardeurs sacrées de son cœur. C'est ainsi qu'il lui communiqua cette pureté souveraine qu'il exige des vier-

Digitized by Google

ges avec lesquelles il daigne, dès cet exil, contracter une divine alliance. Le jour venu où Hiéronyme parut assez pure aux yeux de sa sainteté infinie, il la choisit pour son épouse, lui donna, comme à sainte Catherine et à sainte Térèse, l'anneau de la foi et les vêtements de la charité, en présence des anges qui célébroient sa gloire et l'appeloient l'épouse de leur Seigneur.

Ce comble d'honneur ne fit qu'accroître son humilité, et enflammer sa reconnoissance. Plus que jamais elle s'appliqua à servir le divin Maître, et à faire fleurir la régularité la plus parfaite dans le monastère confié à ses soins.

Elle avoit assez répandu la bonne odeur de Jésus-Christ dans le monastère de Tolède. Le divin Maître la rappela à celui de Medina del Campo; en 1607, elle reparut comme prieure dans cette maison qui avoit été son berceau. Les religieuses l'accueillirent avec des transports de joie, sachant qu'elles alloient vivre sous la conduite d'une sainte. Hiéronyme de l'Incarnation, malgré ses infirmités, ne retrancha rien de ses premières austérités; plus forte qu'elle-même, elle passoit les nuits presque entières en oraison; contrainte par obéissance de prendre un peu de repos, elle ne dormoit que trois heures. Dominant les souffrances et de grandes infirmités, elle étoit toujours la première à tous les exercices, disant « que Dieu ne lui envoyoit pas ces douleurs pour « l'exempter de ses obligations, mais pour mettre seulement à « l'épreuve sa patience et son amour. »

Il plut au divin Maître de préparer de loin, par des voies mystérieuses, sa fidèle épouse, au jour heureux où il la retireroit de cet exil. La vénérable mère Hiéronyme avoua à une de ses filles, confidentes de ses plus intimes secrets, que toutes les fois qu'elle passoit auprès du très-saint Sacrement, elle se sentoit attirée avec une puissance irrésistible. Elle déclara en outre à cette même religieuse que, dans une faveur extraordinaire qu'elle reçut, Notre-Seigneur lui donna l'assurance « *que jamais elle n'avoit perdu sa grâce.* » Vers ce même temps, toutes les religieuses remarquoient qu'il s'exhaloit de sa personne une très-suave odeur, comme si elle eût porté sur elle des parfums exquis.

Enfin va se lever le jour que l'Époux des vierges a marqué pour le couronnement de sa chère Hiéronyme. Le dimanche des Rameaux de l'an 1612, elle se sent saisie du mal qui doit terminer sa captivité. Dès cette heureuse nouvelle, sa joie est inexprimable, et ses colloques avec le divin Maître plus tendres que

Digitized by Google

jamais. Au moment où elle le voit entrer dans sa cellule venant se donner à elle en viatique, son amour éclate tout à coup en sanglots, et en de tels transports, qu'il lui faut une demi-heure avant de recevoir pour la dernière fois le pain des anges. Unie à son Bien-Aimé, elle n'aspire plus qu'à sortir avec lui de sa prison; souvent elle lui adresse ces paroles : « *Mon Bien-Aimé et mon Époux, vous me tuez, les flèches de votre amour achèvent ma vie!* » Le 13 avril, le dernier jour des fêtes de Pâques, vers 6 heures du soir, l'amour lui livrant un dernier assaut, elle prend son essor vers le ciel en présence de ses sœurs, et reste comme en extase. Une beauté surnaturelle illumine soudain ses traits, et son corps demeure aussi flexible que s'il étoit encore animé. Après de magnifiques funérailles, on enterre le corps virginal de Hiéronyme de l'Incarnation à côté de celui de sa sainte mère Hélène de Jésus.

CATHERINE ALVAREZ,

MÈRE DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

A côté de ces deux tombes se trouve celle de la bienheureuse mère de saint Jean de la Croix, Catherine Alvarez; nom éternellement cher au Carmel et à l'Église.

Pour faire son éloge et sa biographie, il suffiroit de dire qu'elle se montra digne d'être la mère de saint Jean de la Croix; mais cela même inspire un plus vif désir de la connoître. Nous allons donc mettre sous les yeux le tableau d'une vie si humble et si belle.

Catherine Alvarez eut pour époux Gonzalve de Yépès; quoiqu'ils fussent tous deux originaires de Tolède, ils habitèrent à Hontiberos près d'Avila. Pauvres des biens de la terre, mais riches en vertus, ils furent bénis de Dieu : il leur donna trois enfants. L'aîné, appelé François, devoit terminer sa carrière plein de jours et de mérites; le second, Louis, fut moissonné au berceau; le troisième fut saint Jean de la Croix. Le chef de cette famille privilégiée, Gonzalve de Yépès, étoit un juste parfait : jeune encore il étoit mûr pour le ciel, et le Seigneur se hâta de l'y appeler. Restée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, Catherine Alvarez n'avoit pour vivre et pour soutenir ses enfants que son travail et son inébranlable confiance au Seigneur. Hontiberos lui offrant peu de ressources, elle se détermine à aller s'établir à Medina

Digitized by Google

del Campo. Une dernière fois, avec ses deux fils, elle va prier sur la tombe de son époux et de son angélique Louis, et elle s'éloigne de Hontiberos. Le Seigneur lui-même conduisoit ses pas à Medina del Campo. Elle prend un petit logis dans cette ville, et se livre au travail avec tout le dévouement de la foi chrétienne et de la tendresse maternelle; la fatigue lui est douce et le travail léger, quand elle songe qu'au prix de ses sueurs elle gagne de quoi nourrir ses deux enfants. Mais toute sa sollicitude en quelque sorte, est de donner à ces deux anges la nourriture du ciel; sa foi vive lui découvre en eux les temples vivants de l'Esprit-Saint. Mère chrétienne, elle les entoure d'une sainte vigilance, et elle les gardera purs et sans tache devant le Seigneur. Elle leur donne les premiers enseignements chrétiens, elle les fait prier avec elle; elle leur fait réciter chaque jour le saint rosaire, et leur inspire un tendre amour pour cette seconde mère qu'ils ont au ciel. La joie la plus douce de ces enfants est de se trouver à côté de leur mère à l'oratoire, et de prier à côté d'elle. Le divin Maître abaisse un regard de prédilection sur la tendre gardienne de l'innocence de deux cœurs qui lui sont si chers, et la très-sainte Vierge protége avec amour une mère et des enfants qui l'invoquent avec une si filiale confiance.

Ainsi grandissent dans la foi et l'amour de Dieu, loin des mollesses de la vie, François et Jean de Yépès, formés quant à l'âme par les leçons d'une sainte mère, et nourris quant au corps d'un pain détrempé dans ses sueurs. Le dévouement caché mais sublime de cette humble femme, va recevoir son salaire; les conseils du Seigneur vont se manifester.

Déjà, dès l'année 1551, lorsque Jean de Yépès ne comptoit que neuf ans, avoit été providentiellement établi à Medina del Campo, par saint François de Borgia, un collége de la compagnie de Jésus. C'est là que Catherine verra son fils puiser, avec la culture des lettres, les leçons de la sainteté. Là s'écouleront pures les années de l'adolescence et de la jeunesse de ce fils qu'elle a gardé comme la prunelle de son œil. Jean de Yépès, associé à un noble gentilhomme qui avoit consacré sa vie à soigner les malades d'un hôpital, fait marcher de front les soins de la charité et l'étude des lettres. A l'hôpital il se montre un ange consolateur, et il est adoré des malades; au collége il révèle un talent hors de pair, qui lui fait décerner la palme par tous ses condisciples, et il commence à se voir entouré de ce culte involontaire de respect que

Digitized by Google

commande la sainteté naissante. Jean de Yépès est le plus bel ornement de ce collége, comme la plus chère couronne de ses maîtres. Grammaire, belles-lettres, rhétorique, philosophie, voilà ce qui occupe jusqu'à vingt ans cette intelligence si pure, et une des plus pénétrantes de son siècle. A vingt ans, le grand écrivain est formé; plus tard il versera dans ses œuvres, sans ombre de mauvais goût, ces trésors de littérature conquis durant la carrière de ses études.

A vingt et un ans, en présence de sa mère dont le cœur palpite d'une de ces joies qui sont un avant-goût du ciel, Jean de Yépès se consacre à Dieu dans l'ordre du Carmel, dont il est appelé à relever toute la splendeur antique. Quatre ans après, ses études de théologie terminées à Salamanque, il reparoît à Medina del Campo revêtu du sacerdoce; il monte à l'autel, sous les yeux de sa mère, et lui donne de sa main le pain des anges. Après un tel bonheur, Catherine Alvarez n'a plus rien à souhaiter sur la terre. A partir de cette époque, les bénédictions du Ciel s'accumulent sur sa tête. Les grands desseins de Dieu sur son fils se révèlent; sainte Térèse l'enrôle dans la Réforme du Carmel. Dès ce jour, la Sainte contracte avec Catherine Alvarez la plus étroite amitié; elle lui accorde dans son cœur une place de prédilection; elle veut que tout le Carmel la révère et la chérisse. Elle la confie à ses filles de Medina del Campo, qui désormais lui enlèveront tout souci du temporel, et l'entoureront de tous les soins dus à la plus tendre des mères. Ainsi, Térèse assure le doux repos de Marie à celle qui, jusque-là, n'avoit eu en partage que la sollicitude de Marthe. Ainsi, celle qui, jusqu'au midi de sa carrière, par dévouement maternel, avoit offert à Dieu, chaque jour de sa vie, le sacrifice du travail et des fatigues, peut lui offrir désormais chaque jour, jusqu'au terme de son pèlerinage, le sacrifice de la louange et l'encens de ses oraisons. Les dernières années de cette existence pure sont couronnées et embellies. Dieu paie avec usure à cette mère les magnanimes sacrifices subis pour ses enfants. Chaque jour, à l'autel, saint Jean de la Croix appelle sur cette tête si chère les bénédictions les plus abondantes. Pour comble de bonheur, Catherine Alvarez voit son fils aîné mener, dans les monastères des Carmes déchaussés qui l'ont adopté, une vie admirable dont les jours nombreux et bénis du ciel s'éteindront, à Medina del Campo, dans toute la douceur et dans toute la paix de la mort des saints.

Digitized by Google

Par ces joies célestes, cette heureuse mère arrive à l'heure suprême qui va commencer son éternelle béatitude. Elle bénit ses deux fils, qu'elle laisse sur cette terre, et s'endort dans le baiser du Seigneur. A la mort de Catherine Alvarez, toute la ville de Medina del Campo, qui la révère comme une sainte, est émue; elle se sent partagée entre cette douleur qui pleure une sainte qu'elle ne doit plus voir, et cette suave pensée de la foi qui découvre au ciel une médiatrice de plus.

Sa dépouille mortelle fut placée avec honneur dans les caveaux du monastère des Carmélites. Sainte Térèse voulut que la glorieuse mère de saint Jean de la Croix, que sa bien-aimée Catherine Alvarez partageât ce tombeau de famille. Ainsi, ses ossements reposent en paix parmi les ossements des vierges du Carmel. Là ils attendent, à l'ombre du tabernacle, l'heure du réveil et de la transfiguration.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

MEDINA DEL CAMPO.

Avis de la Sainte à ses filles. — Les faveurs extraordinaires qu'elles reçoivent ne doivent point leur causer de l'effroi, mais redoubler leur courage et leur fidélité. — Obligation, dans les ordres religieux, de travailler à maintenir la ferveur primitive. — Dons éminents de la grâce que le Seigneur répand dans les premiers monastères du Carmel.

Ne sachant ce que le Seigneur me réserve encore de vie, ni quels loisirs me seront accordés, j'ai cru devoir interrompre mon récit, et profiter du peu de tranquillité dont je jouis maintenant, pour consigner ici quelques avis en faveur des prieures; elles y trouveront lumière, et apprendront à consulter dans la conduite des religieuses, non leur goût, mais leur plus grand avancement spirituel.

Je dois avertir qu'au moment où l'on m'a commandé de faire le récit de ces fondations, sept monastères, indépendamment de celui de Saint-Joseph d'Avila dont j'avois auparavant écrit l'histoire, avoient été établis avec l'aide de Dieu ; le dernier est celui d'Albe de Tormez. Leur nombre seroit sans doute plus considé-

Digitized by Google

rable, si mes supérieurs, ainsi qu'on le verra plus loin, n'eussent enchaîné ma liberté par d'autres occupations. C'est donc l'étude des faits se rattachant à l'ordre spirituel, qui se sont passés dans nos monastères dans le cours de ces dernières années, qui m'a fait reconnoître la nécessité de donner ces avis. Plaise au Seigneur que je les écrive d'une manière aussi juste qu'ils sont indispensables à mes yeux.

Les faveurs que reçoivent les âmes dans ces saints asiles, n'étant pas des illusions, elles ne doivent point nous causer de l'effroi. Croyons bien, comme je l'ai dit dans de petites instructions que j'ai rédigées pour les sœurs, qu'en marchant avec une conscience pure, et en pratiquant l'obéissance, nous sommes à l'abri du danger. Dès lors, Dieu ne permettra jamais au démon de nous tenter de manière à nuire à notre âme : au contraire, cet esprit de ténèbres se trouvera lui-même trompé. Et, comme il le sait très-bien, le mal qu'il nous fait est bien moindre, j'en suis convaincue, que celui qui résulte de notre imagination, de nos humeurs mauvaises et surtout de la mélancolie : car les femmes sont naturellement foibles, et l'amour-propre qui règne en elles est très-subtil. Un très-grand nombre de personnes, des hommes, des femmes surtout, et en particulier quelques religieuses de nos monastères, m'ont parlé de ce qui se passoit dans leur intérieur, et j'ai clairement vu qu'elles se trompoient sans le vouloir; leur erreur étoit, je pense, en partie, un artifice du démon qui veut se jouer de nous. Cependant, parmi tant de personnes, je

Digitized by Google

n'en ai jamais vu aucune que Dieu ait abandonnée. Ce Dieu de bonté veut sans doute, en les éprouvant ainsi, les rendre plus fortes, et leur donner une connoissance expérimentale de ces états.

L'oraison, la perfection, sans doute à cause de nos péchés, sont aujourd'hui tombées si bas dans l'esprit du monde, que je suis obligée de m'expliquer de la sorte. On tremble de s'engager dans ce chemin, quoiqu'on n'y découvre aucun danger; que seroit-ce, si nous disions qu'il y en a? Sur cette terre, il est vrai, aucune position n'en est totalement exempte; et voilà pourquoi nous devons, toute notre vie, marcher avec crainte, demander à Dieu sa lumière, et le conjurer de ne nous point abandonner. Mais, comme je crois l'avoir dit ailleurs, s'il est des personnes pour qui le danger soit infiniment moindre, ce sont certes celles qui s'appliquent davantage à penser à Dieu, et qui tâchent de perfectionner leur vie.

Quoi, mon adorable Maître, nous voyons que vous nous délivrez si souvent des périls où nous nous précipitons nous-mêmes contre votre volonté; et nous croirions que vous ne nous délivrerez pas de ceux qui se rencontrent dans cette voie de la perfection, où nous ne sommes entrés que pour vous plaire, et pour trouver en vous seul toute notre félicité? Non, jamais je ne le pourrai croire. Sans doute, par de secrets jugements, Dieu peut parfois permettre certaines choses qui nous étonnent, mais il n'en demeure pas moins vrai que jamais le bien ne causa du mal.

Digitized by Google

Ainsi, mes filles, que ce que je viens de dire vous excite, non à abandonner le chemin de la perfection, mais à accélérer votre marche; par là, vous plairez davantage au céleste Époux, et vous le trouverez plus tôt. Animez-vous d'une nouvelle ardeur pour franchir les passages rudes et escarpés du chemin de cette vie : que vos courages, loin de se laisser abattre, se relèvent à la vue des difficultés. En marchant avec humilité, en nous appuyant sur la miséricorde de Dieu, nous arriverons enfin à cette Jérusalem céleste, où toutes nos souffrances d'ici-bas ne nous paroîtront plus rien, en comparaison des ineffables délices qui seront notre éternel partage.

A mesure que ces petits colombiers de la Vierge commençoient à se peupler, Notre-Seigneur se plaisoit à y faire éclater les miracles de sa grâce. Là, de simples femmes, foibles par nature, se montroient héroïques par leurs désirs, et par leur détachement de toutes les choses créées. Elles possédoient cette liberté intérieure, si propre à unir l'âme à son Créateur, quand elle est jointe à la pureté de conscience. Je n'avois pas besoin d'ajouter ces derniers mots, car le véritable détachement emporte, selon moi, le soin de ne pas offenser Dieu. Dans tous leurs discours et toutes leurs actions, ces fidèles épouses n'avoient en vue que de plaire à Jésus-Christ; aussi le divin Époux, de son côté, sembloit-il ne pouvoir un moment s'éloigner d'elles. Voilà ce que j'ai vu dans nos maisons jusqu'à ce jour, et je puis l'affirmer en toute vérité.

Si celles qui viendront après nous et liront ceci, ne

Digitized by Google

trouvent pas cette perfection dans nos monastères, qu'elles en conçoivent de la crainte. Qu'elles se gardent de l'attribuer au temps, puisque, sans distinction de temps, Dieu accorde toujours des grâces insignes aux âmes généreuses dans son service. Mais plutôt qu'elles s'appliquent à découvrir les causes du dépérissement de cette ferveur primitive, et se hâtent de les faire disparoître.

J'entends dire quelquefois que Dieu a accordé de plus grandes grâces aux saints qui établirent les ordres religieux, parce qu'ils devoient être comme les fondements de l'édifice. Cela doit être ainsi, puisque des personnes plus instruites que moi l'affirment; j'avoue néanmoins que cette raison ne m'a jamais paru bien convaincante. Car nous devons toujours avoir présent à l'esprit que nous sommes, nous aussi, comme les fondements de l'édifice par rapport à ceux qui viendront après nous. Si nous, qui vivons maintenant, nous retracions dans notre vie la perfection de nos ancêtres dans la vie religieuse, et si ceux qui viendront après nous en faisoient autant, cet édifice spirituel demeureroit toujours ferme. Mais de quelle utilité est-il pour moi que les saints qui m'ont précédée, aient ainsi admirablement soutenu l'édifice, si, par mon peu de vertu et mon relâchement, je l'ébranle et le fais tomber en ruines? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en religion, se modèlent bien moins sur des devanciers morts depuis longues années, que sur les religieux avec lesquels ils vivent? Il est plaisant, en vérité, de rejeter la cause de notre relâchement sur ce que nous n'avons pas vécu dans les premiers temps;

Digitized by Google

au lieu de considérer combien nous sommes loin d'imiter la vie, et d'égaler les vertus de ceux à qui Dieu a fait de si grandes grâces.

Que ces excuses sont vaines, et que l'erreur est évidente! Pour moi, Seigneur, je gémis de mon peu de vertu, et de me voir si inutile dans votre service; mais, je le sais très-bien, si vous ne m'avez pas accordé les mêmes grâces qu'aux saints des temps passés, mon infidélité seule en est cause. Je ne puis sans douleur comparer ma vie à leur vie, ni même en parler sans répandre des larmes. J'ai perdu le fruit de leurs travaux, et la faute, je le reconnois, en retombe uniquement sur moi. Non, mon Dieu, je ne puis me plaindre de vous; et à qui pourriez-vous jamais fournir un légitime sujet de plainte? Quel est donc, Seigneur, le devoir de l'âme religieuse quand elle voit le relâchement s'introduire dans son ordre? Elle doit s'efforcer, par sa vertu, d'être une pierre fondamentale sur laquelle on puisse relever l'édifice; et certes, mon divin Maître, vous ne refuserez pas votre secours pour une si sainte entreprise.

Je reviens à mon sujet dont je me suis bien éloignée. Je parlois des grâces que Notre-Seigneur répand dans nos monastères; ces grâces sont si grandes, qu'à peine se rencontre-t-il, dans chaque maison, une religieuse que le divin Maître conduise par la voie de la méditation ordinaire; toutes les autres sont élevées à la contemplation parfaite (1). Quelques-unes plus avancées encore,

(1) Ce passage, où sainte Térèse nous fait un si magnifique tableau de la sublime oraison et de la sainteté des premières Carmélites, a été déna-

Digitized by Google

sont favorisées de ravissements. Notre-Seigneur accorde à d'autres des grâces d'un ordre différent, il se communique à elles par des révélations et des visions qui portent manifestement les caractères de l'action divine. Il n'est pas maintenant un seul de ces monastères où il ne se trouve une, ou deux, ou même trois religieuses de cette dernière classe. Je sais bien que la sainteté ne consiste pas en cela; aussi mon dessein, en le rapportant, n'est pas de les en louer, mais simplement de montrer l'opportunité des avis que je donne.

turé d'une manière aussi blessante qu'absurde dans toutes les éditions espagnoles, et dans toutes les traductions. L'on a fait dire à la Sainte la plus spirituelle de ces derniers siècles, ces singulières paroles : « Son « tantas las mercedes que el Señor hace en estas casas, que llevando las « Dios a todas par meditacion, algunas llegan a contemplacion perfeta, etc. : « Les grâces accordées par le Seigneur à ces monastères *sont si grandes,* « *que Dieu y conduit toutes les religieuses par la voie de la méditation* « *ordinaire;* et quelques-unes d'entre elles s'élèvent même à la contem- « plation parfaite, etc. »

Voici maintenant ce passage remarquable, tel que sainte Térèse l'a écrit de sa main dans son livre des Fondations : « Son tantas las mercedes que « el Señor hace en estas casas, que si hay una de las ermanas que la lleve « el Señor por meditacion, todas las demas llegan a contemplacion perfeta. « Ces grâces sont si grandes, etc.; » voyez au texte.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

MEDINA DEL CAMPO.

La perfection de l'oraison consiste, non à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. — Ce grand amour de Dieu s'acquiert par la ferme résolution de travailler et de souffrir pour lui. — Il faut sacrifier avec joie les douceurs de la solitude et de l'oraison, quand la charité pour le prochain ou l'obéissance le demandent. — Union élevée et sûre de l'âme avec Dieu par la pratique de ces deux vertus. — Mine inépuisable de biens spirituels renfermée dans l'obéissance.

Je n'ai ni la prétention ni l'espérance de m'exprimer avec assez de justesse, pour qu'on doive regarder mes paroles comme une règle infaillible. Je ne pourrois sans folie avoir cette pensée en des choses si difficiles; mais comme dans la vie spirituelle les chemins sont très-nombreux, quelques âmes au moins profiteront de ce que je vais dire. Quant à celles qui ne comprendroient pas mon langage, elles doivent simplement en conclure qu'elles ne marchent pas dans la voie dont je parle. Enfin, si ces pages ne devoient être utiles à personne, Notre-Seigneur agréera du moins ma bonne volonté; car il m'est témoin que je n'avancerai rien que je n'aie éprouvé en moi-même, ou observé en d'autres.

Je veux d'abord dire, selon mon peu de capacité, en

Digitized by Google

quoi consiste la substance de la parfaite oraison. Je commence par là, parce que j'ai vu des personnes aux yeux desquelles le point essentiel est l'exercice de l'entendement. Ainsi, lorsqu'elles peuvent le tenir longtemps fixé en Dieu, même en faisant de grands efforts, elles se croient aussitôt spirituelles. Si elles éprouvent des distractions involontaires, ou si on les retire de l'oraison pour les occuper à des choses utiles, elles se désolent et croient qu'elles ne font plus rien. Les hommes savants ne tombent pas dans cette erreur, et je n'en ai rencontré qu'un seul qui n'en fût pas exempt. Mais nous autres femmes, nous avons besoin, pour l'éviter, qu'on nous la fasse bien connoître dès le principe. Sans doute, c'est une grâce de pouvoir s'entretenir sans cesse dans la méditation des merveilles du Seigneur, il est même bon d'aspirer à cet état; mais il faut savoir que toutes les imaginations ne sont pas propres par leur nature à cet exercice, tandis que toutes les âmes sont propres à aimer. J'ai signalé ailleurs une partie des causes de l'égarement de notre imagination; j'ai dû me borner à quelques-unes, parce qu'il seroit impossible de les indiquer toutes; c'est pourquoi je n'en parlerai point ici. Ce que je veux faire comprendre en ce moment, c'est que l'âme n'est pas l'imagination, et que ce n'est point de celle-ci que la volonté reçoit ses ordres, ce qui certes seroit bien malheureux: ainsi, l'avancement de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. Comment pourra-t-on acquérir cet amour? En prenant la détermination ferme de travailler et de souffrir, et en le faisant en effet lorsque l'occasion

Digitized by Google

s'en présente. Une âme, il est bien vrai, sentira naître en elle cette résolution en s'appliquant à approfondir ce que nous devons à Dieu, ce qu'il est, et ce que nous sommes : cette manière de méditer est très-méritoire et très-convenable pour les commençants. Mais ils ne doivent pas, qu'ils le sachent bien, consacrer à l'oraison un temps qui seroit réclamé par l'obéissance ou par l'utilité du prochain. Dans ces deux cas, ils doivent généreusement sacrifier ces heures si chères et si délicieuses, qu'ils voudroient passer à s'entretenir avec Dieu dans la solitude. Par ce sacrifice, ils causent à Notre-Seigneur un vrai plaisir, et ils travaillent pour lui, selon cette parole émanée de sa bouche : « Je tiendrai comme fait à moi-« même, ce que vous ferez pour l'un de ces plus petits « qui m'appartiennent. » Quant à l'obéissance, cet adorable Maître ne voudra pas sans doute qu'un disciple qui l'aime, suive une autre voie que celle qu'il a suivie, en se montrant obéissant jusqu'à la mort. Cela étant vrai, d'où vient donc la peine que l'on éprouve, lorsque, pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité, l'on se voit privé de passer une grande partie du jour dans la solitude et les délices de l'entretien avec Dieu? Elle procède, à mon avis, de deux causes, dont la principale est l'amour-propre; il est si subtil, qu'il nous empêche de voir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu. Qui ne sent en effet, que lorsqu'une âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, elle ne trouve rien de plus délicieux que de jouir de ses faveurs sans en être distraite par des occupations exté-

Digitized by Google

rieures? Mais, ô divine charité, que tu presses admirablement ceux qui ont un véritable amour pour Jésus-Christ, et qui connoissent les désirs de son cœur! Non, ils ne peuvent goûter du repos, quand ils voient qu'ils peuvent être utiles à une âme, en augmentant son amour pour Dieu, ou en versant en elle le baume de la consolation, ou en la retirant de quelque péril. Oh! combien leur seroit pénible et cruel un repos où ils ne rechercheroient que leur intérêt propre! Et lorsque ces vrais amants de Jésus-Christ ne peuvent servir le prochain par des œuvres, ils volent à son secours par des oraisons; saisis de douleur à la vue de tant d'âmes qui vont à leur perte, ils ne cessent de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié d'elles; oubliant leur repos et leurs délices, ils ne cherchent qu'à faire ce qui peut être plus agréable à Dieu.

On peut en dire autant de l'obéissance : quand Dieu commande une action importante pour son service, ne seroit-il pas étrange de vouloir rester dans l'oraison, parce qu'on y trouve plus de plaisir qu'à exécuter ses volontés? Plaisant moyen, en vérité, de s'avancer dans son amour, que de lui lier ainsi les mains, et de prétendre qu'il nous conduise par le chemin le plus agréable pour nous!

Ce que j'ai éprouvé moi-même, et ce que j'ai vu en quelques personnes, m'a donné l'intelligence de cette vérité. Vivement peinée d'avoir si peu de temps pour m'entretenir avec Dieu, je ne pouvois m'empêcher de porter compassion à ces personnes, en les voyant surchargées par l'obéissance d'une multitude d'occupations

Digitized by Google

et d'affaires. Je leur disois même quelquefois que je ne concevois pas comment elles pouvoient, au milieu de tant d'embarras, devenir fort spirituelles; et de fait, elles ne l'étoient pas beaucoup alors. O mon Seigneur et mon Dieu! que vos voies sont élevées au-dessus de la bassesse de nos pensées! Non, vous n'exigez qu'une chose d'une âme résolue de vous aimer, et qui s'est remise entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle cherche en tout ce qui vous procure le plus de gloire, et qu'elle ait un ardent désir de l'exécuter. Sa volonté étant tout entière en votre pouvoir, ce n'est plus à elle à chercher et à choisir les chemins pour aller à vous; c'est vous, mon divin Maître, qui avez cette sollicitude, et qui vous chargez de la conduire par la voie la plus avantageuse pour elle. Quand bien même, dans la distribution des emplois, le supérieur ne songeroit qu'au bien temporel de la communauté, vous, mon Dieu, vous ne perdez pas de vue ce qui nous est utile: vous disposez tout pour notre avantage, vous prenez un soin paternel de nos âmes, et nous nous trouvons ensuite, sans comprendre comment, si avancés dans la vie spirituelle, que nous en sommes nous-mêmes étonnés.

Telle est la haute perfection où s'étoit élevé un religieux avec lequel j'eus naguère un entretien. C'est une des âmes les plus affectionnées à l'obéissance que j'aie vues dans ma vie; aussi ses paroles allument-elles l'amour de cette vertu dans le cœur de tous ceux qui l'entendent. Les divers emplois, les charges dans le gouvernement, que l'obéissance lui avoit imposés pendant près de

Digitized by Google

quinze ans, l'avoient tellement occupé, qu'il n'avoit jamais pu, malgré tous ses efforts, trouver une seule journée pour lui. Tout ce qui étoit en son pouvoir, étoit de dérober quelques moments chaque jour pour prier, et de conserver toujours sa conscience pure. Notre-Seigneur l'en a bien récompensé; car, sans comprendre comment cela s'est pu faire, ce religieux se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, il jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie. Ces âmes saintement esclaves de l'obéissance, ne craignent ni ne désirent rien sur cette terre. Les tribulations ne les troublent point; aucun plaisir mortel ne les touche; enfin, rien ne peut leur enlever la paix, parce que nul ne peut leur ravir leur Dieu, de qui seul cette paix dépend. L'unique chose qui peut les attrister ici-bas, est la crainte de perdre ce Dieu qu'elles aiment; mais tout le reste, elles le considèrent comme un pur néant, le monde entier ne pouvant rien, ni pour ni contre leur bonheur.

Heureuse donc l'obéissance, même dans les distractions qu'elle impose, puisqu'elle peut élever une âme à une si haute perfection! Ce que j'ai remarqué en ce religieux m'a également frappée en d'autres personnes. Me retrouvant avec quelques-unes d'entre elles, après plusieurs années d'absence, je leur demandois comment elles avoient passé ce temps, et j'apprenois de leur bouche qu'il avoit été entièrement employé à des occupations commandées par l'obéissance et par la charité: et cepen-

Digitized by Google

dant je les trouvois si avancées dans les voies spirituelles que j'en étois dans l'étonnement. Ainsi donc, mes filles, courage! loin de vous la moindre tristesse, lorsque l'obéissance vous occupe à des choses extérieures; et comprenez bien que si, par exemple, elle vous emploie à la cuisine, notre divin Maître est là, au milieu des plats et des marmites, vous aidant à l'intérieur et à l'extérieur.

Je me rappelle en ce moment ce qu'un religieux me raconta de lui-même. « J'avois pris, me dit-il, l'inébranlable résolution d'exécuter tout ce que mon supérieur m'ordonneroit, quelque peine qu'il dût m'en coûter. Or, voilà qu'un jour où je m'étois livré à un travail excessif, j'allois, vers l'entrée de la nuit, m'asseoir quelques instants pour prendre un peu de repos; j'étois brisé de lassitude, je ne pouvois plus me tenir debout. Le supérieur m'ayant rencontré, me commanda de prendre une bêche, et d'aller travailler au jardin. Malgré l'accablement de la nature, je ne dis pas un mot; je fis effort sur moi-même, je pris la bêche; et comme je traversois un petit passage, Notre-Seigneur m'apparut chargé de sa croix; il étoit réduit à un tel excès de fatigue et de détresse, qu'il me fit bien voir que mes souffrances n'étoient rien en comparaison des siennes. » C'est ainsi que le divin Maître récompensa l'obéissance de ce religieux. J'ai vu moi-même l'endroit du jardin où il reçut cette faveur, lorsque, plusieurs années après, j'allai fonder un monastère dans cette ville.

Pour moi, je suis convaincue que si le démon, sous divers prétextes, fait tant d'efforts pour nous dégoûter

Digitized by Google

de l'obéissance, c'est qu'il voit que cette vertu est le chemin qui conduit le plus vite au sommet de la perfection. Que l'on remarque bien ceci, et l'on verra clairement que je dis vrai. En quoi consiste, en effet, la souveraine perfection ? Évidemment ce n'est ni dans les consolations intérieures, ni dans de sublimes ravissements, ni dans les visions, ni dans le don de prophétie; mais elle consiste à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous savons que c'est son bon plaisir. Il est très-difficile, je l'avoue, non pas précisément de faire des choses si contraires à notre nature, mais de les faire avec plaisir. Toutefois, telle est la force de l'amour parfait, qu'il oublie son propre contentement, pour ne songer qu'à celui du Bien-Aimé. Il est certain que quelque grandes que soient alors nos souffrances, elles nous paroissent légères en pensant qu'elles sont agréables à Dieu; et c'est de cette manière qu'aiment ces âmes héroïques parvenues à souffrir avec joie les persécutions, les outrages et les ignominies.

Cela est si certain, si connu et si clair, qu'il seroit superflu de m'y arrêter davantage. Je me propose simplement de montrer comment l'obéissance est le moyen le plus prompt et le plus efficace pour arriver à cet heureux état. Eh bien, le voici : pour pouvoir employer notre volonté tout entière à faire ce que Dieu veut, il faut auparavant qu'elle soit soumise à la raison; or, la

Digitized by Google

vraie voie pour l'assujettir de la sorte est l'obéissance. Ce n'est pas à l'aide de bonnes raisons que nous en viendrons jamais à bout; car la nature et l'amour-propre auront toujours mille raisons à opposer; à tel point, que très-souvent la chose la plus juste nous paroîtra une folie, parce que nous n'avons pas envie de la faire.

Que n'aurois-je point à dire ici sur les efforts que font à l'envi le démon, le monde et notre sensualité, pour nous empêcher de suivre les lumières de la raison! Mais j'ai hâte d'indiquer comment on met fin à ce combat intérieur. Le meilleur moyen, selon moi, est de tenir la même conduite que les gens du monde dans un procès très-douteux : quand les parties sont lasses de plaider sans résultat, elles prennent un arbitre, et s'en remettent entièrement à sa décision.

Que l'âme de même choisisse pour juge en dernier ressort son supérieur ou son confesseur, et qu'elle s'en remette pour tout à lui, fermement résolue de ne plus plaider, de ne plus penser à sa cause, mais pleine de confiance en ces paroles de Notre-Seigneur : « Qui vous « écoute, m'écoute. » Cela fait, qu'elle ne s'occupe plus de sa volonté. Une telle manière d'assujettir son propre jugement plaît beaucoup à Notre-Seigneur, et certes à juste titre; car par là nous le rendons maître du libre arbitre qu'il nous a donné. Cet exercice de soumission, je le sais, sera plus d'une fois pour nous une véritable mort intérieure; d'autres fois, il soulèvera en nous mille combats, parce que le jugement porté sur notre cause nous semblera insensé. Mais si nous savons nous vaincre,

Digitized by Google

et dompter nos répugnances, nous conformons enfin notre volonté à celle des supérieurs, et nous faisons ce qu'ils nous commandent. Notre-Seigneur nous aide puissamment dans cette lutte; et voyant que, pour l'amour de lui, nous soumettons notre volonté et notre raison, il se plaît à nous récompenser en nous donnant un empire absolu sur elles.

C'est alors que, vraiment maîtres de nous-mêmes, nous pouvons nous employer sans réserve au service de Dieu. Lui offrant une volonté pure, afin qu'il l'unisse à la sienne, nous pouvons le supplier d'envoyer du haut du ciel le feu de son amour pour consumer ce sacrifice. Car, de notre côté, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour qu'il fût agréable à ses yeux; ni les travaux ni les souffrances ne nous ont coûté, pour ôter à la victime tout ce qui pouvoit déplaire au Seigneur; enfin, nous l'avons placée sur l'autel, et elle ne touche plus à terre.

Il est clair que nul ne peut donner ce qu'il ne possède pas. Eh bien, que l'on m'en croie, pour acquérir ce trésor d'une volonté pure, et dont on est pleinement maître, il faut creuser, et creuser encore dans la mine de l'obéissance : plus nous nous enfoncerons dans cette mine, plus nous nous enrichirons. Ainsi, plus nous nous assujettirons à ceux qui ont autorité sur nous, ne voulant point avoir d'autre volonté que la leur, plus nous nous sentirons maîtres de notre volonté pour la conformer à celle de Dieu. Voyez, mes sœurs, si le sacrifice des douceurs de la retraite ne sera pas bien payé. Je l'affirme, ce n'est pas le défaut de solitude qui vous empêchera de

Digitized by Google

vous disposer à cette précieuse union dont j'ai parlé, et qui consiste à faire de notre volonté une même volonté avec celle de Dieu. C'est là l'union que je désire pour moi, et que je voudrois voir en vous toutes, et non certains transports très-doux auxquels on donne le nom d'union. A la vérité, si l'on possède la première, on ne sera pas privé des douceurs de la seconde. Mais si, au sortir de ces transports, l'on demeure peu porté à l'obéissance, et ami de sa propre volonté, l'on aura été, selon moi, uni à son amour-propre, et non à la volonté de Dieu. Plaise à mon adorable Maître de me faire pratiquer fidèlement ce qu'il me fait si bien comprendre!

La seconde cause pour laquelle on quitte avec peine la solitude, c'est qu'elle offre moins d'occasions d'offenser Dieu; et quoiqu'elle ait ses dangers, puisque les démons s'y trouvent avec nous, on y vit néanmoins d'une manière plus pure. Si c'est une âme pénétrée d'une crainte filiale envers le Seigneur, elle éprouve une joie indicible de ne pas rencontrer d'occasion de le contrister par quelque offense. Cette raison, je l'avoue, me paroît plus forte pour nous porter à fuir le commerce des créatures, que celle du plaisir qu'on goûte à recevoir de Dieu des consolations et des faveurs. O mes filles! c'est précisément quand le zèle vous arrache à la retraite, que vous devez montrer votre amour pour Dieu; c'est au milieu des occasions, que vous lui prouverez votre fidélité, bien plus que dans les recoins d'une solitude. Croyez-m'en, vous ferez de plus grands progrès dans la vertu, bien qu'il vous échappe plus de fautes, et que vous fassiez même

Digitized by Google

quelques petites chutes. Je suppose toujours, remarquez-le bien, que c'est l'obéissance ou la charité qui vous appellent au service du prochain ; car s'il n'en est pas ainsi, je demeure d'accord que la solitude est préférable. Je dis plus, nous devons continuellement la désirer, alors même que nous sommes dans l'action ; et de fait, les âmes qui aiment véritablement Dieu, ne cessent jamais de la souhaiter.

Quant au profit que nous tirons de l'action, le voici : nous apprenons à nous connoître, et nous voyons jusqu'où va notre vertu. Quelque sainte que soit à ses propres yeux une personne qui vit toujours dans la solitude, elle ne sait pas, et elle n'a nul moyen de savoir si elle a de la patience et de l'humilité. C'est comme pour un guerrier; l'on n'est sûr de sa bravoure, que quand on l'a vu au champ de bataille. Saint Pierre croyoit être très-courageux ; voyez ce qu'il fut à l'épreuve. Mais se relevant de sa chute, il se défia de lui-même, et mettant toute sa confiance en Dieu, il endura le martyre avec ce courage que le monde a vu.

O mon Dieu ! qu'il nous est utile de connoître la grandeur de notre misère ! Sans cette connoissance, il y aura pour nous du danger partout. C'est pourquoi il nous est avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir notre bassesse. Selon moi, un seul jour d'humiliation et de connoissance de soi-même, fallût-il l'acheter au prix d'afflictions et de souffrances amères, est une plus grande faveur de Dieu que plusieurs journées d'oraison. Je suis d'autant plus fondée à le dire, que

Digitized by Google

le véritable amant de Jésus-Christ aime partout son Bien-Aimé, et l'a partout présent à son souvenir. Certes, ce seroit quelque chose de bien dur, que l'on ne pût faire oraison que dans le secret de la solitude. Je vois bien que les âmes lancées dans l'action du zèle, ne peuvent passer plusieurs heures dans la prière. Mais, ô mon adorable Sauveur! quelle puissance n'a pas auprès de vous un soupir qui part du fond de nos entrailles, quand il nous est arraché par la peine de nous voir enchaînés dans cet exil, et par la peine plus cruelle encore de ne pouvoir librement nous entretenir avec vous dans le tête-à-tête de la solitude!

Ah! c'est alors, mes filles, que nous nous montrons au grand jour les esclaves de Jésus-Christ, esclaves volontairement vendues par amour pour lui à l'obéissance. Nous demeurons tellement sous l'empire de cette vertu, qu'au moindre signe de sa part, nous nous arrachons en quelque sorte à la jouissance de Dieu même. Mais qu'est-ce, après tout, qu'un tel sacrifice, quand nous considérons que ce grand Dieu est venu par obéissance, du sein de son Père, se faire notre esclave! Comment reconnoître jamais une pareille faveur, et que pouvons-nous lui offrir en retour?

Mais dans les œuvres même commandées par l'obéissance et la charité, l'âme doit souvent, du plus intime d'elle-même, s'élever vers son Dieu. Pour elle alors, qu'on m'en croie, le progrès ne résulte pas d'un long espace de temps consacré à l'oraison; au contraire, ces bonnes œuvres auxquelles elle se dévoue, la disposent de

Digitized by Google

telle sorte, que son amour s'enflamme bien plus en quelques instants, que par de longues heures de considération. Tout doit nous venir de la main de ce Dieu de bonté; qu'il soit béni à jamais! oui, béni dans les siècles des siècles!

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

MEDINA DEL CAMPO.

De certains transports de dévotion dans les personnes de piété et les âmes religieuses. — Quand et comment elles doivent y résister. — Comment ils nuisent au progrès spirituel, lorsqu'on ignore la manière de se conduire en cet état. — Des désirs immodérés de la communion; règle à suivre sur ce point.

J'ai recherché avec soin d'où pouvoient venir ces grands transports de dévotion que j'ai observés en certaines personnes, auxquelles Notre-Seigneur fait goûter de grandes délices dans l'oraison, et qui, de leur côté, font tous leurs efforts pour se disposer à recevoir ses faveurs.

Il n'est nullement question ici des ravissements; j'en ai parlé au long dans un autre endroit; ainsi il seroit superflu d'y revenir. Je me contente de rappeler, en passant, que les ravissements qui ont Dieu pour auteur, nous enlèvent à nous-mêmes, malgré toutes nos résistances; en second lieu, que cette force d'en haut, sous l'action de laquelle nous perdons tout empire sur nous, est de courte durée.

Digitized by Google

Le transport dont je parle, s'empare le plus souvent de l'âme après qu'elle a passé quelques moments dans l'oraison de recueillement, et comme dans un sommeil spirituel. Si l'on ignore la manière dont il faut se conduire en cet état, on sera exposé à perdre beaucoup de temps, à épuiser ses forces par sa faute, et avec peu de mérite. Je désire vivement m'expliquer avec clarté sur un sujet si difficile; j'ignore si j'en viendrai à bout; je sais néanmoins que les âmes auxquelles ce chapitre s'adresse, comprendront mon langage, si elles en ont le désir. J'en connois quelques-unes, douées vraiment d'une grande vertu, qui restoient sept à huit heures profondément absorbées, et prenoient cela pour un ravissement. Tout exercice de vertu les absorboit avec tant de force qu'elles s'abandonnoient à ce transport, persuadées qu'elles ne devoient pas résister à Notre-Seigneur. Le résultat d'une pareille conduite seroit de consumer lentement les forces, ou de faire perdre l'esprit, si l'on n'y apportoit remède.

Voici comment j'explique cet état. L'attrait de notre nature pour le plaisir étant si vif, Dieu ne fait pas plutôt goûter à une âme ces délices spirituelles, qu'elle s'y livre tout entière; elle souhaiteroit ne faire en quelque sorte aucun mouvement, pour ne pas troubler une telle douceur, et pour rien au monde elle ne voudroit la perdre. A la vérité, les plaisirs de la terre n'approchent point de celui qu'elle savoure.

Supposons maintenant que la personne à qui Dieu fait goûter ces délices, est d'une complexion foible et

Digitized by Google

d'une imagination qui s'attache fortement aux objets, qu'arrivera-t-il? Aussitôt que dans l'oraison une pensée qui épanouit l'âme se présentera à elle, elle s'y attachera sans vouloir en distraire son esprit, et elle demeurera tout absorbée. Elle sera semblable à ces gens du monde qui, vivement frappés de la vue d'un objet, fixent sur lui leurs regards de telle sorte, qu'ils sont incapables de se rendre compte de ce qu'ils ont sous les yeux. Voilà ce qui se manifestera plus ou moins selon les caractères, la complexion et le degré de foiblesse. Que seroit-ce, si la mélancolie, dont je me réserve de parler bientôt, venoit s'y joindre? Elle feroit prendre pour des vérités, mille illusions agréables. Mais sans qu'il y ait de mélancolie, ce que j'ai dit arrive aux personnes dont je viens de parler, ainsi qu'à celles qui sont consumées de pénitences. Les unes et les autres ne commencent pas plutôt à savourer d'une manière sensible la douceur de l'amour divin, qu'elles s'y abandonnent sans réserve. A mon avis, elles témoigneroient à Dieu bien plus d'amour, en ne se laissant point aller à ces transports qu'elles peuvent fort bien dominer; c'est parce qu'ils ne sont pas combattus par ces natures foibles, qu'ils les subjuguent et les tiennent assujetties; on les voit alors, comme si elles venoient de tomber en défaillance, sans parole et sans mouvement.

Quelle différence y a-t-il donc, me dira peut-être ici quelqu'un, entre ces transports et les ravissements, puisque au dehors tout est semblable? A cela je réponds

Digitized by Google

que ce n'est point par l'apparence, mais par la réalité qu'ils diffèrent. Le ravissement, ou l'union à Dieu de toutes les puissances de l'âme, est de courte durée; il illumine l'âme, et produit en elle plusieurs autres grands effets; en outre, il prive l'entendement de toute opération, et Dieu seul agit dans la volonté. Ce qui se manifeste dans ces transports est bien différent. Le corps, il est vrai, demeure comme pris, mais l'entendement, la volonté et la mémoire restent libres; seulement, leur action n'a rien de réglé, et si ces facultés sont vivement frappées d'un objet, elles s'y fixent sans vouloir s'en déprendre. Pour moi, je vois là une foiblesse corporelle qui part, à la vérité, d'un bon principe, mais qui n'apporte aucun profit à l'âme. L'on feroit bien mieux d'employer au service du Seigneur les longues heures consumées dans cette sorte d'ivresse; l'on peut mériter beaucoup plus par un seul acte, et en excitant souvent la volonté à aimer Dieu, qu'en la laissant ainsi dans l'inaction.

Je conseille donc aux prieures d'éliminer, avec tout le soin possible, de leurs monastères, ces longs évanouissements. Ils enlèvent aux facultés et aux sens eux-mêmes leur énergie, et l'âme ne peut plus s'en faire obéir; par là, ils font perdre les mérites qu'on auroit pu acquérir par une sollicitude constante de plaire à Dieu. S'aperçoit-on que dans une religieuse ils proviennent de l'épuisement des forces, que la prieure lui retranche les pénitences et les jeûnes qui ne sont pas d'obligation; en certains cas,

Digitized by Google

elle pourra même lui retrancher ceux-ci, en toute sûreté de conscience. Enfin, pour la distraire, elle l'occupera aux offices de la maison.

Il faut tenir la même conduite à l'égard de celles qui, sans tomber dans ces défaillances, laissent absorber leur imagination par les sujets qu'elles méditent, quand bien même ces sujets seroient très-relevés. Il leur arrive parfois de n'être plus maîtresses d'elles-mêmes, surtout lorsqu'elles ont reçu de Dieu quelque faveur extraordinaire, ou qu'elles ont eu quelque vision. Dans ce dernier cas, elles croiront voir sans cesse l'objet qu'elles n'ont pourtant vu qu'une seule fois, tant est vive l'empreinte qu'en garde leur imagination.

Quand on s'aperçoit que depuis plusieurs jours l'on a l'esprit captivé et absorbé de la sorte, on doit changer le sujet de sa méditation. En cela, nul inconvénient, puisqu'on s'occupe de vérités également propres à nous élever à Dieu. L'âme ne lui plaît pas moins, lorsque de temps en temps elle médite sur les merveilles des créatures, et sur la puissance qui les tira du néant, que lorsqu'elle médite sur le Créateur lui-même.

O que déplorable est la misère où le péché nous a réduits! Il faut user de mesure, même dans le bien, sous peine de ruiner notre santé, et de voir ainsi nous échapper l'avantage spirituel dont nous désirons jouir. Voilà pourquoi il importe vraiment beaucoup, il est même nécessaire à un grand nombre de personnes, surtout à celles qui sont foibles de tête ou d'imagination, de se bien connoître elles-mêmes: avec cette connoissance, elles

Digitized by Google

travailleront bien plus au service de Notre-Seigneur. Ainsi, dès qu'une de ces personnes méditant un mystère de la Passion, ou de la gloire du ciel, ou tout autre sujet, s'en trouve tellement pénétrée, que pendant plusieurs jours elle ne sauroit penser à autre chose, elle est avertie par là même qu'il lui convient de s'en distraire; si elle ne le fait point, elle ressentira plus tard les fâcheux effets de ces vives impressions, et reconnoîtra qu'elles procèdent, comme je l'ai dit, d'une grande débilité corporelle, ou d'une grande foiblesse d'imagination, ce qui seroit pire. Car, dans ce dernier cas, elle seroit semblable à un fou qui, absorbé par l'objet de sa folie, ne peut songer à aucun autre, ni comprendre combien il lui importe d'en détourner la pensée, parce qu'il n'est plus maître de sa raison. A la vérité, ce genre de folie ne seroit pas sans agrément et sans douceur. J'ajoute que si cette personne étoit en outre atteinte de mélancolie, il en pourroit résulter un grand dommage pour son âme.

Quant à moi, je ne trouve bon sous aucun rapport qu'une âme, capable de jouir de Dieu même, demeure ainsi enchaînée par un seul mystère. Car si elle n'est asservie ni par la foiblesse du corps, ni par celle de l'imagination, pourquoi, ayant l'infini de Dieu pour champ de ses méditations, se feroit-elle captive d'un seul de ses attributs, ou d'un seul de ses mystères? Ne sait-on pas que plus on médite ses perfections et ses œuvres, plus on apprend à connoître ses souveraines et adorables grandeurs?

En parlant ainsi, je suis loin de prétendre qu'on doive

Digitized by Google

en une heure, ni même en un jour, parcourir plusieurs sujets; ce seroit s'exposer à n'en méditer aucun avec profit. Je souhaite que, dans des matières aussi délicates, on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Il est, selon moi, si important de bien comprendre ce chapitre, que je ne regrette nullement la peine que j'ai prise à l'écrire. Mais aussi je désire que celles qui n'en auroient pas l'intelligence à la première lecture, le relisent plusieurs fois, s'il le faut. Je m'adresse surtout aux prieures et maîtresses des novices chargées par devoir de guider les sœurs dans le chemin de l'oraison. Si, dès le principe, elles ne veillent pas avec soin à les préserver de ces transports que j'appelle des foiblesses, elles verront combien il leur faudra ensuite de temps pour y porter remède. Je sais qu'ils ont déjà nui beaucoup; leurs suites fâcheuses, que je m'abstiens de raconter, prouveroient combien j'ai raison de recommander une si grande vigilance sur ce point. Je n'en veux produire qu'un exemple par lequel on pourra juger du reste. Il se trouve dans un de ces monastères du Carmel une religieuse du chœur et une converse, élevées toutes deux à une très-haute oraison : elles sont mortifiées, humbles, et ornées de toutes les vertus; le divin Maître les comble de délices intérieures, et se plaît même à leur révéler ses grandeurs; elles sont si détachées de tout et si remplies de son amour, que, malgré l'examen le plus rigoureux de leur conduite, nous n'avons pu découvrir en elles la moindre infidélité aux grâces qu'elles reçoivent. J'ai parlé ainsi en détail de leur vertu, afin que celles qui sont loin de l'égaler, se

Digitized by Google

tiennent plus en garde contre l'illusion. Ces deux religieuses se sentirent intérieurement pressées d'un très-ardent désir de jouir de la présence de Notre-Seigneur; c'étoient des transports qu'elles ne pouvoient modérer; et comme il leur sembloit que la communion en apaisoit un peu l'impétuosité, elles n'oublioient rien pour obtenir des confesseurs la permission d'approcher souvent de la sainte table. Leur désir s'allumant de plus en plus, elles croyoient ne pouvoir vivre si elles passoient un jour sans communier. Les deux confesseurs, dont l'un étoit fort versé dans les voies spirituelles, jugèrent qu'il n'y avoit point d'autre remède au mal de ces âmes privilégiées. Mais elles ne s'arrêtèrent point là : le désir de communier se fit sentir à une d'elles avec une telle véhémence, que, pour ne pas mettre sa vie en danger, il falloit la communier de grand matin. Il n'y avoit assurément aucune feinte de leur part; pour rien au monde, ni l'une ni l'autre n'auroient jamais consenti à dire un mensonge. Je n'étois pas alors dans ce monastère; la prieure m'en écrivit, me manda qu'elle ne pouvoit résister aux instances de ces religieuses, et que les confesseurs lui conseilloient de céder, attendu qu'elles ne pouvoient dominer leurs transports. Notre-Seigneur me fit la grâce de comprendre sur-le-champ ce qui en étoit; néanmoins je crus n'en devoir rien dire, jusqu'à ce que je fusse sur les lieux : d'abord par crainte de me tromper; ensuite parce qu'il convenoit de ne blâmer cette conduite, qu'en faisant connoître les raisons qui m'empêchoient de l'approuver. Dès mon arrivée dans ce

Digitized by Google

monastère, celui de ces deux confesseurs qui joignoit à la science une grande humilité, entra aussitôt dans mon sentiment; l'autre, au contraire, qui n'étoit pas, à beaucoup près, si spirituel ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre. Mais je ne m'en mis guère en peine, parce que je n'étois pas obligée de déférer à ses avis. J'eus ensuite un entretien avec les deux religieuses, et je leur exposai plusieurs raisons qui devoient, à mon gré, les convaincre que leur crainte de mourir, si elles ne communioient, n'étoit que pure illusion. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les raisonnements ne pouvoient rien auprès d'elles : j'employai alors un autre expédient. Je leur dis que je me sentois, moi aussi, consumée des mêmes désirs de recevoir Notre-Seigneur, que je ne communierois néanmoins que quand toute la communauté le feroit, afin qu'elles suivissent mon exemple; j'ajoutai que si cela ne se pouvoit faire sans mourir, nous mourrions toutes trois ensemble; mieux valoit, après tout, perdre ainsi la vie, que de laisser un tel usage s'introduire dans des maisons, où tant d'autres âmes non moins embrasées de l'amour de Notre-Seigneur, voudroient aussi revendiquer pour elles le même privilége. La coutume prise par ces deux religieuses, et à laquelle le démon n'étoit pas sans doute étranger, avoit déjà fait tant de mal, qu'il sembloit qu'on ne pouvoit les priver un jour de communion sans les faire mourir : je fus inflexible; et plus je les voyois éloignées d'obéir, dans la persuasion que ce n'étoit pas en leur pouvoir, plus je connoissois évidemment que c'étoit une tentation. Elles passèrent cette première journée

Digitized by Google

avec beaucoup de peine; elles en eurent un peu moins le lendemain, et le jour suivant moins encore. Bientôt, en leur présence, j'approchai seule de la sainte table, sans qu'elles en fussent émues; à la vérité, l'on me l'avoit ordonné; autrement, par égard pour leur foiblesse, je ne l'aurois point fait. Enfin, elles reconnurent avec toutes les sœurs qu'elles avoient été victimes d'une illusion, et combien il étoit important d'y remédier de bonne heure. En effet, quelque temps après, sans aucune faute de la part de ces religieuses, les bons rapports du monastère avec les supérieurs furent troublés; et ceux-ci n'auroient certainement approuvé ni souffert une pareille coutume.

Combien d'exemples pareils je pourrois citer! Je me contenterai d'en rapporter un second. Dans un monastère de Bernardines vivoit une religieuse qui égaloit en vertu les deux précédentes; les fréquentes disciplines et les jeûnes l'avoient réduite à un tel excès de foiblesse, que toutes les fois qu'elle communioit, ou que sa dévotion s'enflammoit, elle s'évanouissoit et demeuroit huit à neuf heures dans cet état. Elle croyoit, ainsi que toutes les sœurs, que c'étoit un ravissement. Cela arrivoit si souvent qu'il auroit pu en résulter un grand mal, si l'on n'y eût remédié. Le bruit de ces ravissements couroit par toute la ville; j'en avois de la peine, parce que Dieu m'avoit fait connoître ce qu'il falloit en penser, et que j'en appréhendois les suites. Le confesseur de la religieuse, m'étant extrêmement dévoué, me raconta tout en détail. Je lui déclarai que je ne voyois là que foiblesse

Digitized by Google

et perte de temps, sans aucun des caractères du véritable ravissement; qu'ainsi, il devoit lui enlever ses jeûnes et ses disciplines, et la forcer à faire diversion. Il se conforma à mon conseil; et comme cette religieuse étoit fort obéissante, elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, et il ne fut plus question de ravissements. S'ils eussent été véritables, Dieu seul auroit pu les faire cesser, parce qu'ils nous enlèvent avec une force souveraine contre laquelle toutes nos résistances sont inutiles. Ensuite, comme je l'ai dit, ils produisent dans l'âme les plus grands effets; tandis que ces faux ravissements n'affectent pas plus l'âme que s'ils n'avoient pas lieu, et l'unique trace qu'ils laissent de leur passage, est la lassitude du corps.

Que ce qui vient d'être dit nous fasse bien comprendre cette vérité : que tout ce qui nous lie de manière à nous enlever l'usage de la raison doit nous être suspect, et que jamais par là on n'arrivera à la liberté de l'esprit; car un des caractères de cette liberté est de trouver Dieu en toutes choses, et de s'élever à lui par le moyen des créatures. Le reste est un esclavage qui non-seulement nuit au corps, mais enchaîne l'âme et arrête ses progrès. Elle est alors à peu près comme le voyageur qui trouve sur son chemin un marais ou un bourbier qu'il ne peut franchir; et néanmoins, pour avancer dans la carrière de la perfection, l'âme ne doit pas se contenter de marcher, il faut qu'elle vole.

Je reviens aux personnes qui se croient tellement absorbées en Dieu qu'elles ne peuvent, disent-elles, ni

Digitized by Google

résister ni faire diversion au transport qui les domine. Si cet état ne dure qu'un jour, ou quatre ou même huit, il ne doit pas inspirer de crainte : une nature foible peut avoir besoin d'un pareil intervalle pour revenir de son étonnement; mais ce terme est-il dépassé, il faut y apporter remède. Le bon côté de tout cela est qu'il n'y a point de péché, et qu'on ne laisse pas de mériter; mais les inconvénients que j'ai signalés s'y trouvent, et beaucoup d'autres encore. Quant à la communion, combien ne seroit-il pas fâcheux qu'une âme, emportée par un désir excessif de la recevoir, ne voulût point se soumettre au confesseur et à la supérieure? Quelque dure que soit la solitude où elle se trouve quand elle ne communie pas, on ne doit pas céder à ses instances. Il faut, avec douceur, et sans employer des moyens extrêmes, mortifier ces personnes en cela comme dans les autres choses, et leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté, que de rechercher leur consolation. Notre amour-propre peut également se mêler à ce désir immodéré. Je le sais par expérience, car voici ce qui m'est souvent arrivé : je venois de recevoir Notre-Seigneur, la sainte hostie étoit encore presque tout entière dans ma bouche, et en voyant communier les autres, j'aurois désiré n'avoir pas communié, afin de recevoir encore ce pain de vie; je ne m'apercevois pas alors de mon erreur, mais j'ai reconnu depuis que la cause de ce désir étoit moins l'amour de Dieu que ma propre satisfaction. Ce qui m'attiroit, c'est cette douceur et cette tendresse que l'on sent d'ordinaire

Digitized by Google

lorsqu'on s'approche de la sainte table. En effet, si, par ce désir, je n'eusse aspiré qu'à recevoir mon Dieu, ne l'avois-je pas reçu dans mon âme? Si ce n'eût été que pour obéir au commandement que l'on m'avoit fait de communier, n'avois-je pas déjà communié? Et si c'eût été pour recevoir les grâces dont le très-saint Sacrement est la source, ne les avois-je pas déjà reçues? Ainsi, je vis clairement que je ne recherchois qu'un plaisir sensible.

Voici un trait qui se présente maintenant à mon souvenir. Dans une ville où nous avons un de nos monastères, j'ai connu une femme qui passoit pour une grande servante de Dieu, et qui auroit dû l'être, puisqu'elle communioit tous les jours; mais elle choisissoit pour cela tantôt une église et tantôt une autre, et elle n'avoit pas de confesseur arrêté. J'en fis la remarque, et j'aurois préféré, je l'avoue, plus d'obéissance et moins de communions. Elle avoit une maison en propre, et là elle ne s'occupoit, je pense, que de ce qui lui étoit le plus agréable; et parce qu'elle étoit bonne, je veux croire que tout ce qu'elle faisoit étoit bon. De temps en temps je lui faisois part de mes observations; elle n'en tenoit pas grand compte, et je ne pouvois l'en blâmer, vu qu'elle étoit meilleure que moi; néanmoins il me sembloit qu'elle ne s'égareroit point en déférant à mes avis. Le bienheureux Pierre d'Alcantara étant venu dans l'endroit, je ménageai à cette femme un entretien avec l'homme de Dieu; je ne demeurai point satisfaite de la relation qu'elle lui fit; ce qui venoit sans doute de ce

Digitized by Google

qu'étant si misérables, nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par le même chemin que nous; car je crois qu'elle avoit plus servi Dieu, et fait plus de pénitences en un an, que moi en plusieurs années. Enfin, et c'est là où je veux en venir, elle fut frappée de la maladie qui devoit l'emporter; elle s'empressa alors d'obtenir qu'on vînt dire la messe chez elle, et qu'on lui donnât la communion tous les jours. Comme sa maladie dura longtemps, un vertueux ecclésiastique qui lui disoit souvent la messe, jugea qu'on ne devoit pas souffrir qu'elle communiât ainsi tous les jours chez elle; et ce fut peut-être une tentation du démon, car la malade se trouvoit au dernier jour de sa vie. Cet ecclésiastique ne consacra donc pas d'hostie pour elle. Lorsque, à la fin de la messe, elle vit qu'il ne la communioit pas, elle se mit dans une telle colère contre lui, qu'il en fut fort scandalisé, et vint me le dire. J'en fus profondément peinée, et comme je crois qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit réconciliée. Je connus par là combien il est dangereux de faire en quoi que ce soit notre propre volonté, et spécialement en une action si grande. Car ceux qui reçoivent si souvent Notre-Seigneur, doivent s'en reconnoître souverainement indignes; et ce n'est point de leur propre mouvement, mais par l'avis de leur directeur qu'ils doivent le faire, afin que l'obéissance supplée à ce qui leur manque pour approcher d'une si haute Majesté. La conduite tenue à l'égard de cette femme étoit pour elle une occasion de s'humilier profondément; elle auroit dû se persuader que ce prêtre n'avoit point tort,

Digitized by Google

mais que Dieu, qui voyoit la misère et l'indignité de son âme, l'avoit ordonné de la sorte ; en se confondant ainsi, elle eût sans doute plus mérité qu'en recevant la sainte communion. Tels étoient les sentiments d'une personne admise à la communion fréquente, lorsque, pour l'éprouver, de sages confesseurs lui commandoient souvent de s'en abstenir. Si la tendresse de son amour en souffroit beaucoup, d'un autre côté, l'honneur de Dieu lui étoit plus cher que le sien ; elle ne cessoit de le bénir de ce zèle pour sa gloire qu'il avoit inspiré à son confesseur, zèle qui ne lui permettoit pas de laisser entrer cette souveraine Majesté dans une demeuer aussi pauvre que celle de son âme. A l'aide de ces considérations, elle obéissoit avec une paix profonde ; sans doute elle ressentoit une peine tendre et amoureuse ; mais lui eût-on offert l'empire même du monde, jamais on n'auroit pu obtenir d'elle un acte contraire aux ordres de l'obéissance.

Que l'on m'en croie : quand notre amour pour Dieu n'empêche pas nos passions de nous porter à quelque offense, et quand, par le trouble qu'il répand dans l'âme, il la rend incapable d'écouter la raison, il est clair que ce n'est là qu'une pure recherche de nous-mêmes ; et le démon, loin de s'endormir, veillera pour nous tenter, lorsqu'il croira nous pouvoir causer un plus grand dommage, comme il fit à l'égard de cette femme. Je ne pus voir, je l'avoue, sans une grande frayeur, ce qui lui arriva ; et bien que je ne veuille pas croire que cela ait causé sa perte, je trouve néanmoins que la tentation vint l'attaquer à un moment bien terrible.

Digitized by Google

J'ai rapporté cet exemple pour l'instruction des prieures, et pour l'utilité des sœurs; qu'elles aient une crainte filiale, qu'elles considèrent leur indignité, et s'examinent sur la manière dont elles s'approchent de ce banquet des anges! Si leur unique désir est de plaire à Dieu, ne savent-elles pas que *l'obéissance lui est plus agréable que le sacrifice?* Si cela est vrai, si elles méritent même davantage en s'abstenant de communier par obéissance, quel sujet ont-elles de se troubler? Je ne dis pas qu'elles n'en doivent point ressentir de peine, mais seulement que cette peine doit être accompagnée d'humilité; car enfin, toutes ne sont point encore arrivées à cette perfection qui ne leur fait trouver de bonheur qu'à accomplir ce qui est le plus agréable à Dieu. Si leur volonté étoit entièrement détachée de tout intérêt propre, alors, au lieu de s'attrister, elles se réjouiroient de pouvoir plaire à Notre-Seigneur par une privation si pénible; elles s'humilieroient, et seroient tout aussi contentes de ne communier que spirituellement. Mais comme dans les commencements cet ardent désir de recevoir Notre-Seigneur est une grâce qu'il accorde, bien loin de le blâmer, on doit en faire grande estime. Ainsi, je permets à ces âmes qui ne sont point encore parvenues à cette haute perfection dont je parlois, de ressentir une peine toute d'amour, quand on les prive de la communion; je désire seulement qu'elles n'en perdent pas la paix, et qu'elles tirent de là occasion de s'humilier. Mais s'il en résulte pour elles de l'inquiétude, du trouble, et un certain ressentiment contre la prieure ou le confesseur, qu'elles m'en croient, c'est

Digitized by Google

une tentation manifeste. Si, contre la défense du confesseur, quelqu'une avoit la témérité de communier, je lui déclare que je ne voudrois pas accepter le mérite d'une pareille communion. Nous ne devons pas être nos juges en des choses aussi sacrées ; cela n'appartient qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier. Plaise à Notre-Seigneur de nous éclairer de sa lumière, et de nous assister de son secours, afin que nous ne nous servions pas des grâces dont il nous comble, pour lui causer du déplaisir.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

MEDINA DEL CAMPO.

Comment on doit se conduire à l'égard des personnes travaillées par la mélancolie. — Cette connoissance est nécessaire aux supérieures des maisons religieuses.

Mes sœurs bien-aimées du monastère de Saint-Joseph de Salamanque, où j'écris ceci, m'ont instamment priée de dire quelque chose sur la conduite à tenir à l'égard des mélancoliques. Nous veillons avec un soin extrême à ne recevoir aucune novice de ce caractère; mais cette humeur est si subtile, qu'elle se cache quand elle devroit se montrer; nous la découvrons ensuite, mais alors il n'est plus temps.

J'ai, ce me semble, donné quelques avis sur ce sujet, dans un petit livre que j'ai composé. Je me répèterai peut-être; mais qu'importe? Je serois prête à écrire cent fois les mêmes choses, si je les croyois de quelque utilité pour le bien des âmes.

La mélancolie ayant des inventions sans nombre pour

Digitized by Google

suivre ses caprices, il faut les étudier et les connoître, si l'on veut bien conduire les personnes qui en sont travaillées, et les empêcher de nuire aux autres. Je ferai d'abord observer que ces personnes ne sont pas toutes également difficiles à gouverner. Celles, par exemple, qui sont humbles, d'un caractère doux, et surtout d'un esprit juste, renferment en elles-mêmes leurs souffrances, et ne nuisent point aux autres. Il faut remarquer, en second lieu, qu'il y a divers degrés dans la mélancolie.

Quelquefois, j'en suis convaincue, le démon se sert de cette humeur pour tendre des piéges; ainsi, il faut de la vigilance. Le principal effet de la mélancolie étant d'asservir la raison, l'âme se trouve dans les ténèbres: que ne feront point alors les passions? N'avoir plus le libre usage de sa raison, c'est en quelque sorte l'état de démence. Les mélancoliques, il est vrai, n'en sont pas encore là; mais leur mal cause bien plus de peine. Car est-il rien de si fâcheux que d'avoir à traiter comme des créatures raisonnables, celles dont la conduite ne l'est plus?

Les personnes entièrement dominées par la mélancolie sont dignes d'une grande compassion, mais leur état n'offre aucun danger pour les autres. Pour les gouverner, il n'y a qu'un moyen, la crainte. C'est également le remède qu'il faut employer, quand les autres ne suffisent pas, contre les premières atteintes d'un mal si funeste. Ainsi, que la supérieure inflige aux religieuses en qui il commence à se manifester, les châtiments fixés par les constitutions, et leur enlève tout espoir de suivre en rien leurs caprices. Car si, par leurs cris et les paroles de

Digitized by Google

désespoir que le démon leur inspire pour les perdre, elles croyoient pouvoir obtenir quelquefois de faire leur volonté, leur mal seroit sans remède, et une seule d'entre elles suffiroit alors pour troubler tout un monastère. Comme la pauvre mélancolique ne trouve point en soi des armes contre les artifices du démon, la supérieure doit veiller sur elle avec un soin extrême, non-seulement pour ce qui regarde l'extérieur, mais aussi l'intérieur. Plus la raison est foible et obscurcie dans la malade, plus la conduite de la supérieure doit être pleine de force et de lumière pour déjouer les manœuvres de l'esprit de ténèbres.

Il y a des temps où ce mal domine avec un tel empire, qu'il étouffe entièrement la raison : alors, à quelque extravagance qu'on se porte, on ne pèche pas plus qu'on ne feroit dans la démence. Mais il n'en est pas de même des personnes en qui la raison n'est qu'affoiblie, et qui ont des intervalles de bon sens; il y a vraiment du danger dans leur état. C'est pourquoi, dans les temps où la mélancolie les tourmente davantage, il faut bien se garder de leur laisser prendre la moindre liberté, de peur que, dans les intervalles lucides, elles ne veuillent plus suivre que leurs caprices : c'est là un artifice du démon contre lequel il faut les prémunir. Si l'on étudie de près ces personnes, on découvrira en elles une inclination forte à faire leur volonté, à dire tout ce qui leur vient à l'esprit, à remarquer les fautes des autres, à cacher les leurs, et à se satisfaire en toutes choses. Ainsi, sans principe intérieur de résistance, et avec des passions immortifiées

Digitized by Google

qui toutes cherchent leur aliment, que deviendroient ces infortunées, si une autorité intelligente et ferme ne veilloit sur elles?

Il faut donc, je le répète, par toutes les voies possibles, les forcer à se soumettre. L'expérience que j'en ai faite plusieurs fois, m'a montré que c'étoit l'unique remède. Si les paroles ne suffisent pas pour les maîtriser, il faut en venir aux châtiments; si les petits châtiments sont inutiles, en venir aux rigoureux. Si ce n'est pas assez de les tenir enfermées durant un mois, que ce soit durant quatre. C'est le comble de la charité d'user envers elles d'une pareille rigueur. Je ne saurois trop insister sur cet avis, tant il est important. Quelquefois, j'en conviens, elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes; mais souvent aussi, elles ont assez de raison pour pouvoir pécher, et cet état est très-dangereux; le péril ne cesse que quand le mal leur ravit entièrement le libre exercice de la raison; alors elles ne sont plus responsables de leurs actes ni de leurs paroles. Le Seigneur les traite donc dans sa grande miséricorde, quand il leur fait la grâce de se soumettre à l'autorité qui les gouverne, puisque cette soumission est l'unique moyen de se garantir du danger. Si quelqu'une d'elles vient à lire ces avis, je la conjure, au nom de Dieu, de réfléchir que de sa fidélité à les mettre en pratique dépend peut-être son salut éternel. Je connois quelques personnes auxquelles la mélancolie a presque enlevé le jugement; mais elles sont humbles, remplies de la crainte du Seigneur; les larmes qu'elles répandent en secret ne les empêchent pas d'obéir, comme les autres,

Digitized by Google

à tout ce qu'on leur commande; et, par cette fidélité, elles supportent leur mal en patience. Leur vie est un martyre; aussi leur gloire sera grande dans le ciel. Faisant leur purgatoire en ce monde, elles n'auront pas à le faire dans l'autre. Quant à la religieuse mélancolique qui ne veut pas se soumettre de bon gré, il faut, je le répète, que la supérieure l'y contraigne; qu'elle se garde bien de céder à une compassion imprudente qui pourroit jeter le trouble dans tout le monastère. Si elle ne se montroit ferme, elle laisseroit la religieuse rebelle dans l'état dangereux où elle est. Mais ce n'est pas tout; les autres, la jugeant en bonne santé, parce qu'elles ne voient point le mal intérieur dont elle est travaillée, pourroient aussi, tant notre nature est misérable, se persuader qu'elles sont malades de la mélancolie, pour avoir droit à la même indulgence. Le démon les confirmeroit dans cette pensée, et causeroit un tel ravage dans la communauté, qu'il seroit difficile d'y remédier, quand on viendroit à le découvrir. Il est si important de prévenir un mal de ce genre, qu'une prieure ne sauroit porter trop loin la fermeté et la vigilance. Ainsi, dès qu'une mélancolique lui résiste, qu'elle la châtie, comme si elle étoit en bonne santé; qu'elle ne lui passe absolument rien; que pour une simple parole blessante envers les sœurs, elle lui inflige une punition, et fasse de même en tout le reste.

Il sembleroit d'abord qu'il y a de l'injustice à traiter une personne malade aussi rudement que si elle étoit en bonne santé. Mais si cela étoit vrai, il y en auroit donc

Digitized by Google

à lier les fous, à les châtier; et il faudroit leur permettre de battre et d'assommer tout le monde. Qu'on veuille m'en croire, j'en ai fait l'épreuve, et après avoir employé toutes sortes de remèdes, je n'en trouve point d'autre pour cette infirmité. Si, par une compassion funeste, la prieure laisse prendre à de telles malades une certaine liberté, elles finiront par se rendre insupportables; et quand elle voudra remédier au mal, la communauté en aura déjà reçu un grand dommage. Mais si, comme je l'ai dit, il y a de la charité et non de la cruauté à lier et à châtier les fous, pour empêcher qu'ils ne donnent la mort aux autres; n'y en aura-t-il pas encore davantage à prévenir le mal que ces personnes causeroient aux âmes, si on n'usoit envers elles de sévérité? Il est d'autant plus juste de les traiter ainsi, que chez quelques-unes, j'en suis convaincue, le mal vient moins de la mélancolie que d'un naturel libre, mal dompté et peu humble; car j'ai observé qu'en présence d'une personne qui leur inspire de la crainte, elles ont le pouvoir de se contenir. Et pourquoi ne le feroient-elles donc point par la crainte de déplaire à Dieu? Je le répète, j'ai bien peur que le démon, à l'aide de cette humeur, ne cherche à perdre plusieurs âmes; car je vois qu'on en parle plus aujourd'hui qu'on ne faisoit autrefois, et qu'on appelle mélancolie ce qui n'est au fond que le désir de faire sa propre volonté. C'est pourquoi je suis d'avis que dans nos monastères, comme dans toute maison religieuse, on proscrive désormais jusqu'au nom même de mélancolie. Bannissons de notre langage un terme qui emporte avec

Digitized by Google

lui une liberté si contraire et si nuisible à l'état religieux. Il faut donner à cette fâcheuse humeur le nom de maladie, et de maladie très-dangereuse, puisqu'elle l'est en effet, et la traiter comme telle. Ainsi, que de temps en temps, car c'est nécessaire, on retienne ces personnes à l'infirmerie, et qu'on leur fasse prendre des remèdes; quand elles en sortiront pour rentrer dans la communauté, qu'elles entendent bien qu'elles doivent se montrer aussi humbles et aussi obéissantes que les autres, sans pouvoir, pour s'en exempter, alléguer leur mal. J'en ai dit les raisons, et je pourrois en ajouter beaucoup d'autres.

La supérieure, sans le leur donner à connoître, doit se conduire à leur égard comme une véritable mère, leur porter une vive compassion, et employer tous les moyens de les guérir. Cette charité maternelle ne doit néanmoins diminuer en rien la fermeté avec laquelle j'ai dit qu'il falloit les conduire. Ainsi, qu'elles sachent bien qu'on sera inflexible à leur égard, qu'on les pliera à l'obéissance, et qu'on ne leur permettra point de faire leur volonté; car leur mal est de croire qu'elles peuvent la faire. Mais la supérieure prévoit-elle que, faute de pouvoir se vaincre, elles résisteront à un de ses ordres, elle s'abstiendra par prudence de le leur donner. Elle usera au contraire de douceur pour les porter, s'il est possible, à obéir par amour. C'est là le meilleur moyen de les conduire, et il réussit d'ordinaire, quand on leur témoigne, par les actes comme par les paroles, qu'on a pour elles une cordiale et sincère affection. La supérieure

Digitized by Google

doit également savoir que la meilleure industrie pour les guérir, est de les occuper sans relâche dans les offices du monastère; par là on enlève à leur imagination le loisir de travailler, et l'on va droit à la source du mal. Sans doute elles ne s'acquitteront pas merveilleusement de ces emplois, mais on supporte volontiers les fautes qu'elles y commettent, quand on songe à ce qu'on auroit à souffrir de leurs écarts, si elles n'étoient plus maîtresses d'elles-mêmes. Cette industrie est, à mon avis, la plus salutaire qu'on puisse employer. Voici maintenant quelques sages précautions à prendre. On ne leur permettra pas de faire souvent oraison, on abrégera même pour elles la durée ordinaire de cet exercice. Une oraison prolongée leur seroit très-nuisible : comme la plupart d'entre elles ont l'imagination foible, elles ne s'y entretiendroient que de choses vaines et insensées. De plus, il faudra veiller à ce qu'elles ne mangent du poisson que très-rarement, et l'on ne devra pas souffrir que leurs jeûnes soient aussi continus que ceux des autres.

L'on s'étonnera peut-être de me voir donner tant d'avis sur ce mal, et de mon silence sur tant d'autres maux graves qui nous affligent en cette vie, et qui semblent plus spécialement l'apanage d'un sexe aussi fragile que le nôtre. Je le fais pour deux raisons. La première, parce que les personnes atteintes de mélancolie ne paroissent pas l'être, et ne veulent pas en convenir : leur illusion vient sans doute de ce que leur mal ne les force pas, comme feroit une fièvre, de garder le lit et d'appeler le médecin. C'est pourquoi la prieure devra elle-même

Digitized by Google

leur servir de médecin, et les soigner dans une maladie plus nuisible à la perfection que celles où il y va de la vie. La seconde raison est que les autres maladies finissent par la santé ou par la mort; mais il est très-rare que l'on guérisse ou que l'on meure de celle-ci. Quelquefois elle peut faire entièrement perdre l'esprit; et lorsqu'un pareil cas arrive, c'est, je l'avoue, quelque chose d'accablant pour toute une communauté. Quant aux personnes qui, avec la mélancolie, conservent la raison, elles ont un calice bien amer à boire : leurs afflictions intérieures, leurs imaginations, leurs scrupules qu'elles prennent toujours pour des tentations, sont pour elles une espèce de mort; aussi recueilleront-elles une riche moisson de mérites pour le ciel. Si elles pouvoient comprendre que la cause de leur souffrance est cette humeur mélancolique, et si elles pouvoient gagner sur elles-mêmes de ne pas s'en tourmenter, elles se trouveroient bientôt soulagées. Pour moi, je leur porte la plus vive compassion; et ce sentiment doit être celui de toutes leurs compagnes. Si chacune de nous considère que Notre-Seigneur auroit pu la faire passer par le même creuset, elle n'aura pas de peine à les supporter, à les traiter même avec la plus tendre charité, sans néanmoins le leur faire connoître. Plaise à Notre-Seigneur que j'aie bien tracé les règles de conduite à tenir à l'égard des personnes soumises à l'épreuve d'une si grande infirmité.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

MEDINA DEL CAMPO.

Des visions et des révélations. — Conduite à tenir pour profiter de celles qui viennent de Dieu, et pour n'avoir rien à craindre de celles qui viennent du démon.

Il paroît que le nom seul de visions ou de révélations épouvante certaines personnes. Je ne comprends pas, je l'avoue, pourquoi l'âme que Dieu conduit par ce chemin leur paroît exposée à tant de périls, ni d'où leur vient cette grande frayeur qui les agite.

Mon dessein n'est pas de traiter en ce moment de la vérité ou de la fausseté de ces visions et de ces révélations, ni des marques par lesquelles des personnes fort savantes m'ont appris à les discerner. Je dirai simplement comment se doivent conduire les âmes qui sont dans cette voie; car elles rencontreront peu de confesseurs qui ne les laissent dans la crainte. En effet, déclarer à ces confesseurs que le démon nous a suggéré mille pensées de blasphème, de choses extravagantes et déshon-

Digitized by Google

nêtes, c'est déjà leur causer une grande surprise; que sera-ce, si nous venons leur dire qu'un ange s'est montré à nous ou nous a parlé, ou que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apparu crucifié? Non-seulement ils en seront surpris, mais ils en seront scandalisés.

Je suppose comme une vérité déjà connue, que les révélations venues de Dieu se discernent des autres par les grands biens spirituels dont elles laissent l'âme enrichie. Je vais donc maintenant traiter des représentations dans lesquelles le démon, pour tromper, se montre sous l'image de Jésus-Christ ou de ses saints. Voici ma pensée sur ce sujet : jamais Notre-Seigneur ne permettra ni ne donnera pouvoir au démon de tromper une âme par ce moyen, à moins qu'elle ne s'y prête par sa faute; au contraire, cet esprit de mensonge sera trompé lui-même; et ce qui fera toujours échouer son artifice, c'est l'humilité. Ainsi, mes filles, point de crainte; confiance en Notre-Seigneur, méprisons ces tentatives de l'ennemi, faisons-les même tourner à notre profit en redoublant de fidélité dans le service du divin Maître.

Je connois une personne à qui ses confesseurs donnèrent d'étranges peines, pour des visions dont elle étoit favorisée; plus tard, les grands effets qu'elles produisirent dans son âme, et les bonnes œuvres qui en découlèrent, montrèrent jusqu'à l'évidence qu'elles venoient de Notre-Seigneur. Toutes les fois que cette personne apercevoit dans une de ces visions l'image du divin Maître, elle devoit, par l'ordre de ses confesseurs, faire le signe de la croix, et la repousser avec un geste de

Digitized by Google

mépris. Depuis, elle eut occasion d'en parler avec le père Dominique Bagnez; ce savant Dominicain lui dit qu'il ne falloit point en user ainsi, que partout où les yeux rencontrent l'image de Notre-Seigneur, il faut la respecter, fût-elle l'ouvrage du démon, lequel est un grand peintre; il ajoutoit que cet ennemi du salut, contre son intention, nous fait du bien au lieu de nous nuire, quand il nous peint d'une manière si vive un crucifix ou quelque autre objet, qu'il le laisse imprimé dans notre cœur. Je fus très-satisfaite de cette raison; et de fait, lorsque nous voyons une excellente image, lui refusons-nous notre estime, parce que nous savons qu'elle est l'œuvre d'un méchant homme? et le caractère du peintre nous empêche-t-il de nous livrer à la dévotion que l'image nous inspire? Ainsi, le bien ou le mal n'est pas dans la vision, mais dans celui qui, la recevant, en profite avec humilité, ou n'en profite point par défaut de cette vertu. Quand une âme est véritablement humble, une vision, vînt-elle de l'esprit de ténèbres, ne peut lui causer aucun dommage; mais aussi, quand l'humilité lui manque, une vision, eût-elle Dieu pour auteur, ne lui apportera aucun profit. Si, au lieu de s'humilier d'une pareille faveur, de s'en reconnoître profondément indigne, elle s'en glorifie, elle sera semblable à l'araignée qui convertit en poison tout ce qu'elle mange, tandis que, par l'humilité, elle imiteroit l'abeille qui convertit en miel tout ce qu'elle tire des fleurs.

Je veux donner plus de jour à ma pensée. Notre-Seigneur, dans sa bonté, se montre à une âme pour être

Digitized by Google

plus connu et plus aimé d'elle; ou bien il daigne lui découvrir quelqu'un de ses secrets, ou enfin lui accorder quelque faveur très-particulière : si cette âme, au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce, et de s'en juger indigne, se tient aussitôt pour sainte, et croit que Notre-Seigneur la récompense ainsi de ses services, il est évident, comme je l'ai dit, qu'elle convertit en poison, à l'exemple de l'araignée, l'avantage qu'elle en devoit retirer. Je suppose maintenant que c'est le démon qui se montre à cette âme pour la faire tomber dans l'orgueil. Si alors, dans la pensée où elle est que ces visions viennent de Dieu, elle s'humilie et reconnoît qu'elle n'a pas mérité une si grande grâce; si, en retour, elle s'efforce de le servir avec plus de générosité; si elle se juge indigne de manger les miettes qui tombent de la table des personnes ainsi favorisées par le divin Maître; en d'autres termes, si, dans un sentiment profond de sa bassesse, elle regarde comme un excès d'honneur pour elle d'être même l'esclave d'une de ces âmes privilégiées; si, à cette vue, elle s'abîme dans son néant; si elle redouble d'ardeur pour la pénitence et pour l'oraison; si elle veille sur elle-même avec plus de soin pour éviter toute offense à l'égard d'un Dieu qui daigne, comme elle croit, lui donner des gages si éclatants de son amour; enfin, si elle s'applique à obéir avec plus de perfection, je puis hardiment assurer que non-seulement le démon ne lui nuira point par cet artifice, mais qu'il en demeurera couvert de honte, et qu'il n'aura point envie de revenir à l'attaque.

Digitized by Google

Lorsque, dans ces apparitions, il commande de faire certaines choses, ou qu'il en révèle de futures, on doit tout déclarer à un confesseur prudent et instruit, et ne rien faire ni croire que ce qu'il dira. En pareil cas, une religieuse fera bien de tout rapporter à sa supérieure, afin qu'elle lui donne pour confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais, qu'on le sache bien, si cette religieuse, ayant un confesseur de ce caractère, n'obéit point à ce qu'il lui dit, et refuse de se laisser conduire par lui, c'est une preuve que ces visions viennent du démon, ou d'une terrible mélancolie. En admettant même que le confesseur se trompe, le plus sûr pour elle sera de ne s'écarter en rien de sa direction, quand ce seroit un ange du ciel qui lui eût parlé. Car Notre-Seigneur ou donnera lumière à son ministre, ou disposera les choses de telle sorte que cette âme ne puisse faillir en lui obéissant. Nul danger à agir de la sorte ; tandis qu'une conduite contraire est pleine de périls et d'inconvénients.

Nous devons nous souvenir que la foiblesse naturelle est fort grande, particulièrement dans les femmes, et qu'elle se manifeste davantage dans ce chemin de l'oraison. Ainsi, qu'on se garde bien de prendre pour une vision la première petite chose que l'imagination nous représente, et qu'on se persuade qu'une véritable vision se fait très-facilement reconnoître. Mais, pour peu qu'il y ait de mélancolie dans une personne, on doit se tenir bien plus en garde contre ses visions. J'ai été moi-même témoin des illusions étranges que produit cette

Digitized by Google

humeur. Je ne concevois pas comment certaines personnes se persuadoient si fortement voir ce qu'elles ne voyoient pas. Un ecclésiastique vint me dire un jour, sur le ton de l'admiration et de la bonne foi, qu'une femme qu'il confessoit l'avoit assuré que la très-sainte Vierge la visitoit souvent, s'asseyoit sur son lit, lui parloit durant plus d'une heure, lui prédisoit l'avenir, et l'instruisoit de plusieurs autres choses. Or, comme parmi tant de rêveries quelqu'une se trouvoit conforme à la vérité, on regardoit tout le reste comme certain. Je reconnus sur-le-champ ce qui en étoit, mais je n'osai le dire à cet ecclésiastique. Nous vivons, hélas! dans un siècle où il faut tenir compte de ce que l'on peut penser de nous, afin que nos paroles soient bien reçues. Ainsi, je me contentai de lui répondre qu'il devoit, avant de se prononcer, attendre l'accomplissement des prophéties, exiger des preuves nouvelles, et se bien informer de la vie de cette personne. La vérité ne tarda pas à se faire jour, et l'on reconnut que toutes ces visions n'étoient que les rêves d'une imagination en délire.

Je pourrois citer plusieurs traits de ce genre, pour montrer qu'on ne doit point ajouter foi sur-le-champ à ce qu'on regarde comme une vision; on doit l'examiner longtemps, et se bien connoître soi-même, avant d'en parler au confesseur; sans cela, on pourra le tromper, sans en avoir le dessein. Car, quelque savant qu'il soit, il ne comprendra rien à ces choses, s'il n'en a une connoissance expérimentale. Il n'y a pas longtemps qu'un homme trompa de la manière la plus complète des gens

Digitized by Google

instruits et versés dans la spiritualité. Par bonheur, il parla de ses prétendues visions à une personne qui connoissoit les véritables par sa propre expérience. Elle vit clairement que le pauvre homme étoit malade du cerveau, et victime de l'illusion. Il se passa néanmoins quelque temps avant que l'on en fût persuadé. Le divin Maître dévoila enfin l'erreur, et la rendit évidente à tous les yeux. Mais jusque-là, la personne qui, la première, l'avoit découverte, n'eut pas peu à souffrir, parce qu'on refusoit d'ajouter foi à ses paroles.

Il suffit de ces raisons, sans parler de bien d'autres non moins fortes, pour faire voir combien il est important que chaque religieuse rende un compte exact de son oraison à la prieure. De son côté, la prieure doit étudier avec le plus grand soin le naturel et la vertu de chacune de ses filles spirituelles; elle en informera le confesseur, afin qu'il puisse mieux juger de la vérité ou de la fausseté des visions; et si le confesseur ordinaire n'avoit pas assez de science, elle en choisira un qui soit capable de porter un jugement sûr en de semblables matières.

Il est également de la dernière importance de ne point parler aux personnes du dehors de choses comme celles-ci, eût-on la certitude que ce sont de véritables faveurs de Dieu, des grâces toutes miraculeuses; il n'en faut même rien dire au confesseur, s'il n'a pas la réserve nécessaire pour garder le secret. Les religieuses ne doivent pas non plus s'en entretenir les unes avec les autres. Quant à la prieure, il faut qu'elle en soit

Digitized by Google

instruite, et qu'elle écoute tout avec prudence. Mais, par inclination, elle devra préférer les religieuses qui se signalent par l'humilité, la mortification, l'obéissance, à celles qui, également ornées de ces vertus, marchent néanmoins dans ces voies surnaturelles. Si ces dernières ont vraiment l'esprit de Dieu, elles seront portées à s'humilier, et se réjouiront d'être méprisées. La conduite de la prieure ne leur nuira en rien, et sera d'un grand profit pour leurs compagnes. Celles-ci, pour se consoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaires dont Dieu fait présent à qui il lui plaît, redoubleront d'ardeur pour s'avancer dans les vertus que je viens de nommer. Ces vertus sont également un don de Dieu, il est vrai, mais nous pouvons, par nos efforts, travailler à les acquérir, et elles sont d'un très-grand prix dans la vie religieuse. Je conjure Notre-Seigneur de nous les accorder; et si nous les lui demandons avec ferveur, si, nous confiant en sa miséricorde, nous faisons de constants efforts pour les pratiquer, cet adorable Maître ne refusera, j'en suis sûre, à aucune d'entre nous, la possession d'un tel trésor.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

MALAGON.

Ce monastère est établi le 11 avril 1568. — Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina-Cœli, en est fondatrice. — Il est dédié, comme les deux premiers, sous le nom du glorieux saint Joseph.

Combien je me suis éloignée de mon sujet ! Je m'en console par la pensée que peut-être quelques-uns de ces avis seront plus utiles que le récit des fondations.

Me trouvant donc à Saint-Joseph de Medina del Campo, je goûtois les plus pures consolations en voyant les religieuses de ce monastère marcher sur les traces de celles de Saint-Joseph d'Avila. Dans l'un et l'autre, la régularité, la dilection mutuelle, la ferveur, ne laissoient rien à désirer. J'admirois également avec quelle tendre sollicitude Notre-Seigneur nous envoyoit tout ce qui étoit nécessaire, soit pour la construction de l'église, soit pour l'entretien des sœurs. L'on reçut quelques novices, que cet adorable Maître sembloit avoir lui-

Digitized by Google

même choisies, pour être les colonnes du nouvel édifice (1). C'est de ces commencements que dépend, selon moi, tout le bien de l'avenir : les premières religieuses tracent la route, les autres ne font que la suivre.

J'ai parlé au long, dans le livre de ma vie (2), du séjour que je fis par ordre de mes supérieurs chez la sœur du duc de Medina-Cœli, à Tolède. Dès cette première entrevue, elle me voua le plus cordial attachement; il s'établit entre nous des rapports intimes qui devoient, plus tard, lui inspirer le dessein qu'elle a exécuté. C'est ainsi que Dieu se plaît souvent à se servir pour l'accomplissement de ses œuvres, de moyens dont la sagesse nous échappe, parce que l'avenir nous est inconnu. Aussitôt que cette dame eut appris que j'étois autorisée à fonder des monastères, elle me pressa de la manière la plus vive d'en établir un dans la ville de Malagon qui lui appartenoit. Je ne crus pouvoir en aucune façon me rendre à sa demande, et voici pourquoi : dans une ville aussi peu considérable, il eût nécessairement fallu fonder le monastère avec des revenus, et j'étois fermement résolue de n'en accepter aucun à une pareille condition.

Je soumis néanmoins la difficulté à des théologiens et à mon confesseur; ils improuvèrent ma manière de

(1) Deux des plus célèbres religieuses qui entrèrent dans ce couvent, furent Marie de Saint-Joseph, dont nous avons donné la biographie au chap. XXXIV de la Vie de sainte Térèse, et la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, dont la biographie se trouvera à la fin de ce chapitre.

(2) Au chap. XXXIV et XXXV.

Digitized by Google

voir, et ils me dirent que, le concile de Trente permettant les revenus, je ne devois pas, pour suivre mon sentiment, refuser la fondation d'un monastère où Dieu pouvoit être si bien servi. Comme à ces raisons venoient se joindre les pressantes instances de cette dame, je ne pus m'empêcher de céder à son désir. Les revenus qu'elle affecta au monastère suffisoient parfaitement à son entretien. J'ai toujours tenu beaucoup à ce qu'il en fût ainsi; je veux ou que les monastères soient entièrement pauvres, ou que les revenus soient tels que les religieuses n'aient besoin, pour tout ce qui leur est nécessaire, de se montrer importunes à l'égard de personne. Mais dans ces monastères rentés, j'ai établi de la manière la plus formelle, qu'aucune religieuse ne possèderoit rien en particulier, et qu'on y garderoit en tout les constitutions, comme dans ceux qui n'ont pas de revenus.

Tous les contrats étant passés, j'envoyai chercher les religieuses que je destinois au nouveau monastère (1), et nous partîmes avec cette dame pour Malagon. A notre arrivée, la maison qui devoit nous recevoir ne se trouva point encore prête; ainsi, nous passâmes plus de huit jours dans un appartement du château. Le dimanche des rameaux de l'année 1568, les habitants de la ville vinrent en procession nous chercher; nous nous mîmes en

(1) La Sainte avoit pris pour compagnes de voyage les sœurs Anne des Anges et Antoinette du Saint-Esprit. Elle fit venir d'Avila quatre religieuses pour l'aider, avec les deux qu'elle avoit déjà, à faire ce nouvel établissement. Ces quatre religieuses étoient les sœurs Marie du Saint-Sacrement, Marie-Magdeleine, Isabelle de Jésus et Isabelle de Saint-Joseph.

Digitized by Google

marche avec nos voiles baissés et avec nos manteaux blancs ; la procession se dirigea vers la principale église de l'endroit ; on y fit un sermon, l'on prit ensuite le très-saint Sacrement, et on le porta avec la plus grande pompe à notre monastère. La cérémonie de ce jour laissa tous les assistants pénétrés de dévotion.

Je demeurai quelque temps avec nos sœurs. Un jour, tandis qu'après avoir communié j'étois en oraison, j'entendis ces paroles de la bouche de Notre-Seigneur : « Je « serai très-fidèlement servi dans cette maison (1). »

Mon séjour à Malagon ne fut guère que de deux mois ; j'en partis parce que je me sentois intérieurement pressée d'aller fonder le monastère de Valladolid, et cela pour les raisons que je vais dire.

NOTICE

SUR LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-AUGUSTIN.

La sainteté de cette séraphique vierge a jeté un tel éclat que l'Église a déjà déclaré ses vertus héroïques, par un décret solennel rendu en l'année 1776.

Anne de Saint-Augustin vint au monde le 11 décembre 1547. Valladolid fut son berceau. Ses pieux parents, Jean de Pedruja et Madeleine Perez de Arguello, ne tardèrent pas à s'apercevoir que Dieu leur avoit donné un ange ; jamais ils ne virent la sérénité de son front altérée. Anne, dès l'âge de quatre ans, commença à laisser éclater au dehors ses sentiments de dévotion. Elle

(1) Ce fut encore à Malagon que Notre-Seigneur apparoissant à sainte Térèse, lui donna ordre de fonder de nouveaux monastères, et d'écrire l'histoire de ces fondations. (Voir Vie de la Sainte, pag. 632 et 633.)

Digitized by Google

s'entretenoit avec le petit enfant Jésus, avec les saints, leur dressoit des autels, et trouvoit là ses délices.

Vers cette époque, son père, intendant du comte de Buendia don Juan de Acuña, quitta Valladolid pour aller habiter à Dueñas, ville qui appartenoit au comte. Celui-ci eût désiré retenir à Valladolid l'angélique Anne de Pedruja, pour la faire élever avec les filles de l'adelantado de Castille, ses nièces; mais ce fut en vain qu'il en fit la proposition à ses parents. Anne étoit à leurs yeux un trésor sans prix, et pour rien au monde ils n'auroient consenti à s'en séparer. Ce fut donc à Dueñas que commença pour Anne de Saint-Augustin ce cours de grâces extraordinaires qui ne devoit finir qu'avec sa vie. Elle comptoit à peine six à sept ans lorsqu'elle fut élevée à une haute contemplation. La nuit, elle sortoit secrètement de son alcôve, et s'en alloit à une terrasse qui dominoit la maison; c'est là qu'elle passoit plusieurs heures de suite en d'intimes communications avec Dieu. Cet oratoire si tranquille lui étoit d'autant plus cher qu'elle voyoit en face l'église de Saint-Augustin, son protecteur et son saint de prédilection. Avant l'aube du jour, elle s'arrachoit au céleste entretien, rentroit secrètement, se mettoit au lit pour prendre un peu de repos, et dérober ainsi la connoissance de son secret.

Un jour qu'elle cueilloit des fleurs au jardin, le divin Maître lui apparut sous les traits d'un enfant de son âge, et lui demanda une fleur. Anne lui dit de choisir celle qui lui plairoit le plus. « Non, répliqua l'enfant, je veux la recevoir de ta main. » Elle lui présenta alors une fleur que l'enfant reçut avec un sourire divin; Anne se sentit en même temps si embrasée d'amour, qu'elle lui demanda s'il n'étoit pas son Dieu. « Oui, » répondit-il; mais tandis qu'elle s'empressoit de lui offrir d'autres fleurs, il s'évanouit de sa présence.

Le divin Maître lui fit comprendre que les plus belles fleurs qu'elle pût lui offrir, étoient les vertus, et elle s'appliqua avec ardeur à les pratiquer. A l'âge de dix ans, elle fit entre les mains d'un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, le vœu de virginité perpétuelle. Elle redoubla de ferveur, et bientôt se sentit appelée à la vie religieuse.

Le démon s'efforça de traverser une si sainte vocation en la représentant à Anne comme trop ardue, et en lui faisant une vive peinture du bonheur qu'elle pouvoit goûter en restant auprès

Digitized by Google

de ses parents. Anne hésita dans son dessein, se ralentit un peu dans sa ferveur, et commença à prendre quelque goût aux parures. Mais cette légère infidélité ne fut pas longue, et elle tourna à son profit; car, toute sa vie, Anne puisa dans ce souvenir les plus tendres regrets, le plus profond mépris d'elle-même, et un redoublement d'amour. Le divin Maître lui adressa, comme à sainte Térèse, des paroles qui lui mirent sous les yeux son ingratitude et le danger qu'elle couroit. Anne se rendit sans retard à la voix de son divin Époux, foula aux pieds ces vanités et ces parures qu'elle rougit d'avoir aimées, et prit publiquement le costume des vierges consacrées au Seigneur. Dès ce moment, elle commence une vie nouvelle. Elle fait de son corps une hostie de pénitence; à la place de la toile de Hollande, elle ne porte plus qu'une tunique d'étamine; elle sévit contre sa chair avec une sainte rigueur; elle ceint ses reins du cilice; et les instruments de pénitence qui la crucifient, deviennent ses ornements et sa parure. Elle s'efforce de se tenir sans cesse en la présence de son Dieu, et elle consacre plus de temps à l'oraison. Le zèle pour le salut des âmes grandit en elle dans les mêmes proportions que son amour pour Jésus-Christ. Non-seulement elle va soigner ses membres souffrants dans la personne des malades à l'hôpital, mais elle retire dans sa propre maison une pauvre femme paralysée, chargée de plaies, et seule lui prodigue tous les soins nécessaires. Pendant trois ans, c'est son occupation et sa victoire de chaque jour. La ferveur de sa charité édifie toute la ville; Notre-Seigneur se plaît par deux éclatantes faveurs à lui témoigner son contentement. Un jour il lui apparoît chargé de sa croix et lui dit : « Ma fille, suis-moi, je te suis reconnoissant du bien que tu « fais à cette pauvre femme en mon nom; » et en disant ces mots, il répand dans son âme une consolation ineffable. Une autre fois, tandis que pendant la nuit elle panse les plaies de la malade, tenant d'une main un flambeau qui la gêne, elle sent qu'on le lui ôte, et levant les yeux, elle aperçoit le divin Maître dans l'état où il étoit au moment où on le détacha de la colonne. Cet adorable Sauveur daigne tenir lui-même le flambeau jusqu'à ce qu'elle ait terminé cet office de charité, et disparoît en laissant tomber sur elle un regard de reconnoissance.

Sa charité ne tarda pas à recevoir un nouveau salaire. Un jour, après avoir lavé les pieds d'un pauvre, étant encore occupée à lui couper les ongles, elle entend ces mots : « *Regarde-*

Digitized by Google

moi. » Elle lève les yeux, et voit Notre-Seigneur près de la tête du pauvre ; cet adorable Maître lui témoigne combien cet exercice de charité lui est agréable, et, avant de disparoître, il la bénit de sa main, lui faisant en même temps sentir que cette bénédiction reposeroit éternellement sur elle.

Elle étoit âgée de dix-sept ans lorsque son père fut appelé à exercer une charge dans le palais de l'adelantado de Castille, à Valladolid. Anne fut placée comme demoiselle d'honneur auprès de doña Louise de Padilla, fille aînée de l'adelantado. Dans ce palais, où la main même du Seigneur l'avoit conduite, elle trouva la ferveur des premiers âges de l'Église, et toute la sainteté du cloître. L'on verra aux chapitres x et xi du Livre des Fondations, en quels termes admirables sainte Térèse nous a dépeint la vie que menoient la noble veuve de l'adelantado de Castille, doña Marie de Acuña, ses trois filles et son fils. Anne de Sainte-Augustin fut au comble du bonheur de pouvoir mener, dans cette maison aimée du Ciel, la même vie que dans un monastère. De leur côté, doña Marie de Acuña et ses filles ne pouvoient se lasser de remercier Notre-Seigneur de la grâce insigne qu'il leur avoit faite, en leur donnant pour compagne et pour amie une vierge déjà si avancée dans les voies de la sainteté. Le divin Maître voulut les laisser jouir pendant douze ans de sa société et de ses exemples ; ce ne fut qu'en l'année 1575 qu'il ouvrit les portes du Carmel à sa bien-aimée Anne de Saint-Augustin. Libre d'entrer au monastère de Medina del Campo, de Valladolid, ou de Malagon, elle choisit ce dernier, parce qu'il mettoit entre elle et ses parents une plus grande distance. Le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, Anne, âgée de vingt-neuf ans, reçut le saint habit, et voulut porter en religion le nom de Saint-Augustin, à cause de sa grande dévotion envers ce saint docteur. Le 4 mai de l'année suivante, jour de la fête de la glorieuse sainte Monique, mère de saint Augustin, elle fit sa profession solennelle.

C'est ici qu'il faudroit mettre sous les yeux le tableau des grâces extraordinaires que cette admirable vierge ne cessa de recevoir depuis son entrée au Carmel. Vertus héroïques, faveurs de l'ordre le plus élevé, apparitions de Notre-Seigneur, visions, révélations, don de prophétie, ravissements, extases, ardeurs de l'amour divin, miracles : voilà ce qui forma l'enchaînement

Digitized by Google

de cette sainte vie. Mais les limites d'une courte notice ne nous permettent pas d'entrer dans les détails (1).

En 1579, sainte Térèse vient à Malagon, approuve l'esprit d'Anne de Saint-Augustin, et une union intime se forme entre ces deux âmes séraphiques.

En 1580, la sainte fondatrice l'emmène avec elle à la fondation de Villeneuve de la Xara, pour être une des colonnes du nouveau monastère; seize ans après, en 1596, elle en est élue prieure. Elle quitte son cher monastère de Villeneuve pour aller fonder celui de Valera, qu'elle gouverne plusieurs années. Pendant son séjour à Valera, un appel est fait à tous les couvents pour subvenir aux frais de la canonisation de sainte Térèse. Malgré la pauvreté de son monastère, Anne de Saint-Augustin envoie une très-belle somme au général de l'ordre, et lui écrit qu'elle souhaiteroit que tous les frais fussent sur son compte. Cette nuit même, sainte Térèse lui apparoît, l'embrasse tendrement et lui dit : « Je te suis reconnoissante, ma fille, de ce que tu as fait pour moi. »

C'est à Valera qu'elle célèbre, en 1614, avec la plus grande pompe, la béatification de la glorieuse réformatrice du Carmel.

En 1616, elle revient à Villeneuve de la Xara. Son entrée dans la ville est un triomphe; les habitants saluent avec transport leur sainte : son manteau, son voile, une partie des habits lui sont enlevés et partagés en reliques. Le monastère et les habitants de Villeneuve de la Xara ont le bonheur de conserver huit ans encore la vénérable mère Anne de Saint-Augustin; ce terme écoulé, le ciel la redemande à la terre. Le jour de l'Immaculée Conception, qui étoit un dimanche, cette bien-aimée du Seigneur tombe malade. Sachant par un avertissement intérieur que c'étoit l'annonce de son départ, elle demande et reçoit dès le lundi le saint viatique en présence de ses filles, auxquelles elle demande pardon de ses mauvais exemples. Elle demeure en actions de grâces, et produit les actes les plus fervents jusqu'à minuit. Alors, fixant ses regards sur une image de Notre-Seigneur portant sa croix, elle entre en une douce extase. Elle reste ainsi pendant dix-huit heures. Le mardi, à six heures du soir, elle

(1) Voyez la Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, imprimée à Paris en 1832.

Digitized by Google

revient à elle-même. Les ardeurs de son amour lui font pousser des soupirs vers la céleste patrie, où elle venoit d'être ravie en esprit ; elle conjure ses habitants de lui obtenir de son Bien-Aimé de hâter la fin de son exil; elle console ses filles, en les assurant qu'elle leur sera plus utile dans le ciel. Vers les onze heures du soir elle reçoit l'extrême-onction, répondant à toutes les prières, et demeure en oraison jusqu'à quatre heures du matin. Sa cellule se change alors en un paradis, ainsi que l'attestent quelques religieuses qui s'y trouvoient, et d'autres personnes privilégiées qui, absentes de corps, y étoient en esprit. Éclairées d'une lumière surnaturelle, elles voient d'abord entrer l'ange gardien; quelques instants après, le divin Maître, sa très-sainte mère, saint Joseph, sainte Térèse et d'autres bienheureux entrent et entourent la séraphique vierge. Une splendeur céleste se répand sur ses traits; l'allégresse dont son âme tressaille, brille sur sa figure par un sourire extatique; elle demeure dans cette douce paix du ravissement jusqu'à l'aube du jour; cinq heures sonnent, et de l'extase elle passe à la claire vision.

Son corps demeura flexible; il exhaloit une suave odeur, et malgré le froid de la saison conservoit sa chaleur naturelle. Les yeux restés ouverts gardoient cette limpidité et cette vie qu'ils avoient dans l'extase. Sa sainte dépouille, placée dans un cercueil de chêne, fut longtemps exposée à la vénération ; toute la ville, qui dans Anne de Saint-Augustin pleuroit une mère et révéroit une sainte, fit éclater à ses funérailles les plus tendres témoignages du respect et de la piété filiale. Enfin, l'on enterra au milieu du chœur ce corps virginal où brilloient déjà les premiers rayons de la transfiguration.

Quatre ans après, en 1628, on fit l'ouverture juridique du cercueil, et l'on trouva le corps non-seulement sans corruption, mais exhalant un parfum surnaturel. On le déposa dans une nouvelle châsse qui fut placée entre la double grille du chœur, afin que cette grande servante de Dieu fût toujours présente aux yeux de ses filles, et des habitants de Villeneuve de la Xara. On grava cette inscription sur son tombeau :

Ici repose le corps de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, compagne de sainte Térèse. Elle fut d'une vertu rare. Notre-Seigneur a opéré par elle, durant sa vie et après sa mort, plusieurs miracles. Elle mourut dans ce couvent, l'an 1624, le 11 décembre, âgée de 77 ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X.

VALLADOLID.

Don Bernardin de Mendoza donne une maison pour y établir le monastère, et doit à cet acte son salut éternel. — Sainte Térèse part pour Valladolid avec saint Jean de la Croix. — Le monastère est fondé le 15 août 1568, et dédié sous le titre de la Conception de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Noviciat de saint Jean de la Croix; la Sainte l'instruit de tout ce qui regarde la vie du Carmel primitif. — Sainteté de doña Marie de Acuña, veuve de l'adelantado de Castille; comment tous ses enfants renoncent au siècle, et prennent Jésus-Christ pour leur partage. Doña Casilde, une de ses filles, entre au Carmel.

Quatre à cinq mois avant l'établissement du monastère de Malagon, un jeune gentilhomme fort qualifié (1) me dit que si je voulois faire une fondation à Valladolid, il me donneroit, du meilleur cœur du monde, une maison qu'il possédoit près de cette ville, avec un grande vigne et un magnifique jardin qui en dépendoient. Il vouloit à l'heure même me mettre en possession de ce

(1) C'étoit don Bernardin de Mendoza, frère de l'évêque d'Avila. Sa grande dévotion à la très-sainte Vierge le porta à offrir à sainte Térèse, qu'il connoissoit particulièrement, la maison qu'il possédoit près de Valladolid, à Rio de Olmos, pour en faire un couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Digitized by Google

vaste et riche domaine. A vrai dire, j'avois de la répugnance à établir un couvent dans un endroit éloigné environ d'un quart de lieue de la ville. Cependant l'offre m'étoit faite de si bon cœur, et pour une si belle fin, que je ne crus pas devoir, en la refusant, priver ce jeune seigneur du mérite qui pouvoit lui en revenir. D'ailleurs je réfléchis qu'après avoir pris possession de la maison offerte, il nous seroit facile de l'échanger contre une autre située à Valladolid même. Ainsi j'acceptai avec reconnoissance.

Environ deux mois après, ce gentilhomme fut saisi d'une maladie subite; le mal lui ayant enlevé la parole, il ne put pas bien se confesser, mais il témoigna, par plusieurs signes, demander pardon à Notre-Seigneur. Il mourut au bout de très-peu de temps, dans un lieu fort éloigné de celui où j'étois alors. Le divin Maître me dit : « Ma fille, son salut a été en grand danger; mais j'ai « eu compassion de lui, et lui ai fait miséricorde, en « considération du service qu'il a rendu à ma mère, en « donnant cette maison pour y établir un monastère de « son ordre. Néanmoins il ne sortira du purgatoire « qu'à la première messe qui sera dite dans ce nouveau « couvent. »

A partir de ce jour, les grandes souffrances de cette âme furent sans cesse présentes à mon esprit; aussi, malgré tout mon désir de faire la fondation de Tolède, j'y renonçai pour lors; et sans perdre un moment, je travaillai de tout mon pouvoir à celle de Valladolid.

L'exécution de mon dessein ne put être aussi prompte

Digitized by Google

que je le souhaitois ; je fus contrainte de m'arrêter durant quelques jours au monastère de Saint-Joseph d'Avila, dont j'étois prieure, et ensuite à Saint-Joseph de Medina del Campo, qui se trouvoit sur mon chemin. Dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit un jour dans l'oraison : « *Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.* » Dès ce moment rien ne put me retenir ; quoique dépourvue de bien des choses nécessaires, je me mis en route, et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de Saint-Laurent (1). Lorsque je vis la maison où nous devions habiter, j'éprouvai un sensible déplaisir ; si le jardin étoit beau et agréable, la maison située sur le bord de la rivière étoit malsaine, et il étoit impossible de la rendre logeable pour des religieuses, à moins d'y faire de très-grandes dépenses. Arrivant fatiguée du voyage, il fallut aller entendre la messe dans un monastère de notre ordre situé à l'entrée de la ville; c'étoit si loin, que la longueur du chemin redoubla ma peine. Néanmoins je n'en témoignai rien à mes compagnes, de peur de les décourager. Au milieu de ma foiblesse, ce que Notre-Seigneur m'avoit dit me soutenoit, et ma confiance en lui me faisoit espérer qu'il remédieroit à tout. A mon retour, j'envoyai secrètement chercher des ouvriers; et, à l'aide

(1) 10 août 1568. La Sainte emmenoit avec elle les sœurs Isabelle de la Croix, qu'elle établit prieure à son départ de Valladolid, Antoinette du Saint-Esprit et Marie de la Croix; elle fit venir du monastère de l'Incarnation d'Avila les sœurs Julienne de la Magdeleine et Marie de la Visitation. Cinq mois après, sur la prière de doña Marie de Mendoza, elle appela à Valladolid sa nièce, Marie-Baptiste, qui devoit si saintement gouverner ce nouveau monastère.

Digitized by Google

de quelque cloisons que je leur fis élever, j'improvisai des cellules où nous pouvions être recueillies; enfin, tout ce qui étoit d'absolue nécessité, fut fait. Un des deux religieux (1) qui vouloient embrasser la réforme, et Julien d'Avila, cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, étoient avec nous. Le premier s'informoit de notre manière de vivre, et étudioit ce qui regarde notre institut; le second s'occupoit d'obtenir par écrit, du prélat, la permission de fonder; car, avant mon arrivée, il ne nous avoit donné que de bonnes espérances. Cela ne put néanmoins se faire de sitôt; et, le dimanche étant venu, avant que l'autorisation nous fût accordée, on nous permit seulement de faire dire la messe dans le lieu destiné à devenir l'église du monastère. Le saint sacrifice y fut donc offert. J'étois en ce moment fort éloignée de songer que la prédiction de Notre-Seigneur touchant ce gentilhomme dût s'accomplir alors; j'étois au contraire persuadée que par ces paroles, *à la première messe*, le divin Maître désignoit celle où l'on mettroit le très-saint Sacrement dans notre église. Au moment de la communion, le prêtre s'avança vers nous, tenant le saint ciboire en main. Je m'approchai, et à l'instant même où il me donnoit la sainte hostie, ce gentilhomme m'apparut à côté de lui, avec un visage tout resplendissant; l'allégresse peinte sur les traits, et les mains jointes, il me remercia de ce que j'avois fait pour le tirer du purgatoire; je le vis ensuite monter au ciel.

(1) Saint Jean de la Croix.

Digitized by Google

Je l'avouerai, la première fois que j'entendis de la bouche du divin Maître qu'il étoit en voie de salut, j'étois loin d'une si consolante pensée; je ressentois au contraire une peine très-vive; il me sembloit qu'après la vie qu'il avoit menée, il eût fallu un autre genre de mort. Si ses vertus et ses bonnes œuvres me rassuroient, je ne laissois pas de craindre, parce qu'il étoit engagé dans les choses du monde. Voici néanmoins un fait qui est bien en sa faveur : il avoit dit à mes compagnes qu'il songeoit très-sérieusement à la mort. Oh ! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à la très-sainte Vierge, est une grande chose ! Qui dira combien Notre-Seigneur l'agrée, et combien sa miséricorde est grande ! Qu'il soit béni et loué à jamais de ce qu'il imprime à la bassesse, au foible mérite de nos bonnes œuvres, un tel caractère de grandeur, et de ce qu'il leur réserve, pour salaire, une vie et une gloire éternelles !

La fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge étant arrivée, ce fut en ce beau jour, le 15 du mois d'août de l'année 1568, que nous prîmes possession de ce monastère. Mais comme nous y tombâmes presque toutes très-malades, une dame d'une éminente piété, résidant à Valladolid, s'empressa de nous faire changer de demeure. C'étoit doña Marie de Mendoza, femme du commandeur Cobos, et mère du marquis de Camarasa; sa charité étoit inépuisable, ainsi que l'attestoient ses grandes aumônes. Elle étoit sœur de l'évêque d'Avila, elle avoit secondé l'établissement du premier monastère, et je l'avois alors intimement connue. Elle prenoit le plus vif

Digitized by Google

intérêt à tout ce qui regardoit le bien de notre ordre. Son dévouement pour nous s'étoit montré par la générosité de ses dons; ce qu'elle fit alors le mit dans un plus grand jour. Voyant que nous ne pouvions rester dans un endroit insalubre, et trop éloigné de la ville pour recevoir des aumônes, elle nous proposa de lui abandonner cette maison en échange d'une autre plus commode qu'elle s'engageoit à nous acheter. Fidèle à sa promesse, elle nous mit en possession d'un nouveau local d'une valeur bien supérieure au premier (1). En outre, elle nous a donné jusqu'ici avec une grande libéralité, tout ce qui nous étoit nécessaire, et elle continuera, j'en suis sûre, de nous assister de la sorte jusqu'à son dernier soupir.

Le jour de saint Blaise (2), nous nous rendîmes à notre nouveau couvent; tout le peuple de Valladolid, en bel ordre de procession, et pénétré d'une sainte joie, nous accompagnoit. Depuis, il a constamment fait paroître beaucoup de dévotion pour ce monastère, à cause des

(1) En attendant qu'on pût disposer cette maison de manière à en faire un couvent, doña Marie de Mendoza, sœur de don Bernardin, prit les religieuses chez elle, et pourvut à tous leurs besoins avec une charité admirable. Pendant qu'on s'occupoit à arranger le futur monastère, et dès les premiers jours où sainte Térèse habita chez doña Marie de Mendoza, elle s'appliqua suivant le dessein qu'elle en avoit eu, en emmenant avec elle le jeune père Jean de la Croix, à l'instruire de la manière de vivre des Carmélites de la Réforme. Le défaut de clôture où elle étoit chez cette dame, lui en donnoit la facilité. Ainsi, ce fut auprès de sainte Térèse elle-même que saint Jean de la Croix fit son noviciat, et étudia ce saint Institut du Carmel auquel il alloit rendre toute sa splendeur primitive.

(2) Le 8 février de l'année 1569.

Digitized by Google

miséricordes nombreuses dont le divin Maître daigne le favoriser. Il y a, en effet, attiré des âmes, si grandes à ses yeux, qu'un jour, quand le moment sera venu, on écrira leur sainte vie. Ce récit fera bénir ce Dieu infini en bonté, qui par de tels moyens fait éclater les magnificences de ses œuvres, et qui se plaît à répandre sur ses créatures de si riches bénédictions (1).

J'ai cru devoir rapporter ici la vocation d'une très-jeune demoiselle qui entra dans ce monastère, et fit bien voir ce qu'est le monde, en le foulant aux pieds. A ce récit, ceux qui aiment tant les vanités du siècle, se confondront, je l'espère, devant Dieu; et les jeunes personnes auxquelles Notre-Seigneur enverroit de bons désirs et de saintes inspirations, s'encourageront, par un si bel exemple, à les mettre en pratique.

Dans la ville de Valladolid réside une dame d'un rare mérite. Son nom est doña Marie de Acuña, sœur du comte de Buendia. Mariée à l'adelantado de Castille, et l'ayant perdu après un petit nombre d'années, elle resta veuve, très-jeune encore, avec un fils et deux filles. Dès ce moment elle commença à mener une vie si sainte, et à élever ses enfants dans une si grande vertu, qu'elle mérita que Notre-Seigneur les voulût prendre pour lui. J'ai dit qu'elle étoit restée avec deux filles, je me suis trompée, je devois dire trois. Une d'entre elles, dès

(1) Le reste de ce chapitre, et tout le chapitre suivant, ont été supprimés dans la traduction d'Arnauld d'Andilly. Nous les donnons pour la première fois au public dans notre langue, d'après le texte autographe de la Sainte, et d'après l'édition de Madrid.

Digitized by Google

qu'elle eut atteint l'âge requis, embrassa la vie religieuse (1); une seconde refusa de se marier, et vécut avec sa mère de la manière la plus édifiante; la moins âgée de toutes est celle dont je raconte l'entrée au Carmel. Quant au fils, dès ses plus jeunes années, il vit le néant du monde, et se sentit appelé par Notre-Seigneur à l'état religieux. Il se montra si ferme dans sa vocation, que nul ne put l'ébranler. Sa mère qui l'aidoit sans doute beaucoup auprès de Notre-Seigneur, étoit au comble de la joie de voir cette constance invincible dans son fils; toutefois elle n'en laissoit rien paroître au dehors, à cause de l'opposition des parents. Mais quand le divin Maître veut pour lui une âme, c'est en vain que les créatures s'efforcent de la lui disputer. C'est ce que l'on vit alors. Pendant trois ans l'on essaya de mille manières de détourner ce jeune homme de son dessein; tout se brisa devant sa persévérance, et il entra enfin dans la compagnie de Jésus. Le bonheur du fils mit le comble à celui de la mère : elle dit à son confesseur (2), qui me l'a rapporté, que jamais dans sa vie son cœur n'avoit été inondé d'une joie égale à celle qu'elle avoit goutée le jour où son fils fit sa profession religieuse.

O Seigneur, quelle grâce insigne vous faites à ceux à qui vous donnez des parents animés d'une foi si vive! Qu'ils aiment leurs enfants d'un amour véritable! Les voient-ils abandonner pour Jésus-Christ, patrimoines,

(1) Elle entra dans le couvent des Dominicaines de Valladolid.

(2) Le père Jérôme Ripalda, préposé de la maison professe des Jésuites, à Valladolid.

Digitized by Google

principautés, richesses, ils tressaillent de joie, sûrs de les voir un jour retrouver au centuple tous ces biens, dans cette cité de bonheur dont les fondements sont éternels! Mais hélas! on ne sauroit trop le déplorer, tel est le malheur et l'aveuglement du siècle, que des pères mettent uniquement leur honneur à perpétuer dans leur famille la possession de ce fumier des biens de la terre. Les infortunés! ils ne songent pas que tôt ou tard il faut se séparer de tous ces biens; qu'après la plus longue jouissance, ils nous échappent enfin, et qu'ainsi ils ne méritent que nos mépris. Parents sans affection, ils vont jusqu'à sacrifier à leurs vanités leurs propres enfants. Avec une effrayante audace, ils osent enlever à Dieu des âmes qu'il veut pour lui, et ravir à ces âmes non-seulement le bonheur éternel auquel Dieu les appelle par la vie religieuse, mais encore le bonheur le plus grand de la vie présente : j'appelle ainsi cette admirable liberté dont on jouit dans l'état religieux, par l'affranchissement entier des lois tyranniques et des ennuis du monde; joug d'autant plus accablant, que l'on est possesseur d'une plus vaste fortune. O Dieu de bonté, daignez leur dessiller les yeux! faites-leur connoître le véritable amour qu'ils doivent à leurs enfants! Que, dociles à cette lumière, ils tremblent de leur causer un si grave préjudice, et qu'ils n'aient pas à entendre devant vous, au jour du jugement dernier, leurs trop légitimes reproches : car alors, bon gré, mal gré, ils apprécieront chaque chose à sa juste valeur.

Comme par la miséricorde de Dieu, don Antoine de

Digitized by Google

Padilla, c'est le nom de ce jeune seigneur fils de cette vertueuse dame Marie de Acuña, eut le bonheur à dix-sept ans et demi de quitter le monde, les domaines et les titres héréditaires restèrent à sa sœur aînée, appelée Louise de Padilla. Le comte de Buendia étant mort sans enfants, c'étoit don Antoine qui héritoit de ce comté, ainsi que de la dignité d'adelantado de Castille. Pour ne pas sortir de mon sujet, je ne rapporterai point ici tout ce qu'il eut à souffrir de la part de ses parents, jusqu'au jour où ses vœux furent enfin accomplis ; mais on le comprendra facilement, si l'on considère à quel haut prix les grands du monde mettent la gloire de laisser un successeur de leur maison.

O Fils du Père éternel, Jésus-Christ, notre Seigneur, et vrai monarque de tout, qu'avez-vous laissé dans ce monde? quel héritage nous avez-vous transmis, à nous vos descendants? Qu'avez-vous possédé, mon adorable Maître, si ce n'est des travaux, des angoisses, des ignominies ? Et une croix n'a-t-elle pas été le lit où vous avez enduré les transes douloureuses de la mort? Non, non, mon Dieu, si nous voulons être du nombre de vos véritables enfants, et ne pas répudier votre héritage, il ne nous convient pas de fuir la souffrance! Vos armes sont cinq plaies. Et voilà aussi, mes filles, quel doit être votre blason. Futures héritières du royaume de Jésus-Christ, ce n'est ni par le repos, ni par les délices, ni par les honneurs, ni par les richesses, qu'il faut conquérir ce que lui-même a acheté au prix de tout son sang. O vous, qui êtes illustres par votre naissance, pour

Digitized by Google

l'amour du Seigneur ouvrez enfin les yeux; considérez que les vrais chevaliers de Jésus-Christ, et les princes de son Église, un saint Pierre, un saint Paul, ne suivoient pas le chemin par lequel vous marchez. Pensez-vous, par hasard, qu'il doive y avoir pour vous une voie toute nouvelle? Non, ne le croyez pas. Songez que Dieu vous montre le véritable chemin du ciel, en mettant sous vos regards l'exemple de ces personnes si jeunes encore dont nous parlons maintenant.

Ce don Antoine de Padilla, je l'ai vu quelquefois, et je me suis entretenue avec lui: il eût voulu posséder beaucoup plus encore, afin de tout abandonner pour Jésus-Christ. Doña Louise de Padilla, sa sainte sœur, je l'ai vue aussi. Bienheureux jeune homme, bienheureuse demoiselle! Par leur admirable fidélité envers Dieu, ils ont mérité cette force qui, à un âge où le monde règne en maître sur ses partisans, le leur a fait héroïquement fouler sous les pieds. Béni soit Celui qui leur fit tant de bien!

En sa qualité d'aînée des sœurs de don Antoine, Louise de Padilla se trouva en possession des domaines de la famille; elle vit toute cette grandeur du même œil que son frère. Dès sa plus tendre enfance, s'étant adonnée avec ardeur à l'oraison, et formée à cette école où Notre-Seigneur découvre à l'âme la vérité, elle y avoit puisé des lumières si vives, qu'elle n'eut, comme son frère, qu'un regard de dédain pour une si éblouissante fortune. O ciel! que d'esclaves du monde auroient affronté, compté pour rien travaux, tourments, procès;

Digitized by Google

auroient hasardé même leur vie, leur honneur, pour obtenir un tel héritage! Quant à Louise de Padilla, si elle eut à combattre et à souffrir, ce fut pour obtenir d'y renoncer. Ainsi va le monde, ses folies ne sont que trop visibles; mais hélas! notre aveuglement nous empêche de les apercevoir. Libre enfin de se dépouiller de son héritage, doña Louise y renonça avec une joie indicible en faveur de sa sœur, âgée seulement de dix à onze ans, et l'unique qui restoit dans le monde. Bientôt, afin de conserver le misérable souvenir du nom, les parents formèrent le projet de marier cette jeune enfant avec un de ses oncles, frère de son père; ils obtinrent du souverain Pontife les dispenses nécessaires, et les fiançailles furent célébrées. Cependant Notre-Seigneur ne permit pas que celle qui devoit le jour à une telle mère, et qui trouvoit dans son frère et dans ses sœurs de si parfaits modèles, suivît une voie différente, et fût égarée par l'esprit du siècle; voici donc ce qui arriva. Cette jeune enfant commença à porter de riches parures, et l'on s'empressoit sans doute de lui procurer tout ce qui pouvoit le plus lui sourire à son âge. Mais à peine avoit-elle vécu deux mois de la sorte, que Notre-Seigneur commença à l'éclairer de sa lumière, sans pourtant qu'elle le comprît alors. Quand une journée s'étoit écoulée pour elle avec beaucoup de contentement, dans la compagnie de son fiancé qu'elle affectionnoit plus que son âge ne sembloit le comporter, elle ressentoit tout à coup une profonde tristesse en songeant que ce jour avoit passé, et que tous devoient passer de même. Grand Dieu! qui

Digitized by Google

n'admireroit l'action de votre grâce sur cette âme! Ce fut en réfléchissant au plaisir qu'elle goûtoit dans les fêtes passagères de ce monde, qu'elle en vit le néant, et en conçut de l'horreur. Dès ce moment, elle resta saisie d'une si grande tristesse, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de la dissimuler à son futur époux. Vainement celui-ci lui en demandoit la cause, elle l'ignoroit et ne savoit que lui répondre. A cette époque, un lointain voyage à faire, force son fiancé de s'absenter. Voir partir une personne qui lui étoit si chère, fut pour elle un coup très-sensible; mais Notre-Seigneur ne tarda pas à lui faire connoître que sa peine venoit de ce que son âme tournoit déjà ses prédilections vers ce qui ne doit point finir. Elle commença à considérer que son frère et ses sœurs avoient pris le parti le plus sûr, et l'avoient laissée au milieu des dangers du monde. Elle s'affligeoit d'un tel partage, et sa douleur étoit d'autant plus grande, qu'elle la voyoit sans remède; car alors elle ignoroit ce qu'elle apprit plus tard, que, malgré son lien de fiancée, elle pouvoit encore embrasser la vie religieuse. Le plus grand obstacle à une pareille détermination étoit l'attachement qu'elle avoit pour celui auquel elle étoit promise. Comme Notre-Seigneur la vouloit pour lui, il enleva peu à peu de son cœur cette affection, et l'affermit dans le projet de tout abandonner. Ce qui la portoit alors à un tel dessein, étoit uniquement le désir de se sauver, et de choisir pour cela les moyens les plus sûrs. Il lui sembloit qu'engagée dans les choses du monde, elle oublieroit de travailler à mériter ce qui est éternel. Dieu répandoit dans son âme,

Digitized by Google

dans un âge encore si tendre, cet esprit de sagesse qui lui faisoit chercher les moyens de gagner ce qui ne doit jamais finir. Bienheureuse âme, qui sortit de si bonne heure de cet aveuglement où sont encore tant de vieillards! Dès qu'elle sentit son cœur libre, elle prit l'inébranlable résolution de n'aimer que Dieu, et de ne servir que lui. Jusque-là elle n'avoit rien dit; mais, dès ce moment, elle n'hésita pas à faire part à sa sœur de ce qu'elle méditoit. Celle-ci, craignant que ce ne fût un enfantillage, la détournoit de son dessein, et lui disoit qu'elle pouvoit se sauver dans le mariage. A cela elle répliquoit: « Pourquoi donc, ma sœur, y avez-vous re- « noncé? » Quelques jours s'écoulèrent ainsi, et elle sentoit sans cesse croître son désir d'être toute à Dieu. Néanmoins elle n'osoit en rien dire à sa mère; et c'étoit peut-être cette sainte mère qui, par ses oraisons, avoit excité ce désir et ces nouveaux combats dans le cœur de sa fille.

NOTICE

SUR LES MEMBRES DE LA FAMILLE DE PADILLA DONT SAINTE TÉRÈSE VIENT DE PARLER.

I. ANTOINE DE PADILLA.

Saint François de Borgia, général de la compagnie, et qui se trouvoit alors à la cour d'Espagne avec le légat du pape Pie V, écrivit au père Ripalda, préposé de la maison professe de Valladolid, de recevoir le jeune Antoine de Padilla. Au comble de

Digitized by Google

ses vœux, don Antoine renonça à ses dignités, à ses domaines, et, avant de quitter la maison paternelle pour se rendre à celle de la compagnie de Jésus, en présence de tous ses parents réunis, il se mit à genoux, et, s'adressant à Notre-Seigneur, il prononça ces paroles : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que maintenant je suis plus libre pour vous servir. » C'étoit en 1572. Sa courageuse mère, et sa pieuse aïeule doña Louise de Padilla qui vivoit encore, le conduisirent à l'église de la maison professe, immolant à Dieu leur Isaac en présence des saints autels. Ce fut pour toute la ville de Valladolid un mémorable exemple de foi; ce fils unique, qui échangeoit contre l'humilité de la vie religieuse les grandeurs du siècle, étoit dans la plus belle fleur de l'âge, il comptoit à peine dix-huit ans.

C'est le père Balthasar Alvarez qui, au noviciat de Medina del Campo, transforme le jeune gentilhomme en un invincible athlète de Jésus-Christ. Il lui présente, selon l'expression de sainte Térèse, l'étendard et la devise du chef dont il veut suivre la milice, et le jeune disciple s'attache avec un héroïque amour à l'étendard de son chef, et il exprime dans sa vie, sa glorieuse devise. Il triomphe du siècle et de son orgueil, et il se passionne divinement pour les saintes humilités de la croix. Je l'avois vu, dit le vénérable père Louis du Pont qui nous a légué son histoire, je l'avois vu à Valladolid s'avancer à cheval avec une indicible grâce, suivi de la fleur de la noblesse; et maintenant ce disciple de la croix, ce compagnon de Jésus traversoit les rues de Medina del Campo, marchant derrière un frère coadjuteur auquel en apparence il servoit de domestique, et portant sur ses épaules les provisions de bouche de la maison. Il se montroit encore à la porte du noviciat, mangeant dans la même écuelle qu'un pauvre. Il remplissoit les offices les plus bas avec un inexprimable bonheur; il se mettoit aux pieds de tous, et il se regardoit comme trop honoré, tant étoit vive la foi qui lui montroit Jésus-Christ en tête de cette milice, dans les rangs de laquelle il ne se croyoit pas digne de combattre. Cet amour de la dernière place fut toute sa vie l'ambition et la pente de son cœur.

Du noviciat il passa aux études, où il fit autant de progrès qu'il venoit d'en faire dans la vertu. Doté par le Seigneur d'une intelligence vaste et d'une rare pénétration, il professa avec éclat pendant plusieurs années la théologie au collége de Saint-

Digitized by Google

Ambroise de Valladolid. Doué en outre de cette sensibilité exquise et de ces hautes facultés qui font l'orateur, Antoine de Padilla fut un des plus beaux ornements de la tribune sacrée. Chez lui, l'éloquence la plus belle, la plus entraînante, se trouvoit unie au plus essentiel caractère de l'orateur chrétien, la sainteté. L'on m'a rapporté, écrit le vénérable père Louis du Pont, qu'un jour où il venoit de prêcher à la chapelle royale devant Philippe II, ce monarque dit à quelques grands du royaume : « C'est déjà une « prédication éloquente, que de voir cet homme en chaire. »

Vrai disciple de Balthasar Alvarez, Antoine de Padilla creusa toute sa vie la mine féconde de l'oraison et des exercices spirituels. Là, son âme s'enrichissoit; là, il puisoit un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Souvent, deux ou trois fois par année, aux grandes fêtes, il alloit s'enfermer huit à quinze jours au noviciat de Villagarcia, et il sortoit de cette solitude, comme d'un cénacle, plein des lumières et des flammes du Saint-Esprit.

Recteur du collége de Salamanque et de celui de Saint-Ambroise de Valladolid, il montra l'institut de la compagnie de Jésus personnifié dans sa conduite.

Ainsi s'écoula, à la plus grande gloire de Dieu et à l'édification de toute l'Espagne, la vie de cet illustre transfuge du siècle. La plus belle des morts devoit terminer une si sainte carrière. Au moment de paroître devant Dieu, et avant de recevoir le saint viatique, Antoine de Padilla, dont le zèle pour l'observation de l'institut avoit été admirable, crut devoir déclarer en présence de tous les religieux du collége de Valladolid, que dans tout son gouvernement il n'avoit rien fait qu'il ne crût être de la plus grande gloire de Dieu. Malgré ce témoignage de sa conscience, il éprouvoit néanmoins de vives craintes, à la pensée du compte qu'il alloit rendre au Seigneur. Ces saintes alarmes étoient le dernier creuset où Dieu achevoit de le purifier. Il les permit encore, afin qu'une parole qui lui fut alors adressée, mît au grand jour toute la beauté de son âme. Un religieux qui étoit auprès de lui, lui ayant demandé si sa crainte ne venoit pas du remords de quelque péché mortel qui auroit échappé à sa fragilité dans le cours des quarante années qu'il avoit vécu dans la compagnie, il répondit : « Jésus! qu'elle monstruosité! religieux et péché « mortel! oh! non, mon père, il n'est pas question de cela. » Don Diego Sarmiento de Acuña, son proche parent, et plus tard

Digitized by Google

ambassadeur en Angleterre, lui demanda également d'où pouvoit lui venir sa tristesse. « C'est que je tremble pour mon salut. — Eh quoi! mon père, dit don Diego, pouvez-vous avoir quelque appréhension de ce côté? — Et quelle autre chose, répliqua-t-il, dois-je craindre, si ce n'est celle-là? »

Le divin Maître ne tarda pas à répandre la sérénité dans l'âme de son serviteur; il daigna même lui donner une espérance très-certaine de son salut. Antoine de Padilla, après avoir reçu le viatique, voulut rester seul. Alors, trouvant des forces surnaturelles, il se souleva, et se tenant assis, les mains jointes, il passa deux heures en oraison devant un crucifix qu'il avoit devant lui. C'étoient de tendres colloques, et les plus affectueuses aspirations. Après cette oraison, vers les sept heures du matin, il dit à son confesseur : « Cette nuit, mon âme ira chanter matines « au ciel. » Comme on lui répondoit que son départ ne paroissoit pas si prochain, il répéta les mêmes paroles. Il continua ensuite de s'entretenir seul avec Dieu. On lui entendoit dire de temps en temps : « Mon adorable Maître, qu'ai-je à craindre, puisque vous « m'avez dit que vous me gardez dans votre cœur? Puisque vous « me gardez dans votre cœur, allons où vous voudrez, il n'y a « rien à craindre. »

A l'entrée de la nuit, il demanda à recevoir l'extrême-onction en présence de tout le collége. Ne pouvant élever la voix, il pria un père qui l'assistoit, de demander pardon pour lui de toutes les fautes par lesquelles il avoit scandalisé ses frères dans le cours de sa vie et de sa dernière maladie. Ce père obéit, et supplia à son tour le malade de se souvenir de lui dans le ciel. Antoine de Padilla étoit si sûr de son salut, qu'il répondit : « Oui, je le ferai, car dans le ciel il n'y a point d'ingrats. » Après cette réponse, il commença à dire lentement : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Répétant doucement ces paroles et d'autres semblables, il arriva enfin au moment du départ pour la patrie. A onze heures de la nuit, comme il l'avoit annoncé le matin même, il rendit son âme en paix à son Créateur. Il nous laissa, dit le vénérable père Louis du Pont, témoin d'une si belle mort, intimement convaincus que durant le reste de cette nuit, il laveroit ses vêtements dans les mérites de l'Agneau, afin de pouvoir, pur et sans tache, chanter ses louanges, comme il l'avoit prédit. Nous nous plaisions à le contempler au ciel avec cette palme et cette couronne qu'il avoit méritées, en

Digitized by Google

quittant les grandeurs du siècle pour suivre Jésus-Christ, et en consumant toute sa vie pour la gloire de son divin Maître.

(Voyez la Vie du père Balthasar Alvarez, par le vénérable père Louis du Pont, chap. xx.)

II. LOUISE DE PADILLA ET SES SŒURS.

Comme leur frère, les trois sœurs d'Antoine de Padilla justifièrent, par la sainteté de leur vie, le glorieux témoignage rendu par sainte Térèse à la ferveur de leurs premières années.

L'aînée, doña Louise, dès l'âge de quatorze ans, avoit fait vœu de virginité perpétuelle, et de se consacrer à Jésus-Christ dans la vie religieuse. Son âme ne soupiroit qu'après le moment de consommer son sacrifice. En attendant cet heureux jour, elle menoit dans le monde la même vie que dans le cloître le plus fervent. Afin de s'habituer à interrompre le sommeil de la nuit pour chanter les louanges de Dieu, elle se levoit à minuit, et alloit passer deux heures en oraison à l'oratoire. Elle macéroit son corps avec une sainte cruauté, ce qu'elle fit toute sa vie. Elle marchoit de si près sur les traces de sa sainte mère, que le père Jérôme Ripalda, qui fut leur confesseur pendant plusieurs années, ne craignoit pas de dire d'elles : « Entre la vie de sainte « Paule et de sa fille sainte Eustochium, et la vie de doña Marie « de Acuña et de doña Louise de Padilla sa fille, je ne trouve « aucune différence. »

Le divin Maître, pour adoucir à Louise de Padilla la peine de ne pouvoir passer du monde dans le cloître, lui envoya pour compagne et pour amie, une des vierges alors les plus élevées en grâce dans son Église : c'étoit Anne de Saint-Augustin qui resta, comme nous l'avons dit, douze années dans le palais de l'adelantado de Castille, avant d'entrer au Carmel (1). Une telle société fut pour elle une source de biens spirituels et de consolations célestes. Louise de Padilla sentoit croître de jour en jour son désir de vivre avec les épouses de Jésus-Christ. Dès qu'elle eut connu sainte Térèse à Valladolid, elle auroit sur-le-champ demandé

(1) Voyez la notice de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, à la fin du chap. ix.

Digitized by Google

l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, si elle eût été libre. Mais le divin Époux auquel elle vouloit s'enchaîner, lui réservoit auparavant une autre mission à remplir; il entroit dans ses desseins de faire briller au milieu du monde un si parfait modèle de toutes les vertus chrétiennes.

La profession religieuse de sa jeune sœur fit rentrer Louise de Padilla dans ses premiers droits. Bientôt, un bref du souverain Pontife, sollicité par ses parents, la délia de ses vœux, et lui imposa l'obligation de céder aux désirs de sa famille. Se soumettant alors à la volonté du Ciel si clairement déclarée par le vicaire de Jésus-Christ, elle prit pour époux don Martin de Padilla. Dieu répandit les plus abondantes bénédictions sur une alliance qu'il avoit lui-même formée. Louise de Padilla eut sept enfants, et elle les éleva comme elle avoit été elle-même élevée par sa très-chrétienne mère. Pendant plusieurs années, elle édifia par la sainteté de sa vie la cour, les grands du royaume et le peuple. Au milieu du monde, elle ne cessa jamais de faire deux heures d'oraison par jour : l'une le matin, seule, au pied de son crucifix; l'autre le soir, avec toutes les femmes de sa maison, dans l'oratoire domestique.

En 1602, Dieu appelle à lui don Martin de Padilla, qui meurt dans les plus beaux sentiments de la piété chrétienne. Louise de Padilla tombe alors aux pieds de Jésus-Christ, et renouvelle le vœu de sa jeunesse. En 1606, après avoir établi ses enfants, et donné son troisième fils, don Martin de Padilla, à la compagnie de Jésus, elle entre au Carmel, reçoit le saint habit au monastère de Talavera, et remplace tous ses titres du siècle par celui de Louise de la Croix. Ses armes, désormais, sont les cinq plaies de Jésus-Christ. En 1614, le 9 janvier, elle couronne, au monastère de Lerma, par une sainte mort, une vie consacrée tout entière à la gloire de Dieu.

La seconde sœur d'Antoine de Padilla, qui étoit entrée au couvent des Dominicaines de Valladolid, y termina saintement ses jours. Quant à doña Casilde, sa troisième sœur, elle vécut d'abord quelques années au monastère des Carmélites de Valladolid. Mais les grandes austérités du Carmel qu'elle avoit embrassées si jeune encore, ayant ruiné sa santé, ses parents, à son insu, obtinrent du souverain Pontife, un bref qui contraignit cette bien-aimée du Seigneur, comme l'appelle sainte Térèse, à passer dans un monastère de religieuses de Saint-François, qu'elle gouverna

Digitized by Google

en qualité d'abbesse jusqu'au moment où elle alla recevoir au ciel la couronne de ses mérites. Dieu voulut, ce semble, que saint Dominique, saint François, saint Ignace et sainte Térèse se partageassent cette famille privilégiée. (Voir *Ann. gén. du Carmel,* tom. III, liv. XIII, chap. XL et XLI.)

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

VALLADOLID.

Comment doña Casilde de Padilla entre au Carmel.

Vers ce temps, on donna dans notre monastère le saint habit à une sœur converse, dont je raconterai peut-être la vocation. Elle s'appelle au Carmel Stéphanie des Apôtres. Fille d'un modeste laboureur, elle est sans doute, par la naissance, bien inférieure à la fille de l'adelantado de Castille; mais, par les grandes faveurs dont Notre-Seigneur l'a comblée, il l'a élevée si haut, qu'elle mérite que, pour la gloire de sa divine Majesté, on fasse mémoire d'elle. Parmi les personnes qui assistèrent à la cérémonie de cette prise d'habit, se trouvoit doña Casilde de Padilla: c'est le nom de cette bien-aimée du Seigneur dont j'ai commencé à parler; elle étoit venue avec la mère de son futur époux. Dès ce jour, elle conçut une affection extrême pour ce monastère; il lui sembloit que les religieuses, y étant en petit

Digitized by Google

nombre, et pauvres, pouvoient mieux servir Notre-Seigneur. Toutefois, elle n'avoit pas encore pris une irrévocable résolution de briser le lien qui l'attachoit à son fiancé; c'étoit là, comme je l'ai dit, le plus grand obstacle. Mais les solides réflexions qu'elle fit sur son intérieur, devoient la faire triompher de tout. Elle considéroit que depuis qu'elle avoit contracté ce lien, elle ne consacroit plus chaque jour, comme auparavant, certains temps déterminés à l'oraison, exercice dont son excellente et sainte mère lui avoit fait prendre l'habitude, ainsi qu'à son frère et à ses sœurs. Dès l'âge de sept ans, elle les menoit, à certaines heures de la journée, dans un oratoire, et là, elle leur apprenoit à méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle mettoit également un soin tout particulier à les faire approcher souvent du sacrement de pénitence. Aussi, cette mère qui n'aspiroit qu'à voir ses enfants choisir le Seigneur pour leur partage, a-t-elle été exaucée dans son désir. Elle ne cessoit, comme elle me l'a dit à moi-même, de les offrir à Dieu; et elle le supplioit de les tirer du monde, parce qu'elle en découvroit le néant, et comprenoit le mépris qu'on en doit faire. Je m'arrête souvent à cette pensée : lorsque ces enfants goûteront au ciel les joies éternelles, et s'en verront redevables à leur mère, par quelles actions de grâces ne lui témoigneront-ils pas leur reconnoissance, et de quel redoublement de bonheur le cœur de cette mère ne se sentira-t-il pas tressaillir, à l'aspect de leur félicité ! Mais, hélas ! quel sort différent attend ces pères et ces mères, qui

Digitized by Google

oubliant que leurs enfants appartiennent bien plus au Seigneur qu'à eux, ne les ont pas élevés dans sa crainte! Quand ils se verront les uns et les autres dans l'enfer, de quelles malédictions ne se poursuivront-ils pas, et combien grand sera leur désespoir pour une éternité!

Je reviens à notre jeune Casilde : elle s'aperçut que non-seulement elle ne faisoit point oraison, mais qu'elle éprouvoit même un certain dégoût à dire son rosaire; elle craignit vivement que cet état d'âme n'allât toujours en empirant. D'autre part, il lui sembloit voir clairement qu'en entrant dans ce monastère, elle assuroit le salut éternel de son âme. Convaincue par ces raisons, elle forma l'irrévocable dessein de se donner à Jésus-Christ. Dans une visite qu'elle fit à nos religieuses avec sa mère et sa sœur, il se présenta une occasion de les faire entrer dans le monastère. Mais en franchissant le seuil, ni sa mère ni sa sœur ne se doutoient guère de ce qui alloit avoir lieu. A peine doña Casilde fut-elle dans le couvent, qu'elle déclara sa résolution d'y rester, d'une manière si ferme qu'il étoit impossible de l'en faire sortir; elle demandoit avec tant de larmes qu'on l'y laissât, ses paroles pour l'obtenir étoient si touchantes; que toutes les religieuses en demeuroient frappées d'étonnement. Sa mère s'en réjouissoit au fond de son âme; toutefois, craignant d'être accusée par les parents d'avoir inspiré cette démarche à sa fille, elle eût souhaité ne point la voir alors rester dans le couvent. La prieure étoit du même avis; il lui sembloit que Casilde, étant d'un âge encore trop tendre, il falloit éprouver plus longtemps sa

Digitized by Google

vocation. Ceci se passoit dans la matinée, et l'on fut forcé de garder doña Casilde jusqu'au soir. La prieure du monastère et la mère de Casilde envoyèrent chercher son confesseur, ainsi que le père Dominique Bagnez qui étoit alors le mien, bien qu'à cette époque je fusse absente de Valladolid. Ce dernier, reconnoissant sur-le-champ l'esprit de Dieu dans cette vocation, prêta un puissant appui à doña Casilde; il n'eut pas peu à souffrir avec ses parents, en défendant ses intérêts. Ainsi devroient se conduire tous ceux qui prétendent servir Dieu : voient-ils qu'il appelle une âme, ils doivent, pour la seconder, s'élever avec courage au-dessus des considérations humaines. Le père Dominique Bagnez promit son concours à la jeune Casilde pour sa rentrée au monastère. Cédant aux raisons nombreuses qu'on lui apporta, et surtout pour qu'on ne rejetât point la faute sur sa mère, elle sortit pour cette fois du couvent. Mais ses saints désirs s'enflammoient de jour en jour. Sa mère, témoin de ses dispositions, crut devoir en parler confidentiellement à ses parents; elle agit de la sorte pour que cela ne vînt pas à la connoissance du fiancé. Les parents traitèrent le dessein de Casilde d'enfantillage, et dirent qu'elle devoit attendre jusqu'à ce qu'elle eût l'âge; car alors elle n'avoit pas encore douze ans accomplis. A cela elle répondoit : « Puisque vous me trouvez assez âgée pour me fiancer et me laisser dans le monde, comment se fait-il qu'à votre avis je ne le sois pas assez pour me donner à Dieu ? » Elle apportoit d'autres raisons d'une telle force, qu'il étoit visible que ce n'étoit point elle qui parloit. On

Digitized by Google

ne put tenir cela si secret qu'on n'en donnât avis au fiancé. Casilde apprenant que son dessein étoit connu de lui, crut qu'elle devoit l'exécuter avant son retour, et sans le moindre délai. Le jour de la fête de la Conception de la très-sainte Vierge, se trouvant chez sa grand'tante qui étoit également sa belle-mère, mais qui n'avoit pas été mise dans la confidence, elle lui demanda instamment la permission d'aller, avec sa gouvernante, faire une promenade d'agrément à la campagne. Elle y consentit pour lui faire plaisir, et commanda de préparer sa voiture. Que fit doña Casilde? elle donna de l'argent à un de ses domestiques, et lui dit de se trouver, avec des sarments qu'il iroit acheter, à la porte du monastère. Elle se dirigea ensuite vers la campagne; mais elle fit faire tant de tours et de détours, qu'enfin on se trouva en face de l'entrée du couvent. Faisant alors arrêter la voiture, elle donna ordre à un domestique de demander un verre d'eau à la sœur chargée du tour, sans déclarer pour qui, et en même temps elle se hâta de descendre; on lui dit qu'on lui porteroit là le verre d'eau, mais elle refusa. Les sarments étoient déjà à la porte : Casilde fit demander qu'on vînt les prendre, et se tint tout auprès. Comme la porte s'entr'ouvroit, elle s'élança dans le couvent, et courut se jeter dans les bras de la très-sainte Vierge; elle la tenoit étroitement embrassée, répandoit beaucoup de larmes, et conjuroit la mère prieure de ne la point arracher du saint asile où elle étoit. Cependant les serviteurs jetoient de hauts cris, et frappoient la porte à coups redoublés; leur jeune maîtresse alla leur

Digitized by Google

parler à la grille; elle leur déclara que rien ne pourroit la faire sortir du couvent, et leur enjoignit d'aller en porter la nouvelle à sa mère. Les femmes qui l'avoient accompagnée, éclatoient en gémissements et en plaintes, mais tout cela ne faisoit nulle impression sur elle. A peine sa belle-mère eut-elle appris ce qui venoit de se passer, qu'elle voulut sur-le-champ se rendre au monastère; mais elle ne put rien gagner. Enfin, ni elle, ni un oncle de Casilde, ni son fiancé, par les entretiens qu'il eut avec elle à son retour, ne purent la fléchir; leur présence ne servoit qu'à la tourmenter, et à la rendre plus inébranlable dans sa résolution. Son fiancé, après bien des plaintes auxquelles il la trouvoit insensible, lui représentoit qu'elle pourroit mieux servir Dieu en faisant des aumônes; à cela elle répliquoit qu'il les fît lui-même; enfin, à tout ce qu'il lui objectoit contre son dessein, elle répondoit qu'elle étoit plus strictement obligée de travailler à son salut, qu'elle se voyoit foible, qu'ainsi au milieu des dangers du monde elle ne pourroit se sauver; qu'après tout il ne pouvoit se plaindre d'elle, puisqu'elle ne lui avoit préféré que son Dieu, et qu'en cela elle ne lui faisoit point injure. Mais voyant qu'il ne se contentoit d'aucune de ses réponses, elle se leva, et le laissa seul à la grille. Tout ce que son fiancé put lui dire, non-seulement ne fit nulle impression sur elle, mais acheva de la dégoûter entièrement de lui. Rien d'étonnant en cela. Quand une âme est éclairée de la lumière d'en haut, elle sent redoubler son courage par les tentations et les obstacles que le démon lui suscite; car alors c'est Jésus-

Digitized by Google

Christ qui combat pour elle. Ainsi en fut-il pour la jeune Casilde ; il étoit visible que ce n'étoit pas elle qui parloit. Son fiancé et les parents voyant qu'ils ne pouvoient la faire sortir de gré, avisèrent au moyen de l'arracher de force du couvent. Ils vinrent donc munis d'un ordre du roi, à l'effet de la faire sortir et de la mettre en liberté. Pendant tout le temps qu'elle passa au monastère, c'est-à-dire depuis la fête de la Conception de la très-sainte Vierge jusqu'à celle des saints Innocents, jour où on la força de sortir, elle ne porta point l'habit religieux ; mais elle remplit toutes les observances avec la même fidélité que si elle en eût été revêtue, et elle y trouvoit un inexprimable bonheur. Lorsque les parents, accompagnés des gens de la justice, vinrent la tirer du monastère pour la conduire dans la maison d'un gentilhomme, elle ne céda à la force qu'en répandant bien des larmes. Pourquoi, disoit-elle, me tourmenter ainsi, puisque l'on n'y gagnera rien ? Dès qu'elle fut hors du monastère, elle eut à lutter contre des religieux et contre diverses personnes qui vouloient la dissuader de son dessein. Les uns le traitoient d'enfantillage, les autres souhaitoient qu'elle demeurât en possession de ses domaines. Il seroit trop long de rapporter ici les assauts qu'elle eut à soutenir, et la manière dont elle s'en délivroit. Tous ses adversaires demeuroient stupéfaits des paroles qui sortoient de sa bouche. Voyant l'inutilité de leurs efforts, les parents la reconduisirent dans la maison de sa mère, pour l'y éprouver quelque temps. Sa mère, déjà un peu fatiguée de tout ce trouble, loin

Digitized by Google

de seconder en rien sa fille, paroissoit plutôt lui être contraire. Elle ne le faisoit sans doute que pour l'éprouver davantage ; c'est du moins ce qu'elle m'a avoué depuis, et elle est si sainte qu'on doit donner une entière créance à ses paroles. Mais la fille ignoroit la cause d'une telle conduite; d'autre part, elle rencontroit une opposition extrême à son dessein dans un confesseur qui la dirigeoit. Ainsi, elle ne trouvoit de consolation qu'en Dieu, et auprès d'une demoiselle que sa mère avoit prise chez elle. Elle vécut de la sorte, soutenant avec courage tant de traverses et d'ennuis, jusqu'à la fin de sa douzième année. Venant alors à découvrir que ses parents, ne pouvant l'empêcher d'être religieuse, vouloient la faire entrer dans un couvent moins austère où étoit sa sœur, elle résolut d'exécuter son dessein par quelque voie que ce fût. Un jour, s'étant rendue à l'église avec sa mère, et celle-ci, après avoir assisté au saint sacrifice, étant entrée au confessionnal, Casilde dit à sa gouvernante d'aller prier un des pères de dire une messe pour elle. A peine la vit-elle partie que, se dégageant de tout ce qui pouvoit gêner sa marche, elle se mit à courir droit au monastère des Carmélites qui étoit assez loin. Sa gouvernante, ne la retrouvant plus, courut après elle; l'apercevant à quelque distance, elle pria un homme de doubler le pas pour l'arrêter : ce fut en vain; car cet homme, sentant ses mouvements comme enchaînés, ainsi qu'il le déclara ensuite, fut obligé de renoncer à la poursuivre. Casilde arrivée au monastère, en ferma la première porte sur elle, et, sans perdre un instant, fit

Digitized by Google

appeler la prieure. La gouvernante ne tarda pas à se présenter, mais déjà Casilde étoit dans l'intérieur du monastère. On lui donna sur-le-champ le saint habit, et l'on mit ainsi fin à la lutte qu'elle avoit eue à soutenir pour être fidèle à la voix de Notre-Seigneur. Cet adorable Maître, pour prix d'une telle fidélité, la combla aussitôt de faveurs spirituelles. De son côté, elle servoit le divin Époux qu'elle avoit choisi, avec une joie indicible, une humilité profonde, et un détachement absolu de toutes les créatures. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu qui rend si heureuse sous la bure, celle qui avoit tant aimé autrefois les habits les plus riches et les plus recherchés ! Cette bure grossière dont elle étoit revêtue, ne pouvoit néanmoins cacher sa beauté, ni les grâces naturelles dont Notre-Seigneur avoit été prodigue à son égard; mais il lui avoit donné un caractère et un esprit d'une beauté incomparablement plus grande; en sorte qu'on ne pouvoit la voir sans se sentir excité à bénir Dieu et à l'aimer. Plaise à ce Dieu de bonté qu'il y ait grand nombre d'âmes qui répondent ainsi à leur vocation !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

VALLADOLID.

Béatrix de l'Incarnation. — Sa vie et sa mort au monastère de Valladolid.

Une demoiselle qui tenoit par des liens de parenté à doña Casilde, étoit entrée quelques années avant elle dans ce monastère. Son nom dans le siècle étoit Béatrix Oñez, dans le Carmel elle porta celui de Béatrix de l'Incarnation. Conduite dans cet asile par le divin Maître, elle y mena une vie si sainte, et y termina ses jours par une mort si belle, qu'il est juste que j'en parle ici pour en perpétuer le précieux souvenir. Les trésors de grâce dont il plut au céleste Époux d'enrichir son âme, et les grandes vertus qu'il fit éclater en elle, jetoient les religieuses dans l'étonnement et l'admiration. Elles affirment toutes, la prieure en tête, que jamais elles ne remarquèrent la plus légère imperfection dans sa conduite, ni la moindre trace de trouble sur son visage. A cette sérénité qui brilloit sur son front, et qu'aucun accident de la vie

Digitized by Google

n'altéra jamais, se joignoit une allégresse modeste, indice visible des joies intimes de son âme. Le silence lui étoit infiniment cher; mais sa manière de le garder avoit je ne sais quoi d'aimable qui, loin de peser aux autres, les charmoit. Jamais elle n'a dit une parole que l'on pût reprendre; jamais elle n'a contesté sur quoi que se soit. On ne l'a point vue s'excuser une seule fois dans sa vie, bien que la prieure, pour l'éprouver et la mortifier comme cela se pratique dans nos monastères, la blâmât de ce qu'elle n'avoit point fait. Jamais elle ne se plaignit de quoi que ce fût, ni d'aucune de ses sœurs. Dans quelque office qu'on l'occupât, jamais, ni par son air ni par ses paroles, elle ne causa la moindre peine aux autres. Ni dans ses actes, ni dans ses procédés, on ne pouvoit rien surprendre d'imparfait. Dans les chapitres mêmes, où les zélatrices remarquent jusqu'aux fautes les plus légères, on n'en pouvoit trouver aucune sur son compte. Tout chez elle, à l'intérieur comme à l'extérieur, étoit admirablement réglé; et cet ordre parfait avoit sa source dans la pensée toujours présente de l'éternité, et de la fin bienheureuse pour laquelle Dieu nous a créés. Elle avoit sans cesse sur ses bénites lèvres les louanges de Dieu, et au fond du cœur la plus vive reconnoissance pour ses bienfaits; enfin, sa vie étoit une oraison continuelle.

Quant à ce qui concerne l'obéissance, non-seulement elle n'eut jamais de faute à se reprocher, mais elle en exécutoit tous les ordres avec promptitude, perfection, joie spirituelle. Sa charité envers le prochain fut des

Digitized by Google

plus ardentes; elle disoit que, de grand cœur, elle se laisseroit mettre en pièces pour chacun des hommes en particulier, pourvu qu'à ce prix ils ne perdissent pas leurs âmes, et eussent le bonheur de jouir dans le ciel de la vue de son frère Jésus-Christ, car c'est ainsi qu'elle appeloit Notre-Seigneur. Elle lui donnoit surtout ce doux nom au milieu des infirmités cruelles et des douleurs excessives qu'elle eut à endurer, comme nous le verrons bientôt. Elle les acceptoit de la main de ce frère bien-aimé avec une satisfaction nonpareille, comme de tendres gages de son amour et comme d'enivrantes délices. L'on ne sauroit douter que ce divin Époux n'épanchât au plus intime de son âme quelques gouttes des joies d'en haut; car il seroit impossible d'expliquer sans cela cet excès d'allégresse dans l'excès des douleurs.

Voici un trait de sa charité à l'égard du prochain. A Valladolid, quelques criminels, en punition de grands forfaits, alloient être conduits au supplice du feu. Instruite par une lumière surnaturelle du mauvais état de leurs âmes, elle en conçut la plus vive douleur: soudain, allant se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, elle le conjura avec les plus tendres instances de lui accorder le salut éternel de ces malheureux; et, en échange de ce qu'ils méritoient, ou pour se rendre elle-même digne de leur obtenir cette grâce, elle supplia son cher Maître de lui donner toute sa vie autant de croix et de souffrances qu'elle en pourroit supporter. Cette même nuit, elle ressentit pour la première fois les frissons de la fièvre, et jusqu'à son dernier soupir la souffrance fut constamment

Digitized by Google

son partage. Quant à ces hommes que la justice devoit frapper, ils finirent chrétiennement leur vie; ce qui fait connoître que Notre-Seigneur avoit exaucé la prière de sa fidèle épouse.

La fièvre qui s'étoit déclarée n'étoit en quelque sorte que le prélude de ses souffrances. Bientôt il se forma un abcès dans ses entrailles qui lui causoit de très-grandes douleurs; pour les supporter avec patience, il ne falloit rien moins que le trésor de grâce dont Dieu avoit enrichi son âme. Les remèdes, ne pouvant arriver jusqu'au mal, ne faisoient que multiplier ses souffrances; et il en fut ainsi jusqu'à ce que Notre-Seigneur voulût que cet abcès se perçât de lui-même, et que la malade éprouvât quelque allégement de ce côté. Dévorée de la soif de partager la croix de son divin Maître, elle ne pouvoit se contenter de souffrances ordinaires. Un jour de l'Exaltation de la sainte croix, en entendant un sermon, elle se sentit consumée par ce désir avec plus de force que jamais. Toute transportée, et versant un torrent de larmes, elle s'en va à sa cellule, afin de répandre librement son âme en présence du Seigneur. Les religieuses étant accourues lui demandèrent ce qu'elle avoit: « Ah! leur « répondit-elle, priez Dieu qu'il me donne beaucoup de « croix et de souffrances : avec cela, je serai souveraine- « ment heureuse et contente. »

Elle faisoit connoître à la prieure tout ce qui se passoit dans son âme, et trouvoit dans cette ouverture une grande consolation. Durant tout le cours de sa maladie, jamais elle ne causa la plus petite peine à personne; et

Digitized by Google

son obéissance à l'infirmière étoit si ponctuelle, qu'elle n'auroit pas voulu boire seulement une goutte d'eau sans sa permission. Il est très-ordinaire que les âmes d'oraison souhaitent des souffrances, quand elles n'en endurent aucune; mais s'en trouver accablé, et tressaillir d'allégresse, n'est pas le partage du grand nombre. Le mal de notre sœur Béatrix étoit trop violent pour qu'il fût de longue durée. Un second abcès s'étant formé à sa gorge, elle ne pouvoit plus rien avaler. Ses douleurs étoient excessives. La prieure la voulant consoler en présence de quelques-unes des sœurs, et l'encourager à supporter patiemment son mal, Béatrix lui dit que ces souffrances ne lui causoient point de peine, et qu'elle ne voudroit point les échanger contre la santé la plus parfaite. Sa foi lui rendoit tellement présent cet adorable Sauveur pour l'amour duquel elle souffroit, qu'elle s'efforçoit par mille manières ingénieuses à dérober aux autres la connoissance de ses grandes douleurs; et ce n'étoit que dans les plus violents accès du mal qu'on l'entendoit tant soit peu se plaindre.

Elle passoit à ses propres yeux pour la créature la plus imparfaite qu'il y eût au monde. Aussi étoit-elle en toute sa conduite un vrai miroir d'humilité. Son estime pour les autres égaloit son mépris pour elle-même, et c'est ce qui lui faisoit goûter un bonheur si grand à parler de leurs vertus.

Ses mortifications étoient extrêmes, et elle évitoit avec tant d'adresse toute espèce de satisfaction, qu'il falloit y prendre garde de bien près pour s'en apercevoir. Elle

Digitized by Google

ne paroissoit plus vivre ni converser avec les créatures, tant elle étoit indifférente aux choses d'ici-bas; au milieu de tous les accidents de cette vie, elle conserva une paix qu'on ne vit pas un seul instant troublée. Une sœur lui dit un jour à ce sujet qu'elle ressembloit à ces personnes tellement jalouses de leur honneur, qu'elles se laisseroient plutôt mourir de faim que de découvrir aux étrangers leur pressant besoin. Car les religieuses ne pouvoient croire qu'elle ne sentît certaines choses auxquelles elle paroissoit insensible.

Dans tout ce qu'elle faisoit dans l'exercice des emplois qui lui étoient confiés, elle se proposoit une fin si pure, que chacun de ses actes étoit un mérite pour le ciel. Aussi disoit-elle aux religieuses : « Il n'y a point de si « petite action qui ne soit d'un prix inestimable dès « qu'elle est faite pour l'amour de Dieu. Oh! mes sœurs, « nous ne devrions pas faire le moindre mouvement des « yeux, si ce n'est par amour pour notre céleste Époux, « et uniquement pour lui plaire. »

Comme elle ne se mêloit jamais de rien en dehors de son emploi, elle ne voyoit point les fautes des autres, mais seulement les siennes. Étant si profondément humble, elle éprouvoit une peine très-sensible d'entendre dire du bien d'elle; c'est pourquoi, pour éviter d'en causer une semblable à ses sœurs, elle ne les louoit jamais en leur présence.

Fidèle à la loi qu'elle s'étoit faite de ne prendre aucun délassement, non-seulement elle se privoit d'aller au jardin, mais encore des plus innocentes satisfactions que

Digitized by Google

les choses créées pouvoient lui offrir. « C'eût été, comme « elle s'en exprimoit, un manque de délicatesse à l'égard « de Notre-Seigneur, de chercher quelque adoucisse- « ment aux douleurs qu'il daignoit lui envoyer. » Par suite de cet esprit de mort à elle-même, elle ne demandoit jamais rien; elle recevoit humblement ce qu'on lui donnoit, et le trouvoit toujours suffisant pour elle. Elle disoit encore : « que, ne cherchant ses consolations qu'en « Dieu, elle considéroit les autres comme des croix. » Enfin, je dois le dire à sa louange, j'ai moi-même interrogé sur son compte les religieuses du monastère, et toutes m'ont déclaré, d'une voix unanime, n'avoir jamais rien aperçu en elle qui n'annonçât une grande perfection.

Le moment où Notre-Seigneur alloit la retirer de cette vie étant venu, ses douleurs devinrent plus vives; les maux compliqués auxquels elle étoit en proie lui causoient une joie indicible; on ne pouvoit s'empêcher de bénir Dieu, en voyant en elle tant de souffrance et tant de jubilation. Aussi les religieuses se plaisoient-elles à la visiter. Le chapelain qui entend les confessions dans ce monastère, souhaitoit ardemment de se trouver à sa mort : ce vertueux ecclésiastique, qui connoissoit son intérieur, la tenoit pour une sainte. Dieu permit que son désir fût accompli. Car, comme on vit que quelque temps après avoir reçu l'extrême-onction elle s'affoiblissoit sensiblement, on le fit appeler, afin qu'il la réconciliât, s'il en étoit besoin, durant cette nuit, et l'assistât à son dernier soupir. Un peu avant neuf heures, et un quart-

Digitized by Google

d'heure avant qu'elle mourût, toutes les sœurs étant auprès d'elle avec cet ecclésiastique, ses douleurs cessèrent entièrement. Avec une paix ravissante, elle leva alors les yeux au ciel; une joie du paradis vint se peindre sur ses traits, et son visage jeta une vive splendeur. Son regard sembloit fixer quelque chose qui lui causoit un contentement extraordinaire, car on la vit sourire à deux différentes reprises. Le prêtre et les religieuses témoins de cette scène, sentirent une joie spirituelle et une impression de bonheur si intime, que tout ce qu'ils peuvent en dire est qu'ils se croyoient au séjour des bienheureux. Toujours rayonnante d'allégresse, comme j'ai dit, et les yeux fixés au ciel, notre bien-aimée Béatrix expira, conservant l'attitude et la beauté d'un ange. Nous pouvons croire, d'après notre foi et d'après une pareille vie, que Dieu la reçut à l'instant même dans son paradis, en récompense de l'immense désir qu'elle avoit eu sur la terre de souffrir pour son amour.

Le chapelain a affirmé, et il l'a dit à plusieurs personnes, qu'au moment où l'on descendit le corps dans la sépulture, il sentit une odeur à la fois très-pénétrante et très-suave qui s'en exhaloit. De son côté, la sacristine a affirmé qu'elle n'avoit pas trouvé la moindre diminution aux cierges qui furent allumés à ses funérailles. Il n'est rien là que la miséricorde de Dieu ne rende très-croyable. J'eus moi-même occasion de m'entretenir un jour de ces particularités avec un religieux de la compagnie de Jésus, auquel Béatrix s'étoit confessée durant plusieurs années, et dont elle suivoit en tout les conseils

Digitized by Google

pour la direction de son âme ; il me dit qu'il ne trouvoit rien là d'extraordinaire, et que pour lui il ne s'en étonnoit point, parce qu'il savoit à quel haut degré Notre-Seigneur se communiquoit à cette belle âme. Plaise à sa divine Majesté que nous sachions mettre à profit les exemples d'une si sainte sœur, et ceux de tant d'autres modèles non moins accomplis que notre adorable Maître nous présente dans nos maisons. Je rapporterai peut-être quelque chose de la vie de ces fidèles épouses de Jésus-Christ, afin que celles dont la ferveur seroit tant soit peu ralentie fassent de généreux efforts pour les imiter, et afin que toutes ensemble nous offrions un incessant tribut de louanges à ce grand Dieu qui fait ainsi resplendir la puissance de sa grâce dans de foibles femmes comme nous.

Voici les noms de quelques-unes des Carmélites qui, comme Béatrix de l'Incarnation, illustrèrent, par la sainteté de leur vie, le monastère de Valladolid :

La vénérable mère Marie-Baptiste, dans le siècle Marie de Ocampo, nièce de sainte Térèse. Nous avons donné sa notice au xxxiiᵉ chap. de la Vie de sainte Térèse, pag. 450 et suiv.

Marie de la Croix, une des quatre premières qui prirent le saint habit à Saint-Joseph d'Avila. (Voyez sa biographie à la page 22 de ce vol.)

Anne de Saint-Joseph, sœur de la vénérable mère Antoinette du Saint-Esprit. (Voyez sa biographie à la page 27 de ce vol.)

Casilde du Saint-Ange, fille de Catherine de Tolosa, fondatrice du monastère de Burgos.

Briande de Acuña, fille du comte de Castrillo, et au Carmel Térèse de Jésus Vela. Son admirable vie a été écrite par Michel-Baptiste de Lanuza.

Digitized by Google

Stéphanie des Apôtres, sœur converse dont sainte Térèse parle au commencement du XI^e^ chap., et Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste, également sœur converse.

Sainte Térèse a exprimé, comme on l'a vu, le désir qu'elle avoit de raconter la vocation de Stéphanie des Apôtres, mais le loisir lui a manqué; pour entrer dans sa pensée, nous allons mettre sous les yeux la biographie de cette vénérable sœur. Nous donnerons aussi quelques détails sur sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste.

STÉPHANIE DES APOTRES.

Les pieux parents de Stéphanie des Apôtres furent Ferdinand Gallo et Marie Sanchez. Elle naquit à Pedraza de Campos. La miraculeuse protection qui entoura son berceau, et les bénédictions dont elle fut prévenue dès l'âge le plus tendre, présagèrent sa sainteté future. A quatre ans, elle savoit très-bien les prières. A cet âge, la candide Stéphanie fut favorisée d'une apparition de Notre-Seigneur. La beauté ineffable du divin Maître lui ravit tellement le cœur, qu'elle ne pouvoit plus perdre le souvenir de son Bien-Aimé. Cet amour et ce souvenir transformèrent sa vie en une oraison en quelque sorte perpétuelle. Cette angélique créature étoit tellement absorbée en son Dieu, que souvent elle laissoit tomber de ses mains ce que ses parents lui donnoient à porter. Ils la réprimandoient et la punissoient de sa négligence; Stéphanie étoit heureuse de souffrir pour Dieu, elle acceptoit les châtiments avec une grande joie de son âme, et elle ne disoit point son secret. A mesure qu'elle grandissoit, elle multiplioit ses pratiques de dévotion. Elle savoit, malgré les occupations qu'on lui donnoit, trouver des loisirs et de la solitude pour s'entretenir avec Dieu. La vue des douleurs de Notre-Seigneur lui inspira un vif désir de faire pénitence. La nuit tombée, elle se retiroit dans un réduit solitaire de l'écurie, et là, prenant les rênes des chevaux, elle frappoit son corps innocent avec un invincible courage; la douleur lui arrachoit des larmes, mais son amour pour Dieu l'emportant, elle continuoit d'imprimer dans son corps les marques de la croix de Jésus. Ainsi s'écoulèrent dans l'innocence et dans la ferveur les premières années

Digitized by Google

de Stéphanie. Vers l'âge de treize ans, au moment où le monde commençoit à lui sourire, elle fut soudainement illuminée d'une lumière qui lui en découvrit le néant. Voici à quelle occasion. Se trouvant un jour, avec quelques-unes de ses compagnes, à des danses fort en usage dans son pays, elle vit tout à coup les personnes qui assistoient à ce divertissement comme mortes, et notre Seigneur Jésus-Christ en croix et tout inondé de sang. Stéphanie comprit la mystérieuse vision; dès ce moment, une plus étroite chaîne l'unit à son unique Bien-Aimé; elle dit dans son cœur un éternel adieu au monde, et, pour écarter à jamais d'elle le joug de sa servitude, comme aussi pour déclarer tout haut son inébranlable dessein, elle se revêtit de l'habit des vierges consacrées au Seigneur. Mais si elle abdiquoit toute espérance du siècle, le siècle n'abdiquoit pas les siennes sur elle. Dieu, qui sembloit vouloir montrer au dehors ce qu'étoit Stéphanie dans son âme, lui avoit donné une taille majestueuse et une figure de la plus rare beauté. Ces dons extérieurs, rehaussés par sa modestie et ses admirables vertus, furent la cause des luttes qu'elle eut à soutenir. Elle ne tarda pas à voir ses résolutions combattues. Ses parents songeoient pour elle à une alliance très-honorable qui étoit vivement sollicitée. Notre-Seigneur lui fit connoître leur pensée. Soudain elle se lia à l'unique Maître de son cœur par le vœu de virginité perpétuelle. Les tentatives des auteurs de ses jours échouèrent contre l'immobilité de son dessein. Le monde n'oublia rien pour vaincre ses résistances, mais tous ses efforts ne firent que mettre dans un plus grand jour ce que renferme d'énergie l'âme d'une vierge résolue de n'aimer que Jésus-Christ. Les armes avec lesquelles elle triompha du monde et de l'enfer furent le jeûne, les macérations, la prière, et surtout l'eucharistie, qui est le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges.

Stéphanie étoit sortie victorieuse de tous les combats; elle alloit recevoir le prix de sa fidélité. Un jour, tandis qu'elle étoit en oraison, dit l'annaliste du Carmel, le divin Maître lui fit entendre ces paroles : *Pars pour Valladolid.* L'humble vierge répliqua avec respect : *Qu'irai-je y faire, Seigneur, puisque je n'y connois personne?* Le divin Maître ajouta : *Demande les pères de la compagnie de Jésus, et exécute ce qu'ils te diront.* Celui qui venoit de parler aplanit tous les obstacles, et Stéphanie, conduite par ses parents à Valladolid, se fit connoître au père Jérôme

Digitized by Google

Ripalda. Du premier regard, ce maître éminent de la vie spirituelle découvrit les rares trésors de grâces dont Dieu avoit enrichi l'âme de cette vierge. Pour étudier à loisir les desseins du Seigneur sur elle, il plaça Stéphanie chez doña Marie de Acuña; il lui prescrivit un règlement de vie, la dirigea avec soin, et n'oublia rien pour la faire avancer dans la perfection. Par les exercices spirituels de saint Ignace, il transforma en quelque sorte cette âme si généreuse et si pure. Stéphanie étoit entrée comme dans un monde nouveau : la méditation des mystères de la vie, de la passion, de la gloire de Jésus-Christ, lui avoit révélé, à une lumière jusque-là inconnue pour elle, ses grandeurs et ses amabilités. Elle ne respiroit plus que l'amour de ce divin Maître et le désir de sa gloire. La flamme du zèle apostolique étoit allumée en elle, et elle devoit sans cesse croître avec son amour pour Celui qui a donné son sang pour la rançon du monde. L'ordre religieux où elle pouvoit rendre plus de gloire à Jésus-Christ et lui sauver plus d'âmes, étoit celui où elle se sentoit appelée avec un attrait irrésistible. Le père Jérôme Ripalda vit que sa place étoit au Carmel, et que c'étoit parmi les filles de sainte Térèse que devoit grandir en sainteté cette vierge que Jésus-Christ lui avoit envoyée, et dont il lui avoit confié pour un temps la garde et la culture. De concert avec doña Marie de Acuña, il la propose aux Carmélites de Valladolid, qui promettent de la recevoir; elles en écrivent à sainte Térèse, et la Sainte, sans l'avoir jamais vue, leur répond *de l'admettre sans délai, parce que son esprit étoit très-sûr, et qu'elle n'avoit point vu d'âme qui reçût des faveurs plus véritables que Stéphanie.* Le 2 juillet 1572, jour de la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge, Stéphanie reçoit le saint habit des mains de don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila; l'année suivante, 1573, le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, elle prononce ses vœux. Après s'être enchaînée à Jésus-Christ par d'éternels liens, lorsqu'elle s'avance pour recevoir la communion, le divin Maître daigne lui apparoître tout resplendissant de gloire, et partage, pendant quelques moments, les joies du Thabor avec cette épouse chérie qui va le suivre avec une inviolable fidelité, pendant plus de quarante ans, dans les voies du Calvaire.

Stéphanie des Apôtres sortant du cénacle de la retraite où, sous la direction du père Jérôme Ripalda, elle s'étoit remplie des lumières de l'Esprit-Saint, parut dès son entrée au monas-

Digitized by Google

ière déjà ancienne en religion, et elle y apportoit la plénitude de l'esprit de sainte Thérèse. Pendant quarante-cinq ans, cette grande âme, qui ne tenoit par aucun lien à rien de créé, qui avoit pour Jésus-Christ l'amour d'un séraphin, et qui n'aspiroit qu'à se consumer pour sa gloire, alloit voler comme un aigle dans les voies de la sainteté, et exercer dans l'Église de Dieu un apostolat admirablement fécond en fruits de salut. Dans cette belle vie, tout fut dirigé vers ce but divin de la plus grande gloire de Jésus-Christ et du salut des âmes. Stéphanie s'offrit d'abord à Dieu comme une victime de pénitence pour les péchés du monde. Elle commença un genre de vie, extraordinaire dans le Carmel même, avec d'autant plus de confiance que Notre-Seigneur l'encouragea dès le début par ces paroles : *C'est moi qui donne la vie à l'âme et les forces au corps.* Des guides éclairés lui ayant déclaré que Notre-Seigneur l'appeloit dans cette voie, elle y entra avec une sainte assurance. Son jeûne fut continuel; et les premières années, à l'exemple de sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste, elle jeûna au pain et à l'eau. Elle mêloit à ce pain des choses amères, elle ne le prenoit qu'en petite quantité, et quelquefois elle passoit deux à trois jours sans en manger une miette. Vers les dernières années de sa vie, elle fit vœu de ne jamais manger ni poisson, ni œufs, ni lait, ni fruits, si ce n'est en cas de maladie. Elle se contentoit d'ajouter au pain quelques herbes. Cela lui suffisoit pour soutenir les travaux de la cuisine, et tous ceux que lui imposoit sa qualité de sœur de voile blanc. A ce jeûne elle ajoutoit de continuelles macérations; elle avoit tout le corps couvert de cilices et d'instruments de pénitence. Elle portoit au cou un cercle de fer, sur sa poitrine une croix de lames de fer-blanc, autour des reins une chaîne. Chaque jour, se mettant en esprit au pied de la colonne de son adorable Sauveur, elle ensanglantoit son corps innocent avec des disciplines ou avec des chaînes; et, pour ne pas laisser des traces de son sang, elle avoit un tapis qu'elle étendoit pour le recevoir. Ainsi traita-t-elle son corps jusqu'à la fin de sa vie; sacrifice où l'inénarrable suavité de souffrir pour son cher Maître et pour l'éternel salut des âmes, faisoit souvent évanouir le sentiment de la douleur. Notre-Seigneur, fidèle à sa parole, renouveloit les forces de Stéphanie; il vouloit montrer en elle, au monde entier, ce que peut une amante de sa croix. Tantôt il se montroit à elle pour lui témoigner combien il agréoit

Digitized by Google

sa vie crucifiée, tantôt il lui faisoit entendre des paroles qui l'embrasoient d'amour et redoubloient son courage. Un dimanche des Rameaux, Stéphanie, à l'exemple de Térèse, s'attristoit de voir qu'après la magnifique réception qu'on avoit faite au divin Maître à Jérusalem, nul dans cette ville ne l'avoit invité à dîner. Cet adorable Sauveur lui dit alors : *Le repas que je désire est que tu m'accompagnes, que tu souffres, et que tu t'immoles jusqu'à la mort.* » Stéphanie s'offrit de nouveau en sacrifice à son Bien-Aimé, et lui promit de rester sur la croix jusqu'à son dernier soupir.

Si Stéphanie ravissoit le cœur du divin Époux par son amour de la croix, elle ne le ravissoit pas moins par la pureté de son cœur. Dans un corps mortel elle fut toujours un ange ; elle vécut dans une innocence si candide, qu'elle ignora même tout ce qui eût pu ternir le lis de la chasteté. L'air de sainteté répandu dans sa personne, et la modestie de son visage, attestoient d'une manière sensible la présence de Dieu dans son âme. Le martyre de la pénitence s'allioit admirablement en elle avec cette allégresse toute céleste qui, au témoignage de sainte Térèse, éclatoit dans tous ses monastères. *Dieu donne*, dit la Sainte, *un tel contentement à celles qu'il y a réunies, il répand en elles une jubilation si constante, que c'est une sorte de paradis sur la terre. Dales Dios un contento y alegria tan ordinaria, que no parece sino un parayso en la tierra* (1).

Stéphanie fut un modèle accompli de charité envers ses sœurs. Voyant en chacune d'elles Jésus-Christ dont elles étoient les épouses, elle les servoit avec ce même respect et avec ce même amour qu'elle eût servi Jésus-Christ lui-même. Aussi le divin Maître, que cette foi vive charmoit, daigna-t-il l'en récompenser un jour par un miracle. Au moment où Stéphanie préparoit à la cuisine le repas des sœurs, voilà que la marmite se renverse : « Père céleste, s'écrie soudain Stéphanie, vos épouses ne vont pas avoir de quoi dîner ! » et, à ce cri, tout se retrouva à sa place. Quant aux malades, Stéphanie les soignoit avec tendresse. Souvent Notre-Seigneur l'avertissoit lui-même d'aller à leur se-

(1) Lettre de sainte Térèse à Christoval Rodriguez Moya, citée par les Bollandistes, par Bartoli et par le vénérable père Nieremberg, dans leurs *Vies de saint Ignace*, et par Montoya, dans son *Amore Scambievole*.

Digitized by Google

cours, et lui disoit ce qu'elle devoit leur donner pour leur soulagement.

Stéphanie fut élevée à une très-haute contemplation. A peine fixoit-elle sa pensée sur un mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, que son âme embrasée d'amour se perdoit en lui. Les travaux extérieurs n'étoient pas un obstacle à son union intérieure avec Dieu. Au milieu des occupations de la cuisine, elle jouissoit, comme si elle eût été dans la solitude la plus tranquille, de la présence du divin Maître. La nuit même ne pouvoit interrompre son oraison. La cellule où elle couchoit, étoit un si petit réduit qu'elle ne pouvoit y étendre son corps; mais, comme il y avoit une fenêtre qui donnoit sur le très-saint Sacrement, elle s'estimoit trop heureuse de prendre là son repos. Elle se mettoit en esprit parmi les Séraphins rangés autour du tabernacle, elle adoroit avec eux, elle conjuroit son Dieu de l'embraser de leurs flammes, pour se fondre d'amour pour lui; elle le supplioit de recevoir le cœur de sa pauvre petite esclave au plus intime de son cœur, de l'y tenir enchaîné, de l'y consumer. Et quand toute son âme étoit ainsi écoulée en Dieu, elle prenoit un peu de repos; mais si pendant trois à quatre heures sa paupière étoit fermée, son amour agissoit intérieurement, et, comme l'épouse des Cantiques, elle pouvoit dire : *Je dors, mais mon cœur veille.* Très-souvent Notre-Seigneur lui faisoit la grâce d'écarter d'elle le sommeil, et alors elle passoit ces tranquilles heures de la nuit à s'entretenir avec le divin Maître.

L'oraison, comme dit sainte Térèse, étant la porte par où Notre-Seigneur entre dans l'âme, et cet adorable Sauveur se délectant au milieu des lis, on peut conjecturer ce qu'une oraison continuelle et une pureté angélique ont mérité à cette vierge de grâces et de faveurs. C'est dans ce commerce de l'oraison que son âme alloit de clarté en clarté dans la connoissance de Jésus-Christ, et d'ardeur en ardeur dans l'amour de ce divin Époux. C'est là aussi que s'accroissoit de jour en jour ce zèle pour le salut des âmes qui la dévoroit. Vraie fille de sainte Térèse, elle étoit comme elle tourmentée par cette divine passion du zèle apostolique, le caractère distinctif d'une vierge du Carmel. Ses larmes, son sang, ses désirs étoient le cri de sa prière demandant sans cesse à Dieu la conversion des peuples. Elle eût voulu assister et servir en esclave tous ceux qui dans l'univers travailloient à étendre le royaume de Jésus-Christ. Ses pénitences lui sembloient

Digitized by Google

indignes d'être offertes pour une si belle cause. Tout ce qu'elle inventoit pour se crucifier ne pouvoit la satisfaire. Elle eût voulu endurer lentement toutes les tortures, et pouvoir donner mille fois sa vie pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes qu'il a rachetées. Enfin, comme Térèse, elle connut les angoisses et le martyre du zèle chrétien. Un jour, au ciel, nous verrons combien d'âmes cette humble vierge a converties, et à combien juste titre elle a porté sur la terre ce glorieux nom de Stéphanie des Apôtres.

Notre-Seigneur, ne trouvant dans cette fidèle épouse que soif de souffrances, qu'amour, que désir de sa gloire, la combla des plus grandes faveurs. Il lui apparoissoit souvent, il étoit lui-même son Maître et l'instruisoit. Il daignoit lui découvrir ses divines grandeurs ; il l'élevoit, comme Térèse, au séjour de la félicité, et lui en faisoit contempler les merveilles. Il inondoit ainsi son esprit des clartés les plus vives, et son cœur des flammes les plus consumantes. Voulant honorer devant les hommes celle qui ne respiroit que sa gloire, il lui communiqua le don de prophétie et de miracles. En sorte que Stéphanie devint une lumière non-seulement pour son monastère, mais encore pour toute l'Espagne. La cour la vénéroit, les habitants de Valladolid avoient pour elle ces sentiments de filiale confiance que nous inspirent les saints. Les prélats, les savants venoient la consulter, et revenoient ravis de trouver en elle tant de lumières et d'humilité. Telle étoit l'estime que le roi, la famille royale, la cour faisoient d'elle, que lorsqu'elle fut envoyée par ses supérieurs à la fondation de Rioseco, il n'y eut qu'un vœu unanime pour qu'elle fût au plus tôt rappelée à Valladolid.

Le divin Maître, pour augmenter les mérites de Stéphanie, lui envoya de grandes infirmités dans les dernières années de sa vie. Elle ne cessa néanmoins de remplir son office que très-peu de jours avant sa bienheureuse mort. Se fatiguer pour Jésus-Christ, servir ses épouses, étoit un allégement à ses maux. Son doux Sauveur savoit bien la payer de son courage et de sa foi héroïque. Un jour, elle se vit au ciel environnée d'un soleil resplendissant, à la lumière duquel toutes ses souffrances passées lui sembloient des fleurs. Enfin, après tant d'années de fidélité et d'attente, elle alloit célébrer ses noces avec l'Agneau. Avertie par une nouvelle infirmité ajoutée à tant d'autres, que l'instant de l'entrevue avec l'Époux approchoit, elle s'y prépare avec un redoublement de ferveur; au troisième jour, elle demande et

Digitized by Google

reçoit les derniers sacrements en présence de toutes ses sœurs. Munie du saint viatique, possédant son Bien-Aimé au plus intime de son cœur, elle sent un avant-goût des joies du paradis; un céleste sourire se peint sur sa figure, elle entre en extase. Revenue à elle, elle passe le reste du jour le corps en proie à de vives douleurs, et l'âme remplie d'un bonheur ineffable. Se consumant de tendresse pour son Dieu, achevant de se transformer en lui, blessée par la vue de sa beauté qui a commencé à lui apparoître, elle succombe à un dernier assaut de l'amour, et entre triomphante dans la céleste patrie.

Ce fut dans la nuit du samedi, le 11 juin 1617, qu'elle alla prendre place dans le chœur des vierges. Dieu fit éclater soudain la gloire de celle qu'il venoit de couronner. Son corps garda toute la flexibilité et la souplesse qu'il avoit durant la vie, il étoit si beau qu'on eût dit qu'il étoit d'albâtre. Un reflet de la gloire de son âme brilloit sur son front et sur tous les traits de son visage. Une demi-heure après qu'elle avoit quitté cet exil, l'illustre vierge Térèse de Jésus Vela, rendant les derniers devoirs à sa sainte dépouille, vit Stéphanie au ciel, entourée d'une ineffable splendeur, s'enivrant au torrent de la béatitude divine, et vivant en Dieu comme dans son centre.

Son corps demeura longtemps exposé; il étoit couvert de roses, de lis, de fleurs; toute la ville voulut voir celle à qui elle donnoit le nom de sainte. Dans le cercueil, sa tête apparoissoit couronnée de lumière, et comme plongée encore dans les gloires de l'extase. A cette vue, on fondoit en larmes, on prodiguoit à l'envi à cette bien-aimée du Seigneur les marques de la vénération et de la tendresse filiale; on se recommandoit à la nouvelle médiatrice qu'on avoit au ciel. Ses reliques ayant été bientôt partagées, l'on regardoit encore comme une insigne faveur d'avoir quelque objet de piété qui eût touché à son saint corps. Les Carmélites de Valladolid envoyèrent au roi Philippe III, qui avoit toujours eu pour elle une grande dévotion, le cercle de fer qu'elle avoit porté au cou durant plus de quarante années. Ses funérailles furent un véritable triomphe, et l'humble fille d'un pauvre laboureur étoit glorifiée par les larmes et les respects non-seulement d'une cité entière, mais encore de l'élite des grands d'Espagne.

Cette même année, le jour de la fête de tous les Saints, Térèse de Jésus Vela vit de nouveau dans le chœur des vierges, Stéphanie

Digitized by Google

des Apôtres rayonnante de joie, et vêtue d'une robe de pourpre dont l'or rehaussoit le vif éclat. Étonnée, elle demanda pourquoi Stéphanie, étant vierge, portoit, au lieu de vêtements blancs, cette robe de pourpre; il lui fut répondu que c'étoit à cause de son très-ardent amour pour Dieu, dont cette couleur est le symbole. Cette réponse la combla de joie, et elle bénit le Seigneur en voyant la gloire à laquelle il avoit élevé sa fidèle servante. (Voir *Ann. gén. du Carmel*, tome IV, chap. XXXI, XXXII et XXXIII.)

CATHERINE DE SAINT-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE.

Dans cette galerie des vierges du Carmel, à côté de Stéphanie des Apôtres, doit nous apparoître sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste. La biographie de l'une est le complément de l'autre, et, pour se montrer à nous dans leur vrai jour, les figures de ces deux amantes de la croix de Jésus ont besoin de s'éclairer mutuellement. Elles furent de tendres amies, du même âge, également chères à sainte Térèse, gouvernées par sa nièce Marie de Ocampo. Elles n'eurent qu'un cœur, elles combattirent dans la même arène, elles moissonnèrent les mêmes palmes; héroïnes de la pénitence, elles gardèrent toutes deux sans tache le lis de l'innocence baptismale; et maintenant, comme leur sainte vie nous permet de le croire, inséparables pour une éternité, elles chantent le même cantique à la suite de l'Agneau.

Née en 1550 à Valladolid, Catherine reçut une très-chrétienne éducation de ses parents, Jean Quintanilla et Isabelle Rodriguez. Vers l'âge de treize ans, méditant à la lumière de la foi la pensée d'un bonheur ou d'un malheur éternel, elle dit un éternel adieu au monde, et résolut dans son cœur de se consacrer à Jésus-Christ. Elle comptoit dix-huit ans, lorsqu'un religieux de la compagnie de Jésus, qui l'avoit dirigée depuis son enfance, lui ouvrit la solitude du Carmel. Sainte Térèse, connoissant par une lumière surnaturelle les grands desseins du Seigneur sur Catherine, la reçut, non en qualité de religieuse du chœur, ainsi qu'elle le demandoit, mais en qualité de sœur converse. Comme Catherine craignoit de n'avoir pas assez de santé pour les travaux pénibles attachés à cet état, la sainte la rassura par ces paroles prophétiques: « Ma sœur, mettez votre confiance en Dieu, « il vous aidera et vous donnera des forces pour tout. »

Digitized by Google

Catherine embrassa avec ardeur les exercices de la vie religieuse; mais le démon ne tarda pas à lui livrer les plus rudes assauts. Sécheresse, troubles, angoisses, crainte de ne pouvoir persévérer, voilà ce qui remplaça l'allégresse et la douce paix de son âme. Catherine soutint avec courage cette tourmente intérieure; pour vaincre l'ennemi, et pour se rendre propice la Souveraine du ciel, elle s'engagea par vœu à réciter, tous les jours de sa vie, le saint rosaire en son honneur. Dieu réservoit à Térèse de mettre un terme à cette terrible épreuve; la Sainte, étant revenue à Valladolid, dit à Catherine, avant que celle-ci lui eût parlé de son intérieur: « Ma fille, soyez certaine que « vous ne sortirez de ce monastère que pour aller au ciel. »

A ces paroles, l'orage fut dissipé, et Catherine, au comble de ses vœux, fit sa profession le jour de la purification de la très-sainte Vierge; sainte Térèse voulut que celle qui devoit tant aimer Notre-Seigneur, portât dans le Carmel le nom du disciple bien-aimé, et s'appelât Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste.

Bientôt le divin Maître indiqua lui-même à sa nouvelle épouse la voie où elle devoit entrer: « *Commence*, lui dit-il, *ma fille*, « *une vie très-pénitente, déclare-le à ton confesseur, je t'aiderai.* » Catherine obéit avec joie; heureuse d'imiter sa sainte compagne, Stéphanie des Apôtres, elle se revêtit des plus rudes cilices, coucha sur une planche, affligea sa chair par toutes sortes de macérations, et réduisit sa nourriture à un peu de pain et d'eau. Au bout de quelques mois, appréhendant d'être trompée, elle soumit ses craintes à quelques religieux de l'ordre de Saint-Dominique et de la compagnie de Jésus; ils la rassurèrent en lui disant qu'elle étoit gardée par l'esprit de Dieu. Quatre ans après, la prieure, qui étoit la mère Marie-Baptiste, nièce de sainte Térèse, conçut à son tour des alarmes sur le genre de vie de Catherine. Notre-Seigneur le permit ainsi, afin que Catherine fût de nouveau confirmée dans sa voie par le suffrage d'hommes éminents en science et en vertu. Les pères Dominicains, Jésuites, et Carmes déchaussés furent unanimes pour déclarer que Notre-Seigneur vouloit donner au monde, dans la personne de Catherine, un grand exemple de pénitence.

Toutes les craintes étant évanouies, Catherine persévéra jusqu'à sa soixante-quatorzième année, qui fut la dernière de sa vie, à jeûner au pain et à l'eau, sauf les dimanches, et durant quelques maladies où les médecins lui interdisoient ce jeûne.

Digitized by Google

Quand elle étoit malade, Notre-Seigneur inspiroit à des personnes charitables la pensée d'envoyer tout ce qui étoit de son goût, et, quand on n'apportoit plus rien, c'étoit signe que Catherine étoit guérie. L'humble vierge se plaignoit tendrement à Notre-Seigneur de ses attentions; elle lui disoit avec des larmes de reconnoissance : « Seigneur, je vous en conjure, ne soyez pas « si bon envers moi; on diroit que vous ne me connoissez pas, « tant vous avez pour moi de délicates attentions; souvenez-« vous de mes péchés et laissez-moi en faire pénitence. »

Toutes les vertus brillèrent avec éclat dans Catherine; Dieu la combla, comme Stéphanie, des dons les plus éminents de sa grâce; il l'éleva, comme sa sainte amie, à une très-haute contemplation.

Telles furent les deux créatures angéliques qui pendant un demi-siècle servirent les Carmélites de Valladolid.

En 1623, au commencement d'octobre, Notre-Seigneur envoya à Catherine la maladie qui alloit mettre fin à son long pèlerinage. Elle étoit âgée de soixante-quatorze ans, et en avoit passé près de cinquante-cinq en religion. Le 16 octobre, jour de sa bienheureuse mort, elle récita encore le saint rosaire en l'honneur de la très-sainte Vierge, tribut de prières qu'elle lui avoit exactement payé chaque jour, depuis le vœu qu'elle en avoit fait dès le commencement de sa vie religieuse. Elle reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un ange, et, gardant sa connoissance jusqu'au dernier soupir, elle rendit doucement à Dieu sa belle âme. Ainsi, selon la prédiction de sainte Térèse, l'heureuse Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste ne quitta le monastère de Valladolid que pour monter au ciel, et pour aller y prendre place dans le chœur des vierges, à côté de Stéphanie des Apôtres, sa bien-aimée compagne sur la terre.

Les Carmélites de Valladolid ont décerné à la dépouille mortelle de ces deux sœurs converses le même honneur qu'à celle des vénérables mères Marie-Baptiste, Casilde du Saint-Ange, Béatrix de l'Incarnation et Térèse de Jésus Vela. C'est au haut de la grande grille du chœur, non loin du tabernacle du maître autel, qu'elles ont placé, comme dans des tombeaux suspendus entre le ciel et la terre, les précieux ossements de ces illustres vierges de Jésus-Christ. (Voir *Ann. gén. du Carmel*, t. IV, liv. XVI, ch. XV et XVI.)

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

DURVELO.

Premier monastère des Carmes déchaussés. — Il est fondé à Durvelo en 1568. — Jean de la Croix et Antoine de Jésus premiers Carmes déchaussés.

Avant mon départ pour la fondation de Valladolid, il avoit été arrêté, comme on l'a vu, entre le père Antoine de Jésus, prieur de Sainte-Anne de Medina del Campo, le père Jean de la Croix et moi, que s'il se faisoit un monastère de la règle primitive, ils seroient les premiers qui y entreroient. Je m'occupai donc de chercher une maison dans ce but; mais, voyant mes démarches sans résultat, je ne cessois de recommander cette affaire à Notre-Seigneur. J'étois satisfaite de ces deux religieux : le père Antoine de Jésus venoit de passer l'année écoulée depuis notre entrevue au milieu de grandes tribulations, et il avoit montré la patience d'une âme fort avancée dans la perfection. Quant à Jean de la Croix, il n'avoit pas besoin d'une nouvelle épreuve;

Digitized by Google

car, bien qu'il eût vécu parmi les pères de l'observance mitigée, il y avoit toujours mené une vie très-parfaite, et s'étoit constamment montré un modèle de régularité. Le divin Maître m'avoit déjà accordé le principal en me donnant deux religieux déterminés à embrasser le nouveau genre de vie; il lui plut dans sa bonté de pourvoir à tout le reste. Un gentilhomme d'Avila, nommé don Raphael (1), à qui je n'avois jamais parlé, apprit, je ne sais par quelle voie, que je voulois fonder un monastère de Carmes déchaussés; désireux de concourir à mon dessein, il vint m'offrir une maison qu'il avoit dans un hameau d'environ vingt feux, et où demeuroit un fermier chargé de recueillir les revenus des biens qu'il y possédoit. Je vis du premier coup quelle maison ce pouvoit être; néanmoins j'en rendis à Notre-Seigneur les plus vives actions de grâces, et je témoignai toute ma gratitude au gentilhomme. Il me dit que cette maison se trouvant sur la route de Medina del Campo, je pourrois la voir en me rendant à Valladolid. Je le lui promis, et je tins parole.

Je partis d'Avila de grand matin, au mois de juin, avec une religieuse (2) et le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, qui m'accompagnoit, comme j'ai dit, dans ces voyages. Faute de connoître le chemin, nous nous égarâmes; ce hameau étoit si ignoré, qu'on ne savoit nous l'indiquer; la journée fut donc très-pénible, il faisoit un soleil des plus ardents; nous avan-

(1) Don Raphael de Mexia.
(2) La mère Antoinette du Saint-Esprit.

Digitized by Google

cions croyant toucher au terme, et voilà qu'il y avoit encore tout autant de chemin à faire. J'avoue que je n'ai pu perdre le souvenir de la fatigue extrême et des ennuis que nous eûmes à supporter ce jour-là. Enfin nous arrivâmes un peu avant la nuit, et nous vîmes la maison : elle nous offrit un tel aspect de malpropreté, et elle étoit encombrée de tant de gens qui faisoient la moisson, que nous ne pûmes nous résoudre d'y coucher.

Un porche passable, une chambre, un galetas et une petite cuisine; voilà le bel édifice dont il falloit tirer tout un monastère. Après quelques moments d'examen, j'en arrêtai ainsi la distribution : il me sembla que l'on pouvoit faire du porche une église, du galetas un chœur, et de la chambre un dortoir. Ma compagne, bien qu'elle fût meilleure que moi et très-amie de la mortification, ne pouvoit souffrir que je songeasse à établir là un monastère; c'est pourquoi elle me dit : « Ma mère, quelque fervent que l'on puisse être, on trouvera ceci intolérable; ainsi, je vous en conjure, renoncez à votre dessein. » Le père Julien étoit d'abord du même avis, mais il s'en désista dès que je lui eus déclaré mes intentions. Nous nous rendîmes ensuite à l'église, et nous y passâmes la nuit; il faut en convenir, avec l'excès de fatigue que nous ressentions, nous aurions eu plutôt besoin de dormir que de veiller.

Dès notre arrivée à Medina del Campo, je fis au père Antoine de Heredia une peinture exacte du lieu que j'avois visité; je lui demandai s'il se sentoit le courage d'y aller passer quelque temps; j'ajoutai qu'il pouvoit

Digitized by Google

regarder comme certain que Dieu ne tarderoit pas à nous venir en aide, que l'important étoit de commencer. Si je parlois avec tant d'assurance, c'est que j'avois alors présent devant moi ce que Notre-Seigneur a fait depuis; et je n'en doutois pas plus que maintenant que je le vois de mes yeux. Le divin Maître a fait beaucoup plus encore, puisque, dans le temps où j'écris ceci, il y a déjà, par sa bonté, dix monastères de Carmes déchaussés. Je dis en outre à ce père, qu'il ne devoit pas se persuader que le provincial sortant de charge et son remplaçant, sans le consentement desquels nous ne pouvions fonder, nous l'accordassent pour nous établir dans une grande et belle maison; d'ailleurs il nous étoit impossible alors d'acquérir un édifice de ce genre; tandis que si on leur demandoit l'autorisation d'aller vivre dans ce hameau et dans cette pauvre demeure, ils l'accorderoient sans peine. Le père Antoine, à qui Dieu avoit donné un courage supérieur au mien, me fit cette réponse : « Non-seulement je suis prêt à aller m'établir dans cette chétive habitation, mais encore dans l'étable la plus vile qui se puisse rencontrer au monde. » Le père Jean de la Croix partageoit la même résolution. Ainsi, il ne nous restoit plus qu'à nous procurer la permission des deux pères provinciaux; c'étoit la condition imposée par notre père général. Pour moi, j'avois la ferme confiance que Notre-Seigneur me la feroit obtenir : ainsi, je priai le père Antoine de faire ce qu'il pourroit pour recueillir quelques aumônes destinées à réparer la maison. Je partis ensuite pour la fondation de Valladolid, avec le père

Digitized by Google

Jean de la Croix. Or, comme nous demeurâmes quelques jours sans clôture, pendant qu'on travailloit à mettre le monastère en état, j'avois la facilité et le loisir d'instruire ce père de notre manière de vivre; je voulois qu'il eût une connoissance approfondie de ce qui regarde la règle primitive, des mortifications en vigueur parmi nous, du caractère de la charité cordiale qui nous unit, et de la manière dont nous passons le temps des récréations. Ces récréations, où nous nous trouvons toutes réunies, sont réglées de telle sorte et il y règne tant de mesure, qu'elles servent à nous faire connoître nos fautes, et à prendre un peu de délassement, afin d'observer la règle dans toute sa rigueur. Ce père étoit si vertueux, que je pouvois beaucoup plus apprendre de lui que lui de moi. Mais ce n'étoit pas ce à quoi je songeois alors : j'étois uniquement occupée de l'instruire de tout ce qui se passoit parmi nous.

Par une disposition de la Providence, nous rencontrâmes à Valladolid le père Alphonse Gonzalez, qui étoit alors notre provincial, et de qui je devois obtenir l'autorisation de fonder le monastère. C'étoit un vieillard de fort bonne composition, sans malice, mais qui balançoit encore sur ce qu'il avoit à faire à ce sujet. Je lui alléguai tant de raisons pour l'y faire consentir, et je lui représentai si fortement le compte qu'il auroit un jour à rendre s'il s'opposoit à une si bonne œuvre, qu'il n'étoit pas loin de l'approuver. D'ailleurs le divin Maître qui en vouloit le succès, devoit sans doute le disposer intérieurement à nous être favorable. Doña Marie Mendoza

Digitized by Google

et l'évêque d'Avila, son frère, qui nous a toujours accordé son appui et sa faveur, achevèrent de le déterminer; ils gagnèrent aussi le père Ange Salasar, qui avoit été provincial avant le père Gonzalez, et qui m'inspiroit plus de crainte que son successeur. A la vérité, Dieu permit que, dans ce moment, le père Salasar eût besoin de la protection de Marie de Mendoza; et je ne doute pas que cette considération n'ait grandement servi notre cause. Mais, quand cela n'auroit pas été, Notre-Seigneur, j'en suis sûre, auroit touché le cœur de ce religieux, comme il le fit à l'égard de notre père général, lorsqu'il n'y avoit pas lieu de l'espérer. O ciel! que de choses ai-je vues dans ces fondations qui paroissoient d'abord impossibles, et que notre bon Maître, en se jouant, nous rendoit ensuite faciles! Quelle confusion pour moi, témoin de ces merveilles, de n'être pas devenue meilleure! Je l'avoue, en écrivant ceci, j'en suis épouvantée. Je souhaite que le Seigneur fasse connoître à tout le monde l'inutilité du concours des créatures en de pareilles œuvres. C'est lui seul qui a tout fait, et lui seul pouvoit, par de si foibles commencements, élever l'édifice à la hauteur où il est aujourd'hui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

DURVELO.

Le monastère de Durvelo est fondé le 28 novembre, premier dimanche de l'Avent, de l'année 1568. — Vie contemplative et apostolique de Jean de la Croix, et d'Antoine de Jésus. — Sainte Térèse les visite à Durvelo. — Ce monastère est transféré à Mancera.

Le consentement des deux provinciaux une fois obtenu, il me sembla qu'il ne nous manquoit plus rien. Il fut résolu entre nous que le père Jean de la Croix iroit à Durvelo, et s'occuperoit à rendre la maison tant soit peu habitable. Je désirois ardemment voir ce monastère fondé au plus tôt, de crainte que quelque obstacle ne nous vînt à la traverse. Le père Jean de la Croix se mit donc en route pour Durvelo (1).

(1) Durvelo est le nom du hameau où étoit cette maison que Térèse avoit trouvée si mal en ordre. C'est là que fut fondé le premier monastère des Carmes de la Réforme, dont saint Jean de la Croix fut le premier religieux. Il partit de Valladolid le 30 septembre 1563. Sainte Térèse lui donna pour l'accompagner un des ouvriers de la nouvelle maison qu'on arrangeoit pour les Carmélites de cette ville. La Sainte lui fit emporter l'habit dont elle vouloit que se servissent les Carmes de la Réforme;

Digitized by Google

De son côté, le père Antoine avoit déjà recueilli quelques aumônes pour fournir aux besoins les plus urgents de l'établissement. Nous lui venions en aide de notre mieux; mais ce que nous pouvions étoit peu de chose. Il vint de Medina del Campo me trouver à Valladolid, et avec de grandes démonstrations de joie, me dit en quoi consistoit tout ce qu'il avoit amassé. Au fond ce n'étoit presque rien. Il étoit seulement bien muni d'horloges de sable, car il en emportoit cinq; ce qui, je l'avoue, me fit rire de bon cœur. Il ajouta que s'il en avoit pris un si grand nombre, c'étoit afin que les heures de communauté fussent bien réglées, et pour ne pas être pris au dépourvu en arrivant au nouveau monastère. Pour tout le reste il étoit si pauvre, qu'il n'avoit pas même, je crois, de quoi se coucher. Quoique le père Jean de la Croix et lui fissent ce qui dépendoit d'eux pour mettre au plus tôt la maison en état d'être habitée, le défaut d'argent y apporta bien du délai. Enfin, les réparations nécessaires étant achevées, le père Antoine de Heredia se démit de sa charge de prieur des Carmes de Medina del Campo, et fit, avec beaucoup de ferveur, profession de la règle primitive. On lui avoit conseillé d'en faire auparavant l'essai, mais il ne le voulut pas; ainsi il partit

elle l'avoit taillé et fait elle-même. La robe étoit de serge fort grossière, et ne descendoit pas jusqu'à la cheville du pied; on mettoit par-dessus un manteau blanc sans plis, fort serré par l'échancrure d'en haut, et qui d'ailleurs ne passoit pas le genou; le scapulaire étoit moins long que l'habit; les manches de l'habit étoient étroites, la ceinture de cuir fort grossière, et la tunique de serge rude. Jean de la Croix demeura seul près de deux mois à Durvelo.

Digitized by Google

avec le plus grand contentement du monde pour sa chère maisonnette de Durvelo (1), où déjà habitoit le père Jean de la Croix. Il m'a dit depuis qu'à l'aspect de ce hameau, il avoit été intérieurement inondé de joie : il lui sembloit qu'il avoit rompu pour jamais avec le monde, en abandonnant tout pour Jésus-Christ, et en venant s'ensevelir dans cette solitude. Bien loin de sentir ce qu'avoit d'incommode une si pauvre demeure, Jean de la Croix et Antoine de Jésus s'y trouvoient comme dans un paradis de délices. O mon Dieu ! que les superbes bâtiments et les plaisirs extérieurs sont peu capables de rendre l'âme heureuse ! Pour l'amour de notre divin Maître, je vous en conjure, mes sœurs, et vous mes pères, ne cessez jamais de montrer une extrême modération concernant la grandeur et la somptuosité des édifices. Ayons devant les yeux ces vrais fondateurs de notre ordre ; ces saints qui sont nos pères, et n'oublions pas que c'est par le chemin de la pauvreté et de l'humilité qu'ils sont parvenus à cette souveraine béatitude qu'ils goûtent dans le sein de Dieu. Véritablement, j'ai vu par expérience qu'il y a plus d'esprit intérieur, et même plus d'allégresse, quand les corps semblent privés de leurs commodités ; que lorsqu'ils sont logés au large et qu'ils se trouvent à

(1) En prenant l'habit de Carme déchaussé, le père Antoine de Heredia changea son nom en celui d'Antoine de Jésus. Il arriva à Durvelo le 27 novembre 1568. Le lendemain 28, qui étoit le premier dimanche de l'Avent, on commença à dire la messe dans ce monastère. C'est de ce jour qu'il en faut dater la fondation, ainsi que le portent les archives de cette maison.

Digitized by Google

leur aise. Quel avantage pouvons-nous retirer de ces vastes édifices, puisque nous n'avons l'usage que d'une cellule? Et que nous importe qu'elle soit spacieuse et belle, puisque nous ne devons pas nous occuper à en regarder les murailles? Comprenons-le bien : ce n'est pas dans ces édifices matériels que nous devons habiter pour toujours; ils ne sont qu'un abri passager de notre court pèlerinage sur cette terre. Oh! combien tout nous deviendra suave, si nous sommes profondément convaincus que moins nous aurons possédé ici-bas, plus notre bonheur sera grand dans cette éternité, où les demeures correspondront à l'amour avec lequel nous aurons imité la vie de notre bon Jésus! Cette réforme commencée ne tend, disons-nous, qu'à rétablir dans son observance primitive l'ordre de la très-sainte Vierge notre patronne, et à faire revivre l'esprit de nos saints fondateurs; mais alors, gardons-nous bien de leur faire injure, en nous éloignant de la vie qu'ils menèrent. Si notre foiblesse nous empêche de les imiter en tout, soyons du moins très-soigneux de le faire en des choses où la santé n'est nullement intéressée. Il en coûte un peu au commencement; mais si l'on affronte la souffrance avec courage, les difficultés s'évanouissent, et la peine même devient délicieuse, comme elle l'étoit pour ces deux pères.

Ce fut en l'année 1568, le premier ou le second dimanche de l'Avent, car ma mémoire ne me permet pas de préciser, que l'on célébra la première messe dans ce

Digitized by Google

pauvre petit sanctuaire, fidèle image, selon moi, de la grotte de Bethléem. Le carême suivant je passai par là, en allant à la fondation de Tolède. Étant arrivée le matin, je trouvai le père Antoine de Jésus qui, avec un visage gai tel qu'il l'a toujours, balayoit le devant de la porte de l'église. « Eh! qu'est-ce que ceci, mon père, lui dis-je, « et qu'est devenu le point d'honneur? » Maudit soit le temps où j'en fis quelque cas, me répondit-il, en m'exprimant tout le bonheur dont il jouissoit. J'entrai dans l'église; j'admirai l'esprit de ferveur que Dieu avoit répandu dans cette nouvelle maison. Je n'étois pas seule de ce sentiment; car deux marchands qui étoient de mes amis, et qui m'avoient accompagnée depuis Medina del Campo, furent si émus qu'ils ne faisoient que pleurer. Nous vîmes dans cet humble sanctuaire, des croix et des têtes de mort en très-grand nombre. Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix de bois qui étoit près du bénitier, et à laquelle étoit collée une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ: cette image étoit de simple papier, mais elle inspiroit plus de dévotion que si elle eût été d'une matière riche et travaillée avec art. Le chœur formé de l'ancien galetas, étoit élevé vers le milieu, en sorte que les pères pouvoient y réciter commodément les heures; mais il falloit se baisser beaucoup pour y entrer, et pour y entendre la messe. Aux deux angles du chœur qui donnoient sur l'église, ils avoient deux petits ermitages où ils ne pouvoient rester qu'assis ou couchés. Le toit étoit si peu élevé, que même dans l'attitude dont je

Digitized by Google

viens de parler, ils le touchoient presque de la tête. Chacun de ces ermitages avoit une petite fenêtre d'où on avoit vue sur l'autel; pour chevet, ces pères avoient des pierres, et pour ornement de cet étroit réduit, des croix et des têtes de mort. J'appris qu'au lieu d'aller se coucher après matines, ils se retiroient dans ces ermitages, et y restoient en oraison jusqu'à prime. Ils étoient tellement unis à Dieu durant ce saint exercice, que quand il falloit aller réciter prime, ils rentroient souvent au chœur, les habits couverts de neige, sans qu'ils s'en aperçussent. Ils récitoient l'office avec un père de l'observance mitigée qui s'étoit retiré auprès d'eux, mais sans changer d'habit à cause de ses grandes infirmités, et avec un autre jeune religieux qui n'avoit pas encore pris les ordres sacrés.

Ils alloient prêcher dans les hameaux voisins dont les habitants manquoient d'instruction. C'étoit un des motifs qui m'avoient fait désirer l'établissement de ce monastère. Je savois qu'il n'y avoit pas de couvent dans les environs, et que le peuple manquoit de secours spirituels, ce qui me touchoit sensiblement. En peu de temps, nos deux religieux acquirent une grande réputation de sainteté, et je ne saurois dire la joie que j'en éprouvois. Ils faisoient une lieue et demie, souvent même deux lieues pour aller instruire ces villageois, marchant nu-pieds sur la neige et sur la glace; car ce n'est que depuis qu'on les obligea de porter des sandales. Ils passoient presque tout le jour à prêcher et à confesser, et ce n'étoit

Digitized by Google

que vers le soir, quand ils étoient de retour au monastère, qu'ils prenoient leur frugal repas. Mais Dieu versoit tant de joie dans leur âme au milieu de ces travaux apostoliques, qu'ils n'en ressentoient presque pas la fatigue.

Quant à leur nourriture, les habitants des hameaux voisins s'empressoient d'y pourvoir au delà même de leurs besoins. Des gentilshommes qui venoient se confesser à eux, ne tardèrent pas à leur offrir des maisons plus commodes et dans un meilleur site. Celui d'entre eux qui leur témoigna le plus de dévouement, fut don Louis de Toledo, seigneur de cinq villes. Ce gentilhomme avoit fait bâtir une église pour y mettre une image de la très-sainte Vierge, bien digne certes d'être exposée à la vénération des fidèles. Il la tenoit de sa mère ou de son aïeule (je ne me souviens pas bien de laquelle) à qui son père l'avoit envoyée de Flandres. Celui-ci la révéroit tellement que, l'ayant gardée plusieurs années, il se la fit apporter à l'heure de sa mort, afin de l'avoir sous les yeux en rendant le dernier soupir. Cette image, ou pour mieux dire ce tableau, est si beau que je n'en ai jamais vu de semblable; et je ne suis pas seule de ce sentiment. Le père Antoine de Jésus s'étant rendu sur les lieux à la prière de ce gentilhomme, vit cet admirable tableau de la Vierge, et il sentit, avec beaucoup de raison, un si ardent désir de posséder ce trésor, qu'il accepta l'offre de transférer là le monastère. Ce lieu se nomme Mancera. Le père Antoine crut pouvoir y demeurer, quoiqu'il n'y eût point de puits, et qu'il parût même impossible d'en faire. Don Louis de Toledo fit bâtir pour

Digitized by Google

les religieux un monastère adapté à leur genre de vie; il leur donna des ornements d'église, et il fit toutes choses en vrai gentilhomme chrétien (1).

Je ne veux point passer sous silence la manière regardée comme miraculeuse, dont Notre-Seigneur les pourvut d'eau dans ce nouveau monastère. Un jour, après souper, le père Antoine, prieur du couvent, étant dans le cloître avec ses religieux, et parlant du besoin qu'ils avoient d'eau, se leva tout à coup. S'arrêtant à un certain endroit de ce cloître, il y fit, si mon souvenir est fidèle, une croix avec son bâton, et dit: « Fouillez ici. » On lui obéit, et après que l'on eut un peu creusé, il en sortit une si grande quantité d'eau excellente à boire, que l'on a de la peine à la tarir lorsqu'on veut nettoyer le puits que l'on y a fait. Cette eau, toujours également abondante, a servi à tous les besoins du monastère. Plus tard, les religieux ayant entouré d'un mur d'enceinte leur jardin, firent tout ce qu'ils purent pour y trouver de l'eau; ils firent d'assez grandes dépenses, ils employèrent même une machine, mais tous leurs efforts ont été infructueux jusqu'à ce jour.

Mais revenons à notre chère maisonnette. Naguère elle étoit inhabitable, et maintenant tout y respiroit tellement l'esprit de Dieu, que je ne pouvois porter mes regards d'aucun côté sans y rencontrer un sujet d'édification. J'étois ravie de joie en apprenant la manière de

(1) Don Louis de Toledo fut payé avec usure de ses pieuses libéralités envers le Carmel. Il eut la consolation de voir son fils aîné et sa fille entrer dans la Réforme, où l'un et l'autre moururent saintement.

Digitized by Google

vivre de ces deux pères, leurs austérités, leurs oraisons, le bon exemple qu'ils donnoient. Un gentilhomme et sa femme que je connoissois m'étant venus voir, ne pouvoient se lasser de me parler de leur sainteté, et de tout le bien qu'ils faisoient dans le pays. De mon côté, je crus voir là les premiers fruits d'une réforme qui devoit grandement contribuer au bien de notre ordre et à la gloire de Notre-Seigneur : aussi je ne cessois, dans la jubilation de mon âme, de lui en rendre de vives actions de grâces. Daigne ce divin Maître maintenir ce que ces pères ont établi, et couronner ainsi une de mes plus chères espérances! Les deux marchands dont j'ai parlé, disoient qu'ils n'auroient voulu pour rien au monde n'avoir pas vu cette sainte maison. O admirable pouvoir de la vertu! la pauvreté dont ils étoient témoins les charmoit plus que toutes leurs richesses, et l'aspect de ce pauvre couvent remplissoit leur âme d'une joie toute céleste.

Après avoir traité avec ces pères de quelques points particuliers, je crus, foible et imparfaite que j'étois, devoir les prier instamment de modérer la rigueur de leur pénitence. Le divin Maître ne m'avoit accordé qu'après bien des vœux et des prières, des personnes capables d'entreprendre ce grand ouvrage. Le voyant si bien commencé, je craignois que le démon, pour empêcher qu'il ne s'achevât, ne portât ces pères à des austérités excessives qui ruineroient entièrement leur santé. Une pareille crainte déceloit mon imperfection et mon peu de foi; j'aurois dû considérer que, puisque c'étoit l'œuvre de Dieu, il la soutiendroit et la feroit prospérer. Mais

Digitized by Google

comme ces pères avoient les vertus qui me manquent, ils firent peu d'attention à mes paroles, et continuèrent leurs pénitences accoutumées. Je pris congé d'eux, et je m'en allai l'âme remplie de consolation. J'étois loin, néanmoins, d'offrir à Dieu un digne tribut de louanges pour une telle faveur; faveur bien plus grande, à mes yeux, que celle de fonder des monastères de religieuses. Daigne mon adorable Maître, je l'en conjure au nom de son infinie bonté, me faire la grâce de pouvoir payer par quelque service les innombrables bienfaits dont il m'a comblée! Ainsi soit-il!

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Nous ne donnerons pas ici de notice sur saint Jean de la Croix, premier Carme de la réforme de sainte Térèse : on peut voir sa vie par le P. Dosithée de Saint-Alexis, Carme déchaussé, 2 vol. in-4°. Paris, David, 1727.

Nous nous contenterons de faire observer que le premier historien de ce grand homme, c'est lui-même. La vie d'un saint, c'est surtout sa vie intime, sa vie cachée en Dieu; le récit des faits extérieurs n'en est pour ainsi dire que l'écorce. Or, par ses écrits, saint Jean de la Croix nous a admis aux secrets de son union avec Dieu; il a déchiré tous les voiles qui cachoient le *Sancta sanctorum* de son âme. Il nous a lui-même ouvert ce sanctuaire, quand il a écrit la *Montée du Carmel*, les *Cantiques*, et la *Vive Flamme d'amour*. Là, nous voyons le ravissant tableau des merveilles que la grâce de Dieu a opérées dans le cœur de ce saint; là, en un mot, se montre à nous tel qu'il est, cet homme que sainte Térèse appelle *un homme céleste et divin*. Ainsi, voulez-vous connoître saint Jean de la Croix, lisez surtout ses écrits.

Par ses immortels ouvrages, non-seulement saint Jean de la Croix a pris rang parmi les écrivains du premier ordre de sa nation, mais il s'est encore placé à la tête des théologiens mystiques

Digitized by Google

dans ces derniers siècles. Nul de ces auteurs n'a parlé avec des expressions plus belles et plus enflammées, soit de l'union de l'âme avec Dieu dans cet exil, soit de cette vie d'amour dont elle vivra en Dieu dans la patrie. Il y a des pages si divines dans cet écrivain unique, que l'on croit entendre les accents d'une langue apportée du ciel.

C'est à la prière de la vénérable mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice du Carmel en France et en Belgique, que saint Jean de la Croix composa ses ouvrages les plus sublimes; ce fut aussi à cette illustre fille de sainte Térèse qu'il les dédia.

Les écrits de ce grand saint forment, avec ceux de la vierge d'Avila, le trésor par excellence du Carmel, et sont une des plus magnifiques propriétés de l'Église tout entière. Jusqu'à la fin des temps, ces ouvrages exerceront un apostolat glorieux; ils raviveront sans cesse dans le Carmel la ferveur primitive, et ils enflammeront les âmes des fidèles du feu de l'amour divin.

ANTOINE DE JÉSUS.

Antoine de Jésus, comme Jean de la Croix, dut à de saints parents le bonheur d'aimer Dieu dès l'aurore de sa vie. Né en 1510, à Requena, dans la nouvelle Castille, il fut élevé avec tous les soins que peuvent inspirer la foi et le zèle. Son père étoit issu de la maison de Heredia, une des plus chrétiennes de la Biscaye. Sa mère, du royaume de Valence, descendoit de l'illustre famille des Ferrier, qui a donné à l'ordre de saint Dominique et à l'Église l'immortel apôtre de ce nom. Leurs exemples et leurs leçons firent sur le jeune Antoine la plus heureuse impression. On vit en lui, avec une piété aimable et solide, une maturité précoce, et une grande fermeté de caractère. A dix ans, il comprit que ce que l'homme peut faire de plus grand ici-bas, est de vouer son existence au triomphe de la cause de Dieu; et dans ce but, il s'enrôla sous la bannière de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il apportoit, en entrant dans cet ordre, toute la fraîcheur de l'innocence, et le désir de devenir un saint.

Heureux mille fois les parents chrétiens qui, par leurs sollicitudes et leurs exemples, préservent les premières années de leurs enfants de la contagion du vice, et les conduisent purs de toute

Digitized by Google

souillure jusqu'à cet âge où, libres en présence de Dieu et du monde, ils tournent avec amour leur préférence et leur choix du côté de Jésus-Christ! Ce fut un beau jour pour le père et la mère d'Antoine, que celui où ils le virent revêtu du saint habit de la Vierge.

Dieu qui réservoit au jeune Antoine la mission de restaurer, de concert avec saint Jean de la Croix, l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, voulut l'y préparer dès les premiers pas dans la carrière religieuse. Il lui donna un maître de novices qui le traita non en enfant, mais en jeune homme plein de courage et de ferveur. Fidèle à la grâce, Antoine de Heredia jeta dès lors les fondements de cette vertu solide qui ne cessa de briller en lui toute sa vie. Le noviciat terminé, il étudia avec succès, à Salamanque, les belles-lettres, la philosophie et la théologie. A vingt-deux ans, il reçut le caractère sacré du sacerdoce. Quatre ans après, il fut élu prieur du monastère de Moralegia, et passa bientôt par les grandes charges de son ordre. Philippe II et le général des Carmes l'estimoient beaucoup pour sa science, sa prudence et son zèle. Prieur des Carmes d'Avila, lors de la fondation du premier monastère de la Réforme, il eut occasion de connoître sainte Térèse. Les grands exemples de vertu qu'il admira dans la Sainte et dans les premières carmélites déchaussées, lui firent naître le désir de se livrer plus particulièrement à la pénitence et à l'oraison. Il songeoit, pour réaliser son dessein, à embrasser l'institut des Chartreux, lorsqu'il entra dans la réforme du Carmel. Sainte Térèse vient de nous mettre sous les yeux le tableau de la vie contemplative et apostolique qu'il mena à Durvelo avec saint Jean de la Croix. Le père Antoine de Jésus se montra toujours digne de sa sainte vocation; il rendit de grands services à son ordre; il l'édifia par ses vertus et par ses exemples. Jusqu'au dernier jour de sa longue carrière, on ne le vit jamais se relâcher en rien de la sévérité de sa règle. Dieu lui réserva la consolation d'assister sainte Térèse et saint Jean de la Croix à leurs derniers moments.

Ce ne fut que près de vingt ans après la mort de la sainte réformatrice du Carmel, que le père Antoine de Jésus devoit recevoir la récompense de ses travaux. Il venoit de se rendre de Grenade au monastère de Velez lorsque, quelques jours avant Pâques, il ressentit les premières atteintes du mal qui alloit terminer son pèlerinage. Pendant la semaine sainte, il médita

Digitized by Google

avec plus de dévotion que jamais les grands mystères que l'Église présente à la piété des fidèles. Le dimanche des Rameaux et les trois jours suivants, le courageux et saint vieillard assista au chœur et aux disciplines de règle. Le jeudi saint il dit la messe, et communia les religieux; le soir de ce même jour, il ressentit les premiers frissons de la fièvre, mais il cacha son mal pour ne pas manquer aux exercices de communauté, voulant jusqu'à la fin être l'observateur fidèle des lois de son ordre. Le vendredi saint, cette belle âme s'unissoit avec de tels transports d'amour aux souffrances du divin Maître, qu'on craignit qu'elle ne brisât ses chaînes et ne prît son essor vers le ciel. Le samedi saint, l'allégresse de l'alleluia remplaça cette agonie d'amour de la veille; il se réconcilia trois fois, et voulut recevoir le saint viatique. Au moment où le divin Maître alloit se donner à lui pour la dernière fois, le père Antoine de Jésus adressa aux religieux les plus touchantes paroles; il leur demanda pardon de ses fautes, et les exhorta à persévérer dans toute la ferveur de la Réforme. Il reçut ensuite son Dieu avec d'ineffables transports de joie et d'amour. Le dimanche de Pâques, vers six heures du matin, il reçut l'extrême-onction; dès ce moment, il commença à goûter les prémices de la béatitude céleste. Cette douce paix et ce calme qui avoient toujours brillé sur son front, semblèrent jeter un éclat plus pur que jamais. Enfin neuf heures sonnèrent, le père Antoine de Jésus fit entendre un doux et tranquille soupir; il venoit de rendre sa belle âme à Dieu. Ainsi, cet invincible athlète qui, un siècle presque entier, avoit soutenu les combats de la pénitence, entroit vainqueur en paradis, le jour même où Jésus-Christ étoit sorti vainqueur du tombeau. C'étoit le 22 avril de l'an 1601; le saint vieillard étoit âgé de quatre-vingt-onze ans; il en avoit passé quatre-vingt-un en religion, quarante-sept dans la règle mitigée du Carmel, et trente-quatre dans la règle primitive. Comme nous l'avons rapporté, les deux cousines germaines de sainte Térèse, Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation, quittoient l'exil au même jour et à la même heure que le vénérable père Antoine de Jésus. Une personne favorisée de Dieu vit leurs âmes entrer ensemble dans le séjour des saints. (Voir *Annal. gén.*, tome III, liv. XI, cap. VII, VIII et IX.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

TOLÈDE.

Sainte Térèse arrive à Tolède le 24 mars 1569. — Difficultés à surmonter. — Le 14 mai 1569, le monastère est fondé, et dédié sous le titre de Saint-Joseph.

Il y avoit à Tolède un honnête marchand, nommé Martin Ramirez. C'étoit un grand serviteur de Dieu; il n'avoit jamais voulu se marier, et il menoit une vie fort exemplaire. Sincère dans ses paroles, intègre dans son commerce, il ne pensoit à augmenter son bien que pour en faire de bonnes œuvres. Son dessein étoit de fonder quelques chapelles dans une paroisse, et de leur assigner des revenus pour les chapelains; il étoit dans ces pensées, lorsqu'il fut saisi du mal qui termina ses jours. Le père Paul Hernandez, de la compagnie de Jésus, auquel je m'étois confessée lorsque je m'occupois à Tolède de la fondation de Malagon, fut instruit des pieux désirs du malade; comme ce religieux souhaitoit ardemment de voir un monastère de Carmélites dans cette ville, il se rendit auprès de Martin Ramirez pour lui proposer

Digitized by Google

cette œuvre; il lui en représenta le mérite, et ajouta qu'il pourroit faire dans ce couvent les fondations qu'il vouloit faire dans une paroisse. Le malade se sentant abattu et près de sa fin, vit qu'il n'auroit pas le temps de régler cette affaire; il laissa donc tout entre les mains de son frère Alphonse Ramirez, et après avoir ainsi exprimé ses volontés, il rendit son âme à Dieu. Alphonse à une rare prudence joignoit beaucoup de raison et de bon sens. Rempli de la crainte de Dieu, et animé d'une tendre charité pour les pauvres, il étoit digne de cette confiance que lui accordoit son frère mourant. Je puis, en toute vérité, lui rendre ce témoignage, parce que je l'ai vu, et que j'ai traité plusieurs fois avec lui.

J'étois encore retenue au couvent de Valladolid, lorsque Martin Ramirez rendit le dernir soupir; le père Hernandez et Alphonse Ramirez m'écrivirent pour me donner avis de ce qui s'étoit passé, ils me mandoient que si je voulois accepter la fondation de Tolède, je devois me hâter de venir (1). Ainsi, je partis aussitôt après que

(1) On étoit alors au commencement de décembre 1568. La Sainte étoit très-occupée à Valladolid, et de plus fort travaillée de la fièvre. Ne pouvant donc se rendre aussi promptement qu'on le désiroit à Tolède, elle prit le parti d'envoyer au P. Paul Hernandez, et au recteur du collége de la compagnie de Jésus, une procuration pour traiter à sa place avec Alphonse Ramirez. Cette procuration est du 7 décembre. Le 13 du même mois, l'affaire de la fondation prenant une tournure favorable, la Sainte écrivit à madame Louise de la Cerda, à Tolède, pour la prier de lui obtenir les permissions nécessaires. La surveille de son départ de Valladolid, c'est-à-dire le 19 février 1569, elle écrivit à Alphonse Ramirez pour s'excuser de ce qu'elle partoit si tard. Elle lui dit entre autres choses: « Je regrette beaucoup que le P. Paul Hernandez ait quitté Tolède. » Ces paroles expliquent pourquoi, dans le reste du récit de la fondation de Tolède, elle ne fait plus mention de ce religieux. Sainte Térèse ne cessa,

Digitized by Google

le monastère de Valladolid fut en bon ordre. J'arrivai à Tolède la veille de l'Annonciation, et je descendis chez madame Louise de la Cerda, fondatrice de notre monastère de Malagon; cette dame m'avoit reçue d'autres fois chez elle; comme elle m'aime beaucoup, elle me fit le plus bienveillant accueil, ainsi qu'à mes deux compagnes que j'avois prises à Saint-Joseph d'Avila, et qui étoient de grandes servantes de Dieu (1). Elle nous donna sur-le-champ, selon sa coutume, un appartement tranquille où nous trouvions la même solitude que dans un monastère. Dès le premier moment libre, je traitai avec Alphonse Ramirez et Jacques Ortiz, son gendre, de l'affaire qui m'amenoit à Tolède. Jacques Ortiz étoit un homme de bien qui avoit étudié quelque temps en théologie; mais il étoit plus attaché à son sentiment que son beau-père, aussi ne fut-il pas facile de nous accorder de sitôt, parce qu'ils me demandoient des conditions, selon moi, inadmissibles. Pendant que nous traitions ensemble, on s'occupoit de nous louer une maison pour y commencer l'établissement; mais quelque mouvement qu'on se donnât pour cela, il fut impossible d'en trouver une qui nous convînt. Ce ne fut

toute sa vie, de lui témoigner sa profonde reconnoissance et sa vénération filiale. En 1578, lorsque la réforme du Carmel étoit menacée d'être anéantie, la Sainte écrivit une lettre au P. Paul Hernandez qui étoit à Madrid, pour le conjurer de prendre en main sa défense et celle de son ordre. Cette lettre est une des plus belles et des plus touchantes qui soient sorties de la plume de sainte Térèse. C'est la septième du tom. III, édit. de Madrid. (Vid. Boll. Acta S. Teresiæ, p. 112.)

(1) C'étoient la sœur Isabelle de Saint-Dominique, et la sœur Isabelle de Saint-Paul.

Digitized by Google

pas le seul contre-temps; je ne pouvois obtenir de l'administrateur du diocèse qui gouvernoit pendant la vacance du siége archiépiscopal, les permissions nécessaires. La dame chez qui je logeois, les sollicitoit en vain; et un gentilhomme nommé don Pierre Manrique, fils de l'adelantado de Castille, et chanoine de Tolède, n'étoit pas plus heureux. Ce chanoine étoit un homme d'une éminente piété; peu d'années après la fondation de notre monastère, quoiqu'il eût bien peu de santé, il entra dans la compagnie de Jésus, où il vit encore au moment où j'écris ce livre (1). Il jouissoit à cette époque d'une très-grande considération à Tolède, à cause de ses grandes lumières et de son rare mérite. Malgré cela, ses démarches en ma faveur demeuroient infructueuses; quand il avoit rendu l'administrateur plus favorable, les membres du conseil se montroient contraires. D'un autre côté, je ne pouvois rien conclure avec Alphonse Ramirez, à cause de son gendre pour qui il avoit beaucoup de déférence. Ainsi, nous finîmes par rompre tout à fait. Je ne savois à quoi me décider. N'étant venue à Tolède que pour fonder un monastère, je voyois que m'en retourner sans rien conclure prêteroit, dans le public, à de fâcheuses interprétations. Néanmoins, ma plus grande peine étoit de ne pouvoir obtenir l'autorisation que je sollicitois; car je ne doutois pas que si nous pouvions prendre possession, Notre-Seigneur ne pourvût

(1) Pierre Manrique étoit l'oncle du jeune Antoine de Padilla, dont sainte Térèse a raconté la vocation à la compagnie de Jésus, dans le xe chap. de ce livre.

Digitized by Google

au reste, comme il avoit fait en d'autres endroits. Quand je vis qu'après plus de deux mois d'instances, il y avoit moins d'espérance que jamais de vaincre les refus de l'administrateur, je résolus de lui parler moi-même. Je le fis prier de venir près de sa maison, dans une église où je l'attendois. Il s'y rendit. Me trouvant tête à tête avec lui, je lui dis qu'il étoit bien étonnant que des femmes vinssent à Tolède pour y vivre dans une étroite clôture, d'une manière très-austère, uniquement occupées de leur perfection; et que ceux qui, sans être soumis à aucun de ces sacrifices, passoient leur vie dans les plaisirs, voulussent s'opposer à un dessein si louable et si agréable à Dieu. J'ajoutai à cela d'autres raisons; et la sainte hardiesse de langage que Notre-Seigneur me donnoit, fit une telle impression sur son cœur, qu'il m'accorda sur-le-champ la permission que je demandois. Je m'en retournai fort contente. A mes yeux la fondation étoit déjà faite, quoiqu'au fond il n'y eût encore rien de commencé. Tout mon avoir consistoit en trois ou quatre ducats. Je les employai sur-le-champ à acheter deux tableaux pour mettre au-dessus de l'autel, et deux paillasses avec une couverture pour nous coucher. Quant à la maison, on n'en parloit plus depuis que j'avois rompu avec Alphonse Ramirez. Seulement un marchand de la ville, nommé Alphonse d'Avila, qui m'étoit très-affectionné, m'avoit dit de ne pas m'en mettre en peine, qu'il en trouveroit une; mais Dieu permit qu'il tombât malade. Ce marchand est un excellent chrétien; il n'a jamais voulu consentir à se marier;

Digitized by Google

il ne s'occupe que de bonnes œuvres, et surtout d'assister les prisonniers.

Cependant le divin Maître ne nous perdoit pas de vue; un peu avant qu'Alphonse d'Avila tombât malade, un très-saint homme, le père Martin de la Croix, religieux de l'ordre de Saint-François, étoit venu à Tolède; après y avoir passé quelques jours, il avoit, en quittant cette ville, prié un jeune homme qu'il confessoit de venir se présenter à moi pour faire tout ce que je lui dirois. Ce jeune homme, nommé Andrado, étoit assez pauvre, et ne pouvoit guère nous assister que de sa personne. Un jour, tandis que j'entendois la messe dans une église, il vint me communiquer la recommandation du saint homme, et m'assura qu'il feroit pour m'obliger tout ce qui seroit en son pouvoir. Je le remerciai de ses offres; mais nous trouvâmes assez plaisant, mes compagnes et moi, que l'homme de Dieu nous eût envoyé un tel secours; car le bon Andrado ne paroissoit guère propre à traiter avec des Carmélites déchaussées.

Munie de la permission de fonder, mais n'ayant personne qui me vînt en aide, je ne savois que faire, ni à qui confier le soin de nous chercher une maison à louer. Je me souvins du jeune homme envoyé par le père Martin de la Croix, et j'en parlai à mes compagnes. Elles commencèrent par rire beaucoup de moi, et me conseillèrent ensuite de ne pas me servir de lui, disant que cela ne seroit bon qu'à découvrir l'affaire. Cependant, comme il m'avoit été adressé par un si grand serviteur de Dieu, et non sans mystère, selon moi, je me persuadai qu'il

Digitized by Google

pourroit nous être utile; et sans vouloir déférer aux raisons de mes compagnes, je l'envoyai chercher. Après lui avoir demandé le plus grand secret, je lui expliquai notre position; je le priai de nous chercher une maison à louer, et je lui dis que je donnerois une caution. La caution que j'avois en vue, étoit Alphonse d'Avila, qui, comme je l'ai dit, étoit tombé malade. Andrado ne vit rien là que de très-facile, et il me dit qu'il alloit s'en occuper. Dès le lendemain au matin, il vint dans l'église des Jésuites où j'entendois la messe, et m'annonça qu'il avoit trouvé dans le voisinage une maison, qu'il m'en apportoit les clefs, et que nous n'avions qu'à l'aller voir. Nous nous y rendîmes, et elle nous parut si commode, que nous y demeurâmes près d'un an.

Que de fois, en songeant à cette fondation, j'ai admiré la conduite de Dieu! Des personnes riches s'étoient employées durant deux à trois mois à nous chercher une maison, et n'en avoient pu trouver dans tout Tolède. Et ce jeune homme se présente, il est pauvre, et le Seigneur veut qu'il nous en trouve une sur-le-champ. Ce n'est pas tout: ce monastère pouvoit très-facilement s'établir avec le concours d'Alphonse Ramirez, et Dieu permit que nous ne pûmes tomber d'accord avec lui; son adorable volonté étoit que la fondation fût marquée au sceau de la pauvreté et de la souffrance.

Comme nous étions fort contentes de la maison, je songeois à en prendre possession sans délai, de peur qu'il ne s'élevât quelque obstacle, lorsque Andrado vint nous donner l'heureuse nouvelle que nous pouvions en dis-

Digitized by Google

poser ce jour-là même, et y faire porter nos meubles. Je lui déclarai que cela seroit bientôt fait, attendu que nous n'avions que deux paillasses et une couverture. Mon langage auroit dû l'étonner; mes compagnes n'approuvoient point que je lui eusse parlé si ouvertement, de crainte que, nous voyant si pauvres, il ne voulût plus nous assister. Cette réflexion ne s'étoit pas présentée à mon esprit; mais la franchise de mes paroles ne diminua en rien les excellentes dispositions de ce jeune homme; Dieu qui lui avoit donné la volonté de nous être utile, devoit la lui continuer jusqu'à ce que l'œuvre fût accomplie. En effet, Andrado mit tant d'ardeur à faire venir des ouvriers, et à accommoder la maison de concert avec nous, que son zèle ne le cédoit, ce me semble, en rien au nôtre. Nous empruntâmes des ornements et tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer la sainte messe. A l'entrée de la nuit, étant accompagnées d'un officier civil, nous allâmes prendre possession de notre monastère, au son d'une de ces clochettes dont on se sert à l'élévation de la sainte hostie, car nous n'en avions point d'autre. Le reste de la nuit fut employé à tout mettre en ordre; cependant nous n'allions qu'à petit bruit, de peur qu'on ne découvrît notre dessein. L'unique endroit qui nous parut convenable pour une chapelle, étoit une salle dans laquelle on entroit par une petite maison voisine qui dépendoit de la grande, et que nous avions louée aussi. Cette maison étoit encore occupée par quelques femmes. Au point du jour tout étoit prêt; nous n'avions osé jusque-là rien dire à ces femmes, de peur qu'elles ne

Digitized by Google

divulguassent notre secret. Mais lorsque nous ouvrîmes alors, dans la cloison qui répondoit à une petite cour, une porte pour servir d'entrée à notre église, le bruit les ayant éveillées, elles sortirent du lit tout effrayées, et nous eûmes assez de peine à les apaiser. Cependant l'heure de la messe étant venue, nous leur fîmes entendre ce qui nous avoit obligées d'en user ainsi; elles s'adoucirent, et la chose n'alla pas plus loin (1).

Étant comme absorbée par le désir de hâter cette bonne œuvre, je ne songeai point à un autre inconvénient qui s'y rencontroit. La maison que nous avions louée appartenoit à une femme; dès qu'elle vit qu'on y avoit fait une église, elle éclata en plaintes contre nous. Elle craignoit que si le local étoit à notre convenance, on ne la forçât à nous le vendre à trop bon marché. Nous lui promîmes qu'elle n'auroit pas à se plaindre sur ce point, et elle se calma. D'un autre côté, les membres du conseil de l'archevêché, qui étoient opposés à la fondation, ayant appris que je l'avois faite sans leur permission, en furent fort irrités. Pour surcroît d'embarras, l'administrateur du diocèse étoit absent. Ils allèrent donc trouver un des ecclésiastiques qui avoit le plus d'autorité à Tolède, pour se plaindre de ce qu'une petite femme avoit eu la hardiesse d'y établir un monastère contre leur volonté. Heureusement j'avois dit confidentiellement à cet ecclésiastique tout ce qui s'étoit passé. Il fit semblant devant

(1) Ce fut le prieur des Carmes de Tolède qui célébra la première messe. Térèse dédia le couvent à saint Joseph. Cette fondation est du 14 mai 1569.

Digitized by Google

eux de l'ignorer, et il les adoucit le mieux qu'il put, en leur disant que j'avois déjà fait de semblables établissements, et que ce n'avoit pas été sans doute sans les autorisations requises. Cette réponse ne les empêcha pas néanmoins de nous envoyer, quelques jours après, la défense de continuer à faire dire la messe dans notre monastère, jusqu'à ce que j'eusse montré les pouvoirs en vertu desquels j'avois agi. Je leur répondis avec la plus grande douceur, que je me soumettrois à ce qu'ils exigeoient de moi, quoique au fond je n'y fusse point obligée. Je priai aussitôt don Pierre Manrique, ce gentilhomme dont j'ai parlé, d'aller leur montrer mes patentes. Il le fit, et il acheva de les apaiser, en leur disant qu'au reste la chose étoit consommée. Si elle ne l'eût point été, nous aurions eu bien de la peine à réussir.

Nous passâmes quelque temps dans cette maison, n'ayant pour tous meubles que notre couverture et nos deux paillasses. Notre pauvreté étoit si grande, que le jour où nous prîmes possession, nous n'avions pas le bois nécessaire pour cuire une sardine. Mais Dieu y pourvut en inspirant à une personne de déposer dans notre chapelle un fagot qui nous vint fort à propos. Le froid étoit assez vif, nous en souffrions pendant la nuit; nous nous en garantissions le mieux qu'il nous étoit possible avec la couverture dont j'ai parlé, et avec nos manteaux de gros drap qui nous rendoient souvent ainsi de grands services. On aura sans doute de la peine à comprendre qu'en passant de la maison de cette dame qui m'étoit si attachée, dans notre nouveau monastère, nous

Digitized by Google

nous y soyons trouvées dans une pauvreté si grande; je n'en sais point d'autre raison, sinon que Dieu vouloit nous faire connoître par expérience les avantages de cette vertu. Il est vrai aussi que je ne demandois rien, parce que j'aime à n'être à charge à personne. Il se pouvoit faire encore que cette dame n'y pensât pas; car ce qu'elle eût pu nous donner alors n'est rien, en comparaison des grandes largesses dont elle m'avoit déjà comblée. Cette pauvreté fut pour nous une source de biens; elle inondoit notre âme de tant de consolation, elle nous causoit une si vive allégresse, que je ne saurois m'en souvenir sans admirer les trésors cachés que Dieu renferme dans les vertus. Au milieu de ce dénûment, nos âmes demeuroient comme dans une douce contemplation. Hélas! un tel bonheur ne fut pas de longue durée; Alphonse Ramirez et d'autres personnes ne se hâtèrent que trop de nous pourvoir bien au delà de nos désirs. J'en ressentis une tristesse profonde : il me sembloit qu'on m'enlevoit de nombreux joyaux d'or qui faisoient ma richesse, et qu'on me laissoit dans l'indigence; ceci n'exprime encore que foiblement la peine que j'éprouvois en voyant que la pauvreté alloit finir pour nous. Ces sentiments étoient partagés par mes compagnes. Les voyant tristes, je leur demandai quelle en étoit la cause, et elles me répondirent : « Comment ne le serions-nous pas, ma mère, puisque nous ne sommes plus pauvres! » Depuis ce temps, je sentis croître mon amour pour la pauvreté, et Dieu me fit dominer de si haut les choses temporelles, que je ne pouvois

Digitized by Google

leur accorder la moindre estime. J'avois vu par expérience que la privation des biens d'ici-bas enrichit l'âme, et lui fait éprouver un rassasiement et un calme que le monde ne donnera jamais.

La première fois que je traitois de la fondation avec Alphonse Ramirez, plusieurs me blâmoient d'offrir le titre de fondateur à quelqu'un qui n'étoit pas de naissance illustre, ni même simple gentilhomme; ils me disoient que dans une aussi grande ville que Tolède, je trouverois facilement des personnes de qualité. Mais cela ne me faisoit pas grande impression, parce que, grâces à Dieu, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. D'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, Alphonse Ramirez étoit d'une des familles de commerce les plus honorables de Tolède. On avoit néanmoins tellement insisté sur ce point auprès de l'administrateur du diocèse, qu'il ne m'accorda la faculté de fonder, qu'à la charge de me conduire en cette fondation comme je l'avois fait dans les précédentes.

Cette seconde fois, lorsque je vis qu'on renouoit l'affaire, je me trouvai fort embarrassée; cependant, comme la fondation étoit déjà faite, je proposai de donner la grande chapelle à Alphonse Ramirez et à sa famille, mais à condition qu'ils n'auroient rien à prétendre sur le reste du monastère, ainsi que cela a lieu maintenant. Je balançois néanmoins encore à le faire, parce qu'une personne de grande qualité demandoit aussi à avoir cette chapelle. La diversité des avis sur ce point me laissant indécise, il plut à Notre-Seigneur de

Digitized by Google

m'éclairer, et de mettre un terme à mes hésitations par ces paroles : « *Combien peu serviront devant moi, au jour du jugement, ces titres de noblesse et ces grands domaines!* » Il me reprit ensuite sévèrement d'avoir écouté des discours auxquels des personnes qui ont foulé le monde sous les pieds ne doivent plus prêter l'oreille.

Cette réprimande me laissa toute confuse ; sur-le-champ, pour bien des motifs, je résolus de conclure l'arrangement par lequel je donnois la grande chapelle à Alphonse Ramirez. Je n'en ai point eu de regret; car l'on a vu que sans cela, il nous auroit été impossible d'acheter la maison où nous sommes maintenant. Cette maison est une des plus belles de Tolède, elle a coûté douze mille ducats. Le grand nombre de messes qu'on dit dans notre église, donne aux religieuses et au peuple lui-même une grande consolation. Que si j'avois eu égard à ces vaines opinions du monde, jamais nous n'aurions pu nous établir si commodément, et nous aurions fait tort à celui qui nous a fait de si bon cœur une telle charité.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

TOLÈDE.

Vertus et ferveur des Carmélites de Tolède. — Heureuse mort de la sœur Pétronille de Saint-André. — Notre-Seigneur promet à sainte Térèse d'assister lui-même au dernier moment, toutes les religieuses qui mourront dans ses monastères.

J'ai cru devoir rapporter ici quelques traits propres à faire connoître de quelle manière certaines religieuses de ce monastère se dévouoient au service de Dieu. Mon dessein, en traçant cette légère esquisse, est que celles qui viendront après nous, s'animent par de tels exemples, et s'efforcent d'imiter la ferveur de ces premiers commencements. Une d'elles, nommée Anne de la Mère de Dieu, entra parmi nous avant que la maison fût achetée; elle étoit alors âgée de quarante ans. Toute sa vie s'étoit écoulée dans les exercices de la piété chrétienne. Seule chez elle, et riche des biens de la fortune, elle eût pu mener une vie agréable; résolue cependant de tout abandonner pour embrasser la pauvreté et la soumission de l'état religieux, elle vint se proposer à moi. Je vis qu'elle

Digitized by Google

étoit d'une complexion délicate; mais comme je trouvai en elle tant de bonté d'âme et de courage, je crus ne pouvoir choisir un meilleur sujet pour commencer cette fondation; ainsi je la reçus. Il plut au divin Maître de lui donner beaucoup plus de santé au milieu des austérités et de l'assujettissement de la règle, qu'au milieu des commodités de la vie et de la liberté dont elle jouissoit auparavant; je ne pus le voir sans en éprouver un sentiment de dévotion. Ce qui m'oblige à parler d'elle ici, c'est qu'avant de faire profession, elle voulut se dépouiller de tout son bien qui étoit considérable, et le donner en pure aumône à ce monastère. J'en eus de la peine, et je ne voulois pas y consentir; je lui représentai que peut-être elle s'en repentiroit, ou bien qu'elle ne seroit point admise à la profession, et qu'alors il seroit bien pénible pour elle de s'être dépouillée de tout. A la vérité, si nous n'eussions pu l'admettre, nous nous serions fait un devoir de lui rendre ce qu'elle nous donnoit; mais je voulus lui montrer ainsi toutes les conséquences de son acte. Je le faisois pour deux raisons: l'une afin que ce ne lui fût pas un sujet de tentation, et l'autre pour l'éprouver. Elle me répondit que si elle étoit renvoyée, elle demanderoit son pain pour l'amour de Dieu; et il fut impossible d'obtenir d'elle autre chose. Elle a vécu très-contente, et avec beaucoup plus de santé qu'elle n'en avoit auparavant.

C'étoit un spectacle charmant de voir avec quelle ardeur on s'exerçoit dans ce monastère à la pratique de la mortification et de l'obéissance. Pendant le temps que

Digitized by Google

j'y demeurai, je remarquai que la supérieure devoit bien prendre garde à ce qu'elle disoit; car, bien que ce fût sans dessein, ces excellentes religieuses l'exécutoient aussitôt. Une fois, elles étoient à regarder une petite mare qui étoit dans le jardin; la prieure, jetant les yeux sur une religieuse qui étoit près d'elle, se mit à dire : « Que feroit une telle, si je lui disois de se jeter dans cette mare? » A peine avoit-elle achevé ces paroles, qu'elle étoit déjà dans l'eau, et elle fut si trempée, qu'il lui fallut changer d'habit.

Voici un autre trait qui se passa sous mes yeux. Un jour où la communauté se confessoit, une religieuse qui attendoit qu'une autre eût achevé, s'approcha de la supérieure pour lui parler. Celle-ci lui dit : « Comment, « ma sœur, venez-vous me parler en ce moment? est-ce « donc là une bonne manière de vous recueillir? Mettez « plutôt votre tête dans ce puits qui est près de nous, et « là, pensez à vos péchés. » La religieuse prit ces paroles pour un commandement de se jeter dans le puits, et courut si promptement pour l'exécuter, que si on ne se fût élancé sur ses pas pour la retenir, elle s'y seroit précipitée, croyant ainsi rendre à Dieu le plus grand service du monde. Que de traits de ce genre n'ai-je point vus, et quels actes de mortification n'ai-je point admirés dans ces ferventes religieuses! Elles portoient l'amour de l'obéissance jusqu'à un pieux excès. Il a fallu modérer leur ardeur; et des personnes doctes ont dû leur expliquer dans quels cas elles devoient obéir; car, dans certains actes, elles auroient plutôt démérité que mérité, si

Digitized by Google

leur intention ne leur eût servi d'excuse. Ce que je raconte de la ferveur de ce monastère, je puis le dire de tous les autres. Dans tous j'ai été témoin d'innombrables actes de mortification et d'obéissance; et si je n'y avois point eu de part, j'en rapporterois volontiers quelques-uns, afin que Notre-Seigneur soit loué et béni de la sainteté de ses servantes (1).

Je me trouvois dans ce monastère lorsqu'une sœur fut attaquée de la maladie dont elle devoit mourir (2). Après qu'elle eut reçu le saint viatique et l'extrême-onction, elle sentit son âme nager dans l'allégresse et dans la paix; on eût dit que quitter ce monde n'étoit pour elle qu'un voyage ordinaire. Nous pouvions en toute liberté lui dire, quand elle seroit au ciel, de nous recommander à Dieu et aux saints pour qui nous avions une dévotion particulière. Un peu avant qu'elle rendît le dernier soupir, j'allai prier pour elle devant le très-saint Sacrement, et je conjurai Notre-Seigneur de lui donner une sainte mort. Après cette prière, me rendant à la cellule de cette chère sœur, je vis en entrant le divin Maître au chevet de son lit. Il avoit les bras un peu ouverts comme

(1) Voici un de ces traits rapporté par l'annaliste du Carmel. Après les matines, sainte Térèse ayant donné un avertissement à une religieuse, celle-ci se prosterna aussitôt; et comme la Sainte ne lui dit pas de se relever, cette humble et obéissante vierge resta ainsi la face contre terre depuis dix heures du soir, jusqu'à six heures du matin. Sainte Térèse la trouvant alors dans cette posture, lui fit signe de se relever; mais dissimulant la joie que lui causoit cet acte, et voulant la préserver de toute pensée d'amour-propre, elle la reprit de nouveau, comme si elle eût fait cette mortification de sa propre volonté.

(2) Cette religieuse étoit la sœur Pétronille de Saint-André.

Digitized by Google

pour soutenir et défendre la mourante ; dans cette attitude, il me dit ces paroles : « *Tiens pour certain, ma « fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui « mourront dans ces monastères* (1)*; qu'elles n'aient donc « point peur des tentations à l'heure de la mort.* » Cette assurance sortie de la bouche même de Notre-Seigneur, me causa une consolation extrême, et me fit entrer dans un profond recueillement. Quelques instants après, revenant à moi, je m'approchai de la malade et lui adressai quelques mots ; elle me dit : « O ma mère, que je vais voir de grandes choses ! » Ce furent ses dernières paroles, et elle mourut comme un ange.

J'ai été témoin de la mort de quelques autres religieuses dans nos monastères, et j'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, un calme et une sérénité ineffable ; on eût dit qu'elles entroient dans un ravissement et dans le doux repos de l'oraison. Rien n'indiquoit au dehors qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissoient. Aussi, j'espère de la bonté de Dieu qu'il nous accordera une semblable grâce, par les mérites de son Fils, et de la glorieuse Vierge dont nous portons l'habit. C'est pourquoi, mes filles, efforçons-nous d'être de véritables Carmélites. Cette vie

(1) Arnauld d'Andilly a faussé le sens de ce célèbre passage. Au lieu de dire, comme le texte le porte expressément : « Tiens pour certain, « ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront *dans « ces monastères, en estos monasterios;* il dit simplement, *dans ce « monastère.* » Ainsi, de sa propre autorité, il restreint au seul monastère de Tolède, une promesse que Notre-Seigneur étend à tous les monastères de Carmélites déchaussées.

Digitized by Google

est courte; et si nous savions quelles sont les peines que plusieurs souffrent au moment de la mort, et les artifices dont l'ennemi du salut se sert pour les tenter, nous ne pourrions trop estimer la grâce que le divin Maître nous fait de nous assister à cette heure suprême.

Voici un exemple de ces tentations qui se présente maintenant à mon souvenir. Je vais parler de quelqu'un que j'ai connu; car il étoit allié à ma famille. Cet homme aimoit passionnément le jeu, et il n'avoit qu'une légère teinture des lettres. Le démon se servit de son peu d'instruction pour le tenter dans sa dernière maladie, en lui faisant croire que le repentir étoit inutile à l'heure de la mort. Cette idée fausse étoit tellement enracinée dans son esprit, qu'on ne pouvoit en aucune manière le déterminer à se confesser. Le pauvre homme en éprouvoit une affliction extrême; il avoit un vif repentir des péchés de sa vie, mais se croyant damné, il persistoit à dire que la confession ne lui serviroit de rien. Son confesseur, savant religieux Dominicain, combattoit cette erreur; mais tous ses raisonnements échouoient, tant le démon inspiroit au malade de subtilités pour y répondre. Quelques jours se passèrent dans cette lutte: durant ce temps, ce religieux et d'autres personnes prièrent sans doute beaucoup pour cet infortuné, puisque Dieu se laissa fléchir et lui fit miséricorde. Cependant son mal, qui étoit une douleur de côté, se faisant sentir avec plus de violence que jamais, le confesseur accourut avec un nouveau zèle; il apportoit, je pense, pour convaincre son pénitent, des raisons plus

Digitized by Google

fortes encore que les premières; mais elles auroient fait peu d'impression sur lui, si Dieu ne l'eût regardé d'un œil de compassion, et ne lui eût touché le cœur. Dès les premières paroles de son confesseur, le malade s'assit sur son lit, comme s'il eût été en pleine santé, et lui dit : « Puisque vous m'affirmez que la confession peut « m'être utile, eh bien ! je déclare que je veux me « confesser. » Il envoya à l'instant même chercher un notaire, et prit à témoin toutes les personnes présentes, qu'il s'engageoit par serment à ne plus jouer et à changer de vie, si Dieu daignoit prolonger ses jours. Il se confessa ensuite très-bien, et reçut les sacrements avec tant de dévotion, que nous pouvons croire qu'il est sauvé.

Plaise à Notre-Seigneur, mes sœurs, que nous vivions comme de vraies filles de la Vierge, et que nous gardions fidèlement les engagements de notre profession, afin que notre adorable Maître nous accorde la grâce qu'il nous a promise (1). Ainsi soit-il !

(1) Ribera, après avoir rapporté cette mémorable et consolante promesse de Notre-Seigneur à sainte Térèse, dit qu'elle doit s'entendre des religieuses qui auront vécu conformément à leur règle et à leurs constitutions. Quant à ces paroles : *Qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort,* elles signifient, ajoute-t-il, que les vraies filles de sainte Térèse n'ont pas à redouter à ce dernier moment des tentations qui les troublent beaucoup, ou qui leur causent une inquiétude tant soit peu notable. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XIV.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

PASTRANA.

La Sainte étant partie de Tolède pour Pastrana, s'arrête à Madrid.—Dans cette ville, elle gagne à son ordre Mariano de Azaro et son compagnon. — Après trois mois environ de séjour à Pastrana, elle y fonde, le 9 juillet 1569, un monastère de religieuses; et le 13 du même mois, un monastère de Carmes déchaussés.

Les quinze jours qui suivirent notre entrée dans cette maison de Tolède où, comme je l'ai dit, nous restâmes presque une année, furent employés à disposer l'église, à placer les grilles, et à mettre en état toutes choses. Nous eûmes fort à faire; je passai tout ce temps, non sans de grandes fatigues, au milieu des ouvriers; mais enfin l'ouvrage fut complétement terminé la veille de la Pentecôte. Le jour de la fête, à l'heure où nous nous assîmes au réfectoire pour prendre notre repas, j'éprouvai une grande consolation à la pensée que, libre de toute sollicitude, je pourrois consacrer quelques instants de la journée à me reposer dans le Seigneur; et si vive étoit la joie dont mon âme fut inondée, qu'elle me permettoit à peine de manger. Je ne méritois pas ce bonheur. Au

Digitized by Google

moment même, on vint m'annoncer l'arrivée d'un serviteur de la princesse d'Eboli, femme de Rui-Gomez de Silva. J'allai le trouver. Il venoit de sa part me chercher pour la fondation de Pastrana, déjà depuis longtemps concertée entre nous, mais que je ne croyois pas devoir s'exécuter sitôt. Un message si inattendu me causa de la peine. Je trouvois de grands inconvénients à abandonner un monastère si récemment fondé, et pour lequel nous avions essuyé tant de contradictions. Ainsi, ma résolution de ne point partir ayant été bientôt prise, j'en fis part à l'envoyé. Il me dit que sa maîtresse ne s'étant rendue à Pastrana que pour cet objet, ce seroit lui faire affront que de différer mon départ. Cette considération ne put me persuader; je lui dis pourquoi, et j'ajoutai que lorsqu'il auroit dîné, je lui donnerois une lettre pour la princesse d'Eboli. Trouvant mes raisons justes, il s'y soumit, mais avec beaucoup de peine, parce que c'étoit un homme très-sensible au point d'honneur. Les religieuses qui devoient composer le monastère de Tolède, ne faisoient que d'arriver; je ne croyois pouvoir en aucune façon me séparer sitôt d'elles. Je m'en allai donc devant le très-saint Sacrement, pour demander à Notre-Seigneur la grâce d'écrire de telle sorte à la princesse qu'elle ne fût point offensée de mes paroles. Un déplaisir que je lui aurois causé, pouvoit avoir des suites très-fâcheuses; car les Carmes déchaussés ne faisant que de commencer, nous avions besoin pour eux et pour la Réforme tout entière, de la faveur du prince Rui-Gomez, qui étoit en grand crédit auprès du roi et dans toute

Digitized by Google

l'Espagne. A la vérité, je ne saurois dire si cette dernière pensée me vint alors dans l'esprit, mais je sais bien que je ne voulois pas désobliger la princesse. J'étois dans cet état, lorsqu'il me fut dit de la part de Notre-Seigneur: « Ne laisse point de partir pour Pastrana; il est question « de quelque chose de plus que d'une fondation de Car- « mélites : emporte avec toi la règle et les constitutions. » Après de telles paroles, malgré les graves raisons que j'avois de rester à Tolède, je me crus obligée de me conduire, comme je le fais en de semblables occasions, d'après les avis de mon confesseur. Je le fis donc prier de venir, et je lui demandai conseil, mais sans lui dire un mot de ce que j'avois entendu dans l'oraison. Par ce moyen, je suis toujours plus tranquille. Je me contente de supplier Notre-Seigneur qu'il daigne éclairer les guides de mon âme, afin que leur décision soit conforme aux lumières naturelles. J'ai vu mainte et mainte fois que lorsque le divin Maître veut qu'une chose ait lieu, il sait la leur mettre au cœur. Ainsi en fut-il alors. Mon confesseur, après avoir tout examiné, jugea que je devois partir: sur son avis, je me déterminai à me mettre en route. Je quittai Tolède le lundi de la Pentecôte, emmenant avec moi deux religieuses. Arrivées à Madrid qui se trouvoit sur notre chemin, nous allâmes demander l'hospitalité à madame Leonor Mascareñas, dans un couvent de religieuses de Saint-François, dont elle étoit la fondatrice. C'étoit là que s'étoit retirée cette grande servante de Dieu, après avoir été gouvernante du roi Philippe II. Elle nous accueillit avec une bonté parfaite,

Digitized by Google

comme elle l'avoit déjà fait en d'autres circonstances où j'avois eu occasion de passer par Madrid.

Cette dame me dit que j'arrivois fort à propos : elle logeoit chez elle en ce moment un ermite qui avoit un extrême désir de me connoître; il trouvoit, disoit-il, beaucoup de ressemblance entre notre vie et celle qu'il menoit avec ses compagnons dans le désert. Comme je n'avois alors que deux religieux, il me vint en pensée qu'il seroit très-utile de leur adjoindre cet ermite, si je pouvois le gagner. Ainsi je priai cette dame de me ménager un entretien avec lui. Il occupoit un appartement très-retiré; il avoit emmené avec lui un jeune frère nommé Jean de la Misère, fort simple dans les choses du monde, mais grand serviteur de Dieu. L'ermite me vint donc voir; nous causâmes, et il me dit entre autres choses qu'il avoit dessein de faire le voyage de Rome. Mais avant d'aller plus loin, je veux raconter ce que je sais de lui. Cet ermite qui, chez les Carmes déchaussés, porta le nom de Mariano de Saint-Benoît, étoit né en Italie; son nom de famille étoit Mariano de Azaro; il fit ses études avec distinction dans son pays, et mérita le titre de docteur; c'étoit un homme d'un esprit très-élevé et d'une grande dextérité dans les affaires. Ces qualités le firent choisir par la reine de Pologne pour intendant de sa maison. Mais il ne conserva pas longtemps cette charge; comme il ne vouloit pas se marier, il entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, où il fut pourvu d'une commanderie; il ne tarda pas non plus à s'en démettre, parce que Notre-Seigneur l'appela à tout

Digitized by Google

abandonner pour mieux s'occuper de son salut. Il suivit son divin Maître avec le plus grand courage dans la carrière des souffrances. Accusé à faux d'être complice d'un meurtre, il demeura deux ans en prison, sans vouloir prendre d'avocat pour sa défense, remettant la justice de sa cause entre les mains de Dieu et de ses juges. Deux faux témoins, pareils à ceux qui accusèrent Susanne, soutenoient qu'ils avoient été engagés par lui à commettre ce crime. Mais leur imposture fut dévoilée de la même manière : on leur demanda séparément en quel lieu et comment il leur avoit parlé; l'un répondit qu'il étoit assis sur son lit, tandis que l'autre affirma qu'il se trouvoit à l'embrasure d'une fenêtre. Enfin ils avouèrent que leur accusation n'étoit qu'une imposture. Le père Mariano m'affirma qu'il lui en avoit coûté beaucoup d'argent pour empêcher que ses calomniateurs ne fussent punis comme ils le méritoient; il ajouta que pouvant se venger de son persécuteur qui étoit tombé entre ses mains, et sur le compte duquel il étoit chargé de faire une information, il avoit également usé de tout son pouvoir pour le soustraire aux coups de la justice.

Ces vertus et d'autres non moins belles (car c'étoit un homme pur, chaste, ennemi de tout commerce avec les femmes) lui méritèrent sans doute de la part de Notre-Seigneur la lumière qui lui fit voir le néant du monde, et lui inspira le dessein de vivre dans la solitude. Le cœur tout plein de ce désir, il examina attentivement les divers ordres religieux pour connoître celui où il devoit s'engager; mais trouvant dans tous, comme il me

Digitized by Google

le dit, certaines choses qui gênoient son attrait intérieur, il demeuroit indécis sur le choix. Il ne tarda pas à apprendre que dans le désert du Tardon, près de Séville, il y avoit des ermites qui vivoient en communauté sous la conduite d'un saint homme nommé le père Matthieu; il me fit la peinture de leur vie. Leurs cellules étoient séparées les unes des autres; chaque ermite prenoit chez lui son frugal repas; ils ne disoient point l'office en commun, ils se réunissoient seulement dans un oratoire pour entendre la messe; enfin, sans avoir de revenus, et sans recevoir d'aumônes, ils vivoient du travail de leurs mains et dans une grande pauvreté. Tandis que j'entendois le récit de ces particularités, il me semblóit voir nos saints pères revivre dans le désert du Tardon. Il y avoit déjà huit ans que Mariano de Arazo menoit ce genre de vie dans cette solitude. Mais comme le saint concile de Trente, dont on commençoit partout à observer les décrets, exigeoit que les ermites entrassent dans un ordre religieux, Mariano se disposoit à faire le voyage de Rome pour obtenir du pape, en faveur des ermites du Tardon, une exception à la règle générale. Dès qu'il eut fini de me dire tout ce que je viens de rapporter, je lui montrai notre règle primitive; et je lui représentai que sans se donner tant de peine, il pouvoit continuer son genre de vie dans le Carmel, attendu qu'il y retrouveroit les exercices de son désert, et en particulier le travail des mains qu'il affectionnoit tant. Car, me disoit-il, c'est la cupidité des biens terrestres qui perd les hommes, et qui fait mépriser les religieux. Comme j'étois

Digitized by Google

en cela du même sentiment, nous fûmes bientôt d'accord non-seulement sur ce point, mais sur tout le reste. Je lui montrai par plusieurs raisons quel grand service il pourroit rendre à Dieu en entrant dans notre ordre; il me dit qu'il y penseroit la nuit suivante. Je vis qu'il étoit presque déterminé, et je compris alors le sens de ces paroles que Notre-Seigneur m'avoit adressées dans l'oraison : « Que j'aurois une affaire plus importante à « traiter à Pastrana, que celle de la fondation d'un cou- « vent de Carmélites déchaussées. » J'en ressentis une joie extrême, dans la pensée que si un homme d'un tel mérite s'engageoit dans notre ordre, il y rendroit à Dieu des services signalés. Durant la nuit, Mariano délibéra s'il devoit entrer au Carmel; comme c'étoit la volonté du divin Maître, il s'y sentit attiré avec un attrait irrésistible. Dès le lendemain, il vint m'annoncer qu'il étoit entièrement résolu d'entrer dans l'ordre de la Vierge; il ajouta qu'il ne pouvoit assez s'étonner du changement si prompt qui s'étoit fait en lui, surtout par l'entremise d'une femme ; il m'a plusieurs fois depuis répété ces dernières paroles, comme si j'en avois été la cause, et comme si ce n'étoit pas Dieu seul qui remue et change les cœurs. Peut-on trop admirer ici les voies de la Providence! Ce serviteur de Dieu avoit passé plusieurs années indécis, sans pouvoir embrasser un état fixe; car celui où il se trouvoit ne l'étoit pas : on ne s'y lioit ni par des vœux, ni par un engagement perpétuel; on y vivoit seulement dans la retraite. Et tout à coup le divin Maître l'incline vers l'état où il l'appelle, lui montre

Digitized by Google

quelle grande gloire il pourra rendre à la Majesté divine dans notre ordre, enfin lui fait connoître qu'il veut se servir de lui pour étendre son œuvre. En effet, ce père nous a été très-utile; et il a déjà supporté de grands travaux pour notre cause. Mais si l'on en juge par la tempête suscitée contre nous, il lui reste encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que l'édifice de la réforme soit affermi. Il hâtera, je l'espère, cet heureux moment; car son esprit, son habileté, sa vie exemplaire, lui donnent beaucoup de crédit auprès de plusieurs personnes qui nous aiment et nous protégent.

Jaloux d'exécuter au plus tôt son dessein, le père Mariano me dit que le prince Rui-Gomez lui avoit donné à Pastrana même où j'allois, un site avantageux pour bâtir un ermitage; qu'il étoit résolu d'élever à la place un monastère de notre ordre, et d'y prendre l'habit. Je lui en témoignai toute ma reconnoissance. J'en rendis aussi à Notre-Seigneur les plus vives actions de grâces; car des deux monastères d'hommes que notre très-révérend père général m'avoit permis d'établir, il n'y en avoit qu'un de fondé. Sans perdre de temps, je députai quelqu'un de Madrid même vers le provincial sorti de charge et vers son remplaçant, pour obtenir leur consentement sans lequel je ne pouvois rien faire. J'écrivis en même temps à don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, qui nous affectionnoit beaucoup, pour le prier d'appuyer ma demande auprès des deux provinciaux. Dieu permit qu'ils ne fissent aucune difficulté, dans la pensée où ils étoient sans doute que ce nouvel établis-

Digitized by Google

sement dans un lieu si solitaire ne leur pouvoit guère apporter de préjudice. Le père Mariano me donna parole qu'aussitôt que les permissions seroient arrivées, il se rendroit à Pastrana pour y prendre l'habit. Ainsi je continuai mon voyage avec une grande joie. Je reçus à Pastrana le plus parfait accueil de la part de la princesse et du prince Rui-Gomez. Ils nous donnèrent un appartement séparé dans lequel nous demeurâmes plus longtemps que je ne pensois. La maison que la princesse nous destinoit, se trouva trop petite; pour l'agrandir, il fallut la démolir presque en entier, on ne laissa subsister que les gros murs.

Je fis dans cette ville un séjour de trois mois environ. Durant ce temps, je n'eus pas peu à souffrir. La princesse exigeant de moi des choses contraires à nos constitutions, je ne pouvois les lui accorder, et plutôt que de céder à ses désirs, j'étois résolue de m'en retourner sans fonder de monastère. Mais le prince Rui-Gomez, homme plein de sens et de sagesse, se rendit le premier à mes raisons, et les fit ensuite agréer à la princesse. Je me relâchai seulement en certains articles, parce que je tenois beaucoup plus à établir à Pastrana un couvent d'hommes que de femmes : j'en sentois toute l'importance; la suite fit voir que je n'avois pas tort.

Le consentement des pères provinciaux étant arrivé, Mariano de Azaro et son compagnon vinrent aussitôt. Le prince et la princesse consentirent sans peine que l'ermitage qu'ils avoient donné fût changé en un monastère de Carmes déchaussés. J'envoyai chercher à

Digitized by Google

Mancera le père Antoine de Jésus, pour commencer cette fondation. Je travaillai, en attendant, à leur nouveau costume, à leurs manteaux; en un mot, je faisois tout ce qui dépendoit de moi pour hâter l'heureux moment où ils prendroient l'habit. Comme je n'avois avec moi que deux religieuses, j'en fis venir quelques autres du monastère de Medina del Campo. Dans cette dernière ville se trouvoit alors le père Balthasar de Jésus, Carme de la Mitigation, homme déjà d'un certain âge, mais excellent prédicateur. Il n'eut pas plutôt appris qu'on alloit fonder un nouveau monastère de Carmes de la Réforme, qu'il prit la résolution d'y entrer; il vint avec les religieuses, pour exécuter son dessein, et il l'exécuta en effet. Dès la première ouverture qu'il m'en fit, j'en louai et bénis le Seigneur. Ce fut lui qui donna l'habit de frère convers au père Mariano et à son compagnon (1). Quelques instances que j'eusse faites auprès

(1) Nous ajouterons quelques détails biographiques à ce que sainte Térèse a écrit sur le P. Mariano, et sur Jean de la Misère, son compagnon.

Ambroise Mariano étoit né à Bitonto, dans le royaume de Naples, de parents nobles, riches et très-vertueux. Il fit ses humanités avec distinction, et excella dans la poésie et dans l'éloquence. Il fut le condisciple de Hugues Boncompagni, qui fut plus tard Grégoire XIII, et qui, sur le trône pontifical, conserva toujours de l'amitié pour le P. Mariano. Le jeune Mariano se distingua aussi beaucoup dans les mathématiques et la géométrie. Après qu'il eut pris le bonnet de docteur en théologie et en droit, il fut député au concile de Trente, et il y montra tant de science, de piété, de prudence, de dextérité dans les affaires, que les pères du concile le chargèrent d'aller en Flandres, en Allemagne et en d'autres royaumes du nord de l'Europe, pour les affaires de la religion. La réputation qu'il s'y acquit porta la reine de Pologne, Catherine d'Autriche, femme de Sigismond II, à le nommer intendant de sa maison, et à l'admettre dans son conseil. Le dégoût du monde qui le pressoit déjà, lui fit

Digitized by Google

du premier pour l'engager à entrer comme religieux du chœur, je ne pus jamais l'obtenir de lui. Il étoit si humble, qu'il croyoit ne devoir être que le dernier de tous. Il fallut plus tard un ordre de notre très-révérend père général pour l'obliger à recevoir la prêtrise.

faire le vœu de chasteté, et il entra dans l'ordre de Malte, où il fut pourvu d'une commanderie. En 1557, il combattit avec une rare vaillance dans la fameuse bataille de Saint-Quentin. Après la victoire, étant entré avec les Espagnols dans cette ville, il mit l'épée à la main pour défendre l'honneur de deux demoiselles chez la mère desquelles il demeuroit, et à qui un de ses camarades vouloit faire insulte. Ce fut peu de temps après, qu'il fut mis en prison, comme sainte Térèse l'a raconté. Lorsque son innocence fut reconnue, Philippe II n'en conçut que plus d'estime pour lui, et l'ayant nommé gouverneur du prince Salmone, il exigea qu'il conduisît son élève en Espagne. De retour à Madrid, ce monarque le chargea encore d'aller examiner comment on pourroit rendre le Guadalquivir navigable de Séville à Cordoue. Mariano profita de son séjour dans cette dernière ville, pour faire les exercices spirituels de saint Ignace, chez les Jésuites. Il sortit de cette retraite, résolu de se consacrer entièrement à Dieu. Sainte Térèse nous a raconté comment il exécuta son dessein. Le père Mariano, devenu Carme déchaussé, a toujours joui dans son ordre de beaucoup de considération; et après y avoir dignement rempli plusieurs grandes charges, il termina saintement sa carrière à Madrid, en l'année 1594. (Voir les lettres de sainte Térèse, les Bollandistes et les *Ann. gén. du Carmel.*)

Le frère Jean de la Misère, nommé dans le monde Jean Narduch, étoit né dans le royaume de Naples, et il y avoit beaucoup connu le P. Mariano. Il montra dès l'enfance une grande piété. Il étoit déjà ermite du Tardon, quand le P. Mariano se retira dans cette solitude, et renoua connoissance avec lui; ils y passèrent huit années ensemble. Ils eurent ensuite le bonheur de prendre ensemble l'habit de Carme déchaussé. Le frère Jean de la Misère justifia toute sa vie l'éloge que sainte Térèse fait de lui. Il fut un grand serviteur de Dieu, et il porta à un très-haut degré la simplicité évangélique. Dieu, qui se plaît à converser avec les simples, orna l'humble religieux du don d'oraison, du don de prophétie et de celui des miracles. Il avoit une très-filiale dévotion à la sainte Vierge; il se servoit d'une de ses images pour opérer tous ses miracles. Ce fut lui qui fit le portrait de sainte Térèse de son vivant. Il mourut en odeur de sainteté en 1616, à Madrid, âgé de près de cent ans. (Voir les lettres de sainte Térèse, les *Ann. gén. du Carmel*, et le P. Frédéric de Saint-Antoine, *Vie de sainte Térèse.*)

Digitized by Google

Après que les deux monastères, l'un de religieux, l'autre de religieuses, furent fondés à Pastrana (1), et que le père Antoine de Jésus fut arrivé, on commença à recevoir des novices dans le premier. Les vertus de quelques-uns ont été si éminentes, que si Dieu veut qu'elles soient connues, il suscitera quelqu'un plus en état que moi de les écrire; car j'avoue sincèrement que cela passe ma capacité. Quant au couvent de religieuses, il fut établi à la grande satisfaction du prince et de la princesse. Celle-ci, je dois le dire à sa louange, se montra prodigue de soins et de bontés à leur égard jusqu'à la mort de son mari. Mais alors, soit par l'artifice du démon, soit par une permission de Dieu que nous ne pouvons pénétrer, les choses changèrent bien de face. La princesse, sans attendre que le temps calmât le transport de sa douleur, voulut tout à coup entrer comme religieuse dans le monastère; dans l'affliction où elle étoit, on conçoit qu'elle ait trouvé peu d'attrait dans une si étroite clôture, et dans un genre de vie si nouveau pour elle. La prieure, de son côté, liée par les ordonnances du saint concile de Trente, ne pouvoit lui accorder les libertés qu'elle désiroit. Il en résulta qu'elle prit en tel dégoût, non-seulement la prieure (2), mais toutes les autres religieuses, que, même après avoir

(1) On ne put prendre possession de l'ermitage que le 13 juillet de cette année 1569. C'est de ce jour que date la fondation du monastère des Carmes déchaussés de Pastrana. Celle du couvent des Carmélites déchaussées est du 9 du même mois. Sainte Térèse le dédia sous le titre de la Conception de la très-sainte Vierge.

(2) Cette prieure étoit la mère Isabelle de Saint-Dominique, dont nous avons donné la biographie à la page 85.

Digitized by Google

quitté l'habit et être retournée dans son palais, elle ne pouvoit les souffrir. Ces pauvres filles n'ayant plus cette paix nécessaire dans la vie religieuse, il n'y eut rien que je ne fisse auprès de nos supérieurs pour obtenir la permission d'abandonner ce monastère, et d'en établir un autre à Ségovie. Ce projet fut exécuté, comme on le verra par mon récit. A leur départ de Pastrana, les Carmélites, non-seulement renoncèrent à tout ce que leur avoit donné la princesse, mais elles emmenèrent à Ségovie les religieuses que, sur son ordre, elles avoient reçues sans dot. Les lits et quelques petits meubles qui leur appartenoient, voilà tout ce qu'elles emportèrent. Leur départ plongea la ville dans la désolation. Quant à moi, j'éprouvois une joie bien douce de mettre un terme à leurs souffrances et de les rendre à la tranquillité. J'avois la certitude qu'elles n'avoient donné à la princesse aucun sujet de déplaisir; car, même après sa prise d'habit, elles la traitèrent avec la même déférence qu'auparavant. Si, comme je l'ai dit, l'excès de la douleur produisit dans la princesse un tel changement, toute la faute en fut, ainsi qu'on me l'affirme, à une de ses femmes qu'elle avoit menée avec elle. Enfin, Notre-Seigneur qui le permit, voyoit sans doute qu'il ne convenoit pas de fonder un monastère en cet endroit; ses jugements sont grands et impénétrables. Aussi je n'aurois jamais osé l'entreprendre de moi-même, et je n'avois rien fait que par le conseil de personnes non moins recommandables par leur science que par leur sainteté.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

SALAMANQUE.

Pressée par le P. Martin Gutierrez de fonder un monastère à Salamanque, la Sainte se rend dans cette ville. — Digression : ce qu'elle eut à souffrir dans les voyages; sa joie à l'érection d'une nouvelle église; vertu des premières Carmélites. — Avis aux prieures sur la pratique des mortifications et de l'obéissance. — Combien la discrétion leur est nécessaire. Ce qu'elles doivent observer pour bien gouverner. — Obligation pour elles de conduire leurs inférieures par le chemin de la règle et des constitutions; elles ne sont en tête des autres que pour cela.

Les deux fondations de Pastrana terminées, je revins à Tolède où je fis un séjour de quelques mois. Durant ce temps, j'achetai la maison dont j'ai parlé, et je mis toutes choses en bon état. Je reçus à cette époque une lettre du P. Martin Gutierrez, recteur du collége des Jésuites de Salamanque (1). Il me disoit qu'un monastère de notre ordre feroit le plus grand bien dans cette ville, et m'en alléguoit plusieurs raisons. Il m'en avoit

(1) Né en 1524 à Almodovar, dans le diocèse de Tolède, Martin Gutierrez fut dans le monde le modèle des jeunes gens par sa piété. Admis en 1550 dans la société de Jésus, il en devint un des plus beaux ornements par sa science et par la sainteté de sa vie. Il eut le zèle d'un apôtre pour le salut des âmes. Deux de ses plus célèbres conquêtes furent le

Digitized by Google

déjà parlé; mais ce qui jusque-là m'avoit empêchée de me rendre à son désir, étoit le peu de ressources de cette ville, et la difficulté par conséquent d'y fonder une maison sans revenus, comme je le désirois. Je voyois néanmoins bien des raisons en faveur du projet : Avila n'étoit pas moins pauvre que Salamanque, et rien pourtant ne nous y manquoit; Dieu d'ailleurs a soin de ceux qui le servent; les religieuses sont en petit nombre dans nos monastères, il y règne beaucoup d'ordre; enfin, le travail des mains nous aide à vivre. Encouragée par ces considérations, je résolus de profiter des avances du père Martin Gutierrez. Je partis de Tolède pour me rendre à Avila. Lorsque j'y fus arrivée, j'écrivis à l'évêque de

docteur François de Ribera qui, le premier, écrivit la vie de sainte Térèse, et le jeune Louis du Pont si connu plus tard par ses ouvrages. Il avoit reçu de Dieu un don éminent pour la direction spirituelle. Il fut un des confesseurs de sainte Térèse. En 1573, envoyé à Rome pour l'élection d'un général de la société, après la mort de saint François de Borgia, il avoit déjà traversé la frontière de la France, lorsqu'il tomba au pouvoir d'un parti de protestants dans une petite ville appelée Cardillac. C'étoit un samedi : au moment où les huguenots armés fondirent sur lui, il étoit à genoux dans une petite chapelle devant une image de la Vierge, et venoit de recevoir, de la bouche même de la Reine du ciel, l'assurance que dans huit jours il seroit avec elle en paradis. Les hérétiques chargèrent de fers leur prisonnier, et l'ayant traité avec cruauté, ils le jetèrent dans un affreux cachot. Au bout de huit jours, le 21 février, succombant aux rigueurs de sa captivité, le soldat de Jésus-Christ, selon la prédiction de la très-sainte Vierge, alla, à l'âge de 49 ans, recevoir dans la patrie des saints le prix de son héroïque témoignage.

Dieu révéla à sainte Térèse la gloire de son serviteur. Elle le vit au ciel avec l'auréole et la palme des martyrs. C'est ce qu'elle attesta elle-même dans une lettre écrite au P. Gilles Gonzalez, assistant d'Espagne à Rome.

En 1603, le corps du serviteur de Dieu fut rapporté à Valladolid, et solennellement enterré dans l'église de la maison professe des Jésuites, près du maître-autel, du côté de l'évangile. (Voir l'*Hist. de la société de Jésus*, par Sacchini, et le V. P. Nieremberg, *Claros Varones*.)

Digitized by Google

Salamanque pour lui demander l'autorisation de fonder. Il me l'accorda sans délai et de la meilleure grâce du monde, parce que le père recteur lui avoit fait connoître notre ordre, et la gloire que rendroit à Dieu un monastère de Carmélites dans cette ville (1).

Je regardois déjà le couvent comme établi, tant la chose me sembloit facile. Mon premier soin fut de louer une maison à Salamanque. Une dame de ma connoissance nous en trouva une; mais comme elle étoit occupée par des écoliers et que le terme n'étoit pas encore échu, nous éprouvâmes quelques difficultés. La chose s'arrangea cependant, ils promirent de laisser la maison vide dès que les personnes qui devoient l'habiter se présenteroient. Ils ignoroient qui elles étoient, car je mettois le plus grand soin à tenir l'affaire secrète, jusqu'à ce que nous eussions pris possession. Je savois par expérience combien le démon fait d'efforts pour empêcher l'établissement d'un de ces monastères. Mais Dieu qui vouloit que la fondation se fît, ne lui permit pas alors de la traverser. Nous eûmes néanmoins depuis de grandes difficultés qui, au moment où j'écris, ne sont pas encore aplanies, quoique la fondation date déjà de quelques années. Ces traverses me font croire que Dieu sera fidèlement servi dans ce monastère, puisque le démon ne le peut souffrir.

(1) L'évêque de Salamanque étoit don Pierre Gonzalez de Mendoza, frère du duc de l'Infantado; député au concile de Trente, ce prélat s'y étoit fait remarquer par sa piété, ses lumières et son habileté dans les affaires.

Digitized by Google

Ayant donc obtenu l'autorisation de l'évêque et étant assurée d'une maison, je partis d'Avila sans autre appui que ma confiance en la bonté de Dieu; car il y avoit beaucoup à faire pour mettre cette maison en état de nous recevoir, et je ne connoissois personne qui pût nous venir en aide pour cela. Afin que mon départ fût plus secret, je ne pris avec moi qu'une compagne. L'embarras où je m'étois trouvée en menant à Médina del Campo un grand nombre de religieuses, m'avoit instruite : je voyois qu'il étoit plus sage de ne les faire venir qu'à la prise de possession. De cette manière, s'il se rencontroit quelques désagréments, j'étois seule à les souffrir avec la religieuse dont je ne pouvois me dispenser de me faire accompagner. Nous arrivâmes la veille de la fête de tous les saints; nous avions passé une grande partie de la nuit en route, et je m'étois trouvée fort malade au lieu où nous avions couché.

Je ne rapporte pas dans cet écrit tout ce que nous eûmes à souffrir dans les voyages. Tantôt il falloit endurer les ardeurs du soleil, et tantôt les rigueurs du froid. Souvent la neige tomboit sur nous pendant des journées entières. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous égarer dans les chemins! Je ne raconte pas non plus combien j'eus à souffrir de divers maux auxquels j'étois sujette, et surtout de la fièvre que j'avois fréquemment; car, grâces à Dieu, je n'ai jamais eu que bien peu de santé. Je voyois avec évidence, dans ces occasions, que c'étoit Notre-Seigneur qui me donnoit de la force. Voici en effet l'état auquel je me suis vue plus d'une fois réduite, au

Digitized by Google

moment d'entreprendre une fondation. J'étois assaillie de tant de maux et de douleurs, qu'il me sembloit impossible de rester, même dans ma cellule, sans être couchée : dans mon angoisse, je me tournois vers Notre-Seigneur, je me plaignois de lui et je lui disois : « Comment me com- « mandez-vous de faire ce qui est au-dessus de mes « forces? » Cet adorable Maître daignoit alors me fortifier, et l'ardeur dont il m'enflammoit, et la pensée de la fondation faisoient que je m'oubliois en quelque sorte moi-même (1). Aussi je ne me souviens pas que la crainte de la souffrance m'ait jamais empêchée d'entre-

(1) Voici, d'après Ribera, la manière admirable dont la Sainte se conduisoit dans ces voyages. Elle n'emmenoit avec elle que les religieuses qui paroissoient le désirer, à moins que la nécessité ne l'obligeât à faire autrement; et elle leur témoignoit, par des paroles gracieuses, le plaisir qu'elle ressentoit de leur disposition à la suivre. Le jour du départ, toute la colonie communioit. Pour qu'on fût plus recueilli dans la route, et pour n'être gêné en rien par ceux qu'on rencontre dans les voitures publiques, elle en prenoit une particulière; et quelquefois celle-ci n'étoit qu'un chariot couvert. Dès qu'on étoit monté en voiture, on reprenoit les exercices religieux qu'on suivoit au couvent : une petite sonnette en indiquoit le commencement et la fin, et une horloge de sable en marquoit la durée. On gardoit le silence aux heures qui y étoient ordinairement consacrées. Les religieux, les ecclésiastiques, les domestiques même qui étoient du voyage, le gardoient aussi; et quand ces derniers, gens peu accoutumés à se taire, l'avoient gardé fidèlement, la Sainte les en récompensoit en leur faisant donner quelque chose de plus à leur repas, ou en argent. Si la Sainte étoit obligée de le rompre, elle le faisoit en peu de mots, d'une manière agréable, assaisonnant toujours ce qu'elle disoit de quelques paroles de piété, charmant ainsi pour tous ceux qui l'accompagnoient, les ennuis et les fatigues du voyage. Une douce gaieté régnoit dans les récréations, et on n'y parloit de même que de choses édifiantes. Lorsqu'on descendoit de voiture, les religieuses baissoient leur voile, afin de n'être vues de personne, même des femmes. Dans les hôtelleries, la Sainte faisoit demander des chambres particulières pour elle et ses compagnes; les ecclésiastiques et les autres personnes qui étoient du voyage, en occupoient d'autres. Une religieuse étoit établie à la

Digitized by Google

prendre une fondation, quoique je redoutasse extrêmement les voyages, surtout quand ils devoient être longs. Mais à peine étois-je en route que je comptois pour rien les fatigues, en considérant Celui pour le service duquel je travaillois, les louanges que ses fidèles épouses lui donneroient dans le nouveau monastère, enfin le bonheur d'y posséder le très-saint Sacrement. Car une des

porte de ses compagnes pour les communications du dehors. Si l'endroit où l'on devoit s'arrêter étoit pauvre, et qu'il n'y eût pas assez de chambres séparées, la Sainte faisoit faire des séparations avec des couvertures tendues, afin que les religieuses fussent toujours en particulier. Le matin elle se levoit la première, afin d'éveiller les autres; comme le soir elle se couchoit la dernière, afin de surveiller tout. La petite colonie menoit toujours avec elle un prêtre qui les confessoit, leur disoit la messe et les communioit. Julien d'Avila, ou Gonzalez de Aranda, les accompagnoient ordinairement. Ils célébroient la messe tous les jours, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement. La Sainte ne manquoit pas de porter avec elle de l'eau bénite, et quelquefois une petite statue de l'Enfant-Jésus qu'elle tenoit dans ses bras, et une image de saint Joseph; cette statue et cette image étoient destinées à leur rappeler la présence de Dieu. En voyageant de cette manière, il lui étoit égal de s'arrêter dans un endroit ou dans un autre, puisqu'on suivoit partout les exercices religieux. Durant qu'elle étoit en route, Dieu se plaisoit à inonder son âme de biens et de consolations; pour les pouvoir supporter, elle avoit besoin d'être distraite par les incidents ou les contre-temps du voyage. Elle étoit profondément recueillie, et ne perdoit pour ainsi dire pas un instant la vue de Dieu. Mais cet exercice de la présence de Dieu avoit chez elle un caractère spécial très-élevé. Elle possédoit au plus intime de son âme les trois Personnes divines, elle sentoit leur présence d'une manière merveilleuse, et elle s'en voyoit sans cesse accompagnée. Ainsi, il n'y avoit jamais pour elle un moment de solitude; elle eût voulu n'avoir point à parler aux autres, afin de jouir, au fond de son âme, de cette douce et divine compagnie. Néanmoins, quand le devoir l'obligeoit de parler, quittant cet entretien intérieur, elle conversoit au dehors avec une bonté et une amabilité incomparables. Ses paroles étoient empreintes d'une suavité, d'une allégresse, d'une grâce céleste. Aussi, tous ceux qui voyageoient avec elle ne pouvoient jamais se rassasier de l'entendre; et il suffisoit de l'avoir entendue une seule fois, pour en garder un ineffaçable souvenir.

(Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XVIII.)

Digitized by Google

grandes consolations de la vie pour moi, c'est de voir une église de plus, surtout quand je songe au nombre de celles que détruisent les luthériens. Fallût-il pour en relever une seule affronter les plus grandes souffrances, il me semble qu'on ne les devroit pas craindre, dès qu'on peut à ce prix doter la chrétienté d'un si précieux avantage. Bien des âmes, je le sais, oublient que Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme réside en plusieurs endroits sur nos autels; mais il n'en est pas moins vrai que cette présence réelle de notre Dieu parmi nous, devroit être pour nos cœurs une des plus grandes consolations sur cette terre.

Pour moi, j'en éprouvois une bien vive, quand un de nos monastères venoit d'être fondé : que de fois alors, en voyant les religieuses au chœur, n'ai-je pas eu l'âme remplie d'une joie céleste, en entendant les louanges de Dieu chantées par des âmes si pures! Je puis parler ainsi de ces fidèles épouses de Jésus-Christ, car leur vertu éclate au dehors de mille manières. Quelle obéissance! quel contentement dans une si étroite clôture! quel charme elles trouvent dans une solitude si profonde! quelle allégresse quand elles rencontrent quelques occasions de s'humilier! Plus Notre-Seigneur donne grâce à une prieure pour les exercer et les faire mourir à elles-mêmes, plus je les vois contentes et heureuses. En sorte que les prieures se lassent plutôt de leur proposer des actes de mortification, qu'elles de les pratiquer; leurs désirs en cela sont sans bornes.

Puisque je parle de mortification, je ne craindrai pas,

Digitized by Google

mes filles, d'interrompre un moment mon récit, pour vous faire part de quelques réflexions qui se présentent maintenant à moi sur ce sujet. Je les consigne ici de crainte de les oublier : elles ne seront pas, je l'espère, sans utilité pour les prieures.

Comme Dieu a départi à celles qui gouvernent les monastères, des vertus et des talents différents, elles sont portées à conduire leurs inférieures par le chemin où elles marchent elles-mêmes. Une prieure est-elle très-mortifiée, elle trouvera facile tout ce qu'elle commande pour assujettir la volonté, parce qu'il lui semble qu'elle l'exécuteroit sans peine; peut-être cependant, s'il falloit en venir à l'œuvre, elle n'auroit pas un petit effort à faire sur elle-même. La règle que nous devons avoir grand soin de suivre est celle-ci : dès qu'une chose est rude pour nous, ne la commandons pas aux autres. La discrétion est d'une haute importance pour bien gouverner; elle est très-nécessaire aux prieures dans nos couvents ; je dirai même, beaucoup plus nécessaire qu'aux supérieures des autres maisons religieuses : pourquoi? parce que chez nous les prieures sont tenues de veiller à l'intérieur et à l'extérieur des religieuses, avec un soin plus grand que dans les autres ordres.

Je suppose maintenant que celle qui est à la tête du monastère, est animée d'une grande ferveur, qu'adviendra-t-il? Elle voudra que l'on soit sans cesse en oraison. En un mot, il est, comme je l'ai dit, divers chemins par lesquels Dieu mène celles qui gouvernent les maisons religieuses. Mais les supérieures doivent se souvenir

Digitized by Google

qu'on ne leur confie pas l'autorité pour choisir le chemin qui leur plaît le plus, mais pour conduire les inférieures par celui de la règle et des constitutions; dussent-elles, pour accomplir ce devoir, se faire violence à elles-mêmes, et immoler des désirs contraires.

Je rencontrai, dans un de nos monastères, une de ces prieures qui, ayant un grand attrait pour la pénitence, conduisoit toutes les sœurs par cette voie. Quelquefois la communauté tout entière prenoit la discipline durant les sept psaumes de la pénitence, suivis encore de quelques oraisons : elle leur faisoit pratiquer d'autres exercices de ce genre. Mêmes inconvénients, quand la prieure a un attrait extraordinaire pour l'oraison : au lieu de se contenter que les sœurs la fassent à l'heure prescrite par la règle, elle voudra qu'elles s'en occupent encore après matines; elle feroit bien mieux de les envoyer dormir. Je le répète encore : si une supérieure a l'amour de la mortification, elle tourmente ces pauvres filles; et ces innocentes brebis de la Vierge se soumettent sans dire mot. Une si admirable obéissance me cause de la dévotion, et me rend confuse : quelquefois aussi elle est pour moi un sujet de tentation. Quant à elles, absorbées en Dieu, elles ne s'aperçoivent pas de la faute de la prieure; mais moi, je crains pour leur santé. Je voudrois qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur règle, en quoi il y a assez à travailler; et que le reste se fît avec suavité, surtout en ce qui regarde ces pénitences ajoutées à celles de la règle. C'est là un point de la plus haute importance. Aussi je conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur,

Digitized by Google

les supérieures d'y faire une attention spéciale. Elles doivent user d'une discrétion extrême pour tout ce qui est de surérogation, et s'appliquer à bien connoître les talents accordés par le Seigneur à chaque religieuse. Si elles n'observent pas très-fidèlement cela, au lieu de faire avancer leurs inférieures dans le service de Dieu, elles leur nuiront beaucoup, et les jetteront dans le trouble et l'inquiétude.

Il faut que les supérieures sachent que ces sortes d'austérités ajoutées par elles à la règle, ne sont pas d'obligation; c'est là une vérité dont elles doivent d'abord se bien pénétrer. Sans doute, l'âme a grand besoin de se mortifier pour arriver à la liberté intérieure, et à une sublime perfection; mais ce n'est pas là un ouvrage qui se fasse en peu de temps. Le devoir des prieures est de seconder doucement l'action de la grâce dans chaque religieuse, selon sa capacité naturelle, et selon le degré de son avancement spirituel. Je viens de parler de capacité naturelle: les prieures se figureront peut-être qu'elles n'ont pas besoin d'en tenir compte dans la conduite des religieuses; certes, ce seroit se tromper. Il est des âmes qui, avant de se faire une idée nette de la perfection et même de bien saisir l'esprit de notre règle, n'ont pas peu à travailler: dans la suite, peut-être, ces âmes seront les plus saintes. Mais elles resteront longtemps dans l'état religieux, sans savoir quand il faut s'excuser, et quand il ne le faut pas; elles ne découvrent pas le prix de certaines observances; quelquefois même, ce qui est pire, elles les trouvent contraires à la perfection. Si elles en

Digitized by Google

comprenoient la valeur, elles s'y porteroient peut-être avec la plus grande facilité. Un de nos monastères m'a offert la preuve de ce que je viens d'énoncer. Il s'y rencontre une religieuse qui est, autant que je puis en juger, une des plus grandes servantes de Dieu dans notre ordre, soit par son avancement spirituel et par les grâces dont Notre-Seigneur la favorise, soit par sa pénitence et son humilité. Or, il est certains points de nos constitutions dont elle ne peut venir à bout de se faire une idée juste. Déclarer, par exemple, dans le chapitre, les fautes qu'on a remarquées dans les religieuses, lui semble un manque de charité, et elle dit : Comment peut-on dire quelque chose des sœurs? Je pourrois rapporter d'autres exemples de ce genre; car j'ai vu quelques religieuses dont l'esprit ne pouvoit saisir certains points de notre règle, et qui, sous le rapport de la vertu, l'emportoient néanmoins de beaucoup sur celles qui avoient une parfaite connoissance de notre institut.

Une supérieure ne doit pas non plus se persuader qu'elle peut, en très-peu de temps, connoître les âmes : cela n'appartient qu'à Dieu qui, seul, pénètre le fond des cœurs. Ainsi, qu'elle s'applique à conduire chaque religieuse par la voie où Notre-Seigneur l'a mise. Là se borne son devoir, quand d'ailleurs cette religieuse ne manque ni à l'obéissance, ni aux autres points essentiels de la règle et des constitutions. Celle des onze mille vierges qui se cacha, ne laissa pas d'être sainte et martyre; elle eut peut-être plus à souffrir que les autres, en venant ensuite, seule, s'offrir au martyre.

Digitized by Google

Je reviens à la mortification. Une prieure, pour mortifier une religieuse, lui commande une chose qui, légère en soi, est néanmoins très-pénible pour elle; elle s'y soumet cependant, mais elle demeure si inquiète et tellement tentée, qu'il devient évident qu'on auroit mieux fait de ne pas lui imposer cet acte. C'est là une leçon qui apprend à la prieure que ce n'est pas à force de bras qu'elle doit perfectionner cette religieuse : son devoir est de dissimuler et d'aller peu à peu, jusqu'à ce que le Seigneur opère dans cette âme. Car tout ce que l'on feroit pour la précipiter dans cette perfection, sans laquelle, après tout, elle seroit une excellente religieuse, ne serviroit qu'à la troubler, et à la jeter dans le découragement; ce qui seroit une chose terrible. Cette religieuse, témoin de la conduite des autres, s'accoutumera insensiblement à faire comme elles, ainsi que nous l'avons maintes fois vu. Et quand même elle ne le feroit point, elle se sauvera sans cette vertu à laquelle on voudroit en quelque manière l'élever de vive force. J'en vois un exemple dans une de nos religieuses que je connois bien. Elle a été toute sa vie très-vertueuse ; déjà depuis plusieurs années elle sert Notre-Seigneur avec une générosité sans réserve ; son dévouement envers le divin Maître a éclaté en bien des manières ; cependant elle a encore certaines imperfections, souvent même elle éprouve certains sentiments qu'elle ne peut surmonter ; elle en a la vue, elle s'en afflige, et vient me confier sa peine. Selon moi, Dieu la laisse tomber dans ces fautes où il n'y a pas ombre de péché, afin qu'elle s'humilie et

Digitized by Google

voie clairement qu'elle n'est pas encore toute parfaite. Ainsi, parmi ces épouses de Jésus-Christ, les unes embrassent volontiers les mortifications, et plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouissent, parce que le divin Maître leur a intérieurement donné la force d'assujettir leur volonté. Mais il en est d'autres qui ne peuvent supporter des mortifications même légères. Vouloir leur en imposer, seroit comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de blé que non-seulement il ne pourroit porter, mais dont le poids l'accableroit. Veuillez, mes filles les prieures, car c'est à vous que je m'adresse, me pardonner, si ce que j'ai remarqué en quelques-unes d'entre vous, m'a portée à traiter ce sujet avec tant d'étendue.

Voici un autre avis très-important. Sous prétexte d'éprouver l'obéissance, ne commandez jamais rien qui soit péché, non pas même véniel. J'ai su que l'on avoit commandé certaines choses qui auroient été péché mortel si on les eût faites. Une innocente simplicité eût peut-être excusé celles qui n'auroient fait qu'obéir; mais rien n'excuseroit la prieure, qui sait très-bien que tous ses ordres sont à l'instant même exécutés par ces ferventes religieuses. Comme elles ont lu ou entendu raconter les actions des saints dans le désert, elles se persuadent que tout ce qu'on leur commande est juste, et que, bien qu'il ne le fût pas, elles ne sauroient faillir en l'accomplissant. Les inférieures doivent savoir, de leur côté, qu'elles ne peuvent point exécuter une chose qui de soi est péché mortel, alors même qu'on la leur commanderoit. J'excepte le cas où la prieure les exempteroit de la messe,

Digitized by Google

ou de quelques jeûnes de l'Église, ou de quelque autre obligation semblable, parce que dans ces cas elle peut avoir des raisons légitimes de les dispenser. Mais quant au commandement d'aller se jeter dans un puits, et tout autre de ce genre, elles ne pourroient l'exécuter sans péché, parce que nulle d'elles ne doit se persuader que Dieu opèrera un miracle en sa faveur, comme il l'opéroit en faveur des saints. Il y a certes un assez vaste champ où peut s'exercer la parfaite obéissance. Et, dès qu'il ne se rencontre aucun des périls que je viens de signaler, tout, à mon avis, est digne de louanges.

Une religieuse du monastère de Malagon ayant demandé la permission de se donner la discipline, la supérieure, à qui elle avoit sans doute fait la même demande d'autres fois, lui dit : Laissez-moi. Cette sœur insistant encore, elle ajouta : Ma fille, allez vous promener. Elle obéit avec grande simplicité, et se promena durant quelques heures. Une sœur lui demanda d'où venoit qu'elle se promenoit tant. C'est, dit-elle, qu'on me l'a commandé. Cependant on sonna pour les matines. La supérieure, ne voyant pas cette religieuse au chœur, s'informoit de la cause de son absence; on lui dit ce qui se passoit. Ainsi, je le répète, les prieures doivent se conduire avec grande circonspection envers celles qu'elles connoissent être si obéissantes.

Une autre sœur montra un jour un grand ver du jardin à la prieure, et lui demanda s'il n'étoit pas bien joli; elle répondit en riant : Très-joli, mangez-le. Cette sœur alla aussitôt à la cuisine, et le fit frire. La cuisinière

Digitized by Google

lui ayant demandé ce qu'elle en vouloit faire, c'est, répondit-elle, pour le manger; et elle l'auroit fait, si on ne l'en eût empêchée. Ainsi, comme l'on voit, elle eût pu nuire beaucoup à sa santé, et bien à l'insu de la prieure, qui n'avoit jamais songé à commander rien de semblable.

Je tressaille de joie, je le déclare, en voyant mes filles excéder dans l'obéissance, parce que j'ai pour elle une dévotion particulière : aussi ai-je fait tout ce qui a dépendu de moi pour l'enraciner dans leurs cœurs. Mais tous mes soins auroient servi de bien peu, si Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde et par un pur bienfait de sa grâce, ne leur eût donné à toutes en général une pente et un attrait pour cette vertu. Plaise à cet adorable Maître de la faire toujours fleurir parmi nous dans toute sa perfection ! Ainsi soit-il !

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

SALAMANQUE.

La Sainte fonde ce monastère le jour de la fête de tous les saints, en 1570, et le dédie sous le titre de Saint-Joseph. — Quelque temps après, elle est mise à la tête du couvent de l'Incarnation d'Avila. — Elle fait un voyage à Salamanque, et le jour de Saint-Michel, en 1573, elle établit le monastère de ses filles dans une nouvelle maison.

J'ai fait une digression bien longue; en voici la cause. Un point de la vie spirituelle sur lequel le divin Maître a voulu me donner lumière par l'expérience, se présente-t-il à mon souvenir, j'aurois regret de ne pas en dire quelque chose : mais peut-être m'arrivera-t-il de condamner ce qui est bien.

Prenez toujours conseil, mes filles, de ceux qui ont de la doctrine; car c'est en suivant leurs lumières que vous trouverez le chemin de la perfection avec discrétion et vérité. Il est surtout nécessaire que les prieures, si elles veulent bien remplir leur charge, se confessent à un homme instruit; sans cela il leur échappera bien des méprises, qui passeront à leurs yeux pour des actes de

Digitized by Google

sainteté. De plus, elles ne doivent rien négliger pour que leurs religieuses aient également des confesseurs recommandables par leur science.

Je reprends mon récit. Nous arrivâmes à Salamanque la veille de la fête de tous les saints, vers midi, en l'année 1570. A peine descendue dans l'hôtellerie, j'envoyai chercher un homme de bien de cette ville, auquel j'avois recommandé de nous tenir la maison libre pour notre arrivée. Il s'appeloit Nicolas Gutierrez : c'étoit un homme d'une rare piété. En récompense de la vie chrétienne qu'il avoit toujours menée, il avoit reçu de Notre-Seigneur une grâce bien précieuse : il goûtoit, au milieu de grandes épreuves, une paix et une joie inaltérables; ayant perdu une très-belle fortune, il se trouvoit plus heureux dans la pauvreté qu'au milieu de ses anciennes richesses. Ce serviteur de Dieu travailla beaucoup à la fondation de notre monastère ; il le fit de très-bon cœur, et avec une grande dévotion.

Dès que Nicolas Gutierrez fut venu, il m'annonça qu'il n'avoit encore pu faire sortir les étudiants de notre maison ; je lui exposai de quelle importance il étoit pour nous d'y entrer avant qu'on sût notre arrivée dans la ville, parce que je craignois toujours, comme je l'ai dit, qu'il ne s'élevât quelque obstacle. Il alla aussitôt trouver le propriétaire, et il lui fit tant d'instances, qu'à la chute du jour nous pûmes nous rendre chez nous. Ce fut le premier couvent dont je pris possession sans qu'on y mît le très-saint Sacrement. Depuis peu seulement, j'avois appris que cette cérémonie n'étoit pas nécessaire.

Digitized by Google

Je m'en applaudis d'autant plus, que, dans cette circonstance, elle n'eût pu avoir lieu au moment de notre entrée dans la maison; car les étudiants, qui sans doute ne se piquent guère d'arrangement et de propreté, l'avoient laissée en tel état, qu'il fallut travailler toute la nuit pour que tout y fût décent et en ordre. Le lendemain au matin on y dit la première messe, et le monastère se trouva ainsi fondé. Je m'occupai sans retard de faire venir les religieuses que j'attendois de Medina del Campo (1).

Je vous dirai ici, mes filles, que je ne saurois me souvenir, sans avoir envie de rire, de la peur qu'eut ma compagne, la première nuit que nous passâmes seules dans notre nouveau monastère : c'étoit Marie du Saint-Sacrement, religieuse plus âgée que moi, et grande

(1) Ces religieuses étoient Anne de l'Incarnation que sainte Térèse établit prieure, Marie du Christ qu'elle fit sous-prieure, et Hiéronyme de Jésus. Nous avons donné plus haut, à la page 30, la biographie de la mère Anne de l'Incarnation. A ces trois religieuses arrivées de Medina del Campo, vinrent se joindre trois novices de Saint-Joseph d'Avila : Anne de Jésus que la Sainte nomma maîtresse des novices, Jeanne de Jésus et Marie de Saint-François.

Ces six premières religieuses du monastère de Salamanque répandirent un grand éclat dans le Carmel par leurs vertus et par la sainteté de leur vie. Mais celle à qui Dieu réservoit la plus haute mission étoit la vénérable mère Anne de Jésus. C'est elle qui, dans les desseins du Seigneur, devoit, après sainte Térèse, continuer l'œuvre des fondations, et devenir le plus grand ornement, comme la plus ferme colonne de son ordre. Après avoir établi les Carmélites déchaussées dans la capitale de l'Espagne, elle vint les établir dans la capitale de la France et dans celle des Pays-Bas.

La vénérable mère Anne de Jésus mourut en odeur de sainteté, à Bruxelles, le 4 mars 1621, âgée de 76 ans. La sérénissime infante Isabelle-Claire-Eugénie, de sainte mémoire, fit écrire sa vie par Maurique général de l'ordre de Saint-Bernard.

Digitized by Google

servante de Dieu. Elle ne pouvoit s'ôter de l'esprit que quelqu'un de ces étudiants qui avoient eu tant de peine à déloger, n'y fût resté caché; et, il faut en convenir, cela eût été facile, l'édifice étant vaste, ayant beaucoup de galetas, et se trouvant pour lors dans un grand désordre. Nous nous enfermâmes dans une chambre où il y avoit de la paille : c'étoit la première chose que j'avois soin de me procurer quand j'allais fonder un monastère; au moins de cette manière nous étions sûres d'avoir un lit. Cette paille nous servit donc de couche, et pour nous défendre du froid, nous eûmes deux couvertures empruntées. Le lendemain, des religieuses de Sainte-Élisabeth, nos voisines, nous en prêtèrent d'autres pour nos compagnes qui alloient venir; de plus, elles nous envoyèrent quelques provisions de bouche. Elles n'ont cessé de nous faire des aumônes, et de nous rendre des services tout le temps que nous avons habité près d'elles : preuve manifeste que notre proximité ne leur étoit point à charge, et que la crainte que nous en avions d'abord eue, n'étoit nullement fondée.

Je reviens à la sœur Marie du Saint-Sacrement. Dès qu'elle se vit enfermée dans cette chambre, elle eut, ce semble, moins peur des étudiants; mais elle ne laissoit pas à tout instant de regarder de côté et d'autre, avec un air de frayeur; le démon l'augmentoit sans doute, en lui représentant des périls imaginaires; par là il vouloit me troubler moi-même, et, avec le mal de cœur auquel j'étois sujette, il eût suffi de peu de chose. Je demandai à la sœur pourquoi elle regardoit ainsi, attendu que personne

Digitized by Google

ne pouvoit entrer dans l'appartement où nous étions. Elle me dit : Voici, ma Mère, la pensée qui m'occupe; si je venois maintenant à mourir, que feriez-vous, seule ici comme vous êtes ? J'avoue que, si pareille chose fût arrivée, j'aurois été fort en peine. Je me représentai un instant quelle seroit ma position, et j'éprouvai un sentiment de peur. Car, sans redouter les corps morts, je ne puis néanmoins me défendre, à leur aspect, d'une certaine défaillance de cœur, même lorsque je ne suis pas seule dans l'endroit où ils se trouvent. Le son redoublé des cloches (c'étoit, comme je l'ai dit, la veille de la fête des morts) contribuoit à augmenter ces impressions de crainte. Enfin, le démon ne devoit pas y être étranger : c'est un de ses artifices, quand il voit que nous ne le craignons pas, de nous inspirer de ces appréhensions d'enfant pour nous troubler. Cependant, après avoir un peu réfléchi, je répondis à ma compagne : Ma sœur, quand ce que vous dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire ; pour le moment, laissez-moi dormir. Comme nous avions fort mal passé les deux nuits précédentes, le sommeil calma bientôt les frayeurs ; et le lendemain, l'arrivée des autres religieuses nous en délivra entièrement.

Cette maison nous servit trois à quatre ans de monastère, sans que la ville s'en occupât beaucoup. Quant à moi, ayant reçu l'ordre de me rendre à l'Incarnation d'Avila (1), je fus obligée, contre mon gré, de me

(1) Saint Pie V poursuivant en Espagne l'œuvre de la réforme des ordres religieux sollicitée par Philippe II, un des visiteurs apostoliques nommés par ce saint Pape, fut Pierre Hernandez, religieux Dominicain d'une

Digitized by Google

séparer de mes filles de Salamanque. Car jamais je ne voudrois abandonner une fondation sans laisser les religieuses propriétaires d'une maison tranquille, et adaptée à leurs usages. De fait, c'est la conduite que j'ai toujours tenue. Voici une grâce dont j'ai à bénir Dieu dans ces fondations : c'étoit un inexprimable plaisir pour moi de me trouver la première au travail, j'avois soin de procurer à mes sœurs tout ce qui étoit nécessaire soit pour leur repos, soit pour leur soulagement, et ma sollicitude en cela s'étendoit aux plus petites choses. Aussi, grande étoit ma joie quand je laissois un nouveau monastère bien pourvu de tout. C'est pourquoi je ressentis très-vivement ce que ces chères sœurs eurent à souffrir durant les premières années : à la vérité, ce ne fut point sous le rapport de la nourriture, j'avois soin d'y pourvoir de l'endroit où j'étois; je savois qu'éloignées, comme elles l'étoient, du centre de la ville, elles ne pouvoient recevoir que très-peu d'aumônes. Ce qui m'affligeoit, c'étoit de voir leurs santés altérées, parce que la maison étoit humide et très-froide; elle étoit d'ailleurs si vaste, qu'elles n'avoient pas les moyens de la faire réparer. Leur plus grand sacrifice étoit de se

sagesse, d'une science, d'une vertu consommée. Sa juridiction s'étendoit sur l'ordre du Mont-Carmel dans les deux Castilles. Cet homme de Dieu crut que pour faire refleurir la régularité dans le couvent de l'Incarnation d'Avila, le moyen le plus efficace étoit d'en donner, pendant trois ans, le gouvernement à sainte Térèse. Son attente ne fut point trompée. La Sainte entra en charge au mois d'octobre de l'année 1571, et secondée de saint Jean de la Croix, qu'elle avoit obtenu pour confesseur des religieuses, elle renouvela en peu de temps ce monastère. Voyez au volume de la Vie, page 626 et suivantes, ce que la Sainte raconte de son séjour dans le couvent de l'Incarnation d'Avila.

Digitized by Google

voir privées de la présence de Notre-Seigneur dans le saint tabernacle : privation infiniment plus sensible quand on vit dans une si étroite clôture. Néanmoins, loin de s'attrister de leur position, elles en supportoient le côté pénible avec une si grande joie, qu'il y avoit sujet d'en louer le Seigneur. Quelques-unes m'ont dit qu'il leur sembloit qu'on ne pouvoit sans imperfection désirer une autre demeure, et qu'il ne leur manquoit, pour être au comble du bonheur, que de posséder chez elles le très-saint Sacrement.

Témoin de tant de vertu, et de tout ce qu'elles enduroient, le supérieur auquel j'étois soumise, en fut touché de compassion; il me donna ordre de partir du monastère de l'Incarnation, pour me rendre auprès d'elles. Elles avoient déjà traité avec un gentilhomme, d'une maison qui, faisant partie d'un majorat, ne pouvoit être vendue sans l'autorisation du roi. Ce gentilhomme, avant de l'avoir obtenue, permettoit aux religieuses d'y aller habiter, et même d'y élever les constructions nécessaires. Avant de pouvoir y entrer, elles durent dépenser plus de mille ducats. Je priai le père Julien d'Avila, qui m'accompagnoit dans ces fondations, de faire avec moi le voyage de Salamanque. Nous visitâmes l'édifice pour voir ce qu'il y avoit à faire; comme l'expérience m'avoit instruite, je le voyois du premier coup d'œil. Nous étions alors au mois d'août; je fis travailler avec toute l'activité possible, mais il s'en falloit de beaucoup que tout fût terminé à la Saint-Michel, époque où on renouvelle les loyers dans ce pays. Nous devions néanmoins nous

Digitized by Google

résoudre à passer dans notre nouvelle maison, parce que celui qui avoit loué celle où nous étions, et que nous n'avions pas retenue pour l'année suivante, nous pressoit d'en sortir. Les travaux intérieurs de l'église n'étoient pas entièrement terminés, et le gentilhomme qui nous avoit vendu la maison se trouvoit absent. Plusieurs personnes qui nous étoient dévouées, nous blâmoient d'aller nous y établir sitôt. Mais dans les nécessités pressantes, les conseils sont inutiles, s'ils ne sont accompagnés des remèdes.

Nous y entrâmes donc la veille de Saint-Michel, un peu avant le jour. L'on avoit déjà publié que le lendemain, fête du glorieux Archange, on mettroit le très-saint Sacrement dans notre église, et que l'on y prêcheroit. Or, le divin Maître permit que, le jour même de notre entrée, la pluie tombât sur le soir par torrents, en sorte que nous n'eûmes pas peu de peine à transporter les choses nécessaires. La chapelle avoit été nouvellement bâtie; le toit avoit été fait avec si peu de soin, que la pluie le traversoit presque partout. Je vous avoue, mes filles, que je me trouvai ce jour-là fort imparfaite. La cérémonie étoit annoncée dans le public; je ne savois quel moyen prendre pour que tout fût prêt. Je m'adressai dans ma peine à Notre-Seigneur, et je lui dis presque en me plaignant : *Mon adorable Maître, ou ne me commandez plus de m'occuper de semblables œuvres, ou portez remède à la nécessité présente* (1).

(1) La Sainte, par un charmant artifice de son humilité, nous parle ici de son imperfection, afin de nous cacher un miracle qu'elle fit alors;

Digitized by Google

L'excellent Nicolas Gutierrez conservant son égalité d'esprit, comme s'il n'y avoit nul contre-temps, me disoit avec beaucoup de douceur de n'avoir point de peine, que Dieu remédieroit à tout. Cela arriva ainsi; car le jour de Saint-Michel, à l'heure où le monde devoit venir, le soleil commença à se montrer. Je ne le pus voir sans être profondément touchée de dévotion ; et je connus que ce saint homme avoit incomparablement mieux fait de se confier en Notre-Seigneur, que moi de m'abandonner à ma peine.

Le concours du peuple fut grand ; la musique embellit la fête; enfin, l'on mit le très-saint Sacrement dans notre église avec beaucoup de solennité. Le monastère se trouvant dans un excellent quartier de la ville, les habitants

car, à peine avoit-elle adressé sa plainte amoureuse à Notre-Seigneur, que déjà le ciel étoit serein et étoilé. La vénérable mère Anne de Jésus, témoin oculaire, rapporte ainsi ce miracle dans ses dépositions pour la canonisation de la Sainte :

« Il étoit huit heures du soir, dit-elle; nous avions à parer trois autels, « et la pluie continuoit de tomber dans l'église. Ne sachant que faire, « j'allai avec deux autres religieuses trouver la Sainte, qui étoit avec « Julien d'Avila et le licencié Nieto, chapelain de notre couvent d'Albe, « et je lui dis fort résolûment : *Vous savez l'heure qu'il est, et ce qui « nous reste à faire d'ici à demain. Veuillez donc prier Dieu que la « pluie cesse. — Priez-le vous-même*, me répondit-elle, un peu con- « trariée de la confiance que je témoignois en ses prières, *priez-le, puisque « cela est si pressé, et que vous vous imaginez que Dieu m'exaucera « sur-le-champ.* »

« Je me retirai aussitôt; mais je ne fus pas plutôt dans la cour voisine, « que je vis le ciel étoilé et si serein, qu'on n'auroit pas dit qu'il eût plu « depuis longtemps. Enhardie par un changement si inopiné, je retournai « à la Sainte, et, avec le même ton de confiance, je me permis de lui dire « encore : *Il ne pleut plus ; mais votre Révérence auroit bien pu deman- « plus tôt ce changement de temps à Dieu.* La Sainte ne répondit à « ces paroles que par un aimable et gracieux sourire. » (Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. II, chap. VIII.)

Digitized by Google

commencèrent à le connoître, et la dévotion succéda à l'indifférence. Parmi les personnes qui nous témoignèrent le plus de dévouement, je dois mettre en première ligne la comtesse de Monte-Rey, doña Marie Pimentel (1), et

(1) Ici encore, sainte Térèse se garde bien de nous faire connoître la cause de ce dévouement cordial de doña Marie Pimentel. Mais ce que son humilité eût voulu dérober à notre connoissance, nous a été fidèlement rapporté par les historiens de sa vie; voici en quels termes.

La Sainte, après avoir fondé le monastère d'Albe, retourna à Salamanque où sa présence étoit nécessaire pour y consolider l'établissement naissant des Carmélites. En arrivant dans cette ville, elle descendit chez le comte Monte-Rey, qui désiroit de la posséder quelques jours, et qui en avoit obtenu la permission du provincial des Carmes. Le séjour qu'elle fit chez ce seigneur fut marqué par deux guérisons miraculeuses. La première sur une femme de la maison qui étoit malade d'une fièvre pourprée, et abandonnée des médecins. Le comte et la comtesse lui portoient grand intérêt, parce qu'elle étoit l'épouse du gouverneur de leurs enfants; ils prièrent Térèse de la voir. La Sainte, en l'abordant, lui mit les mains sur la tête; et à l'instant la malade se réveillant comme en sursaut, demanda qui l'avoit touchée, et assura qu'elle étoit guérie. Confuse que Dieu se fût servi d'elle pour un miracle si évident, Térèse voulut imposer silence à la miraculée, et faire croire à ceux qui étoient présents que la malade étoit en délire; mais l'agilité avec laquelle cette femme se leva de son lit, et les démonstrations de reconnoissance qu'elle faisoit à celle qui venoit de la retirer des portes du tombeau, confirmèrent la vérité du miracle. La seconde guérison fut opérée sur une petite fille du comte et de la comtesse. Cette enfant chérie étoit à l'extrémité, et ses parents, consternés de la perdre, avoient prié Térèse de demander à Dieu de la leur conserver. La Sainte se rendit à leurs désirs; et, pendant qu'elle prioit, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent, et lui dirent que sa prière étoit exaucée; mais qu'en reconnoissance de ce miracle, il seroit agréable à Dieu que la miraculée portât pendant un an l'habit de Saint-Dominique. Térèse, sentant qu'elle ne pouvoit parler de ce dernier article, sans parler en même temps de la vision dont elle venoit d'être favorisée, confia l'un et l'autre au P. Bañez, qui se chargea de parler à sa place au comte et à la comtesse. L'enfant porta pendant un an l'habit de Saint-Dominique, et, dans la suite, s'étant mariée au comte d'Olivarez, elle en eut le fameux duc de ce nom, qui, sans doute en considération du miracle que la Sainte avoit obtenu en faveur de sa mère, fit tant de bien aux Carmes et aux Carmélites de la Réforme.

Digitized by Google

une autre dame, femme du principal magistrat de cette ville.

La joie que nous avions de posséder le très-saint Sacrement alloit bientôt être modérée. Le lendemain même arriva le gentilhomme qui nous avoit vendu le local que nous occupions; il étoit de si mauvaise humeur, que je ne savois comment traiter avec lui. Il ne vouloit entendre aucune raison; j'avois beau lui représenter que nous avions satisfait à tous nos engagements, c'étoit en vain. Quelques personnes lui parlèrent, il s'adoucit un peu, mais ce ne fut pas pour longtemps. Je lui déclarai alors que j'étois prête à sortir de sa maison; mais cela ne le satisfaisoit point. Il vouloit la vendre, et en avoir tout le prix comptant, malgré que nous fussions convenus de ne donner qu'un à-compte, et que cet à-compte fût déjà déposé entre les mains de la personne qu'il nous avoit désignée lui-même. Sa femme, du chef de laquelle cette maison venoit, ne s'étoit déterminée à l'aliéner que pour pouvoir, avec le prix, marier ses deux filles. De tout cela il est résulté qu'après plus de trois ans, le contrat de vente n'est pas encore conclu, en sorte que j'ignore si nous y resterons à l'avenir (1). Ce que je sais, c'est que parmi les monastères de la règle primitive que Notre-Seigneur a fondés dans ces derniers temps, il n'en est aucun où les religieuses aient eu tant à souffrir. Mais,

(1) Après la mort de sainte Térèse, les Carmélites ne pouvant s'arranger avec ce gentilhomme, furent forcées d'abandonner sa maison; elles s'établirent dans un autre quartier, où elles furent enfin tranquilles. Dieu n'a cessé jusqu'à ce jour de bénir ce saint monastère.

Digitized by Google

par la miséricorde de Dieu, elles sont si vertueuses, qu'elles supportent tout avec allégresse. Je prie sa divine Majesté d'accroître en elles de tels sentiments. Il importe peu qu'une habitation soit commode ou incommode; nous devons même nous réjouir de nous trouver dans une maison dont on peut nous expulser, en nous rappelant que le Maître du monde n'en possédoit pas une ici-bas. Il nous est arrivé assez souvent, comme on le voit par le récit de ces fondations, d'habiter sous un toit qui ne nous appartenoit pas; et jamais, je puis le dire avec vérité, je n'ai vu une de mes sœurs en témoigner de la peine. Je supplie le divin Maître, au nom de son infinie bonté et de sa miséricorde, que les demeures éternelles ne nous manquent pas au sortir de cette vie. Ainsi soit-il! ainsi soit-il!

NOTICE

SUR ISABELLE DES ANGES.

Il est juste de faire connoître la première fleur que le monastère de Salamanque donna au ciel : c'étoit Isabelle des Anges.

Née à Medina del Campo de parents riches et vertueux, elle garda dès sa plus tendre enfance à l'Époux des vierges une inviolable fidélité. Son âme, éprise de bonne heure de l'amour des biens éternels, méprisa les vaines espérances du siècle. A peine entrée dans les belles années de la jeunesse, elle se consacra à Jésus-Christ, dans le monastère de Medina del Campo. Peu de temps après, elle passa, par ordre de sainte Térèse, à celui de Salamanque. Là, elle eut le bonheur d'avoir pour maîtresse des novices la vénérable mère Anne de Jésus. Ce qui distingua Isabelle des Anges, fut une humilité admirable jointe au plus ardent

Digitized by Google

désir de plaire à Dieu. Comptant pour rien tout ce qu'elle faisoit pour son service, elle se réputoit indigne de recevoir de lui la moindre consolation, soit intérieure, soit extérieure. Elle fuyoit tout ce qui eût pu lui causer quelque joie, et s'estimoit trop heureuse de partager la croix de son Époux. Elle disoit : « Je crains que Dieu ne me console en cette vie, je ne mérite pas ses consolations. »

Isabelle des Anges étoit déjà atteinte de la maladie qui devoit terminer ses jours, lorsque sainte Térèse partit de Salamanque pour Ségovie, au commencement du mois de mars 1574. Elle endura jusqu'au mois d'août de grandes souffrances de corps et d'âme; Dieu, qui vouloit achever de la purifier dans cette vie, la fit passer par le creuset des peines intérieures, des craintes, des scrupules. Les douleurs du corps, les angoisses de l'âme étoient comme un double feu qui la consumoit. Rien n'égaloit l'agonie à laquelle elle étoit en proie, si ce n'est son invincible patience et sa soif de souffrir. Son visage flétri et défiguré conservoit néanmoins l'expression d'une paix céleste. Le matin de la fête de saint Barthélemy, son affliction intérieure et ses douleurs corporelles devinrent plus intenses que jamais. Les religieuses avoient le cœur navré de la voir en cet état; elles lui prodiguoient leurs soins, et ne la quittèrent que pour aller entendre la messe. Mais Dieu, qui ne crucifioit ainsi cette bien-aimée que pour l'élever plus haut dans sa gloire, voulut couronner une si magnanime fidélité par une faveur miraculeuse. De retour de la messe, les religieuses trouvèrent Isabelle des Anges toute changée; plus de douleurs, ses yeux brilloient du plus vif éclat, l'allégresse étoit peinte sur ses traits, et son âme dilatée savouroit les plus pures délices de la confiance. La prieure, charmée de la voir ainsi, lui demanda la cause d'un si heureux changement. « *C'est*, dit-elle, « *que je touche au terme de mes souffrances, et que je jouirai aujourd'hui du Bien après lequel j'ai tant soupiré.* — Eh! qui vous l'a dit? lui répliqua la mère supérieure. — *Celle*, repartit-elle, *qui peut le savoir*; » et elle ne s'expliqua pas davantage. Quelques moments après, la vénérable mère Anne de Jésus, maîtresse des novices, qui étoit restée seule avec elle, l'interrogea de nouveau. « Elle m'assura alors, dit la vénérable mère Anne de Jésus dont nous citons le témoignage, que pendant la messe notre sainte mère avoit été avec elle, lui avoit d'abord donné sa bénédiction, l'avoit consolée avec tendresse, et, approchant ses mains de son

Digitized by Google

visage, lui avoit dit : *Ma fille, ne soyez pas si simple que de vous arrêter à ces craintes; ayez plutôt une très-grande confiance en ce que l'Époux de votre âme a fait et souffert pour vous; Dieu vous réserve une grande gloire, et croyez qu'aujourd'hui même vous en jouirez.* » Elle passa toute la journée dans une paix et une joie qui étoient un véritable avant-goût du ciel. Sur les onze heures du soir, après matines, nous nous hâtâmes de nous rendre toutes auprès d'elle, et nous vîmes que ce qu'elle avoit dit alloit s'accomplir, car elle touchoit à son dernier moment. Lui mettant aussitôt en main le cierge et le crucifix, nous commençâmes à dire *Jésus!* et à réciter le *Credo*. Elle le récita avec nous, prononçant distinctement chaque article, et, en achevant la dernière parole, *æternam*, elle expira et s'en alla prendre possession de cette bienheureuse vie. Dieu voulut nous donner un gage de la félicité dont elle jouissoit, car à l'instant même son corps brilla d'une splendeur surnaturelle et d'une beauté visiblement descendue du ciel. Comme les funérailles furent publiques, et que le corps fut exposé dans l'église, toute la ville put admirer le prodige, et être témoin avec nous de la gloire que Dieu avoit répandue sur les restes mortels de sa fidèle servante.

On s'informa de ce que sainte Térèse faisoit à Ségovie pendant qu'elle se trouvoit à Salamanque auprès de la sœur Isabelle des Anges, et l'on sut qu'elle avoit été durant une heure dans une profonde extase d'où l'on avoit tenté par deux fois de la faire sortir. Le même jour, la Sainte avoit aussi écrit à la prieure de Salamanque sur deux points qu'elle n'auroit pu savoir, si elle n'avoit été présente au monastère. Enfin, un an après, lorsqu'elle m'envoya chercher pour être prieure de Veas, je la questionnai sur ce fait, et comme elle m'aimoit beaucoup, elle me dit qu'*il étoit vrai*. Je lui demandai encore si elle avoit dit à la sœur Isabelle des Anges que Dieu lui avoit préparé une grande gloire; elle me l'assura, et m'ajouta *que Dieu lui avoit montré sa place dans le ciel, et qu'en cinq années de religion cette sœur avoit autant mérité que d'autres en cinquante d'une vie très-régulière.*

Ce fait avec ses circonstances a été attesté par la vénérable mère Anne de Jésus dans les informations juridiques pour la canonisation de sainte Térèse. (Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. II, chap. IX.)

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

ALBE DE TORMEZ.

Ce monastère est fondé le jour de la Conversion de saint Paul, en 1571, et dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. — Piété éminente de François Vélasquez et de Térèse Laiz, sa femme, qui en furent les fondateurs.

Il n'y avoit pas encore deux mois que j'avois, le jour de la fête de tous les Saints, pris possession de la maison de Salamanque, lorsque l'intendant du duc d'Albe et sa femme me firent prier, avec les plus vives instances, d'aller fonder un monastère dans cette ville (1). Je n'en avois pas grande envie, parce que dans un endroit aussi peu considérable il eût fallu des revenus, et j'aurois désiré qu'aucune de nos maisons n'en possédât. Mais le père Dominique Bañez, mon confesseur, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, et qui se trouvoit alors à Salamanque, me reprit, et me dit que puisque le concile permettoit d'avoir des rentes, je ne devois

(1) Les personnes qui firent ces instances auprès de la Sainte, furent Jeanne de Ahumada sa sœur, et Jean de Ovalle son beau-frère.

Digitized by Google

pas pour ce sujet refuser de fonder un monastère; il ajouta que je n'entendois pas la question, et que les revenus n'empêchoient nullement les religieuses d'être pauvres et très-parfaites.

Avant de raconter les détails de l'établissement de ce monastère, qui fut dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame, je veux en faire connoître la fondatrice, et dire comment Notre-Seigneur lui accorda la grâce d'exécuter son pieux dessein. Elle s'appeloit Térèse Laiz: son père et sa mère tiroient leur origine d'une très-ancienne noblesse; mais n'étant pas assez riches pour soutenir la dignité de leur naissance dans une ville, ils demeuroient dans le village de Tordillos, situé à deux lieues d'Albe. Je ne saurois voir, je l'avoue, sans compassion, la vanité du siècle portée à un tel excès: plutôt que de s'abaisser le moins du monde dans ce qu'on appelle le point d'honneur, on aime mieux se retirer ainsi en de petits endroits, où l'on est privé d'instructions chrétiennes, et de tant d'autres secours qui peuvent contribuer si puissamment au salut. Ce gentilhomme et sa femme, ayant déjà quatre filles quand Térèse vint au monde ils ne purent voir sa naissance sans en éprouver un très-sensible déplaisir. On ne sauroit trop déplorer cette aveugle témérité des mortels. Ignorant ce qui leur est le plus avantageux, parce que les jugements de Dieu leur sont entièrement inconnus; ne sachant pas les grands biens qui peuvent leur arriver des filles, et les grands maux dont des fils peuvent être pour eux la source, ils semblent cependant vouloir faire la loi à Celui qui sait

Digitized by Google

tout, à Celui qui crée les enfants qu'il leur donne. Insensés, ils s'affligent sans mesure de ce qui devroit les faire tressaillir de joie. Leur foi est endormie, et ils oublient que Dieu réglant tout, ils devroient s'abandonner à sa conduite. Mais si c'est un lamentable aveuglement de ne vouloir pas se confier à sa sagesse, c'est aussi une étrange ignorance de ne pas comprendre l'inutilité de ces sortes de peines. O mon Dieu! que nous jugerons différemment ces aveugles prétentions du monde, au jour où nous sera manifestée la vérité de toutes choses! Combien de pères se verront précipiter en enfer pour avoir eu des fils, et combien de mères se verront au ciel, par le moyen de leurs filles!

Je reviens à notre petite Térèse : ses parents la firent baptiser par un prêtre aussitôt qu'elle fut née, et un tel empressement mérite des éloges; mais bientôt, se laissant dominer par le regret d'avoir une fille de plus, au troisième jour de sa naissance, ils l'abandonnèrent seule depuis le matin jusqu'au soir, se mettant fort peu en peine de sa vie. Nul dans cet intervalle n'alla la visiter. Une femme chargée du soin de l'enfant, arrivant alors, et sachant ce qui s'étoit passé, accourut promptement vers elle pour voir si elle étoit morte; elle fut suivie de quelques autres personnes qui étoient venues visiter la mère, et qui furent ainsi témoins de ce que je vais dire. Cette femme fondant en larmes, prit la petite entre ses bras et lui dit : « Eh quoi! ma fille, n'êtes-vous donc pas chrétienne? » donnant à entendre par là qu'on l'avoit traitée avec cruauté. L'enfant, levant alors la tête,

Digitized by Google

répondit : « Oui, je le suis. » Et ce fut la seule parole qu'elle prononça jusqu'au temps ordinaire où les enfants ont coutume de parler. Tous ceux qui venoient de l'entendre en demeurèrent saisis d'étonnement ; dès ce jour, sa mère commença à l'aimer et à lui prodiguer les plus tendres soins. Elle disoit souvent qu'elle désiroit vivre jusqu'à ce qu'elle pût voir ce que Dieu feroit de cette enfant. Elle l'éleva fort chrétiennement avec ses sœurs, et les instruisit toutes avec un grand zèle de ce qui pouvoit les porter à la vertu.

Dès que la jeune Térèse eut atteint l'âge, ses parents voulurent la marier : elle refusa d'abord, parce qu'elle n'en avoit pas le désir ; mais ses parents lui ayant dit qu'elle étoit demandée par François Vélasquez, elle ne l'eut pas plutôt entendu nommer qu'elle se détermina à l'épouser, sans néanmoins l'avoir jamais vu. Notre-Seigneur le permit ainsi, afin qu'elle pût, de concert avec un mari si chrétien, accomplir une aussi sainte œuvre que la fondation d'un monastère. François Vélasquez étoit un homme très-vertueux, et il possédoit des richesses considérables ; il eut tant d'amour pour sa pieuse épouse, qu'il chercha constamment à lui faire plaisir en tout ; il avoit raison de se conduire de la sorte, car il trouvoit en elle au plus haut degré toutes les qualités que l'on peut désirer dans une femme. Elle conduisoit sa maison avec une rare intelligence ; de plus, elle joignoit à une bonté charmante une vertu très-ferme. En voici une preuve. Son mari, qui étoit d'Albe, l'ayant conduite dans cette ville, un jeune gentilhomme fut logé chez elle par

Digitized by Google

ordre des officiers du duc. Dès ce moment, le séjour de sa maison lui devint insupportable. Jeune encore, et d'un extérieur agréable, elle vit qu'elle seroit exposée; et s'apercevant que le démon commençoit à travailler l'esprit de ce gentilhomme, elle résolut de se soustraire au danger. Ainsi, sans rien dire du motif de sa demande, elle pria son mari de choisir pour leur séjour un autre endroit que la ville d'Albe. Il se rendit à sa prière, et la conduisit à Salamanque. Là, ils vivoient très-contents; ils avoient en abondance les biens de ce monde, car, outre son riche patrimoine, François Vélasquez possédoit dans cette ville une charge qui l'entouroit de beaucoup de considération. Ils n'avoient qu'une peine, elle venoit de ce que Notre-Seigneur ne leur donnoit point d'enfants. Pour en obtenir, cette vertueuse femme pratiquoit de grandes dévotions, et adressoit au Ciel de ferventes prières. Donner le jour à des enfants qui, après sa mort, puissent louer Dieu, étoit la supplication qu'elle adressoit sans cesse à sa divine bonté. Il en coûtoit à son cœur de ne pouvoir, après son dernier soupir, revivre dans des enfants chrétiens, et offrir encore par eux au Seigneur un tribut de bénédictions et de louanges. Jamais, comme elle me l'a affirmé, ses vœux et ses prières ne tendirent qu'à ce but. Je connois trop son éminente piété et sa vertu, pour douter de la vérité de ses paroles. Je vois en elle un tel désir de plaire sans cesse à Dieu, une vie si admirablement réglée, et tant de bonnes œuvres, que je ne puis m'empêcher d'en bénir très-souvent Notre-Seigneur.

Digitized by Google

Il y avoit déjà plusieurs années qu'elle nourrissoit ce désir dans son cœur ; elle n'avoit cessé de se recommander à saint André, que l'on invoque particulièrement en pareille circonstance ; elle avoit eu recours à plusieurs autres dévotions, et ses vœux n'étoient point exaucés. Une nuit, étant couchée, elle entendit une voix qui lui dit : « Ne désire point des enfants, tu te damnerois. » Ces paroles la remplirent d'étonnement et de frayeur, mais ne purent la faire renoncer à son désir ; elle le trouvoit si légitime qu'elle ne concevoit pas qu'il pût être cause de sa damnation. Ainsi elle continuoit toujours de demander à Dieu des enfants, et à prendre saint André pour intercesseur. Un jour, sans qu'elle puisse dire si elle étoit endormie ou éveillée, elle eut une vision, dont les heureux effets prouvèrent la vérité. Il lui sembla que du haut du balcon d'une maison où elle étoit, elle apercevoit au-dessous d'elle un puits au milieu d'une cour, et non loin un pré couvert de fleurs blanches d'une beauté merveilleuse. Saint André lui apparut auprès de ce puits, avec un visage si vénérable et si beau qu'elle ne pouvoit se lasser de le regarder ; il lui dit : « Voilà bien d'autres enfants que ceux que tu désires. » Cette vision, qui fut de courte durée, lui donna tant de consolation et de joie qu'elle auroit souhaité n'en détacher jamais les yeux. Elle entendit clairement, sans que personne le lui dît, que ce saint qui venoit de lui apparoître étoit saint André, et que la volonté de Dieu étoit qu'elle fondât un monastère.

Les caractères de cette vision démontrent qu'elle fut à

Digitized by Google

la fois intellectuelle et sensible aux yeux de l'âme, et qu'elle ne put être ni un jeu de l'imagination, ni un artifice de l'esprit de ténèbres. La preuve qu'elle ne fut pas un jeu de l'imagination, c'est que cette dame, perdant tout à coup le désir d'avoir des enfants, cessa dès ce jour d'en demander au Seigneur; d'un autre côté, elle resta si intimement convaincue que Dieu vouloit d'elle cette fondation, que dès lors elle commença à songer aux moyens de l'exécuter. Ce qui prouve maintenant que cette vision n'eut pas le démon pour auteur, ce sont d'abord ses salutaires effets, car jamais l'action de cet esprit ne peut produire un bien; en second lieu, c'est la fondation même, déjà réalisée, d'un monastère où Dieu est très-fidèlement servi; en troisième lieu, c'est l'époque de la vision, elle précéda de plus de six ans l'établissement du monastère, or le démon ne peut pas connoître les choses à venir.

Cette dame, conservant un saint effroi de cette vision, dit à son mari que, puisqu'il ne plaisoit pas à Dieu de leur donner des enfants, elle croyoit qu'ils ne pouvoient mieux faire que de fonder un monastère de religieuses. La grande piété de celui-ci, et son amour pour sa femme, lui firent accueillir avec joie sa proposition. Ils commencèrent donc à délibérer sur le choix du lieu. Térèse Laiz eût désiré que ce fût dans son pays natal; mais son mari lui fit voir qu'il s'y rencontroit des obstacles invincibles.

Tandis que François Vélasquez étoit occupé de ce pieux dessein, la duchesse d'Albe lui offrit l'intendance de ses

Digitized by Google

biens. Cette charge devoit lui rapporter moins de revenus que celle de Salamanque ; il l'accepta néanmoins, et se disposa à partir. A la première nouvelle d'un tel dessein, sa femme en éprouva un très-sensible déplaisir. Elle avoit en horreur, comme je l'ai dit plus haut, le séjour d'Albe, et elle se trouvoit mieux sous tous les rapports à Salamanque. François Vélasquez parvint néanmoins à diminuer ses répugnances, en l'assurant que dans la maison qu'il venoit d'acheter à Albe, on ne logeroit plus personne, et qu'ainsi elle pouvoit venir l'habiter sans crainte. Térèse Laiz partit, mais non sans regret : rendue à Albe, elle sentit croître sa peine à l'aspect de cette maison ; elle étoit vaste et dans un site avantageux, il est vrai, mais elle manquoit d'appartements commodes. Elle y passa donc mal la première nuit ; mais quelle ne fut pas sa surprise et sa joie le lendemain matin, lorsque, entrant dans la cour, elle reconnut ce puits auprès duquel saint André lui étoit apparu, et trouva que ce lieu étoit celui qui lui avoit été montré dans la vision ; à la vérité, elle ne vit alors ni le Saint, ni le pré, ni les fleurs, mais tout cela étoit resté admirablement peint dans sa mémoire. Dès ce moment, sa résolution fut prise de bâtir dans cet endroit le monastère ; et ayant, de concert avec son mari, acheté quelques maisons voisines de la sienne, elle se trouva en possession d'un local très-convenable. Mais de quel ordre seroient les religieuses ? c'étoit là sa grande sollicitude ; elle souhaitoit qu'elles fussent en petit nombre, et dans une clôture très-étroite. Elle consulta sur ce sujet deux religieux de différents

Digitized by Google

ordres; ils avoient l'un et l'autre de la vertu et de la science. Malgré cela, ils lui conseillèrent de faire d'autres bonnes œuvres, parce que, disoient-ils, la plupart des religieuses étoient mécontentes de leur état; ils ajoutèrent d'autres raisons que le démon leur inspira sans doute, afin de faire échouer un dessein si contraire à ses intérêts. Cet esprit de mensonge persuada à Térèse Laiz que les raisons qu'on lui donnoit étoient très-solides. La crainte et le trouble s'emparèrent de son âme; elle résolut de renoncer à son entreprise, et le déclara à son mari. Celui-ci, voyant qu'un dessein où ils s'étoient uniquement proposé la gloire de Dieu, étoit condamné par des hommes d'un tel mérite, fut également d'avis de l'abandonner. Voici ce qui se présenta alors à leur esprit. Térèse Laiz avoit un neveu, qui étoit jeune, plein de vertu, et qu'elle aimoit beaucoup; ils formèrent le projet de le marier avec une nièce de François Vélasquez, de leur donner la plus grande partie de leurs biens, et d'employer le reste en des charités. Ce projet leur souriant beaucoup, ils étoient résolus de l'exécuter. Mais Dieu en avoit ordonné autrement. Quinze jours ne s'étoient pas encore écoulés, que ce neveu fut saisi d'une maladie si violente, qu'au bout de très-peu de temps Notre-Seigneur l'appela à lui. Cette dame, intimement convaincue que la cause de cette mort étoit son infidélité à accomplir les volontés d'en haut, en demeura saisie d'une crainte très-vive. La punition infligée au prophète Jonas pour avoir désobéi à Dieu, se présenta à son souvenir, et lui fit envisager, comme un châtiment de sa faute, la fin

Digitized by Google

prématurée de ce jeune parent qui lui étoit si cher. Dès ce jour, ni elle ni son mari n'hésitèrent plus sur la fondation d'un monastère, quoi qu'on pût leur dire pour les en détourner; mais ils ne savoient comment en venir à l'exécution. D'un côté, Dieu mettoit, ce semble, dans l'esprit de cette vertueuse femme, une idée de ce qu'elle a fait depuis; mais, d'un autre côté, ceux à qui elle en parloit, et en particulier son confesseur, religieux de Saint-François, homme savant et fort considéré dans son ordre, regardant la réalisation d'une pareille idée comme chimérique, ne faisoient qu'en rire, ce qui la laissoit dans une grande désolation.

Les choses étoient en ces termes, lorsque ce religieux entendit parler dans une ville où il avoit été obligé de se rendre, de ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel, que l'on fondoit alors. Il prit une exacte connoissance de notre ordre, et, de retour à Albe, il annonça à cette dame qu'il avoit trouvé ce qu'elle cherchoit; qu'ainsi elle pourroit fonder un couvent, selon son désir. Il ajouta qu'elle devoit faire en sorte d'en traiter avec moi. Sur cet avis, elle vint me trouver. Nous eûmes beaucoup de peine à convenir des conditions. J'exigeois que ce monastère, comme tous ceux que je fondois avec des revenus, pût fournir aux religieuses tout ce qui leur est nécessaire pour le vêtement, le vivre, et en particulier pour bien soigner les malades, sans qu'elles eussent besoin d'avoir recours à leurs parents ou à d'autres personnes: je sais trop par expérience les nombreux inconvénients qui en résultent. Quant aux

Digitized by Google

monastères qui doivent vivre d'aumônes, je suis toujours prête à les fonder, et en grand nombre, ni le cœur ni la confiance ne me manquent, certaine, comme je le suis, que Dieu les prendra à sa charge. Mais tout me manque, lorsqu'il est question de monastères rentés, surtout si les revenus doivent être modiques, et je préfère de ne les point fonder. Nous finîmes cependant par demeurer d'accord sur tous les points. Térèse Laiz et François Vélasquez assignèrent un fonds convenable pour l'entretien du monastère. Ce n'est pas tout : nous laissant leur propre maison, ils allèrent habiter dans un autre qui n'étoit pas en trop bon état, acte de délicatesse dont je leur garderai une éternelle reconnoissance.

Le saint Sacrement fut mis dans la chapelle de notre monastère, et la fondation d'Albe de Tormez se trouva ainsi achevée à l'honneur et à la gloire de Dieu, le jour de la Conversion de saint Paul, en l'année 1571. Notre-Seigneur est, selon moi, très-bien servi dans cette maison ; je conjure sa divine Majesté d'y maintenir toujours la ferveur de ces premiers commencements.

J'avois commencé à rapporter certaines particularités de quelques-unes des religieuses de nos monastères ; je pensois qu'elles ne seroient plus en vie, lorsque mon écrit verroit le jour ; d'ailleurs, une pareille lecture me sembloit très-propre à exciter celles qui leur succèderont à imiter de si bons exemples. Mais depuis, j'ai fait réflexion que d'autres pourront s'acquitter mieux que moi de cette tâche, et entrer dans plus de détails. Ils seront du moins libres d'une crainte qui m'a toujours

Digitized by Google

poursuivie : c'étoit que l'on ne vînt à supposer que j'avois quelque part aux actions édifiantes que je raconterois. Pour cette raison, j'ai passé sous silence bien des choses surnaturelles regardées comme miraculeuses par tous ceux qui les ont vues ou apprises. Je me suis également abstenue de parler d'un grand nombre de faveurs extraordinaires, visiblement accordées par le divin Maître aux prières de ses fidèles épouses.

Peut-être m'est-il arrivé de me tromper en ce qui regarde le temps de ces fondations; je fais pourtant tout ce que je puis pour m'en souvenir; mais cela est peu important; on pourra le rectifier, et la différence des dates ne sera pas grande.

Le monastère d'Albe de Tormez devoit être privilégié entre tous les autres. Dieu lui réserva la gloire d'être témoin des derniers moments de sainte Térèse, et de posséder les restes mortels de cette immortelle épouse de Jésus-Christ. La dernière translation de ses précieuses reliques eut lieu en 1760, le 15 octobre, jour de sa fête. Ce corps virginal toujours flexible, et exhalant un suave parfum, fut mis dans une châsse d'argent, et la châsse dans un tombeau de jaspe construit dans le mur même du maître-autel, à trente pieds environ au-dessus du niveau de la nef de l'église. La tête de la Sainte est du côté de l'Évangile; elle a à sa droite, à quelques pieds au-dessous d'elle, le tabernacle du maître-autel. Placée à cette hauteur dans ce superbe tombeau, la séraphique Térèse est comme une resplendissante couronne que Jésus-Christ se plaît à montrer au monde.

Le chœur des religieuses est situé derrière le mur latéral de l'église, du côté de l'Évangile. Comme il se trouve de niveau avec le sanctuaire, lequel est élevé de plusieurs degrés au-dessus de la nef, les religieuses n'ont qu'à écarter le voile de la grille, pour avoir vue sur l'autel et sur le tombeau.

Digitized by Google

Nous avons dit, à la page 657 du Ier volume, que dans l'intérieur du monastère, contre le grand mur du maître-autel, se trouvent au-dessus l'un de l'autre deux oratoires de mêmes proportions, et décorés avec une rare magnificence. Les religieuses peuvent, en se rendant à l'oratoire supérieur, aller s'agenouiller quand il leur plaît devant le tombeau de la sainte réformatrice du Carmel, baiser le marbre qui la couvre, poser leur tête au-dessus de la tête de leur mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil de sa gloire, et la forcer à être attentive à leurs prières. Souvent, en effet, avec une liberté et une confiance filiale, elles frappent du doigt au tombeau, interpellant la Sainte par ces paroles : *Madre oies ? Mère, entends-tu ?* Puis viennent les requêtes, les supplications, les demandes, l'exposition des besoins de l'âme ; puis les paroles et les protestations de tendresse filiale, les remerciements et les actions de grâces ; enfin les joies, les jubilations, et un renouvellement d'ardeur pour servir le divin Époux.

En descendant à l'oratoire inférieur, les trop heureuses Carmélites d'Albe de Tormez peuvent encore, au gré de leur dévotion, vénérer l'insigne relique du bras gauche, séparé du corps de la Sainte, et enfermé dans un cristal transparent. Dans ce même oratoire, elles possèdent la relique précieuse et chère par excellence, le cœur de leur séraphique mère. Il leur est donné de le voir à travers le cristal qui l'environne, de respirer le suave parfum qui s'en exhale, de lui donner tous les témoignages de respect et d'amour, de le poser quelques instants sur leur cœur, de l'élever entre elles et le ciel, de le présenter à Dieu comme une offrande d'agréable odeur, de demander non-seulement quelques étincelles du bel incendie qui le consuma, mais encore la grâce de partager un jour avec lui les éternels transports et les inénarrables douceurs du divin amour.

Outre ces deux oratoires, il existe dans le monastère d'Albe de Tormez un autre sanctuaire riche des plus touchants souvenirs : c'est la cellule où sainte Térèse termina son pèlerinage. Cette humble cellule, dotée de tant de gloire, se trouve au rez-de-chaussée. La piété filiale a tenu à la conserver telle qu'elle étoit au moment de la mort de la Sainte. Ce sont les mêmes murs, la même petite fenêtre, la même porte ; mais en lui laissant les mêmes proportions, on l'a embellie par des tableaux et des ornements dignes d'un tel sanctuaire. Consacrée d'abord par les der-

Digitized by Google

niers moments de la Sainte, cette cellule reçut de nouveau, de 1750 à 1760, le précieux dépôt de son corps enfermé dans une châsse, pendant que la pieuse munificence de Ferdinand VI et de son épouse faisoit préparer le tombeau actuel, construire les deux oratoires, et donner à tout ce religieux édifice la forme qu'il a aujourd'hui. La virginale dépouille de la Sainte a laissé sa céleste odeur dans cette bienheureuse cellule. Les religieuses vont souvent la visiter; elles aiment à se recueillir dans ce sanctuaire témoin d'une des plus belles morts qui aient réjoui l'Église. Cette scène sublime est encore sous leurs yeux : elles contemplent Térèse sur sa pauvre mais triomphale couche, le front ceint d'un diadème de lumière; elles l'entendent encore proférer ces paroles : *Enfin, Seigneur, je meurs fille de l'Église Catholique !* Elles la voient succomber à un dernier assaut que lui livre son amour, et, brisant ses chaînes, prendre son essor vers le ciel sous la forme d'une colombe.

Tels sont les priviléges des Carmélites d'Albe de Tormez. Dans ce fortuné monastère, elles sont, durant les jours de leur exil, comme dans le portique même de la Jérusalem céleste : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* (Psaume 121.)

La perle des vierges qui entrèrent dans le monastère d'Albe, fut Béatrix de Ahumada, nièce de sainte Térèse, fille de Jeanne de Ahumada et de Jean de Ovalle. Elle porta dans le Carmel le nom de Béatrix de Jésus. Comme nous avons donné sa biographie au chap. XXXIII du 1er volume, nous ajouterons seulement ici qu'après une vie pleine de jours et de mérites, cette grande servante de Dieu mourut en odeur de sainteté au monastère de Madrid, où son corps, au témoignage de l'annaliste du Carmel, se conserve sans corruption.

Dans une chapelle de l'église, on voit le tombeau des pieux fondateurs du monastère, Térèse Laiz et François Vélasquez, dont la Sainte a éternisé la mémoire.

Jeanne de Ahumada, mère de Béatrix de Jésus, et Jean de Ovalle son père, peuvent également être regardés comme fondateurs du monastère d'Albe de Tormez. Après lui avoir donné ce qu'ils avoient de plus cher au monde, leur fille unique, ils lui donnèrent encore tous leurs biens. Aussi, à titre de bienfaiteurs insignes, ont-ils leur tombeau dans l'église; il se trouve en face de la porte d'entrée. Sous le même monument repose le jeune Gonzalve de Ovalle leur fils qui, à peine âgé de cinq ans,

Digitized by Google

avoit été ressuscité par sainte Térèse à Avila, et qui, à l'âge de vingt-sept ans, finit ses jours à Albe de Tormez par une mort précieuse devant le Seigneur. Gonzalve fut d'abord enterré dans l'église de Saint-Pierre de cette ville, mais il fut ensuite transféré à celle du monastère fondé par la Sainte, afin d'y partager le tombeau des auteurs de ses jours. Son corps est placé en travers de celui de ses saints parents; sa tête repose sur son bras droit, et regarde celles de son père et de sa mère.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

SÉGOVIE.

Notre-Seigneur commande à sainte Térèse d'aller fonder un monastère à Ségovie. — La Sainte obéit ; concours que lui prête Anne de Ximena. — Le monastère est fondé en 1574, le jour même de Saint-Joseph, et dédié sous son nom. — Éloge de Julien d'Avila et d'Antoine Gaytan, compagnons de voyage de la Sainte. — Après avoir mis tout en bon ordre dans le monastère de Ségovie, Térèse retourne à Avila.

J'ai déjà dit qu'après avoir fondé les monastères de Salamanque et d'Albe, et avant que le premier eût fait l'achat d'une maison, j'avois reçu ordre du père Pierre Fernandez, commissaire apostolique, d'aller, pendant trois ans, exercer la charge de prieure au couvent de l'Incarnation d'Avila. J'ai également rapporté que ce père, jugeant ma présence nécessaire à Salamanque, m'avoit commandé de m'y rendre afin d'établir les religieuses dans une maison qui leur appartînt en propre. Or, un jour, tandis que j'étois en oraison dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit : « Va faire une fondation à Ségovie. » Cela me parut impossible : d'abord je ne pouvois agir sans un ordre exprès du père Fer-

Digitized by Google

nandez, et il m'avoit manifesté son éloignement pour de nouvelles fondations; en outre, les trois ans que j'avois à passer comme prieure à l'Incarnation d'Avila n'étoient pas expirés. Le divin Maître ajouta alors : « Déclare ton « dessein à ce père, et il l'approuvera. » J'écrivis sans délai au commissaire apostolique qui se trouvoit à Salamanque : je lui disois que notre très-révérend père général, comme il le savoit, m'avoit commandé de ne refuser aucune fondation; l'évêque et les habitants de Ségovie m'invitoient à en faire une dans leur ville; s'il me le commandoit, je me rendrois à leurs désirs; au reste, ne lui faisant cette communication que pour la décharge de ma conscience, je me conformerois avec autant de sécurité que de joie à ce qu'il lui plairoit de décider. C'étoient là à peu près les termes de ma lettre. J'ajoutai seulement que cette fondation me sembloit devoir contribuer à la gloire de Dieu. Il parut bien que je disois vrai, et que Notre-Seigneur vouloit qu'elle se fît, puisque ce père me manda aussitôt d'y travailler; et comme je n'avois pas oublié ce qu'il m'avoit dit auparavant, j'en fus très-étonnée.

Avant de partir de Salamanque, je chargeai une personne de nous louer une maison à Ségovie. Les fondations de Tolède et de Valladolid m'avoient fait voir qu'il valoit mieux n'en acheter une qu'après avoir pris possession; et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale : c'est qu'en partant pour une fondation, je n'avois pas un denier dans ma bourse pour faire l'achat d'une maison; le monastère étoit-il une fois établi, non-

Digitized by Google

seulement Notre-Seigneur nous envoyoit de l'argent, mais nous pouvions acheter un local dans le quartier qui étoit le plus à notre convenance.

Il y avoit à Ségovie une dame, très-grande servante de Dieu, qui m'étoit venu voir à Avila. Elle se nommoit Anne de Ximena, et elle étoit veuve d'un gentilhomme qui, en qualité d'aîné de la famille, possédoit un majorat. Dès sa jeunesse, elle avoit toujours eu vocation pour la vie religieuse. Aussi, dès que le monastère fut fondé, elle y entra avec sa fille, modèle de piété dès ses plus tendres années. Anne de Ximena, engagée d'abord malgré elle dans les liens du siècle, ressentit une indicible joie de se voir dans l'état religieux. Je dois dire à la louange de la mère et de la fille, qu'elles avoient toujours vécu dans une grande ferveur, et entièrement retirées du monde.

Ce fut cette excellente dame qui nous loua la maison, et qui se chargea de nous fournir tout ce dont nous avions besoin, tant pour l'église que pour le reste; aussi, je n'eus pas grand'peine de ce côté-là. Mais, afin qu'il n'y eût point de fondation où je n'eusse à souffrir, voici comment il plut au divin Maître de me traiter dans celle-ci : outre que mon âme, quand je me mis en chemin, étoit dans une grande sécheresse, et mon esprit dans une profonde obscurité, j'avois une fièvre assez violente, un grand dégoût, et plusieurs autres maux corporels qui me durèrent trois mois sans relâche; enfin, pendant plus de six mois de séjour à Ségovie, je n'y eus pas un moment de santé.

Digitized by Google

Arrivée à Ségovie, la veille de Saint-Joseph, je ne voulus entrer dans la ville que de nuit, et secrètement. Le lendemain, fête de ce glorieux patriarche, le très-saint Sacrement fut mis dans notre église, et le monastère se trouva ainsi fondé, du consentement de l'évêque et de la ville. Il y avoit longtemps, il est vrai, que le prélat m'avoit donné cette permission; mais retenue au monastère de l'Incarnation d'Avila, où je dépendois d'un autre supérieur que de notre révérend père général, je n'avois pu en profiter plus tôt : il faut ajouter qu'il ne l'avoit accordée que verbalement. Un gentilhomme nommé André de Ximena, qui l'obtint pour nous, n'avoit pas cru, non plus que moi, qu'il fût nécessaire de l'avoir par écrit; et en cela je me trompai. Car à peine, le matin même du jour de la fondation, le vicaire-général, administrateur du diocèse en l'absence de l'évêque, en eut-il été instruit, qu'il se transporta plein de mécontentement à notre monastère. Il commença par défendre de continuer à dire la messe, et peu s'en fallut qu'il ne fît mettre en prison un père Carme déchaussé qui venoit de la célébrer (1). Ce religieux étoit venu avec le père Julien d'Avila, et un autre serviteur de Dieu, nommé Antoine Gaytan, qui m'avoient accompagnée.

Ce dernier étoit un gentilhomme d'Albe; Notre-Seigneur l'avoit appelé à lui, du milieu des vanités du siècle où il avoit vécu quelques années. Dès ce moment il foula le monde sous les pieds, et il se dévoua sans réserve à

(1) Ce père Carme déchaussé n'étoit autre que saint Jean de la Croix lui-même.

Digitized by Google

toutes les œuvres où il croyoit rendre à Dieu de plus grands services. La reconnoissance m'oblige de faire connoître un homme d'un tel mérite; car non-seulement il nous a beaucoup assistées, mais il a beaucoup travaillé dans les autres fondations dont j'aurai à parler. S'il me falloit dire ici ses vertus, je n'aurois pas fini de sitôt. Celle qui revient le plus à mon sujet est la mortification; il la pratiquoit à un si haut degré, que pour nous servir en tout, il se donnoit plus de fatigue qu'aucun des serviteurs qui venoient avec nous. C'étoit un homme très-adonné à l'oraison, et à qui Dieu faisoit de grandes grâces; son abnégation étoit telle, qu'il se chargeoit avec plaisir de tout ce qui étoit pénible aux autres; il s'est constamment dévoué avec un nouveau bonheur à toutes les souffrances qui se sont rencontrées dans ces fondations. Il paroissoit bien que Dieu l'avoit appelé à un si parfait exercice de charité. On peut dire la même chose de Julien d'Avila, qui commença à nous assister dès la fondation de notre premier monastère. Notre-Seigneur vouloit sans doute que, grâce à de tels compagnons de voyage, tout me réussît à souhait. Dans les chemins, ils ne s'entretenoient que de Dieu; ils instruisoient les gens qui venoient avec nous, ainsi que ceux qu'ils rencontroient. En un mot, ils s'employoient, de toutes les manières possibles, au service de sa divine Majesté.

Il est juste, mes filles, que celles d'entre vous qui liront le récit de ces fondations sachent combien nous avons d'obligations à ces deux serviteurs de Dieu, qui, sans nul intérêt personnel, ont tant travaillé à l'érection

Digitized by Google

de ces monastères où vous jouissez maintenant d'une paix si profonde. Vous tâcherez de leur être utiles à votre tour, en les recommandant instamment à Notre-Seigneur dans vos oraisons; et certes vous le feriez de grand cœur, si vous saviez comme moi que de mauvaises nuits ils ont passées, que de fatigues et de souffrances ils ont endurées dans le cours de ces voyages.

Le vicaire général, en se retirant, laissa un huissier à la porte de notre église. Pourquoi le fit-il? je l'ignore; on fut un peu effrayé de cette mesure. Pour moi, je ne m'en mis pas beaucoup en peine; mes craintes précédoient la prise de possession, mais les traverses qui la suivoient ne me touchoient guère. Je priai les parents d'une de mes compagnes, personnes des plus qualifiées de la ville, de faire savoir au vicaire général que j'avois la permission de l'évêque. Il ne l'ignoroit pas, comme il me l'a lui-même avoué depuis. Son mécontentement venoit de ce que l'on avoit agi sans sa participation. Quant à moi, je pense que cela eût entraîné des inconvénients encore plus graves. Enfin, cédant aux instances qu'on lui fit, il consentit à nous laisser le monastère, mais il nous ôta le très-saint Sacrement, et il fallut en passer par là (1). Nous demeurâmes en cet état durant quelques mois, jusqu'à ce que nous eûmes acheté une

(1) Dès que les difficultés opposées par le vicaire général furent levées, sainte Térèse fit partir pour Pastrana Julien d'Avila et Antoine Gaytan pour conduire toutes les Carmélites de ce monastère à celui de Ségovie. Le motif de cette translation, comme on l'a vu au chapitre XVII de ce livre, étoit le joug intolérable que faisoit peser sur les Carmélites la princesse d'Eboli depuis la mort du prince Rui-Gomez son mari, arrivée

Digitized by Google

maison, et avec elle des procès. Nous en avions déjà un avec les religieux de Saint-François, à cause d'un petit local adjacent que nous avions acquis. A peine avions-nous acheté cette maison destinée à nous servir de monastère, qu'il nous fallut plaider à la fois contre les religieux de la Merci, et contre le chapitre qui prétendoit y avoir un droit. O Jésus, mon adorable Maître! quel déplaisir n'étoit-ce pas pour nous de nous trouver engagées dans tant de contestations! Quand une sembloit terminée, il en renaissoit une autre; pour comble d'ennui, il ne suffisoit pas, pour avoir la paix, de donner ce qu'on nous demandoit. Cette épreuve ainsi racontée ne semble rien; elle fut néanmoins bien pénible pour nous. Un neveu de l'évêque, chanoine de cette église, et chef du chapitre, ainsi que le licencié Herrera, qui étoit un homme d'une grande piété, nous aidèrent de tout leur pouvoir. Enfin nous sortîmes avec de l'argent de cette première affaire. Restoit encore le procès avec les religieux de la Merci; il finit dès qu'ils apprirent qu'un jour ou deux avant la fête de Saint-Michel, nous étions allées en secret nous établir dans la nouvelle maison; car alors ils jugèrent convenable de s'accorder moyennant une somme stipulée entre nous. Le plus grand em-

le 29 juillet 1573. La Sainte ne crut pas devoir souffrir plus longtemps un pareil esclavage, et les hommes éminents qu'elle consulta furent tous de son avis. Julien d'Avila et Antoine Gaytan s'acquittèrent de cette mission délicate avec autant de zèle que de prudence. La colonie arriva le mardi ou le mercredi de la semaine sainte 1574. La Sainte accueillit ses filles avec joie, et nomma aussitôt prieure du monastère de Ségovie la mère Isabelle de Saint-Dominique.

Digitized by Google

barras pour moi dans cette conjoncture étoit que l'exercice de ma charge de prieure à l'Incarnation alloit expirer dans sept à huit jours; il falloit de toute nécessité que je fusse de retour à ce monastère avant ce terme. Grâce à la bonté de Notre-Seigneur, tout s'arrangea avant mon départ; il ne nous restoit plus de différend avec personne. Deux ou trois jours après, je repris le chemin d'Avila pour me rendre au couvent de l'Incarnation. Gloire et bénédiction sans fin à cet adorable Maître qui m'a toujours fait de si grandes grâces! que toutes les créatures célèbrent éternellement ses louanges! Ainsi soit-il!

Avant de quitter Ségovie pour retourner à Avila, sainte Térèse, au rapport de Ribera, voulut visiter le monastère de Sainte-Croix des Dominicains, célèbre par une chapelle où le glorieux saint Dominique fit pénitence et répandit beaucoup de sang. Elle entra dans la chapelle étant accompagnée du P. prieur et du P. Diego de Yanguas auquel elle se confessoit alors. S'étant approchée de l'autel pour prier, elle se prosterna à terre, entra en une grande oraison pendant laquelle elle vit à son côté gauche le glorieux patriarche saint Dominique. Après un certain temps, le P. Diego de Yanguas appela la Sainte : elle se leva aussitôt toute baignée de larmes qu'elle essayoit de dissimuler, selon sa coutume en pareille circonstance. Le P. Diego la confessa, dit la messe et lui donna la communion. La Sainte, entrant de nouveau en oraison, vit comme auparavant saint Dominique à son côté gauche; elle lui demanda pourquoi il se mettoit de ce côté-là? Le Saint lui répondit : Parce que le côté droit est la place de mon Maître. Incontinent après ces paroles, elle vit à sa droite Notre-Seigneur; il resta quelques instants avec elle et lui dit avant de la priver de sa divine présence : *Réjouis-toi avec mon ami.* La Sainte demeura là environ deux heures; saint Domi-

Digitized by Google

nique, toujours à côté d'elle, lui témoigna la grande joie qu'il avoit ressentie de son arrivée; il lui raconta les travaux qu'il avoit endurés dans cette chapelle, et les grâces dont Notre-Seigneur l'y avoit comblé. Enfin, le glorieux patriarche prenant la main de Térèse, lui promit de l'aider puissamment dans les affaires de son ordre; il ajouta d'autres paroles qui la consolèrent et la réjouirent beaucoup. La Sainte disoit depuis que Dieu lui avoit fait là tant de grâces, et qu'elle avoit reçu une si grande consolation, qu'elle eût voulu ne point sortir de cet heureux sanctuaire. (RIBERA, *Vie de sainte Térèse*, liv. IV, chap. XIII.)

Une des plus douces consolations des Carmélites de Ségovie, c'est de posséder dans leur ville le corps de saint Jean de la Croix. Quoiqu'il eût terminé sa carrière à Ubède, on transféra néanmoins sa dépouille mortelle à Ségovie, dans l'église des Carmes déchaussés. Ce monastère avoit été fondé en 1586, par les soins de ce grand saint, et, peu après sa fondation, il y avoit exercé la charge de maître des novices. Grâce à la foi vive de la catholique Espagne, les reliques de saint Jean de la Croix ont été placées dans un magnifique tombeau. Ce monastère a été miraculeusement conservé dans la dernière révolution, pendant que tant d'autres ont été dévastés et démolis; mais la tempête a dispersé les religieux. En 1849, nous n'avons trouvé dans ce monastère qu'un seul père Carme sécularisé. Il étoit resté, malgré l'orage, gardien fidèle du tombeau du Saint, et d'un des sanctuaires les plus chers à la catholicité.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

VEAS.

Le monastère est établi le jour de Saint-Mathias, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph. — Vertus admirables de Catherine de Sandoval, qui, de concert avec sa sœur Marie, fonde le couvent. — Sainte Térèse en nomme prieure la mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice du Carmel en France et en Belgique.

J'ai dit plus haut qu'on m'avoit donné l'ordre de me rendre du couvent de l'Incarnation d'Avila, à celui de nos sœurs de Salamanque. J'étois dans ce dernier monastère, lorsque je reçus des lettres d'une dame de Veas, du curé de cette ville, et de quelques autres personnes qui me prioient d'y aller fonder un monastère, m'assurant que je ne trouverois point de difficulté, attendu qu'ils avoient déjà une maison.

Je m'informai auprès de celui qui m'apporta ces lettres, des particularités du lieu; il m'en dit, avec raison, toute sorte de bien, car le pays est très-agréable, et la température excellente. Mais considérant que Veas étoit très-éloigné, et qu'on ne pouvoit s'y établir sans l'ordre du commissaire apostolique qui, s'il n'étoit pas

Digitized by Google

ennemi de ces nouvelles fondations, leur étoit du moins peu favorable, je crus qu'il ne seroit nullement sage d'accepter ces offres : je voulois donc, sans lui en parler, m'excuser de les recevoir. Cependant, comme il étoit à Salamanque, et que notre très-révérend père général m'avoit commandé de ne refuser aucune fondation, il me sembla, après y avoir bien réfléchi, que je ne pouvois me dispenser de connoître là-dessus son sentiment. Je lui envoyai donc les lettres que j'avois reçues de Veas. Il en prit lecture, et se sentit extrêmement édifié des sentiments admirables de piété qu'elles renfermoient. Il me manda aussitôt qu'il ne lui paroissoit pas juste de contrister ces personnes par un refus; qu'ainsi je leur pouvois écrire, qu'aussitôt que sur leur demande l'ordre de Saint-Jacques auroit autorisé la fondation, je satisferois à leur désir. Mais il me fit dire en même temps de tenir pour certain que les commandeurs ne l'accorderoient pas, attendu qu'ils avoient refusé des permissions de ce genre sollicitées pour d'autres endroits pendant plusieurs années. Je pense de temps en temps à cette réponse, et j'admire comment, quand Dieu veut une chose contraire à la volonté des hommes, il sait se servir d'eux, sans qu'ils s'en doutent, pour l'exécuter. C'est ce qui arriva au père Pierre Hernandez, qui étoit le commissaire apostolique dont je parle. Les commandeurs ayant, contre son attente, accordé leur permission, il ne put refuser la sienne, et la fondation ne rencontra plus d'obstacle.

Le monastère de Veas, dédié sous le titre du glorieux

Digitized by Google

saint Joseph, fut établi le jour de saint Mathias, en l'année 1575. Je vais, pour l'honneur et la gloire de Dieu, raconter ce qui donna lieu à cette fondation.

A Veas habitoit un noble et riche gentilhomme dont le nom étoit Sanche Rodrigue de Sandoval; il avoit épousé doña Catherine Godinez. Entre autres enfants qu'il plut à Dieu de leur donner, ils eurent deux filles qui furent les fondatrices du monastère. L'aînée s'appeloit Catherine comme sa mère, et la seconde, Marie. Catherine avoit environ quatorze ans lorsque Notre-Seigneur l'appela à se consacrer entièrement à lui. Elle étoit bien loin alors de songer à quitter le monde. Elle se mettoit si haut dans sa propre estime, qu'elle refusoit avec dédain tous les partis que son père lui proposoit, comme indignes d'elle. Ses refus avoient une autre cause : le lien du mariage lui paroissoit insupportable, parce qu'elle croyoit qu'il y avoit de la bassesse à s'assujettir à un homme. Elle ne savoit point d'où lui venoit un tel orgueil, mais le divin Maître savoit bien comment il devoit l'en guérir; que sa miséricorde en soit éternellement bénie!

Un matin, Catherine seule dans son appartement voisin de celui où son père reposoit encore, réfléchissoit à une alliance que l'on regardoit comme très-honorable pour elle. Dans sa fierté elle se disoit à elle-même : que mon père se contente de peu! pourvu qu'il trouve un gentilhomme qui ait un majorat, cela lui suffit; quant à moi, je prétends que ma noblesse commence en ma personne. Tout occupée de cette pensée, elle jeta par

Digitized by Google

hasard les yeux sur un crucifix : à ce même instant, Notre-Seigneur opéra le plus admirable changement en elle. Le titre de la croix qu'elle venoit de lire jeta dans son âme une soudaine lumière qui lui découvrit la vérité : ce fut comme si le soleil entroit tout à coup dans un appartement obscur. Considérant alors avec de nouveaux yeux son cher Maître attaché à la croix et tout couvert de sang, elle vit l'excès de ses souffrances, et l'étonnant contraste de son humilité avec l'orgueil dont elle étoit remplie. Après quelques moments passés dans cette sainte considération, elle fut ravie hors d'elle-même. Ce fut dans cette extase que le divin Maître lui donna une si claire connoissance et un si vif sentiment de sa misère, qu'elle auroit voulu que personne ne l'ignorât; il l'embrasa d'un si ardent désir de souffrir pour lui, qu'elle auroit souhaité endurer elle seule tous les tourments des martyrs. A ces sentiments se joignoient l'humilité la plus profonde, et une haine sans bornes d'elle-même. Si cela eût pu se faire sans offenser Dieu, elle auroit été bien aise de passer pour une femme perdue, afin d'être pour tous un objet d'horreur. Dès ce jour, du moins, elle commença à s'abhorrer elle-même, et conçut ces grands désirs de pénitence qu'elle exécuta ensuite avec tant de courage. A l'instant même, elle fit vœu de chasteté et de pauvreté; de plus, elle se sentit attirée à vivre dans la dépendance par un attrait si puissant, qu'elle auroit été ravie de se voir sans nul délai conduite au pays des Maures, afin d'y être traitée en esclave. Sa persévérance dans la pratique de toutes

Digitized by Google

ces vertus, a montré d'une manière visible que Notre-Seigneur la favorisoit de grâces surnaturelles ; j'en ferai le récit, afin que tous donnent à cet adorable Maître les louanges qui lui sont dues.

Soyez éternellement béni, ô mon Dieu ! Terrasser une âme, et lui donner une nouvelle vie, n'est pour vous que l'œuvre d'un instant ! Quel est ce mystère, Seigneur ? Je serois tentée de vous adresser une question à peu près semblable à celle que vous firent les apôtres, lorsque vous guérîtes l'aveugle-né. Car qui avoit mérité à Catherine une grâce si extraordinaire? Ce ne pouvoit être elle-même, puisqu'au moment où il vous plut de la lui accorder, elle étoit dans des pensées si contraires. Oh ! que vos conseils sont profonds, Seigneur ! Vous savez ce que vous faites, et je ne sais ce que je dis. Oui, vos œuvres sont incompréhensibles, et vos jugements sont un abîme ! Soyez éternellement glorifié, ô mon Dieu, de ce que votre pouvoir s'étend à des merveilles de grâce plus étonnantes encore ! Et que seroit-ce de moi, s'il n'en eût été ainsi ? Mais, mon adorable Maître, n'auriez-vous pas accordé, du moins en partie, le changement de la fille, à la piété de la mère ? Plein de bonté et d'amour comme vous l'êtes, n'auriez-vous pas voulu récompenser cette mère si chrétienne, en lui donnant la consolation de voir, avant de mourir, tant de vertus dans ses filles? Je pense parfois, Seigneur, que vous vous plaisez à répandre sur ceux qui vous aiment, la faveur si précieuse de leur donner, dans leurs enfants, de nouveaux moyens de vous servir.

Digitized by Google

Pendant que Catherine de Sandoval faisoit à Notre-Seigneur l'offrande d'elle-même, elle entendit au-dessus de sa tête un bruit si effroyable, qu'elle eût dit que l'étage supérieur alloit crouler : ce bruit paroissoit suivre, en descendant, l'angle de la muraille. A ce fracas succédèrent des rugissements affreux, prolongés pendant quelques instants. Le père de Catherine, qui, comme je l'ai dit, n'étoit pas encore levé, en fut saisi d'effroi. Tremblant, hors de lui, il prit sa robe de chambre et son épée, et entrant dans l'appartement de sa fille, il lui demanda la cause d'un bruit si étrange. Elle répondit qu'elle n'avoit rien vu. Il passa dans une pièce voisine, et n'y ayant rien aperçu, il revint et dit à Catherine de se rendre auprès de sa mère; il raconta à celle-ci ce qu'il avoit entendu, et lui recommanda de ne pas quitter sa fille.

Il est facile de juger par là quelle doit être la rage du démon, quand il voit s'échapper de ses filets une âme dont il se croyoit le maître. Comme il est l'irréconciliable ennemi de notre bonheur, je ne m'étonne pas que lorsque le divin Maître, dans sa bonté infinie, accorde en un moment tant de faveurs à une personne, il s'en épouvante et fasse éclater son dépit; surtout s'il voit, comme dans cette circonstance, qu'à l'aide de ce trésor, cette personne lui arrachera plusieurs âmes dont il se tenoit assuré. Car jamais, à mon avis, Dieu ne verse une telle profusion de biens spirituels dans un cœur, qu'il n'ait le dessein de les rendre profitables à un grand nombres d'autres.

Digitized by Google

Catherine de Sandoval ne dit jamais rien de ceci à personne; mais elle eut dès lors un très-ardent désir d'embrasser la vie religieuse. Elle supplia ses parents d'y consentir, ce fut en vain. Après trois ans d'inutiles instances, voici l'expédient auquel elle eut recours pour briser ouvertement avec le monde. Sachant que sa mère, si elle eût été seule, auroit secondé sa vocation, elle la mit dans la confidence, mais elle n'osa en parler à son père. Le jour de la fête de saint Joseph, elle quitta ses habits ordinaires, et en ayant pris de très-simples, elle s'en alla à l'église, et annonça publiquement par son extérieur le dessein qu'elle avoit de choisir désormais Jésus-Christ pour époux. Elle espéroit qu'après s'être montrée en public dans cet humble costume, on ne le lui feroit plus quitter. Elle ne fut point trompée dans son attente; car son père n'éleva aucune difficulté. Durant ces trois premières années elle ne passa point de jour sans donner plusieurs heures à l'oraison. Elle se mortifioit en tout ce qu'elle pouvoit, selon que Notre-Seigneur, qui prenoit soin lui-même de sa conduite, le lui inspiroit. Elle alloit très-souvent dans une cour se mouiller le visage, et se tenoit ensuite exposée au soleil, afin de flétrir au plus tôt son teint, et de mettre ainsi un terme aux demandes de mariage dont elle étoit encore importunée.

Depuis que le divin Maître avoit changé son cœur, elle éprouvoit une répugnance extrême à exercer la moindre autorité sur les autres. Lorsque la conduite de la maison dont ses parents l'avoient chargée, la forçoit

Digitized by Google

de commander aux servantes, elle attendoit avec impatience le moment où elles étoient endormies pour leur baiser les pieds; tant elle gémissoit d'être servie par des personnes qu'elle estimoit meilleures qu'elle. Lui arrivoit-il d'être occupée par son père et par sa mère pendant tout le jour, elle s'en dédommageoit en consacrant toute la nuit à l'oraison. Afin de pouvoir mieux se livrer à ce saint exercice, elle passoit de longs intervalles de temps avec si peu de sommeil, qu'elle n'auroit pu vivre sans une grâce toute particulière. Elle inventoit toutes sortes de moyens de se mortifier; les disciplines qu'elle prenoit étoient excessives, parce qu'aucun directeur ne les modéroit, et qu'elle n'en parloit à personne. Entre autres austérités, elle porta, pendant tout un carême, sur la chair, une cotte de mailles appartenant à son père. Elle avoit choisi pour oratoire un endroit très-solitaire; c'est là qu'elle s'entretenoit avec Dieu, et triomphoit du démon qui, pour la troubler, essayoit contre elle mille artifices. Souvent elle commençoit son oraison à dix heures du soir, et ne s'apercevoit du temps qu'elle y avoit passé, qu'en voyant la lumière du jour.

Environ quatre années s'étoient écoulées dans ces exercices; Notre-Seigneur voulut alors que Catherine lui donnât de plus grandes preuves de sa fidélité. Il lui envoya des infirmités très-grandes et très-pénibles, une fièvre continue, une hydropisie, un mal de cœur, et un cancer qu'on lui dut extirper. Cet état dura près de dix-sept ans, pendant lesquels elle eut peu de jours exempts de souffrance.

Digitized by Google

La vocation de Catherine à la vie parfaite avoit précédé de cinq ans la mort de son père. Touchée de ses exemples, sa jeune sœur Marie, au bout d'une année, résolut de marcher sur ses traces. A l'âge de quatorze ans, disant un éternel adieu au monde, elle se revêtit d'un humble habit, renonça aux parures du siècle qu'elle avoit beaucoup aimées, et commença dès lors à s'adonner à l'oraison. Loin de contrarier ses filles, leur mère les secondoit autant qu'elle pouvoit, dans leurs bons desirs et leurs saints exercices. Ainsi, elle les vit avec plaisir se livrer à une occupation très-louable sans doute, mais très-éloignée de leur rang. Elles enseignoient à de petites filles à lire et à travailler, sans aucun intérêt humain, mais uniquement pour avoir l'occasion de les bien instruire sur le catéchisme, et de les former à la piété chrétienne. Elles eurent le bonheur d'en cultiver ainsi un grand nombre: la manière édifiante dont elles vivent aujourd'hui est la preuve du profit qu'elles ont retiré des saintes leçons reçues dans leur enfance. Une si belle œuvre ne dura pas longtemps. Le démon qui la voyoit avec dépit, persuada aux parents qu'il étoit honteux pour eux qu'on donnât à leurs enfants une instruction gratuite; ils les retirèrent donc d'une si parfaite école. Au reste, les maladies de Catherine de Sandoval qui dès lors commencèrent à lui causer de très-vives douleurs, auroient seules suffi pour mettre un terme à cet exercice de zèle.

Cinq ans après la mort de leur père, Dieu disposa aussi de leur mère. Doña Catherine, libre enfin, et ne

Digitized by Google

rencontrant plus d'obstacles, voulut sur-le-champ, exécuter l'inébranlable résolution qu'elle avoit formée, d'embrasser l'état religieux. Ne trouvant pas de monastère à Veas, elle se disposoit à en chercher un ailleurs. Ses parents lui représentèrent que, pouvant avec sa dot et celle de sa sœur fonder un couvent dans sa ville natale, elle feroit mieux de s'arrêter à ce parti, et qu'elle procureroit ainsi à Dieu une plus grande gloire. Elle y consentit. Mais comme Veas dépendoit de la commanderie de Saint-Jacques, la permission du conseil des ordres étoit d'absolue nécessité; on travailla donc à l'obtenir. Mais que d'obstacles se rencontrèrent! Quatre années furent employées à la poursuite de cette affaire; ni peines, ni dépenses, rien ne fut épargné; jamais cependant elle n'auroit réussi, si l'on n'avoit eu directement recours au roi. Les parents de Catherine, à la vue de ces insurmontables difficultés, lui disoient que ce seroit folie de sa part de persister dans son dessein; que d'ailleurs retenue presque toujours au lit par ses grandes infirmités, elle ne trouveroit point de monastère qui voulût l'admettre à la profession. Elle leur répondit que si dans un mois Notre-Seigneur lui rendoit la santé, ils ne devroient plus douter qu'il n'approuvât son dessein; qu'elle iroit alors elle-même à la cour pour solliciter la permission des commandeurs. Lorsqu'elle parloit ainsi, il y avoit déjà plus de six mois qu'elle ne pouvoit sortir de son lit, et près de huit mois qu'elle ne pouvoit presque plus faire aucun mouvement. Depuis huit ans, la fièvre ne l'avoit pas quittée; elle étoit en

Digitized by Google

proie aux douleurs de la sciatique et de la goutte, consumée par la phthisie, hydropique, enfin dévorée d'un tel feu dans le foie, que le linge de son corps sembloit brûler, et que la chaleur perçoit à travers la couverture. Comme cela paroît incroyable, j'ai voulu m'en informer du médecin même qui la traitoit; il ne me l'a pas seulement confirmé, mais il m'a avoué qu'il en étoit dans le plus grand étonnement.

Elle étoit dans cet état, lorsque la veille de saint Sébastien, qui tomboit un samedi, Notre-Seigneur lui rendit subitement la santé. L'évidence du miracle rendit inutiles tous les efforts qu'elle fit pour le cacher. Elle fut saisie, nous a-t-elle dit, d'un tremblement intérieur si violent, que sa sœur crut qu'elle alloit expirer; au même instant elle sentit la vie renaître dans ses membres, et il s'opéra dans son âme un changement si admirable qu'elle ne se reconnoissoit plus elle-même. Ce qui lui causa une joie vive dans cette guérison soudaine, ce fut de se voir en état de solliciter l'établissement du monastère. Quant à la cessation de ses maux, elle y fut peu sensible; car dès le jour où Notre-Seigneur lui fit entendre sa voix, elle conçut une telle horreur d'elle-même, et un si puissant désir de souffrir, qu'elle conjuroit ce divin Maître, du fond de son cœur, de l'éprouver par toutes sortes de souffrances. Ses vœux furent exaucés. Durant ces huit années de maladies, on lui fit plus de cinq cents saignées; on lui appliqua un très-grand nombre de fois des ventouses dont elle porte encore les marques; plus de vingt fois, dans les incisions

Digitized by Google

qu'on lui fit, les médecins injectèrent du sel pour attirer le venin d'une humeur qui lui causoit une violente douleur au côté. Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'étoit sa joie quand on lui ordonnoit quelqu'un de ces remèdes extrêmes. Elle en attendoit l'application avec impatience; l'heure venue, loin d'éprouver la moindre crainte, elle encourageoit elle-même les médecins à ne lui épargner ni le fer ni le feu. De fait, ils durent les employer à diverses reprises pour la guérir de quelques-uns des maux dont j'ai parlé. Elle me disoit que si elle souhaitoit si ardemment ces tortures, c'étoit pour éprouver si son désir du martyre étoit véritable.

Quand elle se vit instantanément rendue à la santé, elle pria son confesseur et son médecin de la faire transporter ailleurs, afin que l'on pût attribuer sa guérison au changement d'air. Ils refusèrent de céder à sa demande. Les médecins de Veas furent même les premiers à publier le miracle; il étoit d'autant plus évident pour eux, qu'ils avoient jugé le mal incurable, affirmant que le sang corrompu qu'elle jetoit par la bouche n'étoit autre chose que ses poumons mêmes. Catherine demeura trois jours au lit sans oser se lever, de peur qu'on ne s'aperçût du prodige; mais ce fut en vain, sa santé étoit désormais visible comme auparavant sa maladie.

Elle m'a dit qu'au mois d'août précédent, conjurant un jour Notre-Seigneur ou de lui ôter cet ardent désir d'être religieuse et de fonder un monastère, ou de lui donner les moyens de l'accomplir, elle reçut du divin Maître une pleine assurance *qu'elle seroit guérie assez tôt*

Digitized by Google

pour pouvoir aller, le carême suivant, solliciter en personne la permission. Ses infirmités redoublèrent néanmoins depuis; mais elle ne douta jamais le moins du monde de l'accomplissement des paroles de Notre-Seigneur. Antérieurement à cette époque, elle s'étoit deux fois vue aux portes du tombeau ; on lui avoit donné l'extrême-onction, et la seconde fois le médecin avoit jugé le danger tel, qu'il avoit affirmé qu'elle expireroit avant l'arrivée du prêtre. Pour elle, quoique si voisine de la mort, elle ne cessa jamais d'espérer de la bonté du divin Maître qu'elle auroit le bonheur de mourir religieuse.

Ses frères et ses proches, témoins du miracle de sa guérison, n'osèrent plus s'opposer à son départ pour Madrid, mais ils ne croyoient guère au succès de ses démarches. Elle demeura trois mois à la cour sans pouvoir rien obtenir. Elle prit alors le parti d'adresser directement sa requête au roi. Philippe II n'eut pas plutôt su qu'il étoit question d'un nouveau couvent de Carmélites déchaussées, qu'il fit expédier sur-le-champ les permissions nécessaires.

Il parut bien que doña Catherine avoit surtout négocié cette affaire auprès de Dieu; car les supérieurs agréèrent sans hésiter la fondation de Veas, malgré la modicité de ses revenus, et malgré l'éloignement de cette ville. Tant il est vrai que ce que Notre-Seigneur veut ne peut manquer de se réaliser. Ainsi les religieuses se rendirent à Veas au commencement du carême de l'année 1575. Les habitants de la ville allèrent au-devant

Digitized by Google

d'elles en procession et en grande solennité; la joie se lisoit sur tous les visages, c'étoit un bonheur universel; les petits enfants eux-mêmes témoignoient à leur manière qu'une pareille œuvre étoit agréable à Dieu. Le monastère fut fondé le jour de saint Mathias de cette année, et il fut dédié sous le titre de Saint-Joseph-du-Sauveur.

Ce même jour les deux sœurs reçurent le saint habit, et se virent au comble de leurs vœux. Catherine n'en fut pas plutôt revêtue qu'elle commença à prendre de nouvelles forces. L'humilité, l'obéissance, la soif d'humiliations et de mépris qu'elle montre en toute circonstance, prouvent combien étoit véritable son désir de se consacrer tout entière à Jésus-Christ. Que cet adorable Maître en soit loué et glorifié dans les siècles des siècles!

Entre autres particularités que Catherine m'a fait connoître, je raconterai la suivante. Un soir, il y a près de vingt ans, étant allée prendre son repos, avec un grand désir de savoir quel étoit le plus parfait de tous les ordres religieux, afin d'y entrer, elle se crut, pendant le sommeil, transportée dans un chemin étroit, escarpé, bordé de profonds précipices; elle aperçut alors un frère convers Carme déchaussé qui lui dit: « Venez avec moi, ma sœur; » et la conduisit dans une maison où se trouvoient plusieurs religieuses qu'elle vit distinctement, à la lumière des cierges qu'elles tenoient en main. Catherine leur demanda de quel ordre elles étoient; elles ne répondirent rien, mais toutes, levant leurs voiles,

Digitized by Google

montrèrent des visages épanouis par le sourire et l'allégresse. La prieure (1) la prit alors par la main et lui dit : « *Ma fille, c'est pour cette maison que je vous veux.* » Après ces paroles, elle lui fit voir la règle et les constitutions. A son réveil, elle se trouva si contente qu'il lui sembloit être dans le ciel. Elle mit par écrit tout ce que son souvenir lui rappela de la règle qui lui avoit été montrée. Elle m'affirme maintenant qu'en voyant pour la première fois les religieuses qui vinrent à la fondation de Veas, elle a reconnu les mêmes figures qu'elle avoit vues dans ce songe mystérieux ; et lorsque le frère Jean de la Misère se rendit dans cette ville pendant que je m'y trouvois, elle le reconnut également pour le frère convers qui lui étoit apparu.

Elle passa longtemps sans parler de cette vision ni à son confesseur, ni à qui que ce fût. Elle ne négligeoit cependant rien pour se procurer des renseignements sur l'ordre religieux qui lui avoit été montré, mais personne ne pouvoit lui en donner. Enfin un père de la compagnie de Jésus, à qui elle avoit déjà fait connoître son désir d'embrasser la vie religieuse, vint à Veas. Catherine lui montra ce qu'elle avoit écrit, et lui dit que si elle pouvoit trouver cet ordre elle seroit au comble du bonheur, parce qu'elle y entreroit sur-le-champ. Ce père qui étoit au courant de nos nouvelles fondations, lui déclara après avoir lu son écrit, que la règle qui s'y trouvoit exprimée étoit celle de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ;

(1) La vénérable mère Anne de Jésus.

Digitized by Google

et sans chercher à lui en faire une exposition détaillée, il se contenta de lui parler de la vie qu'on menoit dans les monastères que je fondois. Ce fut après cet entretien qu'elle m'envoya les lettres dont j'ai fait mention. Lorsqu'on lui rendit ma réponse, elle étoit si malade que son confesseur lui conseilloit de ne plus penser à cette affaire. « Le triste état où vous êtes, lui disoit-il, seroit un motif pour vous renvoyer d'un couvent; à plus forte raison se gardera-t-on bien de vous y recevoir. » Ce langage la plongea dans une grande affliction. Dans l'angoisse qui l'accabloit, elle eut recours au divin Maître, et lui dit : *Mon Seigneur et mon Dieu, je sais par la foi que vous pouvez tout : faites donc, ô Vie de mon âme, ou que ces désirs me quittent, ou donnez-moi les moyens de les mettre à exécution.* Elle proféra ces paroles avec une vive confiance, suppliant la très-sainte Vierge, par la douleur qu'elle ressentit au moment où elle tenoit entre ses bras son Fils expiré, de vouloir être son avocate. Elle entendit alors au fond de son âme une voix qui lui dit : « *Crois, et espère. Je suis le Tout-Puis-*
« *sant ; tu recouvreras la santé. J'ai commandé à tant de*
« *maladies, toutes mortelles de leur nature, de ne te point*
« *donner la mort ; il me sera plus facile encore de te les*
« *enlever.* » Ces paroles lui furent dites avec tant de force, et lui laissèrent une telle certitude de leur accomplissement, qu'elle n'a jamais pu en douter, quoique depuis elle se soit vue accablée de maux plus grands encore jusqu'au jour où Notre-Seigneur la guérit miraculeusement, comme je l'ai rapporté.

Digitized by Google

Cette histoire sembleroit incroyable; et j'avoue qu'étant aussi imparfaite que je le suis, je n'aurois pu me défendre d'y soupçonner quelque exagération, si je n'en avois été assurée par le médecin qui traita Catherine, par les membres de sa famille, et par plusieurs autres personnes que j'ai eu soin d'interroger.

Dans la vie religieuse, Catherine de Sandoval est un modèle. Sans être d'une constitution forte, elle a assez de santé pour garder la règle. On ne la voit jamais que rayonnante de contentement. Il y a dans ses actes et dans ses manières une humilité si profonde, que nous ne pouvons nous lasser d'en louer Notre-Seigneur.

Les deux sœurs donnèrent tout leur bien à notre ordre, sans aucune condition, en sorte que si on eût voulu les renvoyer, elles n'auroient pu en rien réclamer (1). Catherine de Jésus, c'est le nom que porte l'aînée dans le Carmel, est souverainement détachée de ses parents et de son pays. Elle souhaiteroit même ardemment de s'en éloigner, et elle presse ses supérieurs de condescendre à son désir. Mais son obéissance est si parfaite, qu'elle est contente là où leur volonté la retient. C'est encore l'obéissance qui lui a fait prendre le voile des religieuses du chœur. Elle vouloit, à toute force, être simple sœur converse. Je lui écrivis pour la reprendre

(1) Sainte Térèse touchée de leur générosité, ne put s'empêcher de leur en faire sentir les suites : « Mais que feriez-vous actuellement, leur dit-elle, si nous ne pouvions vous garder avec nous ? » Elles répondirent : « Dans ce cas, nous vous servirions à la porte en tout ce qui dépendroit de nous; et si vous ne vouliez pas nous nourrir, nous demanderions l'aumône pour l'amour de Dieu. »

Digitized by Google

de ce qu'elle ne se rendoit pas à la volonté du P. provincial, lui disant, entre autres choses, avec assez de sévérité, que ce n'étoit pas le moyen de mériter devant Dieu. Ces répréhensions, loin de la contrister, lui causent la plus grande joie. Ainsi, faisant taire les désirs de son humilité, elle se soumit à ce qu'on exigeoit d'elle. Enfin, je ne vois rien dans cette âme qui ne soit agréable à Dieu, et à celles avec qui elle vit. Plaise au divin Maître de la soutenir toujours de sa main, d'augmenter les vertus et les grâces dont il la favorise, afin qu'elle puisse encore le mieux servir, et lui rendre plus de gloire ! Ainsi soit-il !

L'éloge que fait sainte Térèse de Catherine et de Marie de Sandoval, fait pressentir quelle vie sainte elles durent mener au Carmel. Il nous seroit doux d'en raconter les vertus et les actions héroïques, mais ce récit demanderoit un volume. Ne pouvant mettre sous les yeux un pareil tableau, nous nous contenterons de faire assister le lecteur à la scène touchante qui termina de si belles vies.

Dès son entrée dans la vie religieuse, Catherine de Jésus avoit joui de la présence, des exemples, et des conseils de sainte Térèse. Elle avoit eu pour prieure la vénérable mère Anne de Jésus ; enfin, pour comble de bonheur, elle avoit été assez longtemps dirigée dans les voies spirituelles par saint Jean de la Croix lui-même. Profitant de ce triple secours avec une fidélité parfaite, elle avoit marché à grands pas dans le chemin de la sainteté. En 1582, elle avoit succédé dans la charge de prieure à la vénérable mère Anne de Jésus, qui partoit pour la fondation de Grenade, et sous sa conduite le monastère de Veas avoit continué d'être un paradis de ferveur.

En 1586, le divin Maître révèle à sa fidèle épouse le jour de sa mort. Catherine de Jésus tressaille de joie à cette heureuse

Digitized by Google

annonce, objet de si longs désirs, et ne songe plus qu'à se préparer à la célébration de ses noces éternelles. Elle purifie son âme par une dernière confession: une des plus grandes imperfections dont elle fait alors l'aveu, est d'avoir trop savouré le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, et de s'être trop abandonnée à la joie que lui causoit la pensée de la mort; faute sublime, et à laquelle on donnera éternellement des larmes d'envie! L'humble vierge, entourée de ses filles, leur demande pardon de ses mauvais exemples; elle reçoit ensuite le pain de vie avec des transports d'allégresse et d'amour connus de Dieu seul.

Durant le troisième jour qui précéda sa mort, elle fut en extase. Son être mortel paroissoit déjà avoir subi la transformation des corps glorifiés. Non-seulement toutes les grâces de sa jeunesse refleurirent sur son visage, mais ses traits réfléchissoient comme les premières teintes de cette beauté surnaturelle dont la source est en Dieu. Son œil élevé au ciel sembloit contempler de grandes merveilles; ces mots s'échappoient de temps en temps de sa bouche : *Je vous suis, ma mère.* On sut après ce ravissement, que sainte Térèse la conduisoit dans les demeures du palais où elle alloit bientôt habiter; absorbée par les merveilles qu'elle découvroit dans une de ces demeures, elle avoit de la peine à s'en détacher et disoit à la Sainte : *Je vous suis ma mère, je vous suis.*

La veille de sa mort, qui étoit la veille de la fête de l'apôtre saint Mathias, elle demanda qu'on lui chantât les cantiques de saint Jean de la Croix. Les sœurs obéirent, et commencèrent par cette strophe :

Adonde te escondiste, Amado? etc.
Où vous êtes-vous caché, mon Bien-Aimé? etc.

Catherine de Jésus avoit souvent chanté ces ravissants cantiques. Comme elle avoit reçu de Dieu une très-belle voix, elle les chantoit les jours de fête pour réjouir ses filles. Elle en faisoit en outre sa méditation et ses délices; elle en pénétroit les sens mystérieux et divins; elle s'y embrasoit de séraphiques ardeurs. Sur son lit de mort, ces chants lui retraçoient à la fois toutes les beautés de son Bien-Aimé, et rouvroient à la fois toutes les blessures de son cœur. En prêtant l'oreille à ces accents, prélude pour elle du cantique des élus, son âme se dilatoit, s'en-

Digitized by Google

flammoit, se liquéfioit, s'écouloit en Dieu ; elle goûtoit d'ineffables délices. Les clartés de la foi devenant plus vives que jamais ; et son voile transparent lui laissant entrevoir les souveraines beautés de Celui qu'elle avoit uniquement aimé, elle se sentoit défaillir à tant d'attraits ; elle appeloit de tous ses vœux le moment de la jouissance pleine, et de la claire vision. Pour tromper la longueur des dernières heures de l'exil, tantôt elle adressoit à son céleste Époux quelques-unes des paroles de feu des cantiques de saint Jean de la Croix, et tantôt elle essayoit de fléchir la mort trop lente à venir. « O douce mort, disoit-elle, qui a osé « dire que tu étois amère et triste? Il n'y a point d'allégresse « comparable à celle que tu apportes. O mon Jésus, quelle « injuste calomnie de traiter la mort d'amère, puisqu'elle est la « porte par où l'on entre pour aller jouir de vous! Que l'on « voit bien, mon cher Maître, que vous êtes passé par là, et « que vous lui avez enlevé toute son amertume! »

La journée et la nuit s'écoulent dans ces tendres colloques, et dans ces amoureux élans vers Dieu.

Le jour de la fête de l'apôtre saint Mathias se leva enfin. C'étoit le jour anniversaire de sa naissance, de sa vocation, de sa prise d'habit; il devoit être celui de son couronnement dans le ciel. L'épouse du Christ connoissoit par révélation l'heure qui alloit lui ouvrir la patrie. Le moment venu, elle parut sur son lit, majestueuse comme dans un char de triomphe, foulant aux pieds la mort et l'enfer, le front déjà ceint d'un diadème de lumière, les bras tendus vers le divin Époux, les yeux attachés sur lui. Jésus-Christ l'appelle, et elle entre avec lui dans le royaume de sa gloire. C'étoit le 24 février de l'an 1586, à trois heures du matin. Jésus-Christ, aux acclamations de toutes les milices célestes, posoit la couronne des vierges sur la tête d'une de ses plus fidèles épouses. L'heureuse Catherine étoit âgée de 46 ans ; elle en avoit passé onze au Carmel.

A l'instant même où les cieux s'ouvroient pour la recevoir, elle apparoit rayonnante de gloire à saint Jean de la Croix, alors éloigné de Veas. Elle se fait également voir, dans le monastère de Grenade, à une de ses filles spirituelles, la sœur Francoise de la Mère de Dieu : une superbe croix étincelante des plus riches pierreries reposoit sur sa poitrine, glorieux symbole des ineffables joies qui avoient succédé aux sacrifices de l'exil. Regardant sa fille bien-aimée avec un doux et maternel sourire, elle l'embrasse ten-

Digitized by Google

drement et lui dit : « *Oh ! que c'est une belle chose d'aimer Dieu, et de souffrir pour lui !* » Enfin elle apparoît à sa sœur, sous-prieure au monastère de Malaga, et l'encourage à continuer de s'immoler sans réserve pour la gloire de l'Époux qui paie nos foibles services par de si magnifiques récompenses.

Les funérailles de cette illustre vierge se firent avec une pompe et une magnificence digne d'elle. Son ancien confesseur, le P. Arazo, recteur du collége des Jésuites de Ségura, prononça son éloge, et mit au grand jour les trésors de grâces dont Dieu avoit enrichi cette sainte âme.

Dieu réservoit à Marie de Jésus, sœur de Catherine, une plus longue carrière. Nommée sous-prieure du monastère de Malaga en 1585, et prieure de celui de Cordoue en 1589, elle répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous peindrons d'un trait la sainteté de sa vie, en disant qu'elle se montra toujours la digne sœur de Catherine de Jésus.

En 1604, au commencement du mois d'août, avertie sans doute par une lumière intérieure, elle déclare à ses filles qu'elle veut se préparer à la mort en gagnant l'indulgence de la Portioncule. Après avoir communié, elle est saisie d'une fièvre violente. Le jour de la Transfiguration, son mal étant déclaré mortel, elle reçoit les derniers sacrements de l'Église avec un redoublement de piété et de ferveur. Quatre jours s'écoulent pendant lesquels elle est vraiment sur le Thabor, témoin des premiers rayons de la gloire de Jésus-Christ, s'entretenant avec lui, et disant avec saint Pierre : *Il fait bon être ici*. La flamme d'amour qui la consume prend ses derniers accroissements. Le jour de saint Laurent, à 8 heures du soir, elle commande à ses filles réunies autour de sa couche, de chanter le *Te Deum* : elles entonnent ce chant de triomphe ; et l'hymne terminé, l'heureuse Marie de Jésus termine son pèlerinage, et va au ciel rejoindre sa sœur. Elle étoit âgée de 66 ans, et en avoit passé 30 au Carmel. (Voir *Annales Génér. du Carmel. Decor Carmeli.* Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

SÉVILLE.

Première entrevue de sainte Térèse et du P. Gratien. — Vocation du P. Gratien à l'état religieux. — Éloge de ses vertus, et des services qu'il a rendus au Carmel réformé.

J'attendois à Veas que le conseil des ordres m'expédiât l'autorisation de fonder le monastère de Caravaca. Durant mon séjour dans cette ville, je reçus la visite d'un de nos pères dont la profession religieuse ne datoit que de quelques années. C'étoit le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, homme d'une éminente doctrine, d'un esprit élevé, d'une rare modestie; sa vie tout entière avoit été marquée par la pratique des plus belles vertus. La très-sainte Vierge sembloit l'avoir choisi pour faire refleurir l'esprit primitif dans le Carmel.

Pendant qu'il poursuivoit à Alcala le cours de ses études, Gratien songeoit à embrasser l'état religieux; mais la pensée d'entrer parmi les Carmes déchaussés ne s'étoit pas même présentée à lui. Ses parents, qui jouis-

Digitized by Google

soient d'un grand crédit auprès du roi, et qui voyoient dans leur fils des talents si distingués, avoient eu sur lui d'autres desseins. Son père l'avoit destiné, dès le commencement de ses études, à suivre les cours de droit. Gratien, quoique très-jeune encore, contristé à l'excès d'un tel projet, obtint de son père, à force de larmes, la permission d'étudier la théologie. Dès qu'il eut acquis le degré de docteur, il fit des démarches pour entrer dans la compagnie de Jésus; les supérieurs lui donnèrent parole de le recevoir, mais comme il y avoit quelque obstacle pour le moment, ils lui dirent d'attendre quelques jours.

Ce père m'a déclaré à moi-même que la vie douce et commode dont il jouissoit dans le monde lui étoit un tourment; il lui sembloit que ce n'étoit pas là un chemin sûr pour aller au ciel. Pendant qu'il resta dans le siècle, il eut toujours ses heures réglées d'oraison; il joignit constamment à un recueillement profond l'innocence de mœurs la plus parfaite.

Tandis qu'il menoit une vie si exemplaire, un de ses grands amis, comme lui docteur en théologie, entra dans notre monastère de Pastrana, et fut nommé en religion le père Jean de Jésus. J'ignore si ce fut une lettre que ce religieux lui écrivit alors sur l'excellence et l'antiquité de notre ordre, ou bien quelque autre cause qui le lui rendit si cher. Il prenoit un incroyable plaisir à lire tout ce qui a rapport à l'ordre de la Vierge, et à prouver son excellence par de grandes autorités; il avoue que souvent il eut du scrupule de laisser de côté les autres

Digitized by Google

études, parce qu'il ne pouvoit s'arracher à celle-là; il y employoit même les heures de récréation. O sagesse, ô puissance de Dieu! que les efforts des hommes sont vains pour se soustraire à sa volonté! Notre-Seigneur savoit combien seroit utile à cette œuvre de rénovation qu'il a lui-même commencée dans notre ordre, un homme tel que le père Gratien, et il nous l'a donné. Je le bénis souvent d'une aussi grande faveur; car s'il m'eût été libre de choisir, et de demander au divin Maître quelqu'un pour mettre tout en ordre dans notre naissante réforme, jamais je n'aurois su demander autant qu'il lui a plu de nous donner. Qu'il en soit éternellement béni!

Gratien ne pensoit donc nullement à devenir Carme déchaussé, lorsqu'il fut prié de faire un voyage à Pastrana pour traiter de la réception d'une religieuse avec la prieure des Carmélites établies en cette ville, et dont le monastère fut plus tard transféré à Ségovie. Que les moyens dont Dieu se sert sont admirables! Si le père Gratien s'étoit mis en route pour aller lui-même prendre l'habit de notre réforme, tant de personnes auroient travaillé à l'en détourner, qu'il ne l'auroit peut-être jamais fait. Mais la Vierge Notre-Dame, qu'il honore d'un culte très-particulier, voulut l'en récompenser en lui donnant son habit. Elle fut, j'en suis convaincue, sa médiatrice auprès de Dieu pour lui obtenir cette faveur: non-seulement cette glorieuse Vierge mit dans son cœur cette admirable affection pour son ordre, mais elle lui en ouvrit l'entrée; elle ne voulut pas que celui qui désiroit tant la servir, manquât d'occasions de lui témoigner

Digitized by Google

par des œuvres toute l'ardeur de son zèle; car c'est là coutume de cette divine Mère de répandre ses faveurs sur ceux qui ont recours à sa protection.

Il eut, dès ses plus tendres années, un amour filial pour la Mère de Dieu : à Madrid, étant encore enfant, il alloit très-souvent prier devant une image de Notre-Dame à laquelle il avoit une grande dévotion; je ne me souviens plus où elle étoit. Il se plaisoit à lui rendre très-régulièrement ses hommages, et il l'appeloit sa céleste Bien-aimée. Je ne doute pas qu'en retour, elle ne lui ait obtenu de son divin Fils cette grande pureté avec laquelle il a toujours vécu. Quelquefois, m'a-t-il dit, il lui sembloit voir ses yeux encore humides de larmes, que lui avoient fait répandre tant d'offenses commises contre son Fils. De là naquit en lui ce zèle si ardent pour le salut des âmes; de là, cette douleur si vive, quand il étoit témoin de quelque offense contre Dieu. Le désir du bien des âmes est chez lui si puissant, que, dès qu'il espère pouvoir leur être utile, il trouve légers les plus grands travaux : et c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux en bien des circonstances.

Trompé par un heureux artifice de la Vierge, Gratien ne songeoit, en allant à Pastrana, qu'à solliciter le saint habit pour cette religieuse, mais le Seigneur l'y attendoit pour le lui donner à lui-même. O ravissants secrets de notre Dieu! avec quelle suavité il nous dispose, contre notre volonté même, à recevoir ses faveurs! Que le divin Maître sut bien payer cette âme de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'elle avoit toujours donné, et

Digitized by Google

du grand désir dont elle brûloit d'honorer sa glorieuse Mère ! A de tels services, il doit sans doute réserver toujours de magnifiques récompenses.

Dès son arrivée à Pastrana, Gratien alla proposer cette fille à la prieure (1), sans se douter que celle-ci alloit négocier auprès de Notre-Seigneur son entrée dans notre ordre. Voici comment les choses se passèrent. Le divin Maître a favorisé le père Gratien d'une grâce particulière : sa conversation est si agréable, que presque tous ceux qui ont des rapports avec lui ne sauroient s'empêcher de l'aimer ; c'est ce qui fait que tous ceux qui sont soumis à son autorité, soit religieux soit religieuses, lui portent une extrême affection. Il ne laisse néanmoins passer aucune faute impunie, parce qu'il porte au plus haut degré le zèle pour l'avancement spirituel de l'ordre ; mais il tempère ses réprimandes par une suavité si agréable, que nul ne peut se plaindre de lui. Il arriva donc à la prieure de Pastrana ce qui arrivoit aux autres ; dès la première entrevue, elle fut si charmée de voir tant de qualités réunies dans ce serviteur de Dieu, qu'elle conçut un très-grand désir de le voir entrer dans la famille du Carmel. Elle en parla ensuite aux sœurs, leur représentant combien une pareille conquête seroit importante. Il n'y avoit en effet alors dans la Réforme que bien peu d'hommes, ou pour mieux dire, presque aucun d'un mérite égal à celui du père Gratien. En conséquence, elle leur recommanda de se mettre en

(1) La mère Isabelle de Saint-Dominique.

Digitized by Google

prières pour demander à Notre-Seigneur de ne point le laisser partir qu'il n'eût pris l'habit. Cette prieure est une si grande servante de Dieu, qu'à mon avis sa prière seule eût suffi pour obtenir cette grâce. A combien plus forte raison devoit-on l'espérer de ses prières unies à celles de tant de ferventes religieuses? Toutes promirent de s'y employer de tout leur pouvoir; ce fut par des jeûnes, des disciplines, et par une oraison continuelle qu'elles sollicitèrent du divin Maître une si précieuse faveur. Leurs vœux furent exaucés. Le père Gratien étant allé au monastère des Carmes déchaussés de la même ville, la régularité qu'il y vit, la facilité qu'il y trouva de servir Notre-Seigneur, et surtout la pensée que cet ordre étoit consacré à sa glorieuse Mère, dont il souhaitoit si ardemment étendre le culte, firent sur lui une telle impression qu'il se sentit intérieurement porté à ne plus retourner dans le monde. Le démon lui opposa des difficultés nombreuses; il lui représenta en particulier la douleur qu'il alloit causer à son père et à sa mère dont il étoit si tendrement aimé, et qui, malgré le grand nombre de leurs enfants, le regardoient comme l'unique appui de leur famille. Gratien fut invincible: il remit à Dieu, pour l'amour duquel il abandonnoit tout, le soin d'assister ses parents; et sa résolution de se ranger sous les lois de la Vierge étant inébranlablement prise, il demanda son habit. Les Carmes déchaussés de Pastrana se hâtèrent de le lui donner : ce fut pour tous une grande allégresse, mais spécialement pour les religieuses et leur prieure, qui ne pouvoient se lasser de remercier Notre-Seigneur,

Digitized by Google

dans la pensée qu'il avoit accordé cette grâce à leurs prières.

Pendant l'année de son noviciat, il fut aussi humble que le plus petit des novices ; entre autres épreuves, en voici une où il montra toute la solidité de sa vertu. Le prieur du monastère étant absent, on mit en sa place un religieux fort jeune, sans science, de très-peu de talent, et sans sagesse pour gouverner ; quant à l'expérience, il n'en pouvoit avoir, étant encore si nouveau en religion. Il y avoit des excès de rigueur dans sa manière de conduire, et dans les mortifications qu'il imposoit. Toutes les fois que j'y pense, j'admire comment ces religieux, et spécialement un homme tel que le père Gratien, se soumettoient à tout. Certes, pour s'immoler ainsi, il ne falloit rien moins que cette ferveur que Dieu lui donnoit. On a reconnu depuis que ce jeune remplaçant du prieur est très-mélancolique ; partout où il a été, même comme inférieur, on a eu de la peine à vivre avec lui, tant cette triste humeur le domine ; qu'on juge par là de ce qu'il devoit faire souffrir quand il commandoit ; il est, au reste, bon religieux. Dieu permet quelquefois que l'on commette la faute de confier l'autorité à des gens de cette sorte, afin de perfectionner l'obéissance de ceux qui l'aiment, ainsi qu'il arriva dans cette circonstance.

En récompense d'une pareille fidélité, Dieu a donné au père Jérôme Gratien une très-grande lumière pour tout ce qui regarde l'obéissance ; il a grâce pour enseigner à ceux qui lui sont soumis la pratique de cette

Digitized by Google

vertu, après s'y être exercé lui-même dès le noviciat, d'une manière si admirable. Et afin que sous le rapport de l'expérience il ne lui manquât rien de ce qui est nécessaire pour nous bien gouverner, il se vit assailli, trois mois avant de faire profession, par les tentations les plus fortes. Mais, en vaillant capitaine qui devoit un jour marcher en tête des fils de la Vierge, il résistoit à ces assauts avec un invincible courage; quand il étoit plus vivement pressé par le démon de quitter l'habit, il promettoit à Dieu non-seulement de le porter jusqu'au dernier soupir, mais encore de se lier par les vœux; c'est ainsi qu'il mettoit l'ennemi en déroute. Il m'a donné un écrit qu'il composa au plus fort de ces tentations; j'ai été touchée de dévotion en le lisant, parce que je voyois quel mâle courage le divin Maître donnoit à son serviteur.

Il paroîtra peut-être étrange que le père Gratien m'ait communiqué tant de particularités relatives à son âme. Notre-Seigneur l'a ainsi voulu, je pense, afin qu'elles fussent consignées par moi dans cet écrit, et afin que ceux qui le liront, bénissent Celui qui accorde de telles faveurs à ses créatures. Je sais que ce père n'en a jamais tant dit à nul autre, ni même à ses confesseurs. Tantôt il me parloit avec cette entière ouverture, parce qu'il jugeoit qu'à cause de mon grand âge, et de ce qu'on lui avoit dit de moi, je devois avoir quelque expérience; tantôt la suite naturelle de l'entretien le portoit à me confier non-seulement ces secrets de son âme, mais beaucoup d'autres encore, qui ne sont

Digitized by Google

point de nature à être racontés; et s'il falloit les faire connoître, je devrois entrer dans un récit d'une tout autre étendue. Je déclare que même dans le peu que j'ai dit, je me suis imposé une très-sévère réserve pour ne pas lui causer de la peine, si cet écrit tombe un jour entre ses mains. Mais comme, s'il doit jamais le lire, ce ne sera pas de longtemps encore, je n'ai pu m'empêcher, j'ai regardé même comme un devoir de faire connoître celui qui a travaillé avec tant de succès à ce rétablissement de la règle primitive parmi nous. Car quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait commencé la réforme des Carmes déchaussés, il vint néanmoins dans un temps où bien des fois j'aurois eu de profonds regrets qu'elle eût commencé, si je n'avois tout espéré pour elle de la miséricorde de Dieu. Je ne parle ici que des maisons des religieux; quant à celles des religieuses, par la bonté du Seigneur, elles sont toujours allé bien jusqu'ici. Ce n'est pas que celles des religieux allassent mal; mais la réforme parmi eux portoit dans son sein un principe de très-prochaine décadence. Ne formant pas une province à part, ils étoient gouvernés par les pères de l'observance mitigée. Ceux-ci ne donnoient point de pouvoir sur les Carmes déchaussés au père Antoine, qui avoit commencé la réforme, et qui auroit été capable de les conduire. Ajoutez à cela qu'ils n'avoient pas encore de constitutions données par notre très-révérend père général. Dans chaque monastère ils se conduisoient comme ils jugeoient à propos. Mais comme les uns pensoient d'une manière, et les autres d'une autre, la réforme auroit

Digitized by Google

grandement souffert s'il eût fallu attendre le moment où les constitutions du général seroient venues, ou bien celui où les Carmes déchaussés se seroient gouvernés par eux-mêmes. Souvent, je l'avouerai, ces pères me causoient de bien pénibles sollicitudes. Heureusement Notre-Seigneur porta remède au mal par le moyen du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. On lui conféra la charge de commissaire apostolique, et on lui donna le gouvernement des Carmes déchaussés et des Carmélites, avec une entière autorité sur les uns et sur les autres. Il fit alors des constitutions pour ses religieux : quant à nous, nous avions déjà les nôtres que nous tenions de notre très-révérend père général. Ainsi, les constitutions rédigées par le père Gratien ne nous regardoient en rien, et étoient uniquement pour les pères Carmes déchaussés ; il les fit en vertu du pouvoir apostolique dont il étoit investi, et il fut servi dans ce travail par les qualités et les talents dont Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, l'avoit si magnifiquement doté. La première fois qu'il visita ces pères, il régularisa tout avec tant de sagesse, il établit un si bel ordre dans leurs monastères, qu'on voyoit bien que Notre-Seigneur l'assistoit, et que la très-sainte Vierge l'avoit choisi pour faire refleurir son ordre. Je supplie cette divine Mère, du plus intime de mon âme, de ne point cesser d'intercéder pour lui, qu'elle n'ait obtenu de son Fils qu'il le favorise toujours, et lui accorde la grâce de faire les plus grands progrès dans son service. Ainsi soit-il !

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

SÉVILLE.

Départ pour Séville; incidents et souffrances durant le voyage. — Arrivée à Séville; difficultés et obstacles. — Le monastère est fondé le jour de la très-sainte Trinité, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph.

Avant la visite que me fit à Veas le père Gratien, nous nous étions écrit quelquefois, mais nous ne nous étions jamais rencontrés. Cependant le bien que l'on m'avoit dit de lui me donnoit un extrême désir de le voir, et j'appelois ce moment de tous mes vœux. Aussi, je ne pourrois dire quelle fut ma joie à son arrivée; mais celle que j'éprouvai dès que je commençai à m'entretenir avec lui fut incomparablement plus grande. Il me contenta au delà de toute expression; j'acquis alors la certitude que ceux qui me l'avoient tant loué, ne connoissoient qu'une très-foible partie de son mérite. Dès le premier instant de notre entrevue, je sentis s'évanouir toutes mes peines, parce que Notre-Seigneur me représenta comme dans un tableau le bien que ce religieux devoit faire à

Digitized by Google

notre ordre. Durant plusieurs jours, j'en eus une consolation et une allégresse si excessive, que je ne me connoissois plus moi-même. La commission dont le père Gratien étoit alors revêtu, ne s'étendoit qu'à l'Andalousie, mais il m'apprit que le nonce le mandoit à Madrid, afin de lui donner une autorité égale sur les Carmes déchaussés et sur les Carmélites de la province de Castille. Cette nouvelle me causa un indicible plaisir; je ne me lassois pas de remercier Notre-Seigneur, et j'aurois voulu ne point faire autre chose (1).

Je reçus en ce même temps l'autorisation relative à l'établissement du monastère de Caravaca; mais elle manquoit d'une formalité que j'avois signalée comme

(1) Voici en quels termes sainte Térèse s'exprimoit encore sur le P. Gratien, quelques jours après que ce saint religieux eut quitté Veas.

« O ma mère, écrivoit-elle à la prieure de Malagon, que j'aurois désiré « vous tenir ici ces jours derniers! Je ne crois pas, sans exagérer, avoir « passé dans ma vie un temps plus agréable. Nous avons possédé pendant « une vingtaine de jours le P. Gratien, et je puis vous assurer que, quoique « je l'aie vu souvent pendant tout ce temps, je ne connois encore qu'une « partie de son mérite. Selon moi, c'est un homme accompli; nous serions « trop heureuses, si nous pouvions vivre sous sa conduite. Vous ne pou- « vez mieux faire, avec toutes nos sœurs, que de prier Dieu qu'il nous le « donne pour supérieur. Ce seroit un grand soulagement pour moi de me « décharger sur lui du gouvernement de toutes ces maisons. Je n'ai jamais « vu tant de perfection accompagnée de tant de douceur. Dieu veuille le « conduire toujours par la main, et le conserver! Pour rien au monde, « je ne voudrois avoir été privée de la satisfaction de le voir et de l'en- « tendre si à loisir. Il attendoit ici le P. Mariano que nous aurions voulu « ne pas voir arriver sitôt. Le P. Julien d'Avila, et tous ceux qui ont vu « le P. Gratien, en sont enchantés. Il prêche admirablement bien; et je « ne doute pas qu'il ne se soit beaucoup perfectionné depuis que vous ne « l'avez vu; car il a éprouvé de grandes persécutions, et rien ne profite « davantage. »

Lettres, 12 mai 1575.

Digitized by Google

indispensable aux fondatrices ; ainsi, il fallut de nouveau envoyer à la cour. La négociation pouvoit traîner en longueur, il m'en coûtoit d'attendre si longtemps à Veas, et je souhaitois retourner en Castille. J'en parlai au père Gratien qui, en sa qualité de visiteur apostolique de tout l'ordre en Andalousie, étoit mon supérieur à Veas. Il me répondit que si j'abandonnois la fondation de Caravaca, elle n'auroit jamais lieu, et que je ferois une chose agréable à Dieu si j'allois en faire une à Séville, capitale de l'Andalousie. Cet établissement lui paroissoit facile, parce qu'il étoit demandé par des personnes riches, prêtes à donner une maison ; et que l'archevêque de cette ville, qui aimoit notre réforme, le verroit de très-bon œil.

Ainsi, il fut résolu que je partirois pour Séville avec la prieure et les religieuses que je devois mener à Caravaca. Jusque-là, pour certains motifs, j'avois constamment refusé de faire des fondations dans l'Andalousie ; et si, quand je me mis en route pour Veas, j'avois su que son territoire dépendoit de cette province, je n'y serois jamais allée. Ce qui me trompa, c'est que cette ville, bien qu'elle soit distante de quatre à cinq lieues de la frontière de l'Andalousie, ne laisse pas cependant d'être de son ressort. Mais dès que je vis que c'étoit la résolution du supérieur, je me soumis sur-le-champ, le divin Maître m'ayant fait la grâce de trouver toujours justes les décisions de ceux qui me commandent à sa place. Désireuse d'obéir, je mis de côté un autre projet de

Digitized by Google

fondation, et je comptai pour rien de graves raisons que j'avois de ne point aller à Séville (1).

La chaleur commençant à être déjà forte, nous nous préparâmes à partir sans délai. Le père Gratien prit le chemin de Madrid où le nonce l'appeloit, et nous, celui de Séville. Mes bons et fidèles compagnons de voyage, Julien d'Avila et Antoine Gaytan, venoient avec nous, ainsi qu'un religieux de notre réforme. Dans ce voyage comme dans tous les autres, nous allions dans des chariots où personne ne pouvoit nous voir. Arrivées à l'hô-

(1) Sainte Térèse, dit Yépès, croyoit qu'il étoit plus urgent et plus utile à la réforme de faire une fondation dans la capitale de l'Espagne. Le P. Gratien, voyant qu'elle penchoit plus pour la fondation de Madrid que pour celle de Séville, lui dit de consulter Dieu sur ce qu'il y avoit à faire à ce sujet. Elle le fit, et étant venue rendre réponse à ce père, elle lui dit que Notre-Seigneur lui avoit fait entendre qu'on feroit mieux de commencer par la fondation de Madrid. *Je suis néanmoins d'avis*, lui repartit le P. Gratien, *que vous alliez d'abord à Séville.* La Sainte ne répliqua rien; et elle se mit aussitôt en devoir de disposer tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage : déjà même elle avoit désigné les religieuses qui devoient en être, lorsqu'au bout de deux ou trois jours le P. Gratien, dans l'admiration d'une obéissance si prompte, revenant à la charge, lui dit : *Il n'est pas impossible que je me sois trompé dans mon sentiment; comment vous êtes-vous décidée à le suivre si vite, contre une révélation que vous savez être certaine? — Je ne peux pas me tromper en obéissant à mes supérieurs*, lui repartit Térèse, *et je peux le faire en jugeant de la vérité d'une révélation.* Belle réponse, digne d'une grande religieuse, et de tout homme qui a des idées justes sur l'autorité. Le P. Gratien en fut si frappé, que se défiant de lui-même, il obligea Térèse de consulter de nouveau le Seigneur sur le même objet; et, dans une nouvelle révélation, Jésus-Christ confirmant et l'autorité du père, et l'obéissance de la fille, répondit à la Sainte : *Vous avez sagement fait de ne pas différer d'obéir; votre réforme, ainsi que la fondation de Madrid, n'en iront que mieux. Allez à Séville, la fondation s'y fera; mais vous y souffrirez beaucoup.* (Yépès, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XXVII.)

Digitized by Google

tellerie, nous nous mettions toutes dans une chambre bonne ou mauvaise, telle qu'elle se rencontroit ; et une sœur se tenoit à la porte pour recevoir ce dont nous avions besoin, sans que ceux qui nous accompagnoient y entrassent. Nous eûmes beau accélérer notre marche, nous n'arrivâmes à Séville que le jeudi avant la fête de la très-sainte Trinité. Nous eûmes dans les chemins une chaleur excessive ; nous faisions halte, il est vrai, aux heures du jour où le soleil est le plus ardent, mais comme il avoit dardé ses rayons sur nos chariots, on y étoit dans une espèce de purgatoire. Mes compagnes, qui étoient au nombre de six, dominoient tout cela ; la pensée des peines de l'enfer, et surtout le bonheur d'endurer quelque chose pour Dieu, leur faisoient trouver ces souffrances légères. Ainsi, elles continuèrent la route avec beaucoup de contentement et d'allégresse. Elles étoient si saintes, qu'avec elles je me serois senti le courage de m'acheminer vers le pays des Turcs : elles auroient eu la force, je n'en doute pas, ou plutôt Dieu la leur eût donnée, d'affronter tous les tourments pour son amour. Souffrir pour le divin Époux, voilà l'unique désir de ces âmes, et le sujet ordinaire de leurs entretiens. En un mot, elles étoient admirablement exercées à l'oraison et à la mortification. A la vérité, devant les mener à une fondation si lointaine, j'avois choisi celles qui me paroissoient les plus propres pour un tel dessein (1). Elles

(1) Ces religieuses d'élite que sainte Térèse emmenoit avec elle à Séville, étoient la mère Marie de Saint-Joseph, et les sœurs Isabelle de Saint-François, Marie du Saint-Esprit, Isabelle de Saint-Jérôme, Eléonore de Saint-Gabriel et Anne de Saint-Albert.

Digitized by Google

eurent certes besoin de toute leur vertu pour supporter les tribulations qui les y attendoient : je ne dirai rien des plus grandes, parce que le récit en pourroit être blessant pour quelque personne.

La veille de la Pentecôte, Dieu soumit à une grande affliction mes excellentes compagnes, en m'envoyant une fièvre violente telle que je n'en ai jamais eu de pareille en ma vie. Si mon mal n'eut pas des suites plus fâcheuses, je ne puis l'attribuer qu'à la ferveur de leurs prières. Il sembloit que j'étois en léthargie : pour me faire revenir, elles me jetoient de l'eau sur le visage; mais cette eau étoit si échauffée par le soleil, que je n'en recevois aucun soulagement. Dans un si pressant besoin, voici, mes filles, la belle hôtellerie que nous rencontrâmes. Pour tout abri, on ne put nous donner qu'une petite chambre sans fenêtres, située immédiatement sous le toit, et où le soleil entroit en plein dès qu'on ouvroit la porte : il faut que vous sachiez qu'en Andalousie le soleil est beaucoup plus ardent qu'en Castille. On me plaça sur un lit de si singulière structure, que j'aurois mieux aimé coucher par terre. Il étoit si haut d'un côté, et si bas de l'autre, que je ne m'y pouvois tenir; en outre, il me sembloit n'être composé que de pierres pointues. Tout est supportable en santé ; mais en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin, je crus qu'il valoit mieux me lever et partir, que de rester dans un gîte semblable; le soleil de la campagne me paroissoit plus supportable que celui de cette chambre. Que doivent donc éprouver en enfer ces malheureux

Digitized by Google

qui, en proie pendant toute l'éternité au même supplice, n'auront pas même le foible adoucissement de changer de souffrance! car, à mon avis, ce changement allége la rigueur des maux qu'on endure. J'en avois déjà fait l'épreuve une fois, où je passai d'une douleur très-vive à une autre qui ne l'étoit pas moins; il en fut de même dans la circonstance dont je parle. Je ne me souviens pas néanmoins d'avoir eu alors la moindre peine de me voir malade; mes compagnes en éprouvoient une très-grande. Heureusement, grâce à la bonté du divin Maître, ces extrêmes douleurs ne continuèrent avec tant de violence que jusqu'à la nuit.

Deux jours auparavant, au passage du Guadalquivir, il nous étoit arrivé un accident qui nous causa beaucoup de frayeur. Le bac où nous étions avec nos chariots, n'ayant pu traverser la rivière à l'endroit où le câble étoit tendu, il fallut prendre de biais le courant. On se servoit néanmoins du câble; mais ceux qui le tenoient l'ayant lâché, le bac s'en alla au fil de l'eau, sans qu'il fût possible de se servir de rames pour le diriger. J'étois beaucoup plus émue de la désolation du batelier, que du péril: mes compagnes et moi, nous nous mîmes à prier; les autres jetoient de grands cris. Par bonheur, un gentilhomme nous aperçut de son château qui étoit peu éloigné: touché de notre détresse, il se hâta de nous envoyer du secours. A ce moment, on n'avoit pas encore lâché le câble; nos religieux et les autres luttoient de toutes leurs forces pour le retenir; mais quelques-uns d'entre eux ayant été renversés par l'impétuosité du

Digitized by Google

courant, tous les autres furent contraints de lâcher prise. Je n'oublierai jamais de quelle manière touchante le fils du batelier, enfant à peine âgé de dix à onze ans, partageoit la douleur de son père. J'étois attendrie de trouver en lui, à cet âge, de si admirables sentiments de piété filiale, et je ne pouvois m'empêcher d'en bénir Notre-Seigneur. Le divin Maître ne tarda pas à montrer que s'il nous éprouve, c'est toujours avec l'amour d'un père; car le bac s'arrêta contre un banc de sable où l'eau se trouvoit assez basse d'un côté : il fut facile alors de venir à notre secours. La nuit étant tombée, l'homme qui nous avoit été envoyé du château, nous servit de guide pour nous remettre en chemin; sans lui, nous nous serions trouvées dans un nouvel embarras. Combien d'autres particularités de ce voyage si fécond en souffrances n'aurois-je pas eu à raconter! Mon but n'étoit pas de parler de celles-ci, qui sont les moins importantes; si je l'ai fait, c'est qu'on me l'a demandé avec instance.

Un contre-temps qui nous arriva le mardi de la Pentecôte, fut bien plus pénible pour moi que tout ce que je viens de rapporter. Nous nous étions extrêmement pressées, afin d'arriver à Cordoue d'assez bon matin, pour pouvoir, sans être vues, entendre la messe dans une église qui est au delà du pont, et où nous pensions ne trouver que peu de monde. Mais les chariots ne pouvant passer le pont sans une permission du gouverneur de la ville, il fallut la faire demander; et comme il n'étoit pas encore levé, cela nous retarda plus de deux heures. Durant cet intervalle, quantité de gens s'approchant de notre cha-

Digitized by Google

riot, cherchoient à savoir qui nous étions; mais comme il étoit bien fermé, leur curiosité nous devenoit moins importune. Quand la permission fut arrivée, la porte du pont se trouva plus étroite que les chariots; il fallut scier je ne sais quoi pour les faire passer, ce qui prit encore du temps. Enfin nous arrivâmes à l'église où Julien d'Avila devoit dire la messe. Mais, comme cette église étoit dédiée au Saint-Esprit, on y célébroit les fêtes de la Pentecôte avec plus de solennité qu'ailleurs; il devoit même y avoir sermon. A mon grand déplaisir, nous la trouvâmes si remplie de monde, qu'il me vint en pensée que nous ferions mieux peut-être de ne pas entendre la messe ce jour-là, que de nous engager au milieu d'une si grande foule. Le père Julien ne fut pas de cet avis ; et comme il est théologien, il fallut nous conformer au sien : sans lui, les autres seroient peut-être entrés dans mon sentiment, et nous eussions fait une grande faute de le suivre. Au reste, je doute que sur cela je m'en fusse rapportée à moi seule. Nous descendîmes donc des chariots, sans que personne pût voir nos figures, parce qu'en public nous avions toujours nos grands voiles baissés. Mais la seule vue de ces voiles, de nos manteaux blancs de gros drap, et de nos sandales, suffit pour jeter tout ce peuple dans le plus grand émoi. La surprise ne fut pas moindre dans toutes les personnes de notre petite colonie; chez moi elle produisit une telle révolution, qu'elle m'enleva la fièvre. Lorsque nous entrâmes dans l'église, un homme de bien venant vers nous, eut la charité d'écarter la foule pour nous ouvrir

Digitized by Google

un passage. Je le priai très-instamment de nous mener dans quelque chapelle. Il le fit; il en ferma la porte, et demeura non loin de nous, jusqu'au moment où il vint nous chercher pour nous conduire hors de l'église. Peu de jours après, cet homme fit le voyage de Séville, et il dit à un père de notre ordre qu'il croyoit que Dieu, pour le récompenser de cette action, lui avoit envoyé un grand héritage auquel il étoit loin de s'attendre. Peut-être, mes filles, ce que j'endurai ce jour-là vous paroîtra bien léger; je vous déclare néanmoins que je le regarde comme une des plus rudes mortifications de ma vie. La surprise et l'agitation de tout ce peuple ne furent pas moindres que s'ils eussent vu arriver des taureaux destinés à courir. Aussi me tardoit-il souverainement de m'éloigner de là, bien qu'il n'y eût dans le voisinage aucun endroit favorable pour y prendre un peu de repos pendant la plus forte chaleur du jour : faute de meilleur abri, nous passâmes ce temps sous un pont.

Arrivées enfin à Séville, nous allâmes loger dans une maison que le père Mariano, sur ma demande, avoit eu soin de louer pour nous. Je regardois la fondation comme une affaire conclue, parce que l'archevêque, comme je l'ai dit, étoit très-affectionné aux Carmes déchaussés, et m'avoit quelquefois écrit à moi-même avec beaucoup de bonté. Quoiqu'il fût si favorablement disposé, il ne laissa pas, Dieu le permettant ainsi, de traverser notre dessein : en voici la cause. Il avoit pris une détermination bien arrêtée de ne plus admettre de couvent de religieuses, à moins qu'elles n'eussent des revenus, et

Digitized by Google

il avoit des raisons pour cela. De là vint l'obstacle, ou, pour mieux dire, le succès de notre entreprise. Car si, avant que je me fusse mise en chemin, il eût su que je voulois fonder un monastère sans revenus fixes, je suis assurée qu'il n'y auroit jamais consenti. Mais, par bonheur, le père Gratien et le père Mariano n'avoient pas voulu lui en parler, croyant qu'il seroit charmé de nous avoir, comme en effet il en témoigna de la joie, et que nous lui rendrions service en fondant un monastère dans sa ville épiscopale. Si ces pères eussent tenu une autre conduite, ils se seroient trompés, en croyant bien faire. Quoique mon premier soin dans toutes les fondations fût d'obtenir la permission de l'ordinaire, comme le prescrit le saint concile de Trente, nous ne l'avions cependant pas demandée pour celle-ci; nous pensions que l'archevêque verroit avec le plus grand plaisir l'établissement d'un monastère, dont il a depuis reconnu toute l'utilité. Mais la volonté du divin Maître étoit qu'il ne se fît pas une de ces fondations dans laquelle, d'une manière ou d'une autre, je n'eusse beaucoup à souffrir.

Lorsque nous fûmes dans la maison, je me disposois à en prendre possession, à la manière accoutumée, et à y dire l'office. Mais quand je vis le père Mariano qui conduisoit cette affaire, m'alléguer plusieurs raisons très-foibles pour m'engager à différer cette cérémonie, je jugeai que pour ne pas me faire de la peine, il me cachoit ce qui en étoit; et je devinai facilement que l'archevêque ne lui avoit pas donné les permissions nécessaires. Ce père me proposoit en même temps de fonder

Digitized by Google

le couvent avec des revenus, et il m'indiquoit à ce sujet quelques expédients dont je ne me souviens pas. Bref, il me déclara le vrai point de la difficulté. L'archevêque n'ayant permis depuis bien des années l'établissement d'aucun monastère de religieuses, ne consentiroit jamais à la fondation du nôtre, attendu surtout qu'il devoit vivre d'aumônes. C'étoit me dire de renoncer à notre dessein; puisque, quand bien même j'aurois pu assigner des revenus au couvent, je ne l'aurois point fait à Séville, qui est une ville riche; mon intention étant de ne prendre des rentes que dans les lieux pauvres. D'ailleurs, il ne me restoit plus rien de l'argent que nous avions emporté pour le voyage. Nous n'avions en propre que nos habits, quelques tuniques, quelques coiffes, et un peu de toile qui avoit servi à couvrir nos chariots. Un ami d'Antoine Gaytan avoit même été obligé de nous prêter l'argent nécessaire pour payer ceux qui nous avoient conduites à Séville. De son côté, le père Mariano s'employa à trouver ce qui étoit nécessaire pour accommoder notre logis. J'ajoute que n'ayant point de maison en propre, il m'étoit, sous tous les rapports, impossible de faire une fondation dans cette ville.

Enfin, cédant aux instances persévérantes du père Mariano, l'archevêque permit qu'on nous dît la messe le jour de la très-sainte Trinité; mais en même temps il nous faisoit défense de sonner des cloches, et même d'en avoir: heureusement elles étoient déjà placées. Nous passâmes ainsi plus de quinze jours ou un mois, je ne saurois préciser, faute de mémoire. Quant à moi, j'étois

Digitized by Google

toute résolue, si le père visiteur et le père Mariano me l'eussent permis, de m'en retourner à Veas avec mes religieuses, pour travailler à la fondation de Caravaca. Il me sembloit moins fâcheux d'abandonner une négociation commencée, que de rester, d'une manière si précaire, dans une ville où l'on avoit annoncé avec tant de publicité notre établissement. Mais le père Mariano ne voulut jamais me permettre d'écrire à ce sujet à l'archevêque. Il préféroit essayer peu à peu de le gagner; il y réussit aidé du père Gratien, qui écrivit de Madrid plusieurs lettres à ce prélat. Ce qui me tranquillisoit, c'étoit d'un côté la liberté que nous avions de dire l'office, de l'autre, la certitude que la première messe n'avoit été dite qu'avec la permission de l'archevêque, et qu'il avoit lui-même désigné pour la dire un ecclésiastique attaché à sa maison. De plus, il envoyoit de temps en temps des personnes pour me visiter de sa part, et m'assurer qu'il ne tarderoit pas à venir lui-même : toutes ces circonstances me montroient que je n'avois pas tant sujet de m'abandonner à la peine. Au reste, si je souffrois, c'étoit moins pour mes compagnes et moi que pour le père Gratien, qui, m'ayant engagée à faire ce voyage, auroit été profondément contristé si la fondation eût échoué, comme tout sembloit le faire craindre.

Dès les premiers jours que nous fûmes dans cette maison, quelques Carmes mitigés du couvent de Séville vinrent me trouver, pour me demander en vertu de quel pouvoir je venois fonder dans cette ville un monastère de la Réforme. Je leur montrai les patentes que j'avois

Digitized by Google

de notre très-révérend père général. Ils n'eurent rien à répliquer ; mais je crois qu'ils ne se seroient pas si facilement adoucis, s'ils eussent été informés des difficultés que l'archevêque nous faisoit. Par bonheur ils les ignoroient ; car l'on croyoit généralement que cette fondation lui étoit fort agréable. Dieu permit que le prélat nous vînt voir : je lui représentai le tort qu'il nous faisoit en s'opposant à notre établissement. Il se rendit à mes raisons, et m'accorda tout ce que je pouvois désirer. Depuis ce jour, il s'est montré notre protecteur en toute occasion, et il n'a cessé de nous donner des preuves de son dévouement.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

SÉVILLE.

La Sainte reçoit un secours inespéré de Laurent de Cepeda son frère. — Promesse consolante que lui fait Notre-Seigneur. — Une maison est enfin achetée; les religieuses vont s'y établir; belle cérémonie à cette occasion.

Qui pourroit s'imaginer que dans une cité aussi grande et aussi riche que Séville, j'eusse trouvé moins de secours que partout ailleurs? J'en eus cependant si peu que, plus d'une fois, je fus sur le point d'abandonner la fondation. A aucune autre époque de ma vie, il est vrai, je ne m'étois vue si pusillanime et si lâche. Je ne sais si je ne subissois pas l'influence du pays : car, comme je l'ai toujours ouï dire, les démons, sans doute par la permission de Dieu, y ont plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs. Par leurs attaques acharnées, ils m'avoient enlevé mon énergie, au point que je ne me connoissois plus moi-même. Sans perdre ma confiance habituelle en Notre-Seigneur, je me trouvois néanmoins très-différente de ce que j'avois été en pareilles circon-

Digitized by Google

stances. Le divin Maître, je le comprenois, retiroit un peu sa main, pour me laisser à moi-même; il vouloit, sans doute, m'apprendre par là que mon courage dans le passé venoit de lui, et non pas de moi.

Le temps s'écouloit, nous étions aux approches du carême : point de maison, point d'argent pour en acheter, ni personne qui voulût, comme dans les autres pays, nous servir de caution. Les demoiselles qui avoient instamment sollicité auprès du père Gratien la fondation du monastère, et qui lui avoient promis d'y entrer, perdirent courage en voyant de près l'austérité de notre règle. Une seule, dont je parlerai dans la suite, vint se réunir à nous et prit l'habit. Cependant je me voyois pressée de quitter l'Andalousie, parce que d'autres affaires m'appeloient ailleurs. C'étoit pour moi une peine sensible de partir de Séville avant d'avoir acheté un monastère pour mes religieuses. A la vérité, je voyois que je n'y pouvois rien, Dieu ne me donnant pas dans ce pays, comme en Castille, des personnes qui m'aidassent de leurs moyens.

Les choses en étoient là lorsque, par une admirable disposition de sa providence, Dieu ramena à Séville un de mes frères, Laurent de Cepeda, qui avoit passé plus de trente-quatre ans dans les Indes. Il eut encore plus de peine que moi de voir que ces excellentes religieuses n'eussent point de maison en propre. Il nous assista beaucoup, et il fit en particulier tous ses efforts pour les mettre en possession de celle qu'elles habitent maintenant. De mon côté, je redoublois alors d'instances auprès

Digitized by Google

de Notre-Seigneur, je le conjurois et le faisois conjurer par mes compagnes de ne pas permettre que je partisse de Séville sans leur laisser une maison. Nous adressions dans ce but nos supplications au glorieux saint Joseph; enfin, nous implorions le secours de Notre-Dame par d'incessantes prières, et par plusieurs processions célébrées en son honneur. Appuyée sur tant de prières, voyant d'ailleurs mon frère si bien disposé à nous aider, je commençai à m'occuper de l'achat d'une maison. Nous traitâmes successivement de plusieurs, mais sans succès; car, lorsque le marché paroissoit conclu, tout se dérangeoit. Un jour, comme je demandois avec instance à Notre-Seigneur que, puisque ces religieuses étoient ses épouses et qu'elles avoient un si grand désir de le servir, il lui plût de leur faire trouver une maison, il me dit : « *Je vous ai déjà exaucées; ma fille, aban-* « *donne-moi ce soin.* » Ces paroles me comblèrent de joie, je regardai la chose comme faite, et je ne fus point trompée. Le divin Maître nous empêcha d'acheter une maison qui eût été très-peu convenable pour nous; elle plaisoit à tout le monde à cause de son excellente situation, mais elle étoit si vieille et si mal bâtie que nous n'aurions acheté qu'un emplacement, encore ne nous auroit-il guère moins coûté que la maison toute bâtie où nous sommes maintenant. Pour moi, je n'étois nullement contente d'une pareille acquisition; elle ne sembloit pas répondre à ce que Notre-Seigneur m'avoit dit dans l'oraison; sa dernière parole indiquoit, selon moi, qu'il nous donneroit une demeure commode. Il

Digitized by Google

accomplit sa promesse, voici comment : lorsqu'il ne restoit plus qu'à passer le contrat de cette maison toute en ruines, celui qui nous la vendoit à un prix excessif, refusa de le signer au temps convenu, et nous dégagea ainsi de notre parole. Je regarde cela comme une grande faveur de Dieu : car jamais les réparations n'eussent pu y être faites du vivant des religieuses que j'avois amenées à Séville, quand bien même, ce qui eût été difficile, elles eussent trouvé l'argent nécessaire pour cela.

Un ecclésiastique nommé Garcia Alvarez, grand serviteur de Dieu et très-estimé dans la ville, parce qu'il n'étoit occupé que de bonnes œuvres, contribua plus que personne à nous détourner d'un contrat si onéreux. Dès notre arrivée à Séville, il nous montra un dévouement sans bornes : sachant que nous n'avions point de prêtre pour nous dire la messe, il s'offrit à nous la venir dire tous les jours, quoique le quartier où il habitoit fût fort éloigné du nôtre, et que les chaleurs fussent excessives; s'il eût eu plus de fortune, rien ne nous auroit manqué. Comme il connoissoit très-bien la maison qu'on nous proposoit, il trouvoit que c'étoit folie de notre part de l'acheter si cher; il nous le dit tant de fois, qu'enfin il nous y fit renoncer. Il alla avec mon frère voir celle que nous avons aujourd'hui; ils en furent l'un et l'autre très-satisfaits. Notre-Seigneur nous vint en aide; en deux ou trois jours l'affaire fut terminée, et le contrat signé. Nous eûmes cependant assez de peine à y entrer : d'un côté, celui qui l'avoit louée,

Digitized by Google

ne vouloit pas en sortir; de l'autre, les religieux de Saint-François, qui en étoient voisins, nous prioient avec instance de ne pas nous y établir. Quant à moi, j'aurois cedé à leurs vœux, si le contrat n'eût pas été signé, et j'en aurois remercié Dieu, pour n'être pas obligée de donner six mille ducats en paiement d'une maison dont l'entrée nous demeuroit interdite. La mère prieure (1), au contraire, louoit Dieu de ce que le marché étoit fait, montrant dans cette circonstance, comme en toute autre, plus de foi et de courage que je n'en avois, et une vertu de beaucoup supérieure à la mienne. Nous étions depuis plus d'un mois dans cette peine, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur d'y mettre un terme. La prieure, deux autres religieuses et moi, nous prîmes le chemin de notre future demeure; mais nous n'y allâmes que de nuit, afin que les religieux n'en eussent la nouvelle qu'après notre prise de possession. Nous ne fûmes pas sans crainte durant le chemin; ceux qui nous accompagnoient disoient que toutes les ombres qu'ils voyoient leur sembloient des religieux. Au point du jour, l'excellent Garcia Alvarez, qui étoit venu avec nous, dit la première messe, et depuis nous n'eûmes plus rien à craindre. O Jésus, mon adorable Maître, quelles frayeurs n'ai-je point éprouvées dans ces prises de possession! Si l'on est en proie à tant d'alarmes, lorsqu'on fait le bien et qu'on s'emploie à votre service, quelles doivent être les terreurs de ces malheureux qui vont faire le mal,

(1) La mère Marie de Saint-Joseph, dont nous avons donné la biographie à la page 492 du premier volume.

Digitized by Google

outrageant à la fois leur Dieu et le prochain ! Je ne sais vraiment ni quel gain ni quel plaisir ils y peuvent trouver, avec un pareil contre-poids.

Mon frère ne put se rendre près de nous ce jour-là ; des poursuites dirigées contre lui l'avoient contraint de se tenir quelque temps caché. Dans le contrat, passé trop à la hâte, il avoit commis une erreur très-préjudiciable pour notre monastère, et, comme il étoit notre caution, on vouloit le mettre en prison. Ne connoissant aucun habitant de Séville, et considéré comme un étranger, il n'eut pas peu à souffrir, et nous avec lui ; enfin, ayant offert certaines garanties aux personnes qui l'attaquoient, il les apaisa et les rassura ; ensuite tout alla bien. Nous eûmes néanmoins, pendant quelque temps, un procès à soutenir ; Dieu le permit sans doute ainsi, pour nous donner un mérite de plus.

Nous n'occupâmes d'abord que quelques pièces du rez-de-chaussée ; les ouvriers travailloient dans le reste de la maison, et mon frère passoit les jours entiers à les surveiller. Il continua de se charger de notre entretien, comme il le faisoit déjà depuis quelque temps (1). Le public, regardant notre maison comme une maison particulière, et non comme un couvent, ne pensoit guère à nous assister. Il n'y avoit qu'un saint vieillard, prieur de la Chartreuse-des-Grottes, et issu de la famille des Pantojas d'Avila, qui s'en occupoit. Dès notre arrivée à

(1) Voyez au Ier volume, page 473 et suivantes, comment Laurent de Cepeda fut payé au centuple de tout ce qu'il fit pour sainte Thérèse et ses filles.

Digitized by Google

Séville, Dieu lui mit au cœur les sentiments de la plus sincère affection pour nous, et je suis convaincue que jusqu'à son dernier soupir il ne cessera de nous faire du bien en toutes manières. C'est à dessein, mes sœurs, que je dis ceci; la reconnoissance nous faisant un devoir de prier pour nos bienfaiteurs vivants ou décédés, vous recommanderez instamment, je l'espère, à Notre-Seigneur, ce saint religieux à qui nous avons de si grandes obligations.

Si mon souvenir est fidèle, nous passâmes plus d'un mois au milieu des travaux; mais mon frère dirigeant tout, nous n'avions aucune sollicitude. Il ne lui en coûta pas peu de transformer quelques pièces en une chapelle, et d'arranger le reste d'une manière convenable. Tout étant achevé, je désirois que le très-saint Sacrement fût mis sans bruit dans le nouveau sanctuaire, parce que je répugne extrêmement à causer aux autres la moindre peine, quand je puis l'éviter. Je proposai mon désir à Garcia Alvarez, et il en conféra avec le prieur des Chartreux; l'un et l'autre portoient à tout ce qui nous touchoit un intérêt sans bornes. Ils ne furent pas de mon sentiment; ils jugèrent qu'afin que le monastère fût plus connu dans Séville, il falloit faire cette cérémonie avec solennité. Ils se rendirent auprès de l'archevêque pour lui en parler. La question ayant été agitée, il fut résolu d'un commun accord que l'on iroit prendre le très-saint Sacrement dans une paroisse, pour le porter de là en procession dans la chapelle de notre couvent. L'archevêque ordonna en même temps que tout le clergé, avec quel-

Digitized by Google

ques confréries, y assisteroit, et que l'on tapisseroit les rues.

Le bon Garcia Alvarez se chargea de décorer le cloître par où l'on entra; il orna également avec un goût exquis l'église et les autels. Son zèle lui inspira des inventions fort ingénieuses; en voici une entre autres. A notre insu, et sans que nous l'eussions désiré, il mit dans la chapelle une fontaine d'où couloit une eau odoriférante: nous ne l'apprîmes que plus tard, et nous en fûmes attendries de dévotion. L'ordonnance de la fête, la décoration des rues, le chant, la musique, le concours du peuple, tout fut à souhait, et nous laissa une des plus délicieuses consolations de la vie.

Le prieur des Chartreux me dit qu'il n'avoit jamais rien vu de semblable à Séville; contre sa coutume, il assista à la procession. Tout le monde étoit ravi d'une solennité si belle, et l'on disoit ouvertement que cette fondation étoit l'ouvrage de Dieu. L'archevêque mit lui-même le très-saint Sacrement dans notre église, en présence d'une immense multitude de peuple qui étoit accouru à la cérémonie. Par ce récit, vous voyez, mes filles, quels honneurs on rendoit à l'envi à ces pauvres Carmélites, auparavant si dédaignées, qu'il ne sembloit pas qu'on voulût seulement leur donner un verre d'eau, bien qu'il n'en manque pas dans la rivière de cette ville.

Il arriva une chose très-remarquable, au dire de tous ceux qui en furent témoins. Après que la procession fut achevée, on tira tant de coups de canon, et on lança tant de fusées, que cela dura presque jusqu'à la nuit.

Digitized by Google

On eut envie de continuer encore, lorsque tout à coup, je ne sais comment, le feu prit à un paquet de poudre qu'un homme portoit: tout le monde regarda comme un miracle qu'il n'en fût pas brûlé. Il s'éleva une si grande flamme, qu'elle monta jusqu'au haut de notre cloître, qui étoit tapissé de taffetas jaune et cramoisi; personne ne doutoit que ce taffetas ne dût être réduit en cendres. Le prodige fut que cette tenture resta aussi intacte que si le feu ne s'en fût pas approché, tandis que les pierres de la voûte demeurèrent noircies par la fumée. Tous les spectateurs en furent saisis d'étonnement; les religieuses rendirent mille actions de grâces à Notre-Seigneur d'une protection si visible, car elles n'auroient pas eu les moyens de payer cette étoffe précieuse. Selon toute apparence, le démon, outré de dépit à la vue d'une fête si solennelle, et d'une nouvelle maison consacrée à Dieu, avoit voulu s'en venger en quelque manière: mais Notre-Seigneur ne le lui permit pas; qu'il en soit béni dans les siècles des siècles, béni dans toute l'éternité! Ainsi soit-il!

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

SÉVILLE.

Joie de la Sainte et de ses filles après la fondation du monastère de Séville. — Notice sur la première novice reçue dans ce monastère.

Vous pouvez facilement, mes filles, vous former une idée de notre joie en ce beau jour : la mienne, je me plais à le dire, fut très-grande. J'étois charmée en particulier de voir les religieuses dans une maison si bien située et si commode. Leur monastère étoit déjà si connu qu'elles avoient reçu quelques demoiselles qui, par leur dot, pouvoient payer la plus grande partie du prix de la maison : celles que l'on admettroit encore pour compléter le nombre fixé par les constitutions, achèveroient, avec les plus modiques ressources, d'éteindre la dette. Ce qui, par dessus tout, me causa de l'allégresse, fut le souvenir des tribulations que j'avois endurées.

J'aurois eu besoin alors de prendre quelque repos, mais il fallut songer à quitter Séville, sans le moindre

Digitized by Google

retard : d'abord, la chaleur commençoit à être excessive; en second lieu, la cérémonie de la fondation ayant été faite le dimanche avant la Pentecôte de l'année 1576, il falloit me hâter de partir le lundi même, pour n'être pas en route pendant les fêtes, et pouvoir les passer à Malagon, où j'avois dessein de m'arrêter quelques jours. Ainsi, Dieu ne permit pas que j'eusse la consolation d'entendre même une fois la messe dans notre église. Mon départ diminua de beaucoup la joie des religieuses; elles furent d'autant plus sensibles à cette séparation que nous avions, durant un an, souffert ensemble de bien grandes tribulations; j'ai déjà dit que je ne fais mention ici que des plus légères. Si j'excepte la fondation de Saint-Joseph-d'Avila qui fut, sans contredit, la plus féconde en épreuves, je n'ai jamais eu tant à souffrir dans aucune autre, parce qu'à Séville la plupart des peines furent intérieures. Mon vœu le plus cher est que Notre-Seigneur soit toujours fidèlement servi dans cette maison : à ce prix, je compte pour rien les souffrances passées. Le divin Maître m'exaucera, je l'espère, j'en ai pour garant la vertu des âmes qu'il s'est hâté d'attirer dans cet asile, et surtout la grande perfection des religieuses que j'y conduisis moi-même. J'ai déjà touché un mot, en passant, de leur mérite, mais ce mot n'est rien en comparaison de ce que j'aurois pu dire.

Je veux, mes filles, consigner ici quelques particularités sur la première novice de ce monastère, ne doutant pas que vous les appreniez avec plaisir. Dieu lui avoit fait la grâce de naître de parents très-chrétiens.

Digitized by Google

A peine avoit-elle atteint sa septième année qu'une de ses tantes, qui n'avoit point d'enfants, la demanda à sa mère, pour la garder auprès d'elle. Conduite chez sa parente, elle dut, comme il étoit naturel, recevoir d'elle toute sorte de témoignages d'affection. Cela causa de l'ombrage à trois servantes qui se berçoient de l'espérance de posséder un jour tout le bien de leur maîtresse; elles craignirent que si elle prenoit en amitié sa jeune nièce, elle ne lui laissât son héritage. Pour détourner le coup, elles formèrent contre elle, toutes trois de concert, un complot que le démon pouvoit seul leur inspirer : elles supposèrent qu'elle vouloit faire mourir sa tante, et que, dans ce but, elle avoit donné de l'argent à une d'elles pour acheter de l'arsenic; celle-là le dit à sa maîtresse, et les deux autres confirmèrent son témoignage. Ainsi la tante le crut; la mère même de l'enfant, femme d'une grande vertu, en demeura persuadée, et ramena chez elle sa fille qui passoit dans son esprit pour aussi coupable qu'elle étoit innocente.

Béatrix de la Mère de Dieu, c'est le nom que cette religieuse porte au Carmel, m'a raconté ce qu'elle eut à subir à son retour dans la maison paternelle. Pendant plus d'une année, sa mère, pour la forcer à avouer son crime, la battoit chaque jour de verges; et, après un si rigoureux châtiment, ne lui donnoit pour lit que la terre nue. L'enfant persistoit à dire qu'elle étoit innocente, et qu'elle ne savoit pas même ce que c'étoit que de l'arsenic; sa mère voyant en elle tant d'obstination à nier son crime, la jugeoit plus méchante encore, et

Digitized by Google

se désoloit à la pensée qu'elle seroit incorrigible. Il eût été facile à la jeune Béatrix de se soustraire à tant de rigueurs exercées contre elle, en faisant l'aveu qu'on vouloit lui arracher; il y a même sujet de s'étonner qu'elle ne prît point ce parti. Mais Dieu lui donna la force de soutenir toujours la vérité. Ce n'est pas tout; protecteur des justes opprimés, il prit en main la cause de l'innocente victime, il confondit la calomnie. Dans sa justice, il frappa deux de ces trois femmes de maladies si terribles, qu'elles paroissoient avoir la rage. Se voyant en cet état et prêtes à mourir, elles confessèrent leur attentat, et firent demander pardon à l'enfant. La troisième mourut en couche, et fit la même déclaration. Ainsi, les trois accusatrices expirèrent dans les tourments, en punition d'une si horrible noirceur. Je tiens ces détails non-seulement de la fille, mais de la mère. Cette femme si chrétienne, voyant ensuite sa fille religieuse, étoit inconsolable de l'avoir traitée d'une manière si cruelle; elle me racontoit certaines particularités qui montroient combien grandes avoient été les tortures de Béatrix. Dieu avoit permis que n'ayant point d'autre enfant et l'aimant beaucoup, elle fut néanmoins son bourreau. Elle est si véridique et si vertueuse, que je donne une entière créance à ses paroles.

Vers l'âge de douze ans, Béatrix lut dans la vie de sainte Anne, que sainte Émérentienne, sa mère, alloit souvent visiter les saints habitants du mont Carmel. Elle conçut à cette lecture une si grande dévotion pour cet ordre de Notre-Dame, qu'à l'instant même elle promit à

Digitized by Google

Dieu de s'y consacrer à son service, et fit vœu de chasteté. Elle sentit dès lors un vif attrait pour la solitude : elle passoit le plus de temps qu'elle pouvoit en oraison ; là Notre-Seigneur et sa divine Mère lui accordoient de grandes faveurs. Quelque impatience qu'elle eût d'entrer en religion, elle n'osoit s'en déclarer à ses parents ; d'ailleurs, elle ne savoit comment se procurer des renseignements sur l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Chose vraiment remarquable ; il y avoit à Séville un couvent de la règle mitigée, et néanmoins elle ne le sut que plusieurs années après qu'elle eut appris l'existence de nos monastères.

Béatrix restoit seule de plusieurs enfants dont elle étoit la moins chérie. Un de ses frères, celui qui mourut le dernier, avoit adouci sa douleur lorsqu'on lui imputa ce crime, en soutenant qu'elle étoit innocente. Ses parents n'ayant plus qu'elle, songèrent à l'établir dès qu'elle fut nubile : lui ayant donc proposé un parti fort avantageux, ils ne doutoient point qu'elle ne l'acceptât ; mais elle leur répondit qu'elle avoit fait vœu de chasteté, et qu'elle mourroit plutôt que de le violer. Soit qu'ils fussent aveuglés par le démon, soit que Dieu le permît ainsi afin que Béatrix fût martyre, ils se trompèrent étrangement sur la cause de son refus. L'attribuant à quelque grande faute, outrés d'ailleurs de l'affront fait à celui à qui ils avoient donné leur parole, ils la traitèrent avec la dernière rigueur. Les tortures par lesquelles ils la firent passer lui auroient coûté la vie, si Dieu ne la lui eût conservée par miracle ; pendant trois mois,

Digitized by Google

elle resta au lit sans pouvoir se remuer. Elle m'a dit que dans l'excès de ses tourments, s'étant souvenue de ce que sainte Agnès avoit souffert, elle ne les avoit presque plus sentis, tant elle auroit désiré de mourir martyre comme elle.

Il paroîtra fort étonnant qu'une fille qui ne quittoit jamais sa mère, et que l'œil vigilant de son père ne perdoit jamais de vue, ait pu leur paroître si coupable. La surprise augmente, quand on songe qu'elle avoit toujours mené une sainte vie : toujours elle avoit été un modèle de pudeur, et d'une charité si tendre envers les pauvres qu'elle leur donnoit tout ce dont elle pouvoit disposer. Mais quand il plaît à Notre-Seigneur d'accorder à une âme la grâce de souffrir, il a bien des moyens de lui donner ce témoignage de son amour. Peu d'années après, le divin Maître dessillant les yeux des parents de Béatrix, leur découvrit l'éminente vertu de leur fille. Dès lors, ils changèrent les mauvais traitements en caresses et en témoignages d'affection ; ils lui accordoient tout ce qu'elle pouvoit désirer pour ses chers pauvres. Cependant aucun bonheur ne compensoit pour elle le bonheur de la vie religieuse qui lui étoit encore refusé ; elle en ressentoit, comme elle me l'a dit, une peine profonde.

Or, voici ce qui arriva. Treize ou quatorze ans avant que le père Gratien allât à Séville, et dans un temps où nul ne songeoit dans cette ville aux Carmes déchaussés, un jour que Béatrix se trouvoit dans un appartement avec son père, sa mère et deux voisines,

Digitized by Google

ils virent entrer un vénérable vieillard vêtu de gros drap, et avec un costume semblable en tout à celui de nos Carmes déchaussés. Sa barbe étoit très-longue et blanche comme de l'argent; malgré son grand âge, ses traits respiroient je ne sais quelle fraîcheur, et un air de sainteté étoit répandu sur toute sa personne. Il s'approcha de Béatrix, et, après lui avoir parlé quelques instants dans une langue inconnue d'elle et de tous ceux qui étoient là, il fit trois fois le signe de la croix sur elle, en lui adressant ces paroles : « *Béatrix, Dieu te rende forte!* » puis il s'en alla. Tous étoient restés immobiles et saisis d'un religieux étonnement à sa présence. Quand il fut parti, le père demanda à sa fille qui étoit ce vénérable vieillard. Béatrix, de son côté, avoit cru qu'il étoit connu de son père. La surprise étant au comble, ils se levèrent tous aussitôt pour l'aller chercher; mais ce fut en vain. Cette apparition donna une grande consolation à celle qui en étoit l'objet; tous ceux qui en furent témoins, ne pouvant douter qu'elle ne vînt de Dieu, en demeurèrent extrêmement surpris, et conçurent une estime plus grande encore de la vertu de Béatrix. Durant les quatorze années qui suivirent, elle continua de s'employer tout entière au service de Notre-Seigneur, lui demandant instamment chaque jour qu'il lui plût d'exaucer ses désirs.

Une si longue attente la contristoit profondément. Un jour elle se rendit dans l'église de Triane, qui étoit la paroisse de son père, pour entendre un sermon. Elle ignoroit qui étoit le prédicateur; il se trouva que c'étoit

Digitized by Google

le père Jérôme Gratien. Quand elle le vit s'avancer vers l'évêque pour recevoir la bénédiction avant de monter en chaire, elle se ressouvint du vieillard qui lui étoit apparu autrefois, vêtu et déchaussé comme lui, mais différent de visage, car alors le père Gratien n'avoit pas encore trente ans. Elle m'a raconté qu'elle se sentit saisie d'une joie si vive qu'elle pensa s'évanouir. Elle savoit bien que l'on avoit établi dans ce quartier un monastère de religieux, mais elle apprenoit alors pour la première fois que c'étoient des Carmes déchaussés. Béatrix à cette époque n'avoit pas atteint sa vingt-septième année. Dès ce jour elle fit tout ce qu'elle put pour se confesser au père Gratien; Dieu voulut qu'il lui en coûtât beaucoup pour l'obtenir : douze fois au moins, elle fit des tentatives dans ce but, mais sans succès. Le père Gratien la voyant si jeune encore, et d'un extérieur plein de grâce, se montroit inflexible dans ses refus. Comme il est d'une réserve et d'une prudence accomplie, il évite autant qu'il peut de communiquer avec de semblables personnes. De son côté, Béatrix, qui étoit d'une admirable retenue, n'osoit plus insister. Un jour, tandis qu'elle pleuroit dans l'église, une femme lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle avoit fait bien des démarches pour parler au père Gratien qui étoit alors occupé à confesser, mais qu'elle ne savoit comment arriver jusqu'à lui. Cette femme la prit par la main, la mena à ce père, et le pria de l'entendre; ce fut de cette manière qu'elle parvint à lui faire une confession générale. Grande fut la joie du père Gratien en voyant les

Digitized by Google

grâces dont Dieu avait enrichi cette âme; il la consola beaucoup en lui apprenant que les Carmélites viendroient bientôt s'établir à Séville, et qu'il la feroit recevoir sans délai. En effet, dès notre arrivée dans cette ville, il me désigna Béatrix comme la première novice que je devois admettre, m'assurant qu'il étoit fort satisfait de ses dispositions. Il voulut lui-même lui annoncer cette heureuse nouvelle, mais avec de grandes précautions, pour qu'elle n'arrivât pas à la connoissance de ses parents; car ils n'auroient pu se résoudre à lui permettre d'entrer. Voici comment Béatrix exécuta son dessein. C'étoit dans l'église des Carmes déchaussés qu'elle alloit toujours se confesser; elle faisoit à ces religieux, tant en son nom qu'en celui de ses parents, d'abondantes aumônes. Leur monastère étoit fort éloigné de sa maison; ainsi, quand elle sortoit, sa mère n'alloit point avec elle, mais la faisoit seulement accompagner par des servantes. Le jour de la fête de la très-sainte Trinité, cette généreuse fille leur dit de ne pas venir avec elle, attendu qu'elle sortiroit ce jour-là avec une femme révérée de toute la ville à cause de sa grande piété et de ses bonnes œuvres. L'on obéit à ses ordres. Béatrix se voyant libre, se hâta d'exécuter ce qu'elle avoit concerté avec sa pieuse confidente. Elle prit un habit et un manteau d'étoffe très-grossière. Ce fut merveille, à mon avis, qu'elle pût cheminer avec un pareil costume; la joie qui la transportoit pouvoit seule le lui rendre léger. Son unique crainte étoit de rencontrer quelqu'un qui la reconnût, et qui, la voyant avec des

Digitized by Google

habits si différents des siens, ne la traversât dans son projet. Que ne fait point l'amour de Dieu! Béatrix foulait aux pieds l'honneur du monde; elle n'avoit en ce moment qu'un désir, c'étoit de pouvoir, sans obstacle, se consacrer à Jésus-Christ. Elle arriva enfin au monastère, et sur-le-champ nous lui en ouvrîmes les portes. J'envoyai en donner avis à sa mère: elle vint aussitôt. Dans les premiers moments elle fut comme hors d'elle-même; mais ensuite revenant à soi, au lieu de passer à ces extrémités auxquelles d'autres mères se laissent emporter, elle connut le prix de la grâce que Dieu faisoit à sa fille, et malgré la résistance de la nature, elle se soumit à la volonté du Ciel. A partir de ce jour, elle nous fit de grandes aumônes.

La nouvelle épouse de Jésus-Christ, goûtant les prémices d'un bonheur après lequel elle avoit tant soupiré, se trouvoit au comble de ses vœux. Elle étoit si humble, si portée à se charger de tout le travail de la maison, que nous avions peine à lui arracher le balai des mains. Après avoir été si délicatement traitée chez elle, on eût dit, en la voyant se livrer avec tant d'ardeur aux exercices les plus bas et les plus pénibles, que c'étoient là ses plus chères délices. Le corps se ressentit de la joie de l'âme; en peu de temps sa santé devint florissante. Témoins de ce changement, son père et sa mère furent si consolés qu'ils s'estimoient heureux de la voir parmi nous.

Dieu ne voulut point qu'elle jouît d'un si grand bonheur sans mélange de souffrances. Il permit que deux ou trois mois avant sa profession elle se vît assaillie par

Digitized by Google

des tentations violentes. Tout ce qu'elle avoit souffert durant tant d'années pour obtenir le bien qu'elle possédoit, s'effaça entièrement de son esprit. Elle demeuroit encore ferme, il est vrai, dans le dessein de se consacrer à Jésus-Christ, mais elle étoit effrayée des difficultés qu'elle croyoit entrevoir dans la vie religieuse. Ainsi, elle se trouvoit en proie à un affreux tourment causé par le démon, et dans l'impuissance de s'en délivrer. Cependant, faisant un immense effort sur elle-même, elle triompha de l'ennemi, et ce fut au milieu même de la violence de la tempête, qu'elle résolut de s'enchaîner à Dieu par des liens éternels. Notre-Seigneur, qui sans doute n'attendoit d'elle que cette preuve de courage, la visita trois jours avant sa profession, la consola d'une manière très-particulière, et mit en fuite l'esprit de ténèbres. Cette visite de l'Epoux céleste versa dans son âme une joie ineffable; durant ces trois jours elle étoit hors d'elle-même de bonheur, et certes avec raison, puisqu'elle avoit reçu de son Dieu un si grand témoignage d'amour. Peu de temps après, son père étant mort, sa mère prit l'habit, et nous fit une aumône de tout son bien. On ne sauroit dire le contentement dont jouissent la mère et la fille, l'édification qu'elles donnent à toutes les autres sœurs par leur fidélité à servir l'Epoux divin qui leur a fait une si grande grâce.

Avant la fin de l'année, une autre demoiselle vint, au grand regret de ses parents, augmenter notre nombre. Ainsi le divin Maître va peuplant cette maison d'âmes si désireuses de le servir, qu'au prix d'un tel bonheur,

Digitized by Google

elles comptent pour rien les austérités de la règle et la sévérité de notre clôture. Qu'il soit béni à jamais, et que les siècles des siècles célèbrent éternellement ses louanges. Ainsi soit-il !

Dieu se plut à conserver longtemps dans le monastère de Séville la première novice que sainte Térèse y avoit reçue. Ces belles vertus qui brilloient en elle, et dont la Sainte vient de tracer le tableau, jetèrent un éclat plus vif de jour en jour.

Sa charité envers chacune des religieuses étoit admirable : considérant en elles les épouses de Jésus-Christ, elle trouvoit un indicible bonheur à les servir toutes, et à leur prodiguer ses soins quand elles étoient malades. Un si tendre dévouement la fit surnommer la Marthe du monastère.

Elle continua de faire de son corps une hostie qu'elle immoloit chaque jour sur l'autel de la mortification. Elle suppléoit par les instruments de pénitence à ce qu'elle eût voulu souffrir de la part des bourreaux en donnant sa vie pour Jésus-Christ. Non contente d'imprimer ainsi dans sa chair virginale les stigmates de la croix, elle pratiqua jusqu'au terme de sa longue carrière un jeûne très-rigoureux. Elle ne prenoit qu'un frugal repas toutes les vingt-quatre heures. Cette réfection se composoit, outre le pain, d'un œuf ou d'un peu de poisson les jours de fête, et d'une portion de légumes les autres jours.

Béatrix fut élevée à une très-haute oraison ; Notre-Seigneur la combla de grâces et de faveurs. Les habitants de Séville la vénéroient comme une sainte ; et la regardant comme très-puissante auprès de Dieu, ils venoient en foule se recommander à ses prières.

Cependant, déjà plus qu'octogénaire, Béatrix sentoit la longueur de son pèlerinage ; elle soupiroit après la vue du céleste Epoux, et le conjuroit d'abréger son exil. Animée de la charité la plus tendre envers ses sœurs, afin de leur épargner la fatigue, elle demanda au divin Maître la grâce de mourir au chœur, ou du moins d'une très-courte maladie. Sa prière fut exaucée.

Digitized by Google

La veille de Noël de l'an 1623, Béatrix descendit pour aller se confesser, et déclara que c'étoit pour la dernière fois. Le jour de Noël, attaquée d'un érésipèle, elle reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un ange; et annonça que le 29 décembre elle verroit la fin de sa captivité. Au jour prédit, Béatrix de la Mère de Dieu, couronnée de jours et de mérites, expira doucement en présence de toutes ses sœurs. A l'instant même où sa belle âme étoit reçue en paradis, il s'opéra sur les traits de son visage un miraculeux changement : défigurés par la maladie et flétris par l'âge, ils brillèrent tout à coup d'une beauté surnaturelle; on eût à peine donné trente ans à celle qui en avoit pourtant passé quatre-vingt-six dans cet exil. Ainsi s'en alla fleurir comme un lis dans la cité du Seigneur, cette vierge que Térèse avoit proclamée martyre quand elle étoit encore dans le siècle.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

CARAVACA.

Le monastère est fondé le 1er janvier 1576, et dédié au glorieux saint Joseph. — Comment ces fondations sont l'œuvre de Dieu. — La Sainte exhorte ses filles à maintenir dans l'ordre de la Vierge la ferveur qui y règne. — Souffrances de Térèse dans ces fondations; déchirement de son cœur quand elle se séparoit de ses filles, surtout quand elle ne devoit plus les revoir. — Persécution contre le Carmel réformé. — Joie de la Sainte; elle reçoit l'ordre de s'enfermer dans un de ses monastères; elle choisit celui de Tolède, où elle écrit ces quatre dernières fondations.

J'étois à Saint-Joseph d'Avila, me préparant à partir pour la fondation de Véas, lorsqu'un exprès m'apporta une lettre d'une dame de Caravaca, nommée Catherine de Otalora. Cette dame m'annonçoit que trois demoiselles, après avoir entendu un sermon d'un père de la compagnie de Jésus, en avoient été si touchées, qu'elles avoient formé la résolution de fonder dans leur ville un monastère de Carmélites déchaussées; qu'en attendant, elles étoient venues lui demander asile dans sa maison, bien déterminées à ne pas en sortir qu'elles n'eussent exécuté leur dessein. Il y a grande apparence qu'elles étoient d'accord pour cela avec cette dame, et que celle-ci devoit les aider dans cette fondation. Ces demoiselles appartenoient aux familles les plus qualifiées de la

Digitized by Google

ville (1); l'une d'entre elles avoit pour père Rodrigue de Moya, gentilhomme d'une rare prudence, et très-grand serviteur de Dieu. Elles possédoient assez de bien toutes ensemble pour réaliser leur projet. Elles étoient parfaitement au courant de cette œuvre du divin Maître, je veux dire de la fondation de nos monastères; elles en avoient été instruites par les pères de la compagnie de Jésus, car ces religieux ont toujours favorisé notre réforme, et nous ont constamment prêté leur concours pour l'étendre.

L'ardeur avec laquelle ces généreuses filles envoyoient de si loin un messager, pour obtenir qu'on les reçût dans l'ordre de Notre-Dame, me toucha profondément. Je résolus de seconder leurs bonnes intentions; et ayant su que Caravaca n'étoit pas éloigné de Véas, je menai avec moi un plus grand nombre de religieuses que je n'avois accoutumé d'en conduire pour un seul monastère. Je croyois d'ailleurs, par les lettres que j'avois reçues, que la fondation de Caravaca n'auroit pas de difficultés, et que je pourrois la faire aussitôt après celle de Véas. Mais Dieu en ayant ordonné autrement, mes mesures furent rompues. Car, comme je l'ai rapporté dans la fondation de Séville, la permission du Conseil des ordres ayant tardé à être délivrée, je ne pus exécuter aussi vite ce que je projetois. A la vérité, je ne tardai pas à perdre l'envie d'aller établir ce nouveau monas-

(1) Elles se nommoient doña Françoise de Saojosa, doña Françoise de Moya, doña Françoise de Tauste, et étoient unies entre elles par les liens de la parenté.

Digitized by Google

tère, lorsque j'appris à Véas que les chemins de Caravaca étoient si mauvais, que les supérieurs de nos couvents ne pourroient, sans beaucoup de peine, y aller faire leurs visites. Cependant, comme j'avois donné de bonnes espérances, je priai Julien d'Avila et Antoine Gaytan d'aller eux-mêmes sur les lieux juger de la chose, et de dégager ma parole, s'ils le trouvoient à propos. Ils se rendirent à Caravaca; mais ils ne furent pas peu étonnés, quand ils virent que doña Catherine, qui avoit la principale part dans ce dessein, et qui logeoit ces demoiselles dans un appartement séparé de sa maison, où elles étoient comme dans une espèce de monastère, ne montroit plus la même ardeur.

Quant à ces demoiselles, elles n'avoient point changé : deux d'entre elles surtout furent si fermes dans leur résolution, qu'elles mirent dans leur parti le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan; en sorte qu'avant de revenir, ceux-ci passèrent tous les actes nécessaires pour la fondation, et les laissèrent comblées de joie. Quant à eux, ils étoient si contents d'elles, ainsi que de la beauté et de la richesse du pays, qu'ils ne pouvoient assez nous le témoigner à leur retour; mais ils convenoient en même temps que l'on ne pouvoit voir de plus mauvais chemins. Tout étant ainsi conclu, j'envoyai de nouveau à Caravaca le bon Antoine Gaytan, qui, par affection pour moi, se dévouoit de bon cœur à tout ce qu'il y avoit de plus pénible. Il faut le dire, sans l'intérêt qu'il prenoit avec Julien d'Avila à cette fondation, et les peines qu'ils se donnèrent pour en amener le succès, jamais

Digitized by Google

elle n'auroit eu lieu, tant j'y étois peu portée. C'est donc à eux qu'il en faut faire hommage; ils en ont tout le mérite. J'avois chargé Antoine Gaytan de faire mettre un tour et des grilles à la maison où devoit avoir lieu la prise de possession, et où l'on devoit habiter, jusqu'à ce que l'on pût acheter une demeure plus commode. Il s'en occupa pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle; ce fut chez Rodrigue de Moya, père, comme je l'ai dit, d'une des trois demoiselles, qu'il nous prépara un logement: ce gentilhomme céda avec plaisir une partie de sa maison pour ce sujet.

Je reçus la permission du Conseil des ordres, lorsque j'étois prête à me mettre en chemin; comme elle renfermoit une clause qui rendoit les religieuses dépendantes des commandeurs, et que cela étoit contraire à nos constitutions, il fallut demander une nouvelle permission; mais jamais on ne l'auroit obtenue, non plus que celle de Véas, si je n'eusse pris la liberté d'en écrire au roi don Philippe à présent régnant. Ce prince daigna donner ordre qu'on l'expédiât sans délai. Comme il est extrêmement affectionné aux religieux fidèles à leur profession, et qu'il savoit que nos monastères vivoient selon la règle primitive, il nous a constamment favorisées en tout. C'est pourquoi je vous conjure de tout mon cœur, mes filles, de continuer toujours d'adresser à Dieu des prières particulières pour Sa Majesté, comme nous le faisons maintenant.

Pendant qu'on s'occupoit d'obtenir cette nouvelle permission, je partis pour Séville par l'ordre du père

Digitized by Google

Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, qui étoit alors provincial, et qui l'est encore aujourd'hui. Je fus obligée de laisser dans leur clôture ces pauvres demoiselles de Caravaca; et elles y demeurèrent jusqu'au 1er janvier de l'année suivante, quoiqu'elles m'eussent envoyé leur message à Avila dès le mois de février. La permission fut bientôt expédiée. Mais j'étois déjà à Séville, et mes occupations ne me permettoient plus d'aller fonder le monastère de Caravaca. Ces demoiselles en avoient une peine très-vive; elles me l'exprimoient dans leurs lettres, et je la partageois du fond de mon cœur. Je sentois qu'on ne pouvoit pas différer plus longtemps l'accomplissement de leurs désirs. Comme j'étois dans l'impossibilité de me rendre auprès d'elles, soit à cause de la longueur du voyage, soit parce que la fondation de Séville n'étoit pas achevée, le père Jérôme Gratien décida alors, en sa qualité de visiteur apostolique, que les religieuses qui avoient été destinées au monastère de Caravaca, et qui étoient demeurées à Malagon, iroient le fonder sans moi. J'eus soin de faire nommer pour prieure une religieuse en qui j'avois une grande confiance, parce qu'elle est beaucoup meilleure que moi (1). Elles partirent avec tout ce dont elles avoient besoin,

(1) Cette prieure étoit la mère Anne de Saint-Albert, une des religieuses que la Sainte avoit conduites à Séville, et dont elle fait un si bel éloge au chap. XXIV, pag. 335. Anne de Saint-Albert partit de Séville et alla à Malagon où, ayant pris avec elle quatre religieuses, Barbe du Saint-Esprit, Anne de l'Incarnation, Jeanne de Saint-Jérôme, et Catherine de l'Assomption, elle se mit en route pour Caravaca. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. VII.)

Digitized by Google

accompagnées de deux pères de notre Réforme. Car le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan étoient déjà depuis quelque temps retournés chez eux; comme le chemin étoit long, et la saison rigoureuse, on étoit à la fin de décembre, je ne voulus pas leur donner la peine de revenir pour conduire la petite colonie. Les religieuses arrivèrent à Caravaca; elles furent reçues avec une grande joie par tous les habitants, mais surtout par les demoiselles qui les attendoient dans leur clôture avec la plus vive impatience. Le jour du saint nom de Jésus, de l'année 1576, le très-saint Sacrement fut placé dans l'église, et le monastère se trouva ainsi fondé. Deux de ces trois demoiselles prirent aussitôt l'habit; la troisième, cédant à un accès de mélancolie, recula devant une clôture si étroite et si austère, et retourna chez une de ses sœurs. Que cet exemple, mes filles, vous fasse admirer les jugements de Dieu; considérez en même temps le retour de reconnoissance et de fidélité que demande de nous l'insigne faveur qu'il nous a faite en nous laissant prononcer nos vœux, et en nous gardant ensuite pour jamais dans sa maison en qualité de filles de la Vierge. Le divin Maître s'est servi du désir de cette demoiselle et de sa dot, pour l'établissement de ce monastère; et lorsqu'elle devoit jouir du bonheur après lequel elle avoit tant soupiré, son humeur mélancolique ayant pris le dessus, le courage lui a manqué (1). Trop souvent, hélas!

(1) Doña Françoise de Tauste avoit un moment fléchi; mais le divin Maître n'oublia pas la générosité de son dévouement. Deux à trois mois après la fondation, le P. Gratien, faisant la visite de ce monastère, trouva

Digitized by Google

nous cherchons dans cette humeur l'excuse de nos imperfections, et nous rejetons sur elle la faute de notre inconstance.

Plaise à Notre-Seigneur de nous donner abondamment sa grâce : avec ce secours, rien au monde ne nous empêchera d'avancer toujours dans son service. Que cet adorable Maître daigne aussi nous protéger et nous favoriser toutes, afin que cette réforme naissante, qu'il a si admirablement commencée par le moyen de femmes aussi misérables que nous, ne périsse point par notre lâcheté. Mes sœurs et mes filles, je vous en conjure au nom de notre divin Epoux, ne cessez jamais de lui demander cette grâce. Que chacune de celles qui viendront se joindre à nous, se figure que c'est par elle que commence à refleurir cette règle primitive de l'ordre de la Vierge; et que jamais, en quoi que ce soit, on n'y tolère aucun relâchement. Considérez que de très-petites infractions à la règle ouvrant la porte aux plus grandes, l'esprit du monde pourroit insensiblement pénétrer chez vous. Rappelez-vous par quelle pauvreté et quels travaux s'est élevé l'édifice où vous jouissez maintenant d'un bonheur si pur et d'une paix si profonde. Si vous voulez regarder les choses de près, vous verrez que dans la plupart des fondations de ces monastères, le concours des hommes a été nul, et que la puissante main de Dieu

doña Françoise dans de si parfaites dispositions, qu'il lui donna le saint habit. D'après l'ordre où nous les avons nommées, elles s'appelèrent dans le Carmel Françoise de la Mère de Dieu, Françoise de la Croix et Françoise de Saint-Joseph. Toutes les trois ont vécu depuis en ferventes religieuses. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. VII.)

Digitized by Google

a seule tout fait ; vous pourrez admirer combien ce grand Dieu se plaît à conduire à leur perfection les œuvres qu'il commence, dès qu'il ne rencontre aucun obstacle de notre part. Et comment, je vous prie, une pauvre petite femme comme moi, soumise aux autres, sans un seul denier en bourse, sans aucun secours, aucun appui humain, auroit-elle eu le pouvoir d'exécuter de si grandes entreprises ? J'ai dit sans secours humain, car celui de mes frères qui m'aida pour la fondation de Séville, qui possédoit quelques biens, qui nous montra tant de dévouement et une volonté si sincère de nous venir en aide, étoit auparavant dans les Indes.

Voyez, voyez, mes filles, comme la main de Dieu se montre. Seroit-ce par hasard parce que je suis d'un sang illustre que j'ai été secondée, et que l'on m'a traitée avec honneur ? Il est évident que non. Ainsi, sous quelque face que vous vouliez considérer ce renouvellement de l'ordre de la Vierge, vous verrez que c'est uniquement l'ouvrage de Dieu. N'est-ce donc pas une obligation sacrée pour nous de le maintenir dans toute son intégrité, dût-il nous en coûter vie, honneur, repos ? Mais que dis-je ? loin d'avoir rien à craindre, c'est précisément l'accomplissement d'un tel devoir qui nous assure ce triple bien. Car quelle est la véritable vie, si ce n'est celle où l'on ne craint ni la mort, ni les événements d'ici-bas, celle où l'on possède cette allégresse qui éclate en vous toutes, celle enfin où l'on jouit de la plus haute prospérité possible en cet exil, laquelle consiste, je ne dis pas seulement à envisager la pauvreté sans crainte,

Digitized by Google

mais à l'appeler de toute l'ardeur de ses vœux? Quant à l'honneur, en peut-il exister un plus grand pour vous que d'être les épouses d'un Dieu? Enfin, où trouver une paix intérieure et extérieure comparable à celle où vous vivez toujours? Il dépend de vous de la conserver toute la vie, et jusque dans les bras de la mort; car, vous en êtes témoins, c'est dans cette douce paix que s'endorment celles que nous voyons mourir dans ces monastères. Ainsi, si vous demandez sans cesse à Dieu qu'il fasse de plus en plus fleurir cet ordre de Notre-Dame; si, vous défiant entièrement de vous-mêmes, et mettant en Jésus-Christ seul votre confiance, vous faites de généreux efforts pour devenir ses dignes épouses, sa miséricordieuse bonté couronnera, n'en doutez point, des vœux si légitimes; et plus vous montrerez de courage, plus vous êtes sûres de lui plaire; car la magnanimité dans son service lui est souverainement agréable.

N'appréhendez point que rien vous manque. Ne refusez jamais celles qui se présenteront pour être religieuses, parce qu'elles sont pauvres, si d'ailleurs vous êtes contentes de leurs dispositions, de leurs qualités, et si vous voyez en elles un vrai désir, non d'échapper à la misère, mais de servir Jésus-Christ avec plus de perfection. Qu'importe qu'elles soient dépourvues des biens de ce monde, si elles sont riches en vertus. Quand de telles âmes se présentent, recevez-les sans crainte. Dieu compensera au double le sacrifice que vous faites du côté du temporel; croyez-m'en, j'ai sur ce point une grande expérience. Notre-Seigneur le sait: autant que je puis

Digitized by Google

m'en souvenir, jamais je n'ai rejeté, pour raison de pauvreté, une fille dont j'étois d'ailleurs satisfaite. Et vous-mêmes, mes sœurs, vous m'êtes témoins que celles que j'ai admises uniquement pour l'amour de Dieu sont en grand nombre. Ma joie, je puis vous le certifier, n'étoit pas aussi grande en recevant celles qui apportoient une riche dot, qu'en recevant celles qui n'avoient rien que leurs vertus. Les premières m'inspiroient une certaine crainte; mais les secondes me dilatoient l'âme, et me rendoient si heureuse, que j'en versois des larmes d'allégresse. C'est la pure vérité. Si en agissant de la sorte, lorsque nous n'avions ni maisons, ni argent pour en acheter, nous avons si visiblement éprouvé le secours de Dieu, serions-nous excusables de tenir une autre conduite, maintenant que nos monastères sont établis?

Que convient-il de faire, quand celles qui entrent parmi vous ont du bien dont elles peuvent disposer sans qu'aucune obligation gêne leur liberté? Comme il faut qu'elles s'en dépouillent, au lieu d'en enrichir des personnes qui peut-être n'en ont pas besoin, il est convenable qu'elles vous le donnent en aumône: ne pas agir de la sorte seroit, selon moi, vous témoigner peu d'affection. Mais ayez toujours un soin extrême que toutes celles que vous admettez, ne disposent de leurs biens que d'après l'avis de gens doctes, et pour la plus grande gloire de Dieu. Prétendre rien recevoir d'elles sans ces conditions, seroit commettre une grande faute. Ce qu'il y a de plus avantageux pour nous, c'est que, dans la disposition de leur fortune, elles n'aient en vue que la plus grande

Digitized by Google

gloire de Dieu; ce doit être là aussi notre unique désir. Malgré toute ma misère, voici ce que je puis dire à l'honneur de mon divin Maître, et pour la consolation de vos âmes: jamais, dans le cours de ces fondations, je n'ai rien fait que je n'aie cru conforme à sa sainte volonté, dont pour rien au monde je n'aurois voulu m'écarter en la moindre chose; j'ai en outre suivi en tout les conseils de mes confesseurs, qui, comme vous le savez, étoient des hommes éminents par leur science et leur vertu; je ne me souviens pas même qu'une pensée contraire à cette règle de conduite se soit présentée à mon esprit. Je puis me tromper; peut-être m'est-il échappé bien des fautes et des imperfections sans nombre; Notre-Seigneur qui est le véritable juge, le sait; pour moi, je parle d'après le témoignage de ma conscience. De telles dispositions, je le vois très-bien, me venoient uniquement de Dieu. S'il m'accordoit une pareille grâce, c'est parce que ces fondations étoient son œuvre, et qu'il vouloit se servir de moi pour l'accomplir. Mon unique but en vous le rappelant, mes filles, est de vous faire encore mieux connoître combien vous lui êtes obligées, et de vous apprendre que jusqu'à ce jour l'établissement de tant de monastères n'a jamais porté le moindre préjudice à personne. Béni soit Celui qui a tout fait, et qui a suscité des âmes charitables pour nous assister! Daigne cet adorable Maître nous protéger toujours, et nous faire la grâce de ne point payer par l'ingratitude les faveurs sans nombre dont il nous a comblées! Ainsi soit-il!

Digitized by Google

Vous avez déjà vu, mes filles, une partie des travaux qu'il nous a fallu essuyer dans ces fondations. Ceux que j'ai rapportés sont encore les moindres, à mon avis. Je n'aurois pu, sans me fatiguer beaucoup, en faire un récit détaillé. Comment, en effet, raconter par le menu tout ce que nous avons eu à souffrir dans les voyages? Tantôt les routes étoient inondées par les pluies, tantôt elles étoient couvertes par la neige qui tomboit. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous égarer? A toutes ces fatigues et à ces contre-temps venoit souvent se joindre le délabrement de ma santé. Une fois, c'étoit le premier jour de notre voyage de Malagon à Véas, je me trouvai saisie par la fièvre, et par une complication de maux. Considérant la longueur du chemin qui nous restoit à faire, et l'état où j'étois réduite, je me souvins de notre père Elie, quand il fuyoit devant la fureur de Jézabel, et je dis, comme lui, à mon Dieu : *Seigneur, comment puis-je avoir assez de forces pour tant souffrir? Prenez-y garde, s'il vous plaît.* Ce Dieu de bonté, me voyant si foible, me délivra en un instant de la fièvre et des autres maux tant intérieurs qu'extérieurs dont j'étois assaillie. Réfléchissant depuis à cette guérison soudaine, je l'ai attribuée aux mérites d'un saint ecclésiastique qui survint; et ce pourroit bien être cela. Quand j'avois de la santé, les travaux corporels n'étoient plus rien pour moi, je les supportois avec allégresse. Dans chacun des pays où nous allions fonder un monastère, il falloit s'accommoder aux différentes humeurs des personnes, et ce n'étoit pas légère matière au sacri-

Digitized by Google

fice. Mais la peine des peines, c'étoit lorsque, partant d'un endroit pour un autre, je devois quitter mes filles et mes sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je le déclare, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Mon cœur se déchiroit, sutrout lorsque je pensois que je ne les reverrois plus, que j'étois témoin de leur douleur et de leurs larmes. Elles sont détachées de tout en ce monde; mais Dieu ne leur a pas accordé de l'être de moi; il l'a peut-être ainsi permis pour que ce me fût un plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles. Je faisois néanmoins tous mes efforts pour ne pas le leur laisser paroître, je les reprenois même; mais ce grand amour qu'elles me portent, et dont elles m'ont prouvé la sincérité en tant de manières, rendoit toutes mes remontrances impuissantes.

Vous savez, mes filles, que je fondois ces monastères non-seulement avec la permission, mais par l'ordre de notre très-révérend père général. A chaque nouvelle fondation que je lui annonçois, il m'en témoignoit par ses lettres une extrême joie. Rien, je l'avoue, ne m'a tant soulagée au milieu de mes travaux : à mes yeux, c'étoit servir Dieu même, que de contenter celui qui me tenoit sa place, et auquel je portois d'ailleurs une grande affection. Enfin, soit que Notre-Seigneur voulût me donner quelque repos, ou que le démon ne pût souffrir l'établissement de tant de maisons consacrées au service de Dieu, le cours de ces fondations fut interrompu. L'on ne peut en attribuer la cause à notre très-révérend père général; car je lui avois écrit peu de temps auparavant

Digitized by Google

pour le supplier de me dispenser de fonder de nouveaux monastères, et il m'avoit répondu que, bien loin de me l'accorder, il souhaitoit que leur nombre pût égaler celui des cheveux de ma tête. Avant mon départ de Séville, on avoit tenu un chapitre général, dans lequel j'avois sujet de croire que l'on considèreroit comme un service rendu à l'ordre, la fondation de ces nouveaux monastères; mais, au lieu de l'apprécier ainsi, on m'envoya de la part des définiteurs une défense d'en fonder d'autres, avec un commandement exprès de me retirer dans une de nos maisons à mon choix, et de n'en plus sortir sous aucun prétexte (1). C'étoit une manière de me mettre en prison; car il n'y a point de religieuse qu'un provincial ne puisse envoyer d'un monastère à un autre, lorsque le bien de l'ordre l'exige. Mais ce qui étoit pis que tout le reste, et la seule chose qui m'étoit sensible, c'est que notre très-révérend père général étoit mécontent de moi, à cause de faux rapports qui lui avoient été faits par des personnes passionnées.

J'appris en même temps que j'étois sous le coup de deux accusations bien graves. Or, pour vous faire voir, mes sœurs, combien grande est la miséricorde de notre divin Maître, et qu'il n'abandonne jamais ceux qui désirent le servir, je puis assurer avec vérité que, loin de me causer la moindre peine, ces fausses accusations m'inondèrent d'une joie si vive, qu'il m'étoit impossible

(1) Ce chapitre général fut tenu, le 22 mai 1575, à Plaisance, en Italie, par les Carmes mitigés; et ce fut le P. Ange de Salazar, provincial de la mitigation, qui, vers la fin de l'année 1575, intima à la Sainte l'ordre dont elle parle.

Digitized by Google

de ne pas la laisser éclater au dehors. Dans le transport où j'étois, je ne m'étonnois plus de ce que faisoit le roi David devant l'arche, et j'aurois voulu ne pas faire autre chose. Je ne sais à quoi attribuer une joie si excessive, pendant que l'on faisoit planer sur moi deux calomnies dont l'une étoit des plus graves. J'avois eu à subir d'autres fois le déchaînement des langues, et de grandes contradictions; jamais, néanmoins, mon âme n'avoit connu un bonheur de ce genre. Pour ce qui étoit de ne plus fonder de monastères, si l'on en excepte le déplaisir que me donnoit le mécontentement de notre très-révérend père général, c'étoit pour moi un grand soulagement; car j'avois souvent souhaité de finir mes jours dans le repos de la retraite. Ce n'étoit pas néanmoins la pensée de ceux qui me rendoient ces mauvais offices; ils croyoient, au contraire, que j'en éprouverois le plus grand déplaisir du monde, et peut-être avoient-ils bonne intention. Dans d'autres temps, je l'avoue, un seul de ces trois sujets de peine qui alors me vinrent à la fois, auroit suffi pour m'affliger beaucoup. La principale cause de cette allégresse extraordinaire fut, je crois, la pensée où j'étois que, puisque les créatures me payoient de la sorte, mon Créateur devoit être content de moi. Car je suis profondément convaincue de cette vérité, que c'est se tromper étrangement que de chercher son bonheur dans les choses de la terre ou dans les louanges des hommes: ils sont aujourd'hui d'un sentiment, demain d'un autre; ce qui leur plaît le matin, leur déplaît le soir. Il n'y a d'immuable que vous, ô mon Dieu, ô mon

Digitized by Google

Seigneur ! soyez-en béni dans les siècles des siècles ! Quiconque demeure à votre service jusqu'à la fin, est sûr de vivre sans fin dans votre éternité.

Comme je l'ai dit dans l'avant-propos, je commençai en 1573 à écrire ces fondations dans notre monastère de Salamanque, par l'ordre du père Jérôme Ripalda, alors mon confesseur et recteur du collége des jésuites de cette ville. Après en avoir écrit quelques-unes au milieu de nombreuses occupations, je résolus d'en demeurer là. D'abord, parce que je ne me confessois plus à ce religieux qui avoit quitté Salamanque, ensuite parce que j'avois eu beaucoup de peine à les écrire, n'en étant venue à bout qu'au prix de bien des souffrances; à la vérité, ce travail m'ayant été imposé par l'obéissance, je regarde comme bien employé le temps que j'y ai mis. Mais, loin de partager mes vues, le père Gratien, visiteur de notre ordre, me commanda de continuer mon récit. Comme je suis très-imparfaite dans l'obéissance, je lui représentai mon peu de loisir, et les autres raisons qui me vinrent à l'esprit; je ne lui dissimulai point que cette fatigue ajoutée à tant d'autres me sembloit accablante. Malgré cela, le père Gratien m'ordonna de poursuivre ce travail peu à peu, et comme je pourrois. J'ai obéi, et ce livre est enfin terminé. Je déclare me soumettre à ce qu'on en retranche ce qu'on y trouvera de mal dit; peut-être ce sera ce que je regarde comme le meilleur. J'en achève la dernière page aujourd'hui, veille de saint Eugène, 14 novembre de l'an 1576, dans le monastère de saint-Joseph de

Digitized by Google

Tolède (1). J'ai complété ce travail, comme je l'ai dit, par l'ordre du père Gratien, commissaire apostolique des Carmes et des Carmélites vivant selon la première règle, et visiteur des Carmes mitigés dans l'Andalousie. Puisse cet écrit tourner à la gloire et à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne et règnera dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Je supplie, au nom de Dieu, mes filles et mes fils qui liront ces pages, de me recommander à Notre-Seigneur, afin qu'il me fasse miséricorde, me délivre des peines du purgatoire que je pourrai avoir méritées, et m'ac-

(1) Les fondations que sainte Térèse écrivit à Tolède par l'ordre du P. Gratien, sont celles de Ségovie, de Véas, de Séville et de Caravaca. Ce fut au milieu de la grande tempête suscitée contre le Carmel réformé, qu'elle rédigea cette seconde série de fondations, et elle la commença au printemps de l'année 1576. Dans une lettre de cette date, au P. Gratien, elle lui fait part d'une révélation dont le divin Maître l'avoit favorisée le jour même où elle avoit repris la plume pour continuer le récit des fondations; elle s'exprime en ces termes: « *Notre-Seigneur m'a dit « que ce Livre fera du bien à un grand nombre d'âmes; au reste, indé- « pendamment de cette assurance, je me serois volontiers livrée à ce « travail, par cela seul que l'obéissance me l'a imposé.* » (Lettres, édit. de Madrid, tome IV, frag. 17.)

Au moment où elle achevoit le récit de la fondation de Caravaca, sainte Térèse croyoit que l'effrayante persécution qui sévissoit contre le Carmel réformé, ne lui permettroit plus d'établir de nouveaux couvents; ainsi, dans sa pensée, elle termine son livre des fondations par le chapitre XXVII. Trois ans après, elle écrivit à la suite de ce chapitre les quatre importants avis que Notre-Seigneur lui donna pour les Carmes déchaussés, voulant comme couronner son livre des fondations par ces mémorables paroles du divin Maître.

Mais la paix ayant été rendue à l'ordre en 1580, la Sainte fonda encore les monastères de Villeneuve de la Xara, de Palencia, de Soria et de Burgos. Ce fut à Burgos qu'elle écrivit ces dernières fondations, quatre mois avant sa mort. (V. les Boll., pag. 346.)

Digitized by Google

corde le bonheur de jouir de sa divine présence. Ce livre ne devant point être mis entre vos mains durant ma vie, il est juste qu'après ma mort du moins, si l'on juge à propos que vous le lisiez, je reçoive quelque récompense de la fatigue qu'il m'a coûté, et du désir extrême que j'ai eu de l'écrire de manière à consoler vos âmes.

Étant au monastère de Saint-Joseph d'Avila, j'allai, la veille de la Pentecôte, me recueillir dans l'ermitage de Nazareth. Là, réfléchissant à une très-grande grâce que Notre-Seigneur m'avoit faite à pareil jour, il y avoit environ vingt ans, je sentis dans mon âme un tel transport et un tel feu, que j'entrai en extase. Dans ce profond recueillement, j'entendis de la bouche de Notre-Seigneur ce que je vais rapporter : « Ma fille, dis de « ma part aux pères Carmes déchaussés de bien obser- « ver quatre choses : tant qu'ils y seront fidèles, cet « ordre ira toujours croissant ; mais, dès qu'ils y man- « queront, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur « ferveur primitive. La première, qu'il y ait unifor- « mité de sentiments dans les supérieurs. La seconde, « que, malgré le grand nombre des maisons, il y ait « toujours peu de religieux dans chacune. La troi- « sième, qu'ils aient peu de commerce avec les sécu- « liers, et seulement pour le bien de leurs âmes. La

Digitized by Google

« quatrième, qu'ils enseignent plus par les œuvres que « par les paroles. »

Ceci m'arriva dans l'année 1579 (1); et, attendu que c'est souverainement vrai, je l'atteste et le confirme par ma signature,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

(1) Le 6 juin. (V. les Boll., page 194.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

VILLENEUVE DE LA XARA.

Persécution contre le Carmel réformé; les fondations suspendues pendant quatre ans. — La paix étant rendue à l'ordre, sainte Térèse part pour aller fonder le couvent de Villeneuve de la Xara. — Elle s'arrête au monastère de Notre-Dame-du-Secours, fondé par la vénérable Catherine de Cardonne. — Notice sur cette illustre vierge. — Entrée de la Sainte et de ses filles à Villeneuve de la Xara. — Vertus des fondatrices du monastère. — Le couvent est fondé le premier dimanche du carême de l'an 1580, et dédié sous le titre de la glorieuse sainte Anne.

Après que la fondation de Séville fut achevée, il s'écoula plus de quatre ans sans qu'on en fît de nouvelles. Ce qui en suspendit le cours, ce furent les grandes persécutions qui, tout à coup, s'élevèrent contre les Carmes déchaussés et contre les Carmélites. D'autres persécutions avoient déjà éclaté contre nous, mais elles étoient loin d'être aussi violentes. Dans ces dernières, notre réforme fut sur le point de périr. On vit alors, d'un côté, combien la sainteté de ses commencements causoit de dépit au démon, et de l'autre, qu'elle étoit l'œuvre de Notre-Seigneur, puisqu'il la sauva de la tempête. Les Carmes déchaussés, les supérieurs de maison en

Digitized by Google

particulier, eurent beaucoup à souffrir de l'opposition presque universelle des Carmes mitigés, et des impressions défavorables que ceux-ci avoient données au général. Quoique ce père fût un très-saint religieux, et que tous les couvents de la réforme n'eussent été fondés que par sa permission, excepté celui de Saint-Joseph d'Avila que le Pape lui-même avoit permis de fonder, les Carmes mitigés le prévinrent de telle sorte qu'il ne vouloit plus qu'on établît de couvents de Carmes déchaussés; ils l'indisposèrent aussi contre moi, parce que j'avois travaillé à en augmenter le nombre (1). Le révérend père général voyoit cependant toujours de bon œil l'établissement de nouveaux monastères de Carmélites. Quelques peines que j'aie eues dans le cours de ces fon-

(1) Voici en quelques mots la cause de cette tempête qui faillit anéantir le Carmel réformé. Les Carmes mitigés se crurent offensés par la réforme que sainte Térèse venoit d'introduire dans leur ordre; ils regardoient cette réforme comme un foyer de dissentions, et ils se persuadèrent que l'unique moyen d'avoir la paix étoit de l'anéantir avant qu'elle fît de plus grands progrès. Dans ce but, ils se portèrent à des violences que sainte Térèse se contente d'indiquer, et dont, à son exemple, nous nous abstenons de retracer le triste tableau. Par d'insidieux rapports, ils mirent dans leur parti le général de l'ordre. Rubeo connoissoit Térèse, mais il n'eut pas le courage de lutter contre les Carmes mitigés d'Espagne, et il sacrifia la cause de la justice en sacrifiant celle de la réformatrice du Carmel. Résolu d'anéantir la Réforme, il fit partager ses vues au nonce Philippe Séga, qui alloit remplacer Hormaneto en Espagne. Dès son arrivée dans ce royaume, le nouveau nonce crut servir les intérêts de l'Église, en exécutant le plan du général des Carmes. Il prit les mesures les plus efficaces pour atteindre son but: les monastères des Carmes déchaussés étant en petit nombre, il en dispersa les religieux, et les dépouilla de toute autorité. Enfin Dieu fit lever le jour de sa justice. Le nonce connut la vérité; et, grâce à l'intervention de Philippe II, roi d'Espagne, le Carmel réformé fut érigé, par le souverain Pontife, en une province distincte, entièrement indépendante des Carmes mitigés.

Digitized by Google

dations, elles ne m'ont jamais été aussi sensibles que celles que j'éprouvai dans cette circonstance; car, d'un côté, je ne pouvois me résoudre à abandonner une entreprise que mes confesseurs, qui étoient tous des hommes éminents en doctrine, me conseilloient de poursuivre, et dans laquelle je voyois clairement que la gloire de Dieu et l'accroissement de l'ordre étoient intéressés; et, d'un autre côté, c'étoit pour moi une douleur mortelle de ne pas déférer à la volonté du général, à qui je devois obéir, que j'aimois extrêmement, et à qui j'avois de grandes obligations. Mais quelque désir que j'eusse de le contenter, je ne le pouvois pas, parce que nous avions des visiteurs apostoliques auxquels j'étois obligée d'obéir. Un nonce du Pape, qui étoit un homme fort saint, et qui, par son affection pour la vertu, estimoit beaucoup les Carmes déchaussés, mourut alors. Dieu permit, pour exercer ces religieux à la patience, que le nouveau nonce, qui étoit un peu parent du Pape, leur fût très-contraire. Nul doute qu'il ne fût un grand serviteur de Dieu; mais, dès le début, il se déclara entièrement en faveur des Carmes mitigés, et, donnant créance aux rapports qu'ils lui firent sur le compte des réformés, il crut devoir empêcher ceux-ci de s'étendre davantage. Il commença donc à agir contre eux avec une extrême rigueur, condamnant à l'exil ou à la prison ceux qu'il croyoit pouvoir s'opposer à son dessein. Le père Antoine de Jésus, un des deux premiers Carmes réformés, le père Jérôme Gratien, nommé visiteur apostolique des mitigés par le nonce précédent, et contre

Digitized by Google

lequel éclata surtout le mécontentement de son successeur, et le père Mariano de Saint-Benoît, furent ceux qui souffrirent le plus. J'ai fait connoître dans cet ouvrage le caractère et le mérite de ces religieux. Le nonce imposa des pénitences moins rigoureuses, il est vrai, à d'autres pères des plus graves de la Réforme, et défendit sous de grandes peines aux trois que je viens de nommer, de se mêler désormais d'aucune affaire. Il étoit évident que tout cela n'arrivoit que par une disposition de la Providence, et que Dieu ne permettoit cet orage que pour un plus grand bien, je veux dire pour faire mieux connoître la vertu de ces pères, comme la suite le fit voir. Ce même nonce établit pour visiteur de nos monastères tant de religieux que de religieuses, un père de l'observance mitigée. Une pareille mesure nous auroit fait bien souffrir, si les choses parmi nous eussent été telles qu'il se les figuroit; elle ne laissa pas de nous soumettre à de grandes tribulations, comme on le verra dans les écrits de ceux qui sont plus capables que moi de les raconter. Je me contente d'en dire un mot en passant, afin de faire voir aux religieuses qui nous succèderont, combien elles sont obligées d'aspirer de plus en plus à la perfection, puisqu'elles n'auront qu'à marcher dans un chemin que les premières Carmélites leur auront aplani avec tant de peine. Quelques-unes d'entre elles, durant cette tourmente, ont été en butte à de grandes calomnies, ce dont j'étois extrêmement touchée. Quant à mes souffrances personnelles, elles me donnoient plutôt de la joie; me considérant comme la cause de cette tem-

Digitized by Google

pête, j'aurois souhaité que l'on me jetât dans la mer ainsi que Jonas, afin de la faire cesser. Mais louange éternelle à Dieu qui se montra le protecteur de la vérité! Notre catholique monarque, Philippe II, fut instruit de ce qui se passoit; et comme il connoissoit le genre de vie et la régularité des Carmes déchaussés, il prit en main notre cause. Il ne voulut pas que le nonce fût notre seul juge; il lui donna quatre assesseurs, tous personnages éminents, et dont trois étoient religieux. L'un d'eux étoit le père Pierre Fernandez, homme de très-grand esprit, très-savant, et d'une fort sainte vie. Comme il avoit été visiteur, tant des pères de l'observance mitigée de la province de Castille que des Carmes déchaussés, il connoissoit à fond la manière de vivre des uns et des autres; et c'étoit là le point le plus important pour nous. Ainsi, lorsque je sus que le roi l'avoit choisi, je regardai notre affaire comme terminée, comme elle l'est par la grâce de Dieu. Que ce soit pour son honneur et pour sa gloire, c'est mon vœu le plus cher. En vain plusieurs évêques et plusieurs grands du royaume s'employoient avec zèle pour informer le nonce de la vérité; leurs efforts auroient été stériles, si, pour atteindre ce but, Dieu ne se fût servi de notre roi. C'est pour nous toutes, mes sœurs, une très-étroite obligation de recommander toujours à Dieu dans nos oraisons ce monarque, et ceux qui ont favorisé avec lui la cause de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge. Je ne saurois trop vous exhorter à vous acquitter de ce devoir; car, sans l'appui de ce grand prince, comme vous le verrez, il nous étoit

Digitized by Google

impossible de continuer nos fondations; tout ce que nous pouvions faire étoit de demander à Dieu, par des prières et des pénitences continuelles, qu'il daignât étendre cette réforme naissante, si elle devoit contribuer à sa gloire.

Cette persécution ainsi énoncée en quelques mots vous semblera légère; mais en réalité, elle fut pour nous la source de longues et de cruelles souffrances. Elle avoit déjà commencé à sévir, lorsqu'en 1576, de retour de Séville, je me trouvai à Tolède. Ce fut à cette époque qu'un ecclésiastique m'apporta des lettres du conseil municipal de Villeneuve de la Xara, où l'on me prioit d'aller fonder un monastère de Carmélites dans cette ville, et d'y recevoir neuf demoiselles qui, depuis quelques années, vivoient ensemble dans une petite maison voisine d'un ermitage de Sainte-Anne. Témoins de leur recueillement et de leur sainteté, tous les habitants de l'endroit se sentoient conviés à les seconder dans leur désir d'être religieuses. L'ecclésiastique envoyé par eux avoit reçu ordre de ne rien négliger auprès de moi pour le succès de la négociation. Il me remit également une lettre du curé de Villeneuve de la Xara, nommé Augustin de Ervias, homme de grande vertu et fort instruit, qui me parloit très-favorablement de ces neuf demoiselles. Son éminente piété le portoit à favoriser de tout son pouvoir cette sainte œuvre. Je crus néanmoins ne devoir, en aucune manière, céder à tant d'instances réunies; quatre raisons m'en détournoient. La première étoit le nombre même de ces demoiselles; il me sembloit qu'après avoir si longtemps vécu à leur manière, il leur seroit

Digitized by Google

difficile de se plier à la nôtre. La seconde étoit l'insuffisance des ressources; quoique la ville promît de fournir à l'entretien des religieuses, cette promesse ne m'offroit rien de stable et d'assuré dans un endroit où l'on ne comptoit guère plus de mille feux. La troisième, parce qu'on n'avoit pas de maison pour y faire le nouveau couvent; et la quatrième, parce que ce lieu étoit fort éloigné de nos monastères. Une autre considération m'arrêtoit : malgré tout ce qu'on me disoit de la vertu de ces filles, ne les ayant jamais vues, je ne pouvois m'assurer qu'elles eussent les qualités que demande notre genre de vie. Je penchois donc pour un refus absolu. Cependant, comme je ne fais rien sans consulter des personnes savantes et vertueuses, je voulus, avant de répondre, en parler à mon confesseur qui étoit le docteur Vélasquez, chanoine de Tolède, professeur de théologie en cette ville, homme aussi éminent par sa piété que par sa science, et qui est maintenant évêque d'Osma. Après avoir lu les lettres, et pris connoissance de tout, il fut d'avis que je fisse une réponse favorable, parce que, quand Dieu unit tant de cœurs pour un même dessein, c'est une preuve qu'il en tirera sa gloire. Je suivis ce conseil; je n'acceptai point d'une manière formelle, mais je ne donnai pas un refus absolu. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent jusqu'en 1580, plusieurs personnes continuèrent de me presser vivement. Mes réponses furent constamment les mêmes : sans rejeter une entreprise téméraire à mes yeux, je laissois toujours quelque espérance.

Digitized by Google

Le père Antoine de Jésus s'étoit retiré, pendant son exil, au monastère de Notre-Dame-du-Secours, situé à trois lieues de Villeneuve de la Xara, et gouverné par le père Gabriel de l'Assomption, religieux d'une rare prudence et d'une vertu exemplaire. De temps en temps ils alloient l'un et l'autre prêcher à Villeneuve; liés d'une amitié intime avec le docteur Ervias, ils connurent, par son moyen, ces saintes filles. Ils furent charmés de leur vertu; trouvant très-justes les instances que faisoient en leur faveur le curé et les habitants de la ville, ils embrassèrent cette cause comme la leur propre. En conséquence, ils m'écrivirent les lettres les plus pressantes pour me déterminer à me rendre à de si légitimes désirs. Ce n'est pas tout; tandis que j'étois dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, éloigné de plus de vingt-six lieues de Villeneuve, le père Gabriel vint m'y trouver; il m'assura, entre autres choses, que, le monastère une fois établi, le docteur Ervias lui affecteroit, avec la permission de Rome, une rente de trois cents ducats à prendre sur son bénéfice. Si la rente eût pu être constituée à l'instant, j'aurois cru que, jointe au petit avoir de ces filles, elle suffiroit pour leur subsistance. Mais la chose ne pouvant avoir lieu qu'après la fondation, je n'y trouvois pas assez de sûreté. Ainsi, je donnai au père Gabriel plusieurs raisons très-propres, selon moi, à lui démontrer qu'il ne convenoit point d'accepter; je le priai de bien considérer l'affaire avec le père Antoine de Jésus; j'ajoutai que je la remettois sur leur conscience, et que je leur en laissois toute la

Digitized by Google

responsabilité. Après son départ, je considérai qu'ayant tant à cœur cette fondation, il travailleroit à la faire approuver par le père Ange de Salazar notre supérieur. Je me hâtai d'écrire à celui-ci, le priant de ne la point autoriser, et lui donnant mes raisons pour cela. Il m'a écrit depuis qu'il ne l'auroit jamais fait sans savoir auparavant si je l'agréois. Six semaines après, ou environ, lorsque je croyois l'affaire rompue, je reçus des lettres du conseil municipal de Villeneuve, par lesquelles il s'engageoit à donner tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien du couvent. Le docteur Ervias me mandoit de son côté qu'il maintenoit sa promesse. Ces lettres étoient accompagnées de celles du père Antoine et du père Gabriel, qui me représentoient avec beaucoup de force combien cette fondation seroit agréable à Dieu. Pour moi, toujours arrêtée par la crainte que ces neuf demoiselles ne pussent se fondre avec les religieuses que j'amènerois, trouvant d'ailleurs les ressources offertes peu assurées, je ne pouvois me résoudre à donner mon consentement. J'ai reconnu depuis que mon peu de courage venoit du démon, dont les artifices m'enlevoient presque toute ma confiance en Dieu. Je dois le dire, la vue de ma pusillanimité me causa une confusion extrême. Mais enfin, les prières de ces bénites âmes triomphèrent de tout.

Si j'avois eu des raisons de refuser, j'en avois d'autres qui m'avoient portée à répondre favorablement : d'abord l'extrême désir que j'ai toujours de concourir à augmenter le nombre de ceux qui louent et servent Notre-Sei-

Digitized by Google

gneur; ensuite, la crainte de mettre obstacle par mon refus à l'avancement de quelques âmes. Dans cet état d'incertitude, je me recommandois très-souvent à Notre-Seigneur, le suppliant de me faire connoître sa volonté. Un jour qu'après avoir communié, je le conjurois de m'éclairer, cet adorable Maître m'adressa une sévère réprimande en ces termes : « *Avec quels trésors as-tu « donc établi les monastères que tu as fondés? Ne balance « plus à accepter cette maison; elle doit grandement con- « tribuer à ma gloire, et à l'avancement spirituel des « âmes.* » O souverain pouvoir des paroles d'un Dieu! non-seulement elles portent la lumière dans l'esprit pour lui faire saisir la vérité, mais elles impriment au cœur un pieux élan pour exécuter ce que ce grand Dieu commande. C'est ce que j'éprouvai alors. J'acceptai la fondation avec joie et bonheur; je reconnus ma faute d'avoir tant hésité, et je me condamnai de m'être arrêtée à des considérations humaines, moi qui avois si souvent vu le divin Maître opérer en faveur de notre saint ordre des merveilles où toute la raison humaine restoit confondue.

Ma résolution une fois prise, je jugeai nécessaire, pour divers motifs, de conduire moi-même les religieuses à Villeneuve de la Xara. Arrivée très-malade à Malagon, et l'étant encore, j'allois entreprendre un voyage bien pénible; mais il y alloit de la gloire du divin Maître, c'en étoit assez. J'écrivis à notre supérieur, le priant de m'ordonner ce qu'il croiroit le plus parfait : il m'envoya, avec les permissions nécessaires, l'ordre d'aller moi-même

Digitized by Google

fonder ce couvent, et d'y mener telles religieuses que je voudrois. Ce choix ne m'embarrassoit pas peu, en songeant qu'elles devoient vivre avec ces nombreuses filles que je m'engageois à recevoir. Après avoir instamment supplié Notre-Seigneur de me diriger, je pris au monastère de Saint-Joseph de Tolède deux religieuses, dont l'une exerceroit la charge de prieure; et deux autres au monastère de Malagon, dont l'une seroit sous-prieure. Mon choix fut des plus heureux, je l'attribuai aux prières qu'on avoit faites pour cela, et à une faveur particulière du divin Maître (1). Son secours nous étoit ici plus nécessaire que dans les fondations que nos religieuses commencent toutes seules; car alors tout s'arrange très-bien.

Le père Antoine de Jésus et le père Gabriel de l'Assomption, députés par les habitants de Villeneuve de la Xara, vinrent nous chercher. Nous partîmes avec eux de Malagon le 13 février 1580, un samedi, veille du dimanche de la Quinquagésime. Il plut au Seigneur de nous envoyer un temps magnifique, et à moi une santé si parfaite, qu'il me sembloit n'avoir jamais eu aucun

(1) Les deux religieuses que sainte Térèse choisit à Tolède, étoient Marie des Martyrs à qui elle confia la charge de prieure, et Constance de la Croix. Les deux qu'elle prit à Malagon, étoient Elvire du Saint-Ange qu'elle établit sous-prieure, et la vénérable mère Anne de Saint-Augustin.

Nous parlerons à la fin du chapitre de ces insignes servantes de Dieu, qui furent les quatre premières colonnes du monastère de Villeneuve de la Xara.

Sainte Térèse emmena aussi avec elle, dans ce voyage, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, et Béatrix de Jésus sa nièce; elle revint ensuite à Tolède, accompagnée de ces deux religieuses. (V. Boll., page 201.)

Digitized by Google

mal. J'étois émerveillée d'un changement si soudain. Je voyois par là combien il importe, lorsque Dieu demande quelque chose de nous, de ne nous laisser arrêter ni par les infirmités, ni par les obstacles, puisqu'il peut, quand il lui plaît, changer la foiblesse en force et la maladie en santé; et, s'il ne le fait pas, c'est qu'il juge que la souffrance nous est plus avantageuse. Ainsi, dès qu'il nous a fait connoître sa volonté, marchons, les yeux fixés sur son honneur et sur sa gloire, et oublions-nous nous-mêmes. Est-il sous le ciel un plus bel usage de la santé et de la vie, que de les sacrifier pour la cause d'un si grand Roi, d'un si auguste Maître? Croyez-m'en, mes filles, jamais vous ne vous égarerez en suivant ce chemin. Souvent, je l'avoue, à cause de mon peu de vertu et de ma foiblesse, j'ai craint, j'ai douté; je ne me souviens pas cependant, depuis que Notre-Seigneur m'a donné l'habit de Carmélite déchaussée, ni même quelques années auparavant, qu'il me soit arrivé une seule fois d'être infidèle à cette règle de conduite. Le divin Maître, par sa pure miséricorde sans doute, m'a toujours fait la grâce de vaincre ces tentations, et de me précipiter à corps perdu au-devant de ce que je croyois être de son plus grand service, malgré toutes les difficultés que je pouvois rencontrer. Je voyois clairement, il est vrai, que mon concours étoit bien peu de chose, mais je savois aussi que Dieu ne demande de nous que cette généreuse disposition, pour faire ensuite tout par lui-même. Qu'il soit à jamais béni! qu'il soit loué dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Digitized by Google

Sur notre route se trouvoit le monastère de Notre-Dame-du-Secours dont j'ai fait mention. Nous devions nous y arrêter pour donner avis de notre arrivée à Villeneuve de la Xara, qui n'en est éloignée que de trois lieues; les deux pères qui nous accompagnoient l'ayant ainsi réglé, il étoit juste de leur obéir. Ce monastère s'élève dans un désert, au milieu d'une charmante solitude. Lorsque nous en fûmes à peu de distance, les religieux vinrent en bon ordre au-devant de leur prieur pour le recevoir. Comme ils marchoient nu-pieds, et portoient leurs pauvres manteaux de gros drap blanc, nous nous sentîmes tous, à leur aspect, pénétrés de dévotion. Pour moi, j'en fus profondément attendrie, parce que je me crus transportée à ce bienheureux temps des premiers saints de notre ordre. Les religieux de ce monastère m'apparoissoient comme de blanches fleurs qui exhaloient dans cette campagne un suave parfum. Et devant Dieu, c'est ce qu'ils sont en réalité, si j'en juge par la ferveur avec laquelle ils le servent. Ils entrèrent dans l'église en chantant un *Te Deum*, avec des voix qui annonçoient leur grande mortification. L'entrée de cette église, étant sous terre, ressembloit à une caverne, et nous représentoit celle de notre père Élie. Tandis que j'avançois, je goûtois une joie intérieure si vive, qu'elle m'eût payée des fatigues d'un voyage plus long encore. Mais à ce sentiment ne tarda pas à se joindre celui d'une profonde douleur, lorsque je ne retrouvai plus en cette vie la bienheureuse Catherine de Cardonne, par qui il avoit plu à Notre-Seigneur de fonder

Digitized by Google

ce monastère. J'avois tant désiré de la voir! mais, hélas! je n'en étois pas digne.

Il ne sera pas hors de propos, je pense, de rapporter ici quelques particularités de sa vie, et de dire par quelles voies elle devint fondatrice d'un monastère qui a été si utile à tant d'âmes dans les lieux circonvoisins. Si je mets sous vos yeux, mes filles, la pénitence de cette sainte, c'est afin que, voyant combien nous sommes loin de lui ressembler, nous fassions de nouveaux efforts pour plaire à Notre-Seigneur. Et pourquoi dans le service de notre divin Époux, montrerions-nous moins de courage que cette vierge, nous qui ne descendons pas d'une race aussi illustre, et qui n'avons pas été élevées aussi délicatement qu'elle? car elle étoit issue des ducs de Cardonne, et elle en portoit le nom. L'éclat de la naissance, je le sais, n'est pas un mérite devant Dieu: si j'en parle ici, c'est afin qu'on se souvienne que ce fut du milieu des grandeurs et des délices du siècle, que Catherine de Cardonne passa à un genre de vie si austère. Les premières fois qu'elle m'écrivit, elle mettoit au bas des lettres son nom de famille; ensuite, elle signoit seulement : *La pécheresse*. D'autres écriront sa vie (1); ils raconteront ce qui s'est passé depuis son en-

(1) Les annalistes du Carmel ont écrit avec étendue la vie de la vénérable Catherine de Cardonne. Ainsi, nous pouvons compléter le tableau biographique de cette illustre vierge dont Dieu a voulu que sainte Térèse traçât les principaux traits.

Catherine de Cardonne naquit à Naples en 1519. Elle étoit issue des ducs de ce nom établis en Catalogne. Son père qui s'appeloit don Raymond de Cardonne, descendoit des rois d'Aragon. Sa mère étoit proche parente de la princesse de Salerne.

Digitized by Google

fance jusqu'à l'époque où elle quitta le monde; ils mettront ensuite sous les yeux, avec toute l'étendue qu'il mérite, le tableau des grâces extraordinaires dont Notre-

Les premières années de l'enfance de Catherine présagèrent ce qu'elle seroit un jour. On remarquoit en elle un attrait prononcé pour la prière, la solitude, et la mortification. Elle avoit pour la très-sainte Vierge une tendre dévotion qui devoit aller croissant toute sa vie. Éclairée d'en haut, elle se hâta de mettre sous la garde de la Reine du ciel le plus beau de ses trésors, sa virginité. Ses exercices de piété étoient nombreux, et elle s'en acquittoit avec la ferveur d'un ange. Heureuse enfant! par son admirable fidélité à la grâce, elle méritoit, à un âge encore si tendre, de traverser pure le siècle présent, et d'emporter sans tache au ciel les vêtements de son baptême.

Elle n'avoit pas huit ans lorsqu'elle perdit son père, et fut placée dans le palais de la princesse de Salerne, qui vouloit veiller à son éducation. Dieu ne tarda pas à faire connoître à la jeune Catherine la voie où elle devoit entrer. Un jour, tandis qu'elle étoit recueillie dans son oratoire, son père dont elle pleuroit la mort récente, lui apparut tout investi des flammes du purgatoire, et la conjura de l'en délivrer : « *Ma fille, lui* « *dit-il, je serai dans ce feu jusqu'à ce que tu aies fait pénitence pour* « *moi.* » Le cœur percé de compassion, Catherine promit à son père de satisfaire pour lui à la justice divine, et la vision disparut.

Le moment de Dieu étoit venu : Catherine s'élevant avec un courage viril au-dessus de la foiblesse de son sexe, prélude sans délai à ces austérités étonnantes qui feront d'elle un prodige de pénitence. A défaut de disciplines qu'elle n'a pas d'abord sous la main, elle s'arme des clefs de son appartement; elle en forme un faisceau, et en meurtrit son corps avec une impitoyable rigueur. Elle répand avec bonheur, pour ouvrir le ciel à son père, les prémices de ce sang virginal qu'elle fera couler à flots pendant un demi-siècle encore. Magnanime vierge! dès les premiers pas dans la carrière, elle se montre à nous martyre de la piété filiale. Les larmes, les soupirs, les prières, la voix du sang de Catherine ont enfin désarmé la justice, et acquitté la dette paternelle. Raymond de Cardonne resplendissant de l'éclat des bienheureux, apparoît de nouveau à sa fille, et lui adresse ces paroles : « *Dieu a accepté ta pénitence,* « *ma fille, et je vais jouir de sa gloire. Par cette pénitence, tu es de-* « *venue si agréable à Jésus-Christ, qu'il t'a choisie pour son épouse.* « *Continue toute ta vie de t'immoler en victime pour le salut des âmes,* « *c'est sa divine volonté.* » Après ces mots, laissant le cœur de Catherine inondé de joie, il va au ciel chanter les miséricordes de son Dieu, et intercéder à son tour auprès de lui pour sa chère libératrice.

Digitized by Google

Seigneur la combla dans la solitude. Pour moi, je me contenterai, mes filles, de rapporter ce que j'ai appris de personnes dignes de foi qui ont conversé avec elle.

Catherine au comble du bonheur de se voir élue pour épouse par le Dieu des vierges, se consacre à lui sans partage, et lui promet une éternelle fidélité. Dans l'oraison, école des pures et saintes lumières, elle découvre avec plus de clarté, chaque jour, la suréminente dignité du titre dont son Dieu a daigné l'honorer. Tressaillant d'allégresse d'appartenir au même Époux que les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Lucie, et voulant, de son côté, rendre éternels les nœuds qui l'unissent à lui, vers l'âge de dix ans, elle se lie en présence de toute la cour céleste, par le vœu de perpétuelle virginité. Le jour où Catherine de Cardonne dit à Jésus-Christ : Vous seul, mon adorable Bien-Aimé, règnerez sur mon cœur, vous seul en aurez l'empire pour l'éternité, le ciel entier applaudit à son sacrifice. Marie l'adopte pour sa fille, et lui destine déjà le glorieux habit du Carmel. Jésus-Christ lui met invisiblement au doigt l'anneau des épouses, il prend une nouvelle possession de son cœur, il établit sa demeure dans ce paradis de délices dont il ne doit plus sortir ; il revêt de force celle qui n'aspire qu'à mourir avec lui sur la croix ; enfin, il la garde désormais comme la prunelle de son œil.

Catherine, sûre de plaire à Notre-Seigneur en s'immolant par amour pour lui, comme une victime pour le salut des âmes, mène, dans le palais de la princesse de Salerne, une vie dont la rigueur ne le cède en rien à celle des pénitents du désert. Mais elle en dérobe le secret aux humains, et n'en veut avoir pour témoin que Celui dont elle souhaite d'être uniquement aimée. Condamnée par son rang à porter de riches habits, elle n'a d'estime que pour l'invisible et glorieux vêtement de l'âme qui est la grâce de Jésus-Christ. Ses bijoux sont les instruments de pénitence ; ses diamants et ses perles sont les vives blessures qu'elle imprime à son corps ; elle est jalouse d'en paroître ornée aux yeux de son Époux crucifié. Le cilice qui pénètre ses chairs est sa parure de prédilection. Une si généreuse fidélité à son Dieu, un si pur dévouement pour sa gloire reçoivent leur récompense ; Jésus-Christ répand dans son âme des délices que le monde ne connoît pas. L'oraison devient pour l'heureuse Catherine un paradis anticipé. Voilà sa vie intime, sa vie cachée en Dieu. Au dehors, on la voit fidèle à tous ses devoirs, constante dans la pratique des vertus chrétiennes. Je ne sais quel mélange de force et de douceur rendent son commerce agréable. Sa bonté fait pardonner ce mépris qu'elle a pour tous les vains plaisirs de ce monde. On ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur de sa foi, son zèle pour la gloire de Dieu, son détachement des créatures, sa tendre charité pour les pauvres. Ainsi, à cet âge où l'on se

Digitized by Google

Dès le temps que cette sainte vivoit au milieu des grands du monde et des seigneurs de la cour, elle veilloit sur son âme avec un soin extrême, et pratiquoit de

laisse éblouir par le monde, Catherine de Cardonne le tient vaincu sous ses pieds. De si beaux exemples, une si sainte vie, lui attirent l'estime et la vénération publique. Mais ce culte de respect que l'on a pour elle, va devenir l'occasion d'une terrible lutte. A treize ans, elle est demandée en mariage par un jeune seigneur napolitain épris de sa vertu. Catherine de Cardonne oppose son vœu. Ses parents promettent de lever l'obstacle en demandant la dispense; ils pressent, ils commandent. Contrainte de céder à leurs ordres, comme autrefois Cécile à ceux des auteurs de ses jours, elle se confie comme cette vierge au pouvoir souverain du divin Époux qu'elle a choisi. L'attente de Catherine de Cardonne n'est point trompée; son fiancé meurt; et, libre du lien qui la menaçoit, elle renouvelle, en présence des anges, le serment de n'appartenir jamais qu'à Jésus-Christ.

Le Ciel s'étant expliqué en faveur de Catherine de Cardonne, ses parents n'osèrent plus imposer de contrainte à ses volontés. Affranchie de la servitude du siècle, elle fixa sa demeure dans le couvent des Capucines de Naples. Dans cette solitude, elle s'abandonna à tout son attrait pour la vie pénitente et pour l'oraison. Méditer son Dieu crucifié, en reproduire en soi la vivante image, fut sa sainte et suave occupation du jour et de la nuit. Les austérites auxquelles elle se livra dans cet asile, et les faveurs célestes dont elle y fut comblée, sont le secret de Dieu. Mais la suite de la vie de Catherine de Cardonne les fait pressentir.

Dieu avoit préparé cette amante de la croix, par une solitude de vingt-cinq ans, à donner aux grands du monde l'exemple des plus sublimes vertus; c'est à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, qu'il va la faire paroître.

Voici par quelles voies la Providence la conduisit dans ce royaume. La princesse de Salerne, enveloppée dans la disgrâce de son mari qui étoit passé du parti de Charles-Quint à celui de la France, reçut ordre de Philippe II de se rendre à Valladolid. Frappée par ce coup imprévu, elle conjura Catherine de Cardonne de l'accompagner pour être son appui et sa consolation au milieu de ses malheurs. Le noble cœur de Catherine n'écouta que la charité. Elle quitta sa chère solitude, et suivit en 1557 sa parente en Espagne. Arrivée à Valladolid, la princesse de Salerne crut devoir soutenir la dignité de son rang; elle déploya beaucoup de magnificence dans son palais, et forma autour d'elle une brillante cour. Par cet éclat, elle ne songeoit qu'à maintenir l'honneur de son nom; mais Dieu se servit de ces vues humaines pour présenter aux grands de la

Digitized by Google

grandes austérités. Sentant de jour en jour un désir plus ardent de mener une vie pénitente, elle reçut d'en haut l'inspiration de se retirer dans un désert où, seule, elle

terre un modèle accompli de toutes les vertus. Le véritable ornement du palais de la princesse de Salerne fut Catherine de Cardonne. Comme elle étoit toujours à côté de la princesse quand elle paroissoit en public, on fut bientôt frappé de ses qualités éminentes, et de la sainteté de sa vie. A une sagesse consommée, elle allioit une rare bonté de caractère; ses paroles avoient cette douceur et cet irrésistible empire qui n'est ici-bas que le partage des saints. Sa présence à Valladolid fut donc une prédication éloquente, et produisit les plus heureux fruits dans les âmes. Dieu voulut la glorifier en se servant d'elle pour confondre un ennemi de son Église. Depuis quelque temps, un novateur répandoit habilement le venin de l'hérésie à Valladolid. Plusieurs personnes du plus haut rang étoient éblouies par le prestige de sa parole. Mais Catherine de Cardonne démêla ses artifices, et reconnut en lui un hérétique luthérien. Elle ne craignit pas, quand il vint au palais de la princesse de Salerne, dans l'espoir sans doute d'y recueillir des louanges, de lui reprocher devant tout le monde le poison de sa doctrine; elle lui prédit qu'il ne prêcheroit plus, et qu'il porteroit la peine de son crime. Cette sainte liberté de langage fut pour l'hérétique un coup de foudre; il pâlit, tenta en vain d'articuler quelques mots pour son apologie, et se retira confus et consterné. Contre l'attente commune et toutes les données ordinaires, la prédiction de Catherine se vérifia de la manière la plus précise. On ne douta plus que Dieu ne l'eût éclairée de l'esprit de prophétie, et la vénération qu'on avoit pour elle ne fit que s'augmenter.

Il y avoit à peine deux ans que cette grande servante de Dieu étoit en Espagne, lorsque le Seigneur appela à lui la princesse de Salerne. Philippe II connoissoit le mérite de Catherine de Cardonne; il voulut la retenir à la cour, et la nomma gouvernante de don Carlos son fils, et du jeune don Juan d'Autriche, plus tard le vainqueur de Lépante. Le prince Rui-Gomez, premier ministre du monarque, s'estima heureux de loger Catherine de Cardonne dans son palais; il la conjura même d'en prendre l'intendance. Elle y consentit à condition qu'elle auroit toute liberté de faire des largesses aux pauvres de Jésus-Christ. La sainte gouvernante s'attira bientôt l'affection et le respect des deux jeunes princes qui ne l'appeloient que du nom de mère. Don Juan surtout lui garda toute sa vie un amour filial dont il lui donna souvent des preuves par ses lettres. La bénédiction du Ciel se reposa sur la maison du prince Rui-Gomez, tant que Catherine de Cardonne en eut la conduite. Il sembloit que Dieu lui rendît au centuple, comme il l'avouoit lui-même, tout ce

Digitized by Google

pût jouir de Dieu, et crucifier son corps sans que personne l'en détournât. Elle fit part de son dessein à ses confesseurs, mais ils ne voulurent point lui permettre de l'exé-

que la charité de cette tendre mère des pauvres versoit dans leur sein. Catherine de Cardonne édifia toute la cour par ses exemples; elle y fut constamment la bonne odeur de Jésus-Christ.

En 1562, l'année où sainte Térèse jetoit à Avila les fondements de la réforme du Carmel, le divin Maître fit entendre à Catherine de Cardonne ces paroles: « *Quitte ce palais, retire-toi dans une grotte solitaire où « tu puisses, avec plus de liberté, vaquer à l'oraison et à la pénitence.* » Comme ces paroles venoient de Dieu, elles produisirent les effets que signale sainte Térèse; elles répandirent la joie et la paix dans l'âme de Catherine, et lui donnèrent un courage qu'aucun obstacle au monde n'étoit capable d'arrêter.

Catherine eût voulu sur-le-champ se retirer au désert; mais ses guides spirituels s'y opposèrent. Notre-Seigneur lui envoya alors François de Torrès et saint Pierre d'Alcantara, qui l'encouragèrent à exécuter l'ordre divin qu'elle avoit reçu; saint Pierre d'Alcantara lui promit même des prières particulières, afin qu'elle pût au plus tôt quitter la cour et gagner la solitude. Le divin Maître ne tarda pas à lui en ménager le moyen. Le prince Rui-Gomez devant faire un voyage à une de ses terres, Catherine de Cardonne obtint de l'accompagner. C'est là qu'elle concerta son plan de fuite, avec l'ermite d'Alcala dont parle sainte Térèse. La veille de son départ, elle écrivit une lettre qu'elle adressoit au prince et à la princesse d'Eboli; elle leur déclaroit qu'elle s'en alloit dans un désert, pour obéir aux ordres de Dieu; elle les conjuroit, au nom de leur amitié, de ne point la chercher, que ce seroit en vain; que d'ailleurs rien ne pourroit la contraindre de retourner à la cour; elle ajoutoit qu'elle ne cesseroit jamais de les recommander à Dieu; elle les prioit de vouloir donner les mêmes assurances au roi et aux deux jeunes princes, à don Juan surtout qu'elle aimoit avec une tendresse de mère. Elle laissa cette lettre dans un endroit où elle étoit sûre qu'on la trouveroit le lendemain.

La nuit où elle devoit exécuter son dessein, Catherine de Cardonne étoit en prières. Le divin Maître qui l'appeloit, voulut être lui-même son premier guide, et l'encourager par un miracle: avant l'aurore, le crucifix qu'elle portoit suspendu à son cou, se leva en l'air, et lui dit: « *Suis-moi.* » Elle le suivit vers une fenêtre du rez-de-chaussée, et, malgré qu'elle fût fermée, malgré l'obstacle de ses barreaux de fer, Catherine de Cardonne, sans savoir comment, se trouva dans la rue. A la vue de ce miraculeux témoignage d'amour que Jésus-Christ venoit de lui donner, l'heureuse fugitive avoit peine à contenir ses transports de

Digitized by Google

cuter. Qu'ils l'aient traitée de folie, je ne m'en étonne pas, tant le monde use aujourd'hui de discrétion, et tant il met en oubli les faveurs extraordinaires que Dieu

joie et de reconnoissance; elle pouvoit dire à son cher Maître ce que lui disoit Térèse après avoir aussi éprouvé sa miraculeuse assistance, dans un moment solennel de sa vie : « O Dieu de mon cœur, comme vous mon-« trez bien que vous êtes l'ami véritable! Étant tout-puissant, vouloir, « pour vous c'est faire. Jamais vous ne cessez d'aimer, si l'on vous aime. « Que toutes les créatures vous louent, ô souverain Maître du monde! « Et qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre jusqu'aux « extrémités de la terre combien vous êtes fidèle à vos amis! Tous les « frêles appuis d'ici-bas peuvent nous manquer; mais vous, mon Dieu, « qui êtes le Seigneur de toutes choses, vous ne nous manquez jamais. « Quelle est petite la part de souffrance que vous faites à ceux qui vous « aiment! O mon tendre Maître, avec quelle délicatesse, quelle amabi-« lité, quelle douceur vous savez agir à leur égard (1)! »

Catherine, l'âme inondée des joies du paradis, vola vers l'endroit où elle étoit attendue par l'ermite et un autre pieux ecclésiastique qui devoient la conduire au désert. En voyant l'héroïque vierge, ils bénirent Celui qui venoit de briser ses chaînes. Afin qu'elle ne pût être reconnue, ils lui coupèrent les cheveux, lui donnèrent un habit d'ermite, et s'éloignèrent sans délai des domaines du prince d'Eboli. Les deux guides de Catherine se rendirent d'abord avec elle à Cuenca, afin de lui obtenir de l'évêque la permission de choisir dans son diocèse quelque lieu désert pour y mener la vie érémitique. Dieu qui tient les cœurs dans sa main, mit dans celui du prélat les sentiments les plus favorables. Il permit avec bonté à l'ermite de choisir dans son diocèse le site qui lui conviendroit le mieux. Les trois pèlerins se dirigèrent alors vers le territoire de la ville de Roda. Quand ils furent arrivés sur une petite colline distante de cette ville d'environ quatre lieues, Catherine de Cardonne dit à ses guides : « C'est ici que Dieu veut que j'établisse ma demeure, n'allons pas plus « loin, je vous prie. » Les deux serviteurs de Dieu se mirent donc à chercher dans cet endroit quelque retraite où elle pût se mettre à l'abri de la rigueur des saisons et des injures du temps. Ils découvrirent entre des halliers d'épines difficiles à percer une espèce de grotte assez profonde; mais l'entrée en étoit si étroite, et la voûte si peu élevée, que Catherine, qui étoit fort déliée et d'une taille médiocre, avoit de la peine à y entrer et à s'y tenir debout. Pour ôter aux yeux des passants la vue de cette petite caverne, ils en fermèrent l'ouverture avec une claie de genet qu'ils

(1) *Vie de sainte Térèse*, écrite par elle-même, chap. XXV, p. 337.

Digitized by Google

a faites aux saints et aux saintes qui l'ont servi dans les déserts. Mais comme Notre-Seigneur favorise toujours les vrais désirs qu'on a de lui plaire, il envoya à Catherine de Cardonne un directeur capable de la conduire. C'étoit le père de Torrès, de l'ordre de Saint-François. Je le connnois très-particulièrement, et je le regarde comme un saint. Déjà, depuis plusieurs années, il vit dans une grande ferveur de pénitence et d'oraison; il a été en butte à bien des persécutions, mais il les a supportées avec joie, sachant que, quand on s'efforce de les bien recevoir, elles sont un des plus beaux présents de la main de Dieu. Ce saint religieux déclara à Catherine que sa vocation venoit de Notre-Seigneur, et qu'elle devoit la suivre sans différer davantage. Je ne sais si ce furent là ses propres paroles, mais je le pense, tant l'effet suivit de près le conseil.

Pour exécuter son dessein, Catherine de Cardonne mit dans la confidence un ermite d'Alcala; elle le pria de lui servir de guide, et lui demanda un inviolable secret. Ils partirent donc ensemble, et arrivèrent dans l'endroit du désert où est maintenant bâti le monastère de Notre-Dame-du-Secours. Là, Catherine ayant trouvé

fabriquèrent. Telle fut la nouvelle demeure de Catherine de Cardonne. Cette grotte étoit à une petite demi-lieue d'un monastère appelé Fontaine-Sainte, que les religieux Trinitaires avoient bâti, quelques années auparavant, au milieu du désert. L'ermitage étant ainsi disposé, les deux guides de la sainte solitaire prirent congé d'elle, lui laissant toutes sortes d'instruments de pénitence qu'ils lui avoient apportés, et pour provision de bouche, trois pains seulement. C'est là que la fille des ducs de Cardonne commença, en 1562, cette vie si admirable et si pénitente dont sainte Térèse va maintenant nous faire le récit.

Digitized by Google

une petite caverne où elle pouvoit à peine tenir, la choisit pour demeure, et l'ermite prit congé d'elle. Oh! qu'il devoit être grand l'amour qui la transportoit, puisqu'elle ne songeoit ni à la nourriture, ni aux dangers, ni à l'infamie que sa fuite pouvoit faire rejaillir sur elle! Quelle devoit être l'ivresse de cette sainte âme, volant ainsi au désert, uniquement possédée du désir d'y jouir sans obstacle de la présence de son Époux! Et combien ferme devoit être sa résolution de rompre avec le siècle, puisqu'elle fuyoit ainsi tous ses plaisirs! O mes sœurs, méditons un pareil exemple, et considérons comment, d'un seul coup, cette vierge abattit à ses pieds le monde vaincu! Vous en avez fait autant, il est vrai, le jour où admises dans cet ordre sacré de la Vierge, vous avez offert à Dieu votre liberté, et embrassé une si étroite clôture : mais ces ferveurs des premiers temps du sacrifice n'auroient-elles pas un peu diminué dans quelques-unes d'entre nous? et, en certaines choses, ne serions-nous pas redevenues les esclaves de notre amour-propre? Plaise à la divine Majesté qu'il n'en soit pas ainsi; et puisque nous avons été les imitatrices de cette sainte amante de la solitude en fuyant le monde, sachons encore, à son exemple, le bannir entièrement de nos cœurs.

L'on m'a raconté bien des traits de la vie pénitente qu'elle menoit, mais l'on ne connoît sans doute que la moindre partie de ses grandes austérités. Ayant passé tant d'années dans cette solitude avec de si ardents désirs de crucifier sa chair, sans que personne modérât sa fer-

Digitized by Google

veur, elle devoit se traiter d'une manière terrible. Ce que je vais rapporter de ses macérations, je le tiens de quelques personnes dignes de foi, et de nos Carmélites de Tolède qui l'ont entendu de sa bouche. Dans la visite qu'elle fit à ces religieuses, qu'elle regardoit comme ses sœurs, elle leur parla avec une admirable franchise et une ravissante simplicité. A ces qualités qui lui étoient naturelles, elle allioit l'humilité la plus profonde : comprenant qu'elle n'avoit rien par elle-même, elle étoit très-éloignée de la vaine gloire, et si elle se plaisoit à raconter les grâces qu'elle recevoit de Dieu, c'étoit uniquement afin que son nom adorable en fût béni et glorifié. Une manière d'agir si franche pourroit être dangereuse pour des âmes qui ne seroient pas arrivées à un si haut degré de perfection, parce que, parmi les louanges qu'on donneroit à Dieu, il se mêleroit peut-être quelque sentiment d'amour-propre. Mais je ne doute pas que cette droiture parfaite et cette sainte simplicité qui possédoit Catherine de Cardonne, ne l'aient préservée de ce défaut, et je n'ai jamais ouï dire qu'on le lui ait reproché.

Elle raconta donc à nos sœurs de Tolède qu'elle avoit habité plus de huit ans dans la grotte de ce désert; qu'après avoir épuisé la petite provision de trois pains laissés par l'ermite qui lui avoit servi de guide, elle n'avoit vécu que d'herbes sauvages et de racines; mais qu'après un long intervalle de temps (1), ayant été rencontrée par un berger, celui-ci lui apporta ensuite très-fidèlement non-

(1) Trois ans, d'après ses historiens.

Digitized by Google

seulement du pain, mais de la farine, dont elle faisoit de petits tourteaux; que ce fut là désormais sa nourriture, et qu'elle ne la prenoit que de trois en trois jours. Voici maintenant un fait dont les religieux du monastère de Notre-Dame-du-Secours ont été témoins oculaires. A l'époque où la bienheureuse Catherine s'occupoit de la fondation, elle étoit si épuisée et avoit tellement perdu le goût, que si on l'obligeoit à manger quelque sardine ou autre chose, elle s'en trouvoit plutôt mal que bien. Pour le vin, elle n'en but jamais, que je sache. Les disciplines qu'elle prenoit avec une grande chaîne, duroient souvent une heure et demie, et quelquefois deux heures. Ses cilices étoient si rudes, qu'une femme qui, au retour d'un pèlerinage, lui avoit demandé l'hospitalité, m'a dit qu'ayant fait semblant de dormir, elle avoit vu la sainte solitaire ôter et nettoyer son cilice, qui étoit plein de sang. La guerre qu'elle avoit à soutenir de la part des démons la faisoit souffrir encore plus que les austérités : elle a dit à nos sœurs qu'ils lui apparoissoient tantôt sous la figure de grands dogues qui s'élançoient sur ses épaules, et tantôt sous celle de couleuvres; mais que, quelque chose qu'ils lui fissent, elle n'en avoit pas peur.

Lors même qu'elle eut fondé le monastère, elle continua d'habiter dans sa caverne; elle y passoit les jours et les nuits, et n'en sortoit que pour aller aux offices divins. Avant que le monastère fut bâti, elle entendoit la messe dans l'église d'un couvent de religieux de la Merci, qui étoit à un quart de lieue de là; quelquefois elle faisoit ce chemin à genoux. Elle portoit une tunique

Digitized by Google

de serge grossière, et par-dessus, un vêtement de bure fait de telle manière qu'on la prenoit pour un homme.

Après qu'elle eut passé quelques années dans une solitude si profonde, Dieu voulut que le bruit de sa vertu se répandît dans les lieux voisins (1). On conçut pour elle une si grande vénération qu'on accouroit en foule de divers endroits pour la voir. Elle parloit à tous avec beaucoup de charité et de douceur. Cependant le nombre des personnes qui se rendoient à son ermitage croissoit de jour en jour; et quiconque pouvoit s'entretenir quelques instants avec la sainte solitaire, regardoit cette faveur comme un grand bienfait du Ciel. Mais Cathe-

(1) Elle avoit passé trois ans inconnue aux hommes, lorsqu'un berger, comme on l'a vu plus haut, découvrit sa retraite. Dès ce moment, on commença à venir visiter son ermitage, et, peu de temps après, l'on sut que cet ermite étoit Catherine de Cardonne. Voici comment on l'apprit: quelques ecclésiastiques, et un religieux Trinitaire de Fontaine-Sainte, s'étant rendus à la grotte pendant qu'elle en étoit absente, y trouvèrent des lettres de don Juan d'Autriche, qui donnoit à Catherine le nom de mère; ils trouvèrent en outre un livre d'heures, à la dernière page duquel étoient écrits ces mots : *La princesse d'Eboli a donné ces heures à Catherine de Cardonne.*

Dès que l'on sut que l'ermite de ce désert étoit une vierge issue d'une famille illustre, on fut pénétré pour elle de la plus profonde vénération, et l'on ne l'appela plus que la *sainte solitaire*, ou la *sainte femme.*

Les merveilles que l'on racontoit d'elle, portèrent l'autorité ecclésiastique à examiner son esprit. Cette mission fut confiée au P. Gaspar de Salazar, recteur du collége des Jésuites à Cuenca. Ce guide éminent qui avoit dirigé sainte Térèse à Avila, et dont la Sainte fait un si grand éloge dans le *Livre de sa Vie*, se rendit auprès de Catherine de Cardonne. Il vit avec admiration les trésors de grâces dont Dieu avoit enrichi cette âme, et il rendit un solennel témoignage à la sainteté de sa vie; de sorte que le clergé eut pour elle la même vénération que le peuple. Le P. Gaspar de Salazar communiqua plus d'une fois avec cet ange du désert, et il se plaisoit à dire *que Catherine de Cardonne étoit une des âmes les plus séraphiques de son siècle.*

Digitized by Google

rine ne tarda pas à être accablée par tant de visites, et elle disoit qu'on la faisoit mourir. Dès que le monastère de Notre-Dame-du-Secours fut bâti, cette affluence devint plus grande : à certains jours la campagne étoit toute couverte de chariots remplis de monde qui venoit pour la voir; les religieux, pour qu'on la fatiguât moins, n'avoient pas d'autre moyen que de la faire monter sur un lieu élévé, d'où elle bénissoit la foule des pèlerins, qui ensuite se retiroit contente. La caverne où elle habitoit fut un peu agrandie par les soins de quelques personnes; Catherine y avoit passé huit ans, lorsqu'elle tomba si dangereusement malade qu'elle se crut aux portes du tombeau; jamais néanmoins, durant les souffrances de cette maladie, elle ne put se résoudre à sortir de sa pauvre demeure.

Vers cette époque, elle se sentit pressée d'un grand désir de fonder près de sa caverne un monastère de religieux; mais étant indécise sur le choix de l'ordre, elle suspendit quelque temps l'exécution de son dessein. Un jour qu'elle étoit en oraison devant un crucifix qu'elle portoit toujours sur elle, Notre-Seigneur lui fit voir un manteau blanc et lui donna à entendre de fonder un monastère de Carmes déchaussés. Elle avoit ignoré jusque-là qu'il en existât, elle n'avoit jamais entendu parler d'eux; à la vérité nous n'avions alors que deux monastères de Carmes réformés, celui de Mancéra et celui de Pastrana. Catherine ayant fait prendre des renseignements, ne tarda pas à être instruite de l'existence de ce dernier monastère. Comme Pastrana appartenoit à

Digitized by Google

la princesse d'Eboli, femme du prince Rui-Gomez, et son ancienne amie, elle partit pour cette ville dans la ferme résolution d'exécuter ce que Notre-Seigneur lui avoit révélé. Ce fut à Pastrana, dans l'église de nos religieux, dédiée à saint Pierre, que la bienheureuse Catherine prit l'habit de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Mais elle n'entendit nullement par cet acte embrasser la vie religieuse : Notre-Seigneur la conduisant par un autre chemin, elle ne sentit jamais d'attrait pour cet état. Ce qui l'en détournoit, étoit la crainte qu'on ne l'obligeât par obéissance à modérer ses austérités, et à quitter sa solitude. Elle reçut le saint habit de la Vierge, en présence de tous les religieux du monastère. Le père Mariano, dont j'ai parlé dans ce livre, étoit de ce nombre. Il m'a dit que pendant la cérémonie il avoit eu un grand ravissement d'esprit, dans lequel il vit plusieurs religieux et religieuses à qui l'on avoit fait souffrir le martyre, et dont les uns avoient eu la tête tranchée, et les autres les bras et les jambes coupés. Ce père n'est point homme à m'affirmer une chose qu'il n'auroit point vue ; il n'est pas non plus accoutumé à avoir des ravissements, Notre-Seigneur ne le conduisant point par cette voie. Ainsi, mes sœurs, demandons à Dieu que la vision se réalise de nos jours, et que nous nous rendions dignes, avec le secours de sa grâce, d'être du nombre de ces fortunés martyrs.

Dès son arrivée à Patrana (1), la bienheureuse Cathe-

(1) Catherine de Cardonne se rendit à Pastrana en 1571, et ce fut le 6 mai de cette année qu'elle reçut l'habit de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, en présence du prince et de la princesse d'Eboli. Comme, depuis qu'elle

Digitized by Google

rine de Cardonne commença à s'occuper d'une manière active de la fondation du monastère. Dans ce but elle se rendit à la cour, d'où elle étoit sortie jadis avec tant

étoit au désert, elle avoit porté un habit d'homme, elle ne voulut plus porter de vêtement de femme. Ainsi, en déposant son habit d'ermite, et en revêtant celui du Carmel, elle prit un habit pareil à celui des Carmes déchaussés, et elle le porta jusqu'à son dernier soupir. En cela, Catherine fut conduite par une voie toute particulière; ce costume, comme on l'a vu, avoit protégé pendant les premières années le secret de la solitude où elle s'étoit ensevelie.

Le bruit de l'arrivée de Catherine à Pastrana s'étant répandu à la cour, la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, qui, depuis qu'elle étoit veuve du prince Jean de Portugal, s'étoit retirée à Madrid chez les religieuses de sainte Claire, écrivit au prince d'Eboli de lui amener l'ancienne gouvernante de don Carlos et de don Juan. Rui-Gomez partit sans délai avec Catherine, et avec le P. Mariano qui l'accompagna dans ce voyage. La princesse Jeanne fut ravie de voir la sainte solitaire, elle lui parla à loisir, et elle eut la première la consolation d'épancher son âme dans la sienne. La princesse la conduisit ensuite à l'Escurial où étoit Philippe II avec la cour, et, durant le séjour qu'elle y fit, elle ne la quitta presque pas un moment. Le monarque et les grands d'Espagne eurent le bonheur, pendant huit jours, de jouir de la présence et des entretiens de cette illustre contemptrice du siècle. Catherine de Cardonne avoit été précédée à la cour par le récit des merveilles qui avoient marqué les huit années qu'elle venoit de passer dans sa caverne; ainsi, l'on saluoit, en la voyant, une sainte déjà connue; l'on ne s'étonna point de la voir avec son costume de Carme déchaussé, la tête couverte d'un capuce, un manteau blanc sur les épaules, un habit de bure grossière, et une ceinture de cuir. Dieu permit cette apparition de Catherine à la cour, afin que l'on vît une vierge au cœur viril, victorieuse de toute la foiblesse de son sexe, et rivale par ses austérités des plus célèbres pénitents du désert. A l'Escurial elle garda la même abstinence que dans son ermitage; là, comme dans sa grotte, elle ne prenoit qu'une heure de sommeil, et donnoit à l'oraison le reste du temps qu'on lui laissoit. On vit alors ce que la sainteté commande de respect, ce qu'elle a de charme par elle-même, et le doux empire qu'elle exerce. Catherine qui venoit de passer plus de huit ans dans la solitude et la contemplation, avoit presque oublié la langue des humains. Ne retrouvant plus ni l'ancienne politesse de son langage, ni les formules usitées à la cour, le plus souvent elle disoit au roi : *Mon fils*, et *mes filles* aux princesses. Mais ces paroles découlant d'un cœur perdu en Dieu, étoient bien loin de déplaire. Philippe II, dont

Digitized by Google

de joie. Ce ne dut pas être un petit tourment pour elle d'y paroître de nouveau. Ni les murmures ni les traverses ne lui manquèrent; et puis, elle ne pouvoit faire un pas

la foi étoit si vive, oublioit volontiers toute sa grandeur devant cet être angélique qui venoit lui parler du ciel. La joie qui brilloit sur la figure de Catherine, la douceur de son candide regard, la sérénité de son front, cette manière simple de traiter avec les grands de la terre, l'accent de sainteté de ses paroles, donnoient à son langage un attrait et un empire irrésistible. En l'écoutant, on découvroit la vanité du monde, et l'on se sentoit porté à mériter une place dans le royaume qui ne passe point.

Catherine, dans un entretien avec la princesse Jeanne, s'apercevant qu'elle venoit de lui dire *ma fille*, répara sa faute en disant à la sœur du roi : Ou pardonnez-moi ces manquements, ou renvoyez-moi dans ma chère solitude. — Ah! ma mère, lui répondit la princesse en l'embrassant tendrement, je vous permets d'oublier de me donner ces titres, pourvu que vous me promettiez de ne jamais m'oublier devant le Seigneur.

L'apparition de Catherine de Cardonne à la cour y laissa d'ineffaçables souvenirs. Ce que sa vue produisit ne sauroit être mieux exprimé que par ces paroles de saint Augustin sur sa mère sainte Monique : « Tous « ceux qui la connurent vous louoient, ô mon Dieu, vous glorifioient, « vous chérissoient en elle, parce qu'ils sentoient votre présence dans son « cœur, attestée par les fruits de sa sainte vie. » (*Conf.*, chap. IX.)

Catherine, après avoir passé huit jours à l'Escurial, retourna à Madrid. De la voiture où elle étoit avec quelques dames de la cour, elle distribuoit, avec sa bonté accoutumée, des bénédictions aux populations qui se pressoient en foule sur son passage. Ceci donna lieu à une des épreuves qu'elle eut à subir dans ce voyage. Le nonce, l'ayant mandée, lui fit des reproches de ce qu'elle portoit un habit d'homme, et de ce qu'elle s'avisoit de donner des bénédictions comme un évêque. L'humble vierge écouta tout, prosternée à terre. Quand il eut fini de parler, elle se leva et se justifia avec cette sainte simplicité qui la caractérisoit. L'envoyé du Saint-Siége, reconnoissant alors que Dieu conduisoit la bienheureuse Catherine par une voie extraordinaire, lui laissa la liberté de conserver son costume, la bénit, et se recommanda à ses prières.

Vers la fin du mois de mai, Catherine retrouva à Madrid don Juan d'Autriche, nommé généralissime de la flotte chrétienne dirigée contre les Turcs. L'on ne sauroit dire quelle fut la joie de don Juan en revoyant celle à qui il ne donnoit que le nom de mère. La considérant comme une sainte dont le crédit étoit très-grand dans le ciel, il la conjura avec les plus vives instances de se souvenir toujours de son âme devant Dieu, et

Digitized by Google

hors de la maison sans se voir accablée par la foule qui se pressoit autour d'elle, espèce de supplice qui la suivit partout où elle alla : les uns lui coupoient des morceaux

de l'accompagner par ses prières dans l'expédition qu'il alloit commander. Catherine de Cardonne, couronnant alors sa mission auprès du jeune prince, lui donna les plus sages avis, lui promit de l'avoir toujours présent à son souvenir dans ses prières, et lui prédit qu'il remporteroit la victoire sur les ennemis du nom chrétien. Ce fut un beau jour dans la vie de don Juan, que celui où il entendit ces paroles prophétiques de la bouche de sa sainte institutrice. Les genoux en terre, les mains jointes, les larmes aux yeux, le futur libérateur de la chrétienté demanda la bénédiction de Catherine, et, après l'avoir reçue, se releva le cœur fort d'une invincible espérance.

Tandis que le prince se préparoit à partir, Catherine se rendit à Tolède où elle passa quelque temps chez les Carmélites de cette ville. Là, libre de tout ce qui pouvoit gêner son attrait et ses goûts, elle se trouvoit en famille. Le silence et la solitude, les longues heures d'oraison, la facilité de pratiquer ses austérités lui étoient rendus; et, dans les moments consacrés par les Carmélites à se délasser par une sainte récréation, elle pouvoit parler avec toute la liberté des enfants de Dieu. Ce fut dans ces heures de passe-temps tout céleste qu'elle leur raconta comment, pour obéir à Notre-Seigneur, elle s'étoit retirée au désert, et la vie qu'elle y avoit menée. On peut penser quelle joie durent goûter les Carmélites en entendant ses récits. Elles étoient ravies de voir dans cette bien-aimée du Seigneur, tant de simplicité et de sainteté. Elles respiroient le suave parfum de ses vertus, en même temps qu'elles sentoient la surnaturelle odeur qui s'exhaloit de sa personne et de ses habits. Dieu voulut qu'elles fussent témoins de la rigueur avec laquelle se traitoit cette magnanime vierge, et comment elle se dévouoit en victime pour la cause de Jésus-Christ et de son Église. Un soir, Catherine se frappa avec la discipline trois heures de suite. Une religieuse qui avoit attendu tout ce temps devant sa cellule, ne pouvant plus maîtriser le sentiment de sa compassion, ouvrit la porte afin de mettre un terme à cette sainte cruauté. Elle vit alors les épaules de la vierge toutes déchirées, et Catherine, pour se dédommager par une nouvelle douleur, en essuya le sang avec un cilice.

Les Carmélites de Tolède voulurent l'engager à diminuer un peu ses pénitences. Elle répondit par ces mémorables paroles qui nous révèlent tout le secret de sa vie : « *Quand on a vu, comme moi, ce que c'est que « le purgatoire et l'enfer, on ne sauroit trop en faire pour tirer les « âmes de l'un, et les préserver de l'autre; je leur dois de ne pas « m'épargner, parce que je me suis offerte en sacrifice pour elles.* »

Digitized by Google

de son habit, et les autres de son manteau. En quittant la cour, elle alla à Tolède, et logea dans le monastère de nos religieuses. Toutes m'ont affirmé qu'il sortoit de sa

Catherine étant revenue de Tolède à Madrid, logea dans le palais du prince Rui-Gomez. Là, afin d'appeler les bénédictions du Ciel sur la flotte chrétienne qui ne devoit pas tarder à attaquer les Turcs, elle se renferma, dès le commencement de septembre, dans une solitude profonde, et s'unissant à toute la chrétienté alors en prière, elle multiplia ses pénitences et ses oraisons. Enfin se leva le jour qui tenoit en suspens tous les peuples catholiques; c'étoit un dimanche, le 7 du mois d'octobre 1571. Catherine en fut avertie par une lumière d'en haut; elle se macéra avec une effrayante rigueur; elle s'offrit mille et mille fois en victime à la colère de Dieu justement irrité par les péchés de son peuple; elle arrosoit de larmes son crucifix, elle colloit ses lèvres aux plaies d'amour de son Sauveur, elle lui adressoit les plus tendres supplications; quelques heures s'étoient écoulées de la sorte, quand tout à coup, saisie comme d'un saint transport, elle prononça d'une voix distincte ces paroles qui furent entendues par plusieurs personnes de la cour : « O Seigneur, « l'heure est venue, secourez votre Église; donnez la victoire aux chefs « catholiques; ayez pitié de tant de royaumes qui sont à vous, préser- « vez-les de la ruine. Le vent nous est contraire : mon Dieu, si vous ne « lui ordonnez de changer, nous périssons. » Quelque temps après, elle s'écria d'une voix plus forte encore : « Soyez béni, Seigneur, vous avez « changé le vent au moment nécessaire; achevez ce que vous avez com- « mencé. » Après ces mots, elle pria en silence durant un long espace de temps. Puis, tressaillant d'allégresse, elle offrit à Dieu les plus vives actions de grâces pour la victoire qu'il venoit de donner à son Église.

Catherine de Cardonne déclara tout au P. Mariano, et celui-ci le rapporta à Philippe II. Le monarque, par prudence, ordonna que tout cela fût tenu secret. Mais bientôt la nouvelle de la victoire de Lépante confirma la vérité de la vision de Catherine, et prouva que Dieu, par une lumière surnaturelle, l'avoit rendue témoin, comme le saint pontife Pie V, du miraculeux succès des armes chrétiennes.

Aussitôt après cette immortelle victoire, à dater de laquelle devoit toujours décroître la puissance des Turcs, don Juan écrivit à la vénérable Catherine de Cardonne, la remercia de ses prières, et lui envoya en souvenir quelques dépouilles enlevées aux vaincus.

Durant son séjour à Madrid, Catherine de Cardonne vit souvent les jeunes infantes Isabelle et Catherine, filles de Philippe II et d'Isabelle de France. Prévenues de bonne heure par la grâce, elles aspiroient toutes deux à devenir des saintes, et elles conjuroient Catherine de les aider

Digitized by Google

personne une odeur semblable à celle des reliques, si suave et si forte, qu'elle s'exhaloit même de son habit et de sa ceinture; et que plus on l'approchoit, plus on sentoit ce miraculeux parfum, quoique l'étoffe grossière de ses vêtements et l'extrême chaleur qu'il faisoit alors eussent dû produire un effet contraire. Pénétrées d'un saint respect pour cette grande servante de Dieu, nos sœurs voulurent avoir son habit; elles lui en donnèrent un autre, et gardèrent le sien comme un précieux trésor. Dans tout ce qu'elles m'ont dit, je suis assurée qu'il n'y a rien que de vrai, car elles sont incapables de mentir.

Catherine de Cardonne reçut, tant à la cour qu'ailleurs, des dons suffisants pour fonder son monastère;

auprès de Dieu par ses puissantes prières. La vierge de Jésus-Christ n'oublia rien pour enflammer leur désir. Comme ses paroles tomboient dans des âmes droites et pures, elles y fructifièrent au centuple. Les infantes, bénies par Catherine de Cardonne, furent deux des princesses les plus accomplies de leur siècle. Dieu destinoit l'ainée, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, aux nobles provinces qui avoient vu naître Charles-Quint. Mariée à l'archiduc Albert, prince en tout digne d'elle, elle gouverna les Pays-Bas avec un zèle pour la religion, avec une sagesse et une douceur qui feront éternellement bénir sa mémoire. Elle appela dans ses États les filles de sainte Térèse, et leur fonda à Bruxelles, près de son palais, un royal monastère d'où elles se répandirent bientôt dans les principales villes des Pays-Bas.

La mission de Catherine à Madrid étant terminée, elle regagna sa solitude vers les premiers jours du mois de mars de l'an 1572. Au mois d'avril, on commença à bâtir le monastère. Selon son désir, la grotte qu'elle avoit habitée fut enclavée dans l'église. On lui fit, à quelque distance, une nouvelle grotte, avec une communication souterraine, pour venir à l'église du monastère. Cette grotte avoit quatre pieds de large et douze de long; le P. Mariano en prit huit pour lui construire un Saint-Sépulcre, afin qu'elle pût être nuit et jour auprès du tombeau de Notre-Seigneur. Là, comme Magdeleine à la Sainte-Baume, elle acheva, durant les cinq ans qu'elle vécut encore, de s'embraser de l'amour de son cher Maître.

Digitized by Google

et comme, d'autre part, elle étoit munie de toutes les autorisations nécessaires, elle ne tarda pas à conduire à bon terme l'œuvre de cette fondation. L'église du couvent fut bâtie à l'endroit même où étoit sa grotte. On lui en fit une autre à quelque distance; dans cette nouvelle caverne, on lui construisit une chapelle du Saint-Sépulcre: c'est là, auprès du tombeau de Notre-Seigneur, qu'elle passoit les nuits et une grande partie du jour, durant les cinq ans qu'elle vécut encore. L'on a regardé comme une chose surnaturelle, que des mortifications aussi extraordinaires que les siennes n'aient pas plus tôt fini ses jours. Ce fut en l'année 1577 qu'elle termina son pèlerinage (1). On lui fit les funérailles les plus solen-

(1) Avant de nous agenouiller, avec sainte Térèse, devant le tombeau de la vénérable Catherine de Cardonne, contemplons cette vierge au terme de sa carrière, et assistons au spectacle sublime de sa dernière heure.

Déjà un demi-siècle s'étoit écoulé, depuis que Catherine, âgée de huit ans, s'étoit offerte à Dieu en victime. La croix de Jésus-Christ avoit été son unique amour, ses délices avoient été de s'y tenir constamment attachée pour gagner des âmes à son divin Époux. Par ce long martyre, elle avoit pris rang parmi les plus illustres pénitentes de l'Église: le ciel l'envioit à la terre; les anges alloient enfin la conduire en paradis. En 1577, le jour du Vendredi-Saint, entendant chanter la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'église du monastère, elle sent une compassion si vive pour les souffrances de son cher Maître, qu'elle tombe en défaillance, et reste comme morte; on croit qu'elle va succomber à cette blessure causée par son amoureuse douleur. Cependant, le Samedi-Saint, elle revient un peu à elle-même; et, le jour de Pâques, elle a assez de forces pour recevoir les religieux qui viennent en procession de l'église du couvent jusqu'à sa grotte. Mais bientôt, à cette blessure intérieure faite par la vue de son Amour crucifié, vient se joindre le mal corporel, précurseur de la fin de son exil. A cette vue, les religieux font transporter leur sainte fondatrice dans une pauvre maisonnette voisine du monastère, et lui donnent pour la soigner deux femmes pieuses. Ils élèvent un autel dans sa cellule; chaque jour ils vont lui dire la messe, et la nourrir du

Digitized by Google

nelles. Un gentilhomme, don Juan de Léon, qui la vénéroit de son vivant comme une sainte, s'estima heureux d'en payer les frais. C'est dans une chapelle de la Mère de Dieu, qu'elle aima tant toute sa vie, que repose maintenant Catherine de Cardonne, jusqu'à ce qu'on élève une église plus vaste que celle qui existe, pour y conserver comme il convient la bénite dépouille de cette vierge. Son souvenir est si présent, la dévotion que l'on a pour ce monastère et pour tous les lieux d'alentour est si grande, qu'il semble qu'elle ait laissé des traces vivantes de sa sainteté dans cette heureuse solitude, et en particulier dans cette caverne où elle a passé tant d'années avant la fondation du couvent. On m'a assuré qu'elle

pain des anges. Avec tout le zèle et toute la tendresse du dévouement le plus filial, ils la préparent à son bienheureux passage de la vallée des larmes au séjour de la béatitude. Ils lui lisent les Vies des Saints; ils lui parlent du ciel où elle brûle de s'envoler. Ces vues du paradis, sa joie de porter jusqu'au dernier soupir la couronne d'épines de son divin Époux, lui font trouver une ineffable douceur dans la souffrance. Partagée entre le désir de sauver des âmes en prolongeant son martyre, et le désir de voir briser ses liens pour être avec Jésus-Christ, elle arrive enfin au moment du triomphe. C'étoit le 11 mai, le jour de l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur, de l'an 1577; elle étoit entourée de ses fils en Jésus-Christ, qui fondoient en larmes. Au nom du divin Maître, ils la conjurent de les bénir une dernière fois : l'humble vierge résiste, alléguant qu'ils sont des saints, et qu'elle n'est qu'une pécheresse. Enfin elle cède à leurs instances, et, levant sur eux sa main mourante, elle les bénit. A ce moment, l'heure des joies éternelles sonnoit pour elle : le sourire des cieux sur la figure, la douceur de l'extase dans le regard, elle s'affranchit de ses chaînes, et entre dans la Patrie.

Sa dépouille mortelle fut enterrée avec pompe dans une chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. En 1603, le monastère de Notre-Dame-du-Secours ayant été transféré à Villeneuve de la Xara, les religieux emportèrent le corps de leur sainte fondatrice, et le placèrent dans l'église de leur nouveau couvent. (V. *Ann. gén. du Carmel*, tome I, liv. IV, et *Decor Carmeli*. secunda pars.)

Digitized by Google

avoit tant de peine de la multitude de personnes qui venoient pour la voir, qu'elle avoit formé le projet de se retirer dans un autre lieu où elle fût entièrement inconnue ; qu'elle avoit fait chercher dans ce dessein l'ermite qui lui avoit servi de guide la première fois, afin qu'il la conduisît dans un nouveau désert, mais que cet ermite étoit déjà mort. Notre-Seigneur le permit ainsi, parce qu'il vouloit que l'on consacrât à l'honneur de sa sainte Mère ce monastère où on le sert si fidèlement. A la joie peinte sur les traits des religieux, on voit combien ils s'applaudissent d'avoir quitté le monde : leur prieur, en particulier, est passé d'une vie très-commode aux austérités de la Réforme. Dieu les a surabondamment récompensés, par les délices spirituelles qu'il répand dans leurs cœurs. Ils nous reçurent avec beaucoup de charité, et nous donnèrent des ornements pour l'église du monastère que nous allions fonder. Le respect et l'affection que tant de personnes qualifiées conservent pour la bienheureuse Catherine de Cardonne, leur attiroient des dons nombreux ; ainsi ils pouvoient partager avec nous.

Durant le séjour que je fis dans cette solitude, mon âme se sentit inondée d'une consolation bien pure ; mais j'éprouvois en même temps une grande confusion qui me dure encore, parce que j'avois toujours présente à mon esprit cette vérité : celle qui avoit passé là sa vie dans une si rigoureuse pénitence, étoit femme comme moi, élevée plus délicatement à cause de sa naissance, moins pécheresse sans comparaison; enfin bien moins favorisée que moi de grâces extraordinaires, entre les-

Digitized by Google

quelles je compte celle de n'avoir pas été précipitée en enfer, comme mes péchés le méritoient. Ma seule consolation étoit le désir que je sentois de marcher à l'avenir sur ses traces autant qu'il me seroit possible; mais cette consolation étoit foible, parce que toute ma vie s'est consumée en désirs, sans que j'en sois jamais venue aux œuvres. Plaise à Dieu de m'assister par sa miséricorde infinie, c'est en elle seule que j'ai toujours mis ma confiance, m'appuyant sur les mérites de son Fils, et sur l'intercession de la sainte Vierge dont il m'a fait la grâce de porter l'habit.

Un jour, après avoir communié dans l'église de ce monastère, j'entrai dans un recueillement profond, qui fut bientôt suivi d'une extase. Tandis que j'étois ravie hors de moi, cette sainte femme m'apparut dans une vision intellectuelle, resplendissante de lumière comme un corps glorieux, et entourée de quelques anges. Elle me dit: « Ne te lasse point de fonder des monastères, mais « poursuis cette œuvre avec ardeur. » Je compris, quoiqu'elle ne me le dît pas, qu'elle m'assistoit auprès de Dieu. Elle ajouta une autre chose que je ne crois pas devoir consigner dans cet écrit. Cette apparition me laissa extrêmement consolée, et embrasée du désir de travailler pour la gloire de Notre-Seigneur. Aussi j'espère de sa divine bonté et des puissantes prières de cette sainte, que je pourrai faire quelque chose pour son service.

Vous voyez par ce récit, mes filles, que les souffrances et les travaux de cette grande servante de Dieu ont fini avec sa vie; mais la gloire dont elle jouit maintenant ne

Digitized by Google

finira jamais. Puisque nous pouvons à juste titre la considérer comme une de nos sœurs, je vous en conjure pour l'amour du divin Maître, efforçons-nous de marcher sur ses traces; à son exemple, ayons pour nous-mêmes une sainte horreur; et, puisque la vie est si courte et que tout finit si vite, sachons soutenir le combat jusqu'au bout, afin d'emporter la palme.

Nous arrivâmes à Villeneuve de la Xara le premier dimanche de carême de l'année 1580, le jour de la fête de saint Barbacien, et la veille de celle qu'on célèbre en l'honneur de la Chaire de saint Pierre. Tous les membres du conseil de ville, le docteur Ervias, et beaucoup d'autres personnes vinrent au-devant de nous. Nous nous dirigeâmes vers l'église principale de la ville, qui est fort éloignée de celle de Sainte-Anne, dont nous venions prendre possession. Je ne pouvois voir sans une consolation très-vive l'allégresse de tout cet excellent peuple, et le bonheur avec lequel il recevoit des religieuses de l'ordre de la très-sainte Vierge. Nous entendions de loin le son des cloches. Aussitôt que nous fûmes dans l'église, on entonna un *Te Deum*, qui fut alternativement exécuté par l'orgue et par un chœur de musiciens. Le *Te Deum* fini, on plaça le très-saint Sacrement sur un brancard, et la statue de Notre-Dame sur un autre. La procession se mit alors en marche avec beaucoup de pompe; on voyoit en tête plusieurs croix et bannières; quant à nous, nous suivions immédiatement le très-saint Sacrement, ayant nos manteaux blancs, et nos voiles baissés. Les Carmes déchaussés qui

Digitized by Google

étoient venus en grand nombre de leur monastère, marchoient près de nous. Les religieux de Saint-François, du couvent de la ville, s'y trouvoient aussi; enfin, il s'y rencontra un religieux dominicain; et, quoiqu'il fût seul, j'eus un grand plaisir de voir figurer là l'habit de son ordre. Comme le trajet à parcourir étoit long, on avoit dressé sur le chemin plusieurs reposoirs, où l'on s'arrêtoit et où l'on chantoit quelques versets à la louange de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. La vue de tout ce peuple exaltant à l'envi les grandeurs de notre Dieu porté en triomphe devant nous, et l'honneur que, pour l'amour de lui, on rendoit en ce jour à sept pauvres petites Carmélites, nous pénétroient des plus tendres sentiments de dévotion. Malgré un si touchant spectacle, j'étois intérieurement bien confuse de me voir parmi ces servantes de Dieu, et de savoir que si l'on m'eût traitée comme je le méritois, on n'auroit pu me souffrir. Enfin, nous arrivâmes à l'église de la glorieuse sainte Anne, l'on chanta une grand'messe, et le très-saint Sacrement fut mis dans le tabernacle avec beaucoup de solennité.

Ce n'est pas sans dessein, mes filles, que je vous ai entretenues en détail de l'honneur rendu en ce jour à l'habit de la Vierge que nous portons. Vous en remercierez Notre-Seigneur, et vous lui demanderez instamment que cette nouvelle fondation tourne à sa gloire. Pour moi, je suis plus contente lorsque l'établissement d'un monastère me coûte beaucoup de persécutions et et de souffrances; j'en raconte alors l'histoire avec plus de plaisir. A la vérité, les neuf demoiselles réunies dans

Digitized by Google

l'ermitage de sainte Anne avoient extrêmement souffert depuis près de six ans qu'elles s'y étoient renfermées (1). Leur pauvreté étoit très-grande : à peine pouvoient-elles, par leur travail, se procurer le nécessaire pour vivre. Jamais, néanmoins, elles ne voulurent demander d'aumônes, de peur qu'on ne crût qu'elles s'étoient réunies pour être entretenues par la charité des habitants de la ville. Leur vie étoit très-pénitente; elles jeûnoient un très-grand nombre de jours de l'année; et, lorsqu'elles ne jeûnoient point, le repas qu'elles prenoient étoit toujours bien frugal. Elles n'avoient que de très-mauvais lits. Enfin, elles étoient logées fort à l'étroit, ce qui devoit leur être d'autant plus sensible, que leur clôture étoit plus rigoureuse. Mais la plus grande de leurs angoisses venoit, comme elles me dirent, du désir ardent qu'elles avoient de se voir revêtues de notre saint habit. Jour et nuit elles n'étoient occupées que de cette espé-

(1) Voici quelle avoit été l'occasion de leur réunion dans ce lieu solitaire. D'abord quatre d'entre elles, qui étoient sœurs et de famille noble, ayant entendu parler de la réputation de sainteté qu'avoit, dans le diocèse de Cuenca, la vénérable Catherine de Cardonne, étoient allées, comme beaucoup d'autres, pour la voir. Éprises d'admiration pour la vie austère et retirée que cette sainte fille menoit, elles avoient aussitôt résolu de la prendre pour modèle. Mais leurs forces ne leur permettant pas de le faire, elles choisirent, d'après ses conseils, un genre de vie presque aussi retiré, mais moins austère. Quatre autres demoiselles, qui étoient sœurs aussi, s'étant bientôt, par le même motif, réunies à elles, ainsi qu'une autre vierge révérée comme une sainte à Villeneuve de la Xara, les principaux habitants de cette ville, édifiés de leur résolution, leur avoient permis de se retirer dans l'ermitage de Sainte-Anne. Elles y attendirent que la Providence leur fournît les moyens d'y former un couvent de Carmélites déchaussées, ainsi que la vénérable Catherine le leur avoit prédit; et depuis 1576, elles faisoient presser la Sainte de répondre à leurs désirs. (V. *Ann. gén. du Carmel.*)

Digitized by Google

rance, et la seule pensée que peut-être cet habit ne leur seroit jamais donné les jetoit dans un indicible tourment. Aussi cette faveur si précieuse à leurs yeux étoit-elle l'objet constant de leurs prières; elles répandoient très-souvent d'abondantes larmes devant le Seigneur, en lui présentant le plus cher de leurs vœux. Voyoient-elles s'élever quelque obstacle à leur dessein, elles en éprouvoient une affliction amère, et redoubloient leurs pénitences. C'étoit en prélevant quelques petites sommes sur les modiques revenus de leur travail, et en retranchant de leur nourriture, qu'elles payoient les messagers qu'elles m'envoyoient, et donnoient quelque gage de leur reconnaissance à ceux qui pouvoient les seconder dans leur dessein. Maintenant que, par des rapports intimes, leur sainteté m'est connue, je ne doute nullement que leurs prières et leurs larmes ne leur aient ouvert la porte de notre Ordre. Ainsi, je considère les richesses spirituelles que ces âmes choisies nous ont apportées, comme un trésor incomparablement plus précieux que les plus belles dots, et j'ai la confiance que ce nouveau monastère fera de très-grands progrès dans les voies de la perfection.

Lorsque nous entrâmes dans la maison où étoient réunies ces fidèles épouses de Jésus-Christ, elles nous reçurent avec une joie que Dieu seul peut connoître. Leurs vêtements, qui étoient ceux qu'elles portoient dans le monde, étoient d'une décence extrême, mais saintement négligés. Elles n'avoient point voulu prendre l'habit de ces femmes pieuses désignées sous le nom de

Digitized by Google

Béates, parce qu'elles espéroient toujours que Dieu leur feroit la grâce de recevoir le nôtre. Sur les visages amaigris de la plupart d'entre elles, nous pûmes lire la vie pénitente et austère qu'elles avoient menée. Toutes nous accueillirent avec des larmes de joie, et l'on a bien vu depuis que ces larmes étoient sincères. L'allégresse où elles sont depuis qu'elles vivent dans l'ordre de la Vierge, leur humilité si profonde, leur promptitude à obéir tant à la prieure qu'à toutes celles qui étoient venues pour cette fondation, enfin leur empressement à aller au-devant de tout ce qui pouvoit nous être agréable, étoient pour nous autant de preuves éclatantes de la solidité de leur vertu. Si elles avoient une appréhension, c'étoit que la pauvreté et la petitesse de leur maison ne nous portassent à nous en retourner. Depuis qu'elles vivoient ensemble, aucune d'elles ne s'étoit chargée de commander; elles s'occupoient toutes, avec humilité, aux travaux dont elles étoient capables. Lorsque le cas l'exigeoit, deux des plus âgées traitoient de leurs affaires; les autres ne parloient ni ne vouloient parler à personne. Il n'y avoit point de serrure à leur porte, mais seulement un verrou; la plus ancienne, chargée du soin de répondre, étoit la seule qui osât s'en approcher. Elles dormoient très-peu, afin d'avoir plus de temps pour le travail et pour la prière. Chaque jour elles consacroient régulièrement plusieurs heures à l'oraison, et les dimanches et les fêtes, elles y employoient presque tout le temps. Les livres dont elles se servoient pour leur conduite spirituelle, étoient ceux du père Louis de Grenade et du père Pierre d'Alcantara.

Digitized by Google

Elles employoient un temps assez considérable à chanter l'office divin qu'elles lisoient de leur mieux; car il n'y en avoit qu'une parmi elles qui sût bien lire. Leurs bréviaires n'étoient pas uniformes. Quelques-unes avoient d'anciens bréviaires romains qui leur avoient été donnés par des prêtres qui ne s'en servoient plus. Arrêtées, comme je l'ai dit, par la difficulté de la lecture, elles mettoient beaucoup de temps au chant de l'office; mais elles avoient choisi pour chœur un endroit d'où elles ne pouvoient être entendues des personnes du dehors. Il est à croire qu'il leur arrivoit très-souvent de dire un mot pour un autre, mais Dieu acceptoit leur intention et leurs pieux efforts. Le père Antoine de Jésus, peu de temps après avoir fait connoissance avec elles, leur conseilla de ne plus réciter que l'office de la sainte Vierge. L'ordre le plus parfait régnoit dans leur maison; ne s'épargnant aucune fatigue, elles faisoient elles-mêmes cuire leur pain dans un four qu'elles avoient; en un mot, c'étoit en tout la même régularité que si une supérieure eût été à leur tête. Plus je conversois avec elles, plus je louois Notre-Seigneur des grâces qu'il leur accordoit, et plus je me réjouissois d'avoir répondu à leurs désirs; car il n'est pas de souffrances que je n'eusse été prête à endurer pour consoler de si saintes âmes (1). Celles de mes compagnes qui étoient destinées à demeurer avec elles, me dirent que, dans les premiers jours, elles avoient eu un peu de peine; mais qu'après avoir connu

(1) Sainte Térèse donna l'habit à ces neuf vierges le 25 février, et ce fut le P. Antoine de Jésus qui prononça le discours.

Digitized by Google

leur vertu, elles étoient enchantées de vivre avec elles, et les aimoient beaucoup. On voit par là quel est l'empire de la sainteté et de la vertu. A la vérité, les compagnes dont je parle étoient telles, qu'avec la grâce de Dieu, elles auroient de grand cœur accepté toutes les croix, et vaincu toutes les difficultés : ce sont des âmes qui n'aspirent qu'à souffrir pour le service du divin Maître. Nous devons toutes brûler de ce saint désir; et celle qui ne l'a pas, ne doit pas se regarder comme une véritable Carmélite; nos âmes doivent avoir soif non de repos, mais de souffrances, afin d'imiter en quelque chose notre véritable Époux. Je le prie de nous en faire la grâce. Ainsi soit-il !

Voici maintenant l'origine de l'ermitage qui nous sert de couvent. Cet édifice fut bâti par les soins d'un prêtre fort vertueux et très-intérieur, qui avoit une dévotion particulière à la glorieuse sainte Anne; il se nommoit Jacques de la Guadalaxara. Né à Zamora, il avoit été quelque temps dans l'ordre des Carmes. Pour propager le culte de sainte Anne, il entreprit le voyage de Rome, et en rapporta de grandes indulgences pour le sanctuaire qu'il avoit élevé en son honneur. En mourant, il ordonna par testament que sa maison et tout son bien seroient employés à fonder un couvent de religieuses de Notre-Dame-du-Mont-Carmel; que si cette fondation ne pouvoit avoir lieu, un chapelain attaché à l'ermitage y diroit toutes les semaines quelques messes; mais que cette dernière obligation cesseroit aussitôt qu'un monastère seroit fondé. Pendant plus de vingt ans, un

Digitized by Google

chapelain fut ainsi chargé de l'ermitage; mais, dans cet intervalle, le bien de ce bénéfice diminua beaucoup. Les neuf demoiselles dont j'ai parlé n'occupoient que la maison du donateur. Le chapelain habitoit dans une autre maison qui fait également partie du bénéfice; il va la céder avec le bien qui reste. A la vérité, c'est fort peu de chose. Mais Notre-Seigneur, dans sa souveraine bonté, saura bien prendre sous sa protection la demeure de celle qui a donné le jour à sa glorieuse Mère. Que cet adorable Maître y soit toujours fidèlement servi, et que toutes les créatures chantent éternellement ses louanges! Ainsi soit-il!

ANNE DE SAINT-AUGUSTIN,

MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ A VILLENEUVE DE LA XARA.

L'Église, comme nous l'avons dit, par un décret solennel rendu en 1776, a déclaré heroïques les vertus de cette vierge. Voyez sa biographie à la fin du chapitre IX.

MARIE DES MARTYRS,

PREMIÈRE PRIEURE DE VILLENEUVE DE LA XARA.

Tandis que sainte Térèse imploroit la lumière d'en haut, et conjuroit Notre-Seigneur de la guider dans le choix des religieuses qu'elle devoit conduire à la fondation de Villeneuve de la Xara, elle vit le Saint-Esprit se reposant, sous la forme d'une colombe, sur la tête de Marie des Martyrs, à Tolède. Le divin Maître

Digitized by Google

lui fit entendre par là qu'elle devoit la mettre à la tête du nouveau monastère.

Marie des Martyrs étoit née à Tolède de Ferdinand Hurtado et de Béatrix de la Fuente. Élevée dans la crainte du Seigneur, elle se sentit de bonne heure appelée à la vie religieuse. A dix-huit ans, elle fut reçue par sainte Térèse dans le monastère des Carmélites de Tolède récemment fondé. Dix ans après, la Sainte la retira de Tolède pour l'établir prieure de Villeneuve de la Xara. Marie des Martyrs, qu'une élection miraculeuse appeloit à la conduite de ce monastère, le gouverna avec une admirable sagesse.

En 1588, elle alla fonder le couvent de Valencia. La sainteté de sa vie brilla alors d'un nouvel éclat; Dieu orna sa fidèle servante du don de prophétie, et la favorisa des grâces les plus relevées. Animées par ses exemples, les religieuses du Carmel de Valencia marchoient avec ardeur sur les traces de leur mère; le clergé et les habitants de la ville la vénéroient comme une sainte.

Ce fut l'année 1621 qu'une mort précieuse devant le Seigneur mit fin à son pèlerinage. Le divin Maître l'en avertit par une douloureuse maladie qu'il lui envoya. Elle en supporta les souffrances avec allégresse, et se prépara avec un redoublement de ferveur à sa dernière heure. Sa foi et son amour pour Jésus-Christ éclatèrent plus que jamais quand elle reçut les derniers sacrements de l'Église. Munie du divin viatique, elle entra dans un profond recueillement, et resta longtemps les yeux fermés. Mais avant d'expirer, elle les ouvrit, les porta successivement sur chacune de ses filles, avec une inexprimable douceur, pour leur dire adieu; puis les levant au ciel, elle prit avec son divin Époux la route de la bienheureuse patrie.

ELVIRE DU SAINT-ANGE ET CONSTANCE DE LA CROIX.

Par leurs exemples et leur sainte vie, elles contribuèrent beaucoup à implanter dans ce monastère l'esprit du Carmel. Elvire du Saint-Ange qui y fut d'abord sous-prieure et maîtresse des novices, le gouverna plus tard en qualité de prieure. Ces deux

Digitized by Google

vierges couronnèrent l'une et l'autre par une sainte mort, une vie pleine de mérites. Leur mémoire, comme celle de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin et de Marie des Martyrs, est restée en bénédiction à Villeneuve de la Xara.

MARIE DE JÉSUS.

Les neuf fondatrices justifièrent l'éloge que fait d'elles sainte Térèse; elles furent fidèles à leur sainte vocation, et s'endormirent dans la paix du Seigneur. Une d'entre elles, Marie de Jésus, mourut six mois après avoir reçu le saint habit. Comme elle fut la première fleur cueillie par la main du divin Maître dans ce jardin mystique, les annalistes du Carmel nous ont laissé sa biographie. La voici en abrégé :

Marie de Jésus, née de pieux parents, se consacra de bonne heure à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle. Depuis ses plus jeunes années jusqu'au moment où elle s'enferma dans l'ermitage de Sainte-Anne, elle fut, dans Villeneuve de la Xara, un miroir de toutes les vertus. Elle mena une vie très-austère; le jeûne au pain et à l'eau fut presque continuel chez elle; elle couchoit sur la dure; elle macéroit son corps par les cilices et les autres instruments de pénitence. Chaque jour elle donnoit plusieurs heures à l'oraison, et recevoit du divin Maître de grandes grâces dans ce saint exercice. Elle brûloit d'un zèle vraiment apostolique pour le salut des âmes; tout le temps qu'elle ne passoit pas à son oratoire ou au pied des saints autels, elle l'employoit à travailler au bien spirituel du prochain. Les pauvres furent l'objet de ses soins les plus tendres; elle les assistoit dans leurs maladies, leur procuroit des soulagements, les exhortoit avec une éloquence persuasive, enfin les amenoit à faire de bonnes confessions et à servir Dieu. Son zèle ne connoissoit point d'obstacle, sa charité ne trouvoit rien d'impossible dès qu'elle voyoit des âmes à sauver. Deux infortunés avoient résolu de terminer leur vie par le suicide. Marie de Jésus l'apprend, elle vole auprès d'eux, et leur parle avec tant de force, qu'elle les arrache à l'enfer et les gagne à Dieu. Un autre malheureux déjà au bord de la tombe, et sur le seuil de l'éternité, étoit en proie au désespoir, et repoussoit les

Digitized by Google

secours de la religion. Marie de Jésus accourt, un crucifix en main, et bientôt l'onction de ses paroles a fait descendre un rayon d'espérance dans ce cœur abattu. La miséricorde triomphe, et celui dont le démon croyoit déjà tenir l'âme, fait une humble confession de tous les péchés de sa vie, répand des larmes amères, reçoit le pardon, et meurt en paix muni de tous les sacrements de l'Église.

Ainsi s'écoula dans l'oraison, la pénitence, et dans l'exercice du zèle la vie de cette vénérable vierge, jusqu'au moment où Notre-Seigneur lui ouvrit les portes du Carmel. Elle avoit alors cinquante-six ans. Sainte Térèse l'eut à peine connue, qu'elle l'estima beaucoup, et la recommanda à ses filles comme une âme très-élevée devant Dieu. Revêtue de l'habit de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, Marie de Jésus étoit au comble de ses vœux. Le divin Maître qui ne devoit pas tarder à l'appeler, lui fit parcourir en peu de temps une longue carrière. Marie des Martyrs et Elvire du Saint-Ange furent les instruments dont il se servit pour étendre le plus précieux émail sur les vertus de sa fidèle épouse. Afin d'asseoir sur un fondement solide la perfection de Marie de Jésus, la prieure et la maîtresse des novices multiplièrent à son égard les épreuves sous le rapport de l'obéissance et de l'humilité. Elles ne lui épargnoient pas les réprimandes pour les plus petits manquements, et l'humilioient en toutes circonstances. Marie de Jésus tressailloit de joie au fond de son cœur de partager les abaissements de son divin Maître; elle ne cessa de s'humilier et d'obéir par amour pour lui, et acheva de mériter ainsi la couronne des vierges qu'elle alloit recevoir de sa main.

Un dimanche, trois jours avant la fête de saint Michel, Marie de Jésus se sentit saisie d'une fièvre violente, et connut que c'étoit l'annonce de sa fin. Le mardi suivant, le père Gabriel, prieur du monastère de Notre-Dame-du-Secours, se trouvant à Villeneuve, Marie de Jésus le supplia de lui donner la communion en viatique. Pour sa consolation on céda à ses désirs, sans croire qu'il y eût danger prochain. La foi vive avec laquelle elle reçut son Dieu édifia extrêmement toute la communauté. Le soir de ce jour elle récitoit son rosaire; entendant sonner les cloches de la ville, elle demanda quelle solennité l'on célébroit; une sœur lui ayant répondu que c'étoient les premières vêpres de saint Michel, elle leva les yeux et les mains au ciel; et, répandant de douces larmes, elle dit: « Béni soit Dieu, je rends grâce à son infinie

Digitized by Google

« bonté. Que le ciel et la terre le bénissent pour moi, et le remer-
« cient de ce qu'il a fait tant de faveurs à cette chétive créature. »
Sa compagne lui ayant demandé pourquoi elle disoit ces paroles,
elle répondit : « Ma sœur, depuis que j'ai eu l'usage de la raison,
« j'ai commencé à prendre le glorieux saint Michel pour mon
« défenseur durant ma vie, et à l'heure de ma mort, le sup-
« pliant de m'obtenir une bonne fin; tous les jours je me suis
« recommandée à lui, et Notre-Seigneur m'a continuellement
« donné à entendre que je devois mourir le jour de sa fête. C'est
« pourquoi je me suis mise à dire à présent mon rosaire pour le
« repos des âmes des trépassés, afin qu'il me tire du purgatoire
« demain au matin de bonne heure. » La sœur rapporta ces pa-
roles à la prieure. Marie des Martyrs fit venir le médecin. Celui-ci
ne vit pas de danger imminent; mais comme la malade demanda
à recevoir l'extrême-onction, il déclara qu'on pouvoit la lui
donner. Fortifiée par ce dernier sacrement, Marie de Jésus n'avoit
plus rien à souhaiter sur la terre. Après matines, Elvire du Saint-
Ange, maîtresse des novices, se rendit auprès d'elle dans l'in-
tention de la veiller pendant la nuit. La malade la remercia, lui
disant : « Non, ma mère, ne prenez point cette peine. Je vous
« ferai appeler, ainsi que toutes les religieuses, quand il sera
« temps : toutes peuvent maintenant aller prendre leur repos,
« sans qu'elles aient rien à craindre pour moi. » La communauté
se retira, et on ne laissa auprès d'elle qu'une sœur pour lui tenir
compagnie. Marie de Jésus passa tout le temps en d'amoureux
colloques avec Dieu, jusqu'à trois heures du matin. S'adressant
alors à sa compagne : « Ma sœur, dit-elle, faites venir notre mère
« et les autres religieuses, parce que je vais mourir. » La sœur
ayant donné le signal pour appeler la communauté, la maîtresse
des novices accourt la première; et la malade la saluant, lui dit
ces mots : « Ma chère mère, Dieu soit toujours en votre âme;
« pour moi je vous dis adieu, car sa divine Majesté m'appelle en
« ce moment et me presse de partir; je vous remercie de tout
« mon cœur de la peine que vous avez prise à m'instruire. » Elle
remercia en des termes non moins touchants la prieure et toutes
les religieuses; elle leur demanda pardon du mauvais exemple
qu'elle leur avoit donné, et répandit beaucoup de larmes; puis,
avec cet accent d'une âme qui est déjà presque tout entière au
ciel, elle leur adressa ces paroles : « Mes très-chères sœurs, au
« moment de vous quitter, l'affection que j'ai toujours eue pour

Digitized by Google

« vous me presse de vous déclarer une vérité qui augmentera en « vous l'estime de la grâce que Dieu nous a faite en nous appe- « lant à ce saint ordre; c'est que j'ai ressenti en mon âme plus « de consolation et de bonheur pendant les six mois que j'ai pas- « sés ici sous l'obéissance, que dans tout le reste de ma vie où « j'ai joui de ma liberté, bien que j'aie toujours vécu dans la « crainte du Seigneur. C'est pourquoi je vous conjure, par les « plaies sacrées de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'embrasser avec « une grande joie et un grand courage les peines et les travaux « de l'obéissance et des exercices de mortification, parce que « c'est un excellent moyen de satisfaire très-parfaitement pour « nos péchés, et d'obtenir une sainte mort accompagnée d'une « ineffable allégresse. » Après ces mots, elle embrassa tendrement son crucifix, et s'entretint avec son Sauveur, par des oraisons jaculatoires et des colloques amoureux ; elle prononçoit quelques versets pour exprimer les sentiments de son cœur, et principalement celui-ci : *Dirupisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis : Mon adorable Maître, vous avez rompu mes liens, je vais vous offrir en remerciement un sacrifice de louange.* Elle resta ensuite quelques moments en silence, et, tenant toujours les yeux fixés sur son crucifix, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 29 septembre de l'an 1580, jour de la fête de saint Michel. Ainsi, à l'aurore de ce grand jour, le glorieux archange conduisit au ciel cette âme privilégiée.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

PALENCIA.

Alvaro de Mendoza, transféré de l'évêché d'Avila à celui de Palencia, appelle la Sainte à Palencia pour y fonder un monastère de Carmélites. — Térèse tombe malade à Valladolid. — Entrevue avec le père Jérôme Ripalda : celui-ci l'encourage, comme l'avoit fait peu auparavant le père Balthazar Alvarez, à poursuivre la fondation de Palencia et celle de Burgos. — Térèse est guérie par Notre-Seigneur; le monastère de Palencia est fondé le 29 décembre 1580. — Concours de Reynoso et de Salinas. — Pendant que Térèse est à Palencia, le Carmel réformé, grâce à l'intervention de Philippe II, est érigé en province particulière. — Le père Jérôme Gratien en est le premier provincial. — Éloge de Philippe II. — La Sainte exhorte ses fils et ses filles à maintenir toujours dans l'Ordre la ferveur primitive.

A mon retour de Villeneuve de la Xara, mon supérieur, sur la demande de l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza, me donna l'ordre de me rendre à Valladolid. C'étoit ce prélat qui, étant évêque d'Avila, avoit reçu sous sa juridiction et soutenu de son appui notre premier monastère de Saint-Joseph. Il a un dévouement sans bornes pour cet ordre sacré de la Vierge, et il lui en a toujours donné d'éclatants témoignages. A peine avoit-il été transféré du siége d'Avila à celui de Palencia, que Notre-Seigneur lui avoit inspiré le désir

Digitized by Google

de fonder un monastère de Carmélites dans sa nouvelle ville épiscopale.

Je ne fus pas plutôt arrivée à Valladolid, que je tombai dans une maladie que l'on jugea mortelle. J'en revins toutefois; mais il me restoit un profond dégoût de la fondation dont je devois m'occuper, et une impuissance absolue de le faire. En vain la prieure de Valladolid qui la souhaitoit ardemment, me pressoit de l'entreprendre; je ne pouvois me rendre à ses raisons. D'ailleurs je ne voyois pas la moindre chance de succès; le monastère devoit être fondé sans revenus, et l'on m'assuroit que la ville étoit trop pauvre pour le faire subsister par ses aumônes.

Il y avoit déjà près d'un an que je m'occupois de cette fondation, ainsi que de celle de Burgos; jamais je n'y avois vu de grandes difficultés; mais alors il s'en présentoit plusieurs à mon esprit; et cependant je n'étois venue à Valladolid que pour ce sujet. Je ne sais si la foiblesse qui me restoit de la maladie en étoit cause, ou si c'étoit le démon qui vouloit empêcher le bien qui est résulté de la fondation de ces deux monastères. En vérité, je ne puis voir sans un étonnement mêlé de compassion, et sans m'en plaindre souvent à Notre-Seigneur, combien la pauvre âme participe aux maladies du corps, et comment elle subit le triste contre-coup de toutes ses infirmités. A mon gré, c'est là une des plus douloureuses misères de cette vie, quand la ferveur de l'esprit n'est pas assez forte pour prendre le dessus. Sans doute l'on souffre, quand on est en proie à un mal violent; mais je

Digitized by Google

compte cette douleur pour rien, lorsque l'âme, supérieure au mal par la force de son amour pour Dieu, l'en bénit comme d'un bienfait et d'un présent de sa main. Mais souffrir beaucoup d'un côté, et de l'autre ne pouvoir rien faire, c'est une terrible chose, surtout pour une âme qui, depuis longtemps, sent en elle les plus ardents désirs de ne chercher sur la terre aucun repos intérieur ni extérieur, afin de s'employer tout entière au service de son grand Dieu. Aussi, quand cela arrive, je n'y vois d'autre remède que la patience, la connoissance de notre misère, et un abandon sans réserve entre les mains de la divine Providence, afin qu'en tout elle dispose de nous selon son bon plaisir. Je viens de peindre l'état où je me trouvois alors; j'étois convalescente, mais dans l'excès de ma foiblesse, j'avois perdu cette confiance dont Dieu m'anime d'ordinaire au commencement de ces fondations : tout me paroissoit impossible. Que j'aurois eu besoin de rencontrer quelqu'un qui relevât mon courage ! Mais les uns augmentoient mes craintes au lieu de les diminuer, et la foible lueur d'espérance que me donnoient les autres, ne suffisoit pas pour triompher de ma pusillanimité.

Heureusement le divin Maître conduisit alors à Valladolid un de mes anciens confesseurs, le père Jérôme Ripalda (1), religieux de la compagnie de Jésus. Comme c'étoit un grand serviteur de Dieu, je lui ouvris mon âme, et lui déclarai que je voulois qu'il me tînt la place

(1) C'est le P. Jérôme Ripalda qui, comme on l'a vu dans l'avant-propos de ce livre, commanda à la Sainte de l'écrire.

Digitized by Google

de Notre-Seigneur, et me dit son avis. Il commença par m'animer beaucoup, et il me dit que cette lâcheté venoit de mon grand âge. Quant à moi, je voyois qu'elle ne venoit point de là, et la preuve que j'avois raison, c'est qu'étant aujourd'hui plus vieille, je n'éprouve plus ce découragement. Mais je crois que s'il parloit ainsi, c'étoit pour me reprendre, et me déclarer que je ne devois nullement penser que cet abattement me vînt de Dieu. Je dois dire ici que je n'avois pour ainsi dire aucune ressource pour les fondations de Palencia et de Burgos dont je m'occupois en même temps; ce n'étoit pourtant pas ce qui m'arrêtoit, car j'avois coutume de commencer avec moins encore. Après cet exposé fidèle de l'état des choses, la réponse du père Ripalda fut que je ne devois en aucune manière abandonner ces deux fondations.

Peu de temps auparavant, un autre religieux de la compagnie de Jésus, le père Balthasar Alvarez, qui remplissoit dans son Ordre la charge de provincial, m'avoit dit la même chose lorsque je lui en avois parlé à Tolède; comme j'avois alors de la santé, son conseil m'avoit suffi pour me déterminer à cette entreprise (1).

(1) On ne sauroit trop admirer ici la douceur des voies de Dieu, et comment il se plaît à consoler les âmes qui l'aiment; il voulut, avant d'appeler à lui le P. Alvarez, le guide par excellence de sainte Térèse, qu'elle le vît une dernière fois à Tolède. Ce grand serviteur de Dieu, comme on l'a vu dans la Vie de la Sainte, l'avoit dirigée pendant plus de six ans à Avila; il l'avoit soutenue au milieu de toutes les tempêtes excitées par la fondation du couvent de Saint-Joseph, berceau du Carmel réformé. A Medina del Campo, il avoit secondé la Sainte dans l'établissement de son second monastère; il l'avoit constamment aidée à étendre

Digitized by Google

Il n'en étoit plus ainsi à Valladolid ; le sentiment de ces deux pères étoit sans doute d'une grande autorité à mes yeux, mais il ne pouvoit triompher entièrement de mon indécision ; la maladie, ainsi que je l'ai dit, ou le démon, me tenoit comme liée. La prieure de Valladolid, qui avoit grandement à cœur la fondation de Palencia, faisoit de son côté tout ce qu'elle pouvoit pour ranimer mon courage ; mais, témoin de mon peu d'ardeur, elle craignoit de me presser. Ni les instances du zèle, ni les paroles des serviteurs de Dieu ne pouvoient donc achever de vaincre mon abattement : on va voir de quelle manière il céda tout à coup à la véritable chaleur d'en haut ; mais aussi l'on devra juger par là que, le plus souvent,

la Réforme : il devoit encore l'encourager à poursuivre les deux fondations qui alloient couronner ses travaux, celle de Palencia et celle de Burgos. Ne pouvant lui-même y travailler directement, il se substitua dans cette œuvre deux de ses fils en Jésus-Christ dont il avoit cultivé les âmes avec le soin le plus paternel : c'étoient les chanoines Reynoso et Salinas qui, comme on va le voir, prêtèrent à la Sainte le concours le plus dévoué.

En conversant à Tolède avec son ancien guide spirituel, Térèse avoit présente à l'esprit la révélation qu'elle avoit eue jadis à Avila, et que le vénérable P. Louis du Pont rapporte en ces termes : « *Tandis que Térèse « prioit pour le P. Balthasar Alvarez, Notre-Seigneur lui révéla qu'il « feroit son salut, et il lui montra la place d'honneur qu'il occuperoit « dans le ciel ; de plus, il lui fit connoître que le P. Balthasar Alvarez « étoit dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avoit alors sur « la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur, et que la gloire « dont il jouiroit un jour dans le ciel se mesureroit sur une perfection « si haute.* » (Vie du P. Balthasar Alvarez, par le vénérable P. Louis du Pont, chap. XI.)

Dans cet entretien, Térèse entendoit celui à qui, après Dieu, elle devoit d'être entrée dans les voies de la sainteté, et envers lequel elle avoit déjà éternisé sa reconnoissance par ces paroles où elle désigne surtout le P. Balthasar Alvarez : « *C'est de la compagnie de Jésus que Notre-Sei-*

Digitized by Google

je ne fais rien dans ces fondations, et qu'elles sont uniquement l'œuvre du Tout-Puissant.

Étant dans ces doutes, et sans pouvoir me résoudre à entreprendre ces fondations, je suppliois Notre-Seigneur de m'éclairer, afin d'accomplir en tout sa divine volonté; c'étoit là le désir constant de mon âme, et jamais ce découragement où j'étois ne put l'affoiblir un seul instant. Un jour, après avoir communié, je répandois mon cœur en présence du divin Maître, le conjurant de m'envoyer un rayon de sa lumière; il daigna m'exaucer, et il me dit par manière de douce réprimande : « *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai man-* « *qué? Je suis maintenant le même que j'ai été envers*

« *gneur s'est servi pour réparer et renouveler l'ordre de sa Mère. Pues* « *la tomó por medio para repararla, y renovarla.* » (Lettres, tome I; lettre XX, édit. de Madrid.)

Avec quelle joie Térèse recueilloit les derniers avis de celui dont elle ne se lassoit point de dire : « *Le P. Balthasar Alvarez est la personne à* « *qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avan-* « *cer dans le chemin de la perfection.* » (Vie du P. Balthasar Alvarez, par le vénérable P. Louis du Pont, chap. XI.)

De son côté, le P. Balthasar Alvarez dut être ineffablement consolé de voir, avant de mourir, celle qui devoit être au ciel sa plus belle couronne. Pénétrant dans le fond de cette âme séraphique, il y découvrit d'immenses trésors de sainteté, et il en donna des louanges à Dieu. Avant de se séparer, ils se promirent de nouveau de prier l'un pour l'autre; et l'humble Térèse, à genoux, reçut une fois encore dans cet exil la bénédiction de celui dont la main s'étoit si souvent levée sur sa tête pour la bénir. Quelques mois après cette entrevue, en 1580, le 25 juillet, le jour même de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, le P. Balthasar Alvarez précédoit au ciel sa fille spirituelle; et, deux ans après, le 4 octobre 1582, Térèse suivoit au séjour de la gloire ce bienheureux ami de Jésus-Christ, qui avoit si saintement dirigé son âme. (Voyez la biographie du P. Balthasar Alvarez au volume de la Vie de sainte Térèse, ch. XXIII, pag. 294.)

Digitized by Google

« *toi. Ne laisse pas de faire ces deux fondations.* »
O grand Dieu! que vos paroles sont différentes de celles des hommes! A l'instant même ma résolution de vous obéir fut si inébranlable et mon courage si ferme, que le monde entier se seroit en vain ligué contre moi pour m'arrêter.

Soudain je mis la main à l'œuvre, et Notre-Seigneur me donna les moyens de réussir. Je fis choix de deux religieuses, qui avoient des ressources avec lesquelles je pouvois acheter une maison. En vain l'on me disoit qu'il étoit impossible de subsister d'aumônes à Palencia, c'étoit comme si on ne m'eût rien dit. Je voyois que pour le moment il étoit impossible de fonder avec des revenus; mais je me disois que puisque Dieu m'ordonnoit d'établir ce monastère, il sauroit bien pourvoir à ses besoins. Ainsi, sans avoir encore repris toutes mes forces, et malgré la rigueur de la saison, je ne balançai point à me mettre en route; le jour même des saints Innocents, de l'année 1580, je partis de Valladolid pour Palencia. La maison où nous devions d'abord habiter nous étoit prêtée par un gentilhomme qui l'avoit louée jusqu'au terme de la Saint-Jean de l'année suivante; j'avois écrit avant mon départ à un chanoine de Palencia pour le prier de tenir cette maison prête. Je ne connoissois point cet ecclésiastique; seulement un de mes amis me l'ayant dépeint comme un grand serviteur de Dieu, j'étois restée convaincue qu'il nous aideroit beaucoup. La conduite de Notre-Seigneur dans toutes les fondations précédentes m'en répondoit à l'avance; car cet

Digitized by Google

adorable Maître, voyant le peu dont je suis capable, a choisi lui-même dans chaque endroit des personnes qui l'aident à accomplir son œuvre. Mon espérance ne fut point trompée. J'avois prié ce chanoine de travailler le plus secrètement possible à faire sortir de la maison quelqu'un qui y demeuroit, afin qu'elle fût libre à notre arrivée; je ne lui avois néanmoins rien dit du motif de ma demande. Car, malgré le dévouement qu'avoient pour nous plusieurs personnes des plus qualifiées de la ville, et particulièrement l'évêque, je jugeai que le plus sûr étoit de tenir l'affaire secrète.

Le chanoine Reynoso, car c'est ainsi qu'il s'appeloit, ne s'étoit pas contenté de nous rendre le bon office que je lui avois demandé; il avoit fait encore dresser des lits, et il nous tenoit prêt, avec une délicatesse exquise, tout ce qui pouvoit nous délasser des fatigues du voyage. Certes, cela nous étoit bien nécessaire à notre arrivée; le froid étoit rigoureux; nous avions marché tout le jour par un brouillard si épais que nous avions de la peine à nous voir; ce qui avoit rendu notre voyage plus pénible encore, c'est qu'en plusieurs endroits nous avions trouvé la route inondée par les pluies qui étoient tombées. Cependant nous n'eûmes guère le temps de nous reposer en arrivant; il fallut se mettre à l'œuvre, et préparer un oratoire où l'on diroit la messe le lendemain, avant que notre arrivée fût connue dans la ville. L'expérience m'a appris qu'il faut toujours se conduire ainsi dans les fondations, parce que si l'on attend que le bruit s'en répande, le démon suscite des obstacles qui, bien qu'on

Digitized by Google

les surmonte, ne laissent pas d'inquiéter. Ainsi, dès le lendemain au point du jour, un ecclésiastique fort vertueux, nommé Porras, qui étoit venu avec nous, dit la première messe; la seconde fut dite immédiatement après par un autre ecclésiastique appelé Augustin de Victoria; ce dernier, grand ami des Carmélites de Valladolid, nous avoit été très-utile durant le voyage, et nous avoit prêté de l'argent pour accommoder la maison.

J'étois venue avec cinq religieuses; je compte parmi elles ma compagne de voyage, qui déjà depuis longtemps ne me quittoit plus; elle n'est que simple sœur converse, mais elle est si grande servante de Dieu et douée d'une si rare sagesse, qu'elle peut m'assister mieux que ne le feroient bien d'autres qui seroient religieuses de chœur. Comme je l'ai dit plus haut, la nuit qui suivit notre arrivée, nous pûmes à peine prendre quelques instants de repos, parce qu'il fallut tout disposer pour le lendemain. J'étois on ne peut plus contente que la fondation se fît ce jour-là, attendu que l'on faisoit dans notre Ordre l'office du saint roi David, pour lequel j'ai une grande dévotion. Dans la matinée même de ce jour, j'envoyai donner avis de notre arrivée à l'évêque, qui ne nous attendoit pas de sitôt. Il vint à l'instant nous

(1) Ces religieuses étoient la mère Inès de Jésus, Catherine du Saint-Esprit, Marie de Saint-Bernard et Jeanne de Saint-François. La Sainte fit venir de Salamanque la mère Isabelle de Jésus qu'elle établit prieure, et la mère Béatrix de Jésus qu'elle fit sous-prieure. La compagne dont parle sainte Térèse étoit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, ch. x.)

Digitized by Google

voir, conduit par cette grande charité qu'il a constamment eue pour nous. Il s'engagea à nous fournir le pain nécessaire, et il ordonna à son intendant de nous donner plusieurs autres choses. Notre Ordre a des obligations immenses à ce prélat, comme on s'en convaincra par la lecture de ces fondations; c'est un devoir sacré pour nous de le recommander à Notre-Seigneur durant sa vie et après sa mort; ainsi, rivalisons d'ardeur à nous en acquitter fidèlement, c'est au nom de la charité que je le demande.

L'établissement de notre monastère causa dans toute la ville une joie qu'il me seroit difficile de décrire; rarement, il faut l'avouer, on a vu un contentement si extraordinaire et si universel; il n'y avoit pas une seule personne qui ne partageât l'allégresse commune. Ce qui y contribua beaucoup fut de savoir que la fondation étoit agréable à l'évêque, car on a pour lui la plus tendre vénération. De plus, le peuple de Palencia est d'une bonté, d'une noblesse de sentiments qui surpasse ce que j'avois vu ailleurs. Aussi je m'applaudis chaque jour davantage d'avoir fondé dans cette ville un monastère de notre Ordre.

La maison qu'on nous avoit prêtée étant à vendre, mais ne pouvant nous convenir à cause du quartier où elle étoit, nous pensâmes dès les premiers jours à en acheter une autre. Pour la payer, au moins en partie, je comptois sur la dot des religieuses que je destinois à cette fondation. Une pareille somme, sans être en soi considérable, l'étoit pourtant pour le pays. Néanmoins

Digitized by Google

tout cela n'eût été rien, si je n'eusse été aidée de deux amis sincères que Dieu nous donna dans le chanoine Reynoso, et dans un de ses collègues nommé Salinas, homme d'une grande charité et de beaucoup d'esprit ; ce fut l'excellent Reynoso, qui nous fit faire sa connoissance. Liés entre eux par la plus intime amitié, ils embrassèrent nos intérêts avec plus de chaleur que les leurs propres, et ils ont toujours montré pour notre monastère un inaltérable dévouement.

Il y a à Palencia un sanctuaire ou plutôt un ermitage appelé Notre-Dame-de-la-Rue, pour lequel la ville et les populations environnantes ont tant de dévotion, qu'on y voit accourir un grand nombre de personnes. L'évêque, ces deux chanoines et tous nos amis, jugèrent que nous ferions bien de nous établir auprès de cette église, et d'acheter quelques maisons voisines qui, quoique petites, pourroient nous suffire. L'église appartenoit au chapitre et à une confrérie ; nous fîmes des démarches pour en obtenir la propriété. Le chapitre nous céda sur-le-champ ses droits, et les membres de la confrérie, après une légère opposition, firent de même ; car, je me plais à le redire, je n'ai point vu en ma vie de peuple plus traitable, plus honnête que celui de Palencia. Quant aux propriétaires des maisons, dès qu'ils surent que nous avions envie de les acheter, ils en haussèrent le prix, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Je voulus les aller voir ; mais elles me déplurent tellement au premier abord, ainsi qu'à ceux qui nous accompagnoient, que, pour rien au monde, je n'au-

Digitized by Google

rois pu me déterminer à en faire l'acquisition. On a reconnu depuis que cette impression si défavorable venoit en très-grande partie du démon qui redoutoit de nous voir établir dans ce quartier. Les deux chanoines trouvoient en outre que ces maisons, qui n'avoient d'autre avantage que d'être dans l'endroit le plus peuplé de la ville, étoient trop éloignées de la grande église. Ainsi nous prîmes le parti d'en chercher une autre. Ces messieurs s'y employèrent avec tant de soin, que je ne pouvois me lasser d'en bénir Notre-Seigneur. Enfin, en ayant trouvé une qui appartenoit à un homme nommé Tamaio, ils jugèrent qu'elle nous conviendroit. Elle avoit des appartements que nous pouvions habiter sur-le-champ, et elle étoit voisine de celle de don Suero de Véga qui nous favorise beaucoup, et qui souhaitoit ardemment, avec d'autres personnes du même quartier, de voir s'élever là notre monastère. Cependant cette maison n'étoit pas assez grande; et, quoiqu'on nous en offrît une autre voisine, les deux réunies ne suffisoient pas pour nous loger commodément. Toutefois, sur le rapport qu'on m'en fit, j'aurois voulu que le marché en eût été déjà arrêté. Ces deux messieurs jugèrent que je devois la voir auparavant. Mais j'avois tant de confiance en eux, et de répugnance d'aller par la ville, qu'il m'en coûtoit beaucoup de me résoudre à sortir; je ne pus néanmoins m'en défendre. Je profitai de la circonstance pour voir en même temps les deux maisons qui étoient près de Notre-Dame-de-la-Rue; c'étoit sans aucun dessein de les acquérir, et uniquement pour montrer au

Digitized by Google

propriétaire de celle que nous voulions avoir, qu'elle n'étoit pas la seule que nous pouvions acheter. Maintenant encore, je ne puis me souvenir sans étonnement que les deux maisons voisines de l'ermitage de Notre-Dame aient tant pu me déplaire, à moi et à celles de nos sœurs qui m'accompagnoient. Nous allâmes ensuite visiter celle que nous avions en vue, et il fut résolu que nous en ferions l'achat. Nous n'étions pas arrêtés par plusieurs inconvénients qui s'y rencontroient et auxquels il étoit difficile de remédier; il falloit, en effet, pour y faire une église même fort petite, abattre dans le bâtiment toute la partie propre à nous loger. C'est une chose étrange, il faut l'avouer, d'avoir à l'avance pris sa résolution sur un point: à la vérité, cette erreur dont je n'étois pas seule victime, me servit dans la suite à me défier de moi-même. Nous nous déterminâmes donc, d'un commun accord, à acheter cette maison, quoique le prix en fût excessif; et, sans perdre de temps, nous écrivîmes au propriétaire qui habitoit à quelque distance de la ville. Vous vous étonnerez peut-être, mes sœurs, de voir que je me sois tant arrêtée sur l'achat d'une maison. Mais la suite va vous apprendre les efforts que faisoit le démon pour nous empêcher d'établir notre monastère auprès de l'église de la sainte Vierge; et je n'y puis encore penser sans frayeur.

Les choses en étoient là, lorsque le lendemain, au commencement de la messe, il me vint un grand doute sur la résolution que nous avions prise, et presque tout le temps du saint sacrifice j'en fus dans l'inquiétude. Je

Digitized by Google

me levai pour aller communier; à peine avois-je reçu Notre-Seigneur, qu'il me dit, en désignant la maison adjacente à l'église de Notre-Dame : « *Celle-ci te con-* « *vient.* » Sur-le-champ je me décidai à l'acheter, sans plus songer à l'autre. J'entrevis combien il seroit difficile de rompre une affaire déjà conclue, et approuvée par ceux qui l'avoient négociée avec tant de soin ; mais Notre-Seigneur me répondit : « *Ils ne savent pas com-* « *bien je suis offensé en ce lieu ; et cet établissement y* « *apportera un grand remède.* » Je craignis un instant que cela ne fût une illusion ; je ne pouvois néanmoins le croire, parce que l'effet de ces paroles sur mon âme montroit qu'elles venoient de Dieu. Alors le divin Maître me dit : « *C'est moi.* » Ces deux derniers mots dissipèrent tous mes doutes, et me rendirent le calme.

Cependant je ne savois comment remédier à ce qui étoit déjà fait, et au dégoût que j'avois donné à mes sœurs de la maison voisine de l'église de la Vierge. Je leur en avois fait la peinture la plus défavorable, et je leur avois dit que je n'aurois voulu pour rien au monde, après l'avoir visitée, aller nous y établir. Cette dernière considération m'inquiétoit beaucoup moins, parce que j'étois assurée que mes compagnes approuveroient tout ce que je ferois. J'appréhendois plus du côté de nos amis, qui tous souhaitoient l'achat que nous avions arrêté ensemble. Voyant en moi un changement si subit, ils pouvoient me reprocher d'être légère et mobile, défaut que j'ai en horreur. Ces diverses pensées n'ébranloient

Digitized by Google

point toutefois ma résolution de choisir la maison de la sainte Vierge; je ne songeois même déjà plus aux incommodités que j'y avois remarquées. Tout cela n'étoit rien à mes yeux au prix d'empêcher, par la présence de nos sœurs, un seul péché véniel; et là-dessus il n'y en avoit aucune parmi elles qui n'eût pensé comme moi, si elle avoit su ce qui m'avoit été dit. Voici le parti que je crus devoir prendre.

Je me confessois alors au chanoine Reynoso, l'un de ces deux ecclésiastiques qui nous assistoient avec tant de dévouement. L'occasion ne s'en étant point présentée jusque-là, je ne lui avois rien dit des grâces extraordinaires, dans le genre de cette dernière révélation, dont il plaisoit à Dieu de me favoriser. Mon invariable coutume, en pareil cas, est de suivre les conseils de mon confesseur, afin de marcher par une voie plus sûre. Ainsi, je me déterminai à lui faire connoître, sous le sceau du secret, ce que Notre-Seigneur m'avoit dit. Quoi qu'il m'eût été très-pénible de ne pas agir d'après ce que j'avois entendu, je l'aurois pourtant fait, si tel eût été l'avis du confesseur. J'étois fermement convaincue que le divin Maître ne tarderoit pas à le faire changer d'avis, et à le porter à suivre sa divine volonté, comme il l'avoit déjà fait à l'égard de plusieurs autres de mes confesseurs qui étoient d'abord d'un sentiment contraire. Avant de lui faire part de cette révélation, je l'avois prévenu que Dieu m'avoit plusieurs fois parlé de cette sorte, et que les effets avoient constamment prouvé jusque-là que ces lumières venoient de son Esprit. Cet ecclésiastique qui,

Digitized by Google

quoique jeune, joint à la sainteté une rare prudence, vit tout d'abord combien un pareil changement seroit remarqué du public; mais il ne me défendit pas d'exécuter ce que Notre-Seigneur m'avoit ordonné. Je lui proposai d'attendre, avant d'agir, le retour du messager envoyé au propriétaire de la maison, et il fut de mon avis. J'espérois toujours fermement que Dieu lèveroit toutes les difficultés; mon attente ne fut point trompée. On avoit donné au maître de cette maison tout ce qu'il avoit demandé, et au delà de ce qu'elle valoit; mais il lui prit fantaisie de demander encore trois cents ducats. C'étoit d'autant plus déraisonnable de sa part, qu'il avoit besoin de vendre. Nous vîmes là une occasion de rupture qui nous étoit manifestement offerte par la Providence : nous fîmes donc déclarer au propriétaire que nous retirions notre parole, et le motif qui fut mis en avant étoit que nous n'en finirions jamais avec lui; car il étoit bien clair que pour trois cents ducats de plus, nous n'aurions pas dû abandonner une maison qui eût été à notre convenance. La plus grande difficulté se trouvoit levée, mais il en restoit encore. Je parlai à mon confesseur, je lui dis que, puisque selon lui je devois exécuter ce que Notre-Seigneur m'avoit révélé, il ne se mît nullement en peine de l'atteinte que pourroit porter à ma réputation un changement d'avis si subit. Je le priai en même temps de déclarer à son collègue que j'étois résolue d'acheter, à quelque prix que ce fût, la maison voisine de l'église de la sainte Vierge. Il le lui dit; et comme celui-ci a l'esprit très-pénétrant, il devina, je

Digitized by Google

crois, le motif de mon changement, et il ne me fit aucune observation.

Nous avons tous vu clairement depuis, que nous aurions fait une grande faute d'acheter l'autre maison; celle où nous sommes maintenant est préférable sous tous les rapports; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est que Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère y sont fidèlement servis. Tant que ce n'étoit qu'un ermitage, il pouvoit s'y commettre bien des offenses contre la Majesté divine, dans des veilles prolongées pendant toute la nuit. Grâce à Dieu, ces occasions n'existent plus; et autant le démon en a de dépit, autant nous en avons d'allégresse; nous sommes trop heureuses de pouvoir faire quelque chose pour le service de cette divine Vierge notre mère, notre souveraine et notre patronne. Mon unique regret est de n'avoir pas commencé plus tôt : là eût dû se fixer d'abord notre choix, sans faire d'autre recherche. Il est maintenant visible que le démon avoit mis un voile sur nos yeux, car cette maison qu'il nous présentoit sous un jour si défavorable, nous offre plusieurs avantages que nous chercherions en vain ailleurs. Le peuple qui nous y appeloit de tous ses vœux, nous y voit avec le plus grand plaisir; et ceux-là mêmes qui auroient penché pour l'autre maison, trouvent aujourd'hui que notre monastère ne sauroit être mieux placé. Béni soit à jamais Celui qui m'a donné lumière dans cette circonstance, et qui me la donne dans tout ce que je fais de bien; car chaque jour je découvre, à une lumière de plus en plus effrayante, mon peu de talent pour tout. Qu'on ne

Digitized by Google

croie pas que c'est l'humilité qui me dicte ce langage, oh! non; c'est la vérité et l'évidence. Notre-Seigneur veut, ce semble, que je connoisse, et que tous les autres connoissent comme moi, que c'est lui seul qui fait ces œuvres; et que, de même qu'avec un peu de boue il donna la vue à l'aveugle-né, il se plaît aussi à éclairer mes profondes ténèbres pour m'empêcher d'agir en aveugle. J'en avois un tel besoin dans cette circonstance, que toutes les fois que je m'en souviens, je me sens pressée d'en payer à mon adorable Maître un nouveau tribut de louanges. Mais hélas! je ne suis pas même capable de le remercier comme je le devrois. Je ne sais vraiment comment il peut me souffrir. Qu'il soit à jamais béni de l'excès de ses miséricordes envers moi! Ainsi soit-il!

A peine notre résolution étoit-elle prise, que je vis ces saints amis de la Vierge déployer la plus grande activité pour acheter la maison voisine de son sanctuaire. Certes ils n'y eurent pas peu de peine, Dieu se plaisant à ménager de nombreuses occasions de mérite à tous ceux qui nous assistent dans ces fondations. Je suis la seule qui ne fais rien, comme je l'ai déjà dit, et ne saurois trop le redire, parce que c'est la vérité. Après qu'ils eurent acheté la maison, à un prix selon moi peu élevé, ils s'empressèrent de l'accommoder à nos usages; mais quel effrayant travail ce fut pour eux! Ce n'est pas tout, ils nous prêtèrent de l'argent pour couvrir ces dépenses, et ils voulurent nous servir de caution (1). Cette

(1) Dieu leur paya au centuple ce qu'ils firent pour la Sainte, par les grâces dont il ne cessa de les combler jusqu'à la fin de leur vie.

Reynoso, comme on l'a vu plus haut, fut un des fils spirituels du

Digitized by Google

dernière faveur étoit d'autant plus grande à mes yeux, qu'il m'en coûtoit toujours beaucoup dans les fondations précédentes, avant de trouver une personne qui voulût répondre pour des sommes bien inférieures. A la vérité, l'hésitation étoit bien légitime; car enfin je n'avois pas un denier en bourse, et si l'on répondoit pour nous, il falloit uniquement mettre sa confiance en Notre-Seigneur. Mais cet adorable Maître m'a fait la grâce, et je

P. Balthasar Alvarez qui profitèrent le plus de sa sainte direction : il alloit une ou plusieurs fois tous les ans, pendant huit ou quinze jours, faire sous sa conduite les exercices spirituels dans la maison du noviciat de Villagarcia dont ce père étoit recteur. C'est là que, loin du bruit du monde, il puisa cet amour de l'oraison, ce détachement des créatures, et ce zèle pour la gloire de Dieu qui le distinguèrent toute sa vie. Il emmenoit avec lui, dans cette sainte solitude, Salinas son ami de cœur, afin qu'il fût lui aussi dirigé dans les voies spirituelles par un maître aussi éminent que le P. Balthasar Alvarez. Ce n'est pas tout; jaloux de procurer aux membres du clergé l'inappréciable avantage d'une retraite à Villagarcia, il y conduisoit tantôt les uns, et tantôt les autres.

Reynoso et Salinas avoient connu Térèse par le P. Balthasar Alvarez; ainsi, quand ils la secondèrent dans la fondation de Palencia, ils savoient qu'ils prêtoient leur concours à une des plus saintes âmes qui fût alors dans l'Église. A dater de cette époque, leur dévouement pour le Carmel fut sans bornes.

Il existe deux lettres de sainte Térèse à Reynoso, et une à Salinas. Reynoso donna au noviciat de Villagarcia l'autographe d'une de ces lettres, la XL^e^ du tome III, édit. de Madrid. Ce précieux autographe fut placé dans l'oratoire de saint Louis de Gonzague.

Après avoir édifié Palencia par leurs vertus, après n'avoir eu qu'un cœur pendant leur vie, Reynoso et Salinas voulurent, après leur mort, n'avoir qu'un tombeau, et reposer ensemble à l'ombre des mêmes autels. Un monument d'albâtre, symbole de la candeur de leurs âmes, renferma leur vénérable dépouille; les inscriptions que l'on y grava perpétuent avec leur nom le souvenir de leurs vertus. La plus belle inscription, selon nous, comme le plus touchant éloge, est ce titre que la séraphique Térèse leur a donné : *Les deux saints amis de la Vierge. Estos santos amigos de la Virgen.* (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, ch. XXXVII. Montoya, *Amore scambievole*, tom. II, dissert. sec., chap. III.)

Digitized by Google

ne saurois trop l'en remercier, qu'aucun de ceux qui nous ont rendu ce bon office n'y a jamais rien perdu. Les propriétaires ne se contentant pas de la caution de ces deux chanoines, ceux-ci eurent recours au vicaire-général de l'évêque, qui se nommoit, je crois, don Prudencio; c'étoit un homme d'une charité admirable envers nous, et qui s'est acquis des droits sacrés à notre reconnoissance. Par un heureux à-propos, il se trouva qu'il sortoit monté sur sa mule, quand il rencontra les chanoines; il leur demanda où ils alloient; ils répondirent qu'ils se rendoient chez lui pour le prier de servir de caution avec eux et de signer le contrat. Il se prit à rire, et leur dit : Quoi! c'est de cette façon que vous me proposez de répondre pour une somme si considérable! Et sur-le-champ, sans descendre de sa mule, il donna la signature qu'on lui demandoit. Trait de générosité chrétienne bien digne de remarque à l'époque où nous vivons. Que de louanges n'aurois-je pas à donner ici à la charité ravissante que je trouvai à Palencia! Je croyois être aux temps de la primitive Eglise. Par une délicatesse de charité peu commune maintenant dans le monde, les habitants de cette ville non-seulement se chargèrent volontiers de l'entretien d'un monastère fondé sans revenu, mais ils proclamoient encore tout haut que c'étoit là une des plus grandes grâces que Dieu leur pût faire. En regardant les choses avec les yeux de la foi, ils avoient raison; car sans parler des autres motifs, le bonheur de posséder une église de plus où étoit le très-saint Sacrement, suffisoit seul pour leur inspirer

Digitized by Google

un tel langage. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu d'amour, caché sous les voiles eucharistiques! Ainsi soit-il!

Tout le monde voit aujourd'hui combien il importoit pour la gloire de Dieu que notre monastère s'établît en cet endroit. Il a mis un terme aux désordres qui s'y commettoient; car tous ceux qui passoient la nuit en veille dans cet ermitage solitaire, n'y étoient pas attirés par la dévotion. L'image de la sainte Vierge n'y étoit pas non plus tenue avec respect, tandis que maintenant elle est placée d'une manière très-décente, dans une chapelle que don Alvaro de Mendoza lui a fait ériger. Non-seulement l'on embellit de jour en jour notre église, mais on fait encore plusieurs autres choses en l'honneur de cette glorieuse Vierge. Que son divin Fils soit loué et béni dans l'éternité des siècles! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Notre nouveau monastère étant prêt pour nous recevoir, l'évêque voulut que cette entrée se fît avec grande solennité. Il ordonna qu'elle auroit lieu un jour de l'octave du très-saint Sacrement, et il vint tout exprès pour cela de Valladolid. Il ouvrit la cérémonie par une procession à laquelle se trouvèrent le chapitre, tous les ordres de la ville, et presque tous les habitants de Palencia. Nous y assistâmes avec nos voiles baissés, nos manteaux blancs, et tenant chacune un cierge à la main. Une belle musique ajoutoit à l'allégresse et à l'éclat de la fête. On partit de la maison qui nous avoit servi de demeure, et l'on se rendit d'abord à une paroisse voisine du nouveau monastère, où nous trouvâmes la statue de la Vierge vénérée dans

Digitized by Google

notre future église; cette divine Mère avoit en quelque sorte voulu venir au-devant de nous. Là on prit le très-saint Sacrement, et, après que l'on fut arrivé dans un très-bel ordre à notre église, l'évêque le plaça avec la plus grande solennité dans le tabernacle (1). Tous les assistants furent pénétrés de dévotion. Ce ne furent pas seulement les religieuses qui devoient habiter ce monastère qui virent un si touchant spectacle, mais encore celles que j'avois fait venir pour la fondation de Soria. Je crois que le Seigneur reçut en ce jour dans cette ville un beau tribut de louanges. Que toutes les créatures chantent et exaltent éternellement ses grandeurs! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il (2)!

Durant mon séjour à Palencia se fit, grâce à la bonté divine, la séparation des Carmes déchaussés et des Carmes mitigés, qui formèrent ainsi deux provinces distinctes. Nous ne pouvions rien désirer de plus heureux pour la paix et la tranquillité de l'Ordre. Notre catholique roi don Philippe nous favorisa beaucoup pour la conclusion de cette affaire importante, comme il l'avoit toujours fait dès le principe. Ce fut lui qui demanda et

(1) Le monastère fut appelé Saint-Joseph-de-Notre-Dame-de-la-Rue.

(2) Voici ce qui arriva à la Sainte, pendant qu'elle étoit au monastère de Palencia. Un soir, tandis qu'elle écrivoit dans sa cellule, une sœur entra, et la trouva tellement transportée hors d'elle-même, qu'elle put s'asseoir à côté d'elle, sans qu'elle s'en aperçût. La sœur la considéroit attentivement: de temps en temps elle quittoit la plume, et poussoit de profonds soupirs; sa tête étoit couronnée de rayons, et sa figure avoit l'éclat du soleil, de sorte que la religieuse ne pouvoit la regarder sans éprouver un saint tremblement. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. x.)

Digitized by Google

obtint de Rome un bref très-ample en vertu duquel la séparation étoit consommée. Un chapitre fut convoqué à à Alcalà par l'ordre du père Jean de las Cuevas, Dominicain et prieur de Talavera. Ce religieux étoit à la fois député par Rome, et nommé par Sa Majesté; il avoit la prudence et la sainteté que réclamoit la mission qui lui étoit confiée. Le roi voulut payer toute la dépense de ce chapitre; et, d'après ses ordres, l'université d'Alcala en favorisa la tenue. On s'assembla dans le couvent des Carmes déchaussés, qui porte le nom de Saint-Cyrille; tout s'y passa avec la plus parfaite concorde, et l'on y élut pour provincial de la Réforme le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. Comme ces pères écriront ce qui se passa dans ce chapitre, il est superflu que j'en dise davantage. Et si j'en ai dit ici quelque chose, c'est parce que ce fut durant mon séjour à Palencia que Notre-Seigneur termina une affaire si importante pour l'amour et la gloire de sa très-sainte Mère, reine et patronne de notre Ordre. Je considère la joie que j'éprouvai alors comme une des plus grandes que je pouvois recevoir en ce monde. Depuis plus de vingt-cinq ans ma vie n'avoit été qu'un enchaînement de peines, de persécutions, de douleurs endurées pour la cause de l'Ordre: le récit en seroit trop long, et mon adorable Maître seul les connoit. Ainsi, quand je vis que tout étoit heureusement terminé, je sentis mon cœur tressaillir d'une de ces joies qui ne sauroit être comprise que de celui qui auroit le secret de mes souffrances passées. Je souhaitois ardemment que le monde entier rendît, pour un tel

Digitized by Google

bienfait, les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur, et s'unît à moi pour lui recommander la personne de notre saint roi Philippe II; car ce fut de lui qu'il plut au divin Maître de se servir pour nous donner une paix si heureuse. Je dois le dire, dans cette tourmente que le démon avoit soulevée contre nous, c'en étoit fait de notre Ordre, si ce monarque n'eût pris sa défense.

Maintenant nous sommes tous en paix dans la Mitigation comme dans la Réforme, et personne au monde ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Ainsi donc, mes frères et mes sœurs, hâtons-nous de servir ce divin Maître qui a si bien exaucé nos prières. Que les membres actuels de l'Ordre, témoins oculaires de ce qui s'est passé, considèrent, d'un côté, les grâces qu'il a répandues sur nous, de l'autre, les tribulations et les troubles dont il nous a délivrés. Quant à ceux qui viendront après nous, et qui trouveront tous les obstacles aplanis, je les conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne laisser décheoir rien de ce qui touche à la perfection. Mon vœu le plus cher est qu'on ne dise pas d'eux un jour, ce qu'on dit de certains ordres : Les commencements en furent louables. Puisque nous commençons maintenant, faisons de généreux efforts pour aller toujours de mieux en mieux. Considérez que le démon par de petites brèches parvient à en faire de grandes à la régularité religieuse. Qu'il n'arrive donc jamais aux membres de notre Ordre de dire : Ceci importe peu, cela est d'une rigueur outrée. O mes filles, nous devons regarder

Digitized by Google

comme d'une très-haute gravité, tout ce qui nous empêche d'avancer dans le service de Dieu. Je vous le demande pour l'amour de Notre-Seigneur, ayez toujours présent à votre souvenir la rapidité avec laquelle tout passe, la grâce que nous a faite notre céleste Époux en nous appelant à cet Ordre, et la punition éclatante que mériteroit celle qui commenceroit à introduire parmi nous quelque relâchement. Souvenez-vous de votre origine, et tenez sans cesse vos regards attachés sur ces saints prophètes de qui nous descendons. Levez les yeux au ciel, et voyez combien nous y avons déjà de saints qui ont porté cet habit. Concevons, nous aussi, la sainte présomption de nous rendre, avec la grâce de Notre-Seigneur, semblables à eux. La bataille durera peu, mes sœurs, et la récompense sera éternelle. N'ayons qu'un suprême dédain pour les choses de ce monde qui ne sont que néant, et, uniquement occupées des choses célestes, redoublons sans cesse d'ardeur pour aimer et pour servir Celui qui sera dans les siècles des siècles notre vivante béatitude. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! à Dieu la bénédiction, la louange et l'action de grâce!

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

SORIA.

Vélasquez, évêque d'Osma, invite la Sainte à établir une maison de Carmélites à Soria. — Sainteté de ce prélat. — Béatrix de Beaumont et Navarre, fondatrice de ce monastère; vertus et éminente piété de cette dame. — Le couvent est fondé le 14 juin 1581, jour de la fête du prophète Elisée, et dédié sous le vocable de la Très-Sainte-Trinité.

Tandis que j'étois à Palencia pour la fondation du monastère de cette ville, je reçus une lettre de l'évêque d'Osma, auparavant nommé le docteur Vélasquez. Je l'avois connu à Tolède, lorsqu'il étoit chanoine et théologal de la cathédrale. Comme à cette époque j'avois quelques craintes intérieures, je crus qu'il me seroit très-avantageux d'être dirigée par un homme que je savois être éminent en doctrine et grand serviteur de Dieu. Ainsi je le suppliai, pour l'amour de Notre-Seigneur, de vouloir se charger de la conduite de mon âme. Il vit le besoin que j'en avois, et, malgré ses grandes occupations, il se rendit à ma prière de la manière la plus obligeante. Il me confessa donc durant le séjour assez prolongé que je fis à Tolède. Selon ma coutume,

Digitized by Google

je lui découvris avec une grande sincérité tout le fond de mon cœur. Ses conseils me furent si utiles, que les craintes dont j'étois encore agitée commencèrent à se dissiper. A la vérité, il y eut une autre cause qui rendit la sérénité à mon âme, mais je ne la signalerai point ici. Ce guide si éclairé me rassuroit par des passages de l'Écriture sainte; et ces passages sont ce qui me tranquillise le plus, quand j'ai la certitude, comme je l'avois alors, que celui qui les cite joint la science à la vertu.

Dans sa lettre écrite de Soria, ce saint évêque me mandoit qu'une dame qu'il confessoit, lui avoit manifesté le désir de fonder dans cette ville un couvent de religieuses de notre ordre; qu'il avoit approuvé son dessein, et lui avoit dit qu'il m'engageroit à venir moi-même établir le monastère. Il ajoutoit que si j'entrois dans son sentiment, je le lui fisse savoir, afin qu'il m'envoyât chercher. Cette nouvelle me causa le plus grand plaisir: d'abord la fondation me sembloit avantageuse; ensuite, elle me fournissoit une excellente occasion de soumettre certaines choses intérieures à un guide qui m'avoit été si utile, et auquel je conservois le plus sincère attachement.

La dame qui vouloit faire cette fondation s'appeloit doña Béatrix de Beaumont et Navarre, parce qu'elle descendoit des rois de Navarre; elle étoit fille de don Francis de Beaumont, issu d'une des plus illustres familles. Doña Béatrix, après avoir passé quelques années dans le mariage, étoit restée veuve, sans enfants, et avec de grands biens. Il y avoit déjà longtemps qu'elle médi-

Digitized by Google

toit son pieux dessein. A la première ouverture qu'elle en fit à l'évêque, elle fut si enchantée d'apprendre de lui l'existence des Carmélites déchaussées et leur genre de vie, qu'elle ne songea plus qu'à nous faire venir au plus tôt. Cette dame étoit douce de caractère, généreuse, pénitente, enfin une grande servante de Dieu. Elle possédoit à Soria une maison très-bien bâtie et parfaitement située. Elle promit de nous la donner avec tout ce qui seroit nécessaire pour la fondation. Non-seulement elle le fit, mais elle ajouta encore une rente de cinq cents ducats. De son côté, l'évêque offrit de nous céder une assez belle église voûtée, qui étoit tout près de la maison de cette dame. On devoit communiquer de l'une à l'autre par un petit passage qu'il étoit facile d'établir. L'évêque étoit maître de disposer de cette église, parce que c'étoit une paroisse fort pauvre, et qu'il pouvoit en unir le territoire à d'autres paroisses, qui étoient en assez grand nombre dans la ville. La lettre que l'évêque d'Osma m'écrivit, contenoit ce que je viens de dire. Comme notre père provincial (1) se trouvoit alors à Palencia, je lui fis part de cette lettre, ainsi qu'à nos amis. Ils jugèrent tous que, puisque la fondation de Palencia étoit achevée, je devois répondre à l'évêque d'Osma que je me tiendrois prête à partir quand il le jugeroit à propos. Cette décision me fit un extrême plaisir, pour les raisons que j'ai dites.

Notre fondatrice m'ayant demandé plutôt plus que

(1) Le père Gratien de la Mère de Dieu.

Digitized by Google

moins de religieuses, j'en fis venir sept, outre ma compagne et une sœur converse (1). L'évêque, sans perdre de temps, nous envoya chercher par un homme très-capable de nous conduire dans ce voyage. J'avois demandé aussi de mener avec moi à cette fondation deux Carmes déchaussés, et ils y vinrent. L'un d'eux étoit le père Nicolas de Jésus-Maria, récemment entré dans notre ordre, religieux d'une grande perfection, doué de beaucoup de prudence, et Génois d'origine. Il avoit, si je ne me trompe, quarante ans quand il prit l'habit; au moins les a-t-il maintenant. Les progrès qu'il a faits en si peu de temps dans la vertu, portent à croire que Notre-Seigneur l'avoit choisi pour être le soutien du Carmel réformé au milieu de la grande persécution de ces dernières années. Il est certain qu'il lui a rendu d'importants services, pendant que les autres religieux capables de défendre nos intérêts étoient ou en prison ou dans l'exil. Le père Nicolas, nouveau dans l'ordre et n'y exerçant point de charge, n'excitoit aucun ombrage; Dieu le permit sans doute ainsi afin qu'il pût m'être de quelque secours. Il est si discret, qu'étant à Madrid dans le couvent des mitigés, on crut qu'il s'occupoit d'autres affaires; et il sut si bien couvrir ses démarches, qu'on ne le soupçonna jamais d'agir

(1) Voici leurs noms : la mère Catherine du Christ, que sainte Térèse établit prieure; Béatrix de Jésus, qu'elle nomma sous-prieure; Marie du Christ; Anne Baptiste; Marie de Jésus; Marie de Saint-Joseph; Catherine du Saint-Esprit; et Marie Baptiste, sœur converse.

La compagne de la Sainte étoit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. xi.)

Digitized by Google

en faveur de la Réforme. Ainsi, on lui laissoit sa liberté. Je me trouvois alors au monastère de Saint-Joseph-d'Avila ; nous nous écrivions souvent sur ce qu'il convenoit de faire ; ce commerce de lettres, m'a-t-il dit depuis, lui donnoit beaucoup de consolation. On voit à quelle extrémité notre ordre étoit réduit, puisque, faute d'hommes qui pussent prendre sa cause en main, on faisoit tant de cas de moi. J'ai eu bien des occasions, dans ces temps si fâcheux, de reconnoître la vertu et la sagesse du père Nicolas; aussi, c'est un des Carmes réformés que j'aime beaucoup dans le Seigneur, et dont je fais grande estime. Il nous accompagna donc avec un frère convers. Nous n'eûmes guère à souffrir dans ce voyage. L'évêque nous avoit envoyé un homme qui choisissoit d'excellentes hôtelleries, et ne nous laissoit manquer de rien. Ensuite, ce prélat est tellement aimé dans son diocèse, qu'il suffisoit qu'on sût l'affection qu'il nous portoit, pour qu'on nous fît le plus cordial accueil. Le temps étoit magnifique ; nous n'allions qu'à petites journées; point de fatigue : ainsi tout fut agrément dans ce voyage, mais le plus grand plaisir pour moi étoit d'entendre sur toute la route, parler de la sainteté de l'évêque. Nous arrivâmes à un petit bourg le mercredi, veille de l'octave du Saint-Sacrement; nous y communiâmes le lendemain; il fallut demeurer là le reste du jour, parce qu'on ne pouvoit pas se mettre en route. Comme il n'y avoit aucune hôtellerie pour nous loger, nous passâmes la nuit dans l'église, ce qui ne nous fut point désagréable. Le jour suivant, nous nous mîmes en

Digitized by Google

chemin après avoir entendu la messe, et nous arrivâmes à Soria sur les cinq heures du soir. Nous passâmes devant la demeure de l'évêque; il étoit à la fenêtre, et il nous donna sa bénédiction. Bénédiction doublement précieuse à mes yeux, parce qu'elle venoit d'un évêque et d'un saint : aussi je la reçus avec le plus grand bonheur.

Notre fondatrice nous attendoit à la porte de la maison qu'elle nous destinoit; nous étions impatientes d'y entrer à cause de la multitude immense qui nous suivoit. Au reste, cet inconvénient n'étoit pas nouveau pour nous; partout où nous allons, le peuple, naturellement avide de nouveautés, se presse en foule sur nos pas; et, sans nos grands voiles devant la figure, tant de regards fixés sur nous, nous seroient bien à charge; mais grâce à nos voiles, cela nous est bien moins pénible. Doña Béatrix avoit fait préparer, d'une manière très-convenable, une vaste et belle salle où l'on diroit la messe jusqu'à ce qu'on eût construit le passage entre la maison et l'église que l'évêque nous avoit accordée. Dès le lendemain, jour de la fête de notre saint père Élisée, le saint sacrifice fut offert dans cet oratoire. Notre bienfaitrice, avec autant de délicatesse que de générosité, avoit pourvu à tout. Elle nous donna un appartement séparé où nous demeurâmes bien recueillies jusqu'à la Transfiguration de Notre-Seigneur. Le passage dont j'ai parlé étant terminé, le jour même de cette belle fête, on dit la première messe avec beaucoup de solennité dans notre église; il y eut un grand concours de peuple; ce

Digitized by Google

fut un père de la compagnie de Jésus qui prêcha (1). L'évêque ne s'y trouvoit point ; s'étant fait une loi de ne passer aucun jour ni aucune heure sans s'occuper des fonctions de l'épiscopat, il étoit déjà parti pour continuer le cours de ses visites pastorales dans les campagnes. Il se livroit avec courage à ce travail, malgré son peu de santé et la perte récente d'un œil. Ce dernier accident m'affligea beaucoup ; je ne pouvois songer sans la plus vive douleur, qu'un évêque qui se consacroit ainsi au service de notre divin Maître, fût menacé de perdre la vue. Il y a là un secret jugement de Dieu qu'il ne nous appartient pas d'approfondir ; s'il a soumis son serviteur à cette épreuve, c'est afin d'augmenter ses mérites, en lui donnant une si belle occasion de se conformer à son adorable volonté. Sa soumission au bon plaisir de Dieu a été parfaite ; il a continué de se livrer à ses occupations avec la même ardeur qu'auparavant. Il m'a dit qu'il n'avoit pas été plus touché de la perte de son œil, que si cet accident étoit arrivé à un autre ; et que, s'il étoit frappé d'une cécité complète, il ne s'en affligeroit pas ; libre alors de toute autre obligation, il se retireroit dans quelque ermitage pour s'occuper uniquement du service de Dieu. Il avoit toujours eu un grand attrait pour ce genre de vie : avant d'être évêque, il m'en avoit parlé à différentes reprises ; il y eut même un moment où je crus qu'il alloit tout abandonner pour se retirer dans la solitude. J'avois de la peine à me ranger de son

(1) Le religieux qui prêcha en ce jour en présence de sainte Térèse, étoit le père de la Carrère.

Digitized by Google

avis : voyant les grands services qu'il pouvoit rendre à l'Église, je souhaitois qu'on l'élevât à la dignité qu'il possède aujourd'hui. Cependant, le jour où il fut nommé évêque, la nouvelle qu'il m'en donna me fit éprouver un grand trouble ; je ne pouvois me tranquilliser à la vue de la charge pesante qui lui étoit imposée. Je m'en allai au chœur pour le recommander au divin Maître. Cet adorable Sauveur rendit bientôt le calme à mon âme, en me disant : « *Je serai très-utilement servi par « lui.* » Les effets ont démontré la vérité de ces paroles. Quoiqu'il ait à endurer, outre la souffrance des yeux, certaines infirmités bien pénibles, et quoique son travail soit continuel, il ne laisse pas de jeûner quatre fois la semaine, et de pratiquer d'autres pénitences. Sa nourriture est très-simple. Il fait à pied les visites de son diocèse ; cela ne plaît point à ses serviteurs qui, plus d'une fois, m'en ont fait leurs plaintes. Pour rester à son service, il faut qu'ils soient vertueux ; il n'en veut que de tels dans sa maison. Il ne charge guère ses vicaires généraux d'affaires importantes, et je crois qu'il n'en est aucune qu'il ne traite par lui-même. Durant les deux premières années de son épiscopat, il fut en butte à de grandes persécutions ; je ne pouvois concevoir qu'on l'accusât si faussement, sachant avec quelle intégrité et quelle droiture il rend la justice. Cet orage est passé ; malgré tout le mal que ses ennemis ont dit de lui à la cour, où ils étoient allés dans l'intention de le perdre, sa vertu a triomphé de tout. Sa vie exemplaire est tellement connue dans tout son diocèse, que la vérité est arrivée

Digitized by Google

jusqu'à ses juges : ils ont méprisé les calomnies qu'on débitoit sur son compte. Durant la tempête, sa patience a été admirable ; enfin il a confondu ses persécuteurs en leur rendant le bien pour le mal. Je termine par ce dernier trait : quelque surchargé qu'il soit de travail, cela ne l'empêche jamais de prendre du temps pour faire oraison.

Il semble que je me laisse emporter au plaisir de parler des vertus de ce saint (1), et cependant je n'en ai tracé qu'un bien foible crayon. Toutefois j'en ai dit assez pour faire connoître celui qui a été la principale cause de la fondation du monastère de la Très-Sainte-Trinité de Soria. Ce récit consolera les religieuses que Dieu appellera dans cette maison, et leur fera partager le bonheur de celles qui y vivent aujourd'hui. C'est à ce saint évêque que nous sommes redevables de notre église ; il ne nous a pas assigné de revenus, il est vrai, mais c'est lui qui a engagé doña Beatrix de Beaumont et Navarre à doter le monastère. Cette vertueuse dame est, comme je l'ai déjà

(1) Alphonse Vélasquez fut transféré, à cause de son mérite, du siége d'Osma à celui de Compostelle. Mais, après avoir gouverné cette église pendant quelque temps, il représenta au roi Philippe II que ni la conscience du monarque, ni la sienne n'étoient en sûreté, s'il le laissoit chargé d'un diocèse qu'il ne pouvoit plus administrer comme il le devoit, à cause de ses grandes infirmités. Le roi eut beaucoup de peine à accepter sa démission ; il ne le fit qu'à condition que l'archevêque lui nommeroit deux sujets capables de lui succéder, et entre lesquels il pût choisir pour cette place. Philippe II lui demanda en même temps quelle pension il vouloit se réserver sur son archevêché ; et Vélasquez s'étant réduit à mille écus pour lui, deux chapelains et deux domestiques, le roi lui en assigna douze mille. Vélasquez se retira à Talavera où il finit saintement ses jours.

Digitized by Google

dit, d'une piété éminente, et elle mène une vie très-mortifiée (1).

Dès que nous eûmes pris possession de l'église, et achevé ce qui étoit nécessaire pour notre clôture, je me vis obligée de reprendre le chemin de Saint-Joseph-d'Avila. Je partis donc sans délai, quoique la chaleur fût grande et les chemins très-mauvais pour les chariots. Je ne voulus prendre avec moi dans ce voyage que ma compagne (2), et un ecclésiastique nommé Ribera qui avoit une prébende dans l'église de Palencia, et qui étoit venu avec nous jusqu'à Soria où quelques affaires l'appeloient. Le père Nicolas de Jésus-Maria nous avoit quittés dès que le contrat de la fondation avoit été passé, parce qu'on avoit besoin de lui ailleurs. L'ecclésiastique dont je viens de parler, nous avoit été très-utile dans la construction du passage que nous avions fait pour aller à l'église, et en d'autres choses. Soit durant le premier voyage, soit durant son séjour à

(1) Notre-Seigneur, pour récompenser Béatrix de la fondation de ce monastère, et de tant d'autres bonnes œuvres, l'appela à la vie religieuse, et lui fit la grâce d'être admise parmi les filles de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Béatrix, née à Pampelune, étoit fille de don Francis de Beaumont, capitaine-général de la garde de l'empereur. Elle s'étoit mariée à Soria avec don Juan de Vincuessa; celui-ci étant mort, Béatrix voulut consacrer au service de Dieu la fortune dont elle pouvoit disposer. Elle employa en bonnes œuvres cinquante mille ducats. Quelques années après avoir fondé le monastère de Soria, elle contribua à en fonder un autre à Pampelune. C'est là qu'elle prit le saint habit; et, après avoir vécu dans le Carmel avec une très-grande édification, elle y mourut l'an 1602, pleine d'années et de mérites, laissant deux monastères fondés par ses pieuses libéralités. (Yépès, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. XXXII.)

(2) La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

Soria, il prit tant d'affection pour nous que nous sommes obligées de le mettre au nombre de nos bienfaiteurs, et de le recommander à Dieu. Un compagnon de voyage tel que lui me suffisoit, car il étoit attentif à pourvoir à tout; d'ailleurs, je ne me trouve jamais mieux en route que lorsqu'il y a moins de bruit. Je payai bien dans ce voyage les agréments dont j'avois joui dans celui de Soria. Car, quoique notre conducteur connût le chemin pour aller à Ségovie, il ignoroit celui que les chariots devoient prendre. Aussi nous menoit-il par des endroits où nous étions souvent contraintes de mettre pied à terre; quelquefois il nous faisoit traverser des passages escarpés où notre chariot étoit comme suspendu en l'air sur de profonds précipices. Nous prenions de temps en temps des guides, mais quand ils nous avoient conduits jusqu'au lieu dont ils savoient le chemin, pour peu qu'ils en rencontrassent de mauvais, ils nous laissoient là, sous prétexte qu'ils avoient affaire ailleurs. La chaleur nous faisoit beaucoup souffrir. Comme nous ignorions où étoient les hôtelleries, avant d'en trouver une il falloit souvent marcher de longues heures sous les feux du soleil, et maintes fois courir le risque de voir notre chariot se renverser. Ce n'est pas tout : sur les indications qu'on nous donnoit, nous prenions un chemin; mais bientôt, voyant que nous étions égarés, force étoit de revenir sur nos pas. Tant de fatigues et de contre-temps m'étoient très-sensibles à cause du bon Ribera. Pour lui, il n'en témoignoit aucune peine. J'en étois dans l'admiration; je ne pouvois assez louer Dieu en voyant, par l'exemple

Digitized by Google

de cet édifiant ecclésiastique, que lorsque la vertu a jeté de fortes racines dans une âme, elle sort victorieuse des occasions les plus difficiles. Il plut néanmoins au Seigneur de nous tirer de ces mauvais chemins; je l'en remercie du fond de mon âme. Nous arrivâmes la veille de la fête de saint Barthélemy au monastère de Saint-Joseph de Ségovie. Nos sœurs nous attendoient avec impatience, et étoient fort en peine de ce que nous tardions tant à venir. Leur joie n'en fut que plus grande en nous voyant; et bientôt, par les soins que leur charité nous prodigua, elles nous firent oublier toutes nos fatigues. C'est ainsi que Dieu me traite; il ne me fait jamais rien souffrir qu'il ne m'en récompense aussitôt. Je me reposai là plus de huit jours. La fondation de Soria s'étoit faite avec tant de douceur et de facilité, que les petites épreuves du voyage n'étoient déjà plus rien à mes yeux. Je revenois très-contente, parce que Dieu est bien servi dans ce nouveau couvent; j'espère de sa miséricorde qu'il le maintiendra dans sa première ferveur. Bénédiction et gloire sans fin à ce Dieu de bonté! Que les siècles des siècles célèbrent ses louanges! Ainsi soit-il!

CATHERINE DU CHRIST,

PREMIÈRE PRIEURE DU MONASTÈRE DE SORIA.

Elle naquit dans une petite ville de la vieille Castille, nommée Madrigal, de parents nobles et très-chrétiens. Son père se nommoit Christophe de Balmaseda; il étoit parent de sainte Térèse. Le nom de sa mère étoit Jeanne de Bustamante et Saint-Martin.

Digitized by Google

Dès le berceau, Catherine fut prévenue des bénédictions du Seigneur. A l'âge de dix ans, elle se consacra à lui par le vœu de virginité. Elle mena dès lors une vie très-pénitente. Son jeûne fut pour ainsi dire continuel; elle couchoit sur la dure ou sur une planche, et, à l'aide de divers instruments de pénitence, elle crucifioit son corps innocent. Mais le divin Maître la récompensoit de ces austérités par les délices qu'il répandoit dans son âme. Il lui donna un si grand attrait pour l'oraison, qu'elle y passoit souvent les nuits entières; et afin de pouvoir donner plus de temps à cet entretien céleste, elle parvint, comme la vénérable Catherine de Cardonne, à réduire à une heure le sommeil qu'elle prenoit.

En contemplant les plaies du Sauveur, elle sentit s'allumer en elle le désir le plus ardent de travailler au salut des âmes. Aussi soignoit-elle les pauvres et les malades avec une charité toute maternelle, afin de les gagner à Dieu. La peste ayant éclaté à Madrigal, Catherine en affronta tous les dangers, et courut au secours des infortunés atteints par le fléau. Vénérée dans toute la ville à cause de la sainteté de sa vie, elle étoit reçue partout comme un ange du ciel. Ses paroles ranimoient la foi des malades et des mourants, les consoloient, et leur faisoient accepter la souffrance, la mort même, avec une résignation chrétienne. Elle apprit qu'on avoit banni de la ville une femme pestiférée qui s'étoit retirée dans un jardin, où elle étoit prête à rendre l'âme, faute de secours; aussitôt la courageuse vierge volant vers cette infortunée, passa par dessus les murailles pour l'aller chercher, la trouva, la consola, la ranima, pansa ses plaies, et parvint enfin à la guérir miraculeusement.

Catherine avoit une sœur aînée, nommée Marie, qui l'avoit toujours soutenue par ses paroles et ses bons exemples. Marie de Balmaseda s'étoit aussi, dès ses plus tendres années, consacrée à Notre-Seigneur; comme Catherine, elle voyoit dans les pauvres la personne même de Jésus-Christ; et durant la peste, elle déploya comme sa sœur une charité inépuisable et un courage héroïque. Elle ne tarda pas à recevoir le prix de ses travaux; elle mourut saintement dans les bras de sa sœur, emportant au ciel, avec le lis de l'innocence, la palme du martyre de la charité.

Déjà, quelques années auparavant, Dieu avoit appelé à lui le père et la mère de ces deux vierges. Libre de tout lien, Catherine

Digitized by Google

obéit à la voix de Notre-Seigneur qui l'appeloit au Carmel; sainte Térèse lui en ouvrit les portes à Medina del Campo, le 6 octobre 1571. Dès la première entrevue, la Sainte conçut d'elle la plus haute opinion, et lui garda toute sa vie la plus tendre affection.

Catherine du Christ, c'est ainsi qu'elle s'appela au Carmel, outre les vœux ordinaires, en fit trois particuliers : de ne jamais répliquer à aucun commandement; de ne jamais demander aucun soulagement pour elle; de ne jamais s'excuser, quelque chose qu'on lui dît.

Sainte Térèse la fit venir de Medina del Campo pour la mettre à la tête du monastère de Soria. Le père provincial s'y opposa d'abord, en disant qu'elle ne savoit pas écrire, et qu'elle n'avoit pas d'expérience pour le gouvernement; mais la Sainte, inspirée de l'Esprit de Dieu, lui répondit : « *Ne dites pas cela, mon Père;* « *Catherine du Christ sait beaucoup aimer Dieu, et est une grande* « *sainte; il ne lui en faut pas davantage pour bien gouverner.* »

Après avoir saintement exercé la charge de prieure durant deux ans au monastère de Soria, elle alla fonder celui de Pampelune qu'elle gouverna près de quatre ans et demi. En 1588, elle fonda celui de Barcelone. Partout elle imprima profondément dans le cœur de ses filles l'esprit de la sainte fondatrice. Dieu la prépara par de nombreuses infirmités et des souffrances très-aiguës à son dernier passage. L'annonce de sa mort la fit tressaillir de joie au milieu de ses grandes douleurs. Après avoir reçu avec un amour séraphique les derniers sacrements de l'Église, elle rendit doucement son âme à Dieu, en prononçant le nom de Jésus, le 3 février 1594. Elle étoit âgée de 49 ans, et en avoit passé 22 au Carmel. A l'instant même où l'heureuse Catherine venoit d'expirer, le vénérable père Dominique de Jésus-Maria, son confesseur, fit entonner un *Te Deum*, parce qu'il avoit vu Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge, saint Joseph, saint Jean l'évangéliste, sainte Térèse et d'autres habitants du ciel, venir recevoir son âme et la conduire en paradis, sans passer par le purgatoire.

Le corps de Catherine du Christ demeura flexible; le sourire étoit peint sur ses traits; il brilloit d'un doux éclat, et répandoit un parfum céleste. Toute la ville de Barcelone fut témoin de la gloire dont Dieu couronnoit la dépouille mortelle de sa servante, et voulut, par la magnificence des funérailles, lui donner un dernier gage de son filial amour.

Sept mois après la mort de la vénérable mère Catherine, on

Digitized by Google

ouvrit son cercueil; le bois en étoit entièrement pourri, tous les habits de la vierge étoient consumés, mais le corps fut retrouvé frais, vermeil, flexible, et il en découloit, comme de celui de sainte Térèse, une huile miraculeuse de la plus suave odeur. L'incorruption de ce corps fut constatée juridiquement par l'autorité ecclésiastique de Barcelone; quelque temps après, il fut transporté au monastère des Carmélites de Pampelune qui, jusqu'à ce jour, sont restées en possession de ce saint et glorieux dépôt. (V. *Ann. gén. du Carmel*, t. II, liv. VIII.)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

BURGOS.

Depuis plus de six ans, les pères de la compagnie de Jésus pressoient la Sainte de fonder un monastère à Burgos. — Notre-Seigneur lui révèle qne cette fondation tournera à sa gloire, et lui dit de s'y employer. — Malgré des maux compliqués, la Sainte, accompagnée du père Gratien, se met en route au cœur de l'hiver. — Sa patience et son courage héroïque au milieu des souffrances et des dangers. — Arrivée à Burgos. — Difficultés longtemps opposées par l'archevêque Christophe Vela. — Foi inébranlable de la Sainte. — Parole encourageante de Notre-Seigneur. — Beau caractère et sainteté de Catherine de Tolosa, fondatrice du couvent. — L'évêque de Palencia prend en main la cause de la Sainte. — Reynoso et Salinas lui viennent en aide par leurs amis. — Concours intelligent et dévoué du docteur Manso et du licencié Aguiar. — Enfin saint Joseph triomphe de tout, et le jour de sa fête, 19 avril 1582, notre Sainte fonde son dernier monastère qu'elle dédie à ce grand saint, et à la glorieuse sainte Anne. — Joie de Térèse et de ses filles. — La solitude du Carmel, paradis anticipé pour les vraies épouses de Jésus-Christ. — Comment le monastère de Saint-Joseph d'Avila passa de la juridiction de l'évêque à celle de l'Ordre.

Il y avoit déjà plus de six ans que quelques religieux de la compagnie de Jésus, déjà anciens dans leur ordre, hommes d'une éminente doctrine, d'une vie exemplaire, et très-avancés dans les voies spirituelles, me disoient qu'il seroit très-avantageux pour le service de Notre-Seigneur de fonder à Burgos un monastère de l'ordre sacré de Notre-Dame; et les raisons qu'ils m'en donnoient, me portoient à le désirer. Mais la tempête dont

Digitized by Google

le Carmel réformé avoit été assailli, et d'autres fondations que j'avois été obligée de faire, m'avoient constamment empêchée de m'occuper de celle qui m'étoit demandée pour cette ville. Je me trouvois à Valladolid en l'année 1580, lorsque l'archevêque de Burgos (1) y passa; il venoit des Canaries dont il avoit été évêque, et se rendoit à son nouveau siége. L'occasion me parut favorable; je suppliai l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza, de vouloir me seconder. J'ai déjà dit combien ce prélat est affectionné à notre ordre. C'est lui qui le premier admit sous sa juridiction le monastère de Saint-Joseph d'Avila, étant alors évêque de cette ville. Depuis cette époque, il nous a toujours donné des témoignages de son dévouement; il a autant à cœur les intérêts de notre ordre que les siens propres; et il n'est rien qu'il ne fasse pour nous, surtout quand c'est moi qui l'en supplie. Il m'assura donc de son concours avec la plus grande bonté, et me promit d'appuyer ma demande auprès de l'archevêque de Burgos. Il s'estimoit heureux de pouvoir nous être utile; car, comme il sait que Notre-Seigneur est fidèlement servi dans ces monastères de la Vierge, il éprouve une joie très-vive, quand il en voit fonder de nouveaux. L'archevêque n'ayant pas voulu entrer dans Valladolid, descendit dans un monastère voisin occupé par des Hiéronimites; l'évêque de Palencia qui l'y attendoit, lui fit parfait accueil et grande fête; en outre, dans une cérémonie sacrée, il le

(1) Don Christophe Véla.

Digitized by Google

revêtit du *Pallium*; et ce fut au repas qui suivit cette cérémonie, qu'il lui demanda pour moi la permission de fonder un monastère à Burgos. Il répondit qu'il l'accorderoit très-volontiers; qu'étant évêque des Canaries, il avoit désiré d'établir des Carmélites déchaussées dans sa ville épiscopale; qu'il en avoit vu autrefois un couvent dans la ville où il étoit né, et qu'ainsi il savoit avec quelle fidélité elles servoient Notre-Seigneur; il ajouta qu'il me connoissoit particulièrement. L'évêque de Palencia me fit part de cette réponse, et me dit que rien ne pouvoit plus m'empêcher de faire cette fondation; je n'avois besoin que du consentement de l'archevêque, et quoiqu'il ne l'eût donné que de vive voix, cela suffisoit, parce que le concile de Trente n'exige pas qu'il soit donné par écrit.

J'ai dit dans la fondation de Palencia combien je répugnois alors à en faire de nouvelles, n'étant pas encore bien remise d'une maladie que l'on avoit jugée mortelle. D'ordinaire néanmoins, je me sens plus de courage quand il s'agit du service de Dieu : ainsi je ne saurois dire d'où me venoit cette grande répugnance que j'éprouvois. Je n'en saurois attribuer la cause aux obstacles que présentoit cette fondation, car j'en avois trouvé de plus grands dans d'autres. Maintenant que je vois le plein succès de l'entreprise, je pense que le démon étoit la cause de l'abattement où j'étois. C'est pourquoi le divin Maître qui connoit toute l'étendue de ma misère, me vient d'ordinaire en aide, par des paroles et par des œuvres, toutes les fois qu'il m'envoie à une fondation laborieuse. Pour

Digitized by Google

celles qui sont exemptes de traverses, j'ai remarqué qu'il ne me dit rien. Cet adorable Maître voyant les peines qui m'attendoient dans celle-ci, se hâta de relever mon courage; qu'il en soit à jamais loué et béni ! Tandis que je traitois en même temps de cette fondation et de celle de Palencia, il me dit par manière de répréhension : « *Que crains-tu ? Quand est-ce que je t'ai manqué ? je* « *suis toujours le même : ne manque pas de faire ces deux* « *fondations.* » Il seroit inutile de répéter ici ce que j'ai dit du courage que ces paroles me donnèrent. Ma lâcheté disparut instantanément, preuve évidente qu'elle ne venoit ni de la maladie, ni de la vieillesse; et je ne craignis plus d'entreprendre ces deux fondations en même temps. Il me sembla plus à propos de commencer par celle de Palencia; la distance étoit moindre, et je tenois à contenter l'excellent évêque de cette ville; par cette combinaison j'évitois encore de me rendre, au cœur de l'hiver, dans un pays aussi froid que Burgos. Mais, durant mon séjour à Palencia, la fondation de Soria m'ayant été proposée, et tout étant prêt, je crus devoir d'abord fonder ce monastère, et ensuite me rendre à Burgos. L'évêque de Palencia jugea convenable d'informer l'archevêque de Burgos du sujet de mon retard; je le suppliai de vouloir bien s'en charger. Dès que je fus partie pour Soria, il lui envoya exprès un chanoine nommé Jean Alphonse. L'archevêque, après en avoir conféré avec ce chanoine, m'écrivit qu'il désiroit de tout son cœur mon arrivée. Dans une autre lettre à l'évêque de Palencia, il lui disoit : « qu'il s'en remettoit à lui pour

Digitized by Google

« la conduite de cette affaire; mais que, d'après la con-
« noissance qu'il avoit de Burgos, le consentement de la
« ville étoit d'absolue nécessité; qu'ainsi, dès mon arrivée,
« je devois travailler à l'obtenir. Au reste, si la ville le
« refusoit, elle ne lui ôtoit pas le pouvoir de l'accorder.
« S'il s'exprimoit de la sorte, c'est qu'ayant été témoin
« à Avila des oppositions qu'avoit rencontrées, et du
« trouble qu'avoit excité la fondation du premier mo-
« nastère, il désiroit les prévenir; enfin, dans le cas
« où la ville refuseroit son consentement, il falloit, de
« toute nécessité, que le monastère fût fondé avec des
« revenus. »

L'évêque de Palencia regarda alors l'affaire comme conclue, et il avoit raison, puisque l'archevêque m'appeloit à Burgos, et m'avoit fait dire de partir sans délai. Pour moi, je crus découvrir un certain manque de fermeté dans la conduite de ce prélat. Je lui écrivis pour le remercier de la faveur qu'il me faisoit, lui déclarant néanmoins que, selon moi, il valoit mieux fonder le monastère du consentement de la ville que contre son gré, de crainte de rompre le bon accord qui existoit entre elle et son archevêque. Je pressentois, ce semble, le peu d'appui que nous trouverions en lui, si notre dessein rencontroit quelque obstable; le succès, je l'avoue, m'en paroissoit difficile, à cause de la diversité de sentiments qui se manifeste en de semblables occasions. J'écrivis aussi à l'évêque de Palencia pour le prier de trouver bon que, l'hiver étant si avancé et mes infirmités si grandes, je différasse pour quelque temps d'aller

Digitized by Google

en un pays si froid. Mais je ne lui parlai point de mes appréhensions sur le compte de l'archevêque ; il avoit déjà assez de peine de voir qu'après avoir d'abord témoigné tant de bonne volonté, il alléguoit ensuite des difficultés ; d'ailleurs ils étoient amis, et je voulois éviter, par-dessus tout, de causer quelque refroidissement entre eux. Ainsi, la pensée d'un prochain voyage à Burgos étant fort loin de moi, je me rendis de Soria au monastère de Saint-Joseph d'Avila où ma présence étoit nécessaire.

Il y avoit à Burgos une sainte veuve, originaire de la province de Biscaye ; elle s'appeloit Catherine de Tolosa. Que n'aurois-je point à dire si je voulois parler de ses vertus, de son oraison, de ses grandes aumônes, de sa charité, de la parfaite justesse de son esprit, et des nobles sentiments de son cœur ! A l'époque dont je parle, il y avoit quatre ans, ce me semble, qu'elle avoit mis deux de ses filles dans notre monastère de la Conception de Valladolid ; pour deux autres de ses filles, elle attendit que le monastère de Palencia fût fondé ; dès qu'il le fut, elle nous les conduisit, et je les reçus moi-même avant mon départ de cette ville. Élevées par une mère si chrétienne, elles ont toutes quatre si bien répondu à leur vocation que je les regarde comme des anges. Elle les dota très-bien. Comme elle étoit riche, et d'ailleurs très-généreuse, elle se conduisit en tout de la manière la plus honorable. Pendant mon séjour à Palencia, regardant comme certaine la permission de l'archevêque de Burgos, je priai cette vertueuse dame

Digitized by Google

de nous chercher dans cette ville une maison à louer, où auroit lieu la prise de possession, et de vouloir y faire construire un tour et des grilles. Mon intention étoit que cela se fît à mes frais, parce que je ne voulois pas lui être à charge. Elle eût souhaité que cette fondation se fît sur-le-champ, tant elle lui tenoit à cœur, et elle ne pouvoit voir sans un sensible déplaisir les retards qu'elle souffroit. Aussi, tandis que j'étois à Avila, ne m'occupant plus pour le moment de ce projet, elle ne resta point oisive. Sachant bien que la fondation dépendoit du consentement de la ville, elle commença, sans m'en rien dire, à faire des démarches pour l'obtenir. Elle avoit pour voisines et pour amies deux personnes de condition, Marie Manrique et Catherine sa fille, l'une et l'autre grandes servantes de Dieu, et animées du même désir qu'elle pour la fondation. Comme Marie Manrique avoit un fils nommé don Alphonse de Saint-Dominique qui étoit régidor, de concert avec sa fille, elle l'engagea à s'employer auprès du conseil de ville pour obtenir le consentement si désiré. Don Alphonse Manrique en conféra avec Catherine de Tolosa, et lui demanda quelle étoit la garantie offerte pour l'entretien du monastère, parce que s'il n'y avoit rien d'assuré, il falloit s'attendre à un refus. Elle lui répondit qu'elle s'obligeroit à nous donner une maison, si nous n'en avions pas, et de plus à pourvoir à notre subsistance. On dressa une requête où ces conditions étoient énoncées, et elle la signa. Don Alphonse négocia avec tant de prudence et d'activité qu'il obtint par écrit, de tous

Digitized by Google

les régidors ses collègues, le consentement qu'il demandoit, et il se hâta de le porter à l'archevêque. Ce ne fut qu'après avoir fait les premières demarches, que Catherine de Tolosa m'en donna avis. Je ne pris pas au sérieux ce qu'elle me mandoit, je savois trop quelles difficultés l'on faisoit pour autoriser un monastère sans revenus; d'ailleurs je ne savois pas, et il ne me vint pas même en pensée qu'elle se fût si généreusement obligée pour nous.

Cependant, comme un jour de l'octave de saint Martin, je recommandois cette affaire à Notre-Seigneur, je me mis à réfléchir sur ce qu'il y auroit à faire, si le consentement de la ville étoit accordé. Il me sembloit que travaillée de maux si compliqués auxquels le froid rigoureux de cette saison étoit très-contraire, et arrivant à peine du pénible voyage de Soria, je ne pourrois guère en entreprendre un nouveau et un aussi long que celui d'Avila à Burgos. D'ailleurs, me disois-je, quand j'en aurois le courage, le provincial ne m'en donneroit pas la permission; et puis, l'affaire étant sans difficulté, la prieure de Palencia pouvoit tout aussi bien que moi la terminer avec succès. J'étois occupée de ces pensées et bien résolue de ne point aller à cette fondation, lorsque Notre-Seigneur me dit ces propres paroles qui me firent connoître que le consentement de la ville étoit déjà accordé : « *Ne tiens point compte de ces froids, je suis la « chaleur véritable : le démon fait tous ses efforts pour « empêcher cette fondation; de ton côté, fais tous les tiens « pour la faire réussir; ne laisse pas d'y aller en per-*

Digitized by Google

« *sonne, ton voyage sera très-utile.* » Ces paroles me firent changer de sentiment; car si parfois la nature répugne quand une souffrance se présente, jamais ma résolution de tout souffrir pour ce grand Dieu n'en est un instant ébranlée. C'est pourquoi j'ai coutume de lui dire en pareilles occasions : « *Seigneur, n'ayez point* « *égard à ces répugnances de ma foiblesse; commandez-* « *moi tout ce qu'il vous plaira; avec le secours de votre* « *grâce, je serai fidèle à l'exécuter.* »

Ce qui me faisoit craindre le voyage de Burgos étoit moins le froid de la saison et la neige qui tomboit, que mon peu de santé. Car si je me fusse bien portée, je n'aurois tenu nul compte de tout le reste. Ce peu de santé fut pour moi une souffrance qui dura tout le temps de cette fondation; quant au froid, je n'en fus pas plus incommodée que je ne l'aurois été à Tolède; et, sous ce rapport, le divin Maître a été bien fidèle à sa parole.

Peu de jours après que Notre-Seigneur m'eut ainsi parlé, je reçus le consentement de la ville, avec des lettres de Catherine de Tolosa et de son amie Catherine Manrique. Toutes deux m'engageoient vivement à hâter mon voyage, de peur qu'il ne s'élevât quelque obstacle. Ce qui leur inspiroit des craintes étoit que déjà depuis assez longtemps des Carmes mitigés, et tout récemment des religieux de Saint-François-de-Paule et des religieux de Saint-Basile s'étoient présentés à Burgos pour obtenir la permission de s'y établir. Malgré l'obstacle qui pouvoit en résulter pour nous, je fus agréablement surprise de voir que tant d'ordres différents eussent

Digitized by Google

conçu, comme de concert, un même dessein ; je trouvai là un grand motif de bénir Notre-Seigneur de la grande charité de cette ville qui les admettoit tous volontiers, dans un temps où néanmoins elle n'étoit plus aussi opulente qu'autrefois. Quoiqu'on m'eût toujours beaucoup vanté la charité de cette ville, je ne pensois pas, je l'avoue, qu'elle pût suffire à tant de bonnes œuvres. Mais les uns étoient portés pour un ordre, et les autres pour un autre. L'archevêque cependant s'opposoit à leur établissement, qui n'étoit pas sans inconvénient à ses yeux. Il craignoit que ces nouveaux religieux ne fissent tort à ceux des ordres mendiants qui avoient déjà de la peine à subsister. Ceux-ci pouvoient bien avoir suggéré cette crainte au prélat; peut-être aussi lui venoit-elle d'un artifice du démon qui vouloit empêcher le grand bien que des monastères nombreux produisent dans les endroits où Dieu les établit, et où il est également facile à sa toute-puissance de les faire subsister, qu'ils soient en grand ou en petit nombre.

J'étois si vivement pressée par ces saintes femmes de me rendre à Burgos, que je serois partie, je crois, à l'heure même, si quelques affaires que j'avois à terminer ne m'avoient encore retenue à Avila (1). Car voyant ces

(1) Sainte Térèse étoit arrivée de Soria à Avila le 5 septembre 1581. Nommée dès son arrivée prieure de Saint-Joseph, elle dut s'occuper pendant quatre mois du bien spirituel et temporel de ce monastère. Elle partit pour Burgos, le 2 janvier 1582, n'emmenant, pour le moment, avec elle que la mère Anne de Saint-Barthélemy, sa fidèle compagne; la sœur Térèse de Jésus, sa nièce, qui n'étoit que novice à Avila; la mère Thomassine Baptiste et la sœur Catherine de Jésus, qu'elle avoit fait venir d'Alba.

Digitized by Google

dames déployer en notre faveur un dévouement si actif, je me trouvois plus obligée qu'elles à ne pas perdre de temps dans une conjoncture si importante; et quoique je ne pusse douter du succès, puisque Notre-Seigneur m'en avoit assurée, je n'avois pas oublié qu'il m'avoit prédit aussi que le démon feroit tous ses efforts pour traverser ce dessein. Je ne pouvois cependant m'imaginer d'où viendroit la difficulté. Car, d'un côté, Catherine de Tolosa m'avoit mandé que sa maison étoit prête pour la prise de possession; et, d'un autre côté, l'archevêque et la ville avoient donné leur consentement. Il parut bien en cette circonstance que Dieu donne aux supérieurs des lumières toutes spéciales. Car après la révélation que j'avois eue de Notre-Seigneur, j'écrivis à mon provincial pour savoir si je devois faire ce voyage.

Dès le premier jour la Sainte eut beaucoup à souffrir, soit parce qu'il plut et neigea beaucoup, soit parce que la paralysie à laquelle elle étoit sujette la reprit fortement avec une grande inflammation de gorge. Le 4, on arriva avec beaucoup de peine à Medina del Campo, où l'on resta jusqu'au 9 pour donner le temps à la Sainte de prendre quelques soulagements.

Les actes de la canonisation rapportent qu'à son arrivée dans ce monastère, elle y guérit miraculeusement la mère Alberte-Baptiste qui en étoit prieure, et qu'elle trouva malade d'une grosse fièvre avec des douleurs au côté. La malade n'avoit pu aller à la porte avec les autres pour recevoir la Sainte, et celle-ci ne la voyant pas, monta aussitôt à l'infirmerie, et lui dit en l'abordant : *Jésus! ma fille, comment êtes-vous malade quand j'arrive? Levez-vous, car vous vous portez bien, et venez au réfectoire.* Elle la toucha en même temps à l'endroit du côté où étoit la douleur, et sur-le-champ la malade se leva, et descendit manger avec les autres.

De Medina del Campo on alla à Valladolid, où la maladie de la Sainte l'ayant reprise, on fut obligé de rester quatre jours. On y seroit demeuré davantage parce que le mal continuoit, mais les médecins ayant averti

Digitized by Google

Il l'approuva, mais il me demanda en même temps si j'avois par écrit la permission de l'archevêque. Je lui répondis que je savois de Burgos que l'affaire avoit été résolue de concert avec ce prélat; que la ville avoit donné son consentement; qu'il en avoit paru satisfait; et que tout cela, joint à la manière dont il avoit toujours parlé, me faisoit croire qu'il n'y avoit pas lieu de douter.

Le père provincial voulut venir avec nous à la fondation de Burgos, soit parce qu'ayant prêché l'Avent, il en avoit le loisir; soit parce qu'il se proposoit de visiter le monastère de Soria qu'il n'avoit pas vu depuis son établissement; soit enfin parce que jugeant ma vie encore de quelque utilité, et me voyant vieille et infirme, il désiroit, pendant un voyage entrepris par une saison si rigoureuse, prendre soin de ma santé. Ce fut Dieu, je

qu'il deviendroit plus intense si l'on ne partoit au plus tôt, on se hâta de partir, de peur qu'il ne fût plus possible de continuer le voyage. La Sainte prit à Valladolid la sœur Catherine de l'Assomption qui étoit fille de Catherine de Tolosa, et la sœur Marie-Baptiste, converse. De Valladolid on se rendit à Palencia, où le concours du peuple fut si grand quand on voulut mettre pied à terre, qu'à peine fut-il possible de sortir du chariot. Lorsque la colonie entra au couvent, les religieuses de la maison entonnèrent un *Te Deum*, ainsi que l'on avoit coutume de le faire dans tous les couvents de l'ordre où alloit la sainte fondatrice. On avoit orné le cloître, et on y avoit dressé des autels pour témoigner la joie qu'on avoit de la recevoir. Sa maladie l'ayant reprise plus vivement, on fut obligé de rester plus de huit jours à Palencia. Le temps étoit d'ailleurs rude et la pluie continuelle, et chacun étoit d'avis qu'on attendît pour partir un temps plus favorable, à cause des bourbiers dont les chariots auroient peine à se tirer, et des inondations qui pouvoient faire courir quelques dangers.

La Sainte prit encore avec elle à Palencia la sœur Agnès de la Croix, qui fut ainsi la huitième de la petite colonie qui alloit à Burgos. (V. Ribera, Yépès.)

Digitized by Google

n'en doute pas, qui disposa tout de cette manière; car les chemins étoient si mauvais et les eaux si hautes, que l'assistance de ce père et celle de ses compagnons nous fut nécessaire pour nous empêcher de nous égarer, et pour dégager les chariots des bourbiers qu'ils rencontroient à toute heure : de Palencia à Burgos surtout la route étoit telle qu'il falloit être bien hardi pour aller en avant. Il est vrai que Notre-Seigneur me dit : « *Vous pouvez continuer votre voyage; ne crains rien, ma fille, je serai avec vous.* » Je ne dis rien pour le moment au père provincial de cette parole. Je m'en servis seulement pour me consoler au milieu des grandes souffrances que nous eûmes à endurer, et des grands périls que nous eûmes à courir. Mais nulle part le danger ne fut plus effrayant qu'à un endroit près de Burgos qu'on appelle les Ponts. L'eau étoit si haute que par intervalle elle les couvroit entièrement, et faisoit disparoître toute trace de chemin; des deux côtés de ces ponts c'étoit un abîme, et de toutes parts on ne voyoit qu'une plaine ensevelie sous les eaux. Enfin il y avoit de la témerité à affronter ce passage, surtout avec des chariots; car pour peu qu'ils s'écartassent d'un côté ou d'autre, il falloit périr; et il y en eut un, en effet, qui fut sur le point d'être englouti (1). Nous avions

(1) Ribera raconte ainsi les circonstances de ce fait : Tandis qu'on montoit une côte très-roide, Térèse vit un moment le chariot où étoient ses compagnes, pencher de telle manière qu'il alloit tomber dans la rivière qui couloit au bas de la côte; quand même plusieurs hommes robustes auroient alors tenté de le retenir, ils n'auroient pu en venir à bout; et, par un miracle évident, un seul homme ayant saisi la roue du chariot, l'empêcha de tomber. Il ajoute que depuis ce moment jus-

Digitized by Google

pris, il est vrai, à une hôtellerie qui se trouvoit à quelque distance, un guide qui connoissoit ce passage, mais, je l'affirme encore une fois, il y avoit bien du danger à le franchir.

Et nos hôtelleries durant ce voyage, qu'on se figure ce qu'il en fut! Avec des chemins si mauvais, nous ne pouvions ni nous arrêter là où nous aurions voulu, ni régler la marche de nos journées. Très-souvent les chariots s'enfonçoient si profondément dans les boues que, pour les en retirer, il falloit prendre les mules de l'un pour les atteler à l'autre; nos pères présidoient à toute cette manœuvre; ils avoient d'autant plus de peine que nous n'avions que de jeunes conducteurs, peu soigneux et peu habiles. La présence du père provincial me soulageoit beaucoup; ses soins s'étendoient à tout; son caractère calme que rien ne trouble, se jouoit des embarras, et ce qui eût paru très-difficile à un autre n'étoit presque rien pour lui. Néanmoins, au passage des ponts, il ne put se défendre d'une crainte assez vive quand il se vit au milieu de cette eau immense qui couvroit les campagnes, sans découvrir le chemin qu'il falloit suivre, et sans bateau pour s'en tirer. Moi-même, quelque cou-

qu'à la fin du voyage, Térèse voulut que son chariot marchât le premier, afin d'être la première au danger. On s'arrêta quelque temps dans une hôtellerie, et pour se reposer, et pour délibérer si, par de si mauvais chemins, il étoit prudent de se remettre en route. La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy dit aussi (1) qu'il ne fut pas possible de trouver un lit pour la Sainte que la fièvre ne quittoit pas, et qui ne pouvoit manger sans douleur à cause d'un mal de gorge dont elle souffroit beaucoup.

(1) V. sa Vie, écrite par elle-même.

Digitized by Google

rage que me donnât la promesse de Notre-Seigneur, j'éprouvai une certaine frayeur. Qu'on s'imagine d'après cela quelle devoit être celle de mes compagnes (1). Elles étoient sept; deux devoient revenir avec moi, et cinq rester à Burgos; de ces dernières, quatre étoient religieuses du chœur, et une, sœur converse.

Je ne crois pas encore avoir dit comment s'appelle le père provincial: c'est le père Jérome Gratien de la Mère de Dieu dont j'ai déjà fait mention dans cet écrit. Pour moi, je faisois cette route avec un mal de gorge très-violent qui m'avoit saisie dès mon arrivée à Valladolid; la fièvre ne me quittoit pas; en sorte que j'étois en proie à de très-vives souffrances. Cela fit que je ne pus jouir autant des agréments de ce voyage. Ce mal me dure encore maintenant que nous sommes au mois de juin; et s'il a diminué d'intensité, il ne laisse pas d'être encore bien pénible. Quand mes compagnes se virent au terme de leur voyage, elles étoient toutes fort joyeuses; le péril

(1) Ribera rapporte qu'en voyant ce danger, toutes les religieuses voulurent se confesser, qu'elles demandèrent à Térèse sa bénédiction, et qu'elles se mirent à réciter le symbole des apôtres. Pour les rassurer, la Sainte leur dit: *Courage, mes filles, quel plus grand bonheur pouvez-vous souhaiter que de donner ici, s'il le faut, votre vie pour Jésus-Christ, et d'être martyres pour son amour? Laissez-moi, je veux passer la première, et si je viens à me noyer, n'allez pas plus avant, et retournez, je vous en conjure, à l'hôtellerie d'où nous sommes parties.* En prononçant ces paroles, la langue de la Sainte paroissoit plus embarrassée par la paralysie qu'à l'ordinaire, mais son courage l'élevant au-dessus de toutes les souffrances, elle passa la première, et rassura ainsi les autres. On s'arrêta à un endroit où l'on entendit la messe; la Sainte communia, et aussitôt sa langue commença à se délier; elle se sentit mieux, mais la fièvre ne la quittoit pas. (V. *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. XIII.)

Digitized by Google

une fois passé, elles trouvoient je ne sais quel charme à s'en entretenir. Oh ! que c'est une grande et belle chose que de souffrir par obéissance, surtout pour des âmes à qui la pratique de cette vertu est aussi chère qu'elle l'étoit à ces religieuses.

Après avoir eu un si mauvais chemin, et après avoir traversé les eaux qu'on rencontre avant que d'entrer à Burgos, nous arrivâmes enfin à bon port dans cette ville. C'étoit un vendredi, le vingt-sixième jour de janvier, et le lendemain de la conversion de saint Paul. Notre père provincial voulut qu'avant tout nous allassions visiter le saint Crucifix vénéré dans cette ville, pour lui recommander l'affaire, et pour attendre là l'entrée de la nuit, la journée étant encore peu avancée. Son dessein étoit de faire la fondation le plus tôt possible. J'avois apporté avec moi plusieurs lettres tant du chanoine Salinas qui nous servit ici avec un dévouement parfait comme à Palencia, que d'autres personnes de qualité qui écrivoient à leurs parents et à leurs amis pour les prier, de la manière la plus pressante, de nous prêter leur concours. Ils n'y manquèrent pas, et vinrent tous me voir dès le lendemain. Les membres du conseil de ville vinrent aussi, et m'assurèrent qu'ils ne se repentoient nullement de la parole qu'ils avoient donnée ; tous de concert nous félicitèrent de notre arrivée, et nous offrirent leurs bons services. Comme nous n'avions craint d'opposition que de la part de ces derniers, les dispositions favorables qu'ils nous montrèrent nous firent croire que la fondation alloit se faire sans obstacle.

Digitized by Google

J'ai dit que l'intention de notre provincial étoit de ne pas perdre un moment. De la chapelle du Saint-Crucifix, nous étions allées droit à la maison de la bonne Catherine de Tolosa; à la faveur des ténèbres et de la pluie qui tomboit à verse, nous avions fait ce trajet sans être aperçues. A l'instant même nous aurions fait instruire l'archevêque de notre arrivée, et nous lui aurions demandé la permission de faire dire la messe comme je l'avois pratiqué dans les autres fondations; mais à cause de cette pluie battante, nous crûmes devoir différer. Je ne saurois dire le bon accueil que nous fit Catherine de Tolosa; grâce aux soins délicats que nous prodigua cette sainte femme, nous pûmes, cette première nuit, nous délasser des fatigues du voyage. Cependant je n'eus pas peu à souffrir; j'avois fait sécher mes habits auprès d'un grand feu, et quoique ce fût à une cheminée, je m'en trouvai si mal, que le lendemain je ne pouvois plus lever la tête; il fallut approcher mon lit d'une petite fenêtre, et ce fut à travers une toile et un treillis qu'on y fixa, que je me vis obligée de parler à ceux qui me vinrent voir : c'étoit bien pénible pour moi, mais je ne pouvois me dispenser de traiter de nos affaires.

Le lendemain de notre arrivée, le père provincial alla demander la bénédiction à l'archevêque; nous pensions qu'il n'y avoit plus d'autre démarche à faire; mais notre attente fut bien trompée : l'archevêque se montra aussi fâché de ce que nous étions venus à Burgos sans sa permission, que s'il ne nous l'eût pas accordée, et qu'il n'eût jamais entendu parler de notre fondation.

Digitized by Google

Son mécontentement tomboit principalement sur moi. Cependant il fut obligé de convenir qu'il m'avoit mandé de faire ce voyage; mais il ajouta qu'il avoit entendu que ce ne seroit que pour traiter avec lui; qu'ainsi il voyoit avec un extrême déplaisir que je fusse venue avec un si grand nombre de religieuses. Le provincial lui répondit « que nous avions cru qu'il n'y avoit plus à « traiter de rien, et qu'il ne s'agissoit que de nous établir, « puisque, selon qu'il l'avoit exigé, nous avions obtenu « le consentement de la ville. D'ailleurs, n'avoit-il pas « lui-même ouvertement exprimé le désir d'avoir à Bur- « gos un monastère de Carmélites; l'évêque de Palencia « nous en avoit donné l'assurance, et nous ne nous « étions mis en route que d'après son avis. » Cette réponse ne le fit point changer; et il est certain que si Dieu qui vouloit cette fondation, n'eût pas permis une pareille conduite de notre part, elle ne se seroit jamais faite, l'archevêque ayant avoué depuis que si nous lui avions demandé la permission de venir, il nous l'auroit refusée. Sa dernière parole au provincial fut « qu'il ne « consentiroit en aucune façon à notre établissement « que dans le cas où nous aurions une maison en propre « et des revenus pour subsister; que du reste, il nous « étoit loisible de nous en retourner. » Oui, les chemins étoient charmants, en vérité, et le temps magnifique pour nous remettre en voyage ! Oh ! qu'il est vrai, mon adorable Maître, que lorsque nous vous rendons un service, vous nous le payez aussitôt par quelque grande peine ! Et que ce salaire seroit précieux pour les âmes

Digitized by Google

qui vous aiment véritablement, si elles en comprenoient tout d'abord l'étonnante valeur ! mais alors nous n'aurions pas voulu d'un pareil profit. Il nous sembloit impossible de nous conformer aux volontés de l'archevêque; car, tout en exigeant que nous eussions des revenus et une maison à nous, il nous défendoit de prendre ces fonds sur les dots qu'apporteroient les religieuses. Or, cela étoit impraticable, surtout à une époque comme la nôtre. Toutefois, je gardois une inébranlable confiance au milieu de ces impossibilités. J'étois certaine que tout ce qui nous arrivoit étoit pour notre avantage; que c'étoit le démon qui traversoit la bonne œuvre, et que Dieu ne manqueroit pas de la faire réussir. Comme le provincial ne s'étoit pas troublé de cette réponse, il me la rendit d'un visage gai, et Dieu le permit ainsi pour m'épargner le reproche qu'il auroit pu me faire de n'avoir pas suivi son conseil, en demandant par écrit le consentement de l'archevêque.

Instruits de ce qui se passoit, les parents du chanoine Salinas et les amis auxquels il avoit écrit, se rendirent sur-le-champ auprès de nous : ils furent d'avis qu'il falloit demander à l'archevêque la permission de faire dire la messe dans notre maison, d'abord parce qu'étant nus-pieds, nous ne pouvions décemment aller dans les rues à travers les boues; en second lieu, parce qu'il y avoit dans les bâtiments qui nous servoient de demeure, une grande pièce très-convenable, car pendant plus de dix ans elle avoit servi d'église aux Jésuites lorsqu'ils vinrent s'établir à Burgos. Il nous sembloit même, les

Digitized by Google

choses étant en de pareils termes, que la prise de possession pouvoit fort bien avoir lieu dans cette demeure, sauf à acheter ensuite une maison pour le monastère. En vain deux chanoines présentèrent cette supplique à l'archevêque, il ne voulut jamais l'accorder. Tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut que quand nous aurions un revenu assuré, il consentiroit à l'établissement de notre monastère, quoique nous n'eussions pas encore de maison en propre ; mais nous devions nous obliger à en acheter une, et donner pour cela des cautions. En conséquence de cette réponse, les amis du chanoine Salinas s'offrirent de nous cautionner, et Catherine de Tolosa, de nous assigner un revenu.

Plus de trois semaines se passèrent dans ces négociations. Pendant ce temps nous n'entendions la messe que les jours de fête, et de grand matin (1). Quant à moi, j'étois travaillée d'une fièvre violente qui ne me quittoit pas. Mais Catherine de Tolosa n'oublioit rien pour

(1) Au milieu de ces difficultés la patience de la Sainte étoit toujours la même. Elle eut l'occasion de la montrer d'une manière plus particulière en deux circonstances. Étant sortie un jour pour entendre la messe, elle eut à passer un ruisseau, et elle avoit prié une femme qui se trouvoit là, de lui en laisser la facilité, lorsque celle-ci, la prenant pour une personne du commun, la repoussa rudement en la traitant d'hypocrite, et la jeta dans la boue. Les compagnes de la Sainte en ayant montré de l'indignation, « *Laissez, laissez cette femme,* leur dit-elle, *elle s'est bien adressée, et ce qu'elle a dit est juste.* » Un autre jour, étant à genoux dans l'église, quelques hommes voulurent passer par l'endroit où elle étoit ; comme ils voyoient qu'elle ne se dérangeoit pas assez vite de sa place, et qu'elle paroissoit mal vêtue, ils la poussèrent du pied et la firent tomber. La Sainte ne s'en émut pas, et lorsque la mère Anne de Saint-Barthélemy s'avança pour l'aider à se relever, elle fut étonnée de la voir gaie et contente de ce qui venoit de lui arriver.

Digitized by Google

adoucir mes souffrances ; elle me prodiguoit les plus tendres soins ; et pendant un mois elle se montra si heureuse de nous nourrir toutes chez elle, qu'on eût dit qu'elle étoit la mère de chacune de nous. Elle nous donna dans sa maison un appartement séparé où nous étions tranquilles et recueillies. Le père provincial avec ses compagnons logeoit chez un de ses amis, ancien collègue d'études en théologie qu'on appeloit le docteur Manso, chanoine et théologal de la cathédrale (1). Le provincial étoit assez ennuyé de tous ces délais, et ne pouvoit cependant se résoudre à nous quitter.

Ce qui regardoit les cautions et le revenu étant arrangé, l'archevêque nous renvoya à son vicaire général pour terminer. Mais le démon nous suscita de nouvelles traverses. Car lorsque, selon notre manière de voir, il ne pouvoit plus y avoir de difficultés, ce vicaire général nous envoya un mémoire, où il nous disoit qu'on ne termineroit rien, qu'au préalable nous n'eussions acheté une maison ; parce que, disoit-il, l'archevêque trouvoit celle où nous étions trop humide, et dans un quartier trop bruyant. Il nous faisoit encore je ne sais quelles diffi-

(1) Pierre Manso, né à Valde Cañas, dans l'évêché de Calahorra, étoit de la famille des Manso et Zuniga de ce lieu. Il étudia la théologie à Alcala avec le P. Gratien, fut chanoine de Salamanque, ensuite de Burgos, et enfin, comme il a déposé que la Sainte le lui avoit prédit, évêque de Calahorra. Il confessa la Sainte à Burgos, quand le P. Gratien en fut parti. Il en faisoit tant de cas, qu'il disoit aimer mieux éclaircir avec elle quelque point de doctrine qu'avec les plus fameux théologiens. Il a déposé encore qu'elle le réprimanda un jour d'avoir quitté l'oraison, en lui disant : « *Quel malheur ! il faut la reprendre, quand tout l'enfer s'y oppose-roit.* » On a une lettre de la Sainte au docteur Pierre Manso.

Digitized by Google

cultés sur le revenu, qui selon lui n'étoit pas assez assuré, et nous alléguoit d'autres choses de ce genre. On auroit dit en vérité qu'on commençoit seulement alors à négocier notre affaire, quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois qu'on la débattoit. Grande fut la surprise du père provincial et de nous toutes, à la vue de ce qu'on exigeoit; car quel temps n'auroit-il pas fallu pour acheter une maison propre à devenir un monastère? Ce n'est pas tout, le père provincial ne pouvoit supporter la pensée de nous voir plus longtemps obligées de sortir dans la ville pour aller entendre la messe, quoique l'église ne fût pas loin, et qu'il y eût pour nous une chapelle réservée où nous n'étions vues de personne. Dès le moment, à ce que je crois, il fut d'avis de nous faire quitter Burgos. Mais comme j'avois présent à mon souvenir l'ordre que Notre-Seigneur m'avoit donné de n'épargner aucun soin pour faire réussir cette fondation, j'étois si sûre qu'elle se feroit, que je ne pouvois consentir à m'en retourner, et que j'étois pour ainsi dire insensible à toutes ces contradictions. Mon unique peine étoit celle qu'éprouvoit notre père provincial; et j'avois grand regret qu'il fût venu avec nous : je ne savois pas alors les grands services que nous devoient rendre ses amis, et dont je vais avoir à parler. Je partageois la grande affliction où étoient mes compagnes, mais j'étois beaucoup plus sensible à la peine où je voyois le père provincial. Or, un jour, et dans un moment où je n'étois point en oraison, Notre-Seigneur m'adressa ces paroles : « *C'est* « *maintenant, Térèse, qu'il faut tenir ferme.* » D'après

Digitized by Google

ces paroles, j'exhortai avec plus de courage et d'assurance le père provincial à partir pour aller prêcher le carême dans la ville où il étoit attendu, et Notre-Seigneur le disposa sans doute intérieurement à suivre mon avis.

Avant de partir de Burgos, il nous fit donner, par le moyen de ses amis, un logement dans l'hôpital de la Conception: au moins là nous avions le très-saint Sacrement, et la messe tous les jours. Ce fut pour lui une consolation, mais il ne lui en coûta pas peu de nous procurer cet avantage. Car une veuve qui avoit loué une bonne chambre dans cet hôpital, ne voulut point nous la prêter, quoique cependant elle ne dût l'occuper que dans six mois; elle fut même extrêmement fachée qu'on nous eût donné sous le toit quelques pièces, dont une communiquoit avec sa chambre. Elle ne se contenta pas de fermer ce passage à clef, mais en dedans elle fit mettre des barres de fer derrière la porte. Autre épreuve à laquelle Dieu nous soumit pour nous faire mériter davantage: les confrères de cet hôpital s'imaginant, sans ombre d'apparence, que nous avions dessein de nous l'approprier, nous obligèrent, le provincial et moi, à promettre par-devant notaire de déloger à la première invitation qu'on nous en feroit. Ceci me causa plus de peine que le reste, parce que cette veuve étant riche et d'une famille fort connue, je craignois qu'à la première fantaisie qu'il lui en prendroit, elle ne nous fît sortir de l'hôpital. Le provincial qui étoit plus sage que moi, fut d'avis de faire ce qu'on nous demandoit, afin d'aller nous

Digitized by Google

établir au plus tôt dans ce logement. On ne nous donna que deux pièces, et une cuisine; mais l'administrateur de l'hôpital, Ferdinand de Matanza, qui étoit un grand serviteur de Dieu, nous en donna encore deux autres, dont l'une nous servoit de parloir. De plus, comme il avoit beaucoup de charité à l'égard de tout le monde, et faisoit aux pauvres d'abondantes aumônes, il nous donna une part dans ses pieuses largesses. François de Cuevas, maître des postes de la ville, et très-dévoué aux intérêts de l'hôpital, nous fit aussi beaucoup de bien; et jusqu'ici il ne s'est pas présenté une seule occasion où il ne nous ait donné des preuves de son dévouement et de sa charité. Je nomme ici à dessein nos premiers bienfaiteurs, afin que les religieuses qui sont maintenant dans ce monastère et celles qui leur succèderont, se souviennent d'eux dans leurs prières; mais elles sont encore plus strictement tenues d'acquitter cette dette sacrée à l'égard des fondateurs. Mon intention n'avoit pas été d'abord que Catherine de Tolosa fût fondatrice de ce monastère, la pensée ne m'en étoit pas même venue. Mais sa sainte vie l'en avoit rendue digne devant Notre-Seigneur, et ce divin Maître disposa tout de telle sorte qu'on ne pourroit sans injustice lui dénier ce titre. Car ce fut elle qui paya le prix de la maison que nous n'aurions pu acheter sans sa généreuse assistance; et puis, l'on ne sauroit croire combien elle fut sensible à toutes les difficultés que nous fit l'archevêque. Son âme étoit navrée de la plus amère affliction à la seule pensée que le monastère ne pourroit être fondé. Une peine si vive redoubloit, ce

Digitized by Google

semble, son ardeur à nous faire sans cesse du bien. Quoique l'hôpital fût très-éloigné de sa maison, il ne se passoit presque pas de jour qu'elle ne nous vînt visiter avec la plus cordiale affection. Elle nous envoyoit tout ce dont nous avions besoin; elle dut pour cela s'élever au-dessus de bien des murmures dont elle étoit l'objet, et qui auroient déconcerté sans retour un cœur moins aimant et un courage moins ferme que le sien. Ces peines qu'on lui faisoit, m'en donnoient une très-grande; le plus souvent elle les cachoit; mais quelquefois elle ne pouvoit les dissimuler; c'étoit quand elles touchoient sa conscience. Elle l'avoit si pure, que quelque sujet que certaines personnes lui donnassent de s'aigrir contre elles, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche une seule parole qui pût offenser Dieu. On lui disoit qu'elle prenoit le chemin de l'enfer, et qu'on ne comprenoit pas qu'ayant des enfants, elle pût se conduire de la sorte. Cependant elle ne faisoit rien que d'après le conseil de théologiens très-éclairés; et si elle ne l'eût pas fait, jamais je n'aurois rien voulu accepter d'elle, dût mon refus empêcher non-seulement cette fondation, mais encore celle de mille monastères. Au fond, la conduite de cette affaire n'étant pas connue, je n'aurois pas été surprise qu'on en eût porté des jugements plus désavantageux encore. Catherine de Tolosa répondoit à tous avec cette rare sagesse qui la caractérise; elle étoit paisible au milieu de la tempête; on eût dit que Dieu lui enseignoit l'art de contenter les uns, de supporter les autres, et qu'il lui donnoit un courage supérieur à tout. Oh! de

Digitized by Google

combien l'emporte le courage des serviteurs de Dieu pour les grandes choses, sur celui des personnes qui n'ont qu'une illustre naissance, sans ce zèle pour la cause divine! A la vérité dans Catherine de Tolosa l'un s'allioit avec l'autre, car elle est éminemment fille de gentilhomme.

Le provincial nous ayant procuré un logement où, sans sortir de notre clôture, nous pouvions tous les jours entendre la messe, reprit courage, et se disposa à partir pour Valladolid où il devoit prêcher. Il avoit néanmoins de la peine de voir l'archevêque si peu disposé à nous donner son consentement : j'avois beau ranimer son espérance, il ne pouvoit ajouter foi à mes paroles. Nos amis qui espéroient moins que lui, augmentoient encore ses défiances, et ils avoient pour cela de très-graves motifs qu'il seroit superflu d'énumérer ici. Son absence me soulagea, parce que, comme je l'ai dit, ma plus grande peine venoit de la sienne. Il nous ordonna en partant de travailler à acheter une maison, mais cela n'étoit pas facile; car, malgré les recherches faites jusqu'alors, on n'avoit pu en trouver aucune à vendre qui fût à notre convenance. Nos amis, et particulièrement ceux du père provincial, voulurent se charger de ce soin, et nous témoignèrent plus de dévouement que jamais; ils furent tous d'avis de ne plus dire un mot à l'archevêque jusqu'à ce que nous eussions une maison. Ce prélat disoit toujours qu'il désiroit plus que personne la fondation, et sa haute vertu me faisoit croire qu'il disoit vrai; ses actions néanmoins sembloient

Digitized by Google

démentir ses paroles, car il exigeoit de nous des choses impossibles. C'étoit sans doute là une menée du démon pour faire échouer notre entreprise. Mais, ô grand Dieu, que votre toute-puissance éclate d'une manière admirable ! car vous fîtes servir au succès de cette fondation tout ce que l'ennemi du salut faisoit pour sa ruine; soyez-en éternellement béni !

Nous demeurâmes dans cet hôpital depuis la veille de saint Mathias jusqu'à la veille de saint Joseph (1), travaillant toujours à acheter une maison, sans que l'on en pût trouver une qui nous convînt. On me donna avis qu'un gentilhomme en avoit une à vendre; plusieurs religieux qui, comme nous, cherchoient à s'établir, avoient songé à l'acheter; mais elle ne leur avoit pas plû. Dieu le permettoit ainsi, car tous s'en étonnent maintenant et quelques-uns même s'en repentent. Deux personnes m'en avoient parlé avantageusement, mais

(1) Térèse, comme on l'a vu plus haut, y fut en proie à une fièvre violente, et y donna de grands exemples de détachement d'elle-même et de compassion pour les pauvres malades. La chambre où elle couchoit étoit froide et mal fermée; son lit étoit petit et incommode. Elle avoit un dégoût extrême, et chaque fois qu'elle avaloit quelque chose, elle rendoit du sang d'une plaie qu'elle avoit au gosier. Ses compagnes, sensibles à son état, ne savoient comment lui procurer du soulagement. « *N'ayez « pas tant de compassion de moi, leur disoit-elle, Notre-Seigneur a « plus souffert lorsqu'il a bu du fiel et du vinaigre. Ce lit est déli- « cieux, et il a été couché sur la croix.* »

Pour réveiller son appétit, elle désira un jour de manger une orange douce. Catherine de Tolosa lui en ayant envoyé quelques-unes qui étoient très-fines, lorsqu'elle les vit elle les mit dans la manche de sa robe, et prétextant de descendre pour voir un malade qui se plaignoit beaucoup, elle les distribua aux malades de l'hôpital. Ses compagnes lui en firent quelque reproche : « *Je les ai désirées plus pour eux que pour moi,*

Digitized by Google

tant d'autres m'en avoient tellement dégoûtée que je n'y pensois plus. Un jour que je m'entretenois avec le licencié Aguiar, qui étoit grand ami de notre provincial, et qui s'employoit pour nous avec un dévouement sans bornes, il me dit qu'après avoir cherché, comme il l'avoit fait, une maison, il ne croyoit pas possible d'en trouver une qui pût nous convenir. Je pensai alors à celle de ce gentilhomme, et je crus que, malgré tout le mal qu'on m'en avoit dit, nous pourrions l'acheter dans un si pressant besoin, et ensuite la revendre. Je lui en parlai, et, comme il ne l'avoit pas encore vue, je le priai d'y aller. Il goûta mon avis et partit sur-le-champ, quoiqu'il fît le plus mauvais temps du monde; mais celui qui l'avoit louée, se souciant fort peu qu'on la vendît, refusa de la lui montrer. Néanmoins, la belle situation de l'édifice et tout ce qu'il en put voir le satisfit tellement que, sur son rapport, nous résolûmes de l'acheter. Le propriétaire qui étoit absent, avoit donné

« leur répondit-elle, *et j'ai un vrai plaisir de leur avoir procuré quel-*
« *que soulagement dans leur maladie.* » On lui donna un jour de beaux limons : « *Que Dieu soit béni*, s'écria-t-elle, *il me procure de quoi don-*
« *ner à mes pauvres.* » Il y en avoit un parmi eux qui souffroit des douleurs aiguës, et qui, par les cris que la souffrance lui arrachoit, fatiguoit les autres. Lorsque la Sainte parut devant lui il se tut : « *Comment*,
« lui dit-elle, *mon enfant, criez-vous si haut ? pourquoi ne pas endurer*
« *votre mal avec plus de patience, et pour l'amour de Dieu ?* » Et l'ayant aussitôt recommandé à Dieu, elle eut la consolation de voir ses douleurs se calmer, et le malade cesser de pousser des cris. Pendant les trois ou quatre semaines que la Sainte resta dans cet hôpital, elle s'étoit tellement concilié l'affection et la confiance des malades, qu'ils demandoient à chaque instant à la voir, parce que sa seule présence les soulageoit ; et quand elle en sortit, ils ne pouvoient se consoler qu'elle les quittât. (V. Ribera, Yepes.)

Digitized by Google

pouvoir de la vendre à un ecclésiastique recommandable par sa piété. Dieu inspira à celui-ci d'en traiter avec nous, et il y mit toute la franchise possible. On jugea à propos que je la visse; j'y allai, et je la trouvai tellement à mon gré, que quand on auroit voulu la vendre le double de ce qu'on en demandoit, j'aurois cru l'avoir à bon marché. Je ne dis rien en cela qui doive surprendre; car, deux ans auparavant, on en avoit réellement offert le double au propriétaire, et il avoit refusé de la donner à ce prix. Le lendemain, cet ecclésiastique me vint voir avec le licencié; celui-ci, trouvant le prix très-modéré, vouloit conclure à l'heure même. Je lui fis observer que quelques-uns de nos amis croyoient que c'étoit l'acheter trop cher de cinq cents ducats; il me répondit qu'il trouvoit, au contraire, qu'on nous la donnoit à bon marché; et je pensois si bien comme lui qu'il me sembloit qu'on nous la vendoit pour rien; mais, comme nous devions la payer avec l'argent de l'Ordre, je procédois avec circonspection. Ce fut la veille de la fête du glorieux saint Joseph, notre père, que nous commençâmes de traiter, avant la messe; je les priai de nous donner le temps de l'entendre, et de vouloir revenir ensuite pour terminer cette affaire. Le licencié qui est un homme de fort bon esprit, fit promettre à l'ecclésiastique de revenir pour le moment marqué : il jugeoit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, et que si la chose se divulguoit, on pourroit élever le prix de beaucoup ou rompre même le marché. Nous allâmes donc, toutes à l'envi, recommander l'affaire à Dieu; or, tandis que je priois,

Digitized by Google

Notre-Seigneur me dit : « *Quoi, pour de l'argent tu t'arrêtes!* » Je connus par ces paroles, que la maison nous convenoit. Mes compagnes avoient instamment demandé à saint Joseph que pour le jour de sa fête, elles eussent une maison en propre; ce glorieux patriarche exauça leur prière lorsqu'elles ne pouvoient, ce semble, espérer de sitôt une pareille faveur. Toutes, après la la messe, me pressèrent de conclure, et elles virent leurs désirs satisfaits. Le licencié avoit trouvé en sortant un notaire, si à propos qu'il sembloit que c'étoit Notre-Seigneur lui-même qui le lui avoit envoyé. Il l'amena et me dit qu'il falloit conclure à l'heure même; il fit venir des témoins, ferma la porte de la salle de peur que quelqu'un n'apprît ce qui se passoit, et le contrat fut enfin signé avec toutes les formalités nécessaires, grâce à l'activité et aux lumières d'un si excellent ami.

Dès que notre achat devint public, on s'étonna que nous eussions eu cette maison à si bon marché. Des acquéreurs se présentoient, ils disoient tout haut que cet ecclésiastique l'avoit donnée pour rien, que le marché étoit frauduleux, et qu'il falloit le rompre. Ainsi ce bon prêtre n'eut pas peu à souffrir. Il en donna avis à ce gentilhomme ainsi qu'à sa femme, qui étoit aussi de fort bonne maison : au lieu d'en être mécontents, ils témoignèrent de la joie de voir leur logis converti en un monastère. Ils ratifièrent le contrat sans la moindre opposition, ce qui, du reste, eût été inutile. Le lendemain on passa les autres actes nécessaires; on paya le tiers du prix, et on fit encore au vendeur quelques

Digitized by Google

avantages dont on n'étoit pas convenu : ce fut ce bon ecclésiastique qui le désira, et nous crûmes ne pas devoir nous y refuser.

Il paroîtra peut-être étrange de me voir raconter avec tant de détail l'achat de cette maison : ce n'est cependant pas sans motif. Car tous ceux qui suivirent de près la conduite de cette affaire, ne virent rien moins qu'un miracle, soit dans la modicité du prix, soit dans l'aveuglement de tous les religieux qui après avoir examiné cette maison n'en avoient point été satisfaits. Aussi étoient-ils blâmés et taxés de folie par les habitants de Burgos. Ceux-ci à leur tour, comme si cette maison n'eût pas existé dans leur ville et qu'elle n'eût jamais frappé leurs regards, ne revenoient pas de leur étonnement, tant ils la trouvoient bien. Elle avoit été dédaignée, non-seulement par les religieux, mais encore par une communauté de religieuses qui cherchoient une maison à acheter, puis par deux autres communautés dont l'une avoit vu son couvent devenir la proie des flammes; enfin, elle n'avoit pas plus souri à une personne riche qui avoit dessein de fonder un monastère. De tant de personnes qui avoient vu cette maison, nulle n'en avoit voulu, et aujourd'hui toutes s'en repentent. Nous connûmes par le bruit que cela fit en ville, combien le licencié Aguiar avoit eu raison de tenir la chose secrète, et de ne pas perdre un moment : nous pouvons dire avec vérité qu'après Dieu, nous lui sommes redevables d'une acquisition qui nous est si avantageuse. Il faut en convenir, un esprit solide est

Digitized by Google

d'une utilité immense en tout : or, comme celui du licencié l'est au plus haut degré, et qu'en outre Dieu lui a donné pour nous un dévouement sans bornes, il lui a été facile de terminer heureusement cette affaire. Il travailla ensuite plus d'un mois à tout adapter, dans le nouvel édifice, à nos usages et aux besoins d'un monastère; ce qu'il fit avec peu de dépenses. On eût dit que Notre-Seigneur avoit gardé cette maison pour ses épouses, tant nous y trouvâmes presque toutes choses admirablement disposées pour nous. Quand je vis, après un espace de temps si court, cette maison prête à nous recevoir, je croyois que c'étoit un songe. Certes, Notre-Seigneur nous a dédommagées avec usure de tout ce que nous avions souffert, car il nous a donné un monastère dont le jardin, la vue et les eaux font un séjour véritablement enchanteur. Que cet adorable Maître soit à jamais béni ! Ainsi soit-il !

L'archevêque en ayant été aussitôt instruit, se réjouit extrêmement de ce que nous avions si bien rencontré; il pensoit que la persistance dans ses vues avoit amené cet heureux résultat, et en cela il avoit raison. Je lui écrivis pour lui témoigner ma joie de ce qu'il étoit satisfait, et je lui dis que je disposerois au plus tôt la maison à nous recevoir, afin qu'il pût, de son côté, mettre le comble à toutes ses bontés pour nous. Je déployai d'autant plus d'activité que j'appris qu'on vouloit retarder notre changement de demeure, sous prétexte de je ne sais quels actes qu'on devoit demander. Ainsi, quoiqu'il dût se passer quelque temps avant qu'on fût en droit de

Digitized by Google

faire sortir l'homme qui avoit loué la maison, nous ne laissâmes pas de nous y transporter, et d'y occuper un appartement séparé. On vint me dire aussitôt que l'archevêque en étoit très-mécontent. Je l'adoucis le mieux que je pus; et comme il est bon, son mécontentement passe vite. Il se fâcha encore quand il sut que nous avions des grilles et un tour, se figurant que j'avois voulu faire cela de mon chef, sans avoir son approbation. Je lui écrivis pour lui dire qu'il n'en étoit pas ainsi, et que j'avois simplement fait ce qui se trouve dans toutes les maisons religieuses; qu'au reste, pour ne pas paroître agir de ma propre autorité dans la moindre chose, je n'avois pas même osé placer une croix à la porte de la maison; ce qui étoit vrai.

Il continuoit de nous montrer beaucoup d'affection, mais il étoit loin encore de vouloir nous accorder l'autorisation si instamment sollicitée. Il vint voir notre maison, et il en fut enchanté. Il fut très-gracieux dans ses paroles; et s'il ne se prononça point sur la permission, il nous donna du moins plus d'espérance. On devoit passer avec Catherine de Tolosa certains actes dont on craignoit qu'il ne fût pas content: mais le docteur Manso, cet autre ami du père provincial, étant fort intime avec l'archevêque, ne nous perdoit point de vue; il saisissoit toutes les occasions de lui rappeler notre requête, et le pressoit d'y satisfaire. Il souffroit beaucoup de nous voir obligées de sortir pour aller à la messe. Car quoique nous eussions une chapelle où l'on disoit auparavant la messe pour les maîtres de la maison, jamais l'archevêque

Digitized by Google

n'avoit voulu nous accorder cette faveur. Ainsi nous étions contraintes, les dimanches et fêtes, de l'entendre dans une église qui par bonheur se trouvoit assez proche; cela dura environ un mois, c'est-à-dire depuis notre entrée dans cette maison jusqu'à l'établissement définitif du monastère. Au jugement de tous les théologiens il y auroit eu motif suffisant pour continuer de faire dire la messe; et l'archevêque qui étoit lui-même grand théologien le voyoit comme les autres; ce qui montre qu'il n'y avoit d'autre cause de son refus sinon que Dieu vouloit nous faire souffrir. Pour moi l'épreuve n'étoit pas grande; mais une de nos religieuses en avoit tant de peine qu'elle ne pouvoit mettre le pied dans la rue, sans être saisie d'un grand tremblement.

Nous ne trouvâmes pas peu de difficulté à achever de passer tous les actes; tantôt on se contentoit des cautions offertes, tantôt on demandoit de l'argent comptant; enfin l'on nous causoit bien des ennuis. A la vérité, si l'on nous traitoit de la sorte, c'étoit moins la faute de l'archevêque que celle de son grand vicaire; ce dernier nous fit une guerre obstinée; et si Dieu n'eut entièrement changé son cœur, je crois que nous n'aurions jamais vu la fin de cette affaire. Oh! que n'eut point à souffrir durant tout ce temps Catherine de Tolosa! impossible de le dire. Elle supportoit tout avec une patience qui me jetoit dans l'admiration; elle ne se lassoit pas un instant de s'occuper de nous avec la plus tendre sollicitude. Elle ne se contenta pas de nous donner des lits; elle nous donna encore les autres meu-

Digitized by Google

bles qui nous étoient nécessaires, et généralement tout ce dont nous avions besoin pour nous établir; et quand elle n'auroit pas trouvé tout cela chez elle, je ne doute pas qu'elle ne l'eût fait acheter, pour que rien ne nous manquât. D'autres fondatrices de nos monastères nous ont donné beaucoup plus de bien, mais nulle n'a enduré pour ce sujet la dixième partie des peines qu'elle a souffertes; et si elle n'eût point eu d'enfants, elle nous auroit sans doute donné son bien. Elle souhaitoit avec tant d'ardeur de voir ce monastère enfin fondé, qu'elle comptoit pour rien tout ce qu'elle faisoit dans ce but.

Voyant délai sur délai, je crus devoir en écrire à l'évêque de Palencia; il étoit, je le savois, très-fâché de la conduite de l'archevêque; il se regardoit comme personnellement blessé par ses procédés envers nous; tandis que celui-ci, à notre grand étonnement, ne crut jamais nous faire le moindre tort. Je suppliois l'évêque de Palencia de vouloir lui écrire pour lui représenter que, puisque nous avions une maison en propre, et que nous avions fait tout ce qu'il avoit voulu, rien ne devoit plus l'empêcher de nous donner son consentement. Il m'envoya une lettre ouverte pour lui, mais conçue en des termes si forts que c'eût été tout perdre que de la lui remettre. Aussi le docteur à qui je me confessois, et de qui je prenois conseil, fut d'avis de ne pas la donner. Ce n'est pas qu'elle ne fût polie; mais elle contenoit des vérités qui, vu le caractère de l'archevêque, auroient pu l'irriter. Il étoit déjà très-peu content de certaines choses que cet évêque lui avoit fait dire. Ce qui lui arracha un jour

Digitized by Google

cette plainte en ma présence, « que la mort de Notre-Seigneur avoit rendu amis ceux qui auparavant étoient ennemis; mais que d'amis qu'ils étoient l'évêque de Palencia et lui, je les avois rendus ennemis. » Je me contentai de lui répondre « qu'il pouvoit voir par là ce que j'étois. » Je crois néanmoins pouvoir me rendre le témoignage que j'avois agi avec des précautions extrêmes pour ne pas altérer l'amitié qui les unissoit. J'écrivis donc de nouveau à l'évêque de Palencia, le suppliant de m'envoyer une seconde lettre pleine d'amitié pour l'archevêque, lui représentant, par les meilleures raisons que je pus trouver, combien un tel service seroit agréable à Dieu. Il fit ce que je lui demandois, non sans effort sur lui-même; mais voyant qu'il y alloit de la gloire de Dieu, et souhaitant m'obliger et me faire plaisir, ce qu'il a constamment fait dans tout le cours de sa vie, il n'hésita pas à prendre la plume; mais il me déclara en même temps que cette lettre lui avoit incomparablement plus coûté que tout ce qu'il avoit fait jusqu'à ce moment en faveur de notre ordre. Enfin l'archevêque la reçut; il fut si satisfait du contenu et des paroles du docteur Manso qui la lui présenta, que sur-le-champ il nous envoya la permission tant demandée. Il chargea de ce message le bon Ferdinand de Mantanza, qui fut ravi d'en être le porteur. Or, précisément ce même jour, nos sœurs étoient plus découragées que jamais; quant à la bonne Catherine de Tolosa, elle avoit l'âme navrée d'une telle tristesse, que je ne pouvois la consoler; et moi-même qui avois toujours eu tant de confiance, je

Digitized by Google

l'avois perdue la nuit précédente, comme si Notre-Seigneur eût pris plaisir à nous voir dans une plus grande peine que jamais, quand il étoit prêt de répandre une joie si vive dans nos âmes. Que son nom soit béni sans fin ! Qu'il soit loué dans les siècles des siècles, et dans les perpétuelles éternités ! Ainsi soit-il !

L'archevêque permit au docteur Manso de dire le lendemain la messe chez nous, et de mettre le très-saint Sacrement dans notre église. Ce fut donc cet excellent docteur qui offrit, pour la première fois, l'adorable sacrifice dans notre nouveau monastère ; il y eut ensuite une grand'messe très-solennelle ; elle fut très-bien exécutée par de nombreux musiciens qui étoient venus de leur propre mouvement, sans avoir été invités ; ce fut le prieur des Dominicains du couvent de Saint-Paul qui la chanta, et acquit ainsi un nouveau titre à notre reconnoissance. Je dois le dire ici, notre ordre a toujours eu de grandes obligations aux religieux de Saint-Dominique ainsi qu'aux pères de la Compagnie de Jésus. Tous nos amis, présents à cette touchante fête, étoient enchantés ; toute la ville, en quelque sorte, participa à cette allégresse ; les habitants de Burgos éprouvoient une joie d'autant plus vive qu'ils n'avoient pu voir sans compassion tout ce que nous avions souffert ; ils avoient improuvé la conduite de l'archevêque, et souvent la manière dont j'apprenois qu'on parloit de lui me causa beaucoup plus de peine que tout ce que j'avois à endurer. Le contentement de la bonne Catherine de Tolosa et de nos sœurs étoit si grand qu'il me donnoit de la dévotion ;

Digitized by Google

je ne pouvois m'empêcher de dire à Dieu : *Seigneur, que prétendent de plus vos servantes bien-aimées, que de vous servir, et de se voir prisonnières par amour pour vous, dans ce saint asile d'où elles n'auront plus à sortir?*

Non, à moins de l'avoir éprouvé, on ne pourra jamais comprendre la joie qui inonde nos âmes toutes les fois qu'un nouveau monastère étant fondé, nous nous retrouvons enfin dans une clôture où les personnes séculières ne peuvent entrer : quel que soit leur droit à notre affection et notre plaisir d'être avec elles, rien n'égale la consolation intime que nous goûtons de nous voir seules avec Dieu. Voyez-vous ces poissons qu'un coup de filet a tirés du fleuve; ils se débattent et ne sauroient vivre à moins de rentrer dans l'eau : c'est l'image fidèle de ces âmes qui se désaltèrent sans cesse dans les courants des eaux vives de leur Époux ; ôtez-les de là pour être spectatrices des choses du monde, captives comme le poisson que le filet a jeté sur le rivage, elles ne vivent plus jusqu'au moment fortuné où elles se replongent dans leur saint élément; c'est là ce que j'ai toujours vu dans toutes nos sœurs. Quant aux religieuses qui désirent sortir de leurs couvents pour se trouver au milieu des séculiers, ou communiquer beaucoup avec eux, je dirai ce que l'expérience m'en a appris : il est à craindre qu'elles n'aient jamais goûté de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; que le divin Époux ne se soit caché d'elles, et cela avec justice, puisqu'elles se déplaisent dans sa compagnie. Je crains que ce

Digitized by Google

malheur ne leur vienne, ou de n'avoir pas embrassé purement pour son amour la vie religieuse, ou de ne pas comprendre l'éminente faveur que Dieu leur a accordée en les choisissant pour ses épouses, et en les délivrant ainsi de la sujétion à un époux mortel, dans laquelle trop souvent, hélas! des femmes infortunées rencontrent avec une mort précoce la perte éternelle de leur âme. O mon divin Époux! Jésus vrai Dieu et vrai homme, l'insigne faveur de vous appartenir peut-elle être jamais assez estimée! Nous, mes sœurs, qui l'avons reçue, ne nous lassons jamais de bénir, d'exalter un si grand Roi, un souverain si puissant qui nous prépare un royaume qui n'aura pas de fin, pour prix de quelques petites souffrances adoucies par mille joies, et qui finiront demain. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Quelques jours après la fondation de ce monastère, il nous sembla, au père provincial et à moi, que le revenu donné par Catherine de Tolosa pourroit nous occasionner quelque procès, et lui causer du désagrément. Nous fûmes d'avis qu'il valoit mieux mettre toute notre confiance en Dieu, que de laisser des sujets de contestation dont elle pût recevoir la moindre peine. Ainsi, étant toutes réunies, par-devant notaire et avec l'autorisation du père provincial, nous renonçâmes à la donation qu'elle nous avoit faite, et nous lui en rendîmes les actes. Cela se fit très-secrètement, de peur que l'archevêque, venant à l'apprendre, ne le trouvât mauvais, quoique un pareil procédé ne dût être onéreux que pour nous. En effet,

Digitized by Google

quand on sait qu'un monastère est fondé sans revenus, il n'y a rien à craindre pour sa subsistance, parce que tout le monde vient à son secours. Mais laisser croire au public que le nôtre avoit des revenus, tandis qu'il venoit de s'en dépouiller, c'étoit l'exposer, au moins dans les premiers temps, à manquer du nécessaire; car Catherine de Tolosa a pris des mesures pour qu'il n'en soit pas ainsi après sa mort. Voici comment: deux de ses filles qui devoient, dans le courant de l'année, faire profession dans notre monastère de Palencia, avoient renoncé à leurs biens en faveur de leur mère; elle a fait annuler cet acte, et ses filles, par son conseil, ont fait don de ce qu'elles avoient au couvent de Burgos. Cela joint à la légitime qu'une troisième de ses filles laisse à cette maison où elle a voulu prendre l'habit, égale le revenu que la mère nous avoit donné. La seule difficulté est qu'on n'en jouit pas pour le présent (1). Mais j'ai tou-

(1) Cette difficulté ne tarda pas à être levée. Catherine de Tolosa, ses deux fils et ses cinq filles, étant entrés dans l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, lui firent don de tous leurs biens. Avant la fondation de Burgos, Catherine avoit placé, comme on l'a vu, deux de ses filles au monastère de Valladolid, Catherine de l'Assomption et Casilde du Saint-Ange; elle en avoit mis deux autres dans celui de Palencia, Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité. Après que le monastère de Burgos fut fondé, elle lui donna sa cinquième fille qui s'appela en religion Hélène de Jésus. Un peu avant que cette dernière eût pris le saint habit, Sébastien, l'aîné des deux fils de Catherine, entra au monastère de Pastrana: sa généreuse mère alla elle-même l'offrir au Seigneur. Enfin, en 1587, Catherine et son second fils Jean reçurent, à Palencia, l'habit de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Jean, une fois enrôlé dans la milice de la sainte Vierge, alla faire son noviciat à Valladolid. Quant à Catherine, elle resta à Palencia. Les habitants de cette ville, témoins du dernier sacrifice de cette généreuse mère, commencèrent dès lors à la vénérer comme une sainte.

Digitized by Google

jours eu la ferme confiance que Notre-Seigneur ne les laissera point manquer du nécessaire. Cet adorable Maître, qui procure des aumônes à d'autres monastères fondés sans revenus, saura bien susciter des personnes

Les deux fils de Catherine, Sébastien de Jésus et Jean Chrysostôme, se sanctifièrent en exerçant les premières charges de leur ordre; les cinq filles méritèrent de plus en plus, par leur fidélité à Dieu, ce titre d'*Anges* que sainte Térèse leur a donné. Dans cette famille bien-aimée de Notre-Seigneur, Casilde du Saint-Ange parut la plus privilégiée; le divin Maître lui donna un plus intime accès dans son cœur, et la conduisit par la voie des faveurs les plus rares et les plus élevées. Soit comme simple religieuse, soit comme prieure, la vénérable mère Casilde du Saint-Ange a laissé dans le monastère de Valladolid un nom béni, et un parfum de sainteté qu'on y respire encore.

Quant à Catherine du Saint-Esprit, c'est le nom que Catherine de Tolosa porta au Carmel, elle fut, par ses vertus et par sa sainteté, l'ornement, la lumière et la consolation du monastère de Palencia. Elle pratiqua la mortification dans un degré héroïque; mais si elle se traitoit avec une effrayante rigueur, elle étoit d'une charité sans bornes pour les autres. Chargée pendant quelques années de gouverner le couvent, elle avoit pour toutes ses filles les plus maternelles attentions; comme elle les aimoit tendrement en Jésus-Christ, elle éprouvoit un bonheur nonpareil à se faire la servante des épouses du divin Maître.

Tandis qu'elle amassoit sans relâche des mérites pour le ciel, Notre-Seigneur la fit avertir, par la vénérable sœur Stéphanie des Apôtres (1), que bientôt elle jouiroit de sa divine présence. Catherine fut transportée de bonheur en apprenant qu'elle ne tarderoit pas à sortir de cette vallée de larmes. Le 2 juillet de l'an 1608, le jour de la Visitation de la très-sainte Vierge, elle fut saisie du mal qui alloit terminer son exil. Instruits de l'état où elle étoit, ses deux fils, Sébastien de Jésus, prieur de Valladolid, et Jean Chrysostôme, professeur de théologie à Salamanque, accoururent pour l'assister. De part et d'autre, la foi, et la charité de l'Esprit saint dominèrent les sentiments de la nature. L'âme de Catherine achevoit de se consumer dans les flammes du divin amour; ses deux fils ne lui parloient que de Celui qui bientôt alloit lui ouvrir ses tabernacles. L'heureux moment approche. Le fils aîné de Catherine, Sébastien de Jésus, donne à sa mère les derniers sacrements de l'Église, son plus jeune fils se tenant debout auprès d'elle, et ses deux filles à genoux au pied de son lit. Catherine ayant reçu son Dieu, s'entretient doucement

(Voyez sa biographie, page 476.)

Digitized by Google

charitables qui assistent ces bonnes religieuses, ou bien y pourvoir par d'autres moyens. Néanmoins, comme aucun monastère n'avoit été établi sur ce pied, je suppliois de temps en temps Notre-Seigneur qui l'avoit ainsi

avec lui, toute à son Bien-Aimé, et son Bien-Aimé tout à elle. Quelques heures s'étant passées dans ce mystérieux colloque, avant que la voix du Sauveur l'appelle pour lui donner la couronne, Sébastien de Jésus et Jean son frère, Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité leurs sœurs, demandent à genoux à leur sainte mère de les bénir, et en leur personne, ses trois filles absentes. L'humble Catherine répondit à ses fils : C'est à moi de vous supplier de me bénir, et de vous demander pardon des mauvais exemples que je vous ai donnés dans le siècle et dans l'état religieux. Ses deux fils la bénirent; et bientôt, sortant de cet exil par la plus douce des morts, elle alla jouir de la présence de son Dieu. C'étoit un dimanche, le 13 juillet 1608. La vénérable Catherine du Saint-Esprit étoit âgée de 70 ans; elle en avoit passé 22 dans le Carmel, et 48 dans le siècle.

Dieu voulut, au moment même où elle rendit le dernier soupir, donner un gage de sa gloire. Ce corps qui, depuis le baptême, n'avoit jamais cessé d'être le temple du Saint-Esprit, exhala une odeur toute céleste, et commença à revêtir les grâces de la jeunesse éternelle des bienheureux. Il fut exposé, avec le saint habit du Carmel, à la vénération des fidèles. Le concours fut immense, on venoit de toutes parts pour voir la sainte. On l'appeloit la nouvelle sainte Symphorose, sainte Félicité, sainte Catherine. L'aspect de sa figure céleste, la beauté qui y brilloit, le doux éclat qui en émanoit, pénétroient tous les cœurs de la plus tendre dévotion, et faisoient couler des larmes de tous les yeux. On tira alors son portrait, et les Carmélites de Palencia ne la reconnoissoient plus, tant les ravages des ans et de la maladie avoient disparu dans cette transformation miraculeuse.

Tandis qu'à Palencia Dieu laissoit tomber sur le corps de Catherine comme le premier rayon de la transfiguration future, à Valladolid il révéloit la félicité de son âme à sa fille Casilde du Saint-Ange. Celle-ci aperçut sa mère à côté de Notre-Seigneur, environnée d'une gloire immense et dans la compagnie de don Sébastien, son père; elle avoit les mains remplies de trésors célestes que son Dieu lui avoit donnés pour les distribuer à ses enfants et à ses amis : Casilde demeurant ravie devant tant de grandeur, le divin Maître lui dit : « *Tu es étonnée de ce que tu « contemples! sache que je dois faire bien plus encore pour elle.* »

Casilde du Saint-Ange connut également, par une vision intellectuelle, la mort de son frère Sébastien de Jésus qui termina sa carrière à Avila;

Digitized by Google

voulu, de lui procurer le nécessaire pour son entretien; je n'avois point envie de m'en aller avant de voir ma prière exaucée par la réception de quelque novice qui apporteroit du bien. Un jour, tandis que cette pensée m'occupoit après la communion, le divin Maître me dit: « *De quoi t'inquiètes-tu? cela est déjà fait; et rien dé-* « *sormais ne t'empêche de partir.* » Il me fit connoître par ces paroles que sa maison auroit de quoi subsister. Dès ce moment je n'éprouvai plus la moindre sollicitude; j'étois aussi tranquille que si je laissois nos sœurs avec des revenus très-assurés. Je me disposai donc à partir de Burgos; car dans cette maison, qui est si fort de mon goût, je n'avois qu'à jouir, tandis que par mes travaux je pouvois être de quelque utilité à d'autres monastères.

La fondation de Burgos resserra l'amitié qui existoit

elle vit sainte Térèse l'assistant à sa dernière heure, et par sa présence répandant une sainte allégresse dans son âme. Son frère Jean Chrysostôme et ses quatre sœurs eurent une fin non moins précieuse devant Dieu. La vénérable mère Casilde du Saint-Ange mourut à Valladolid couronnée de vertus, de jours et de mérites. Elle avoit jeté toute sa vie un tel éclat de sainteté, que les religieuses voulurent, après sa mort, l'avoir sans cesse présente à leurs yeux; elles placèrent sa dépouille virginale dans le chœur, à côté de celle de la vénérable mère Marie Ocampo, nièce de sainte Térèse.

Ce que notre Sainte a dit au chapitre XI de la très-chrétienne veuve de l'adelantado de Castille et de ses enfants, s'applique admirablement à la vénérable Catherine de Tolosa et à ses sept enfants qu'elle a donnés à Dieu. « Je m'arrête souvent à cette pensée: lorsque ces enfants goûteront « au ciel les joies éternelles, et s'en verront redevables à leur mère, par « quelles actions de grâces ne lui témoigneront-ils pas leur reconnois- « sance, et de quel redoublement de bonheur toujours renaissant, le « cœur de cette mère ne se sentira-t-il pas tressaillir à l'aspect de leur « félicité! »

Digitized by Google

entre l'évêque de Palencia et l'archevêque. Celui-ci, depuis lors, s'est constamment montré plein de bienveillance et de bonté pour nous. Il a donné l'habit à la fille de Catherine de Tolosa, et à une autre demoiselle. Je dois dire aussi que plusieurs personnes nous ont fait sentir jusqu'à présent les effets de leur charité. Notre-Seigneur, j'en ai la ferme confiance, ne permettra pas que ses épouses aient à souffrir, pourvu qu'elles continuent à le servir, comme elles y sont obligées. Je le prie, par son infinie miséricorde, et sa bonté sans bornes, de leur en faire la grâce.

J'ai écrit ailleurs de quelle sorte Saint-Joseph d'Avila, qui a été le premier de nos monastères, fut placé sous la dépendance de l'ordinaire; je crois devoir raconter ici comment il passa sous la juridiction de notre ordre. Don Alvaro de Mendoza, maintenant évêque de Palencia, l'étoit d'Avila quand ce monastère y fut fondé. Il ne se peut rien ajouter au dévouement paternel de ce prélat envers nous; et lorsque nous mîmes le monastère sous son autorité, Notre-Seigneur me dit « *que cela convenoit.* » Les suites ont démontré la vérité de ces paroles; car il n'est pas d'assistance que nous n'ayons reçue de lui, dans les différentes positions où notre ordre s'est trouvé. Il ne permit jamais que la visite régulière des religieuses fût faite par un ecclésiastique; il ne se faisoit rien dans le monastère que ce que j'avois établi avec son agrément. Dix-sept ans ou environ, car je ne me souviens pas précisément du temps, s'écoulèrent de la sorte. Je ne songeois nullement à faire passer ce couvent sous une autre

Digitized by Google

juridiction; mais ce prélat ayant été transféré au siége de Palencia, Notre-Seigneur me dit un jour, dans le monastère de Tolède, où j'étois alors : « *qu'il convenoit* « *que les religieuses de Saint-Joseph se missent sous la ju-* « *ridiction de l'ordre, et que je devois y travailler, parce* « *qu'autrement le relâchement ne tarderoit pas à s'intro-* « *duire dans cette maison.* » Ces paroles étant si différentes de celles que j'avois entendues autrefois, je ne savois à quoi me résoudre. J'en parlai à mon confesseur, maintenant évêque d'Osma, homme très-savant et très-capable. Il me dit que cela ne devoit point me mettre en peine, attendu que des choses utiles dans un temps ne le sont plus dans un autre. Déjà, en effet, en bien des circonstances, on a clairement vu la vérité de ces paroles. Il ajoutoit que, selon lui, il étoit plus avantageux pour ce monastère d'être, comme les autres, soumis à la juridiction de l'ordre que de rester seul en dehors. J'allai, pour lui obéir, à Avila, traiter de cette affaire avec l'évêque; il se montra d'abord très-opposé à ce changement. Je lui représentai de quelle importance il étoit pour ces religieuses qu'il affectionnoit tant; il pesa mes raisons; et, comme il est éclairé et que d'ailleurs Dieu nous assistoit, il trouva en faveur de ma demande d'autres raisons plus fortes encore que les miennes : ainsi il se détermina à m'accorder ce que je désirois, malgré l'avis contraire de quelques-uns de ses ecclésiastiques, qui tâchèrent en vain de l'en détourner. Le consentement des religieuses étoit également nécessaire, et quelques-unes avoient peine à le donner. Mais, comme elles m'aimoient beaucoup,

Digitized by Google

elles se rendirent à mes raisons. Celle qui leur fit le plus d'impression fut que l'évêque, à qui l'ordre étoit si redevable, et auquel j'étois si attachée, venant à manquer, elles ne m'auroient plus avec elles. Ainsi cette importante affaire fut terminée, et depuis, non-seulement les religieuses, mais tous les autres, ont clairement vu qu'il y alloit de la conservation de cette maison. Oh! béni soit Notre-Seigneur, de s'occuper ainsi avec une si tendre sollicitude de tout ce qui regarde ses servantes! Qu'il en soit mille fois béni, béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

FIN DU LIVRE DES FONDATIONS.

Digitized by Google

APPENDICE.

MORT DE SAINTE TÉRÈSE. — SA CANONISATION.

Nous croyons devoir placer ici sous les yeux du lecteur le tableau de la mort de sainte Térèse, et raconter comment la Réformatrice du Carmel fut mise au rang des saints. Comme sur ces deux points l'abbé Boucher, dans sa *Vie de sainte Tèrèse*, résume fidèlement Ribera, Yèpes et la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, nous emprunterons son récit.

La fondation de Burgos est la dernière et une des plus laborieuses de toutes celles que Térèse fit. Lorsqu'elle la termina, elle n'entroit que dans sa soixante-huitième année; mais accablée d'infirmités, sujette à de fréquentes paralysies, travaillée presque continuellement de fièvres et de maux de gorge, épuisée enfin de travaux et de voyages, il y avoit tout lieu de craindre qu'elle ne fût pas éloignée du terme de sa carrière. Le zèle de la propagation de la Réforme lui faisoit cependant méditer encore de nouveaux établissements. Ses lettres font voir qu'elle comptoit en faire bientôt un à Madrid. Mais la Providence en avoit ordonné autrement; et il étoit juste qu'après plus de vingt ans si laborieusement employés à établir, à défendre et à propager la réforme de son ordre, cette femme apostolique, si l'on peut s'exprimer ainsi, allât jouir dans le ciel de la couronne due à de si précieuses et si saintes fatigues.

Digitized by Google

Térèse quitta le couvent de Burgos sur la fin du mois de juillet 1582, après y avoir laissé pour prieure la mère Thomassine-Baptiste. On rapporte qu'avant de sortir de cette maison, elle dit beaucoup de choses tendres à ses filles, qu'elle leur donna sa bénédiction, et qu'elle leur laissa baiser sa main, ce qu'elle faisoit rarement. Le dessein de la Sainte étoit de se rendre sur-le-champ à Avila, où les devoirs de sa charge de prieure la rappeloient, et où elle vouloit recevoir la profession de sa nièce, Térèse de Jésus, qu'elle y ramenoit, et dont le noviciat étoit près de finir. Mais le père Gratien ayant promis à la prieure de Palencia que Térèse, à son retour de Burgos, resteroit un mois avec elle, la Sainte s'arrêta en effet à Palencia jusqu'à la fin d'août, où elle se rendit à Valladolid.

On voit par ses lettres qu'elle étoit à Valladolid le 26 du même mois d'août, et qu'elle y resta jusqu'au 16 septembre, où elle arriva à Médina del Campo. Le père Antoine de Jésus, vicaire provincial de la Réforme, lui avoit écrit de s'y rendre en sortant de Palencia, et l'y attendoit pour la conduire à Albe, où la duchesse de ce nom, qui avoit beaucoup de piété, désiroit la voir pour la consulter sur les dispositions de son âme. Les raisons que la Sainte avoit de se rendre au plus tôt à Avila et l'épuisement où elle se trouvoit alors, ne lui firent voir qu'avec peine cette nouvelle disposition du père Antoine, mais elle s'y soumit par respect pour l'autorité dont ce père étoit revêtu.

La duchesse d'Albe avoit envoyé une voiture commode, pour que Térèse fût moins fatiguée dans la route : il paroît qu'on ne se mit en marche que le 19, et que déjà la Sainte étoit attaquée de la maladie dont elle mourut; car à peine fut-on arrivé dans un village près de Peguaranda, qu'elle s'évanouit, ce qui donna beaucoup d'inquiétude à ceux qui l'accompagnoient. « On fut obligé de passer la nuit dans cet endroit, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy dont nous empruntons le récit naïf et plein d'onction; et comme la Sainte se sentoit très-foible, elle me dit : « *Ma fille, donnez-moi quelque chose à manger, car « je tombe en défaillance.* » Je n'avois que quelques figues sèches; je les lui donnai; elle en mangea une, quoiqu'elle eût la fièvre. Je remis en même temps à une personne qui se trouvoit là quatre réales pour acheter, à quelque prix que ce fût, deux œufs; mais quand elle revint me dire que, même avec de l'argent, elle n'avoit pu s'en procurer, je jetai les yeux sur la Sainte, qui

Digitized by Google

étoit à demi-morte, et je me mis à pleurer. Il seroit difficile de rendre la peine que je ressentis alors. Mon cœur sembloit se fendre de ne pouvoir la secourir dans l'état d'épuisement où elle étoit. Il falloit que la Sainte me consolât elle-même. « *Ne vous affligez pas, ma fille*, me dit-elle, *ces figues sont très-bonnes; beaucoup de pauvres n'en ont pas tant; c'est Dieu qui permet tout ceci.* » Ribéra dit (1) que le lendemain on s'arrêta pour dîner dans un village aussi pauvre que le premier, et que l'on n'y trouva, pour se dédommager de la disette des vivres qu'on avoit éprouvée la veille, que des herbes cuites avec de l'oignon, dont la Sainte fut obligée de manger, quoique ces aliments ne lui convinssent guère alors.

Le soir, sur les six heures (20 septembre), on arriva à Albe, où les religieuses, voyant la Sainte si foible, l'obligèrent de se coucher sur-le-champ. *Que je me sens lasse!* leur dit-elle en se mettant au lit; *il y a plus de vingt ans que je me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être tombée malade entre vos mains.* Dès ce moment, les médecins jugèrent sa maladie mortelle. Cependant le lendemain elle se leva comme à l'ordinaire; et, après avoir visité la maison, elle entendit la messe et communia avec de grands sentiments de piété. Les jours suivants, elle eut le même bonheur, et le reste de la journée elle assistoit aux exercices de la communauté, autant que sa foiblesse le lui permettoit.

Le jour de la fête de saint Michel, ses forces s'épuisant davantage, elle fut obligée de se coucher après la communion, et elle demanda qu'on la mît dans une infirmerie qui étoit à un étage supérieur, et dans laquelle il y avoit une grille qui donnoit sur le grand autel de l'église, et d'où l'on pouvoit entendre la messe. Elle passa en oraison presque toute la nuit du 1er au 2 octobre. Le lendemain matin, elle fit appeler le père Antoine pour la confesser. Yèpes assure (2) qu'il y avoit plus de huit ans que Dieu lui avoit révélé l'année de sa mort, sans lui en dire le jour; qu'elle l'avoit écrite en chiffres dans son bréviaire; qu'elle en avoit fait la confidence au père Mariano, et que la dernière fois qu'elle avoit quitté Ségovie, elle avoit dit aux religieuses de cette maison qu'elles ne la verroient plus. Il paroît que, dans

(1) Liv. III, chap. xv.
(2) Première partie, liv. II, ch. xxxviii.

Digitized by Google

ces derniers jours de sa vie, Dieu s'expliqua plus clairement sur le moment où elle mourroit ; car le père Antoine lui ayant dit de demander à Dieu de la laisser encore quelque temps sur la terre, elle lui répondit : *Je ne suis plus nécessaire dans le monde.* « Deux jours avant sa mort, ajoute la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy (1), comme j'étois seule dans sa cellule, elle me dit : *Ma fille, l'heure de ma mort est venue;* ce qui me perça le cœur, tant parce que je la voyois mourir à Albe, que je devois lui survivre, que je l'aimois, qu'elle me payoit de retour, que parce que, la voyant très-unie à Notre-Seigneur, j'éprouvois une grande consolation de vivre si près d'elle. » Le père Antoine étoit encore avec la Sainte lorsque les forces de celle-ci diminuant de plus en plus, on fit venir le médecin, qui ordonna de la descendre dans la chambre où elle étoit auparavant, parce que celle où on l'avoit montée étoit froide. On lui administra quelques soulagements qu'elle prit en souriant, comme pour faire sentir qu'elle les croyoit inutiles. On jugea aussi à propos de lui appliquer les ventouses, que le désir habituel qu'elle avoit de souffrir lui fit accepter avec joie. Dans cet état d'affaissement, elle continuoit de prier, et quelquefois elle donnoit des avis aux religieuses qui approchoient de son lit.

Le 3 octobre, veille de sa mort, sur les cinq heures du soir, elle demanda à recevoir le saint viatique. Elle pouvoit à peine se remuer ; et, lorsqu'elle étoit obligée de le faire, ce n'étoit qu'à l'aide de deux religieuses. Comme on s'apprêtoit à lui apporter le saint Sacrement, elle dit à celles qui étoient autour de son lit : *Mes filles, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de garder fidèlement les règles et les constitutions de notre Ordre ;* puis elle ajouta en parlant d'elle-même : *Oubliez les mauvais exemples que cette infidèle religieuse vous a donnés, et pardonnez-les-moi.* On ne lui répondit que par des sanglots et des larmes. Lorsqu'elle vit entrer le saint Sacrement dans sa cellule, elle recueillit le peu de forces qui lui restoient, se leva avec vivacité sur son séant, et seroit même descendue de son lit pour le recevoir si on ne l'en eût empêchée. Son visage parut enflammé et d'une beauté admirable. Elle dit beaucoup de choses de dévotion au Dieu de bonté qui venoit se donner à elle ; on remarqua

(1) V. sa Vie, ch. xv.

Digitized by Google

entre autres celles-ci : *O mon Seigneur et mon Epoux, le moment après lequel je soupirois avec tant d'ardeur est enfin arrivé; il est juste que je jouisse de votre présence; il est temps, ô mon Dieu, que je sorte de cette vie; que votre bon plaisir, je vous prie, s'accomplisse.* Elle remercia aussi Dieu de l'avoir fait naître catholique. *Enfin, Seigneur,* répétoit-elle souvent, *je suis fille de l'Eglise.* Elle demanda ensuite à Dieu de lui pardonner ses péchés, et elle engagea ses compagnes à lui demander pour elle la même chose, ajoutant qu'*elle espéroit être sauvée par les mérites de Jésus-Christ.*

Après que la cérémonie fut achevée, les religieuses lui demandèrent de leur dire quelques mots d'édification; mais elle s'y refusa; de temps en temps seulement elle leur recommandoit de bien observer leur règle et leurs constitutions, et d'obéir fidèlement à leurs supérieurs. Souvent on lui entendoit répéter en latin ces versets du psaume 50 : *Le sacrifice que Dieu désire, c'est une âme pénétrée de douleur; vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. Ne me rejetez pas de votre présence, et ne retirez pas de moi votre Esprit. Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu!* et particulièrement ce verset : *Vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié.* Elle l'eut presque toujours à la bouche, jusqu'au moment où elle perdit la parole. A neuf heures du soir, elle désira de recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction, et elle le reçut avec beaucoup de piété, aidant elle-même à réciter les psaumes, et répondant aux litanies et aux oraisons. Lorsque la cérémonie fut achevée, elle remercia encore Dieu de l'avoir faite enfant de l'Église. Le père Antoine lui demanda ensuite si elle désiroit qu'on portât son corps à Avila. Cette question parut lui déplaire : *Dois-je avoir une volonté propre?* lui répondit-elle avec humilité; *et ne me donnera-t-on pas bien ici un coin de terre?*

Le 4, qui étoit le jour de saint François-d'Assise, et qui fut celui de la mort de la Sainte, elle se coucha vers les sept heures du matin, sur le côté gauche, et elle y resta les quatorze heures qu'elle vécut encore. Elle tenoit à la main un crucifix qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle avoit le visage enflammé, et paroissoit tendrement occupée de Dieu. « Depuis deux jours, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy (1), je ne la quit-

(1) Dans sa Vie, ch. xv.

Digitized by Google

tois pas un seul moment, parce que c'étoit une consolation pour elle de me voir près de son lit. Je me contentois de demander aux religieuses ce dont elle avoit besoin. J'étois si affligée, que le jour qu'elle mourut, il ne me fut pas possible de proférer une seule parole. Ce jour, comme je savois qu'elle aimoit beaucoup à avoir du linge blanc, je l'en changeai absolument, jusqu'aux coiffes et aux manches, ce qu'elle considéra avec beaucoup de satisfaction; et, jetant les yeux sur moi, elle me sourit et me remercia par quelques signes. C'étoit une si belle âme, qu'elle en donnoit des marques en toutes choses. Sur le soir, le père Antoine m'ordonna d'aller prendre quelque nourriture. J'y allai; mais lorsque la Sainte me vit sortir de sa cellule, elle n'eut plus de repos; elle regardoit de côté et d'autre, et paroissoit me chercher des yeux. Ce père lui demanda si elle désiroit que je revinsse auprès d'elle. Elle le lui fit entendre par signes, et le père Antoine me fit revenir. Dès qu'elle me vit, elle sourit, me fit mille caresses, me prit avec ses mains, et mit sa tête entre mes bras. Je la tins ainsi jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. J'étois plus morte qu'en vie. Elle paroissoit si enflammée de l'amour de son divin Époux, qu'on auroit dit qu'elle désiroit hâter le moment où, délivrée de la prison du corps, elle pourroit jouir de sa sainte présence. Comme Notre-Seigneur est bon, et qu'il voyoit le peu de patience que j'avois à supporter cette croix, il m'apparut vers le pied du lit de la Sainte, au milieu d'une troupe d'anges et de bienheureux, comme s'il venoit pour l'emmener au ciel. Cette très-glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo*, et me fit changer de dispositions. Je demandai pardon à Notre-Seigneur de mon peu de résignation, et je lui dis : *Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai vu la gloire que vous préparez à cette sainte âme, je ne consentirois pas pour ma propre consolation que vous la laissassiez plus longtemps sur la terre.* A peine eus-je achevé ces paroles que la Sainte expira, et s'en alla, comme une colombe pure, jouir de son Dieu. »

Le Ciel manifesta encore par d'autres signes sensibles combien la mort de la Sainte étoit précieuse à ses yeux. Les actes de sa canonisation (1) rapportent que la nuit où elle mourut et celles qui la précédèrent, plusieurs religieuses dignes de foi, et d'une

(1) Page 57.

Digitized by Google

vertu reconnue, avoient vu une lumière extraordinaire paroître tantôt sur le toit de l'église, tantôt dans le chœur, et tantôt dans la cellule où elle étoit; qu'une entre autres avoit entendu, au moment de la mort de la Sainte, un bruit comme d'un grand nombre de personnes qui entroient dans la cellule de la malade, et qui se placèrent autour de son lit; et que toutes avoient cru que c'étoient les dix mille martyrs qui avoient promis, dans une vision, à la Sainte, de l'assister à la mort et de la mener au ciel: enfin, qu'une autre religieuse avoit vu, lorsque Térèse rendit le dernier soupir, comme une colombe blanche sortir de sa bouche.

Ainsi mourut à Albe, plutôt par suite d'une extase d'amour, comme elle le révéla après sa mort à la mère Catherine de Jésus, prieure de Véas (1), que par défaillance de nature, Térèse de Ahumada, dite en religion Térèse de Jésus, fondatrice de l'Ordre réformé de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. C'étoit un jeudi, sur les neuf heures du soir, le 4 octobre 1582, jour de la fête de saint François-d'Assise. Ce jour est mémorable par la réforme du calendrier. D'après le travail des savants sur cet objet, Grégoire XIII y supprima tout à coup dix jours; et, par cette suppression, celui qui suivit la mort de sainte Térèse fut compté pour le 15 octobre, quoique ce ne fût que le 5. Née le 28 mars 1515, la Sainte avoit soixante-sept ans six mois et sept jours lorsqu'elle mourut. Elle étoit dans la quarante-neuvième année depuis son entrée en religion, la quarante-huitième depuis sa profession religieuse, et la vingt-unième depuis l'établissement de sa Réforme.

La Sainte étoit d'une taille proportionnée; elle avoit la peau blanche et assez d'embonpoint. Dans sa jeunesse, elle avoit été belle; et elle conservoit encore dans sa vieillesse quelque chose de sa beauté. Ses cheveux étoient noirs et frisés; son front large et beau; ses sourcils châtains, bien fournis et peu en arc; ses yeux noirs, ronds, vifs et gracieux; ses paupières assez grosses, sans être grandes; elle avoit les joues vermeilles, surtout lorsqu'elle étoit à l'oraison; son nez étoit petit, rond par le bout et un peu incliné; ses narines en arcade; sa bouche n'étoit ni grande

(1) Les actes de la canonisation de la Sainte rapportent ce fait sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, et qui l'ont assuré avec serment, pag. 330.

Digitized by Google

ni petite; la lèvre supérieure étoit déliée et droite, la lèvre inférieure grosse et un peu pendante; ses dents étoient bonnes, son menton bien fait et proportionné. Elle avoit au côté gauche du visage trois petits signes; le premier plus bas que la moitié du nez, le second entre le nez et la bouche, et le troisième au-dessous de la bouche. Son sourire étoit agréable, son port majestueux, sa démarche gracieuse, et sa voix douce. En un mot, il suffisoit de la voir et de l'entendre pour lui porter du respect et l'aimer. Nous ne faisons que copier ici Ribera (1) et Yèpes (2), qui tous deux l'avoient vue pendant plusieurs années. Le père Gratien la fit peindre de son vivant par le frère Jean de la Misère, convers de la Réforme; et on prétend que ce portrait, quoique inférieur à celui qu'auroit pu faire un habile peintre, est exact pour la ressemblance. C'est ce portrait que, depuis, les plus fameux peintres des diverses écoles ont copié quand ils ont voulu représenter sainte Térèse. Les Carmélites du couvent ci-devant rue de Grenelle à Paris, en ont une fort bonne copie qui leur a été donnée en 1768 par la duchesse de Berwick.

Dès que la Sainte fut morte, son visage parut plus beau qu'à l'ordinaire : elle étoit sans aucune ride, quoiqu'à cause de son âge elle en eût auparavant quelques-unes. Son corps étoit blanc comme de l'albâtre, sa chair douce et maniable comme celle d'un enfant; enfin tous ses membres étoient flexibles, comme si elle eût été vivante. Il sortoit de son corps une odeur douce, qu'on ne pouvoit comparer à aucune odeur naturelle, et qui étoit si forte, que, pour la supporter, il fallut ouvrir les fenêtres de la chambre où il reposoit. Cette nuit et le jour suivant, tout le couvent fut rempli de cette odeur. Elle s'exhaloit même de toutes les choses qui avoient été à son usage, jusque-là qu'une sœur, qui quelques jours après la sentit à la cuisine, s'aperçut qu'elle venoit d'une salière dans laquelle, pendant sa maladie, la Sainte avoit mis ses doigts. Cette odeur surprit d'autant moins après sa mort que, pendant sa vie, lors même qu'elle étoit malade, elle l'exhaloit quelquefois, ainsi que l'a certifié la mère Anne de Saint-Barthélemy (3), qui depuis plusieurs années ne la quittoit pas. On rapporte aussi qu'une dame de Palencia, ayant

(1) Liv. IV, chap. I.
(2) Première partie, liv. II, ch. XXVIII.
(3) V. les *Acta authentica*.

Digitized by Google

amené son fils à la Sainte pour qu'elle le bénit, l'enfant en s'en retournant dit à sa mère : « *Que les mains de cette Sainte « sentent bon !* »

Les religieuses restèrent auprès du saint corps toute la nuit où la Sainte mourut, et le jour suivant jusqu'à dix heures du matin, où l'on fit l'enterrement. Leur vénération pour les dépouilles mortelles de leur sainte mère étoit si grande, que souvent, l'une après l'autre, elles alloient lui baiser les pieds et les mains. Elles se partagèrent ce qui avoit été à son usage, et en donnèrent aussi à d'autres personnes. Le père Antoine de Jésus prit son habit, et l'on rapporte que, lorsqu'il partit pour Médina, Dieu fit un miracle par cette sainte relique. Les actes de la canonisation disent aussi (1) qu'une religieuse de la maison, qui avoit perdu l'odorat, le recouvra en baisant les pieds du saint corps, et eut la satisfaction, après laquelle elle soupiroit, de sentir comme les autres l'odeur miraculeuse qu'il exhaloit. Ils disent encore qu'une autre religieuse, qui avoit un grand mal de tête et un œil dont elle souffroit beaucoup, fut guérie de même, en mettant la main de la Sainte sur sa tête et sur ses yeux.

Le lendemain vendredi, qui, comme nous l'avons dit, étoit le 15 octobre, on mit le corps de la Sainte, sans l'ouvrir ni l'embaumer, dans une bière de bois. Il étoit revêtu de son habit religieux. Par honneur, on le couvrit d'un drap broché en or, comme la Sainte l'avoit vu en esprit, lorsqu'à l'âge de vingt ans elle passa pour morte. Après la messe, on l'enterra dans l'ouverture d'une voûte qui donnoit dans l'église du couvent, et entre les deux grilles d'un chœur que les religieuses y avoient au rez-de-chaussée. Toute la ville assista à l'enterrement, qui fut aussi solennel qu'il pouvoit l'être dans une petite ville comme Albe. Térèse de Laiz, qui étoit fondatrice de la maison, craignant qu'on ne voulût un jour enlever le saint corps, lui avoit fait faire une fosse très-profonde; et elle l'y fit couvrir de chaux, de pierres et de briques en aussi grande quantité que si on eût voulu faire en cet endroit les fondements d'un bâtiment solide.

Après son décès, la Sainte apparut à plusieurs personnes, ainsi qu'on peut le voir dans les dépositions des témoins et dans la bulle pour la canonisation. Le jour de l'enterrement, elle

(1) Pag. 60.

Digitized by Google

apparut à Catherine de Jésus, fondatrice de Véas, au moment où celle-ci alloit communier; et elle lui dit « *qu'elle jouissoit « de la présence de Dieu, et que dans le ciel elle seroit plus utile à « l'Ordre qu'elle ne l'avoit été sur la terre.* » Elle apparut aussi à la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy (1), que ses supérieurs rappeloient à Avila, et qui avoit peine de quitter Albe, où l'on venoit d'enterrer les restes précieux de celle dont elle avoit été si longtemps la fidèle compagne. « *Faites ce qu'on vous or-* « *donne, ma fille,* lui dit la Sainte, *et allez à Avila.* »

Il y avoit près de neuf mois que le saint corps étoit enterré, et il continuoit à exhaler la même odeur miraculeuse, malgré la fosse profonde dans laquelle on l'avoit mis, les briques et les pierres dont on l'avoit chargé. Les Carmélites d'Albe sentirent alors la faute qu'elles avoient faite de le laisser enterrer de cette manière; et elles résolurent de l'exhumer pour voir l'état où il étoit, et conserver d'une manière plus convenable les restes sacrés qui pourroient en exister encore. Le père Gratien, qui se trouvoit dans ce moment à Albe, fut du même avis. Mais parce que le duc et la duchesse de cette ville regardoient ce précieux dépôt comme leur propriété la plus chère, on prit le parti de ne procéder à l'exhumation que très-secrètement. Le père Gratien y travailla seul, avec un autre Carme de la Réforme et les religieuses. On fut quatre jours à déblayer le monceau de terre, de pierres et de briques qui le couvroit; et plus la fouille devenoit profonde, plus l'odeur miraculeuse se faisoit sentir des assistants. Enfin, le 4 juillet 1583, neuf mois précisément après le décès de la Sainte, on découvrit le cercueil. Il étoit rompu par le haut, tout pourri et plein de mousse et d'humidité, à cause de la terre et de l'eau qu'on avoit jetées dessus, afin de lier les matériaux dont il étoit couvert. L'habit de la Sainte étoit pourri de même. Quant au saint corps, on le trouva aussi couvert de mousse, et tout empreint de la terre qui s'y étoit introduite par les fentes du cercueil; mais, quand on l'eut nettoyé, on vit qu'il étoit entier, et qu'il n'y manquoit pas un cheveu; de sorte qu'on eût dit qu'on venoit de l'enterrer. Il en sortoit une odeur très-douce, et qu'on ne pouvoit sentir sans être porté à la dévotion. Saisis de ce spectacle, tous les assistants

(1) V. sa Vie, ch. XVI.

Digitized by Google

fondirent en larmes, se jetèrent à genoux ; et, en admirant la toute-puissance de Dieu, rendirent honneur à la Sainte dans ses restes précieux. L'intégrité du saint corps étoit d'autant plus miraculeuse, que la chaux auroit dû en consumer une partie; l'humidité, qui agit davantage sur la chair délicate des femmes, en corrompre l'autre; et le monceau de pierres et de briques en briser tous les os. L'odeur miraculeuse ne s'exhaloit pas seulement du corps, mais encore de toutes les choses dont il avoit été couvert; quelques-unes même la conservèrent plusieurs années, et Dieu permit que par leur moyen il se fît plusieurs miracles. Une troisième chose miraculeuse qui frappa aussi les assistants, fut une huile très-douce qui couloit avec une certaine abondance du saint corps, et imbiboit la terre qui l'entouroit et les linges qu'on en approchoit. Yèpes (1) rapporte que, vingt-quatre ans après la mort de la Sainte, la ceinture de cuir avec laquelle elle avoit été enterrée laissoit couler quelques gouttes de cette huile extraordinaire, et qu'il l'avoit vue lui-même chez les Carmélites déchaussées de Saragosse.

Après avoir contemplé pendant quelques moments toutes ces merveilles, le père Gratien sépara la main gauche du saint corps; on le revêtit de nouveaux habits; on le mit dans un drap et ensuite dans une caisse solide, et on l'enterra au même endroit, mais moins profondément que la première fois. En quittant Albe, le père Gratien emporta avec lui la main gauche de la Sainte, et la remit dans une boîte bien scellée aux religieuses de Saint-Joseph d'Avila, sans leur dire ce que la boîte contenoit, et leur laissant croire en général que c'étoient des choses saintes. Son dessein étoit, et il en laissa un écrit, que si, comme il le projetoit, le corps leur étoit donné, elles rendissent la main aux religieuses d'Albe; et que dans le cas contraire elles la gardassent. La boîte fut déposée à Avila dans le chœur des religieuses. Mais quelque temps après, la Sainte étant apparue à la prieure de cette ville, et lui ayant révélé ce que la boîte contenoit, le père Gratien l'enleva sans rien dire, afin d'éluder les questions que la prieure lui faisoit, et il la porta lui-même chez les Carmélites déchaussées de Lisbonne. La main de la Sainte y a opéré plusieurs miracles, et on la conserve encore aujourd'hui dans ce couvent.

(1) Liv. IV.

Digitized by Google

En 1585, le 24 novembre, le corps de sainte Térèse fut transporté au monastère de Saint-Joseph d'Avila, et juridiquement visité par l'évêque de cette ville, le 1er janvier de l'année 1586. Le 23 août de cette année, il fut reporté à Albe de Tormez. En 1589, le pape Sixte V décréta que le corps de la Sainte resteroit à Albe. Les visites juridiques de ce saint corps, qui se firent à diverses époques, constatèrent toujours les mêmes merveilles. Les miracles se multiplioient. Les ouvrages de la Sainte, livrés au public en 1588, par les soins de la vénérable mère Anne de Jésus, achevèrent d'enflammer la dévotion envers la vierge d'Avila; il n'y eut qu'un vœu unanime dans toute l'Espagne pour la voir au plus tôt placée sur les autels.

En 1595, sur la demande de Philippe II, et d'après les ordres du nonce que le pape avoit en Espagne, on commença à faire, dans tout ce royaume, des informations juridiques sur les vertus et les miracles de la servante de Dieu. En 1597, le procès-verbal en fut porté à Rome; et Philippe II, ainsi que les princes et les grands de sa cour, les ordres religieux, les universités et les corps municipaux de beaucoup de villes d'Espagne, accompagnèrent le procès-verbal de lettres pour engager Clément VIII à s'occuper de la canonisation de la Sainte. Le pape remit cette affaire entre les mains des cardinaux de la congrégation des rites, qui commirent les évêques d'Avila et de Salamanque pour faire les informations *in genere;* et le pape Clément VIII ayant signé cette commission, les procès-verbaux en furent envoyés à la congrégation des rites qui, d'après le rapport du cardinal Pamphile, décida, le 16 janvier 1607, qu'on pouvoit aller en avant sur cette affaire. Les travaux continuèrent donc; et en 1614, Paul V, par sa bulle du 24 avril, prononça la béatification de la Sainte. Le culte public de la réformatrice du Carmel étant ainsi établi, la confiance dans sa puissante protection auprès de Dieu ne fit qu'augmenter; et le Ciel continuant de l'autoriser par des miracles, Philippe III, à la tête de tout son royaume, sollicita vivement Paul V de la canoniser; et il auroit infailliblement obtenu de lui cette grâce, si, en 1621, la mort ne les eût frappés l'un et l'autre. Pénétré de la même vénération pour la Sainte que son prédécesseur, Philippe IV ne vit pas plutôt Grégoire XV élevé sur le trône pontifical, qu'il sollicita auprès de lui la même grâce; et l'empereur Ferdinand II, Louis XIII roi de France, Sigismond roi de Pologne, beaucoup d'autres prin-

Digitized by Google

ces, tout le Carmel réformé, et l'Espagne tout entière, s'étant réunis à Philippe IV, lorsque les formalités requises pour procéder à la canonisation furent remplies, Grégoire XV, par sa bulle du 12 mars 1622, la mit solennellement au nombre des Saintes, en fixa la fête au 15 octobre, en approuva la messe et l'office, et permit, mais sans en faire le précepte, d'en célébrer l'une et d'en réciter l'autre dans tout l'univers catholique. Le même jour, Grégoire XV canonisa saint Isidore laboureur, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et saint Philippe de Néri. La cérémonie se fit dans la basilique de Saint-Pierre, et fut très-solennelle. Le pape y célébra lui-même les saints mystères; et le lendemain 13 mars, qui étoit le dimanche de la Passion, on alla processionnellement dans les églises où ces saints étoient particulièrement honorés. « Sainte Térèse, dit Benoît XIV, fut canonisée suivant « le rite actuellement en usage dans l'Église. » Le 21 juillet 1627, Urbain VIII la désigna pour patronne de toute l'Espagne; et dans la suite, après que son nom eut été inscrit dans le martyrologe romain, l'office et la messe en son honneur, qui, dans le bréviaire et le missel, n'étoient que de dévotion sous le rite semi-double, devinrent de précepte; enfin, le 21 juillet 1668, Clément IX l'éleva au rite double.

Digitized by Google

Digitized by Google

FONDATION DE GRENADE

ÉCRITE PAR LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE JÉSUS (1).

La vénérable mère Anne de Jésus est désignée par sainte Térèse pour aller fonder le monastère de Grenade. — Elle part de Véas, accompagnée de saint Jean de la Croix. — Elle arrivè à Grenade le 20 janvier 1582, et le lendemain le monastère est fondé.

Vous me commandez, mon père, d'écrire la fondation de ce monastère de Grenade. Je ne sais si les douleurs de tête que j'éprouve en ce moment, laisseront ma mémoire assez libre pour cela; je vais dire ce dont je pourrai me souvenir.

Au mois d'octobre de l'année 1585, il y eut quatre ans que le père Jacques de la Trinité, que Dieu veuille avoir en sa gloire, vint, en qualité de vicaire provincial, faire la visite du couvent de Véas où j'étois. Trois à quatre mois auparavant, j'avois cessé d'exercer la charge de prieure; à l'arrivée de ce père, je me trouvois atteinte d'une très-grave maladie. Malgré l'état où il me vit, il me proposa fort sérieusement d'aller faire une fondation à Grenade. De graves personnages de la ville, me disoit-il, ainsi que des demoiselles appartenant aux premières familles, lui en avoient témoigné le désir, et s'offroient à donner d'abondantes

(1) Toutes les éditions espagnoles mettant à la suite du Livre des fondations de sainte Térèse la fondation de Grenade écrite par la vénérable mère Anne de Jésus, nous nous sommes conformé à cet usage.

Digitized by Google

aumônes. Quant à moi, jugeant que sa bonne foi le rendoit trop crédule, je lui répondis qu'à mes yeux toutes ces promesses n'étoient que de belles paroles qui demeureroient sans effet; j'ajoutai que Grenade étant toute ruinée, et les dernières années ayant été si stériles, l'archevêque ne nous donneroit pas la permission de fonder un monastère sans revenus, dans une ville où déjà tant d'autres couvents de religieuses n'avoient pas moyen de subsister. Il voyoit que je disois vrai; néanmoins le désir qu'il avoit de cette fondation ranimoit bientôt ses espérances. Il m'assuroit que le licencié Laguna, conseiller en cette cour, lui avoit promis de le seconder de tout son pouvoir, et que le père Salazar, de la compagnie de Jésus, lui avoit dit confidentiellement qu'ils obtiendroient la permission de l'archevêque. Tout cela me parut incertain, comme il l'étoit en effet. Mais voyant combien ce père insistoit, je recommandai beaucoup l'affaire à Dieu, et je priai mes sœurs de lui demander instamment qu'il daignât nous faire connoître sa volonté. Le divin Maître exauça nos vœux; il me fit entendre très-clairement « qu'il n'y avoit pour le moment au-« cune assistance ni faveur humaine à espérer; qu'il falloit « néanmoins, nous appuyant uniquement sur sa divine provi-« dence, comme nous l'avions fait dans d'autres fondations, éta-« blir ce nouveau monastère; qu'il en prendroit un soin spécial, « et qu'il y seroit grandement servi. » Ce fut immédiatement après avoir communié que j'entendis ces paroles; et il y avoit alors trois semaines que le père visiteur étoit à Véas me pressant d'entreprendre cette fondation. A l'instant même où je recevois le divin Maître dans mon cœur, mes doutes et mes oppositions s'évanouirent, et je demeurai résolue d'obéir. Je dis à la sœur Béatrix de Saint-Michel qui étoit portière, et qui avoit communié en même temps que moi: « Croyez, ma sœur, que Dieu veut « que cette fondation de Grenade s'exécute; c'est pourquoi faites « venir, s'il vous plaît, le père Jean de la Croix, afin que je lui « dise, comme à mon confesseur, ce que sa divine Majesté m'a « fait entendre sur ce sujet. » Le père Jean de la Croix étant venu, je lui déclarai en confession ce que le divin Maître m'avoit dit. Il fut d'avis que nous devions en faire part au père visiteur; celui-ci, mon révérend père, devoit sans délai vous demander par lettre la permission nécessaire, afin de mettre la main à l'œuvre, aussitôt que vous l'auriez accordée. Ce même jour tout fut concerté, toutes les dépêches nécessaires expédiées; et si la joie des pères

Digitized by Google

étoit grande, celle des religieuses qui venoient d'apprendre la nouvelle n'étoit pas moindre. Nous vous écrivîmes, mon père, pour vous demander, ainsi qu'à notre sainte fondatrice, quatre religieuses de Castille, destinées au nouveau monastère; dans une lettre écrite en même temps à notre sainte mère Térèse de Jésus, nous la conjurions de venir elle-même le fonder, tant le succès de cette entreprise nous paroissoit certain. Nous priâmes le père Jean de la Croix d'aller avec un autre religieux chercher les sœurs, de s'occuper de tout ce qui seroit nécessaire pour leur voyage, et de nous les amener. Il partit de Véas et se rendit à Avila, où étoit notre sainte mère Térèse de Jésus. De là ils vous envoyèrent un messager à Salamanque. Vous n'eûtes pas plutôt lu leurs lettres que vous accordâtes ce que nous demandions; quant aux religieuses, il vous plut d'en laisser le choix à notre sainte mère. Elle en prit deux de la maison d'Avila, la mère Marie du Christ qui en avoit été cinq ans prieure, et la sœur Antoinette du Saint-Esprit, une des quatre premières qui avoient fait profession à Saint-Joseph; elle prit de la maison de Tolède la sœur Béatrix de Jésus, également ancienne en religion, et nièce de notre sainte mère. Quant à elle, elle ne put venir, parce qu'elle étoit obligée d'aller à la fondation de Burgos qui devoit se faire en même temps. Elle m'avoit écrit peu de temps auparavant qu'elle ne viendroit pas à Grenade, parce qu'elle croyoit que Dieu vouloit se servir de moi pour cette œuvre. Me voir sans cette sainte mère dans une fondation me sembloit chose impossible, et je ne pouvois en soutenir la pensée. Ainsi qu'on juge de ma peine lorsque, le jour de la Conception de la très-sainte Vierge, je vis les religieuses arriver sans elle à Véas. Elles me remirent de sa part une lettre où elle me disoit qu'elle seroit venue uniquement pour me faire plaisir si elle eût été libre, mais que notre grand Dieu vouloit d'elle autre chose; qu'au reste elle avoit une certitude absolue que tout réussiroit à Grenade, et que le divin Maître m'y feroit puissamment sentir son secours. Les événements, comme on va le voir, justifièrent ses paroles.

Pendant que le père Jean de la Croix étoit allé en Castille pour en amener les religieuses, le vicaire provincial, le père Jacques de la Trinité, se rendit à Grenade. Il devoit s'occuper de ce qui étoit nécessaire pour la fondation; et quand tout seroit prêt, il devoit nous écrire de partir. Bien qu'il regardât comme certain le succès de sa négociation, le saint homme n'obtint, je

Digitized by Google

pense, qu'avec beaucoup de peine une foible partie de ce que l'on avoit offert ; et, quant à la permission, l'archevêque fut inflexible dans son refus. Lui, néanmoins, tant sa bonne foi étoit grande, ne cessoit de nous écrire qu'il trouvoit aide et concours, et que tout s'annonçoit très-bien. J'en riois, et je lui mandois de ne pas se laisser éblouir par ces promesses ; que l'unique chose que je lui demandois étoit de nous louer une maison et de la tenir prête à nous recevoir au plus tôt, parce que les religieuses de Castille étoient déjà arrivées. Mais quelques recherches qu'il fît, il ne pouvoit en trouver aucune. Ses démarches auprès de l'archevêque étoient toujours sans résultat; en vain il alla le voir avec deux des plus anciens conseillers, don Louis Mercado et le licencié Laguna; non-seulement il refusa la permission qu'ils lui demandoient, mais il ajouta à son refus des paroles très-fortes. « Hélas! dans ces années de stérilité, je voudrois, disoit-il, pouvoir abolir tous les monastères de femmes qui existent à Grenade, tant je souffre de les voir manquer du nécessaire; jugez donc si vous choisissez bien votre temps pour venir en fonder de nouveaux ! » Une pareille réponse contrista d'autant plus ces conseillers que nous leur écrivions de Véas de vouloir hâter la conclusion de cette affaire, et qu'après tout il ne falloit que bien peu de chose pour dix religieuses. Ces messieurs aidèrent en secret le vicaire provincial, et, grâce à leur faveur, un magistrat de la ville consentit à lui louer une maison. Dès qu'il en fut assuré, il nous écrivit de venir, nous témoignant son regret de n'avoir pu faire davantage. Nous étions en attente à Véas, et nous nous tenions prêtes à partir au moindre mot venu de lui ; car cela avoit été ainsi réglé, le treizième jour de janvier, avec le père Jean de la Croix et avec les religieuses destinées à cette fondation.

Les choses en étant là, voici ce qui m'arriva un soir pendant l'heure ordinaire de notre oraison : profondément recueillie, et sans penser le moins du monde à cette fondation, je méditois sur ces paroles de Jésus-Christ à saint Jean quand il voulut être baptisé par lui : « C'est à nous d'accomplir toute justice. » Tout à coup j'entendis le bruit confus de mille voix menaçantes; il me vint aussitôt à l'esprit que les démons faisoient ainsi éclater leur rage parce qu'à ce moment arrivoit sans doute le messager qui nous portoit l'ordre de partir pour Grenade. Tandis que j'étois occupée de cette pensée, ces cris et ce bruit augmentèrent d'une manière si

Digitized by Google

terrible, que, me sentant défaillir, je dus m'appuyer sur la mère prieure qui étoit à côté de moi. Elle crut que c'étoit une foiblesse, et elle s'empressoit d'envoyer chercher quelque chose pour me faire revenir. Je fis entendre par signes que c'étoit inutile, mais qu'on allât voir qui sonnoit au tour. On y alla, et il se trouva que c'étoit précisément le messager porteur des lettres qui nous appeloient à Grenade. A ce moment il s'éleva une si effroyable tempête, il tomboit tant d'eau et de pierres, qu'il sembloit que le monde allât s'abîmer; je me vis au même instant saisie d'un mal si violent que l'on crut que j'allois rendre l'âme. C'étoit le samedi au soir. Témoins de l'intensité de mes douleurs et des agitations surnaturelles que j'éprouvois, les médecins et les religieuses jugeoient qu'il me seroit impossible de faire ce voyage; et de fait, le dimanche, le mal qui me torturoit fut tel, qu'il m'empêcha d'entendre la messe, quoique ma cellule fût voisine du chœur. Mais, loin d'être abattue, je me sentois au contraire plus de courage; je pressois avec plus d'ardeur encore pour que le lendemain tout fût prêt, voitures et le reste, afin de pouvoir nous mettre en route.

Nous partîmes donc le lundi même, à trois heures du matin; toutes les sœurs que je menois avec moi étoient fort joyeuses, parce qu'elles étoient persuadées que Notre-Seigneur devoit retirer une grande gloire de ce voyage. Le temps étoit beau; mais ces effroyables tempêtes qui venoient d'avoir lieu, avoient rendu les chemins si mauvais, que nos mules pouvoient à peine s'en tirer. Vers le soir nous arrivâmes a Daifuentes; là, tandis que les deux religieux qui nous accompagnoient, le père Jean de la Croix et le père Pierre des Anges, conféroient avec moi sur les moyens de fléchir l'archevêque si obstiné dans ses refus, nous entendîmes un tonnerre épouvantable. Il tomba sur la maison de ce prélat, tout près de sa chambre à coucher; il brûla une partie de sa bibliothèque, et tua quelques-unes de ses mules. Jamais, de mémoire d'homme, l'on n'avoit vu tomber le tonnerre à Grenade en cette saison. L'effroi qu'en éprouva l'archevêque fut tel qu'il en fut malade. Ceci, m'a-t-on dit, l'adoucit à notre égard.

Ce même jour, celui qui avoit loué la maison au père vicaire provincial, rétracta la parole qu'il avoit donnée à don Louis de Mercado et au licencié Laguna. On ne lui avoit pas déclaré, disoit-il, qu'on en voulût faire un couvent; ainsi, il n'en sortiroit pas, non plus que les autres personnes qui y demeuroient.

Digitized by Google

Ces messieurs, qui nous assistoient secrètement, n'oublièrent rien pour le faire changer d'avis; ils s'offrirent même à lui donner une caution de cinquante mille ducats; tout fut inutile. Cependant nous devions arriver dans deux jours; ils nous attendoient, et ils ne savoient que faire. Don Louis de Mercado, faisant part de cet embarras à Anne de Pegnalosa, sa sœur, à qui le vicaire provincial n'avoit jamais parlé de son projet, lui dit: « Ma sœur, puisque ces religieuses sont en chemin, ne trouveriez-vous pas bon de leur offrir l'hospitalité, et de leur donner un appartement solitaire, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une maison? » Cette excellente dame, qui depuis quelques années passoit les jours presque entiers dans son oratoire, pleurant la mort de son mari et de sa fille unique, commença, à ce qu'elle m'a dit depuis, à sentir une consolation intérieure et à s'élever au-dessus de sa douleur. Sans perdre un seul moment, elle se mit à l'œuvre pour orner une petite église, et nous offrir à nous un logement commode, quoique étroit, parce que sa maison étoit petite. Nous arrivâmes le jour de saint Fabien et de saint Sébastien, à trois heures du matin; nous avions choisi ce moment afin que notre arrivée restât inconnue. Cette sainte dame nous attendoit à la porte de sa maison; elle nous reçut avec beaucoup de dévotion et avec beaucoup de larmes. Nous n'en répandîmes pas moins de notre côté, et nous chantâmes un *Laudate Dominum*, inondées de joie à l'aspect de cette chapelle si bien décorée qu'elle avoit fait construire dans le porche du logis. Néanmoins, comme nous n'avions pas la permission de l'archevêque, je fus d'avis de la fermer, et je priai les pères qui étoient venus avec nous, ainsi que le vice-provincial, que l'on ne sonnât point de cloches, et que l'on ne dît point de messe ni publique ni privée, jusqu'à ce que nous eussions le consentement du prélat. J'espérois fermement de la bonté divine qu'il ne tarderoit pas à nous l'accorder. Je lui envoyai une lettre pour lui offrir nos humbles hommages et lui donner avis de notre arrivée; je le suppliois de vouloir bien venir nous donner sa bénédiction, et mettre le très-saint Sacrement dans notre chapelle; j'ajoutois que, bien que ce fût jour de fête, nous n'entendrions cependant la messe qu'après qu'il auroit agréé qu'on nous la dît. Il répondit avec beaucoup de bonté qu'il se réjouissoit de notre arrivée; qu'il auroit souhaité pouvoir se lever pour venir lui-même nous dire la première messe; mais qu'étant malade, il

Digitized by Google

envoyoit son vicaire-général pour la dire et faire tout ce que je désirerois. Le vicaire-général arriva ce matin même, vers les sept heures, et, sur la prière que je lui en fis, il nous dit la messe, nous communia toutes, et mit le très-saint Sacrement dans le tabernacle de notre église avec une très-grande solennité. MM. les conseillers s'y trouvèrent; il y avoit en outre tant de monde, qu'on ne pouvoit comprendre comment le bruit s'en étoit répandu. Le jour même de notre arrivée, à huit heures du matin, le très-saint Sacrement étoit déjà dans notre église, et l'on continuoit d'y dire des messes. Tous les habitants de Grenade y accoururent, comme si c'eût été pour gagner un jubilé; ils disoient d'une voix unanime que nous étions des saintes, et que Dieu avoit visité cette terre en nous y envoyant.

Ce même jour, don Louis de Mercado et le licencié Laguna allèrent visiter l'archevêque malade de l'effroi causé par le coup de tonnerre qui avoit éclaté deux nuits auparavant. Quelle ne fut pas leur surprise de voir qu'il n'avoit à la bouche que des plaintes amères sur notre arrivée! Ils lui demandèrent comment il se faisoit qu'en ayant tant de déplaisir, il nous eût cependant accordé la permission. Il leur répondit qu'il n'avoit pu s'en défendre, et qu'il s'étoit fait une grande violence, parce qu'il n'approuvoit point de nouvelles maisons de religieuses; mais qu'il ne nous donneroit rien, n'ayant pas même de quoi venir au secours de celles dont il étoit chargé.

Nous commençâmes alors à éprouver, avec les mots piquants qu'elle nous attiroit, les précieux effets de notre chère pauvreté. Les aumônes que nous faisoit Anne de Pignalosa n'étoient pas grandes, et les autres personnes nous voyant logées chez elle, ne nous donnoient rien; elles se figuroient que rien ne nous manquoit dans une maison où l'on faisoit tant de charités aux pauvres qui y accouroient de toutes parts, à presque tous les monastères, et à tous les hôpitaux de la ville. Ainsi, nous nous trouvâmes plusieurs jours en tel état, que nous n'aurions pu vivre avec le peu que cette vertueuse dame nous donnoit, si nos pères Carmes déchaussés ne nous eussent envoyé, de leur couvent des Martyrs, quelques pains et un peu de poisson. Ils étoient eux-mêmes dans une pénurie extrême, parce que la stérilité de cette année avoit causé une grande famine dans l'Andalousie. Nous n'avions qu'un très-petit nombre de couvertures de lit que nous avions apportées, et qui ne pouvoient suffire que pour deux

Digitized by Google

ou trois de nous, ce qui nous obligeoit d'aller tour à tour dormir sur les nattes qui étoient dans le chœur. Loin de nous en attrister, notre allégresse en étoit au comble ; pour continuer de jouir des délices de la pauvreté, nous n'avions garde de faire connoître notre besoin, surtout à cette sainte dame, de peur de lui être à charge. Ce qui faisoit qu'elle ne s'apercevoit pas de l'insuffisance de ses dons, c'est qu'elle voyoit la joie toujours peinte sur nos traits, et nous tenoit d'ailleurs pour des personnes vertueuses et pénitentes.

C'est ainsi que nous eûmes le bonheur de vivre la plus grande partie des sept mois que nous passâmes chez elle. Durant tout ce temps, nous fûmes visitées par des personnes de la plus grande condition et par des religieux de tous les ordres. Ils nous disoient tous qu'il y avoit de la témérité à fonder des maisons si pauvres et destituées de tout appui humain. Nous leur répondions que cette pauvreté absolue étoit pour nous un garant de l'appui divin ; que, mettant notre confiance en Dieu qui nous avoit donné tant de preuves de ses soins et de sa providence, nous étions sans crainte en fondant ainsi nos monastères ; que nous souhaitions même ardemment qu'il ne s'en établît jamais aucun que sur cette base, qui étoit la plus inébranlable à nos yeux. Ils rioient beaucoup en nous entendant parler de la sorte, et en voyant combien nous étions joyeuses de vivre dans une si étroite clôture. Nous fûmes si fidèles à en observer les lois, que don Louis de Mercado, quoique demeurant dans une autre partie de la maison, ne nous a jamais vues que nos voiles baissés, et que ni lui ni aucun autre ne connoît notre figure. A la vérité, nous ne faisions rien en cela d'extraordinaire, puisque nous vivons toujours de la sorte ; mais à Grenade on compte cela pour beaucoup.

Plusieurs filles de toutes conditions se présentoient pour prendre l'habit ; mais parmi plus de deux cents qui le demandèrent, nous n'en trouvâmes pas une qui nous parût avoir les qualités requises par nos constitutions. C'est pourquoi nous évitions de parler à quelques-unes, et nous prenions le parti d'ajourner les autres ; nous disions à celles-ci qu'elles devoient, avant de songer à entrer, avoir une connoissance parfaite de notre genre de vie, et qu'il étoit de notre devoir d'éprouver leur vocation ; que pour cela il falloit attendre que nous eussions une autre maison, celle où nous étions ne pouvant recevoir une habitante de plus. Les

Digitized by Google

démarches n'étoient pas épargnées pour trouver une maison qui fût à vendre ou à louer ; c'étoit sans résultat. J'éprouvois quelque peine de nous voir si peu assistées; mais toutes les fois que j'y pensois, je croyois entendre ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux apôtres : « Lorsque je vous ai envoyés prêcher, « nu-pieds et sans aucune provision, vous a-t-il manqué quel- « que chose ? » Et mon âme répondoit : Non certes, Seigneur ; et je sentois une inébranlable confiance que cet adorable Maître ne manqueroit pas de pourvoir avec une délicatesse toute divine à nos besoins spirituels et temporels.

Les prêtres et les prédicateurs les plus estimés de la ville venoient nous dire la messe et nous prêcher, sans que nous eussions, en quelque sorte, besoin de les en prier. Ils témoignoient être très-contents de nous confesser, et ils étoient très-édifiés de notre genre de vie. Dieu mettoit en moi une assurance de jour en jour plus ferme que rien ne nous manqueroit, et dès mon arrivée à Grenade, il avoit profondément gravé ce sentiment dans mon âme par une faveur qu'il daigna m'accorder. Il me fit entendre intérieurement, et intimement goûter ces paroles du psaume : « *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis « ejus sperabis* (1). » Je fis part de ceci au père Jean de la Croix mon confesseur, ainsi qu'au père Maître Jean-Baptiste de Ribéra de la Compagnie de Jésus, auquel j'ouvrois entièrement mon âme sur toutes choses, en confession comme hors de confession. Ils jugèrent l'un et l'autre que cette lumière étoit un gage assuré que Notre-Seigneur me donnoit de l'heureuse issue et de l'avenir prospère de cette fondation. Depuis quatre ans qu'elle existe, nous voyons s'accomplir les consolantes promesses de Notre-Seigneur. Les sœurs venues avec moi m'affirment que, durant tout ce temps, elles sentoient la présence et les communications du divin Maître d'une manière plus intime qu'à aucune autre époque de leur vie. Cela paroissoit visiblement dans leurs progrès spirituels et dans le grand bien qu'elles faisoient, au dire de tous, par leur exemple, aux divers monastères de religieuses qui sont dans cette ville. Je tiens de la bouche même du président don Pédro de Castro que, depuis notre arrivée, il s'est opéré un très-heureux changement dans ces nombreux monastères.

(1) Le Seigneur vous couvrira de sa puissance, et vous espérerez à l'ombre de ses ailes. (Ps. XC, verset 4.)

Digitized by Google

Aux faveurs déjà mentionnées que nous accordoit Notre-Seigneur, il en ajouta une autre des plus insignes : nous sentions qu'il nous tenoit compagnie dans le très-saint Sacrement de l'autel; ce sentiment étoit si profond, qu'il nous rendoit comme visible sa présence corporelle. Une si suave consolation nous étoit commune à toutes, et si ordinaire, qu'elle étoit souvent l'objet de nos entretiens. Nous disions que nulle part ailleurs le très-saint Sacrement n'avoit produit sur nous un pareil effet. Ce sentiment si intime de la présence de notre adorable Époux commença à l'instant même où il fut mis dans le tabernacle ; il dure encore, au moment où j'écris, en quelques-unes d'entre nous : à la vérité, il est moins sensible que durant les sept premiers mois.

Sept mois s'étoient écoulés depuis notre arrivée à Grenade, lorsque enfin nous trouvâmes une maison à louer. Celui qui l'occupoit nous l'ayant cédée sans en rien dire au propriétaire, nous allâmes secrètement nous y établir; vous étiez alors récemment arrivé de Baeza à Grenade pour nous assister. Faute de mieux, nous fûmes forcées de rester dix mois dans cette maison. Après cet intervalle de temps, Notre-Seigneur commença à inspirer à certaines demoiselles appartenant aux premières familles de la ville, le désir d'entrer parmi nous. Secondées de leurs confesseurs, et sans en parler à leurs parents qui n'auroient jamais consenti à les laisser s'engager dans un ordre si austère, elles vinrent secrètement partager notre genre de vie. Peu de jours après, nous donnâmes à six de ces courageuses demoiselles le saint habit, avec beaucoup de solennité. Mais une pareille cérémonie causa beaucoup de trouble à leurs parents, et une grande émotion dans toute la ville. A leurs yeux c'étoit une chose terrible d'embrasser un genre de vie aussi austère que le nôtre. Aussi plusieurs, comme on nous le rapporta, veilloient avec le plus grand soin sur leurs filles pour les empêcher d'avoir des rapports avec nous; ils savoient que le père et la mère de la sœur Marianne de Jésus, qui fut la première novice reçue, étoient morts aussitôt après son entrée parmi nous, et quelques-uns l'attribuoient à la douleur qu'ils en avoient eue. Quant à cette généreuse novice, loin d'avoir jamais éprouvé la moindre peine d'être entrée, elle s'estime souverainement heureuse, et ne cesse de bénir Notre-Seigneur de ce qu'il a daigné l'appeler à notre ordre. Elle a répondu avec une très-grande fidélité à la grâce de sa vocation; je dois rendre le

Digitized by Google

même témoignage à toutes celles qui entrèrent vers cette époque, et à celles que nous avons reçues depuis. Lorsque ces nouvelles épouses de Notre-Seigneur eurent fait profession, nous pensâmes à acheter une maison avec le bien qu'elles avoient apporté. On traita de plusieurs; l'on vint même à en dresser le contrat, mais l'on ne put rien conclure. On parla de celle du duc de Sesa, qui étoit la mieux située et la plus commode pour nous à Grenade. Mais de si insurmontables difficultés sembloient s'opposer à sa vente, que tout le monde taxoit notre prétention de folie. Je me déterminai néanmoins à l'acheter, me fiant sur ce qui m'avoit été affirmé depuis plus de deux ans par celle de nos sœurs qui remplissoit la charge de secrétaire; je ne la nomme point, parce qu'elle est assez connue de vous. Notre-Seigneur lui avoit révélé, à trois différentes reprises, que notre monastère s'établiroit dans cette maison, et il lui en avoit donné une telle certitude, qu'il lui étoit impossible de douter que cela ne s'exécutât, malgré tous les obstacles qui pourroient s'y rencontrer. Et cela s'est réalisé, comme vous le savez, mon père, puisque nous y sommes maintenant.

FIN DE L'APPENDICE AU LIVRE DES FONDATIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LIVRE

DES EXCLAMATIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Ce fut, d'après les Bollandistes, en l'année 1579, que sainte Térèse écrivit les pages qu'on va lire. A certains jours, ne pouvant concentrer les sentiments qui la dominoient après la communion, elle rentroit dans sa cellule, prenoit la plume, et répandoit librement son âme devant Dieu. Chacune de ces effusions forme un tout complet.

Nous donnons à cet ouvrage le titre de *Livre des Exclamations*, pour nous rapprocher de celui que les éditeurs espagnols lui ont donné : *Exclamaciones del alma a Dios.*

Les Carmélites de Grenade, dit l'auteur de l'*Année Térésienne* (tome VII, page 152), possèdent une partie du manuscrit. Les Carmélites de Madrid en possèdent une autre partie, que nous avons eue nous-même entre les mains.

Digitized by Google

L'annaliste du Carmel rapporte que ce *Livre des Exclamations* a converti un très-grand nombre d'âmes. Pour nous, nous ne doutons pas que le lecteur n'éprouve, en lisant ces pages de sainte Térèse, quelque chose de semblable à ce qu'éprouvoit Augustin en lisant pour la première fois les psaumes : « Quels élans, mon Dieu, « s'écrioit-il, m'emportoient vers vous, en lisant les « psaumes de David! et de quel amour je me sentois « embrasé pour vous, à la lecture de ces cantiques! Je « lisois, et je brûlois! *Quas tibi, Deus meus, voces dedi, « cum legerem psalmos David! Et quomodo in te inflam- « mabar ex eis! Legebam, et ardebam.* » (Conf., liv. IX, chap. IX.)

Digitized by Google

LE LIVRE

DES

EXCLAMATIONS.

I.

O ma vie, ô ma vie, comment peux-tu te soutenir, étant absente de ta vie? Dans une si grande solitude, à quoi t'occupes-tu? Que fais-tu, quand, hélas! dans tes œuvres tout est si imparfait, si défectueux? Où trouves-tu, ô mon âme, une consolation au milieu de cette mer agitée par tant de tempêtes? Je pleure sur moi, et mes pleurs redoublent au souvenir du temps où j'ai vécu sans pleurer. O Seigneur, que vos sentiers sont doux! mais qui peut y marcher sans crainte? Je tremble que ma vie ne s'écoule sans rien faire pour vous, et lorsque je me mets à vous servir, rien de ce que je fais ne me contente, rien ne me paroît acquitter la moindre partie

Digitized by Google

de ce que je vous dois. Je voudrois, ce me semble, me consumer à votre service, et quand j'arrête mes regards sur ma misère, je vois que je ne puis rien de bon, si vous ne me donnez de le faire.

O mon Dieu, ô ma miséricorde, que ferai-je pour ne pas défaire les magnificences de votre grâce en mon âme? Vos œuvres sont saintes, justes, d'un prix inestimable, d'une sagesse souveraine, parce que vous êtes, Seigneur, la sagesse même. Si mon entendement veut en contempler les merveilles, ma volonté se plaint, parce qu'elle voudroit que rien ne vînt la troubler dans son amour. O mon Dieu, mon esprit voudroit vous connoître, et il est accablé par vos incompréhensibles grandeurs; mon cœur brûle de jouir de vous, et il ne le peut, se trouvant captif dans la triste prison de cette vie mortelle. Ainsi, tout est obstacle à mon amour: je l'avoue cependant, il s'est d'abord aidé de la considération de vos grandeurs; c'est là que j'ai mieux vu mes innombrables bassesses. Mais pourquoi ces paroles, ô mon Dieu? A qui est-ce que je me plains? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père, ô mon Créateur? Et quel besoin ai-je de parler pour vous rendre confident de ma peine, quand je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur? C'est ainsi que je m'égare. Mais hélas! ô Dieu de mon âme, comment pourrois-je savoir avec certitude que je ne suis point séparée de vous? O vie, qui jusqu'à la dernière heure dois m'offrir si peu de sécurité sur la chose du monde

Digitized by Google

la plus importante, que je te trouve amère! Et qui pourra te désirer, lorsque le seul avantage qu'on peut tirer ou espérer de toi, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est si incertain et environné de tant de périls!

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Souvent, ô mon tendre Maître, je considère que si quelque chose peut tempérer ici-bas la peine de vivre sans vous, c'est la solitude, parce que l'âme s'y repose en Celui qui est son véritable repos. Mais trop souvent, hélas! elle ne peut jouir de vous avec une entière liberté, et elle sent alors redoubler le tourment qu'elle endure. A la vérité, ce tourment n'est que délices auprès de celui qu'elle éprouve de se voir contrainte de traiter avec les créatures, et de s'arracher à cet entretien seul à seul avec son Créateur.

Mais d'où vient, mon Dieu, que le repos fatigue une âme qui n'aspire qu'à vous contenter? O puissant amour de Dieu, que tu diffères de l'amour terrestre! Celui-ci ne veut pas de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle va lui ravir une partie des affections qu'il possède. L'amour de mon Dieu, plus il voit de cœurs qui l'aiment, plus il s'enflamme; et s'il sent

Digitized by Google

diminuer ses joies, c'est de voir que tous les hommes ne brûlent pas de ce feu.

Voilà pourquoi, ô mon souverain Bien, au milieu des plus enivrantes douceurs et des plus intimes consolations que l'âme trouve auprès de vous, elle s'afflige, lorsqu'elle pense au grand nombre de ceux qui repoussent ces joies célestes, et à tant de malheureux qui doivent les perdre pour toujours. Elle cherche alors, par tous les moyens, à augmenter le nombre de vos amis, ô mon Dieu; et elle sacrifie volontiers son repos, lorsqu'elle espère allumer dans les autres le désir du bonheur qu'elle goûte.

Mais, ô mon céleste Père, l'âme ne feroit-elle pas mieux de remettre ces désirs à un autre temps où les consolations seroient moins abondantes, et de s'employer maintenant tout entière à jouir de vous? O mon Jésus, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le service le plus signalé qu'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner par amour pour eux et pour leur bien spirituel! Que dis-je? c'est même par là que nous vous possédons plus pleinement. Notre âme ressent alors, il est vrai, moins de douceurs, mais elle met sa joie à vous satisfaire; et elle voit que toutes les délices de la terre, même celles qui paroissent venir de vous, n'ont rien d'assuré, si elle ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Quiconque ne l'aime pas ne vous aime pas, ô mon tendre Maître; puisque c'est en répandant votre sang divin jusqu'à la dernière goutte, que vous nous avez fait voir l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

Digitized by Google

III.

Quand je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous réservez à ceux qui accomplissent votre volonté jusqu'à la fin ; les travaux et les souffrances de votre Fils pour nous l'acquérir; quand je songe combien nous en étions indignes, et combien l'excès de l'amour d'un Dieu qui nous a appris à aimer en mourant pour nous, mérite de n'être point payé par l'ingratitude, mon âme est saisie de la plus profonde douleur. Comment est-il possible, Seigneur, que tout cela s'efface de l'esprit, et que les mortels vous oublient jusqu'à vous offenser? O mon tendre Rédempteur, est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que, malgré notre ingratitude, votre souveraine bonté se souvienne encore de nous? Quoi! c'est lorsque nous vous avons porté au cœur un coup mortel par notre chute, qu'oubliant tout, vous nous tendez la main pour nous relever, et que vous arrachez

Digitized by Google

notre âme à son incurable frénésie, afin qu'elle vous cherche et vous conjure de la guérir ! Béni soit un tel Maître ! Bénie soit une si riche miséricorde ! Louange éternelle à une si tendre compassion !

O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand ! Comment peut-on se révolter contre lui ? Oh ! quel rigoureux châtiment ne doit pas attirer aux ingrats la grandeur même de ses bienfaits ! Daignez vous-même, ô mon Dieu, porter remède à un si grand mal ! O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? jusqu'à quand votre dureté luttera-t-elle contre la tendresse de ce très-doux Jésus ? Eh quoi ! pensons-nous donc que notre malice doive toujours prévaloir contre lui ? Non, non ; la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge doit venir pour prononcer la terrible sentence. O Dieu tout-puissant, puisque vous devez nous juger, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, pourquoi ne considérons-nous pas combien il nous importe de vous contenter durant la vie, afin que vous nous soyez favorable à cette heure suprême ? Mais est-il, est-il quelqu'un qui ne s'applaudisse d'avoir un si juste juge ? Bienheureuses, Seigneur, les âmes qui, en ce moment terrible, se réjouiront avec vous !

O mon Dieu et mon Maître, que doit sentir une âme qui, relevée par vous, considère combien misérablement elle s'étoit perdue pour un plaisir de si courte durée ; une âme qui sachant, ô Dieu de mon cœur, ô Bonté suprême, que vous ne manquez jamais à

Digitized by Google

ceux qui vous aiment et que vous répondez à quiconque vous appelle, est fermement résolue, avec le secours de votre grâce, de vous contenter jusqu'au dernier soupir! Comment ne meurt-elle pas autant de fois qu'il lui vient en pensée qu'elle a perdu le bien si précieux de son innocence baptismale? Ah! la meilleure vie qu'elle puisse mener alors, c'est de mourir sans cesse de regret et de douleur. Mais l'âme qui vous aime tendrement, ô mon divin Maître, comment pourra-t-elle supporter une peine si vive? Pardon, Seigneur, de cette demande insensée. Ai-je oublié les miracles de votre amour, et vos miséricordes infinies? Ai-je oublié que vous êtes venu au monde pour les pécheurs, que vous nous avez rachetés à si haut prix, et que vous avez payé nos faux plaisirs par de si grands tourments et par une flagellation si sanglante? Vous avez guéri mon aveuglement, en permettant qu'on mît par dérision un voile sur vos yeux divins, et ma vanité, en laissant ceindre votre tête de cette cruelle couronne d'épines. O Seigneur, Seigneur! tout cela ne fait qu'augmenter la douleur de ceux qui vous aiment. La seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus on exaltera pendant l'éternité votre divine miséricorde. Enfin, je ne sais, ô mon Dieu, si cette douleur ne durera pas autant que ma vie, et jusqu'à ce moment où vous contemplant dans la gloire, je serai délivrée de toutes les misères de cet exil.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

Il me semble, mon Seigneur, que mon âme commence à goûter quelque repos quand elle pense à la joie dont elle sera inondée, si, par votre miséricorde, elle a le bonheur de vous posséder un jour. Mais je voudrois d'abord qu'elle vous servît, puisque c'est en la servant que vous lui avez gagné ce bonheur qu'elle espère. Que ferai-je donc, Seigneur? Dieu que j'aime, que ferai-je pour vous? Oh! que mes désirs ont commencé tard à s'enflammer, et que vous avez cherché de bonne heure, vous, mon Dieu, à vous emparer de mon cœur, m'appelant à me consacrer tout entière à votre service! Seigneur, abandonneriez-vous donc un misérable? Rejetteriez-vous un pauvre mendiant qui veut se donner à vous? Y auroit-il donc, Seigneur, des limites à la grandeur de vos miséricordes, ou à la magnificence de vos dons? O mon Dieu et ma miséricorde! que vous pouvez bien

Digitized by Google

faire éclater aujourd'hui en votre servante les richesses de cette bonté infinie! Vous êtes tout-puissant, grand Dieu! voici le moment de montrer si mon âme s'entend elle-même, lorsque voyant la perte de tant d'années, elle croit néanmoins qu'en un instant vous pouvez, Seigneur, les lui faire regagner. Ne semble-t-il pas que je m'égare, puisque le temps perdu ne peut, dit-on, se recouvrer? Ah! béni soit le Dieu de mon âme! O Seigneur, je confesse votre souverain pouvoir : si vous êtes tout-puissant, comme vous l'êtes en effet, qu'y a-t-il d'impossible à Celui qui peut tout? Il suffit, Seigneur, il suffit que vous vouliez. Quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous pouvez ce que vous voulez; et plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez en faire encore de plus étonnantes, et plus ma foi se fortifie, et plus fermement je crois que vous ferez ce que je vous demande. Et qui pourroit s'étonner des merveilles de Celui qui peut tout? Vous le savez, mon Dieu, au milieu de toutes mes misères, je n'ai jamais cessé de reconnoître votre souveraine puissance, et votre infinie miséricorde. En cela du moins je ne vous ai point offensé; Seigneur, daignez m'en tenir compte. Réparez vous-même, ô mon Dieu, tout le temps que j'ai perdu, réparez-le par l'effusion de votre grâce en mon âme, en ce moment et à l'avenir, afin que je paroisse devant vous revêtue de la robe nuptiale : si vous le voulez, vous le pouvez.

Digitized by Google

V.

O mon Seigneur, est-il bien possible que j'ose encore vous demander des grâces, quand je vous ai si mal servi, et que j'ai si mal conservé ce que j'avois reçu de vous? Quelle confiance pouvez-vous accorder à celle qui vous a trahi tant de fois? Que ferai-je donc, ô divin consolateur des âmes désolées, ô céleste médecin de tous ceux qui cherchent en vous leur remède? Sera-t-il mieux par hasard de taire les besoins de mon âme, et d'attendre qu'il vous plaise de les soulager? Non certes : car sachant bien, ô mon tendre et doux Sauveur, combien nos besoins devoient être nombreux, et quelle consolation ce devoit être pour nous de vous les exposer, vous nous avez dit de demander, et promis de nous donner.

Je me rappelle parfois la plainte de sainte Marthe : je ne crois pas que son dessein fût de se plaindre seulement de sa sœur, je tiens au contraire pour certain que ce qui

Digitized by Google

la contristoit le plus, c'étoit la pensée que vous n'étiez pas touché de son travail, et que vous ne teniez point à la voir près de vous. Peut-être lui sembla-t-il que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur; et voilà ce qui devoit lui causer beaucoup plus de peine que la fatigue de servir Celui qu'elle aimoit tant, car l'amour change le travail en repos. Cette disposition de son esprit paroît clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, elle vient, Seigneur, vous adresser toute sa plainte; et, dans l'excès de son amour, elle ose bien vous reprocher de n'avoir pas assez de sollicitude pour elle. Votre réponse même, Seigneur, montre que sa plainte procédoit de la cause que j'ai dite; car vous lui déclarez que l'amour seul donne du prix à tout, et que cette *unique chose nécessaire* dont vous lui parlez, est d'avoir un si grand amour pour vous, qu'il triomphe de tous les obstacles qu'on lui oppose.

Mais comment, ô mon Dieu, pourrons-nous vous aimer comme vous méritez d'être aimé, si à notre amour pour vous, vous n'unissez votre amour pour nous? Me plaindrai-je avec cette grande Sainte? Oh! non. Je n'ai nulle raison de le faire, car vous n'avez cessé, ô mon Dieu, de me donner des témoignages d'amour qui surpassoient de beaucoup mes demandes et mes désirs. Si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de l'excès de patience avec laquelle votre bonté m'a supportée jusqu'ici. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je le suis? J'oserai, Seigneur, vous adresser la même prière que

Digitized by Google

saint Augustin : « Donnez-moi de quoi vous donner,
« afin que j'acquitte ainsi une partie de ma dette im-
« mense envers vous. Souvenez-vous que je suis votre
« ouvrage; et que je connoisse mon Créateur, afin que
« je l'aime! »

Digitized by Google

Digitized by Google

VI.

O vous, ma félicité, souverain Maître de toute créature, ô mon Dieu, jusqu'à quand dois-je encore attendre pour jouir de votre présence? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut goûter aucun repos hors de vous? O vie longue! ô vie cruelle! ô vie où je ne vis plus! Oh! que mon âme est seule dans cette solitude! et que ce mal est sans remède! Quand donc, Seigneur, quand? jusques à quand? Que ferai-je, ô mon Bien, que ferai-je? Désirerai-je de ne pas vous désirer?

O mon Dieu et mon Créateur, vous nous percez des flèches de votre amour, et vous laissez le dard dans la plaie; vous blessez, et ce sont des blessures invisibles; vous tuez, mais en laissant plus de vie; enfin, mon tendre Maître, vous faites ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Et c'est à un ver de terre aussi abject que moi, ô mon Dieu, qu'il vous plaît de faire souffrir des choses si contraires! Qu'il en soit ainsi,

Digitized by Google

Seigneur, puisque vous le voulez, et que mon unique désir est de vous aimer. Mais que je souffre! que je souffre, mon Créateur! Pardon, mon Dieu, des plaintes que m'arrache l'excès d'une douleur à laquelle vous seul pouvez mettre un terme! Mon âme est enchaînée dans une trop étroite prison, pour ne pas soupirer après sa liberté; mais en même temps, elle ne voudroit point, pour obtenir ce qu'elle désire, s'écarter en rien de votre adorable volonté. O mon Dieu! ô ma gloire! je vous en conjure, ou faites croître de plus en plus le martyre de mon âme, en la blessant de votre amour, ou faites-le cesser entièrement, en vous donnant à elle dans le ciel.

O mort, ô mort, je ne sais qui peut te craindre, puisque en toi se trouve la vie. Mais comment ne pas te redouter, quand on a passé une partie de sa vie sans aimer Dieu? Et, puisque ce malheur est le mien, que demandé-je, et que désiré-je? N'est-ce point d'aller subir le châtiment si mérité de mes fautes? Ne le permettez pas, ô mon Sauveur, puisque ma rançon vous a coûté si cher. O mon âme, laisse s'accomplir la volonté de ton Dieu; c'est là ce qui te convient. Sers ton Seigneur, et espère que dans sa miséricorde il portera remède à ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne, en quelque sorte, d'obtenir le pardon de tes fautes. Ne désire point de jouir, sans avoir souffert. Mais, ô mon vrai Maître, ô mon Roi, je ne saurois faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si votre miséricorde ne m'assiste : avec cela je pourrai tout.

Digitized by Google

VII.

O vous, mon espérance, ô mon Père, ô mon Créateur, ô mon vrai Maître, ô mon Frère! quand je considère ce que vous dites : *que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes*, mon âme se sent pénétrée de la plus vive allégresse. O Seigneur du ciel et de la terre, quel pécheur, à ces paroles, pourroit perdre confiance! Mais, ô mon tendre Maître, vous manque-t-il par hasard avec qui prendre vos délices, pour être ainsi réduit à chercher un petit ver de terre aussi abject que moi? O Père céleste, lorsque Jésus-Christ, votre Fils, fut baptisé, une voix fut entendue du ciel disant : *Que vous preniez en lui vos complaisances.* Eh quoi! mon Dieu, devons-nous donc être tous traités à l'égal de ce divin Fils! O immense miséricorde! ô faveur infiniment au-dessus de nos mérites! et nous mortels, nous pouvons en perdre le souvenir! O mon Dieu, ô vous qui savez tout, souvenez-vous de notre misère, et daignez abaisser sur notre foiblesse un regard de compassion.

Digitized by Google

Et toi, mon âme, contemple avec quel plaisir et quel amour le Père éternel connoît son Fils, et le Fils éternel connoît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux, sans qu'ils puissent jamais se départir de cet amour ni de cette connoissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines Personnes se connoissent, elles s'aiment, elles sont les unes pour les autres une source d'inénarrables délices. Quel besoin avez-vous donc de mon amour, ô mon Dieu? Pourquoi le désirez-vous? Et que vous en revient-il? Oh! soyez, soyez béni dans les siècles des siècles, Dieu de mon cœur! Que toutes les créatures, Seigneur, vous louent à l'envi, et que leurs louanges soient éternelles comme vous! Tressaille d'allégresse, ô mon âme, de ce que ton Dieu est aimé comme il le mérite; tressaille d'allégresse de ce que sa bonté et son excellence sont connues comme elles doivent l'être. Rends-lui mille et mille actions de grâces de ce qu'il nous a donné sur la terre ce Fils bien-aimé, par qui il est si parfaitement connu. O mon âme, sous l'appui d'une telle protection, ne crains pas de t'approcher de ton Dieu; et, puisqu'il prend en toi ses complaisances, conjure-le que rien dans ce monde ne puisse t'empêcher de te délecter, à ton tour, dans la contemplation de ses grandeurs, et dans la vue de ses droits à notre amour et à nos louanges. Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu contribues à faire bénir son saint nom, et que tu puisses dire avec vérité : ***Mon âme glorifie et loue le Seigneur.***

Digitized by Google

VIII.

O Seigneur, mon Dieu, vos paroles sont des paroles de vie où tous les mortels trouveroient, s'ils vouloient l'y chercher, ce bonheur après lequel ils soupirent. Mais faut-il s'étonner, mon Dieu, que dans la folie et la langueur où nous réduisent nos coupables œuvres, nous perdions le souvenir de vos saintes paroles? O Dieu de mon cœur, grand Dieu, auteur de toute la création, qu'est-ce que tout ce que vous avez tiré du néant, en comparaison de tout ce que vous pourriez créer encore? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles. Faites donc, Seigneur, que vos paroles ne s'éloignent jamais de ma pensée. Vous avez dit : « *Venez* « *à moi vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je* « *vous soulagerai.* » Que désirons-nous de plus, mon divin Maître? que demandons-nous? que cherchons-nous? et pourquoi les esclaves du monde se perdent-ils, si

Digitized by Google

ce n'est parce qu'ils cherchent hors de vous leur félicité? Mon Dieu, mon Dieu, quel est donc ce mystère? qu'ils sont à plaindre ! et quel effroyable aveuglement de chercher ainsi le bonheur là où il est impossible de le trouver ! O Créateur, ayez compassion de vos créatures ! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous ne savons pas ce que nous voulons, et que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu; considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né. Pour lui, privé de la lumière, il désiroit ardemment de la voir; mais nous, nous sommes aveugles, et nous voulons l'être : quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que doit se montrer votre pouvoir, ici que doit resplendir votre miséricorde ! Qu'elle est grande, Dieu de mon cœur, seul vrai Dieu, la demande que je vous fais, lorsque je vous prie d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point, et de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à augmenter leur maladie ! Vous dites, très-doux Sauveur Jésus, *que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs.* Les voilà, mon Dieu, les véritables pécheurs. Et vous, Père céleste, ne considérez pas notre aveuglement, mais jetez les yeux sur les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut. Que votre miséricorde triomphe d'une malice si obstinée ! Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes l'ouvrage de vos mains. N'écoutez que votre bonté et votre clémence, et sauvez-nous !

Digitized by Google

IX.

O Seigneur de mon âme, qui êtes tout compassion et tout amour, vous dites encore : « *Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire.* » Hélas ! comment ne sentiroient-ils pas une soif brûlante, ces infortunés que les désirs des choses terrestres consument de leurs feux? Qu'ils ont besoin, grand Dieu, de cette eau céleste, pour ne pas achever de périr au sein de ces flammes! Je sais bien, mon tendre Maître, que votre bonté ne la leur refusera pas ; vous l'avez vous-même promis, et vos paroles ne peuvent manquer de s'accomplir. Mais s'ils ont grandi au milieu de ce feu ; si, par la longue habitude de vivre au milieu de ses ardeurs, ils n'en sentent plus les atteintes; si, à force de démence, ils n'aperçoivent même pas l'excès de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, ô mon Dieu? Vous êtes cependant venu dans ce monde pour guérir

Digitized by Google

de si grands maux. Commencez, Seigneur, commencez; c'est en guérissant les plus profondes plaies de nos âmes que doit se révéler toute la tendresse de votre compassion.

Considérez, mon Dieu, les progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes : et, puisque dans l'excès de leur égarement, ils ne veulent point aller à vous, venez vous-même à eux, je vous le demande en leur nom; et ces morts, j'en suis sûre, ô mon Dieu, se lèveront de leurs tombeaux, dès qu'ils commenceront à rentrer en eux-mêmes, à se connoître, et à vous goûter. O Vie, source de toute vie, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à ceux qui la désirent. Je la désire, mon Jésus! je la demande, me voici devant vous; ne vous cachez pas de moi, Seigneur, puisque vous savez combien elle m'est nécessaire, et que seule elle peut guérir une âme que vous avez blessée.

O Seigneur, qu'il y a sujet de craindre en cette vie, et qu'il s'y rencontre des feux différents! Les uns, mortels à l'âme, la tuent; les autres, bienfaisants, la purifient, et la préparent à jouir éternellement de vous. O fontaines de vie qui jaillissez des plaies aimantes de mon Dieu, avec quelle abondance vous coulerez jusqu'au dernier jour du monde, pour rajeunir et fortifier nos âmes! Et qu'il marchera avec sécurité au milieu des périls de cette misérable vie, celui qui aura soin de se nourrir de cette divine liqueur!

Digitized by Google

X.

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser; et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner! D'où nous peut venir, Seigneur, une audace si insensée? seroit-ce de ce que, connoissant si bien la grandeur de votre miséricorde, nous perdons de vue la grandeur de votre justice? Quel cri, divin Sauveur, faites-vous entendre, par la bouche de votre prophète! « *Les douleurs de la mort m'ont environné.* » O ciel! ô ciel! ô ciel! que le péché est un mal terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort! Dieu de mon âme, comme ces douleurs vous environnent encore aujourd'hui! Où pouvez-vous aller où l'on ne vous tourmente? De toutes parts, mon tendre Maître, l'on nous fait des blessures mortelles.

O chrétiens, il en est temps, levez-vous pour la défense de votre Roi, et rangez-vous autour de lui dans ce

Digitized by Google

grand délaissement où il se trouve. Il ne lui reste qu'un petit nombre de sujets fidèles, la foule marche sous l'étendard de Lucifer. Et ce qu'il y a de plus odieux, c'est que ces perfides qui en public se donnent pour ses amis, le vendent en secret, de sorte qu'il ne trouve plus personne à qui il puisse se confier. O Ami véritable, qu'il vous paie mal celui qui est traître envers vous! O véritables chrétiens, venez pleurer avec votre Dieu : car les larmes de compassion qu'il a répandues sur Lazare, n'étoient pas pour lui seul, mais encore pour tous les pécheurs, qui, dans la suite des siècles, appelés à grands cris par ce divin Maître, devoient s'obstiner à ne pas sortir de leurs tombeaux.

O mon Bien, que vous aviez alors présentes les fautes que j'ai commises contre vous! Qu'elles cessent dès ce moment, Seigneur, qu'elles cessent, et celles de tous les pécheurs de l'univers! Ressuscitez ces morts; que vos cris, Seigneur, soient assez puissants pour leur donner la vie sans qu'ils vous la demandent; et qu'à votre voix, ils sortent du sépulcre de leurs plaisirs! O divin Maître, Lazare ne vous demanda point de le ressusciter; vous fîtes ce miracle à la prière d'une femme pécheresse: en voici une à vos pieds, ô mon Dieu, bien plus pécheresse encore; Seigneur, faites resplendir votre miséricorde! Malgré ma misère, je vous le demande pour ceux qui ne veulent pas vous le demander. Vous savez, ô mon Roi, le supplice que j'endure, quand je les vois dans un si profond oubli des grands tourments qu'ils souffriront pendant l'éternité, s'ils ne reviennent à vous.

Digitized by Google

O vous qui êtes si accoutumés à ne suivre en tout que les caprices de votre volonté, à vivre dans les plaisirs, les fêtes, les délices du monde, ayez compassion de vous-mêmes. Souvenez-vous qu'un jour viendra où vous serez pour jamais, oui pour jamais, soumis à toute la furie des puissances de l'enfer. Songez, songez que ce même juge qui maintenant vous prie, est Celui qui doit prononcer contre vous la sentence, et que vous n'avez pas un seul moment de vie assuré. Pourquoi donc ne voulez-vous pas vivre éternellement? O dureté des cœurs humains! Que votre immense bonté les amollisse, ô mon Dieu!

Digitized by Google

Digitized by Google

XI.

O mon Dieu! ô mon Dieu! quel indicible tourment j'éprouve, lorsque je considère ce qui doit se passer dans une âme qui, après avoir été toujours ici-bas entourée d'égards, aimée, servie, estimée, fêtée, se voit, en achevant d'exhaler le dernier soupir, perdue pour jamais, et entend clairement que son malheur n'aura point de fin! Quel effroyable moment pour elle! Tout à coup lui apparoissent ces vérités de la foi dont elle ne peut plus, comme dans le monde, détourner les regards. Elle se sent enlevée sans retour à des plaisirs qu'il lui semble à peine avoir effleurés, et avec raison, car tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle. Elle se voit entourée de cette société hideuse et sans entrailles, avec laquelle elle est condamnée à vivre éternellement. Elle prend place dans ce lac infect rempli de serpents qui rivaliseront à qui lui fera une plus cruelle morsure. Enfin,

Digitized by Google

elle entre pour toujours dans cette lamentable obscurité, où son œil ne découvrira que ce qui augmente sa peine et son supplice, sans jamais voir d'autre lumière que celle d'une flamme ténébreuse.

Oh! que ces paroles sont peu de chose, en comparaison de la réalité! O Seigneur! qui donc a mis un si épais voile sur les yeux de cette âme, qu'elle n'ait compris cet avenir qu'au moment où elle se voit dans l'abîme? O Seigneur! qui donc a tellement fermé ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui avoit dit tant de fois sur la grandeur et l'éternelle durée de ces tourments? O vie qui n'aura jamais de terme! ô supplice sans fin, ô supplice sans fin! comment n'êtes-vous point l'effroi de ces personnes délicates, de ces esclaves de leurs corps, qui tremblent de passer seulement une nuit dans un lit un peu dur?

O Seigneur, mon Dieu! je pleure le temps où je n'ai point compris ces vérités. Et puisque vous savez, ô mon Dieu, la peine que j'éprouve à la vue de tant d'infortunés qui ne veulent pas les entendre, daignez, je vous en conjure en ce moment, éclairer de votre lumière au moins une âme, au moins une, Seigneur, qui soit capable d'en éclairer un grand nombre d'autres. Père céleste, ce n'est pas en mon nom que je le demande, je n'en suis pas digne, mais par les mérites de votre Fils. Considérez ses plaies, et, puisqu'il a pardonné à ceux qui les lui ont faites, vous aussi, grand Dieu, pardonnez-nous!

Digitized by Google

XII.

O mon Dieu et ma véritable force! quel est ce mystère? D'où vient, Seigneur, que, lâches en tout le reste, nous n'avons de hardiesse que contre vous? C'est contre vous que les enfants d'Adam déploient toutes leurs forces. O comble d'aveuglement et de folie! car si leur raison étoit libre, oseroient-ils, même avec toutes les forces du genre humain réunies, prendre les armes contre leur Créateur, et livrer une incessante guerre à Celui qui peut en un moment les engloutir dans les abîmes? Mais ces aveugles agissent comme des insensés : ils cherchent et rencontrent la mort là où leur imagination égarée croit trouver la vie. Que pouvons-nous faire, mon Dieu, pour ces malheureux frappés de démence? et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui n'en ont pas : hélas! nous ne le voyons que trop dans ceux qui se séparent de vous, ô

Digitized by Google

mon Dieu! Se laissant emporter au mal qui les travaille, ils tournent toute leur furie contre vous, et ils attaquent Celui qui les a comblés de bienfaits.

O Sagesse incompréhensible! ô mon Dieu! combien a été nécessaire tout l'amour que vous portez à vos créatures, pour pouvoir souffrir un tel délire, pour attendre si patiemment notre guérison, et pour y travailler vous-même par tant de moyens et par tant de remèdes divers! Je suis saisie d'épouvante quand je vois les hommes tour à tour si lâches et si hardis. Faut-il faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il y va de la perte éternelle de leur âme, dans l'excès de leur lâcheté ils se persuadent véritablement à eux-mêmes que quand ils le voudroient, ils ne le pourroient pas; et en même temps, ils trouvent de l'audace et du courage pour attaquer, ô mon Dieu, une majesté aussi redoutable que la vôtre.

Qu'est ceci, ô mon Bien, qu'est ceci? Et qui leur donne cette force? Est-ce le chef qu'ils suivent dans cette guerre? Mais n'est-il pas votre esclave? et n'est-il pas enchaîné dans le feu éternel où il a été jeté? Comment peut-il lever l'étendard contre vous? Comment ce vaincu peut-il inspirer du courage? Comment peuvent-ils se résoudre à suivre ce misérable, précipité du faîte de toutes les richesses du ciel? Que peut-il donner, lui qui n'a plus en partage qu'une immense ruine?

Qu'est ceci, mon Dieu? qu'est ceci, mon Créateur? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon? Quand même, ô mon Roi,

Digitized by Google

vous ne favoriseriez pas vos sujets en cette vie, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince des ténèbres, ne seroit-ce pas une folie de nous attacher à lui? Vous, Seigneur, vous nous réservez dans l'éternité une félicité sans mélange. Quant à lui, il n'a que des plaisirs perfides à nous offrir, et ses promesses mensongères nous conduisent à l'abîme. Que ne fera point contre nous celui qui a été traître envers vous?

Quel étrange aveuglement, ô mon Dieu! quelle affreuse ingratitude, ô mon Roi! quel irremédiable délire! Nous servons cet ennemi mortel, avec vos propres dons, ô mon Dieu! et nous payons l'excès de votre amour pour nous, en aimant celui qui vous abhorre, et qui doit vous abhorrer pour une éternité! N'étoit-ce donc point assez, ô mon tendre Rédempteur, du sang que vous aviez répandu pour nous, des coups de fouet que vous aviez subis, des indicibles douleurs, et des affreux tourments que votre amour vous avoit fait endurer, pour nous attacher sans réserve à votre service? Et lorsque nous devrions venger l'honneur de votre Père éternel si indignement outragé en votre Personne (car pour vous, Seigneur, vous ne voulez point de vengeance, et vous avez tout pardonné), ingrats, insensés, que faisons-nous? Nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui vous traitèrent avec tant d'inhumanité. Mais puisque nous marchons sous les enseignes de leur infernal capitaine, un jour, en pouvons-nous douter, il faudra partager leur sort, et vivre éternellement comme eux dans sa compagnie. Grand Dieu! tel est le malheur qui nous

Digitized by Google

attend, si votre miséricorde ne nous fait rentrer en nous-mêmes, et ne nous pardonne le passé!

O mortels, revenez, revenez à vous! Regardez votre Roi, maintenant vous le trouverez plein de clémence. Mettez enfin un terme à une si effrayante malice; tournez toute votre furie et toutes vos forces contre cet implacable ennemi qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir votre éternel apanage. Rentrez, rentrez en vous-mêmes, ouvrez les yeux: avec de grands cris et de grandes larmes, demandez la lumière à Celui qui la donna au monde. Pour l'amour de Dieu, comprenez où tend votre guerre impie: vous allez vous servir de toutes vos forces pour faire mourir de nouveau Celui qui, pour vous donner la vie, est mort pour vous sur une croix. Considérez que c'est Lui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, arrêtez-vous du moins devant cette vérité, que vous ne pouvez rien contre son pouvoir, et que tôt ou tard il faudra expier, dans un feu éternel, vos mépris et votre audace. Est-ce parce que vous voyez cette Majesté suprême liée et enchaînée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si hardis à l'offenser? Et qu'ont fait de plus ceux qui ont donné la mort à cet adorable Sauveur, sinon de l'accabler de coups et de le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne? O mon Dieu, que vous avez souffert pour ceux qui se montrent si peu touchés de vos souffrances! Un jour viendra, Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde.

Chrétiens, mettons devant nos yeux ces vérités, et

Digitized by Google

qu'elles soient l'objet de nos plus sérieuses méditations. Non, jamais nous ne pourrons venir à bout de comprendre ni la munificence des bienfaits de Notre-Seigneur envers nous, ni les richesses de ses miséricordes. Si donc sa justice n'est pas moins grande que sa bonté, ô douleur ! ô douleur ! que sera-ce de ceux qui auront mérité d'en subir les arrêts, et d'en porter les coups ?

Digitized by Google

Digitized by Google

XIII.

Ames saintes, qui jouissez déjà dans le ciel d'une félicité parfaite, sans aucune crainte de la perdre, et qui, dans un éternel transport d'ivresse, chantez les louanges de mon Dieu, que votre destinée est heureuse! Que vous avez raison de ne jamais interrompre vos cantiques! et que je vous porte envie! Pour vous, vous êtes affranchies de cette douleur qui me transperce, lorsque je vois les grandes offenses commises dans ces malheureux temps contre mon Dieu, l'étonnante ingratitude dont on paie ses bienfaits, et ce lamentable aveuglement qui reste insensible à la perte de tant d'âmes que satan entraîne dans l'abîme.

Ames bienheureuses, âmes célestes, venez au secours de notre misère! Intercédez pour nous auprès de ce Dieu infiniment riche en miséricorde! Qu'il laisse tomber dans nos cœurs une goutte de vos délices, et dans nos

Digitized by Google

esprits un rayon de la claire connoissance que vous possédez! Vous-même, ô mon Dieu, daignez nous donner une idée de ce poids éternel de gloire que vous préparez à ceux qui combattent avec un mâle courage durant le rêve de cette misérable vie. O âmes aimantes et embrasées de l'amour de votre Dieu, obtenez-nous de concevoir ce que vous ressentez en voyant clairement que votre bonheur est éternel, et de quel plaisir toujours nouveau vous enivre la certitude que ce bonheur n'aura jamais de fin!

Que notre misère est grande, ô mon Dieu! Il semble que nous n'ignorons pas ces vérités, et même nous les croyons : mais nous sommes si peu accoutumés à les considérer, elles sont si étrangères à notre esprit, qu'en effet nous ne les connoissons plus, ni ne voulons les connoître.

O mortels intéressés, esclaves de vos goûts et de vos plaisirs, est-il possible que pour ne pas vouloir attendre un peu de temps afin de jouir de la félicité dans toute sa plénitude, pour ne pas vouloir attendre un an, un jour, une heure, un instant peut-être, vous portiez la folie jusqu'à sacrifier cette éternité de bonheur à un misérable plaisir qui frappe vos sens? O mon Dieu, ô mon Dieu! que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps! et que votre conduite à notre égard a été différente! O tendre Père, quelles inestimables richesses ne nous avez-vous point confiées! je veux dire les trente-trois années d'ineffables souffrances de votre divin Fils, les mérites infinis de sa mort cruelle et san-

Digitized by Google

glante; enfin, ce Fils bien-aimé lui-même, vous nous l'avez donné. Et ces biens d'un si grand prix, ô le plus aimant de tous les pères, vous nous les avez confiés, de longs siècles avant notre naissance, et votre amour n'a pu être arrêté par la prévision de notre ingratitude future. Vous avez fait, de votre côté, toutes les avances. Ainsi, un tel trésor en main, il ne tient plus qu'à nous de négocier, et de nous enrichir pour le ciel.

O vous, âmes bienheureuses, qui avez fait un si admirable emploi de ces talents, vous qui en avez acheté un héritage d'éternelles délices, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple. Venez à notre secours, et puisque vous êtes si près de la fontaine de vie, daignez y puiser de l'eau pour nous qui mourons de soif dans cet exil.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIV.

O mon Seigneur et mon vrai Dieu! qui ne vous connoît pas ne vous aime pas. Oh! que c'est là une grande vérité! Qu'ils sont à plaindre, Seigneur, qu'ils sont à plaindre ceux qui ne veulent pas vous connoître! L'heure de la mort est une heure redoutable. Mais hélas! hélas! ô mon Créateur, qu'il sera terrible ce jour où s'exécutera votre justice! Souvent, ô mon Jésus, je considère ce que vos yeux montrent de douceur, et causent de plaisir à ceux qui vous aiment et que vous daignez, ô mon Bien, regarder avec amour. Il me semble qu'un seul de ces regards si doux pour les âmes que vous tenez pour vôtres, suffit pour les récompenser de plusieurs années de services.

Oh! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à des cœurs qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux! Chrétiens, chrétiens, considérez que vous

Digitized by Google

êtes devenus les frères de ce grand Dieu. Connoissez-le, et ne le méprisez pas. Car autant son regard est consolant pour ceux qui l'aiment, autant il aura de terreur et de courroux pour ses persécuteurs et ses ennemis. Oh! que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre contre Dieu, un combat de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui ourdissent, comme à l'envi, des trahisons contre leur Créateur et leur Roi. Vous le savez, mon tendre Maître! souvent, à la seule pensée de voir votre divin visage irrité contre moi dans ce jour épouvantable du dernier jugement, j'étois saisie de plus d'effroi qu'en me représentant tous les supplices et toutes les horreurs de l'enfer. Je vous suppliois, comme je vous supplie encore, ô mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un si lamentable malheur. Que me peut-il arriver sur la terre qui en approche? Tous les maux réunis, je les accepte, ô mon Dieu! mais délivrez-moi de cet éternel brisement de cœur! Que je ne vous abandonne jamais! et que je ne cesse jamais, ô mon Sauveur, de jouir en paix de la vue de votre beauté divine! Votre Père vous a donné à nous: ô mon cher Maître, que je ne perde pas un joyau si précieux! Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très-mal gardé; mais cette faute n'est pas sans remède; non, elle n'est pas sans remède, tant que nous vivons dans cet exil. O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de ce Dieu, pleurons, pleurons sur nos offenses passées; vous le savez, il a dit que, si nous nous en repentons, il les effacera

Digitized by Google

de son souvenir. O bonté sans mesure! Que cherchons-nous de plus? Oserons-nous même tant demander sans quelque honte? C'est à nous maintenant de recevoir ce que veut nous donner l'incomparable clémence de notre Seigneur et de notre Dieu. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourroit le refuser à Celui qui n'a pas refusé de répandre son sang et de donner sa vie pour nous? Considérez qu'il ne nous demande rien que pour notre propre avantage. Mais hélas! que vois-je, Seigneur? quelle dureté! quelle démence! quel aveuglement! Quoi! l'on est sensible à la perte du plus petit objet, et la perte de notre grand Dieu, de son royaume, de la félicité éternelle qu'il nous prépare, nous laisse insensibles! Qu'est-ce que cela, Seigneur? qu'est-ce que cela? J'avoue que je ne le comprends pas. Guérissez-nous, mon Dieu, d'un si étonnant délire et d'un si mortel aveuglement!

Digitized by Google

Digitized by Google

XV.

Hélas ! hélas ! Seigneur, que cet exil se prolonge ! et quels tourments j'y souffre, ne pouvant, Dieu de mon cœur, étancher la soif que j'ai de vous ! Mon tendre Maître, que peut faire une âme captive dans cette prison ? O Jésus ! qu'elle est longue la vie de l'homme, quoiqu'on dise qu'elle est courte ! Sans doute, elle est courte, pour gagner par elle une vie sans fin ; mais elle est bien longue pour une âme consumée du désir de voir son Dieu. Quel soulagement donnez-vous à ce martyre ? Il n'y en a point, si ce n'est de l'endurer par amour pour vous. O suave repos de vos amants, ô mon Dieu ! ne manquez pas à un cœur épris de vos charmes, puisque c'est par vous seul que doit croître et s'adoucir le tourment que vous causez à l'âme blessée de votre amour.

Je brûle, Seigneur, du désir de vous contenter ; et hors de vous, je le sens, il ne peut y avoir pour moi aucun contentement dans ce monde. Cela étant ainsi,

Digitized by Google

vous ne blâmerez pas mon désir. Me voici donc devant vous, Seigneur; s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, j'accepte de bon cœur tous les travaux qu'on peut souffrir sur la terre, comme le disoit autrefois votre grand ami saint Martin. Mais ô douleur! ô douleur! qui suis-je, mon tendre Maître, et qui étoit-il? Il avoit des œuvres, et je n'ai que des paroles: c'est là tout ce que je puis. Que mes désirs, ô mon Dieu, soient comptés pour quelque chose en votre présence, et ne considérez pas mon peu de mérite! Oh! faites, Seigneur, que nous méritions tous de vous aimer! Puisqu'il faut vivre, que l'on vive pour vous! qu'ils cessent enfin nos désirs et nos intérêts propres! et que peut-on gagner de plus grand que de vous contenter? O unique contentement de mon âme, ô mon Dieu, que ferai-je pour vous plaire? Misérables sont mes services, quand même, ô mon tendre Maître, je vous en rendrois plusieurs. Pourquoi donc serois-je plus longtemps enchaînée dans ce triste séjour? Je vous entends, Seigneur, c'est afin que j'accomplisse votre volonté. Quel plus grand gain pour toi, ô mon âme! Ainsi, attends, attends, car tu ne sais ni le jour, ni l'heure; veille avec soin, car tout passe avec rapidité, quoique ton désir rende douteux ce qui est certain, et long un temps si court. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu multiplieras les témoignages de ton amour envers lui, et plus tu jouiras un jour de ce Dieu que tu aimes, dans un ravissement de bonheur et de plaisir qui durera éternellement.

Digitized by Google

XVI.

O mon Dieu et mon vrai Maître! c'est une grande consolation pour l'âme qui, absente de vous, sent le martyre de la solitude, de songer que vous êtes présent en tout lieu. Mais quand les transports de l'amour deviennent plus violents, et que le supplice de votre absence se fait plus cruellement sentir, à quoi sert une pareille pensée? L'esprit se trouble, la raison se cache, et cette consolante vérité demeure comme voilée. Toutes les lumières de l'âme ne servent qu'à lui montrer une chose, c'est qu'elle est éloignée de vous; et il n'est pas de baume pour la blessure faite par votre absence. Car le cœur qui aime beaucoup, ne reçoit ni conseil ni consolation que de Celui qui l'a blessé; il sait que de lui seul peut venir le remède à sa peine. Quand vous le voulez, Seigneur, vous guérissez bientôt la blessure que vous avez faite; mais jusque-là, point de guérison à attendre,

Digitized by Google

point d'autre joie pour l'âme que celle de souffrir pour une cause si belle. O véritable Amant, avec quelle bonté, quelle douceur, quelles indicibles marques de tendresse, par quel plaisir versé au plus intime du cœur, et par quelles consolations souveraines, vous guérissez les blessures que vous nous faites avec les flèches de votre amour ! Mais, ô mon Dieu, ô charme de toutes mes peines! ai-je besoin de dire que vous seul guérissez ces blessures? Que je suis insensée! quel délire ne seroit-ce pas de penser qu'il pût y avoir des remèdes humains capables de guérir ceux que le feu divin a rendus malades! Et qui donc peut savoir ici-bas jusqu'où va cette blessure, d'où elle vient, et comment on peut soulager un tourment à la fois si cruel et si délicieux? Ce mal est trop précieux pour que les vils moyens inventés par les mortels puissent l'adoucir!

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'Épouse dit dans les Cantiques : « *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui.* » Mon Bien-Aimé est à moi, dit-elle, car il n'est pas possible, ô mon adorable Maître, qu'un semblable amour commence par quelque chose d'aussi bas que mon amour. Mais si mon amour est si bas, d'où vient, ô mon Époux, qu'il ne s'arrête à rien de créé? et comment peut-il s'élever jusqu'à son Créateur? Enfin, mon Dieu, pourquoi suis-je à mon Bien-Aimé? O mon véritable Amant, c'est là votre ouvrage! C'est vous qui commencez cette guerre toute d'amour. Vous vous cachez, et voilà que toutes les puissances de l'âme avec les sens eux-mêmes sont dans l'inquiétude, et sentent les rigueurs de

Digitized by Google

l'abandon ; blessées par vous, ô Beauté suprême, et loin de vous, elles vous cherchent; elles vont comme l'Épouse des Cantiques par les rues et les places publiques, et conjurent les filles de Jérusalem de leur apprendre des nouvelles de leur Dieu. Ce combat commencé, que feront-elles? Contre qui iront-elles combattre, si ce n'est contre Celui qui s'est rendu maître de la forteresse où elles demeuroient, c'est-à-dire de la partie la plus élevée de l'âme? O mon Bien-Aimé, si vous les en avez bannies, c'est afin de leur donner le mérite de reconquérir leur Conquérant. Vous voulez que, fatiguées de se voir sans vous, elles se hâtent de rendre les armes; que, par la perte de leurs forces, elles deviennent plus fortes, et combattent avec plus de succès; enfin, qu'en s'avouant vaincues, elles triomphent de leur Vainqueur.

O mon âme, quel admirable combat tu as soutenu, quand tu étois dans cette peine! et que la peinture que j'en ai faite est fidèle! Mon Bien-Aimé est donc à moi, et moi je suis à mon Bien-Aimé! Qui sera celui qui entreprendra de séparer ou d'éteindre deux feux qui jettent de si grandes flammes? Certes, il travailleroit en vain, puisque les deux cœurs qui brûlent n'en font plus qu'un!

Digitized by Google

Digitized by Google

XVII.

O Dieu de mon cœur ! Sagesse infinie, sans mesure, sans bornes, au-dessus de tous les entendements angéliques et humains, ô Amour ! qui m'aimes infiniment plus que je ne puis m'aimer, et que je ne puis comprendre, c'est à toi que je m'abandonne ! Et pourquoi, mon tendre Maître, désirerois-je plus que vous ne voulez me donner? pourquoi me fatiguerois-je à vous demander ce qui est selon mon attrait ? Vous voyez clairement le terme où aboutiroient toutes les pensées de mon esprit et tous les désirs de mon cœur, et ce terme m'est inconnu. J'ignore ce qui doit m'être utile, en sorte que mon âme peut trouver une perte là où elle croyoit rencontrer un gain. Si je vous demandois, par exemple, de me délivrer d'une peine dont la fin, selon vous, seroit de me mortifier, que vous demanderois-je, mon Dieu? Si je vous suppliois de m'envoyer cette peine, peut-être surpasse-

Digitized by Google

roit-elle ma patience qui, étant encore foible, ne pourroit soutenir une pareille épreuve; et si j'en sortois victorieuse, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, peut-être m'imaginerois-je avoir fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu. Si je vous demandois de souffrir, je ne voudrois peut-être pas que ce fût en ma réputation, quand je la juge nécessaire pour votre service; et en cela je ne serois guidée, ce me semble, par aucune vue d'honneur personnel. Et cependant, ce qui, selon moi, seroit une diminution d'estime, ne seroit-ce pas précisement ce qui dans vos desseins, ô mon Dieu, devoit l'augmenter, et me donner plus de moyen de vous servir, unique but que j'ai en vue?

Je pourrois, Seigneur, ajouter plusieurs autres choses pour me prouver à moi-même que je ne me comprends pas. Mais comme je sais qu'elles sont connues de vous, pourquoi parlerois-je davantage? et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit? O mon Dieu, c'est afin que, dans ces jours où je sens plus profondément ma misère, et où ma raison est comme couverte d'un épais nuage, je me cherche et m'efforce de me retrouver moi-même dans cet écrit de ma main. Car souvent, ô mon Dieu, je me vois si misérable, si foible, si pusillanime, que je cherche ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyoit avoir déjà reçu de vous assez de grâces pour affronter toutes les tempêtes de ce monde. Non, mon Dieu, non, je ne veux plus désormais mettre ma confiance

Digitized by Google

en rien de ce que je pourrois désirer pour moi-même. Que votre volonté ordonne de moi tout ce qui lui plaît; c'est ce que je veux, parce que tout mon bien consiste à vous contenter; et si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder tout ce que je désire, je vois clairement que je me perdrois.

Que misérable est la sagesse des mortels, et incertaine leur prévoyance! O vous, mon Dieu, dont le regard est infaillible, daignez disposer pour mon âme les moyens les plus propres, afin qu'elle vous serve à votre gré, et non pas au sien. Ne me châtiez pas, Seigneur, en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire, lorsque vous ne le trouverez point conforme au dessein de votre amour. Que ce divin amour brûle éternellement dans mon cœur! c'est là mon vœu unique. Qu'il meure donc dès ce moment, ce moi; et qu'un autre, plus grand que moi, et meilleur pour moi que moi-même, vive en mon âme, afin que je puisse le servir! Qu'il vive, et me donne la vie! qu'il règne, et que je sois sa captive! mon âme ne veut point d'autre liberté. Comment seroit libre celui qui n'est pas dans la dépendance du Tout-Puissant? Existe-t-il une captivité plus grande et plus misérable que celle d'une âme qui a échappé aux mains de son Créateur? Heureux ceux pour qui les bienfaits de votre miséricorde, ô mon Dieu, sont des chaînes si fortes et des liens si indissolubles, qu'ils se trouvent dans l'impuissance de les rompre! « *L'amour est fort comme la mort, et dur comme l'enfer.* » Oh! mille fois heureux celui qui recevroit de sa main le coup mortel, et se verroit

Digitized by Google

précipité par lui dans ce divin enfer d'où il n'espèreroit plus, et, pour mieux dire, d'où il ne craindroit plus de pouvoir jamais sortir!

Mais hélas! Seigneur, tant que dure cette vie passagère, celle de l'éternité est toujours en péril. O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te donner un terme! Je te souffre, parce que mon Dieu te souffre; j'ai soin de toi, parce que tu es à lui; du moins, garde-toi de me trahir, et ne me sois pas ingrate. O Seigneur, que je suis longtemps retenue dans cet exil! Sans doute le plus long pèlerinage sur cette terre est court, pour acquérir votre éternité; mais qu'un seul jour, une seule heure durent, pour une âme qui ignore si elle ne vous offensera pas, et qui craint de le faire! O libre arbitre, si tristement esclave de ta liberté, lorsque tu n'es point comme fixé par la crainte et par l'amour de Celui qui te créa, quand viendra donc cet heureux jour où tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine Vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher ni ne voudras l'avoir, parce que tu seras affranchi de toute misère, et naturalisé avec la vie même de ton Dieu! Lui, il est bienheureux, parce qu'il se connoît, qu'il s'aime, qu'il jouit de lui-même, sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a point, il ne peut avoir, ce seroit même une imperfection qu'il pût avoir la liberté de s'oublier lui-même ou de cesser de s'aimer. O mon âme, tu n'entreras donc dans ton repos que lorsque, te perdant pour jamais dans les embrassements de ce Dieu, ta suprême béatitude, tu connoîtras ce qu'il connoît, tu aimeras ce

Digitized by Google

qu'il aime, tu jouiras de ce dont il jouit. Alors, plus d'inconstance, ni de changement dans ta volonté; car la grâce de Dieu t'aura si admirablement transformée, elle t'aura rendue participante de la nature divine elle-même dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras ni oublier ce souverain Bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans l'éternel ravissement de son amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu; car, dans cet exil, je lui confesserai encore mes péchés, et je publierai ses miséricordes; c'est le cantique de louange que je ferai monter vers mon Sauveur et mon Dieu; enfin, je ne cesserai de l'appeler par mes soupirs. Un jour viendra, je l'espère, où ma gloire toute seule le chantera, car alors mon âme ne sentira plus l'amertume de la componction; tous les soupirs et toutes les craintes auront fini pour elle. Mais jusque-là, c'est dans l'attente et dans le silence que sera ma force. J'aime mieux vivre et mourir en attendant la vie éternelle et en travaillant à la mériter, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures en ce monde, et tous ces biens qui doivent finir. Ne m'abandonne pas, Seigneur, car c'est en Toi que j'espère! Que mon espérance ne soit pas confondue! Que je te serve toujours, et fais de moi ce que tu voudras!

FIN DU LIVRE DES EXCLAMATIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

GLOSE OU CANTIQUE

DE

SAINTE TÉRÈSE.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Le célèbre cantique connu sous le nom de *Glose* de sainte Térèse, est, sauf quelques petits fragments, le seul monument qui nous reste des poésies de cette Sainte. Le titre de *Glose* qu'on a conservé à cette pièce est juste, parce que, dans la poétique d'alors, on donnoit ce nom au commentaire versifié d'une sentence répétée dans chaque strophe sous une forme différente, et récapitulée sous une forme invariable qui servoit de refrain. Voici, d'après Ribera et Yepès, historiens de sainte Térèse, à quelle occasion cet admirable cantique fut composé.

En 1571, le jour de Pâques, Térèse se trouvant en récréation avec toutes ses filles, au monastère de Salamanque, une d'entre elles chanta de pieux couplets sur le martyre de l'âme embrasée de l'amour de Dieu, et encore enchaînée dans cet exil ; les premiers vers étoient ceux-ci :

Vean te mis ojos
Dulce Jesus bueno !

Doux, bon Jésus, que je te voie!
Que je te voie, et meure en même temps de joie !

Digitized by Google

Comme notre Sainte se mouroit habituellement du désir de voir Dieu, elle fut si profondément blessée par ces paroles et entra dans une telle extase de douleur, qu'on crut qu'elle alloit succomber. Ses filles bien-aimées l'ayant prise dans leurs bras, la transportèrent comme morte à sa cellule. Là, sur sa pauvre couche, Térèse resta livrée à une ineffable agonie d'amour et de douleur (1). La beauté de Dieu la ravissoit, et son âme, arrêtée par les chaînes du corps, ne pouvoit achever de prendre l'essor vers cette divine beauté. Ce martyre se prolongea deux jours. Elle avoit bien des fois éprouvé ce tourment de l'amour, mais jamais dans un tel degré. C'est ce qu'elle déclara elle-même en écrivant à son confesseur. Elle ajoutoit : « Cette fois-ci, l'intensité de « la douleur est allée jusqu'à transpercer mon âme; « je comprends mieux maintenant le martyre que dut « éprouver la très-sainte Vierge lorsque son âme fut « transpercée. »

C'est quand elle commence à respirer de ce divin tourment, que Térèse le dépeint dans son cantique. Chaque strophe sort d'un jet, mélodieuse, rapide, enflammée,

(1) Celle des Carmélites de Salamanque qui put le mieux jouir du spectacle de cette agonie d'amour, fut la célèbre mère Anne de Jésus, alors maîtresse des novices, et plus tard fondatrice du Carmel en France et dans les Pays-Bas. Elle habitoit dans la même cellule que sainte Térèse. La Sainte à qui Notre-Seigneur, par une lumière surnaturelle, avoit fait connoître Anne de Jésus comme sa coadjutrice dans l'œuvre des fondations, voulut sans cesse l'avoir auprès d'elle, afin de la remplir de son esprit; et dans ce but, pendant plus d'un an qu'elle resta à Salamanque, elle partagea avec elle sa propre cellule. (Voir sa *Vie* par Manrique, liv. II, chap. II.)

Digitized by Google

du cœur de la Sainte ; le feu de l'amour divin se sent à chaque parole. Selon nous, ce cantique est la plus belle élégie qui existe.

Au reste, Térèse nous a initiés au secret de sa poétique, elle a dit d'elle-même dans sa *Vie* : « Je connois « une personne qui, pour peindre le martyre de son « amour pour Dieu, faisoit sur-le-champ, sans être « poëte, des vers pleins de sentiment ; ce n'étoit pas un « travail de son esprit, mais un jet de son âme tour- « mentée par l'amour. Pour mieux jouir de la gloire où « la plongeoit un si délicieux martyre, elle s'en plaignoit « à Dieu, et sa plainte s'exhaloit d'elle-même en une « poétique mélodie. (*Vie*, chap. XVI.) »

Qu'on nous pardonne d'avoir osé entreprendre de reproduire dans notre langue ces lyriques accents échappés de l'extase; et qu'on excuse l'imperfection de notre essai, en faveur du motif qui nous l'a fait tenter. Offrant au public la traduction des écrits de sainte Térèse, nous ne pouvions nous dispenser de donner au moins une idée d'un de ses chefs-d'œuvre les plus accomplis. En outre, ce cantique est chanté partout dans la catholique Espagne, et fait les délices des âmes qui aiment Dieu. Nous avons pensé qu'en France et en Belgique la piété ne devoit pas être entièrement privée de ce bonheur. Puissent les âmes, en répétant les soupirs de la séraphique Térèse, s'embraser de plus en plus de l'amour de Dieu et du désir de le posséder dans le ciel !

Digitized by Google

GLOSA O CANTICO

DE SANTA TERESA.

—

TEXTO.

Vivo sin vivir en mi,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero!

GLOSA.

Aquesta divina union
Del amor con que yo vivo
Hace a Dios ser mi cautivo,
Y libre mi corazon.
Mas causa en mi tal pasion
Ver a Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero!

Digitized by Google

—

GLOSE OU CANTIQUE

DE SAINTE TÉRÈSE.

—

TEXTE.

Je vis, mais hors de moi ravie,
J'attends en Dieu si haute vie,
Que je meurs de ne point mourir!

GLOSE.

Dans cette union souveraine
Je ne vis qu'en mon doux Sauveur!
Je l'aime, et mon amour l'enchaîne;
Mon Captif rend libre mon cœur.
Quoi! Lui prisonnier de mon âme!
C'est trop! je ne le puis souffrir;
De trop d'amour mon cœur s'enflamme,
Je me meurs de ne point mourir!

Digitized by Google

Ay! qué larga es esta vida!
Qué duros estos destierros;
Esta carcel, y estos hierros
En que el alma esta metida!
Solo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero,
Que muero porque no muero!

Ay! qué vida tan amarga
Do no se goza el Señor!
Y si es dulce el amor,
No lo es la esperanza larga.
Quiteme Dios esta carga,
Mas pesada que de azero;
Que muero porque no muero!

Solo con la confianza
Vivo de que he de morir,
Porque muriendo el vivir
Me asegura mi esperanza.
Muerte, do el vivir se alcanza,
No te tardes, que te espero,
Que muero porque no muero!

Digitized by Google

O ciel! que longue est cette vie!
Exil, que tes maux sont amers!
Quelle prison! je meurs d'envie
De voir enfin briser mes fers.
Mais, ô déchirante pensée!
Cet exil est loin de finir!
De quel glaive je suis percée!
Je me meurs de ne point mourir!

D'amertume ma vie est pleine,
Ne te possédant pas, Seigneur!
Et si l'amour charme ma peine,
Que l'attente est dure à mon cœur!
Ote-moi ce poids de tristesse,
Mon Dieu, je me sens défaillir!
Ah! n'accable pas ma foiblesse!
Je me meurs de ne point mourir!

Exil cruel, oui je t'endure
Dans l'espoir de mourir un jour!
La mort, la mort seule m'assure
La Vie, objet de mon amour.
O mort, qui me donnes la vie,
Je t'attends, comble mon désir!
Oh! viens, viens m'ouvrir la patrie!
Je me meurs de ne point mourir!

Digitized by Google

Mira que el amor es fuerte,
Vida, no me seas molesta;
Mira que solo te resta
Para ganarte, perderte.
Venga ya la dulce muerte,
Venga el morir muy ligero,
Que muero porque no muero!

Aquella vida de arriba
Es la vida verdadera;
Hasta que esta vida muera,
No se goza estando viva.
Muerte no me seas esquiva,
Vivo muriendo primero,
Que muero porque no muero!

Vida, qué puedo yo darle
A mi Dios que vive en mi?
Sino es perderte a ti,
Para mejor a el gozarle?
Quiero muriendo alcanzarle,
Pues a el solo es el que quiero,
Que muero porque no muero!

Digitized by Google

De l'amour vois sur moi l'empire,
O vie, et calme mes tourments;
Vois, pour vivre il faut que j'expire,
Brise donc la chaîne du temps!
Tu peux venir, ô mort que j'aime!
De tous mes fers viens m'affranchir!
Viens avec ton charme suprême!
Je me meurs de ne point mourir!

Ah! la vraie et l'unique vie
Est celle dont on vit au ciel,
Quand par la mort l'âme affranchie
Vit au sein du Verbe éternel!
O mort, seconde mon attente,
A mon exil viens me ravir;
J'ai soif de vivre, et vis mourante!
Je me meurs de ne point mourir!

Au Dieu qui me donne sa vie
Que puis-je donner en retour?
Vie, il faut t'offrir en hostie,
Pour jouir de ce Dieu d'amour.
Puisque la mort seule me donne
L'unique objet de mon désir,
Vie, il faut que je t'abandonne!
Je me meurs de ne point mourir!

Digitized by Google

Estando ausente de ti,
Qué vida puedo tener,
Sino muerte padecer
La mayor que nunca vi?
Lastima tengo de mi
Por ser mi mal tan entero,
Que muero porque no muero!

El pez que del agua sale
Aun de alivio no carece;
A quien la muerte padece
Al fin la muerte le vale.
Qué muerte abra que se iguale
A mi vivir lastimero?
Que muero porque no muero!

Quando me empiezo a aliviar
Viendote en el Sacramento,
Me hace mas sentimiento
El no poderte gozar.
Todo es para mas penar,
Por no verte como quiero;
Que muero porque no muero!

Digitized by Google

Absente de toi, Dieu de vie,
Qu'est-ce que ma vie ici-bas?
C'est un supplice, une agonie,
C'est le plus affreux des trépas!
Non, rien n'égale ce martyre,
Et rien ne sauroit l'adoucir!
Vers le ciel en vain je soupire!
Je me meurs de ne point mourir!

Le poisson que du fleuve on tire,
Voit du moins finir son tourment;
Pour qui sans trop attendre expire,
Ah! que le trépas est charmant!
Mais quelle mort est comparable
A la vie où je dois languir?
Cruel exil, vie effroyable!
Je me meurs de ne point mourir!

Oui, ton avant-goût me soulage,
Quand je t'adore sur l'autel;
Mais, grand Dieu! pourquoi ce nuage?
Pourquoi ne pas te voir au ciel?
Loin de Toi, de la cité sainte,
Tout m'accable et me fait gémir!
Je ne puis qu'exhaler ma plainte!
Je me meurs de ne point mourir!

Digitized by Google

Quando me gozo, Señor,
Con esperanza de verte,
Viendo que puedo perderte,
Se me dobla mi dolor.
Viviendo en tanto pavor
Y esperando como espero,
Que muero porque no muero!

Sacame de aquesta muerte,
Mi Dios, y dame la vida,
No me tengas impedida
En este lazo tan fuerte.
Mira que muero por verte,
Y vivir sin ti no puedo,
Que muero porque no muero!

Lloraré mi muerte ya
Y lamentaré mi vida,
En tanto que detenida,
Por mis pecados esta.
O mi Dios, quando sera,
Quando yo diga de vero,
Que muero porque no muero!

Digitized by Google

Te voir un jour dans la patrie,
Pour moi quel espoir, ô Seigneur!
Mais je puis te perdre, ô ma Vie,
Quel double glaive pour mon cœur!
Cet effroi, cette vive attente
Tour à tour me font tressaillir!
Dieu! prends pitié de ton amante,
Je me meurs de ne point mourir!

Ah! termine cette agonie,
Arrache-moi de ce séjour!
Vers Toi je m'élance, ô ma Vie!
Brise ma chaîne, ô Dieu d'amour!
Je veux te voir, Beauté suprême!
Je le veux! j'en meurs de désir!
Je ne vis plus, ô Dieu que j'aime!
Je me meurs de ne point mourir!

Je vais pleurer ma mort cruelle,
Et gémir sur mon triste sort!
Loin des cieux, ô Vie immortelle,
Mes péchés m'enchaînent encor!
O mon Dieu! quand viendra donc l'heure?
Et quand sera vrai ce soupir:
Ah! que pour Toi d'amour je meure,
Je me meurs de ne point mourir!

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Pag.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. 1

LE LIVRE DES FONDATIONS.

AVANT-PROPOS. 3

CHAPITRE.

I. — MEDINA DEL CAMPO. — Premières années du monastère de Saint-Joseph d'Avila. — Sainteté des religieuses. — Paroles mystérieuses de Notre-Seigneur à sainte Térèse sur le prochain développement de la Réforme du Carmel. 11

—

NOTICES sur quelques-unes des premières Carmélites. — Préambule général sur toutes ces notices : divers témoignages de sainte Térèse sur la sainteté de ses filles, et sur la douceur de leur mort. 18

BIOGRAPHIE des quatre premières vierges auxquelles sainte Térèse donna l'habit le jour même de la fondation du monastère de Saint-Joseph, berceau du Carmel réformé :

URSULE DES SAINTS 21

MARIE DE SAINT-JOSEPH. . . . . *Id*

MARIE DE LA CROIX 22

ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT, parente de sainte Térèse. . . 23

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

BIOGRAPHIE d'Anne de Saint-Joseph, sœur de la mère Antoinette du Saint-Esprit 27
INÈS DE JÉSUS, cousine germaine de sainte Térèse 28
ANNE DE L'INCARNATION, sœur de Inès de Jésus. 30
MARIE DE SAINT-JÉROME, nièce de sainte Térèse, et première prieure de Saint-Joseph après elle. 32
ISABELLE DE SAINT-DOMINIQUE, fondatrice du couvent de Saragosse. 35

II. — Le Général des Carmes vient à Avila. — Ses rapports avec sainte Térèse. — Il autorise la Sainte à fonder de nouveaux monastères 37

III. — Sainte Térèse part d'Avila le 13 août 1567, avec six religieuses. — Obstacles qui surviennent durant le voyage. — Le 15 août, jour de l'Assomption, le monastère de Medina del Campo est fondé, et dédié sous le nom de Saint-Joseph. . 43

—

NOTICES. — HÉLÈNE DE QUIROGA, dans le Carmel Hélène de Jésus 57
HIÉRONYME DE L'INCARNATION, fille d'Hélène de Quiroga . . 60
CATHERINE ALVAREZ, mère de saint Jean de la Croix; elle est adoptée par sainte Térèse comme de la famille du Carmel, et meurt en odeur de sainteté à Medina del Campo . . . 65

IV. — Avis de la Sainte à ses filles. — Les faveurs extraordinaires qu'elles reçoivent ne doivent point leur causer de l'effroi, mais redoubler leur courage et leur fidélité. — Obligation, dans les ordres religieux, de travailler à maintenir la ferveur primitive. — Dons éminents de la grâce que le Seigneur répand dans les premiers monastères du Carmel 69

—

NOTE. — Célèbre passage sur la vie sainte des premières Carmélites, défiguré dans toutes les éditions espagnoles, et rétabli tel qu'il se trouve dans le manuscrit de sainte Térèse. 74

V. — La perfection de l'oraison consiste, non à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. — Ce grand amour de Dieu s'acquiert par la ferme résolution de travailler et de souffrir pour lui. — Il faut sacrifier avec joie les douceurs de la solitude et de l'oraison, quand la charité pour le prochain ou l'obéissance le demandent. — Union élevée et sûre de l'âme avec Dieu par la pratique de ces deux vertus. — Mine inépuisable de biens spirituels renfermée dans l'obéissance 77

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

VI. — De certains transports de dévotion dans les personnes de piété et les âmes religieuses. — Quand, et comment, elles doivent y résister. — Comment ils nuisent au progrès spirituel, lorsqu'on ignore la manière de se conduire en cet état. — Des désirs immodérés de la communion; règle à suivre sur ce point. . 91

VII. — Comment on doit se conduire à l'égard des personnes travaillées par la mélancolie. — Cette connoissance est nécessaire aux supérieures des maisons religieuses. 109

VIII. — Des visions et des révélations. — Conduite à tenir pour profiter de celles qui viennent de Dieu, et pour n'avoir rien à craindre de celles qui viennent du démon 119

IX. — MALAGON. — Ce monastère est établi le 11 avril 1568. — Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina-Cœli, en est fondatrice. — Il est dédié, comme les deux premiers, sous le nom du glorieux saint Joseph. 127

—

NOTICE. — La vénérable mère Anne de Saint-Augustin dont l'Église a déclaré les vertus héroïques, par un décret rendu en l'année 1776. 130

X. — VALLADOLID. — Don Bernardin de Mendoza donne une maison pour y établir le monastère, et doit à cet acte son salut éternel. — Sainte Térèse part pour Valladolid avec saint Jean de la Croix. — Le monastère est fondé le 15 août 1568, et dédié sous le titre de la Conception de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. — Noviciat de saint Jean de la Croix; la Sainte l'instruit de tout ce qui regarde la vie du Carmel primitif. — Sainteté de doña Marie de Acuña, veuve de l'adelantado de Castille; comment tous ses enfants renoncent au siècle, et prennent Jésus-Christ pour leur partage. Doña Casilde, une de ses filles, entre au Carmel 137

—

NOTICE sur les membres de la famille de Padilla dont sainte Térèse parle le x^e^ chapitre.

ANTOINE DE PADILLA, adelantado de Castille, se consacre à Dieu dans la fleur de l'âge; sa vie et sa sainte mort dans la compagnie de Jésus 150

LOUISE DE PADILLA, sœur d'Antoine de Padilla, édifie d'abord le monde par ses éminentes vertus; elle finit ensuite saintement ses jours au Carmel. 154

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

Des deux sœurs de Louise de Padilla, l'une entre dans le couvent des Dominicaines de Valladolid; l'autre, Casilde, dans celui des Carmélites. 155

XI. — Comment doña Casilde de Padilla entre au Carmel . . . 157

XII. — Béatrix de l'Incarnation. — Sa vie et sa mort au monastère de Valladolid 167

—

Noms des Carmélites qui illustrèrent, par la sainteté de leur vie, le monastère de Valladolid. 175
BIOGRAPHIE. — STÉPHANIE DES APÔTRES. 176
CATHERINE DE SAINT-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE. 184

XIII. — DURVELO. — Premier monastère des Carmes déchaussés. — Il est fondé à Durvelo en 1568. — Jean de la Croix et Antoine de Jésus premiers Carmes déchaussés 187

XIV. — Le monastère de Durvelo est fondé le 28 novembre, premier dimanche de l'Avent, de l'année 1568. — Vie contemplative et apostolique de Jean de la Croix, et d'Antoine de Jésus. — Sainte Térèse les visite à Durvelo. — Ce monastère est transféré à Mancera 198

—

SAINT JEAN DE LA CROIX. — Comment ses écrits sont la plus fidèle peinture de sa vie intérieure, et comment ils sont sa plus belle histoire 202
BIOGRAPHIE du vénérable P. Antoine de Jésus, premier compagnon de saint Jean de la Croix 203

XV. — TOLÈDE. — Sainte Térèse arrive à Tolède le 24 mars 1569. — Difficultés à surmonter. — Le 14 mai 1569, le monastère est fondé, et dédié sous le titre de Saint-Joseph. 207

XVI. — Vertus et ferveur des Carmélites de Tolède. — Heureuse mort de la sœur Pétronille de Saint-André. — Notre-Seigneur promet à sainte Térèse d'assister lui-même, au dernier moment, toutes les religieuses qui mourront dans ses monastères. . . 221

XVII. — PASTRANA. — La Sainte étant partie de Tolède pour Pastrana, s'arrête à Madrid. — Dans cette ville, elle gagne à son ordre Mariano de Azaro et son compagnon. — Après trois mois environ de séjour à Pastrana, elle y fonde, le 9 juillet 1569,

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

un monastère de religieuses ; et, le 13 du même mois, un monastère de Carmes déchaussés. 229

—

Détails biographiques ajoutés à ce que sainte Térèse a écrit sur le P. Mariano et sur son compagnon. 238

XVIII. — SALAMANQUE. — Pressée par le P. Martin Gutierrez de fonder un monastère à Salamanque, la Sainte se rend dans cette ville. — Digression : ce qu'elle eut à souffrir dans les voyages ; sa joie à l'érection d'une nouvelle église ; vertu des premières Carmélites. — Avis aux prieures sur la pratique des mortifications et de l'obéissance. — Combien la discrétion leur est nécessaire. Ce qu'elles doivent observer pour bien gouverner. — Obligation pour elles de conduire leurs inférieures par le chemin de la règle et des constitutions ; elles ne sont en tête des autres que pour cela. 243

—

BIOGRAPHIE du P. Martin Gutierrez : sainte Térèse le voit au ciel avec l'auréole et la palme des martyrs 243
Manière dont sainte Térèse se conduisoit dans ses voyages. . 247

XIX. — La Sainte fonde le couvent de Salamanque le jour de la fête de tous les saints, en 1570, et le dédie sous le titre de Saint-Joseph. — Quelque temps après, elle est mise à la tête du couvent de l'Incarnation d'Avila. — Elle fait un voyage à Salamanque, et, le jour de Saint-Michel, en 1573, elle établit le monastère de ses filles dans une nouvelle maison. 259

—

Miracles opérés par sainte Térèse à Salamanque. Elle guérit instantanément la fille du comte Monte-Rey, et la femme du gouverneur des enfants du comte 268
NOTICE sur Isabelle des Anges, première Carmélite donnée au ciel par le monastère de Salamanque. 270

XX. — ALBE DE TORMEZ. — Ce monastère est fondé le jour de la Conversion de saint Paul, en 1571, et dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. — Piété éminente de François Vélasquez et de Térèse Laiz, sa femme, qui en furent les fondateurs 278

—

NOTE sur l'état actuel du monastère d'Albe de Tormez où se conserve le corps de sainte Térèse 284

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

XXI. — SÉGOVIE. — Notre-Seigneur commande à sainte Térèse d'aller fonder un monastère à Ségovie. — La Sainte obéit; concours que lui prête Anne de Ximena. — Le monastère est fondé en 1574, le jour même de saint Joseph, et dédié sous son nom. — Éloge de Julien d'Avila et d'Antoine Gaytan, compagnons de voyage de la Sainte. — Après avoir mis tout en bon ordre dans le monastère de Ségovie, Térèse retourne à Avila. 289

—

Avant de quitter Ségovie, sainte Térèse visite dans le couvent des Dominicains la célèbre chapelle consacrée par la présence et les austérités de saint Dominique. Mémorable apparition de notre Seigneur Jésus-Christ et de saint Dominique à la Sainte. Le glorieux Patriarche de la famille Dominicaine, avant de disparoître, promet à Térèse un puissant concours pour les affaires de son ordre. 296

NOTE sur l'état actuel du monastère des pères Carmes de Ségovie, où se conserve le corps du séraphique saint Jean de la Croix. 297

XXII. — VEAS. — Le monastère est établi le jour de saint Mathias, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph. — Vertus admirables de Catherine de Sandoval qui, de concert avec sa sœur Marie, fonde le couvent. — Sainte Térèse en nomme prieure la mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice du Carmel en France et en Belgique. 299

—

Complément de la biographie de Catherine et de Marie de Sandoval, fondatrices du monastère de Veas 316

XXIII. — SÉVILLE. — Première entrevue de sainte Térèse et du P. Gratien. — Vocation du P. Gratien à l'état religieux. — Éloge de ses vertus, et des services qu'il a rendus au Carmel réformé 321

XXIV. — Départ pour Séville; incidents et souffrances durant le voyage. — Arrivée à Séville; difficultés et obstacles. — Le monastère est fondé le jour de la très-sainte Trinité, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph. 331

XXV. — La Sainte reçoit un secours inespéré de Laurent de Cepeda son frère. — Promesse consolante que lui fait Notre-Seigneur. — Une maison est enfin achetée; les religieuses vont s'y établir; belle cérémonie à cette ocasion. 345

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

XXVI. — Joie de la Sainte et de ses filles après la fondation du monastère de Séville. — Notice sur la première novice reçue dans ce monastère. 355

—

Complément de la biographie de la première novice reçue au monastère de Séville. 366

XXVII. — CARAVACA. — Le monastère est fondé le 1er janvier 1576, et dédié au glorieux saint Joseph. — Comment ces fondations sont l'œuvre de Dieu. — La Sainte exhorte ses filles à maintenir dans l'ordre de la Vierge la ferveur qui y règne. — Souffrances de Térèse dans ces fondations; déchirement de son cœur quand elle se séparoit de ses filles, surtout quand elle ne devoit plus les revoir. — Persécution contre le Carmel réformé. — Joie de la Sainte; elle reçoit l'ordre de s'enfermer dans un de ses monastères; elle choisit celui de Tolède, où elle écrit ces quatre dernières fondations 369

—

La Sainte, à Tolède, reprenant la plume pour continuer le récit de ses fondations, apprend de la bouche même de Notre-Seigneur que ce *livre fera du bien à un très-grand nombre d'âmes* 385

XXVIII. — VILLENEUVE DE LA XARA. — Persécution contre le Carmel réformé; les fondations suspendues pendant quatre ans. — La paix étant rendue à l'ordre, sainte Térèse part pour aller fonder le couvent de Villeneuve de la Xara. — Elle s'arrête au monastère de Notre-Dame-du-Secours, fondé par la vénérable Catherine de Cardonne. — Notice sur cette illustre vierge. — Entrée de la Sainte et de ses filles à Villeneuve de la Xara. — Vertus des fondatrices du monastère. — Le couvent est fondé le premier dimanche du carême de l'an 1580, et dédié sous le titre de la glorieuse sainte Anne. 389

—

Complément de la notice sur la vénérable Catherine de Cardonne, d'abord gouvernante des infants don Carlos et don Juan, et ensuite habitante du désert où elle meurt en odeur de sainteté . . . . . de la p. 402 à la p. 422

NOTICE. — La vénérable mère Anne de Saint-Augustin; ses vertus déclarées héroïques par l'Église. Voyez sa biographie à la fin du chap. IX. . . . . p. 130

MARIE DES MARTYRS, première prieure de Villeneuve de la Xara 432

Digitized by Google

CHAPITRES. Pag.

ELVIRE DU SAINT-ANGE et CONSTANCE DE LA CROIX. . . . 433
MARIE DE JÉSUS meurt six mois après avoir reçu le saint habit. — Sa sainteté et sa belle mort. 434

XXIX. — PALENCIA. — Alvaro de Mendoza, transféré de l'évêché d'Avila à celui de Palencia, appelle la Sainte à Palencia pour y fonder un monastère de Carmélites. — Térèse tombe malade à Valladolid. — Entrevue avec le père Jérôme Ripalda: celui-ci l'encourage, comme l'avoit fait peu auparavant le père Balthazar Alvarez, à poursuivre la fondation de Palencia et celle de Burgos. — Térèse est guérie par Notre-Seigneur; le monastère de Palencia est fondé le 29 décembre 1580. — Concours de Reynoso et de Salinas. — Pendant que Térèse est à Palencia, le Carmel réformé, grâce à l'intervention de Philippe II, est érigé en province particulière. — Le père Jérôme Gratien en est le premier provincial. — Éloge de Philippe II. — La Sainte exhorte ses fils et ses filles à maintenir toujours dans l'Ordre la ferveur primitive 439

—

Dernière entrevue de sainte Térèse et du P. Balthasar Alvarez, à Tolède. 442
Détails biographiques sur Reynoso et Salinas, appelés par Térèse : *Les deux saints amis de la Vierge.* 457

XXX. — SORIA. — Vélasquez, évêque d'Osma, invite la Sainte à établir une maison de Carmélites à Soria. — Sainteté de ce prélat. — Béatrix de Beaumont et Navarre, fondatrice de ce monastère; vertus et éminente piété de cette dame. — Le couvent est fondé le 14 juin 1581, jour de la fête du prophète Elisée, et dédié sous le vocable de la Très-Sainte-Trinité. . 465

—

Détails biographiques sur Alphonse Vélasquez, évêque d'Osma. 473
NOTICE. — CATHERINE DU CHRIST, première prieure du monastère de Soria. Sept mois après sa mort, son corps est retrouvé frais, vermeil, flexible; son incorruption est juridiquement constatée 476

XXXI. — BURGOS. — Depuis plus de six ans, les pères de la compagnie de Jésus pressoient la Sainte de fonder un monastère à Burgos. — Notre-Seigneur lui révèle que cette fondation tournera à sa gloire, et lui dit de s'y employer. — Malgré des maux compliqués, la Sainte, accompagnée du père Gratien, se met en route au cœur de l'hiver. — Sa patience et son

Digitized by Google

Pag.

courage héroïque au milieu des souffrances et des dangers. — Arrivée à Burgos. — Difficultés longtemps opposées par l'archevêque Christophe Vela. — Foi inébranlable de la Sainte. — Parole encourageante de Notre-Seigneur. — Beau caractère et sainteté de Catherine de Tolosa, fondatrice du couvent. — L'évêque de Palencia prend en main la cause de la Sainte. — Reynoso et Salinas lui viennent en aide par leurs amis. — Concours intelligent et dévoué du docteur Manso et du licencié Aguiar. — Enfin, saint Joseph triomphe de tout, et, le jour de sa fête, 19 avril 1582, notre Sainte fonde son dernier monastère qu'elle dédie à ce grand saint, et à la glorieuse sainte Anne. — Joie de Térèse et de ses filles. — La solitude du Carmel, paradis anticipé pour les vraies épouses de Jésus-Christ. — Comment le monastère de Saint-Joseph d'Avila passa de la juridiction de l'évêque à celle de l'Ordre. . 481

—

NOTICE sur Catherine de Tolosa, et ses sept enfants qui tous entrèrent, comme leur sainte mère, dans l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel 520

APPENDICE AU LIVRE DES FONDATIONS.

MORT DE SAINTE TÉRÈSE. — SA CANONISATION. 527

FONDATION DE GRENADE, écrite par la vénérable mère Anne de Jésus. — La vénérable mère Anne de Jésus est désignée par sainte Térèse pour aller fonder le monastère de Grenade. — Elle part de Véas, accompagnée de saint Jean de la Croix. — Elle arrive à Grenade le 20 janvier 1582, et le lendemain le monastère est fondé. 541

—

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR sur le Livre des Exclamations, ou Élevations à Dieu. 555

LE LIVRE DES EXCLAMATIONS. 557

—

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR sur la Glose ou Cantique de sainte Térèse. 615

GLOSE OU CANTIQUE DE SAINTE TÉRÈSE. 619

FIN DE LA TABLE.

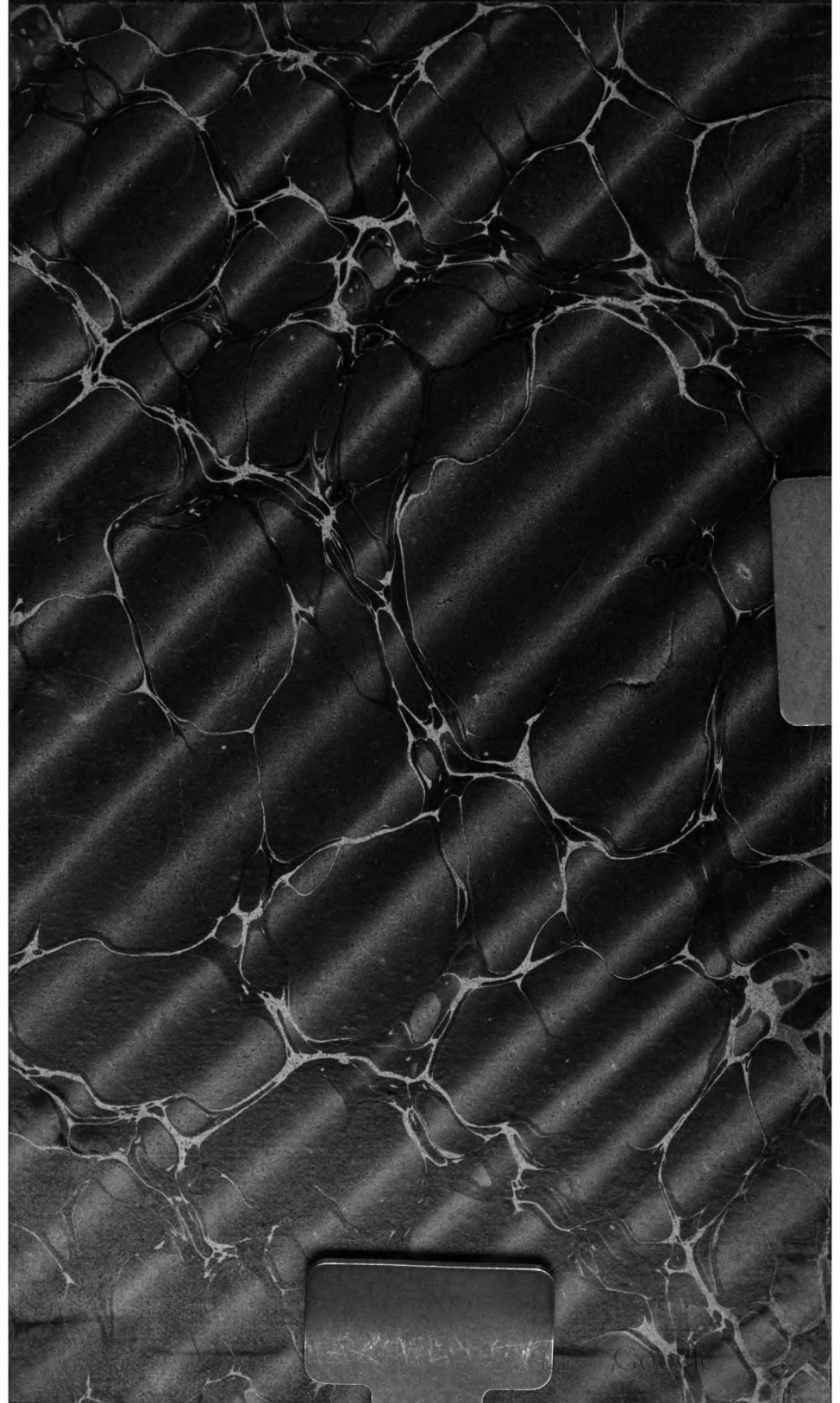
Le Mans. — Imp. de Julien, Lanier et C.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google